Observations sur l'orthographe ou ortografie française, suivies d'une histoire de la

Ambroise Firmin-Didot

Au lecteur.

Ce livre électronique reproduit intégralement le texte original,

et l’orthographe d’origine a été conservée. Seules les erreurs

manifestes de typographie ou d’impression et celles indiquées

dans l’Errata ont été corrigées. La ponctuation a été tacitement

corrigée à certains endroits.

Le texte imprimé en gras ou en italiques dans l’original est

représenté =en gras= ou *en italiques*.

Ce texte comprend des signes inhabituels, qui ne sont pas

correctement représentés par toutes les polices de caractères.

De plus, pour une lecture convenable des tableaux il faut

utiliser une police monospace. Le meilleur choix pour lire ce

texte semble être la police «DejaVu Sans Mono». A défaut, la

police «Courier New» est recommandée.

Quelques signes utilisés dans le texte original n’ont pas de

représentation fidèle Unicode. Ils sont représentés ici par des

signes plus ou moins similaires accompagnés d’une note explicative

indiquée par [‡].

OBSERVATIONS

SUR

L’ORTHOGRAPHE

OU ORTOGRAFIE

FRANÇAISE.

OBSERVATIONS

SUR

L’ORTHOGRAPHE

OU ORTOGRAFIE

FRANÇAISE

SUIVIES D’UNE

HISTOIRE DE LA RÉFORME ORTHOGRAPHIQUE

DEPUIS LE XVe SIÈCLE JUSQU’A NOS JOURS

PAR

AMBROISE FIRMIN DIDOT

DEUXIÈME ÉDITION

REVUE ET CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE

PARIS

TYPOGRAPHIE DE AMBROISE FIRMIN DIDOT

IMPRIMEUR-LIBRAIRE DE L’INSTITUT DE FRANCE

RUE JACOB, 56

1868

A MESSIEURS

DE

L’ACADÉMIE FRANÇAISE

HOMMAGE RESPECTUEUX

OFFERT

PAR AMBROISE FIRMIN DIDOT

IMPRIMEUR-LIBRAIRE DE L’ACADÉMIE FRANÇAISE

OBSERVATIONS SUR L’ORTHOGRAPHE OU ORTOGRAFIE FRANÇAISE.

Remédier aux imperfections encore si nombreuses de notre orthographe, imperfections qui démentent la logique et la netteté de l’esprit français, serait chose bien désirable à un

double point de vue: le bon et rapide enseignement de la jeunesse, la propagation de notre langue et de ses chefs-d'œuvre. Mais cette tâche est bien plus difficile que ne le supposent ceux qui, frappés des abus, ne se sont pas rendu compte de la nature des obstacles, ainsi que des efforts divers tentés depuis trois siècles pour la solution d'un problème aussi compliqué.

C'est à l'Académie française, à cause même de sa légitime influence sur la langue et de l'autorité de son Dictionnaire, devenu depuis longtemps le Code du langage, qu'il convient d'examiner, en vue de la nouvelle édition qu'elle prépare, les modifications à introduire dans l'orthographe, pour satisfaire, dans une juste mesure et conformément à ses propres précédents, aux vœux le plus généralement manifestés.

Fidèle à son institution et à sa devise, l'Académie, tout en tenant compte des nécessités du présent, jette au loin ses regards sur l'avenir pour conduire, de degré en degré, la langue française à sa perfection.

Grâce aux améliorations successivement introduites par l'Académie dans les six éditions de son Dictionnaire, améliorations attestées par la comparaison de celle de 1835 avec la première de 1694, ce qui reste à faire dans notre orthographe est peu considérable, et pourrait même être admis en une seule fois, si l'Académie se montrait aussi hardie qu'elle l'a été dans sa troisième édition.

Jusqu'au commencement de ce siècle, son Dictionnaire, moins répandu, n'avait pas acquis l'autorité dont il jouit universellement; de sorte qu'il restait à chacun quelque liberté pour modifier l'orthographe, soit dans le manuscrit, soit dans l'impression[1]. C'est ainsi qu'avaient pu et que pouvaient encore se faire jour les préférences en matière

d’écriture de ceux qu’on nommait alors «les honnêtes gens» et dont la manière était désignée sous ce nom: l’_Usage_.

[1] Ainsi mon père et mon oncle, dès 1798, s’écartant de l’orthographe traditionnelle, avaient remplacé, dans leurs éditions, l’*o* par l’*a*, et imprimé *français* et non *françois*, je *reconnais* et non je *reconnois*, modification importante qui fut admise par l’Académie dans la dernière édition de son Dictionnaire de 1835.

Maintenant toute rectification, quelque faible qu’elle soit, serait imprudente et même impossible. M. Sainte-Beuve est, je crois, le seul qui exige de ses imprimeurs de rétablir l’accent grave aux mots terminés en *ége*.

Mais il résulte de l’inadvertance des compositeurs et même des correcteurs une série incessante d’hésitations d’où proviennent des fautes et des corrections très-coûteuses qui rendraient

presque impossibles des impressions où chacun voudrait qu’on

suivît les caprices de son orthographe. Le Dictionnaire de

l’Académie est donc la seule loi.

Mais l’Usage, que l’Académie invoquait jusqu’en 1835 comme sa règle, n’a plus aujourd’hui de raison d’être; le Dictionnaire est là qui s’oppose à tout changement: chaque écrivain, chaque imprimerie, s’est soumis à la loi: elle y est gravée; les journaux, par leur immense publicité, l’ont propagée partout; personne n’oserait la braver. Ainsi tout progrès deviendrait impossible, si l’Académie, forte de l’autorité qu’elle a justement acquise, ne venait elle-même audevant du vœu public en faisant un nouveau pas dans son système de réforme, afin de rendre notre langue plus facile à apprendre, à lire et à prononcer, surtout pour les étrangers.

Que d’efforts et de fatigues quelques réformes pourraient encore épargner aux mères et aux professeurs! que de larmes à l’enfance! que de découragement aux populations rurales! Tout ce qui peut économiser la peine et le temps perdus à écrire des lettres inutiles, à consulter sa mémoire, souvent en défaut, profiterait à chacun. Car, avouons-le, personne d’entre nous ne saurait s’exempter d’avoir recours au Dictionnaire pour s’assurer s’il faut soit l’*y* soit l’*i* dans tel ou tel mot; soit un ou deux *l*, ou *n* ou *p* dans tel autre; soit un *ph* ou un *th*; un accent grave ou un accent circonflexe, un tréma ou un accent aigu, un trait d’union ou même la marque du pluriel, l’*s* ou le *x*, dans certains mots.

Il serait trop long d’énumérer ici les tentatives plus ou moins sensées, plus ou moins téméraires, proposées depuis le commencement du seizième siècle pour la simplification de

l’orthographe: les unes, trop absolues dans leur ensemble, dénaturaient le caractère et les traditions de notre idiome; d’autres déroutaient et offensaient la vue en altérant la simplicité de notre alphabet; d’autres, enfin, n’avaient peutêtre que le tort d’être prématurées et de contrarier des habitudes contractées dès l’enfance, et d’autant plus tenaces qu’elles avaient coûté plus de peine à acquérir. (Voy. l’Appendice D.) L’Académie seule, quelquefois avec une grande hardiesse, a pu introduire et sanctionner de sages modifications; toutes ont été accueillies avec reconnaissance en France et dans les pays étrangers. C’est donc à sa sagesse de juger dans quelles limites on devra céder au vœu manifesté par tant de bons esprits durant plus de trois siècles. Les concessions qu’elle croira devoir faire ne seront même que la conséquence de l’opinion émise par elle en 1718 dans la préface de la deuxième édition de son Dictionnaire: «Comme il ne faut point se presser de rejeter l’ancienne orthographe, on ne doit pas non plus, dit-elle, faire de trop grands efforts pour la retenir.»

Ces modifications seraient d’autant plus utiles et opportunes qu’elles hâteraient le développement et la propagation de l’instruction primaire dans nos campagnes, et l’enseignement de la langue française aux Arabes, moyen le plus sûr de nous les assimiler[2]. Ce bienfait s’étendrait même à tout l’Orient, où on se livre à de sérieux efforts pour indiquer par des signes la prononciation des mots de notre langue à ces populations aussi nombreuses que diverses[3]. Faciliter l’écriture et la lecture de la langue nationale, c’est contribuer à la répandre et à la maintenir.

[2] M. le général Daumas a mis en pratique, et avec succès, le

système de simplification d’orthographe dont on est redevable à

M. Féline.

[3] En ce moment, M. Pauthier me montre plusieurs Dictionnaires

polyglottes imprimés à Yeddo. Dans celui qui est intitulé

San-gio-ben-ran, les Trois Langues synoptiques, Yeddo, 1854,

les mots japonais sont traduits en français, en anglais et en

hollandais, et la prononciation y est figurée par des signes. Je

vois donc au mot *ortographier* la notation du son *phi* figurée

par le même signe qui est appliqué à *pi* dans le mot *opiner*

qui précède. Ainsi donc les Japonais, au lieu de prononcer

ortographier, prononceront *ortograpier*, ou bien ils devront

prononcer *ofiner* au lieu d’*opiner*.

Avant même que François Ier, par son édit de Villers-Cotterets, du 10 août 1539, eût rendu officielle la langue française, en bannissant le latin de tout acte public, beaucoup de grammairiens et de savants imprimeurs s’étaient occupés de régulariser notre orthographe. Le désordre dans l’écriture du français était alors à son comble: chacun, loin de la rapprocher de sa simplicité antérieure,

croyait faire montre de savoir en la compliquant par la multiplicité des consonnes.

Ronsard, après s'être plaint dans la préface de sa première édition de la *Franciade*, en 1572, de l'impossibilité de se reconnaître dans la «corruption de l'orthographe», écrivait dans sa seconde édition:

«Quant à nostre escriture, elle est fort vicieuse et corrompuë, et

me semble qu'elle a grand besoin de reformation: et de remettre en

son premier honneur le *K* et le *Z*, et faire charactères nouueaux

pour la double *N*, à la mode des Espagnols, *ñ*, pour escrire

monseigneur, et une *L* double pour escrire *orgueilleux*[4].»

[4] «Tu éviteras toute ORTHOGRAPHIE superflue et ne mettras

aucunes lettres en tels mots, si tu ne les prononces en lisant.»

(_Abrégé de l'Art poétique_, par Ronsard, édit. de 1561.)

Plus tard, en tête de son Abrégé de l'_Art poétique_, il développe plus énergiquement encore son opinion sur la réforme de l'orthographe française. Et le grand Corneille, trente ans avant le Dictionnaire de l'Académie, proposait et appliquait lui-même une écriture plus conforme à la

prononciation, devancé même en cela par l’un de ses prédécesseurs à l’Académie, d’Ablancourt, et surpassé en hardiesse par son collègue Dangeau. (Voir les Appendices B et C.)

Cependant, dès l’année 1660, trente-quatre ans avant l’apparition du Dictionnaire de l’Académie, la *Grammaire de Port-Royal* avait posé les bases de l’accord de l’écriture et de la prononciation; elle voulait:

1º Que toute figure marquât quelque son, c’est-à-dire qu’on n’écrivît

rien qu’on ne prononçât;

2º Que tout son fût marqué par une figure, c’est-à-dire qu’on ne

prononçât rien qui ne fût écrit;

3º Que chaque figure ne marquât qu’un son, ou simple ou double;

4º Qu’un même son ne fût point marqué par des figures différentes.

Pourquoi donc, après de telles prémisses, tant de contradictions qu’on ne saurait justifier et auxquelles l’esprit logique de l’enfance ne se soumet qu’en faisant abandon de cette rectitude de raisonnement qui nous étonne si souvent

et nous force d’avouer qu’en fait de langue la raison n’est pas du côté de l’âge mûr?

Pour quiconque veut approfondir l’étude de la langue française, rien de plus intéressant que d’en suivre les progrès dans les modifications apportées par l’Académie dans les éditions successives de son Dictionnaire. Dans chacune d’elles, en effet, sont enregistrés les changements résultant soit de la suppression de mots surannés, soit de l’introduction de ceux qu’elle jugeait admissibles, soit de modifications apportées dans l’acception des mots et des locutions. Mais pour ne parler ici que de l’orthographe, c’est dans ses variations successives qu’on peut apprécier cette tendance à la simplification dans la forme des mots qui répond au besoin toujours croissant de mieux conformer l’écriture à la rapidité de la pensée. Par ce qui est fait on jugera mieux de ce qui reste à faire.

PREMIÈRE ÉDITION DU DICTIONNAIRE.

A l’époque où l’Académie résolut de rédiger son Dictionnaire, deux courants opposés portaient le trouble dans les imprimeries: les unes, sous l’influence des Estienne, modelaient leur orthographe sur la langue latine, les autres sur celle de nos vieux poëtes et chroniqueurs. Antérieurement à l’apparition, en 1540, du Dictionnaire de Robert Estienne, on remarque dans nos plus anciens lexiques une orthographe plus simple. Ainsi, dans les glossaires imprimés de 1506 à 1524[5] je vois les mots *lait, laitue, extrait, fait, point, hatif, soudain*, etc., écrits comme ils le sont aujourd’hui, tandis qu’Estienne les écrit *laict, laictue, extraict, faict, poinct, hastif, soubdain*, *etc.* Son système se propagea dans les Dictionnaires. Cependant, en 1630, se produit un retour vers les principes de «notre

ancienne et nayve écriture»: Philibert Monet publie dans son *Invantaire des deus langues françoise et latine*[6] le dictionnaire de la réforme orthographique, auquel cinquante ans plus tard, Richelet, avec plus de faveur, donne une forme plus complète et plus régulière[7]. Tel était l'état des choses, lorsque, après soixante ans de discussion, d'hésitation et d'examen, l'Académie fit paraître son grand travail.

[5] *Catholicon abbreviatum.* Iean Lambert, 1506.—_Vocabularium

Nebrissense._ 1524.—_Vocabularium latinum, gallicum et

theutonicum_. Strasbourg, Mathis Humpffuff, 1515. On trouve dans

ce petit ouvrage les mots ainsi écrits: _emorroïdes, idropisie,

sansue, otruche, masson, aguille, aguillon_, *etc.*

[6] P. Monet, de la compagnie de Jésus. _Invantaire des deus

langues françoise et latine, assorti des plus utiles curiositez

de l'un et l'autre Idiome._ Lyon, 1635, in-fol. de 6 ff. et 990

pages à 2 colonnes en petit caractère.

[7] Richelet, *Dictionnaire françois*, *etc.* Genève, Hermann

Widerhold, 1680, 2 tom. petit in-4º. Dans l'Avertissement,

Richelet dit que c’est à l’imitation de monsieur d’Ablancourt

et de quelques autres auteurs célèbres, qu’on a changé presque

toujours l’*y* grec en *i* simple; qu’on a supprimé la plupart

des lettres doubles et inutiles qui ne défigurent pas les mots

lorsqu’elles en sont retranchées, comme dans _afaire, ataquer,

ateindre, dificile_, et non pas _affaire, attaquer, atteindre,

difficile_, *etc.* Et en effet, dès le début, on trouve dans son

Dictionnaire: _abesse, abaïe, abatial, abatre, abé, acabler,

acablement_.

L’apparition du PREMIER *Dictionnaire de l’Académie*, publié en 1694, fut donc un événement, et on ne saurait être trop reconnaissant du service qu’il rendit alors. Frappée du désordre de l’écriture et des impressions[8], l’Académie, pour y remédier, préféra rapprocher l’orthographe française de la forme du latin littéraire, et cela, malgré l’opposition du vieil esprit français, dont, cent ans plus tôt, Ronsard et d’autres membres de sa pléiade s’étaient montrés les représentants. Elle crut, en s’appuyant sur une langue désormais fixée, donner plus de stabilité à notre orthographe; d’ailleurs on était alors sous l’influence encore toute-puissante de la latinité.

[8] Un seul exemple suffira pour donner une idée des bizarreries

et des anomalies de l’orthographe des manuscrits et des

impressions: dans une des meilleures éditions du *Gargantua* de

Rabelais (Lyon, François Juste, 1542, in-16), je lis dans le

prologue le mot *huile* écrit en huit lignes de trois manières

différentes.

Cependant ce ne fut pas sans luttes et sans opposition au sein même de l’Académie que prévalut l’écriture dite étymologique. M. Sainte-Beuve, dans son article sur Vaugelas, nous en offre une vive image:

«Chapelain, nous dit-il, parmi les oracles d’alors, est le plus

remarquable exemple de cet abus du grécisme et du latinisme en

français; il avait pour contrepoids, à l’Académie, Conrart qui ne

savait que le français, mais qui le savait dans toute sa pureté

parisienne. Chapelain aurait voulu, par respect pour l’étymologie,

qu’on gardât la vieille orthographe de *charactère, cholère*, avec

ch, et qu’on laissât l’écriture hérissée de ces lettres capables de

dérouter à tout moment et d’égarer en ce qui est de la prononciation

courante. Il trouvait mauvais qu’on simplifiât l’orthographe de ces

mots dérivés du grec, par égard pour les ignorants et les *idiots*,

car c’est ainsi qu’il appelait poliment, et d’après le grec, ceux qui

ne savaient que leur langue. Vaugelas faisait le plus grand cas, au

contraire, de ces idiots, c’est-à-dire de ceux qui étaient nourris

de nos idiotismes, des courtisans polis et des *femmelettes* de son

siècle, comme les appelait Courier; il imitait en cela Cicéron qui,

dans ses doutes sur la langue, consultait sa femme et sa fille, de

préférence à Hortensius et aux autres savants. Moins on a étudié, et

plus on va droit dans ces choses de l’usage: on se laisse aller, sans

se roidir, au fil du courant.

«Pour moi, disait Vaugelas, je révère la vénérable antiquité et

les sentiments des doctes; mais, d’autre part, je ne puis que je

ne me rende à cette raison invincible, qui veut _que chaque langue

soit maîtresse chez soi_, surtout dans un empire florissant et une

monarchie prédominante et auguste comme est celle de la France[9].»

[9] *Nouveaux Lundis*, t. VI, p. 372.

Et en effet, si l’on examine l’écriture des mots qui figurent dans cette première édition, en la comparant à celle des *Cahiers de Remarques sur l’orthographe françoise pour estre examinez par chacun de Messieurs de l’Académie*[10], on voit que la compagnie, en les écrivant plus simplement, montrait déjà plus de réserve et de discernement dans l’emploi des formes étymologiques que ne l’avait fait le secrétaire perpétuel Regnier des Marais dans les *Cahiers* préparatoires dont il fut l’un des principaux rédacteurs.

[10] Tels que *appast, charactere, chameleon, espleuré*, écrit

ensuite par l’Académie *espleuré* et *esploré*, puis _éploré,

estester_ (étêter), _despourveüe, desgaisner, despescher,

desvoyement, phanatique, pyrate, allité, desboesté_, que l’Académie écrivit d’abord *déboisté*, puis *déboîté* dans la troisième édition.

L’influence de Regnier des Marais «qui avoit employé à cet édifice (la grammaire ordonnée par la compagnie) cinquante ans de reflexions sur nôtre langue, la connoissance des langues voisines et trente quatre ans d’assiduité dans les assemblées de l’Académie, où il avoit presque toûjours tenu la plume»[11], devait naturellement prédominer dans la rédaction du Dictionnaire. Une volonté aussi persévérante, le service réel qu’il rendait en se chargeant de la rédaction difficile de la grammaire dont la société lui avait confié le soin, finirent par l’emporter sur les opinions contraires et les scrupules de ses illustres confrères, parmi lesquels nous voyons Dangeau et d’Ablancourt protester par leurs écrits en adoptant un système entièrement opposé. D’autres membres de l’Académie, tels que Corneille, Bossuet, montrent aussi par leur écriture conservée dans leurs manuscrits qu’ils auraient préféré une orthographe plus simple et plus rapprochée de la forme française. (Voir l’Appendice E.)

[11] Le P. Buffier, dans les *Mémoires de Trévoux*, t. XXI, p.

1642.

Le courant de la latinité prédomina donc, et l’Académie, pour élever son grand monument littéraire, crut même devoir se conformer à l’exemple donné par les érudits, en adoptant, pour le classement des mots du Dictionnaire, l’ordre savant mais peu pratique dont Robert et Henri Estienne offraient le modèle dans leurs *Trésors* de la langue latine et de la langue grecque. Les mots rangés, non selon l’ordre alphabétique, mais par familles, furent groupés autour de la racine[12].

[12] A cette édition en deux volumes datée de 1694 se trouvent

joints deux autres volumes, même format et même caractère,

portant la même date 1694, sous ce titre:

_Le Dictionnaire des arts et des sciences, par M. D. C. de

l’Académie françoise_; tome troisième et tome quatrième, chez la

veuve Coignard et Baptiste Coignard.

Le privilége, daté du 7 septembre 1694, est concédé au sieur

D. C. de l’Académie française (et rétrocédé par lui à la veuve

Coignard et à son fils J.-Baptiste Coignard). On lit au bas:

le Dictionnaire a été achevé d’imprimer le 11 septembre 1694.

Quant à l’orthographe, c’est la même que celle du Dictionnaire de

l’Académie françoise. Elle est encore plus étymologique. Ainsi on

y lit *phrénésie, phthisie*.

La rédaction principale est attribuée à Thomas Corneille.

Mais pourquoi le titre porte-t-il par M. D. C. _de l’Académie

françoise_? Je ne vois aucun de ses membres à qui cette

indication puisse convenir parmi les noms de ceux qui figurent

dans la liste des académiciens placés au commencement du

Dictionnaire de l’Académie de 1694. On y lit: «Thomas Corneille

receu en 1635 à la place de Pierre Corneille son frère, qui avoit

succédé à François Maynard.» D’où peut donc provenir ce D. placé

avant l’initiale C. et qui figure aussi au privilége?

DEUXIÈME ÉDITION.

Mais bientôt l’Académie, reconnaissant que l’utilité pratique était préférable, renonça, dans sa SECONDE édition, en 1718, à ce classement pour revenir à l’ordre alphabétique, moins rationnel sans doute, mais plus pratique. C’est ce qu’elle annonçait ainsi dans sa préface:

«La forme en fut si différente, que l’Académie donna plutôt un

Dictionnaire nouveau qu’une nouvelle édition de l’ancien. L’ordre

étymologique, qui dans la spéculation avoit paru le plus convenable,

s’étant trouvé très-incommode, dut être remplacé par l’ordre

alphabétique, en sorte qu’il n’y eût plus aucun mot que, dans cette

seconde édition, on ne pût trouver d’abord et sans peine.»

L’Académie, sans se borner à ce grand changement, matériel, il est vrai, mais si utile, donna à cette seconde édition un caractère tout particulier en l’enrichissant d’un grand nombre de termes d’art et de sciences dont l’usage avait pénétré dans la société. Elle s’appliqua aussi à rectifier et éclaircir les définitions et compléter les acceptions et

significations diverses des mots. Le simple mot *bon*, par exemple, reçut soixante-quatorze significations toutes différentes.

«On ne doit donc pas s'estonner, dit la préface, que ce travail, qui a changé toute la forme du Dictionnaire, ait occupé durant tant d'années les séances de l'Académie, et quant à l'orthographe, l'Académie, dans cette nouvelle édition, comme dans la précédente, a suivi en beaucoup de mots *l'ancienne maniere d'escrire*, mais sans prendre aucun parti dans la dispute qui dure depuis si longtemps sur cette matière.»

Elle autorisa même, en quelque sorte, la liberté du choix entre l'ancienne et la nouvelle.

Si elle ne supprima pas l'*s* dans la foule de mots où cette lettre ne se prononce pas, du moins elle prit soin d'indiquer le cas où le son s'en est conservé. Cette différence se trouve donc indiquée dans *hospice, hospitalité*, où *s* se prononce, et *hoste, hostel*, où l'*s* ne se prononce pas, et également dans *christianisme* et *chrestienté*. Elle modifia l'écriture de quelques mots, tels que *éploré*, au lieu de *esploré* et *espleuré*; elle écrivit *noircissure* et non *noircisseure*, et *sirop*, au lieu de *syrop*, etc., et, en écrivant encore *yvroye*, elle nota que quelques-uns prononçaient *yvraye*. Mais déjà bien des tentatives avaient été faites ailleurs, même par des académiciens, en vue d'une réforme, et leur influence ne devait pas tarder à se faire sentir dans le Dictionnaire même.

TROISIÈME ÉDITION.

C'est dans sa TROISIÈME édition, en 1740, que l'Académie, cédant aux vœux manifestés dès le XVIe siècle par tant de

philologues, de savants, d'académiciens même, et répétés par des voix autorisées, supprima des milliers de lettres devenues parasites, sans craindre d'effacer ainsi leur origine étymologique: les *s*, les *d* disparurent dans la plupart des mots dérivés du latin. Elle n'écrivit plus *accroistre, advocat, albastre, apostre, aspre, tousjours*, non plus que *bast, bastard, bestise, chrestien, chasteau, connoistre, giste, isle*[13]. Les *y* non étymologiques furent remplacés par des *i*; elle n'écrivit plus *cecy, celuy-cy, toy, moy, gay, gayeté, joye*, derniers vestiges de l'écriture et des impressions des XVe et XVIe siècles, mais *ceci, celui-ci, toi, moi, gai, gaieté, joie*, *etc.* L'*y* et l'*s* du radical grec et latin furent même supprimés; ainsi *abysme* (ἄβυσσος, *abyssus*) fut écrit *abyme*, et plus tard *abîme*; *eschole, escholier*, écrits dans la première édition *escole, escolier*, devinrent dans celle-ci *école, écolier, yvroye* devient *ivroye*, ensuite *ivroie*, puis *ivraie*; de même que *subject* devint successivement *subjet*, puis dans sa forme définitive *sujet*, et *Françoys, François*, puis *Français*.

[13] Il nous reste encore, échappés à la réforme de 1740, les

mots *baptême, Baptiste, dompter, condamner*. Bossuet écrit

toujours *condanner, domter*.

Elle supprima aussi le *c* d'origine latine dans *bienfaicteur* et *bienfaictrice*, et le *ç* dans *sçavoir, sçavant*, l'*e* dans le mot *insceu*[14], *impreveu, indeu, salisseure, souilleure, alleure, beuveur, creu, deu*, et grand nombre d'autres; *vuide, nopce, nud*, furent abrégés; le *c* et l'*e* disparurent dans *picqueure* (*piqûre*); enfin l'Académie remplaça un grand nombre de *th* et de *ph* par *t* et par *f*, et, contrairement à la première et à

la seconde édition, elle retrancha le *t* final au pluriel des substantifs se terminant par *t* au singulier; elle écrivit donc les *parens*, les *élémens*, les *enfans*, etc., au lieu de les *parents*, les *éléments*, les *enfants*, *etc.* On ne voit pas pourquoi elle écrivit *flatterie* par deux *t* contrairement aux deux premières éditions et à la manière d'écrire de Bossuet et de Fénelon et même aux Cahiers pour l'Académie.

[14] Voici les variations d'orthographe de ce mot: 1re édition,

insçeu, 2e édit., *insceu*, 3e édit., *insçu*, 4e édit.,

insçu, 6e édit., *insu*.

L'abbé d'Olivet, à qui l'Académie confia ce travail, l'exécuta conformément à ce qu'elle avait déclaré dans la préface: «qu'on travailleroit à ôter toutes les superfluités qui pourroient être retranchées sans conséquence», et il remarque «qu'en cela, le public étoit allé plus vite et plus loin qu'elle.»

J'ai fait le relevé comparatif de ces suppressions de lettres: sur les 18,000 mots[15] que contenait la première édition du Dictionnaire de l'Académie, près de 5,000 furent modifiés par ces changements.

[15] La table de l'édition de 1694 contient 20,000 mots;

mais 2,000 mots se composent de participes ou de locutions

adverbiales.

Malgré l’importance de ces réformes, on regrette que l’Académie n’ait pas fait encore plus, puisqu’elle constate qu’en cela *le public était allé plus loin et plus vite qu’elle*[16]; mais d’Olivet, qui reconnaît «n’avoir pu établir partout l’uniformité qu’il aurait désirée,» fut sans doute retenu par la crainte de contrarier trop subitement les habitudes. Il suffisait pour cette fois d’ouvrir la voie dans laquelle l’Académie continue d’âge en âge à perfectionner l’orthographe.

[16] *Histoire de l’Académie françoise*, par d’Olivet. C’est dans

la Correspondance inédite, adressée au président Bouhier (Lettre

du 1er janvier 1736), qu’on trouve ces curieux détails:

«A propos de l’Académie, il y a six mois que l’on délibère

sur l’orthographe; car la volonté de la compagnie est de

renoncer, dans la nouvelle édition de son Dictionnaire, à

l’orthographe suivie dans les éditions précédentes, la première

et la deuxième; mais le moyen de parvenir à quelque espèce

d’uniformité? Nos délibérations, depuis six mois, n’ont servi

qu’à faire voir qu’il étoit impossible que rien de systématique

partît d’une compagnie. Enfin, comme il est temps de se mettre

à imprimer, l’Académie se détermina hier à me nommer seul

plénipotenciaire à cet égard. Je n’aime point cette besogne,

mais il faut bien s’y résoudre, car, sans cela, nous aurions vu

arriver, non pas les calendes de janvier 1736, mais celles de

1836, avant que la compagnie eût pu se trouver d’accord.»

Dans sa lettre du 8 avril 1736 il écrit: «Coignard a, depuis six

semaines, la lettre A, mais ce qui fait qu’il n’a pas encore

commencé à imprimer, c’est qu’il n’avoit pas pris la précaution

de faire fondre des É accentués, et il en faudra beaucoup, parce

qu’en beaucoup de mots nous avons supprimé les S de l’ancienne

orthographe, comme dans *despescher*, que nous allons écrire

dépêcher, tête, mâle, etc.»

QUATRIÈME ÉDITION.

Cette édition, qui parut en 1762, se distingue particulièrement par l’addition d’un grand nombre de termes élémentaires consacrés aux sciences et aux arts; par la séparation de l’I voyelle de la consonne J et celle de la voyelle U de la consonne V, d’après l’exemple qu’en avait donné la Hollande; par la simplification de l’orthographe d’un grand nombre de mots au moyen de la suppression de lettres inutiles, et par diverses rectifications.

L’Académie expose ainsi ce qu’elle a fait:

«Les sciences et les arts ayant été cultivés et plus répandus depuis

un siècle qu’ils ne l’étoient auparavant, il est ordinaire d’écrire

en françois sur ces matières. En conséquence, plusieurs termes qui

leur sont propres, et qui n’étoient autrefois connus que d’un petit

nombre de personnes, ont passé dans la langue commune. Auroit-il

été raisonnable de refuser place dans notre Dictionnaire à des mots

qui sont aujourd’hui d’un usage presque général? Nous avons donc

cru devoir admettre dans cette édition les termes élémentaires des

sciences, des arts, et même ceux des métiers, qu’un homme de lettres

est dans le cas de trouver dans des ouvrages où l’on ne traite pas

expressément des matières auxquelles ces termes appartiennent.

….. «L’Académie a fait dans cette édition un changement assez

considérable, que les gens de lettres demandent depuis longtemps. On

a séparé la voyelle I de la consonne J, la voyelle U de la consonne

V, en donnant à ces consonnes leur véritable appellation; de manière

que ces quatre lettres, qui ne formoient que deux classes dans les

éditions précédentes, en forment quatre dans celle-ci; et que le

nombre des lettres de l’alphabet, qui étoit de vingt-trois, est

aujourd’hui de vingt-cinq. Si le même ordre n’a pas été suivi dans

l’orthographe particulière de chaque mot, c’est qu’une régularité

plus scrupuleuse auroit pu embarrasser quelques lecteurs, qui,

ne trouvant pas les mots où l’habitude les auroit fait chercher,

auroient supposé des omissions. On est obligé de faire avec

ménagement les réformes les plus raisonnables.

..... «Nous avons supprimé dans plusieurs mots les lettres doubles

qui ne se prononcent point. Nous avons ôté les lettres, _b, d, h,

s_, qui étoient inutiles. Dans les mots où la lettre *s* marquoit

l’allongement de la syllabe, nous l’avons remplacée par un accent

circonflexe. Nous avons encore mis, comme dans l’édition précédente,

un *i* simple à la place de l’*y* partout où il ne tient pas la place

d’un double *i*, ou ne sert pas à conserver la trace de l’étymologie.

Ainsi nous écrivons *foi, loi, roi*, etc., avec un *i* simple;

royaume, moyen, voyez, etc., avec un *y*, qui tient la place du

double *i*; *physique, synode*, etc., avec un *y* qui ne sert qu'à

marquer l'étymologie. Si l'on ne trouve pas une entière uniformité

dans ces retranchemens, si nous avons laissé dans quelques mots la

lettre superflue que nous avons ôtée dans d'autres, c'est que l'usage

le plus commun ne nous permettoit pas de la supprimer.»

L'Académie crut cependant devoir abandonner dans quelques mots usuels l'*y* étymologique qu'elle remplaça par l'*i*, et, comme elle l'avait fait dès sa première édition pour *cristal, cristalliser, cristallin*, etc., elle supprima l'*y* à *chimie, chimique, chimiste, alchimie, alchimiste*, qui, dans la précédente, étaient écrits *chymie, chymique, chymiste, alchymie, alchymiste*; l'*y* dans *absinthe* et *yvroie* fut avec toute raison remplacé par l'*i*. L'Académie supprima aussi, dans un grand nombre de mots, les *th*, les *ph*, les *ch*, et adopta *détrôner, scolarité, scolastique, scolie, scrofule* et *scrofuleux, pascal*[17], *patriarcal, patriarcat, flegme, flegmatique*, que la troisième édition écrivait encore *déthrôner, scholarité, scholastique, scholie, paschal, partriarchal, patriarchat, phlegme, phlegmatique*.

[17] On a donc lieu de s'étonner de voir l'*h* conservé dans

anachorète, catéchumène (bien qu'à toutes les éditions

antérieures de l’Académie prévienne, de même qu’elle le faisait

pour *paschal* et *patriarchal*, que l’*h* ne se prononce pas).

Ces mots *flegme, flegmatique*, écrits sans *ph*, furent donc ajoutés dans cette quatrième édition à ceux de *fantôme, frénétique*, etc., ainsi écrits dans la troisième édition, après avoir d’abord figuré avec *ph*, dans la première édition. L’Académie supprima quelques lettres doubles, comme dans les mots *agrafe, agrafer, argile, éclore, poupe*, etc., au lieu d’_agraffe, agraffer, argille, éclorre, pouppe_; et, parmi quelques autres changements, je remarque qu’au lieu de *coeffe, coeffer, coeffeur*, elle écrit *coiffe, coiffer, coiffeur*; *genou*, au lieu de *genouil*; *anicroche*, au lieu de *hanicroche*; *rez de chaussée*, au lieu de *raiz de chaussée*; *spatule*, au lieu de *espatule*, qu’elle aurait même dû écrire *spathule*, puisque ce mot vient de σπάθη; mais alors on tenait moins compte de l’étymologie.

Profitant un peu tard des réflexions de Messieurs de Port-Royal (Arnauld et Lancelot), qui, dans leur Grammaire, avaient condamné avec raison la vicieuse épellation:

_bé, cé, dé, é, effe, gé, ache, ji, elle, emme, enne, erre, esse, vé,

ixe, zedde_,

l’Académie, après avoir suivi dans cette quatrième édition cet ancien mode d’épellation pour les premières lettres, se ravisant ensuite, l’indique ainsi:

fe, ge, he, je, le, me, ne, re, se, ve, xe, ze.

Cette méthode, qui n’est mise en pratique que depuis peu de temps, rend l’épellation un peu moins difficile; et, en effet, bien que nous ayons, et avec tant de peine! appris à lire, prononcerions-nous sans hésiter les mots qu’on nous a fait ainsi épeler:

erre e pé u té a té i o enne réputation

a i elle elle e u erre esse ailleurs

dé a u pé ache i enne dauphin

qu u i cé o enne qu u e quiconque

pé ache a esse e phase

Dans cette quatrième édition, la suppression du *t* final au pluriel des mots (substantifs ou adjectifs) terminés en *ant* et *ent* fut maintenue, et l’Académie continua à écrire, contrairement aux deux premières éditions: les *enfans*, les *passans*, les *élémens*, les *parens*.

C’est aussi dans cette édition que l’Académie indiqua, d’une manière bien plus complète qu’elle ne l’avait fait dans la précédente, l’orthographe des temps des verbes dont elle donna le modèle de conjugaison; ainsi au mot *voir* on lit: *je* VOI *ou je* VOIS, *il voit, nous voyons, vous voyez, ils voyent*; *je voyois*, *etc.* Il est regrettable que l’indication de cette double forme de la première personne du présent de l’indicatif ne se trouve pas reproduite dans le Dictionnaire aux autres mots, *tenir, venir, vaincre, connaître*, etc., ce qui aurait laissé aux poëtes la liberté d’employer l’une ou l’autre forme, comme l’a fait si souvent Corneille pour je

tien, je *vien*, je *voi*, je *vinc*, je *cognoi*[18]. Cette orthographe, conforme à la conjugaison latine, *video*, -*es*, -*et*, permet de distinguer la première personne de la deuxième du présent de l'indicatif, *je vien, tu viens, il vient*, et cela d'accord avec le vieux français et les anciennes grammaires françaises, celles des Estienne entre autres, où l'*s* n'existe pas à la première personne du singulier du présent de l'indicatif de nos verbes.

[18] On en trouve des exemples dans La Fontaine, Racine, Molière

et même dans Voltaire:

La mort a respecté ces jours que je te doi,

Pour me donner le temps de m'acquitter vers toi.

(_Alzire_, II, 2.)

Je trouve aussi quelquefois dans sa correspondance *pui-je*.

CINQUIÈME ÉDITION.

Publiée en dehors du concours de l'Académie, l'édition citée quelquefois comme la cinquième n'a point été cependant reconnue officiellement. Et, en effet, bien que le titre porte: *Dictionnaire de l'Académie françoise, revu, corrigé et augmenté par l'Académie elle-même*, cette CINQUIÈME édition ne fut point donnée par l'Académie; elle ne parut

qu’en vertu d’une LOI *datée du premier jour complémentaire de l’an III de la République françoise* (1795), portant que: l’_Exemplaire du Dictionnaire de l’Académie françoise, chargé de notes marginales, sera publié par les libraires Smith, Maradan et compagnie_.

Et l’article III porte: «Lesdits libraires prendront avec les Gens-de-Lettres *de leur choix* les arrangements nécessaires pour que le travail soit continué et achevé sans délai[19].»

[19] Garat, dans la préface dont il fut le rédacteur, dit: «Il

y avoit trois Académies à Paris: l’une consacrée aux Sciences;

l’autre aux recherches sur l’Antiquité; la troisième à la

Langue Françoise et au Goût. Toutes les trois ont été accusées

d’aristocratie, et détruites comme des institutions royales

nécessairement dévouées à la puissance de leurs fondateurs.»

Dans quelle proportion les notes marginales, œuvre de l’Académie, figuraient-elles dans cette révision, on l’ignore; l’exemplaire original n’a pas été conservé, mais la majeure partie des additions sont dues à Selis et à l’abbé de Vauxelles, auxquels fut adjoint un correcteur habile, Gence.

Cette édition parut en 1795: elle fut donc revue et imprimée en trois ans.

On aurait pu croire qu'à cette époque, où l'Académie par son absence laissait toute liberté aux améliorations orthographiques, les concessionnaires en auraient largement profité en vue de faciliter l'éducation publique; mais, par ces changements trop apparents, le prestige attaché au nom de Dictionnaire de l'Académie eût été amoindri; et comme cette entreprise faite sans son aveu avait en vue plutôt un but commercial que littéraire, les éditeurs, pour mieux lui conserver son caractère, crurent devoir ne rien innover, et rejetèrent à la fin en appendice «les mots ajoutés à la langue par la Révolution et la République». Je ne vois donc, quant à l'orthographe, que quelques mots, tels qu'*analise, analiser, analitique*, où l'*y* ait été remplacé par l'*i*, et dès lors l'imprimerie adopta cette orthographe; mais du moment où l'*y* fut rétabli par l'Académie dans sa sixième édition, il reparut dans toutes les impressions, de même qu'il disparaîtra, si l'Académie croit devoir lui substituer l'*i* dans l'édition qu'elle prépare.

SIXIÈME ÉDITION.

Dans sa SIXIÈME édition, publiée en 1835, l'Académie, se déjugeant elle-même, ne sanctionna plus la suppression du *t* final au pluriel des mots dont le singulier se terminait en *ant* et en *ent*, et, après une discussion approfondie, elle crut devoir rétablir au pluriel le *t* à tous les mots d'où elle l'avait fait disparaître dans les deux précédentes éditions. En écrivant dès lors *amants, éléments, parents, passants*, et non *amans, élémens, parens, passans*, toute confusion avec l'écriture des mots dont le singulier est en *an*, comme *artisans, charlatans, paysans, passans*, etc., cessait, et l'orthographe des féminins pluriels *paysannes* et *amantes* ne pouvait offrir d'équivoque. Tronquer ainsi au pluriel la

finale du singulier, c’était contrevenir à la règle grammaticale qui forme le pluriel par l’addition de l’*s*.

Malgré le besoin de simplifier l’écriture, ce retour à un ancien principe, qui nécessitait cependant une addition considérable de lettres, fut accepté, bien qu’il contrariât les habitudes déjà prises: il était logique. Toutefois je dois dire que quelques auteurs et imprimeurs maintiennent encore la suppression du *t*; tant on a de peine à ajouter des lettres, tant la tendance à les supprimer est caractéristique.

C’est dans cette sixième édition qu’une innovation importante fut enfin admise par l’Académie: la substitution de l’*a* à l’*o* dans tous les mots où l’*o* se prononçait *a*. L’Académie suivit en cela l’exemple donné par Voltaire[20]. Cette modification, qui s’étendit sur un grand nombre de mots, fut accueillie du public avec reconnaissance, malgré l’opposition opiniâtre de Chateaubriand, de Nodier et de quelques académiciens. Maintenant que cette orthographe a prévalu, oserait-on écrire ou même regretter *j’aimois, il étoit, qu’il paroisse*?

[20] Corneille faisait rimer _cognoistre, connoître,

reconnoistre, reconnoître_, avec *naître, renaître, traître*, et

paroistre avec *estre*. Vingt-six ans avant l’apparition du

Dictionnaire de l’Académie, on lit dans la première édition de

l’_Andromaque_ de Racine, acte III, sc. I, ces vers:

M’en croirez-vous? lassé de ses trompeurs attraits,

Au lieu de l’enlever, Seigneur, ie la fuir_ais_,

où l’*o* est remplacé par l’*a* dans *fuirais*, innovation à laquelle Racine crut devoir renoncer, puisque, sept ans plus tard (en 1675), il corrigeait ainsi ce vers, pour se conformer à l’usage:

Au lieu de l’enlever, fuyez-la pour jamais.

Les améliorations dans cette édition ne se bornèrent pas à ces deux grands changements dans l’orthographe; l’uniformité de la prononciation depuis un siècle permit de régulariser en grande partie l’emploi des accents et de supprimer beaucoup de lettres effacées dans la prononciation; l’écriture des dérivés devint plus conforme à celle de leurs simples[21]; enfin l’Académie, en réunissant, par l’introduction des tirets ou traits d’union, les mots ou locutions adverbiales, tenta de remédier à l’inconvénient de laisser séparés des mots qui, lorsqu’ils sont isolés, offrent un sens tout autre que celui qu’ils acquièrent par leur union.

[21] *Psaume* au lieu de *pseaume*, *incongrûment* au lieu

d’_incongruement_, *dégrafer* au lieu de *dégraffer*, et souvent

et par une fâcheuse rectification, *charriage, charrier* et

charrette, qui, dans les précédentes éditions, s’écrivaient

chariage et *charier*, comme *chariot*, *etc.*

Mais, durant les soixante-treize années d’intervalle entre la quatrième et la sixième édition, que de changements opérés en France! Un nouvel ordre de choses était né, et, pour refléter les passions de la tribune et de la presse, le langage avait vu son domaine s’accroître de locutions inconnues aux grands auteurs du XVIIe siècle, à Rousseau, à Voltaire lui-même. En législation, en économie sociale, en administration, tout était transformé, et, dans l’ordre matériel, de grands progrès s’étaient accomplis. Chaque mot concernant la jurisprudence, la politique, les sciences et les arts, exigeait une révision scrupuleuse ou un examen attentif. L’Académie ne devait donc admettre qu’avec prudence et après de longues discussions des néologismes qui pouvaient n’être qu’éphémères. Sous la direction successive des secrétaires perpétuels, MM. Raynouard, Auger, Andrieux, Arnault, Villemain, fut accompli ce grand travail, qui ne dura pas moins de quinze années.

On ne s’en étonnera pas, si l’on songe aux difficultés que présentait la définition de certains mots, tels que *Liberté, Droit, Constitution*, qui chacun ont occupé quelquefois toute une séance de l’Académie entière, devant laquelle chaque mot, rédigé d’abord par une commission nommée dans son sein, était discuté ensuite, entre MM. de Pastoret, Dupin, Royer-Collard, de Ségur, Daru, etc., pour tout ce qui

concerne la jurisprudence ou la législation, l’administration ou la diplomatie;

Andrieux, Villemain, de Féletz, Campenon, Lacretelle, Étienne, Arnault, etc., pour tout ce qui tient à la grammaire et à la délicatesse de la langue;

Cuvier, Raynouard, de Tracy, Cousin, Droz, etc., pour toutes les matières de science, d’érudition et de philosophie.

Indépendamment des ressources que lui offrait la variété des connaissances de tant d’hommes supérieurs, l’Académie eut souvent recours aux membres les plus distingués des autres Académies, tels que Biot, Fourier, Thenard, Arago, pour la révision d’articles qui sortaient de ses attributions spéciales.

Mais ce mouvement général des esprits eut une influence très-marquée et, on peut le dire, regrettable sur l’orthographe et l’intégrité même du français. Dans les sciences d’observation, physique, chimie, botanique, zoologie, nosologie, tout était renouvelé; leur classification et leur nombreuse nomenclature exigeaient un accroissement et une création de termes nouveaux, pour lesquels la littérature grecque offrait, dans son vaste domaine scientifique, une mine inépuisable. Ce fut donc à la langue grecque, dont la flexibilité et la richesse se prêtaient si bien à la composition des mots destinés à exprimer ces nouveaux besoins, que l’on dut naturellement recourir pour forger et souder cette multitude de termes spéciaux. Par ce moyen, une définition qui eût exigé en français une longue périphrase trouvait concentrée en un seul mot; mais, comme ces composés n’étaient intelligibles qu’à ceux qui savaient le grec, ils *défrancisaient* notre langue.

Sous l’impression de cet envahissement archéologique, l’Académie, dans sa sixième édition, eut un moment d’hésitation, et tenta même, pour trois ou quatre mots d’origine grecque, déjà surchargé de consonnes, d’y ajouter encore une *h*: *rythme* devint *rhythme*, *aphte* devint *aphthe*, *phtisie* devint *phthisie*, et *diphtongue* (que Corneille et l’Académie elle-même écrivaient toujours ainsi) devint *diphthongue*; *synecdoque*, ainsi écrit dans la quatrième édition, devint *synecdoche*. Cet essai malheureux, qui partait d’un principe contraire au génie de notre langue, fut généralement réprouvé, et ne servit qu’à mieux démontrer la tendance de l’écriture française, du moins pour les mots usuels, à se rapprocher des formes de notre ancienne langue, antipathique à l’appareil scientifique des *ph* et des *th*.

Une distinction devrait donc s’établir entre les termes d’un ordre purement scientifique, qui, par leur nature même, conviennent à des ouvrages spéciaux[22], et les mots qui, quoique savants, sont indispensables à la langue usuelle dont ils font partie. Tout en éloignant l’idée de rien changer à la nomenclature purement scientifique (excepté le *ph* qui serait si bien remplacé par notre *f*), et en reconnaissant l’utilité des composés grecs où se complaisent les adeptes, on désirerait que, du moment où un mot a servi comme une monnaie nationale à la circulation journalière, il n’apparût au Dictionnaire de l’Académie que revêtu de notre costume: l’Usage, en lui donnant le droit de cité, l’a rendu français.

[22] Tel est le Dictionnaire de Nysten, continué par MM. Littré

et Robin. Il suffit de jeter un coup d’œil sur les mots qui le

composent pour reconnaître qu’ils n’ont rien de français.

Après avoir successivement supprimé dans un si grand nombre de mots les lettres étymologiques et introduit d’importantes modifications dans les signes orthographiques, l’Académie jugera peutêtre le moment venu d’imiter (et sa tâche serait bien moindre) l’exemple que ses prédécesseurs lui ont donné, surtout dans leur troisième édition. La liste des mots où pourraient s’opérer ces modifications n’est point aussi considérable qu’on serait tenté de le croire.

L’usage si fréquent que j’ai dû faire, et que j’ai vu faire sous mes yeux, dans ma longue carrière typographique, du Dictionnaire de l’Académie, m’a permis d’apprécier quels sont les points qui peuvent offrir le plus de difficultés. J’ai cru de mon devoir de les signaler.

L’Académie rendrait donc un grand service, aussi bien au public lettré qu’à la multitude et aux étrangers, en continuant en 1868 l’œuvre si hardiment commencée par elle en 1740 et qu’elle a poursuivie en 1762 et en 1835. Il suffirait, d’après le même système et dans les proportions que l’Académie jugera convenables:

1º De régulariser l’orthographe étymologique de la lettre χ, *ch*; et de substituer aux θ, *th*, et φ, *ph*, nos lettres françaises dans les mots les plus usuels; d’ôter l’*h* à quelques mots où il est resté pour figurer l’esprit rude (῾);

2º De supprimer, conformément à ses précédents, quelques lettres doubles qui ne se prononcent pas;

3º De simplifier l’orthographe des noms composés, en les réunissant le plus possible en un seul mot;

4º De régulariser la désinence orthographique des mots terminés en *ant* et *ent*;

5º De distinguer, par une légère modification (la cédille placée sous le *t*), des mots terminés en *tie* et *tion*, qui se prononcent tantôt avec le son du *t* et tantôt avec le son de l'*s*;

6º De remplacer, dans certains mots, l'*y* par l'*i*;

7º De donner une application spéciale aux deux formes *g* et *g* au cas où le *j*, dont le son est celui du *g* doux, ne serait pas préférable;

8º De substituer l'*s* à l'*x*, comme marque du pluriel à certains mots, comme elle l'a fait pour *lois*, au lieu de *loix* (_lex_, la loi, *leges*, les lois).

Parmi ces principales modifications généralement réclamées, l'Académie adoptera celles qu'elle jugera le plus importantes et le plus opportunes. Quant à celles qu'elle croira devoir ajourner, il suffirait, ainsi qu'elle l'a fait quelquefois dans la sixième édition, et conformément à l'avis de ses *Cahiers* de 1694[23], d'ouvrir la voie à leur adoption future au moyen de la formule: *Quelques-uns écrivent*...; ou en se servant de cette autre locution: *On pourrait écrire*... Par cette simple indication, chacun ne se croirait pas irrévocablement enchaîné, et pourrait tenter quelques modifications dans l'écriture et dans l'impression des livres.

[23] Voyez l'Appendice A.

Voici ce qui est dit en tête même des CAHIERS *de remarques sur l'orthographe françoise pour estre examinez par chacun de Messieurs de l'Académie*:

_«La premiere observation que la Compagnie a creu devoir faire, est

que, dans la langue françoise, comme dans la pluspart des autres,

l'orthographe n'est pas tellement fixe et determinée qu'il n'y ait

plusieurs mots qui se peuvent escrire de deux differentes manieres,

qui sont toutes deux esgalement bonnes, et quelquefois aussi il y en

a une des deux qui n'est pas si usitée que l'autre, mais qui ne doit

pas estre condamnée[24]._»

[24] Soit donc que l'Académie écrive *orthographe* et même

ortografie, ortographe ou *ortografe*, elle pourrait ajouter:

[On a écrit aussi *ortographie*.] Dans le Dictionnaire de

Nicod (Paris, 1614, in-4º), on ne trouve point *orthographe*,

mais *ortographie*, conformément à Du Bellay, qu'il cite pour

autorité.

Les changements, lorsqu’ils s’introduisent successivement dans l’orthographe, ne sauraient causer un grave préjudice aux éditions récentes. Ces modifications passent inaperçues d’une partie du public et se perdent dans la masse. On peut d’ailleurs en juger par la comparaison de l’orthographe des textes originaux de nos écrivains dits *classiques* avec celle de leurs éditions récentes: modifiée du vivant même de l’auteur et plus tard par les progrès successifs de l’écriture académique, elle diffère sensiblement de l’impression primitive. Aucun trouble cependant n’en est résulté dans les habitudes, et nous lisons sans difficulté nos grands écrivains du dix-septième siècle dans leurs éditions originales. Leur antiquité leur prête même un charme de plus.

Toute innovation, sans doute, surprend et paraît même *chocante* au premier abord; mais, une fois introduite, elle devient aussitôt familière. C’est une véritable conquête qui, dès lors et d’un consentement unanime, fait partie du domaine public.

Et, en effet, qui voudrait aujourd’hui écrire, conformément au Dictionnaire de 1694: *adveu, advoué, abysmer, aisné, autheur, bienfacteur, connoistre[25], chresme, desgoustant, escrousté, feslé, horsmis, yvroye, phantosme, phlegme*, etc.; ou bien encore: *costeau, deschaisnement, déthroner, entesté, eschole, espy, gayeté, giste, mechanique, monachal, noircisseure, ostage, ptisanne, saoul, thresorier, stomachal[26], je sçay, vuide, vuider*, etc.?

[25] *congnoistre*, Manuscrits de l’Hospital et autres.

cognoistre, Dict. de Robert Estienne, 1540.

connoistre, 1re édit. du Dict. 1694.

connoistre, 2e édit. du Dict. 1718.

connoître, 3e édit. du Dict. 1740.

connoître, 4e édit. du Dict. 1762.

connaître, 6e édit. du Dict. 1835.

On propose d'écrire, dans la nouvelle édition, conformément à la prononciation, *conaître* avec un seul *n*, et l'on devrait même écrire *conètre*, ce qui distinguerait, d'accord avec l'étymologie, *naître*, venant de *nasci* (_nascerunt_ ou *nascêre*) de *conètre* qui vient de *noscere*. Ainsi, sur dix lettres, trois, auraient successivement disparu sans le moindre inconvénient. Dans un manuscrit inédit du chancelier Michel de l'Hospital, que je possède, je lis même ce mot, écrit partout avec un *n* de plus, *congnoissance*. C'est ainsi que d'_eschole_ on a fait définitivement *école*, en supprimant deux lettres en ce mot seul qui en avait sept. Il en est de même de *espy, desgoustant, estesté*, qui sont devenus _épi,

dégoûtant, étêté_, *etc.* On pourrait même quelquefois, en se rapprochant de l’origine latine, simplifier l’orthographe de certains mots. Ainsi, pourquoi écrire, *vaincre, vainqueur*, les mots *vincere, victor*, irrégulièrement transportés du latin? Puisque nous écrivons *victorieux* et *invincible*, écrivons *vincre* et *vinqueur*, ne fût-ce que pour conserver l’uniformité d’orthographe dans ce vers:

Ton bras est invaincu, mais non pas invincible.

[26] L’Académie écrivait, dans sa première édition, *stomachal*;

dans la seconde, *stomacal*; dans la troisième, *stomachal*;

dans la quatrième et la sixième, *stomacal*, qui est sa forme définitive.

Avec la deuxième édition, celle de 1718: *abbatre, abestir, adjouster, advis, advoué, asne, bestise, beveue, creu, dépost, desdain, estain, estincelle, espatule, estuy, inthroniser, leveure, obmettre, pluye, pourveu, quarrure, relieure, vraysemblance*, etc.?

Avec la troisième édition, celle de 1740: *chymie, alchymie, chymiste*, etc., *frére, mére, naviger, quanquam* (pour

cancan), *patriarchal, paschal, pseaume, quadre, quadrer*, des *qualitez*, des airs *affectez*, etc.?

Avec la quatrième édition: *foible, foiblesse, enfans, parens, qu'il paroisse*, écrit comme la *paroisse*, *pseaume, reconnoissance, je voulois, ils étoient* (écrit auparavant *estoient*, puis enfin *étaient*)?

Dès à présent on s'étonne d'écrire avec la sixième: *cuiller, roideur, roide, aphthe, phthisie, rhythme, diphthongue*. Quatre consonnes de suite! l'orthographe du quinzième siècle n'en admettait que deux et écrivait *diptongue, spère* (_sphère_ ou plutôt *sfère*), σφαίρα.

Si l'orthographe étymologique a l'avantage, bien faible à mon avis, de mettre sur la trace des racines, et d'aider parfois à deviner la signification du mot quand on possède à fond les langues anciennes, ce système qui, pour être rationnel, ne saurait admettre ni transaction ni demi-parti, sans mettre souvent en échec le savoir philologique, n'est plus, depuis 1740, un système, c'est le désordre. D'ailleurs l'étymologie n'est souvent qu'un guide peu sûr pour découvrir le sens actuel des vocables dont la signification s'est modifiée dans le cours des âges, au point de devenir méconnaissable, ainsi que M. Villemain l'a si bien démontré dans la préface du Dictionnaire de 1835.

Il ajoute même, et avec plus de force encore, cette réflexion: «La science étymologique n'est pas nécessaire pour la parfaite intelligence d'une langue arrivée à son état de perfection. L'analogie et l'étymologie peuvent bien fournir matière à quelques observations curieuses et plus souvent encore à des disputes inutiles, mais elles ne déterminent pas toujours la véritable signification d'un mot, parce qu'il ne dépend que de l'usage. Rien, en effet, n'est plus commun que de voir des mots qui passent tout entiers

d’une langue dans une autre, sans rien conserver de leur première signification.»

En effet, quel avantage peut offrir à l’esprit, même pour qui sait le grec, la présence du *ph* ou *th* dans les mots de la langue usuelle, surtout quand, effacés dans certains mots, on les voit reparaître dans d’autres dérivés également du grec? La mémoire, quelque présente qu’elle soit, vient-elle jamais assez tôt aider l’intelligence pour lui indiquer le sens en français du mot primitivement grec? Prenons pour exemples les mots *strophe* et *apostrophe*: l’un et l’autre viennent de τρέπω, στρέφω, qui signifie *tourner*; mais, pour trouver quel rapport relie ce mot avec *strophe*, il faut se représenter le mouvement demi-circulaire de choristes chantant ensemble des pièces lyriques, auxquels d’autres choristes exécutant un mouvement contraire répondent par un autre chant, ce que *strofe* représente aussi bien que *strophe*. Quant à *apostropher*, qui dérive aussi du verbe τρέπω ou στρέφω, il faut savoir que, par cette figure de rhétorique, on doit voir le geste et l’animation de l’orateur se tournant vers la partie adverse pour l’apostropher.

Et quant à la figure de grammaire, l’*apostrophe*, qui dérive aussi du même verbe, je suis assez embarrassé de l’expliquer. A en juger par l’aspect qu’offre la forme demi-circulaire de ce signe (’), dont l’emploi indique l’élision, j’aimerais à y voir l’influence du verbe τρέπω, *tourner*, mais les savants ne sont pas d’accord à ce sujet.

Obtient-on plus de lumières quand on sait que *thèse* (Voltaire écrivait *tèse*) vient de τίθημι, *placer*? Par quel effort de mémoire se rappeler les détours qui rattachent ce verbe avec la *thèse* que soutient un candidat!

Ces curiosités offrent quelque intérêt au très-petit nombre de ceux qui se livrent à ce genre d’études, mais ces mots,

qu’ils soient écrits avec ou sans *th* et *ph*, seront tout aussi bien présents à leur esprit que l’est notre vieux mot *frairie*, quoique écrit avec notre *f* et qui rappelle tout aussi bien *phratria* des Latins, et φράτρια des Grecs, que si on l’écrivait *phrairie*. Que *rhétorique* vienne de ρέω, *couler comme de l’eau*, et *flegme* de φλέγμα, qui signifie *inflammation* et *pituite*, c’est par des déductions bien éloignées que l’on peut s’y reconnaître. Je ne vois point quel avantage il y aurait à écrire *phrénésie* au lieu de *frénésie*, puisque l’esprit n’est en rien soulagé lorsqu’en lisant ce mot il doit se rappeler que φρήν, d’où il dérive, signifie *esprit, jugement*, ce qui est précisément le contraire de *frénésie, frénétique*[27].

[27] Φρενιτιάω, qui dérive également de φρήν, a, il est vrai, le

sens que nous donnons à *frénésie*; mais, pour recourir même à

cette origine, il faudrait écrire ce mot *frénisie* ou _frénite,

frénitique_, et non *frénésie, frénétique*; en grec Φρενῖτις,

φρενιτικός.

Ces minutieuses distinctions, du domaine de la philologie, et sujettes à des discussions interminables, maintenant surtout que les origines sanscrites sont invoquées en étymologie, doivent-elles prendre place dans l’enseignement de l’orthographe? est-ce, d’ailleurs, dans un Dictionnaire de la langue usuelle qu’elles doivent s’offrir?

La conclusion logique de tout ceci, c’est qu’il n’y a pas lieu de tenir rigoureusement compte de ce genre d’étymologie

dans l’écriture, et qu’on ne doit la conserver qu’aux mots spécialement consacrés à la science et de récente formation.

Un helléniste, d’ailleurs, reconnaîtra tout aussi bien dans une orthographe française simplifiée les vestiges grecs ou latins que le fait dans sa langue un Italien ou un Espagnol. Qu’on écrive *phénomène* ou *fénomène*, *fantôme* ou *phantôme*, *orthographe* ou *ortographe* ou plutôt *ortografe* (et mieux encore *ortografie*), *diphthongue* ou *diftongue*, *métempsychose* ou *métempsycose*, ce sont toujours des mots grecs pour celui qui sait le grec: mais il s’étonnera de voir certains mots ainsi accoutrés, tandis que d’autres de même provenance ne le sont pas. Cette manière d’écrire, agréable à certains humanistes, satisfait-elle toujours un goût délicat? Molière eût-il vu avec plaisir son *Misantrope* et sa *Psiché* écrits autrement qu’il ne l’a fait dans toutes ses éditions[28]? Quant aux personnes, en si grand nombre, qui ne savent pas le grec, l’orthographe étymologique ne peut leur être d’aucun secours. Doit-on faire apprendre le grec dans les écoles primaires? Il faudrait même alors que cette étude, aussi bien que celle du latin précédât l’enseignement du français. D’ailleurs, ces mots que nous écrivons tantôt par *th* et *ph* et tantôt par *t* ou *f*, bien que tous dérivés du grec, avaient primitivement un son dès longtemps perdu et que n’a jamais connu la basse latinité d’où procède notre langue. Ainsi *fameux*, dérivé de φήμη, en éolien φάμα, transformé par les Latins en *fama*, d’où *famosus*, n’a pas été écrit par eux avec *ph*, parce que, disent les grammairiens, les mots écrits par *ph* se prononçaient avec une différence marquée, pour distinguer le *f* et le *ph*. Quintilien nous apprend que les Latins, en prononçant *fordeum* (pour *hordeum*) et *fœdus*, faisaient entendre un son doucement aspiré, mais qu’au contraire les Grecs donnaient à leur Φ une aspiration très-forte, au point que Cicéron se moquait d’un témoin qui, ayant à prononcer le

nom de *Fundanius*, ne pouvait en proférer la première lettre[29]. Puisque nous savons qu'il a plu aux Latins d'écrire certains mots dérivés du grec les uns par *ph*, les autres par *f* (bien qu'en grec la lettre φ soit toujours la seule et la même pour tous) afin de les prononcer à leur guise, prononçons alors différemment les mots où l'on voudrait encore conserver le *ph*. Distinguons donc la prononciation *phénomène*, φαινόμενον, traduit par les Latins *phænomenon*, de celle de *frairie*, φρατρία, revêtu d'un *f* par les Latins (_fratria_), et tâchons de retrouver ce je ne sais quel *pulsus palati, linguæ et labrorum* dont parle Quintilien. Mais déjà nous prononçons le son *f* de deux manières, faible avec l'*f* simple dans *afin* et *facile*, forte avec la double *f* dans *affliger* et *affreux*. Pour être conséquents, nous devrions prononcer *philosophie* avec un troisième son encore plus rude. L'Académie qui, dans le cours de ses éditions, a déjà remplacé par notre *f* français le *ph* des Latins dans un si grand nombre de mots, ne devrait plus tolérer de tels contrastes.

[28] La première édition du *Misantrope* est de 1667; celle de

Psiché, de 1671. Dans les diverses éditions des œuvres jusqu'à

celle de 1739, 8 vol. in-12, donnée soixante-six ans après la

mort de l'auteur, je vois ces deux comédies exactement imprimées

sous ce titre, et le Théâtre-Français avait si bien conservé

l'ancienne tradition que l'un de nos plus célèbres académiciens

se rappelle avoir vu dans sa jeunesse, sur les affiches du Théâtre-Français, le nom du *Misantrope* écrit sans *h*. On n'a plus, malheureusement, aucun manuscrit de la main de Molière, mais on peut être assuré qu'il écrivait selon l'orthographe *française*.

[29] «Quin *fordeum fœdusque* pro aspiratione vel simili littera utentes: nam contra Græci aspirare solent, ut pro *Fundanio* Cicero testem, qui primam ejus litteram dicere non posset, irridet.» *Instit. orat.*, I, 4, 14. Terentianus Maurus dit que la lettre *f* en latin avait un son doux et faible: «Cujus (literæ *f*) a græca (litera φ) recedit _lenis atque hebes sonus_,» p. 2401, éd. Putsch.

Priscien, p. 542, dit que dans beaucoup de mots le φ a été remplacé par le *f*: *fama, fuga, fur* (φώρ), *fero*, etc., et que dans d'autres on garde *ph*: «Hoc tamen scire debemus quod *non tam fixis labris* pronuntianda *f*, quomodo *ph*, atque hoc

solum interest inter *f* et *ph*.» Ailleurs, p. 548, il ajoute:

«Est aliqua in pronuntiatione literæ *f* differentia (d'avec le

φ), ut ostendit ipsius palati pulsus et linguæ et labrorum.»

Pourquoi les Grecs écrivaient-ils certains mots par θ et d'autres par τ? Parce que la prononciation du θ différait sensiblement de celle du τ, et cette prononciation du θ, *th*, qui se conserve encore chez les Grecs, se retrouve et avec le même son dans la langue anglaise. Un Anglais prononcera donc autrement que nous *authentique, épithète, mythologie, théâtre*. Mais puisqu'en français le *th* et le *t* n'ont qu'un seul et même son parfaitement identique, nous devons, ainsi qu'on l'a fait pour *trésor, trône*, etc., écrire par un seul et même signe tous les mots qui, par un long usage, sont devenus français. En suivant cette voie, on rendra notre orthographe logique et conséquente.

La bizarrerie de notre écriture est le premier objet qui frappe les yeux aussi bien des nationaux que des étrangers; elle contredit l'esprit net, clair et logique du français que l'Académie maintient dans sa pureté par l'exactitude de ses définitions et la précision de ses exemples. L'illustre compagnie doit donc apporter le même soin à l'orthographe, qui est l'empreinte visible de notre langue transmise par tant de chefs-d'œuvre jusque dans des contrées dont nous ignorons même le nom.

Puisque pour les mots que nous empruntons aux langues vivantes, nous cherchons à franciser leur orthographe plutôt que de conserver leur figure originaire, pourquoi ne pas agir de même à l'égard des langues mortes? On s'est accordé à écrire, à la satisfaction de tous, *vagon* et non *waggon*, *valse* et non *walse*, *chèque* et non *check*, *cipaye* et non *cipahi*, *contredanse* et non *country dance*, *gigue* et non *gig*, *loustic*

et non *lustig*, *arpége* et non *arpeggio*, *roupie* et non *rupee*, *stuc* et non *stucco*. De *riding coat* on a fait *redingote*, de *beefstake*, *bifteck*, qu'il serait mieux d'écrire *biftec*, de *roast beef*, *rosbif*; de *packet boat*, *paquebot*; de *toast*, *tost* et *toster*; de *sauer kraut*, *choucroute*, *etc.* Pourquoi n'en serait-il pas de même pour les mots où les *th*, les *ph* figurent aussi désagréablement dans notre système orthographique que les *w* et les *k* des Saxons et des Germains, tandis que nos mots dérivés du grec reprendraient si bien leur figure française avec des *f* et des *t*?

L'Académie, d'ailleurs, par un moyen simple et adopté aujourd'hui dans tous les dictionnaires, peut maintenir la tradition étymologique, bien plus efficacement que par la conservation accidentelle de quelques lettres qui troublent la simplicité de notre orthographe: il suffirait dans la prochaine édition de placer en regard du mot français le mot grec d'où il dérive immédiatement. Si, dans la première édition de son Dictionnaire et même dans les suivantes, l'Académie fit acte de haute sagesse en n'y faisant pas figurer les étymologies grecques et latines, attendu que la science, alors incertaine, faisait souvent fausse route, aujourd'hui les bases des étymologies sont trop assurées pour que l'addition des mots racines puisse être un sujet de controverse, étant surtout limitée aux *seuls* mots qui dans le Dictionnaire avaient des *th* et des *ph*.

Renchérir sur le premier Dictionnaire de l'Académie et réintégrer dans la langue française l'orthographe étymologique grecque et latine dans des milliers de mots d'où l'usage et l'Académie l'ont bannie est une impossibilité, tandis que la modification qui atteindrait les *th* et *ph* des mots de la langue *usuelle* qui les conservent encore ne porterait pas sur plus de deux cents mots[30].

[30] Les mots de la langue *usuelle* ayant un *th* sont au

nombre d’environ soixante-dix: ceux, un peu plus nombreux, ayant

un *ph* sont du nombre d’une centaine. Les autres, pour la

plupart, sont des termes de médecine, de chirurgie ou des arts,

qui s’écrivent rarement, et sont consacrés à des professions

spéciales; les personnes qui les exercent en connaissent

l’origine et la signification, ce qui pourrait exempter ces mots

d’être revêtus d’une forme bizarre que les Grecs, amis du simple

et du beau, ne reconnaîtraient pas. Les mots _ichthyographie,

triphthongue, apophthegme_, contiennent chacun deux ou trois

consonnes déplaisantes qu’ils n’ont pas en grec: ἰχθυογραφία,

τρίφθογγος, ἀπόφθεγμα, *etc.* Toutefois, comme ces mots ne sont pas

de la langue usuelle, on pourrait leur conserver leur appareil

scientifique.

Je lis dans un des écrits les plus sages sur la réforme de l’orthographe le passage suivant[31]:

«Si l’on veut conserver l’étimologie, il faut remètre des consones

sans valeur dans plus de dis mile mots d’où on les a banies depuis

longtemps. Quelque sistême qu’on veuille adopter, il faut tâcher

d’être conséquent. L’usage actuel et le sistême des étimologies sont

trop souvent en contradiction pour qu’on puisse alier ensemble les

principes de l’un et de l’autre. Ainsi, puisque la prononciation nous

a fait abandonner l’étimologie dans une partie de nos mots, la même

raison nous invite à l’abandonner dans les létres étimologiques ne se

prononçant point.»

[31] _De l’Orthographe, ou des moyens simples et raisonnés de

diminuer les imperfections de notre orthographe, de la rendre

beaucoup plus aisée, pour servir de supplément aux différentes

éditions de la grammaire française de M. de Wailly_ (membre de

l’Académie française). Paris, Barbou, 1771, in-8.

Parmi les notes que mon père avait écrites en 1820, lorsque, avec MM. Raynouard, Andrieux et quelque autres de ses amis, on discutait les principes que l’Académie croirait devoir adopter pour l’orthographe, je transcris celle-ci:

«Je crois qu’on doit chercher à mettre le plus de simplicité possible

dans l’orthographe. Je sais qu’on a de la peine à abandonner la

méthode qu’on a longtemps suivie et, comme le dit Horace:

……. quæ

Imberbi didicere, senes perdenda fateri;

mais l’expérience me démontre que la simplicité dans l’orthographe

est nécessaire. Je suis déjà avancé en âge. Après avoir fait une

étude constante de la langue française, au moment de quitter la

carrière typographique, je suis las de feuilleter sans cesse des

dictionnaires qui se contredisent entre eux et se contredisent

eux-mêmes. J’oserai le dire, bien qu’en hésitant encore: je voudrais

qu’on écrivît le mot *philosophe* nonseulement avec un *f* à la

dernière syllabe, comme le proposait de Wailly, mais je mettrais

ce *f* même à la première syllabe, comme font les Italiens et les

Espagnols. Mais, dira-t-on, l’Académie française sera accusée

d’ignorance. Ce ne sont point les érudits, au moins, qui l’en

accuseront. Ils savent bien que ce *f* est le DIGAMMA ÉOLIQUE dont

faisaient usage nonseulement les Éoliens et les anciens Grecs, mais

les inscriptions latines et les bons écrivains latins comme Catulle,

Térence, etc.[32]

[32] Seulement cette lettre paraît avoir été chez les anciens le

signe d’une aspiration, tandis que chez nous elle est douce et

euphonique, et convient ainsi parfaitement à l’emploi qu’on lui

destine.

«On a crié beaucoup la première fois qu’on a écrit le mot *phantôme*

avec un digamma éolique ou *f*. Alors les dictionnaires modernes ont

commencé à insérer ce mot *fantôme* à la lettre F, mais en renvoyant

au mot *phantôme* par un *ph* pour la définition et les exemples;

ensuite on a écrit le mot *fantôme* avec la définition et les

exemples à la lettre F, et on a seulement inscrit le mot *phantôme*

avec le *ph* en renvoyant au mot *fantôme* par un *f*; et maintenant

on ne trouve plus le mot *phantôme* par *ph* dans le Dictionnaire de

l’Académie.»

Voltaire dans sa correspondance écrivait *philosofe* ou *filosofe*, *philosofie* ou *filosophie*, et dans son *Dictionnaire*

philosophique faisait ranger à la lettre F l’article PHILOSOPHIE; on lit en tête de cet article:

«Écrivez *filosofie* ou *philosophie* comme il vous plaira[33].»

[33] C’est à la lettre F que Voltaire avait fait placer l’article

PHILOSOPHE, sous ce titre: FILOSOFE ou PHILOSOPHE.

Les améliorations introduites dans la dernière édition du Dictionnaire de l’Académie n’eurent plus un seul contradicteur, du moment qu’elles y furent admises. Il en sera de même de toutes celles que l’Académie croira devoir approuver. Sans rien violenter, elles auront l’avantage d’épargner du temps et de la fatigue d’esprit, de rapprocher du beau et du simple les formes de notre langue, d’en rendre l’étude plus facile, enfin de se conformer aux tendances marquées par l’Académie elle-même dans les éditions successives de son Dictionnaire, tendances qui sont celles de l’esprit humain et qui datent de loin, puisque, nous dit M. Villemain, «Auguste, homme de goût, écrivain précis, et de plus empereur, ce qui donne toujours une certaine influence, jugeait que l’orthographe devait être l’image fidèle de la prononciation: Orthographiam, id est formulam rationemque scribendi, a grammaticis institutam, non adeo custodiit; ac videtur eorum potius sequi opinionem, qui perinde scribendum, ac loquamur, existiment[34].»

[34] Suétone, *Vie d’Auguste*, LXXXVIII. Ce mot *Augustus* est

un exemple frappant de la tendance irrésistible à l’abréviation

des mots par la prononciation, puis par l’écriture: _Auguste,

aoust, août_, est prononcé *oût*, et Baïf, dans son système

phonétique, recourt à la ligature grecque ʊ[‡], pour figurer

notre son *ou*.

[‡] Ligature d’un omicron o et d’un upsilon υ. On la retrouve à

la p. 200.

I

ORTHOGRAPHE ÉTYMOLOGIQUE DE LA LETTRE χ.

Mots de la langue française où la lettre χ *est figurée par* C, K *ou* QU, *et par* CH.

| | par *ch*

Par *c, k* ou | Par *ch*, quoique prononcé *k*: | prononcé à

qu, l’*h* | | la manière

ayant disparu: | ┌----------┐ | française:

| |

acariâtre | achromatique* chrême | Achéron

caméléon | anachorète* chrestomathie* | Achille

caractère | anachronisme* chrétien | alchimiste

Caron | antechrist Christ | anarchie

carte | archaïsme* chromatique* | archée

cartulaire | archange* chrôme* | archidiacre

colère | archéologie chronique* | archiduc

colérique | archéologue chronologie* | archimandrite

colique | *archétype*** chronomètre* | archipel

corde | *archiépiscopal*** chrysalide* | architecte

cristal | archonte* chrysanthème | archives

cristalliser | autochthone* chrysocale*[35] | archiviste

cristallisation | bacchanale* cochléaria* | archivolte

école | brachial* conchyliologie** | bachique

estomac | catachrèse* drachme* | béchique

estomaquer | catéchumène* ecchymose | bronchite

exarque | chalcographie* écho* | cacochyme

hérésiarque | Chaldée eucharistie* | catéchisme

kilo | chaos* exarchat* | charité

kilogramme | Charybde hypochondre* | charme

kilomètre | *chélidoine*** ichneumon* | charte

mécanique | Chersonèse ichthyologie* | chimère

mélancolie | *chirographaire*** [lichen]** | chimie

mélancolique | *chirographe*** lithochromie* | chimiste

métempsycose | *chirologie*** malachite | chirurgie

monacal | *chiromancie*** mnémotechnie* | chirurgien

monarque | chlamyde* ochlocratie* | chyle

monocorde | chlore* orchestre | chyme

pancarte | chlorure* philotechnie* | exarchie

pascal | chœur polytechnie* | machiner

patriarcal | choléra-morbus* psychologie* | monarchie

patriarcat | chorée* pyrotechnie* | pachyderme

Plutarque | chorége* saccharin* | Psyché

scolastique | choriambe* strychnine* | rachitisme

scoliaste | choriste* synchronisme* | schène

sépulcre | chorographe* synecdoche* | schisme

sépulcral | chorus* technique* | schiste

stomacal | | trochée

[35] Mot dont la formation est absurde; il eût fallu *chrysoïde*,

χρύσου είδος, *ayant l'apparence de l'or*. Chrysocale qui veut

dire *bel or*, est donc un mensonge; le vrai mot était *similor*,

mais il indiquait trop bien la chose.

Ainsi, dans tous ces mots dérivés du grec, et qui pour la plupart sont de formation récente, on voit figurer à la première colonne: 1º ceux qui, écrits d'abord par *ch*, tels que *charactère, charte, chorde, mélancholie, méchanique*, etc., au nombre de 38, ont successivement perdu l'*h* et s'écrivent *caractère, carte, corde, mélancolie, mécanique*, etc., avec le *c* dur ou ses représentants alphabétiques.

2º Dans les colonnes du milieu sont rangés 72 mots écrits avec *ch*, dont le Dictionnaire indique, du moins pour la plupart, que ce *ch* doit être prononcé *k*.

3º Dans la quatrième colonne, qui contient 36 mots, ce même signe binaire *ch* se prononce pour tous *à la française*, CHE: *alchimie, architecte, archidiacre, charité*, *etc.*

J'ai donc marqué, à la seconde et troisième colonne, avec un *les mots qui devraient être écrits par un c, afin de les faire rentrer dans la première série; ils sont au nombre de 51, et j'ai marqué de deux* * ceux qui pourraient rentrer dans la *troisième* série en conservant le *ch* et qui dès lors se prononceraient à la *française*: ils sont au nombre de neuf.

En effet, à côté des mots qui, à la *première* colonne, ont perdu successivement le *ch* pour être écrits par le simple *c* dur: *caractère, carte, colique, colère, mécanique,*

mélancolie, patriarcal, scolastique, sépulcre, et *exarque, monarque*, etc., on peut ranger sans inconvénient *acromatique, anacronisme, arcaïsme, catécumène, clore, clorure, crôme, cronologie[36], psycologie*, comme Victor Cousin voulut qu'on imprimât ce mot dans ses ouvrages, et non *psychologie*. Pourquoi écrire *exar*cat et *asiar*chat, lorsqu'on écrit *exarque* et *patriarcat*?

[36] *Chronologie* est souvent écrit et même imprimé sans *h*:

cronologie, Voltaire écrit *catécumène*.

Et l'on peut ranger, sans le moindre inconvénient, à la *troisième* colonne, *archétype, archiépiscopal, chélidoine, chirographaire, chirographe, chirologie, chiromancie, lichen*, puisqu'on écrit et prononce *alchimiste, archidiacre, archiduc, charité, catéchisme, chirurgie, chirurgien*.

Il ne resterait de difficulté que pour neuf mots, *antechrist, archéologue, archéologie, chœur, chrême, chrétien, ecchymose, malachite, orchestre*, auxquels on peut conserver le *ch* en indiquant au Dictionnaire qu'il se prononce *k*.

Il est fâcheux que la prononciation du *c* étant celle de l'*s* devant *e* et *i*, ne permette pas d'écrire *arcéologue, arcéologie, eccymose, malacite, orcestre*. Mais pourquoi ne pas prononcer ARCHÉ_ologie_ comme *mon*ARCHIE, ou bien écrire et prononcer ARQUÉ_ologue_, comme on écrit et prononce *mon*ARQUE, et ne pas s'en tenir à *synecdoque* que l'Académie elle-même autorise? On pourrait aussi employer le *k*, d'un si grand usage chez nos anciens poëtes et si regretté par Ronsard. Théodore de Bèze l'indiquait, pour écrire *rekeil, rekeillir*, etc., au lieu de *recueil, recueillir*, et nous l'avons admis dans l'usage ordinaire pour *kilo,*

kilogramme, kilomètre, kyste, ankylose, enkysté, kyrielle, mots également dérivés du grec où le χ et le κ sont représentés par *k*.

Le tableau des mots dérivés du grec où figure le χ montre combien, excepté neuf mots, la régularisation devient facile.

Quant aux noms propres, presque tous dérivés du grec, ils s'écrivent en général avec *ch* et se prononcent *k*. Quelques-uns cependant se sont modifiés et ont perdu l'*h*, tels que *Caron, Plutarque, Andromaque, Télémaque*. On devrait donc écrire *Calkas* on *Calcas* et non *Calchas*. Mais, comme les noms propres ne figurent pas au Dictionnaire de l'Académie, il est inutile de s'en occuper ici.

Pour des mots scientifiques, tels que *cholédoque, cholédologie*, il importe fort peu, à qui sait le grec, qu'ils soient écrits d'une manière ou d'une autre. La science du grec ne saurait d'ailleurs être toujours un guide infaillible. Ainsi, de ce qu'on sait le grec, on croira devoir écrire *scholie* et *scholiaste*; cependant l'Académie écrit *scolie* et *scoliaste*, tandis que, par amour du grec, on aurait dû distinguer le «commentaire, σχολιόν», de la «chanson de table, σκόλιον», et pour se conformer à l'étymologie, écrire avec un *h* le commentaire, *scholie*, et sans *h* la chanson de table, *scolie*.

D'autres mots signifient même, pour qui sait le grec, précisément le contraire de ce qu'ils veulent exprimer; tels sont *oxygène, hydrogène*: c'était *oxygone, hydrogone* qu'il fallait. On ne s'est trompé que du fils au père: au lieu de l'engendreur l'engendré.

Si le doute est permis, même à des hellénistes, quel ne doit pas être l'embarras des artisans, et du nombre immense de ceux qui ne savent ni le grec ni latin? En 1694, quand

l’Académie composa son Dictionnaire, savoir lire et écrire était un privilége réservé à une classe restreinte de la société. Aujourd’hui c’est le droit et le devoir de tous[37].

[37] M. B. Jullien, dans son Traité des _Principales étymologies

de la langue française_, après avoir cité un grand nombre de mots

qui ne sont que des *barbarismes prétentieux*, insignifiants, et

inintelligibles pour les Grecs, s’exprime ainsi: «C’est payer

un peu cher la manie de puiser dans les langues savantes que

d’en tirer des barbarismes pour aboutir à des contresens.» (P.

59-68.)

DE L’ESPRIT RUDE ET DE LA LETTRE *H*.

L’Académie semble vouloir renoncer à figurer dans l’orthographe l’esprit rude du ῾ grec, qui indique une aspiration étrangère à l’harmonie de notre langue, et qui ne se fait pas sentir. En effet, l’*h*, qui était censée représenter cet esprit rude, a disparu de *rapsode, rapsodie, rabdologie, rabdomancie, rétine, erpétologie, cataracte* (qui serait selon l’étymologie, *catarrhacte*); pourquoi donc maintenir ce signe

h dans les mots *arrhes, myrrhe, rhagade, rhapontic, rhinocéros, rhomboïde, rhubarbe, rhume, rhumatisme, rhythme, squirrhe*? L'Académie écrit *eurythmie* qu'elle aurait dû écrire *eurhythmie* (avec les cinq consonnes), puisqu'elle écrit *rhythme*. Elle a supprimé la marque de l'esprit rude dans *olographe*, mais l'a conservée dans *holocauste*[38].

[38] On écrit *rose* et *rosier*, contrairement à l'orthographe

grecque, mais conformément à celle des Latins, qui cependant

écrivent *Rhodos*, l'île de Rhodes. C'est donc à tort que de

ῥόδον, *la rose*, nous avons formé *rhododendron, l'arbre-rose*

et *rhodium*, vu la couleur rose de ce métal; cette anomalie

ferait croire cet arbuste et ce métal originaires de Rhodes.

Cette *h*, depuis longtemps abandonnée dans la seconde partie de *hémorragie, hémorroïdes*, et dans *squirre*, mais qui reparaît dans *catarrhe, diarrhée, gonorrhée*, formés comme *hémorroïdes* sur le radical ῥέω, devrait disparaître aussi de *réteur, rétorique*, comme aussi de *rume* et *rumatisme*, qu'on écrivait autrefois *reume* et *reumatisme* et plus anciennement *rume*, ainsi qu'on le voit figurer (_gallice_) en 1420, dans le Dictionnaire de Le Ver. Tous ces mots, malgré leurs significations diverses, découlent également de ῥέω[39].

[39] Dans les *Cahiers* de l'Académie pour l'édition de 1694,

on fait observer que les monts Riphées s’écrivent sans *h*

(_Riphées_ au lieu de *Rhiphées*).

L’Académie de Madrid, dans son désir de simplifier encore plus

l’orthographe[*] a décidé, en 1859, que tous les mots commençant

par *h* se prononceraient sans aspiration, excepté un seul cas.

Elle a cependant respecté l’emploi de cette lettre, en partie à

cause de l’origine des mots et en partie pour éviter la confusion

qui résulterait de la similitude des sons de mots se prononçant

de même, soit ayant l’*h*, soit ne l’ayant pas. Nous ne saurions

faire de même, puisque la versification se trouverait altérée si

certaines lettres perdaient leur aspiration. Il est regrettable,

toutefois, que, contrairement à l’étymologie, on écrive _hache,

huile_ (on écrit *olive* et *olivâtre*), *huis, huit, huître*,

qui proviennent de *oscia, oleum, oliva, ostium, octo, ostreum*.

On a eu raison de supprimer récemment l'*h* dans *hermite*,

puisque l'origine est *eremita*.

[*] _Prontuario de ortografía de la lengua castellana despuesto

de real órden para el uso de las escuelas públicas, por la real

Academia española._ Madrid, imprenta nacional, 1866.

Dans ce même Dictionnaire de Le Ver le mot *halitus* est traduit en français par *aleine*.

Corneille écrit sans *h* le mot *orizon*, où l'*h* est muette, et même le mot *halte*, bien que l'Académie y indique l'*h* comme aspirée.

Rien n'étonne: on fait *alte*, et toute la surprise

N'obtient de ces grands cœurs qu'un moment de remise.

(_Poésies diverses_, 313 et 274.)

J'ai donc eu raison de dire que ces contradictions requièrent une solution, et que pour se prononcer en matière d'orthographe il ne suffit pas d'être érudit, car bien souvent les savants mêmes, par cela même qu'ils sont savants,

hésitent et sont forcés de recourir au Dictionnaire pour se guider à travers ces bizarres anomalies.

DES LETTRES Θ ET Φ

REPRÉSENTÉES EN LATIN PAR *th* ET *ph*.

Déjà Ronsard, mort en 1585, s’exprimait ainsi, dans la préface de son *Abrégé de l’art poétique*:

«Quant aux autres diphtongues (les lettres doubles *ch, ph, th*),

je les ay laissées en leur vieille corruption, avecques insupportable

entassement de lettres, signe de nostre ignorance et peu de jugement

en ce qui est si manifeste et certain.» (*Voy.* l’Appendice B.)

Il est regrettable que l’Académie, dans la première édition de son Dictionnaire, en 1694, et plus tard, lorsque, en 1740, elle supprima en grande partie les traces de l’orthographe latine, n’ait pas complétement réalisé le vœu de Ronsard, et que par l’emploi des *th* et des *ph* elle ait introduit ou laissé subsister dans notre écriture «le faste pédantesque» qu’elle condamnait dans le poëte.

Malgré tout le respect que je dois aux Estienne, c’est surtout à eux qu’est due l’introduction des *ph, ch, th* dans notre écriture, où la grande et juste autorité de leur savoir les a maintenus et longtemps perpétués. Cependant, sur certains

points, Robert Estienne, dans son Dictionnaire français de 1540, s'est montré moins zélé partisan de l'étymologie que ses imitateurs: il écrit *caractere, escole*, il autorise *tesme, yver* sans l'*h*; et sans *ph* les mots *orfelin, flegme, fantastique, frenetique, faisan*.

Avant l'apparition du Dictionnaire de Robert Estienne, l'emploi de ces doubles lettres se rencontrait fort rarement dans les manuscrits, puisque parmi les quatre à cinq cents mots dont je donne la liste, et où figurent des *th*, des *ph* et des *ch*, à peine une vingtaine de mots étaient ainsi écrits dans la langue française en l'an 1440. C'est ce que constate le grand Dictionnaire rédigé dans la première moitié du quinzième siècle par le prieur des Chartreux, Firmin Le Ver. Ce vaste répertoire, qui contient plus de trente-cinq mille mots, peut être comparé, en quelque sorte, au Dictionnaire de l'Académie, puisqu'il nous offre l'inventaire complet de notre langue de 1420 à 1440 (voir Appendice C). Mais, pour ne parler ici que de l'orthographe, on y voit combien l'écriture était alors celle qu'on aurait dû respecter, puisqu'on y est revenu après s'en être écarté. On y lit, ainsi écrits: *antecrist, caractere, cirographe, colere, saint crême, melencolie, sepulcre*;—_apoticaire, autentique, auteur, autorizier, pantere, diptongue_;—_blasfeme, filosophe, fisique, frenesie, frenetique, orfelin, spere_;—_cripte, cristal, himne, idropisie, iver, ivernal, martir, mistere, tiran_. Enfin, par l'écriture des mots *diptongue* et *spere*, on voit combien est antipathique à notre langue l'emploi de trois consonnes. Ce qui n'est pas moins remarquable c'est que dans ce vaste répertoire un grand nombre de mots latins sont déjà en quelque sorte *francisés* dans leur orthographe, et ont perdu les signes de la latinité classique. Ainsi on lit à leur ordre alphabétique:

Antitesis *et non* antithesis

Antrax *et non* anthrax

Antropofagi *et non* anthropophagi, *etc.*

Enfin, quant au mot même qui fait le sujet de cet écrit, voici ce qu'on y lit: «_Ortographia_, bon *ortografiemens*; *Ortographus*, bon *ortografieur*; *Ortographo*, bien *ortografier*, bien espeler.»

Du Bellay et Ronsard ont écrit *ortographie*, le Dictionnaire de Nicot l'écrit de même, et je le vois ainsi figuré dans quelques grammaires modernes. En effet, la forme donnée au mot *orthographe* fait dire à ce mot tout autre chose que le sens qui lui est affecté. *Géographie, uranographie, orographie, télégraphie, lithographie, typographie, orthodoxie*, sont des mots formés régulièrement du grec; *calligraphie*, c'est l'art de la belle écriture, et *calligraphe*, l'homme qui écrit bien; *orthodoxie* est la conformité à l'opinion régulière, et *orthodoxe*, celui dont la foi est régulière; *orthogra*PHIE signifie donc l'art d'écrire correctement, et *orthographe* désigne celui qui possède ou exerce cet art. Il est fâcheux que ce mot *orthographe* soit à la fois un barbarisme et une difformité, d'autant que l'Académie, dès 1694, écrit *orthographier*, au lieu d'_ortographer_, comme l'écrivait Corneille, en cela plus logique que nous[40].

[40] Dans sa *Grammaire comparée*, p. 24, M. Egger regrette que

l'on n'écrive pas, comme au XVIe siècle, *ortographie*, et il

emploie ce mot ainsi écrit dans son _Histoire sur les théories

grammaticales dans l’antiquité_. Je le vois aussi écrit de même

dans plusieurs livres de grammaire où l’on s’indigne contre ce

barbarisme.

Si l’anarchie orthographique qui régnait dans l’écriture et dans les imprimeries, lorsque l’Académie publia la première édition de son Dictionnaire, fut le motif qui l’engagea à se rapprocher du latin, maintenant que l’usage, invoqué par l’Académie comme sa loi suprême, lui a fait réduire à chaque édition l’emploi des *th* et des *ph* dans les mots le plus ordinairement employés, elle jugera peutêtre opportun de mettre un terme au désordre, en donnant à des mots depuis longtemps devenus français par l’usage, la physionomie qui leur convient.

Quant aux mots forgés par les médecins, les naturalistes et les chimistes, avec leur parure obligée de *ch*, de *ph*, et de *th*, ils sont heureusement d’un emploi rare. J’ai donc cru devoir séparer en deux listes les mots qui figurent au Dictionnaire de l’Académie: ceux de la langue usuelle, et ceux de la langue technique et par conséquent peu usités.

Il résulte de ces listes que les mots de la langue usuelle ayant le *th* et figurant au Dictionnaire sont au nombre de 77.

Ceux d’un usage exceptionnel, admis néanmoins par l’Académie et où figure le *th*, sont au nombre de 68.

Mots d’un usage ordinaire ayant conservé le TH.

absinthe catholique méthode synthèse

améthyste corinthien misanthrope théâtral

anathème cothurne mythe théâtre

anthologie dithyrambe mythologie thème[41]

antipathie enthousiasme orthodoxe Thémis

antithèse épithète orthopédie théocratie

apathie esthétique panthéisme théologie

apothéose éther panthéon théorème

apothicaire homœopathie panthère théorie

arithmétique hypothèque parenthèse thermal

asthme athée hypothèse pathétique thermes

athéisme isthme pathologie thermomètre

athénée jacinthe pathos thésauriser

athlète labyrinthe plinthe thèse[42]

athlétique léthargie polythéisme thuriféraire

authentique logarithme posthume thym

bibliothèque luth pythagoricien thyrse

cantharide luthier pythie

cantharide mathématique rhythme

cathédrale menthe sympathie

[41] On écrit *abstème*, d’après une étymologie bien incertaine.

Comment se rappeler cette distinction? Le Dictionnaire écrit

Ostrogot: pourquoi écrire *gothique*?

[42] Robert Estienne, lui-même, écrit ce mot sans *h*.

Mots avec TH *d’un usage exceptionnel*.

acanthe cithare lithotritie stéthoscope

aérolithe enthymème *luthéranisme* térébinthe

allopathie épithalame lycanthropie théatin

anacoluthe épithème monolithe théisme

anesthésie éréthisme ornithologie théodicée

anthère esthétique orthodromie théogonie

anthracite éthique orthogonal théologal

anthrax eurythmie orthopédie thérapeutes

anthropologie exanthème orthopnée thérapeutique

athlothète lagophthalmie oryctographie thériacal

autochthone léthifère ostéolithe thériaque

bismuth litharge panathénées thermidor

carthame lithiasie pentathle théurgie

cathédrant lithocolle pléthore thoracique

cathérétique lithologie plinthe thorax

cathéter lithontriptique[43] pyrèthre thuia

chrysanthème lithotomie pythique tithymale

[43] Cette forme, qui déroge à celle des autres composés de λίθος, *lithotritie, lithotomie, lithologie*, et à toute la série des mots composés du grec, ne saurait être admise, à moins de vouloir, en *français*, écrire *grec* et *latin*. Si l’on transformait ainsi dans notre langue les désinences des génitifs grecs, il faudrait écrire *odontônalgie* et non *odontalgie, typougraphie, physéologie* ou plus exactement *physéoslogie*, *etc.* Quant à la forme assez barbare de la désinence *triptique* dans ce mot *lithontriptique*, elle dérive ici de τρίβω, *je frotte*, d’où τρίπτης; mais pour quiconque

sait le grec, l’explication donnée au Dictionnaire: _médicaments

lithontriptiques_, signifiera des médicaments _qui frottent la

pierre_ (dans la vessie). *Litholytiques* (de λύω) eût mieux

exprimé ce qu’on voulait indiquer: _des médicaments dissolvant la

pierre_.

L’Académie, ayant fait disparaître l’*h* des mots *thrésor, thrésorier, thrésorerie, thrône, déthrôner, autheur, authoriser, inthronisation, inthroniser*, croira peutêtre le moment venu de supprimer, en tout ou en partie, l’*h* dans les soixante-dix-sept mots de la langue usuelle qui figurent en tête de la liste précédente, et cela conformément à l’exemple donné par ses prédécesseurs.

DU Φ QUI DEVRAIT TOUJOURS ÊTRE REPRÉSENTÉ PAR F.

L’Académie, après avoir écrit, dans sa première édition, par *ph* les mots *phlegme, phlegmatique, phantosme, phantastique, phiole, scrophuleux*, les a écrits plus tard par un *f*: *flegme, flegmatique, flegmon* (on devrait écrire *flegmasie* et non *phlegmasie*), *fantôme, fantastique, frénésie, frénétique, fiole, scrofuleux*, etc., de même qu’elle figure par *f* les mots d’origine grecque, *faisan, fantaisie, fanatique, fantasmagorie, faséole, fenestre, greffier, siffler* et *soufre* du latin *sulphur*. Il n’est personne assurément qui voudrait voir rétabli le *ph* dans ces mots. Notre *f* est une *lettre de naturalisation*, à laquelle a droit tout mot devenu français. Les *ph* devraient même être bannis de cette foule

de mots scientifiques qui hérissent notre écriture de consonnes inutiles et la défigurent[44].

[44] Voici d’autres mots grecs, que les Latins ont écrits par un *f* et non un *ph*: *fagus*, φηγός; *fallo*, σφάλλω; *fax*, de φάω; *fero*, de φέρω; *ferus*, de φήρ ou θήρ; *fuo, fio*, φύω; *fiscus*, de φίσκος; *fistula*, de φυσᾶν; *folium*, de φύλλον; *forma*, μορφή; *frons*, φροντίς ou ὀφρύς; *fuga*, φυγή; *fulgeo*, φλέγω; *fucus*, φύκος; *fungus*, σφόγγος; *funus*, φόνος; *fur*, φώρ; *feretrum*, φέρετρον; *fortax*, φόρταξ; *frigo*, φρύγω ou φρύττω.

Mots avec PH *d’un usage ordinaire.*

alphabet éléphant orphique physique
amphibie emphase pamphlet polygraphe
amphibologique emphatique paragraphe porphyre
amphore éphémère paraphrase prophète
aphorisme épigraphe périphrase saphir
apocryphe épiphanie phaéton sarcophage

apostrophe épitaphe phalange sémaphore

asphalte euphonie phare séraphin

asphyxie géographie pharisien siphon

atmosphère hémisphère pharmacie sophisme

atmosphérique hiéroglyphe pharmacien sophiste

autographe historiographe pharynx sphère

bibliographe hydrophobe phase sphinx

bibliophile hydrophobie phénix sténographe

biographe limitrophe phénomène strophe

blasphème logogriphe philippique sylphe[46]

cacophonie lymphatique philologie symphonie

calligraphe métamorphose philologue syphilis

camphre métaphore philtre télégraphe

catastrophe métaphysique phoque télégraphie

cénotaphe monographie phrase triomphe

colophane mythologie phthisie typographie

coryphée néophyte phthisique typhus

cosmographie nymphe physicien zéphyre

dauphin[45] œsophage physiologie zoophyte

diaphane orphelin physionomie

[45] Dans les cahiers de l’Académie, on proposait d’écrire

Daufin, Daufiné.

[46] Pourquoi écrire par *ph sylphide* et *syphilis*, et même

séraphin? Sans doute ce dernier mot vient de l’hébreu; mais,

de même qu’on a supprimé le dernier *h* au mot *alphabeth*, on

pourrait aussi remplacer le *ph* par *f*.

Ces mots où le *ph* figure sont au nombre de cent quatrevingts à deux cents. Le parti le plus logique serait sans doute d’imiter les Italiens et de substituer partout le *f* au *ph* qui, en français, n’a pas et ne peut pas avoir d’autre son que l’*f* qui reproduit si bien le φ. Si pourtant l’Académie hésitait à compléter la réforme dont ses prédécesseurs lui ont tracé la voie, au moins pourrait-elle l’étendre à certains mots d’un usage ordinaire: *alfabet*, ainsi écrit par Volney et autres, *apostrofe, atmosfère, atmosférique, blasfème, catastrofe, éléfant, enfase, épitafe, géografie* (et ses similaires), *hémisfère, métamorfose, néofyte, paragrafe* (on écrit *agrafe*), *fénomène, filosofie, frase, profète*, *sofiste, télégrafe, zoofyte*, etc., *etc. Blasfème, orfelin*, sont même ainsi écrits par Robert Estienne.

C’est surtout dans les mots où le *th* et le *ph* sont réunis et dans ceux où l’on trouve deux *ph* ou *th*: *aphthe, apophthegme, diphthongue, ichthyophage, ophthalmie, ichthyolithe*, que la réforme serait urgente. On ne saurait

imaginer rien de plus barbare en français que ces groupes de quatre consonnes. L’Académie, qui dans ses précédentes éditions écrivait *aphte, phtisie, diphtongue, ortographe*, serait unanimement approuvée si, n’osant faire plus, elle revenait du moins à cette orthographe plus simple. *Phtisie* vaut mieux que *phthisie*; *ophtalmie* que *ophthalmie*; *aphte* que *aphthe*; mais on devrait faire encore plus.

Voici la liste des autres mots dérivés du grec par le latin, ou formés directement du grec, auxquels est appliqué le *ph* au lieu de *f*:

Mots avec PH *d’un usage exceptionnel*.

acéphale éphores phalène physiognomonie

amorphe épistolographie phaleuce physiographe

amphictyon euphémisme phallus phytologie

amphigouri hagiographe phanérogame planisphère

amphitryon hermaphrodite pharmacopée polyadelphie

antiphonaire hiérophante phébus porphyrogénète

antiphrase hydrocéphale phénicoptère prophylactique

antistrophe hydrographie philharmonie sphacèle

aphélie iconographie philhellène sphénoïdal

aphérèse lexicographie philomathique sphénoïde

aphonie méphitique philotechnique sphériste

aphrodisiaque monophylle phimosis sphéristère

apophyse morphine phlébotomie sphéristique

asphodèle myographe phlegmon sphéroïde

atrophie naphte phlogistique sphéromètre

autocéphale néographe phlogose sphincter

callographe nosographie phlyctène staphylôme

caryophyllée olographe phœnicure[47] sycophante

chirographaire ophicléide pholade symphyse

chorégraphie oryctographie phonique synalèphe

chorographie pantographe phosphate tachygraphie

cosmographie paranymphe phraséologie topographe

diaphragme paraphernal phrénique uranographie

électrophore paraphimosis phylactère zoographie

encéphale phagédénique phylarque zoophyte

[47] Qu’on devrait écrire *phénicure*, comme *phénix*.

Mots avec TH *et* PH *réunis*.

amphithéâtre diphthongue[48] lithographe phyllithe

anthropophage ichthyophage lithophyte phytolithe

aphthe ichthyographie orthographe phthisie

apophthegme lagophthalmie philanthrope triphthongue

[48] L’Académie dans sa première édition écrivait *diphtongue*;

Corneille, dans sa grande édition, l’écrivait de même, ainsi

qu’*ortographe*.

Mots avec deux PH *ou deux* TH.

philosophie phosphate ichthyolithe

photographie phosphore théophilanthrope

II

DOUBLES LETTRES.

L’usage général, qui, dans la prononciation, tend de plus en plus à atténuer la forte accentuation de certaines syllabes, a fait, en grande partie, disparaître pour l’oreille la double consonne, qui devait retracer à la vue l’étymologie dans les mots calqués sur le latin. Déjà l’Académie, conformément

au désir manifesté par Corneille, par les Précieuses et par un grand nombre de bons esprits, a successivement supprimé dans un très-grand nombre de mots l’une des deux consonnes, dont l’emploi d’ailleurs n’avait rien de régulier. Car si, comme dans le latin, la double consonne avait souvent pour but de faire élever la voix sur la syllabe qu’elle termine[49], *molle, folle, chatte, sotte*, etc., quelquefois, par un effet différent, elle la rendait brève dans *flamme, manne, femme*; tandis que d’autres fois c’était la consonne simple qui rendait brève la syllabe qui la précédait, *matin, dame*, *etc.*

[49] Voir, à l’Appendice D, l’analyse de la Grammaire de Regnier

des Marais.

Cette irrégularité manifeste et l’exemple donné par l’Académie offrent donc une grande latitude à l’égard de ce qui reste encore de ces doubles lettres inutiles, qui doivent disparaître partout où leur présence n’indique pas le but auquel elles sont destinées: l’_élévation du ton sur la syllabe qu’elles terminent_; mais elles doivent être conservées partout où leur présence peut encore se faire sentir à l’oreille, même contrairement à l’orthographe latine, comme dans *pomme, homme, personne*, et aussi dans *lettre*, bien que le latin *pomum, homo, persona, litera*, exigerait, conformément à l’étymologie, qu’on écrivît *pome, home, persone*[50]. On devra donc dans la série des mots se terminant en *lle* ou *mme* ou *nne*, etc., maintenir la double consonne qui précède l’*e* muet final, et qui, ainsi que *es* au pluriel et *ent* à la troisième personne du pluriel des verbes, constituent la rime féminine. D’après ce principe, il faudrait écrire il *s’abonne* et un *aboné*, ils *s’abonnent* et ils

s’aboneront; il *couronne* et il *courona*, ils *couronnent* et ils *couroneront*, il *pardonne* et il *pardona*, comme on écrit il *jette* et il *jetait*. C’est ainsi que l’Académie écrit *battre* et *bataille, batailler*; *combattre* et *abatage*, *ficelle* et *ficeler*, et cela conformément au précepte donné par Régnier des Marais: «Il est de regle, dit-il, p. 108, et de l’usage fondé par la regle, d’escrire *chapelle* et *chandelle* par deux *ll* et *chapelain, chandelier* par une *l* seule parceque dans les deux premiers mots *chapelle* et *chandelle* l’*e* qui précède l’*l* est un *e ouvert*, et que dans les deux autres, *chapelier, chandelier*, il est muet.» Et ailleurs, p. 102, il fait la même observation pour d’autres mots terminés en *e* muet, *femme* et *féminin*; *donne* et *donateur*; *homme* et *homicide*.

[50] Conformément à l’orthographe latine, l’Académie écrit

bonhomie, prud’homie, homicide, se rapprochant ainsi de

notre ancienne orthographe, *home, homs, hom, om* et enfin

on. Le Dictionnaire de l’Académie de 1694, conformément aux

instructions des *Cahiers*, écrit *consone*.

Dans quelques mots la double lettre a été remplacée par un accent grave: ainsi on écrit *clientèle, fidèle, infidèle, stratagème, deuxième, diadème, hétérogène, arbalète, achète, secrète*, *diamètre*, etc., mais le nombre de mots figurés ainsi est très-restreint. Boileau écrivait *lètre* au lieu de *lettre*, et à son exemple on aurait pu remplacer la double consonne par l’accent grave, en écrivant *chandèle, chapèle, ficèle*, il *apèle*, etc.; cependant, pour ne pas changer les habitudes, je crois préférable de conserver, du moins quant à présent, la double consonne précédant l’*e* muet final ou la

syllabe dans laquelle l’*e* muet constitue la rime féminine (_e, es, ent_).

L’emploi de la double lettre doit toujours être conservé au milieu des mots quand la prononciation l’exige, comme dans ce vers:

Mortellement atteint d’une flèche *empennée*.

Au contraire, pourquoi la conserver lorsque ni la prononciation ni même l’analogie ne la réclament, et qu’elle ne peut qu’induire en erreur ceux qui apprennent le français?

Ainsi, lorsqu’on ne met qu’un *g* dans *agression, agressif, agrandir, agréer, agréger*, etc., pourquoi en mettre deux dans *aggraver, agglomérer, agglutiner*, et faire une règle avec exception pour ces trois *seuls* mots? Si pour *abbaye, abbé, abbesse, gibbeux, rabbin, sabbat*, seuls mots écrits avec deux *b*, l’Académie adoptait un seul *b*, ce serait encore une règle d’exception à supprimer de la grammaire[51].

[51] Voici comment notre ancienne langue française écrivait ces

mots:

En la vile out une *abeie*

Durement riche e garnie;

Mun escient (moine savant), nuneins y ot (eut),

E *abeesse* kis (qui se) gardot.

MARIE DE FRANCE. *Lai del Freisne.*

On pourrait peutêtre conserver les deux *b* à *abbé*, par respect pour l'usage et la brièveté du mot. La prononciation y autoriserait même: il y a une nuance de son entre *abbé* et *abaye, abesse*.

Dans son Dictionnaire de 1740, l'Académie a supprimé le *d* étymologique de la préposition latine *ad* dans les mots *advocat, advertir, adveu, advoué, advertissement, advis, advisé*, et plusieurs centaines d'autres. Elle rendrait un grand service en effaçant le double *c* dans la plupart des mots où cette duplication n'influe en rien sur la prononciation et où l'un de ces doubles *c* est censé représenter le *d* de la préposition *ad*. On pourrait ainsi, sans inconvénient, supprimer un *c* dans les mots *accompagner, accoster, accablement, acclimater, accointer, accouchement, accoutumer, accuser*, etc., et déjà il a disparu dans *acoquiner, acagnarder, acenser, acensement*.

Dans les *Cahiers* de l'Académie de 1694, on écrit *deffaillir, deffaire, deffendre*, etc.; la double *f* a disparu dans ces mots et il devrait en être de même pour plusieurs autres: tels que *difficulté, différence*, puisque le son de la double *f* n'a pas disparu entièrement dans la prononciation.

La double *l* devrait aussi être conservée dans *alliage, alliance, allusion, alluvion, collision, collusion*; mais on

pourrait supprimer une *l* dans *allonger, allongement, vallée*, *etc.*

Ainsi l'Académie écrit, tantôt avec un *n*, et tantôt avec deux, les dérivés des mots suivants terminés en *on*:

Avec un seul n: *Avec deux* n:

BON: bonace, bonifier, bonhomie, ABANDON: abandonner, abandonnement.

bonheur.

COLON: colonial, colonie, ANON: ânonner, ânonnement.

coloniser, colonisation. BAILLON: bâillonner.

DON: donation, donataire, BARON: baronnet, baronnie,

donateur. baronnage.

DÉMON: démoniaque, BATON: bâtonner, bâtonnier,

démonographie. bastonnade.

FÉLON: félonie. CHIFFON: chiffonner, chiffonnier.

LIMON (citron): limonade, CITRON: citronnier, citronnelle.

limonier, limonadier. ÉCHELON: échelonner.

LIMON (boue): limoneux. ÉPERON: éperonner.

LIMON (de voiture): limonier, FREDON: fredonner.

limonière. GASCON: gasconnade, gasconner.

POUMON: pulmonaire. JALON: jalonner, jalonneur.

MELON: melonnière.

SAUMON: saumoné, saumoneau. MISSION: missionnaire.

SAVON: saponaire. PARDON: pardonner, pardonnable.

RAISON: raisonner, raisonnable,

TIMON: timonier. raisonnement, raisonneur.

VIOLON: violoniste. RAYON: rayonner.

SERMON: sermonnaire, sermonner,

sermonneur.

CANON: canonial, canonicat, CANON: canonnade, canonnage,

canonique, canoniser. canonner, canonnier, canonnière.

CANTON: cantonade, cantonal. CANTON: cantonné, cantonnement,

cantonner, cantonnier,

cantonnière.

ORDO: ordination, ordinal, ORDO: ordonnance, ordonnateur, *etc.*

ordinaire, ordinant.

PATRON: patronage, patronal, PATRON: patronner.

patronymique.

RATIO: rational. RATIO: rationnel, rationnellement.

SON: dissonance, dissonant, SON: consonnance, consonnant,

dissoner, sonore, sonorité, consonne, sonnant, sonner,

sonate. sonnette, sonnerie, sonneur.

TON: intonation, monotone, TON: détonner, entonner.

tonalité, tonique.

TONNER: détonation, détoner. TONNER: tonnerre, tonnant.

Aucun de ces dérivés de mots terminés en *on* ne devrait être écrit avec double *n*; on n'en met pas à ceux qui dérivent de noms terminés en *in*: *dessin, dessiner, destin* et *destiner*; non plus à ceux qui se terminent en *un*: *importun, importuner*; ni à ceux qui se terminent en *an*: *plan, planer, esplanade*.

Quant aux mots terminés en *ion*, excepté *nation* et *confession, septentrion*, qui ne doublent pas le *n* dans leurs dérivés, *national, nationalité, confessional, septentrional*, les autres doublent la consonne dans leurs composés, et cela sans aucun motif. Tels sont les mots suivants, au nombre de 39:

Action, addition, affection, caution, cession, collation, commission, concussion, condition, confession, constitution, convention, correction, démission, diction, division, espion, fraction, friction, intention, légion, mention, million, mission, occasion, pardon, pension, perfection, pétition, proportion,

question, ration, religion, sanction, soumission, station, subvention, tradition, vision.

Pourquoi, en effet, écrire *actionner, actionnaire, concessionnaire, constitutionnel, constitutionnalité, constitutionnellement, dictionnaire*, etc.? ces mots ne sont-ils pas déjà assez longs à écrire sans y mettre le double *n* qui ne se prononce pas?

Il est aussi d'autres mots où le double *n* devrait être supprimé, et même conformément à l'étymologie, comme dans: *honneur* (*honor*, puisqu'on écrit *honorer*), *donner* (*donare*: on écrit *donation*), *monnaie* (_moneta_), *sonner, résonner* (_sonare, resonare_), *légionnaire* (_legionarius_), *rationnel* (_rationalis_), *couronne* (_corona_), *personne* (*persona*)[52].

[52] Dans tous ces mots l'orthographe française est en

perpétuelle contradiction avec la quantité latine:

honneur hŏnŏr personne pērsōna

donner dōnāre légionnaire lĕgĭōnāriŭs

ennemi ĭnĭmīcūs rationnel rătĭōnālis

monnaie mŏnēta couronne cŏrōna

sonner sŏnāre résonnant rĕsŏnāns

L'Académie figure avec raison la désinence *ame* tantôt avec un *m* et tantôt avec deux *m*, lorsque la prononciation l'exige. Mais *flamme* (que Corneille écrivait *flame*) ne

devrait conserver qu’un seul *m*; et puisque l’Académie écrit *affame*[53], *entame, réclame, diffame*, elle ne saurait écrire *enflamme*; *flame* et *enflame* exigeraient même un *â* circonflexe comme *infâme, blâme*, et j’ai vu *flâme* ainsi écrit par Racine.

[53] Les seuls mots où le *m* est doublé et doit l’être, puisque

la désinence est en *e* muet sont: ana_gramme_, épi_gramme_,

femme, flamme, homme, gramme, et les composés avec ce mot,

programme; mais les verbes _assommer, consommer, nommer,

dénommer, surnommer, renommer_ ne doivent prendre qu’un *m* de

même qu’on écrit *consumer*.

Dans *évidemment, prudemment*, le double *m* ne se prononce pas; cependant il faut le conserver, ne fût-ce que pour éviter la confusion avec *évidement* (de évider)[54], et *prudement* (de prude).

[54] Il serait préférable d’écrire *évidament*, de même que

Bossuet écrit *contantement*.

Tous les mots terminés en *ime* et *ume* sont écrits avec un seul *m*.

Le double *r* devrait être conservé partout où il se fait sentir: *correcteur, correction, correct, terreur, horreur*. Mais il doit être supprimé dans *charrue*, puisqu'on écrit *chariot*, dans *nourrice, nourriture, nourrir, pourrir*, puisqu'on écrit *mourir* et *courir* (bien qu'en latin *currere* ait deux *r*)[55], et c'est à tort que l'on écrit par deux *r* je *pourrai*.

[55] Ces deux verbes par exception prennent deux *r* au futur et

au conditionnel, je *courrai*, je *mourrai*, par la contraction

de l'*i*, puisqu'on n'écrit pas ces mots comme on écrit je

pourrirai, je *nourrirai*.

L'Académie adopte *coreligionnaire* et *codonataire*; elle devrait écrire de même *corespondant*.

Le *lierre* devrait n'être écrit qu'avec un seul *r*, comme l'ont fait Henri Estienne et Ronsard, et suivant l'étymologie, *l'hière* (*hedera*)[56].

[56] Par une semblable bizarrerie, on écrit *le loisir*, au lieu

de *l'oisir*, de *otium*, d'où nous viennent aussi _oisif,

oisiveté_; *le loriot* au lieu de *l'oriot*, et *le lendemain*,

au lieu de *l'endemain*. On commet la même faute lorsqu'on écrit

l'Alcoran au lieu de *le Coran, l'alchimie, l'alcôve*; et c'est

à tort qu’on a admis *dorer, dorure*, au lieu de *orer, orure*,

comme on écrit *orfèvre, orfévrerie*.

On ne devrait pas écrire *dyssenterie* par deux *s*, puisque l’étymologie grecque ne nous en donne qu’une, et que, dans le *Cahier de remarques*, on rapproche avec raison *dysenterie* de *dysurie*. Il faudrait même écrire *dysentérie* avec l’accent aigu.

Quant au double *t*, l’Académie écrit *abatage, abatée, abatis*; elle pourrait écrire *abatoir*, et même supprimer le double *t* dans *abattement, abattu*. Corneille et Bossuet écrivent *abatre, batu* et *rabatu*; et H. Estienne, dans son traité de la *Précellence du langage françois*, écrit *combatre, combatu, débatre, débatu, rabatre, rabatu*; Fénelon et Bossuet écrivent: *flater* et *froter*, *atandre, atantif, atantions, ataque* et non *attendre, attentif, attentions, attaque*, *etc.* Les imprimeurs ont eu grand tort de ne pas suivre l’orthographe des auteurs et de la transformer (pour ne pas dire défigurer) en la réduisant à l’uniformité d’après l’orthographe du Dictionnaire de l’Académie alors en vigueur. (Voir Appendice E.)

On pourrait aussi supprimer le double *t* dans *attabler, attacher, attendre, atténuer, attribuer, attrouper*, puisqu’on écrit *atermoyer, atermoiement, atrophier, atourner*.

Il y a contradiction à écrire:

démailloter et emmaillotter | comploter et grelotter

sangloter et marmotter | il épèle et il appelle

jeter et flotter | cacheter et égoutter

concomitant et intermittent | caqueter et fouetter

feuilleter et frotter | raboter et garrotter

projeter et guetter | exploiter et regretter

radoter et ballotter | souhaiter et guetter

coqueter et regretter | souffleter et acquitter

tricoter et trotter | j'époussète et je rejette

tripoter et gigotter |

Pourquoi un double *p* dans *apparaître, appartenir, appesantir, appliquer, apposer, apprêter, apprivoiser, approcher, approbation, approximativement*, puisque l'Académie écrit *apaiser, apercevoir, aplanir, apetisser, apitoyer, aplatir, aposter, apostiller, apurer*, et ne pas écrire, conformément à la prononciation, *apauvrir, apesantir, aplaudir, aposer, aporter, aparaître, apareiller, apartenir, apartement, aprentissage, aprêter, apointer, aprécier, apréhender, aprendre, aprofondir, aproprier, aprouver, apuyer*?

Pourquoi, lorsqu'on écrit avec un seul *p*: *occuper, attraper, grouper, dissiper*, mettre deux *p* à *développer, envelopper* (Bossuet écrit *enveloper*), *échapper, agripper*?

On verrait aussi avec plaisir la suppression du double *p* à *appeler*: la nuance de la prononciation dans certains temps de ce verbe est si faible qu'elle peut être omise, à l'exemple de tant d'autres plus sensibles en certains mots. Par là on éviterait la difficulté de l'emploi tantôt du double *p* et du

double *l*, tantôt du seul *p* ou *l*. Le Dictionnaire de l'Académie écrit il *appelait* et Perrot d'Ablancourt *apelloit*; dans les anciens manuscrits, *apele* est écrit avec un seul *p*, et dans d'autres on lit *appelloit*.

Puisque l'on écrit *déprimer*, on devrait écrire *suprimer* et non *supprimer*; l'affixe *su* est la contraction de *sus* et non de *super*. Il en est de même de *supporter*, qui ne devrait prendre qu'un seul *p*.

Quelques autres anomalies pourraient disparaître, et puisque l'Académie écrit *charretier, gazetier, noisetier, tabletier, desquamation*, elle devrait supprimer le double *t* dans *aiguillettier* et le double *m* dans *squammeux, enflammer*.

Dans la première édition, elle a écrit *domter*. C'est ainsi qu'écrit toujours Bossuet, et cela conformément au *Cahier de remarques*, qui, au chap. IV, art. 3, dit: «On met un *p* à *compter* et *à compte*, quand ils signifient *supputer, supputation*, mais à *domter*, il n'en faut point.» On devrait donc écrire ainsi et de même *exemter*, au lieu de *exempter*.

Une manière d'écrire contradictoire à la prononciation aurait à la longue une fâcheuse influence sur le langage. A force de voir les mots ainsi écrits et imprimés, la voix s'habitue à prononcer, surtout dans les provinces et dans les pays étrangers, toutes les lettres dont le son pour l'habitant de Paris s'annule par l'usage d'une prononciation journalière. On peut donc craindre que des mots tels que *sculpture, promptitude, doigtier, dompter* ne finissent par être prononcés *sculpeture, prompetitude, doiguetier, dompeter*, au lieu de prononcer *sculture, prontitude, doitier, domter*.

Les lettres doubles n’ont pas toujours fait partie du système orthographique de notre langue; elles sont en général une imitation des procédés grammaticaux du latin classique, dont l’influence se développe à partir du quinzième siècle, comme on peut le voir par le tableau suivant que j’ai dressé d’après trois monuments littéraires très-réguliers pour leur temps et dont je parlerai plus loin:

Les quatre livres des Rois	Dictionnaire de Le Ver, saint Bernard (XIIe siècle).	Dictionnaire Rob. Estienne, 1420-1440. 1549
abandoner	S. Bern.	» abandonner
acumplir	acomplir	accomplir
afaire	»	affaire
alaiter	alaitier	allaicter
aler	aler	aller
aliance	alianche	alliance
alure	alure	allure
ancienement	anchiennement	anciennement
apeler	appeler	appeler

aprester » apprester

ariere ariere arrière

asembler assambler assembler

asez asses assez

atendre attendre attendre

comandement S. B. quemandement (il commandement

et cumandement écrit comander)

cele celle icelle

coment S. B. comment comment

et cument ou quoment

cumbatre combatre combatre

corone S. B. courone couronne

cruelment cruelment cruellement

deriere deriere derrière

deservir deservir desservir

duner (donner) donner donner

enemi anemis ennemi

home homme homme

humage hommage hommage

nule nulle nulle

nuvele nouvelle nouvelle

obeisant obeissans obeissant

moyene S. B. moyenne moyenne

ocis ochis occis

pardoner S. B. pardonner pardonner

pousiere S. B. [pourre] poussière

resembler ressambler ressembler

resusciter resusciter resusciter

sale (salle) sale salle

sele (selle) selle et seelle selle

sumet (sommet) summet sommet

valée valée vallée

On voit donc par ce tableau que la suppression des doubles consonnes parasites est conforme au génie naturel de notre langue.

III

DES TIRETS OU TRAITS D’UNION.

Les Grecs et les Latins ne divisent pas les mots qui, composés de plusieurs, n’en forment réellement qu’un seul, tels que, en grec, αντιπέραν, vis à vis; παράπαν, tout à fait; παραμηρίδια, haut-de-chausses; παράλογος, contresens;

παραχρῆμα, sur-le-champ; σύμπαν, tout à la fois; ἐξαίφνης, tout aussitôt; περιῤῥρδην, tout à l’entour. Et de même en latin: *adhuc*, jusqu’à présent, jusqu’à ce jour; *hucusque*, jusqu’ici; *alteruter*, l’un ou l’autre; *propemodum*, à peu près; *propediem*, jusqu’à ce jour; *ejusmodi*, de cette façon; *quoadusque*, jusqu’à ce que; *quantuluscumque*, quelque petit qu’il soit; *nihilominus*, néanmoins; *verumenimvero*, à la vérité.

Les Grecs, dans la formation des mots composés, avaient souvent recours à la contraction et même à la suppression de la lettre finale: de ὄψον, ὀψοφαγία, ὀψοπώλης; de νόμος, νομοθέτης; dans κορυθαίολος, dans ποδάρκης, dans μονάρχης, il y a même suppression de deux lettres. Quelquefois, pour adoucir la prononciation, le ν se change en γ, παγχάλεπος. De même les Latins, de *postero die*, ont fait *postridie*. Usant du même procédé, nous avons fait de *bas bord*, *bâbord*; de *bec jaune*, *béjaune*; de *contre escarpe*, *contrescarpe*; de *contre trouver*, *controuver*; de *corps*, *corsage, corset*; de *il n’y a guères*, *naguère*; de *tous jours*, *toujours*; de *la plus part*[57], *plupart*; de *passe avant*, *passavant*; de *néant moins*, *néanmoins*; de *plat fond*, *plafond*; de *plus tôt*, *plutôt*; de *vaut rien*, *vaurien*; de *sous rire*, *sourire*; de *sous coupe*, *soucoupe*, etc.; *de ores en avant*, est devenu *dorénavant*[58]; *à l’entour*, *alentour*, *etc.*

[57] L’Académie, dans son Dictionnaire de 1694, écrit _tousjours,

pluspart_.

[58] Ce composé s’est écrit d’abord *de ores en avant*, puis

d’ores en avant, doresenavant, puis *doresnavant, dorenavant*,

et enfin *dorénavant*.

Dans les autres langues, les mots composés ne forment qu’un seul mot, ou, si les traits d’union sont quelquefois admis, ils sont employés de manière à n’offrir aucune difficulté grammaticale.

La langue italienne, qui de toutes se rapproche le plus de la nôtre, de plusieurs mots n’en forme qu’un seul[59]: *acquavita*, eau-de-vie[60]; *affatto*, tout à fait; *capodopera*, chef-d’œuvre; *nulladimeno*, néanmoins; *contuttociò*, avec tout cela; *conciosiacosachè, conciofossecosachè*, puisque, bien que; *perlaqualcosa*, c’est pourquoi; et en espagnol: *guardacostas*, gardecôte; *contraprueba*, contre-épreuve; *guardasellos*, garde des sceaux, *etc.*

[59] Je me rappelle avoir lu dans Boccace *contuttosiacosachè*.

[60] Les Espagnols en ont fait aussi un seul mot: *aguardiente*,

contracté de *agua ardiente*.

Palsgrave, dans son *Esclarcissement de la langue françoyse*, en 1530, écrivait *aulcunefoys, souventesfoys*; *autravers, paradventure, jusqu’adix, jusqu’aumourir*.

Dans nos anciens manuscrits, on ne voit aucun trait d’union[61], non plus que dans les dictionnaires de Robert

Estienne. C’est dans le Dictionnaire de Nicot que je le vois apparaître pour la première fois, en 1573.

[61] «Quant à l’accent enclitique[‡] (sorte de trait d’union), disait Dolet en 1540, il n’est point recevable en la langue françoyse, combien qu’aulcuns soient d’aultre opinion. Lesquelz disent qu’il eschet en ces dictions, _ie, tu, vous, nous, on, ton_. La forme de cest accent est telle, ´: par ainsi ilz vouldroient estre escript en la sorte qui s’ensuyt: _M’attenderai´ ie à vous? Feras´ tu cela? Quand aurons´ nous paix? Dict´ on tel cas de moy? Voirra´ lon iamais ces meschants puniz?_ Derechef ie t’aduise que cela est superflu en la langue françoyse et toutes aultres: car telz pronoms demeurent en leur vigueur, encores qu’ilz soient postposés à leurs verbes. Et qui plus est, l’accent enclitique ne conuient qu’en dictions indeclinables, comme sont en latin, *ne, ve, q´, nam*. Qu’ainsi soit, on n’escript point en latin en ceste forme: _Feram´ ego id

iniuriæ? Eris′ tu semper tam nullius consilij?_ Tiens donc pour

seur que tel accent n’est propre aulcunement à nostre langue.»

[‡] L’accent enclitique est représenté ici par le signe prime.

Le grand nombre de mots connus sous la dénomination de *mots composés*, parce qu’ils n’expriment qu’une seule idée ou qu’un seul objet avec le concours de plusieurs mots, sont maintenant tantôt réunis par un *tiret* ou trait d’_union_, tantôt séparés, sans tirets, et tantôt groupés en un mot unique.

Isolés, ces mots offrent souvent un sens tout différent de celui qu’ils auraient s’ils étaient réunis: *bellemère, bellesœur, beaupère, blanc-bec, bellede-jour*, ont un sens général tout autre que le sens spécial de leurs composants. Il convient donc de les grouper le plus possible en un seul mot qui représentera bien mieux l’idée particulière qu’ils veulent exprimer. Par là serait évitée la difficulté, souvent si grande, de l’orthographe du pluriel, car, dans une foule de cas, on ne sait si la marque *s* ou *x* doit s’appliquer au premier ou au second des composants, ou bien à tous deux. Les mots composés, une fois agglutinés, rentrent dans la règle générale de formation du pluriel des substantifs. Ainsi, en écrivant des *femmes*, des *paroles aigredouces*, des *discours aigredoux*, des *rougegorges*, des *cassecous*, des *cocalânes*, des *choufleurs*, on n’a plus à hésiter pour savoir où mettre l’*s*, et s’il faut écrire *discours aigres-doux* ou *aigredoux*, des *femmes aigres-douces* ou *aigredouces*, des *rouges-gorges*, des *cassecous*, des *coq-à-l’ânes* ou des *coqs-à-l’âne*[62], des *choux-fleurs*, *etc.* Si l’on permettait d’écrire

chefdœuvre, ou plutôt *chédœuvre* au singulier et *chédœuvres* au pluriel, et non *chefs-d'œuvre*, comme on le fait maintenant, les poëtes n'auraient plus à regretter de ne pouvoir dire: *chédœuvres éternels, les chédœuvres humains*, ce que ne permet pas l'orthographe admise, *chefs-d'œuvre*[63].

[62] Ces vers de Regnard en sont la preuve:

Pour être un bel esprit,

Il faut avec dédain écouter ce qu'on dit;

Rêver dans un fauteuil, répondre en *coq-à-l'ânes*

Et voir tous les mortels ainsi que des profanes.

Le Distrait, act. IV, sc. 7.

[63] L'Académie, pour éviter les controverses grammaticales,

a souvent omis d'indiquer les pluriels, laissant indécis si

l'on doit écrire des *clairobscurs* ou des *clairs-obscurs*,

maître-autels ou *maîtres-autels*, *brèchedent* ou

brèchedents. En formant un seul mot des deux, on trancherait

la difficulté: un *clairobscur*, des *clairobscurs*; un

maîtrautel, des *maîtrautels*.

Un grammairien d’un vrai mérite explique ainsi l’orthographe

académique d’un *gobemouches* et un *chassemouche*. «Un

gobemouches ne prendrait pas ce nom s’il n’en avalait qu’une

et on écrit sans *s* un *chassemouche* parce qu’il suffit d’une

mouche pour en être importuné.» En écrivant un *gobemouche*,

des *gobemouches*, un *chassemouche* et des *chassemouches*, on

soulagerait la grammaire de ces subtiles distinctions.

L’Académie écrit *eauforte* et *eau seconde, eau régale*.

Comment se rendre compte de la distinction subtile qui nécessite

le trait d’union mis par l’Académie au premier seul de ces

composés, tandis qu’elle écrit séparément les deux autres?

On devrait les écrire en un seul mot, et de même _eaudevie,

belledejour, belledenuit_.

Le mot *gardemalade* peut s’écrire de cinq manières différentes,

selon l’analyse qu’on fera des composants: *une gardemalade*,

garde de malade; *une gardemalades*, qui garde les malades,

des gardemalade, qui gardent le malade ou un malade; _des

gardes-malade_, comme *gardes-marine*, gardiens de malade;

des gardemalades, qui gardent les malades; et enfin _des

gardes-malades_. Ce pluriel, qui semble le plus généralement

adopté, est le moins logique de tous. La forme *gardemalade*

supprime ces puériles difficultés.

L’Académie écrivant: *aussitôt, aujourd’hui, auparavant, auprès, aplomb, embonpoint* (qu’il serait mieux d’écrire *enbonpoint*, puisqu’on a *mal-en-point*), pourrait écrire sans tiret, *acompte, audevant, apropos, aprésent*. Pour trouver ces quatre mots au Dictionnaire, il faut aller les chercher à *Compte*, à *Devant*, à *Propos*, à *Présent*.

L’Académie écrivant: *plutôt, plupart* (où le *s* est retranché) [64], *bienheureux, bienséant, biendisant, médisant*, pourrait écrire sans tiret: *bienaimé, bienêtre, plusvalue* ou *pluvalue*, et, en un seul mot *plusqueparfait*, comme elle écrit *imparfait*. Puisqu’elle écrit *betterave*, pourquoi *chourave*?

[64] Quant au genre des *lettres*, selon l’Académie, on doit écrire tantôt *une s*, tantôt *le s*. Il en est de même pour d’autres lettres *f, l, m, n, r*; à cet égard, il faut aussi prendre un parti.

L’Académie, écrivant comme on prononce *bâbord*, terme de mer, et non *bas-bord*, pourrait écrire sans tiret *bassetaille, bassecour*, ce qui éviterait ce pluriel: des *basses-cours*, des *basses-tailles*.

Elle écrit avec raison *bientôt*: elle devrait faire de même pour *sans doute*, dont les composants ne sont pas même réunis par un trait d’union. Cependant, *sans doute* exprime très-souvent le doute, au lieu d’un sens affirmatif: *il viendra sans doute* signifie *il viendra probablement, peutêtre*. On devrait donc écrire *sansdoute* ou mieux *sandoute*, comme *plutôt, souvenir, plafond*, *etc.*

Elle écrit sans tiret *clairvoyant*, et avec tiret *clairsemé, à clairevoie*.

Elle écrit en un seul mot: *contrebande, contrecarrer, contredanse, contredire, contrefaçon, contrescarpe*, etc., et devrait écrire aussi sans tiret: *contr’épreuve* ou *contrépreuve*, *contrecoup, contrecœur, contremarque, contretemps, contresens, contrepoids, contrepied, contrelettre, contrefort, contrordre*.

Contrepoison, contretaille, sont ainsi écrits à leur ordre alphabétique; mais, dans le cours de son Dictionnaire, l’Académie écrit *contrepoison, contretaille*.

L’Académie écrit: *entrecouper, entrelacer, entrelacs, entremettre, entrelarder*, auxquels elle devrait ajouter sans tiret: *entredonner, entredéchirer, entredeux, entrepont, entresol* et *soussol* ou mieux *sousol*[65].

[65] Dans les quatre éditions précédentes, l’Académie écrit

entresol d’un seul mot, de même qu’elle écrit en un seul mot

tournesol, parasol, préséance, présupposer, vraisemblance, et

qu’on devrait écrire *havresac, bouteselle* (et non _havre-sac,

boute-selle_), en prononçant l’*s* comme il devrait toujours être

prononcé et non comme *z*. M. J. Quicherat observe avec raison

(_Traité de versification française_, p. 3) que «l’Académie a

tort d’écrire *dissyllabe* et qu’on doit écrire *disyllabe*,

comme *dimètre, dilemme*: la particule *dis* n’ayant rien à faire

dans cette composition.»

Il serait désirable que partout où l’*s* se prononce *z*, cette

dernière lettre pût un jour la remplacer.

On écrivait autrefois *hazard, hazarder, nazillard, magazin*. Corneille écrivait *cizeaux*; on devrait donc écrire de même *bizeau, nazeau*, puisqu'on écrit *nez*. Bossuet, dans les manuscrits de ses Sermons, p. 59, écrit: *vous oziez*.

La lettre *z* est simple, euphonique et gracieuse. Il est regrettable qu'on ait cru en devoir restreindre l'emploi aux seuls mots suivants: _alezan, alèze, alize, alizier, amazone, apozème, azerole, azerolier, azimut, azote, azur, azyme, balzan, bazar, benzine, bézoard, bizarrerie, bonze, bronze, Byzance, canezou, colza, coryza, czar, dizain, dizaine, dizenier, donzelle, douzaine, douze, épizootie, gaz, gaze, gazelle, gazer, gazetier, gazette, gazeux, gazomètre, gazon, gazouiller, gazouillement, gazouillis, horizon, lazaret, lazuli_ (lapis), _lézard, lézarde, luzerne, mazette, mélèze, mozarabe,

Nazareth, nez, onzième, osmazôme, quartz, quatorze, quinze,

recez, rez-de-chaussée, riz, rizière, seize, sizain, sizaine,

suzeraineté, syzygie, topaze, trapèze, treize, vizir, vizirat_,

auxquels il faut ajouter les 41 mots commençant par cette lettre

au Dictionnaire.

Si le *z* pouvait remplacer l'*s* dans les mots où il en a pris

le son, on éviterait des difficultés orthographiques et une règle

de grammaire à apprendre avec les exceptions. L'*s* reprendrait

sa fonction naturelle dans ces mots composés: _asymptote,

désuétude, entresol, havresac, monosyllabe, parasol, préséance,

présupposer, soubresaut, tournesol, vraisemblable_, etc., que des

étrangers croient devoir prononcer comme *aisément*, avec le son

du *z*.

L'Académie écrit: *gendarme, gentilhomme, lieutenant, mainmorte, malhonnête, malintentionné, malpropre, malsain*; elle pourrait écrire de même sans tiret: *faufuyant, gagnepain, gardefeu, gardemeuble, mainforte*.

L'Académie écrit: *hautbois* (qui serait mieux sous cette forme: *haubois*, en italien *oboè*); pourquoi ne pas écrire:

hautecontre et *contrebasse*? et puisqu'on écrit *justaucorps*, on pourrait admettre *haudechausse*.

L'Académie écrit sans tiret: *nonpareille, parterre, partout, passavant, porteballe, portechape, portechoux, portecrayon, portefaix, portefeuille, portemanteau, postface*; et avec tiret: *nonsens, passedebout, passeport, passetemps, peutêtre, portecrosse, portedrapeau, portemontre, portevoix*. La régularisation de ces derniers mots supprimerait l'embarras du pluriel. On verra par le Tableau des mots composés la difficulté de le former.

L'Académie écrit: *outrecuidant, outremer, sauvegarde, soucoupe, soussigné, souterrain, soutirer, surbaisser, surenchère*; elle pourrait écrire sans tiret: *outrepasser, saufconduit, souslouer* (ou mieux *soulouer*), *sousentendu, sousordre, souspréfet* ou *soupréfet*, et devrait écrire *soulocataire, sousol*, comme elle écrit *soucoupe, soutirer, sourire, soubassement, soumission, soulier*, mieux écrit autrefois *soulié*.

L'Académie écrivant *surenchérir, surlendemain, surnaturel*, pourrait écrire *surlechamp*, au lieu de *sur-le-champ*, et le placer à son rang à côté de *surlendemain*, tandis qu'il faut chercher cet adverbe ou locution adverbiale à *Champ*; *surlechamp* est un adverbe comme *sitôt* et *aussitôt*, lequel est également composé de trois mots: au-si-tôt.

L'Académie écrit: *becfigue, pourboire, quintefeuille, quintessence, tournebride, tournebroche, tournemain, vaurien*. Elle pourrait écrire sans tiret: *chaussetrape, coupegorge, couvrepied, curedent, quatretemps, quatrevingts, songecreux*, et, puisque *tapecu* est ainsi écrit, *torchecul* ou *torchecu* devrait l'être de même.

Bien que l’Académie écrive des *contrevents* et des *abat-vent*, des *brisevent* et des *paravents*, des *cassetête* et des *serretête*, des *tiretêtes* et des *haussecols*, des *passepoils* et des *passeroses*, des *passerages* et des *passeports*, un *gobemouches* et un *chassemouche*, ces mots, de même formation, devraient tous prendre une figure orthographique uniforme.

Comment fixer les pluriels des mots suivants, que chacun forme à sa manière:

Des *ayants cause*, des *bateaux-poste*, des *bouteselles*,

des *chassemarée*, des *tête-à-tête*, des *souffredouleur*,

des *contrevérité*, des *coq-à-l’âne*, des *dames-jeannes*,

des *croc-en-jambe*, des *rouges-gorges*, des *rougequeue*,

des *rouges-trognes*, des *rouges-bords*, des *garde-forêt*,

des *garderobes*, des *curedent*, des *cure-oreilles*, des

chaussepied, des *entrecôtes*, des *essuie-main*, des

appuimain, des *fessecahier*, des *portehache*, des

pieds-d’alouette, des *passevolants*, des *hautes-contres*,

des *culs-de-sac*, des *guets-apens*, des *pincemaille*,

des *après-dînées*, des *après-midi*, des *gardefous*, des

gardes-marine, des *perce-oreille*, des *troublefête*, des

ponts-neufs, des *messireJean*, des *bains-Marie*, des

colinmaillard, des *revenantbon*, des *porte-étendard*, des *serretête*, des *tiretêtes*, des *serrefile*, etc.?

Pour lever toute difficulté, ne pourrait-on pas, dès à présent, ramener comme suit à une orthographe uniforme ces mots composés:

Abajour, abavant, appuimain, avancoureur, avanmain, avanscène, bassecour, boutefeu, brèchedent, brisecou, brûletout, cassenoisette, chapechute, chassemarée, chassemouche, cervolant, chaufepied, chaussepied, chaussetrape, choufleur, contrecoup, coupegorge, couvrefeu, crèvecœur, curedent, damejeanne, entracte, entrecôte, entreligne, essuimain, gagnepain, gardechasse, gardecôte, gardemagasin, gardemanger, gardemine, garderobe, gâtemétier, gorgechaude, haussecol, haubois, hautecontre, messirejean, millepied, mouillebouche, ouïdire, passedebout, passedroit, passepartout, passepasse, perceneige, portemontre, portecrosse, reineclaude, reinemarguerite, réveillematin, saufconduit, serrefile, serrepapier, serretête, tailledouce, terreplein, tirebotte, troublefête, vatout, viceroi, et enfin un *vanupied*, *etc.*

(Voir Appendice F.)

On place entre deux tirets la lettre euphonique *t*, et c’est avec raison qu’on écrit: *y a-t-il, ira-t-il*; mais pourquoi ne pas en faire autant pour l’*s* qui a le même emploi? On ne devrait pas écrire, comme on le fait, *donnes-en, poses-y, cueilles-en, donnes-y, manges-en*, ce qui donne lieu à l’erreur fréquente que l’on commet en s’imaginant que, dans toutes les conjugaisons, la seconde personne de l’impératif doit avoir une *s*. Il faut donc de toute nécessité écrire *donne-s-en, porte-s-y, va-s-en chercher, va-s-y, cueilles-en, mange-s-en*; ou mieux en mettant un *z* euphonique à la place de l’*s*, puisque l’Académie écrit maintenant *quatre-z-yeux* qu’elle écrivait auparavant *quatre-zyeux*.

*

Doit-on, pour la division des mots au bout des lignes, se conformer à l’étymologie ou bien à l’épellation, qui favorise mieux la lecture à haute voix? L’Académie, dans son Dictionnaire, n’a adopté aucune règle fixe à cet égard: il conviendrait de faire cesser cette incertitude qui embarrasse les correcteurs d’imprimerie. Ainsi, dans la même page, on trouve écrit: *souscrire* conformément à l’étymologie, et *souscrire*, conformément à l’épellation. Il en est de même pour *sou-scripteur* et *sous-cripteur, atmosphère* et *atmosphère, hémisphère* et *horos-cope, catastrophe* et *cho-révêque, mono-ptère* et *coléop-tère*.

L’Académie ayant admis la division *i-nadmissibilité, i-négalité, suranné, pros-terner, prostituer*, semblerait autoriser cette division conforme à l’épellation pour *destruction, des-titution, dés-union, prescription*; cependant

elle écrit aussi *inspecter, inspirer, ob-struction, proscrire*, conformément à l’étymologie.

Cette question, futile en apparence, a une application incessante dans la pratique. Peutêtre doit-on préférer la division adoptée pour les langues grecque et latine, où l’on sépare, en fin de ligne, les mots par un tiret d’après leurs racines.

IV

DE L’ORTHOGRAPHE ET DE LA PRONONCIATION DES MOTS TERMINÉS EN *ANT* OU *ENT*.

ADJECTIFS ET SUBSTANTIFS VERBAUX PROVENANT DU PARTICIPE PRÉSENT.

Selon les grammaires, nous avons d’abord dans la catégorie des mots en ANT:

1º Tous les participes présents, terminés sans aucune exception en ANT, et invariables quand ils expriment une *action*. Quand ils expriment un *état*, ils peuvent se transformer en adjectifs verbaux et s’accorder en genre et en nombre avec leur sujet. L’adjectif verbal, extension d’emploi du participe présent, conserve au singulier masculin la forme *ant* du participe présent dont il dérive. Il devient même quelquefois un substantif, que j’appellerai alors *substantif verbal*; tels sont: les *étudiants*, les *complaisants*, les *opposants*, les *gérants*, les *correspondants*, *etc.*

2º Sont aussi terminés en ANT les adjectifs et les substantifs des verbes formés sur la première conjugaison latine, tels que *amant, chantant, mendiant, suppliant*, dont le nombre est considérable. Tous, sans exception, sont, comme le participe présent et le gérondif, terminés en *ant*.

3º Sont terminés aussi en ANT tous les adjectifs et substantifs de ce genre provenant d'une autre source que le latin. Tels sont ces mots français formés d'un verbe ne provenant pas du latin:

agaçant éblouissant glapissant pantelant

attachant éclatant glissant passant

blanchissant écrasant grimaçant penchant

bondissant écumant grimpant perçant

bouffant effrayant grinçant piquant

brisant engageant grisonnant plongeant

brunissant étiolant guerroyant rafraîchissant

bruyant étouffant intrigant regardant

brûlant étourdissant jaillissant ronflant

calmant frappant jappant salissant

choquant fringant jaunissant tannant

criant gagnant marquant tombant

croupissant galant massacrant tranchant

déchirant garant navrant trébuchant

Ainsi donc, je le répète, les mots terminés en *ant* comprennent: 1º tous les participes présents, sans aucune exception; 2º tous les adjectifs et substantifs verbaux dérivés de verbes *français* formés sur la *première* conjugaison *latine* et qui sont en si grand nombre; 3º tous les substantifs et adjectifs verbaux qui ne viennent pas du latin.

Pour ces trois classes de mots, il n'y a pas d'embarras, pas de changements à proposer.

Mais il n'en est pas de même des adjectifs et des substantifs formés sur les *trois autres* conjugaisons latines: sans aucun motif apparent, les uns sont terminés en *ant*, les autres en *ent*. Il en résulte donc une grande incertitude orthographique, car la prononciation ne peut servir de guide, puisque les uns comme les autres, soit qu'ils s'écrivent par *ant*, soit par *ent*, se prononcent également par notre *an* nasal, en sorte que l'étymologie nous induirait en erreur, tous possédant un primitif latin en ENS.

On doit faire remarquer que, même dans cette catégorie, la forme *ant* est beaucoup plus nombreuse que la forme *ent*.

Voici le tableau des mots français terminés en *ant* et celui des mots terminés en *ent*, provenant les uns et les autres d'une conjugaison latine autre que la première (laquelle, on le répète, forme toutes ses terminaisons en *ant*).

_Liste des adjectifs et substantifs verbaux formés de participes

latins en_ ENS (_haute, moyenne et basse latinité_), _provenant de

la_ 2e, 3e *ou* 4e *conjugaison*

=Et qui en français se terminent en ANT.=

abrutissant convaincant impuissant raréfiant

absorbant convenant inconstant ravissant

adoucissant copartageant inconvenant reconnaissant

affligeant correspondant indépendant réfrigérant

agissant courant insignifiant réjouissant

agonisant croissant insuffisant reluisant

amollissant croyant intendant renaissant

ascendant cuisant intervenant repentant

assaillant décevant languissant répercutant

assistant défaillant luisant répondant

assortissant défiant malfaisant repoussant

assourdissant délinquant méconnaissant resplendissant

assujettissant dépendant mécréant ressortissant

attenant déplaisant médisant revenant

attendrissant déposant méfiant riant

attrayant descendant mordant rugissant

avenant désobéissant mordicant saillant

avilissant desservant mourant saisissant

belligérant dirigeant mouvant satisfaisant

bienfaisant dissolvant naissant savant

bienséant divertissant nourrissant séant

bienveillant endurant obéissant séduisant

cédant ensuivant odoriférant servant

clairvoyant entreprenant offensant sortant

combattant étourdissant opposant souffrant

commettant étudiant outrageant souriant

compatissant excédant pâlissant suant

complaisant exécutant partageant suffisant

composant exigeant pendant suivant

compromettant existant perdant surintendant

concertant exposant persistant surprenant

concluant extravagant pesant survenant

confiant fatigant plaisant survivant

conquérant flagellant poursuivant tenant

consentant fleurissant prenant tendant

consistant florissant pressant transcendant

constituant fondant prétendant vaillant

consultant fuyant prévenant venant

contenant gémissant prévoyant versant

contendant gérant puissant vivant

contredisant imposant ramollissant voyant

Parmi les participes en *ant* les grammairiens en indiquent quinze qui changent d'orthographe en cessant d'être employés comme participes présents, et qui prennent alors *ent* au lieu de *ant*.

Mais pourquoi établir une exception pour ces seuls mots dans le nombre si considérable de participes en *ant* qui, lorsqu'ils deviennent substantifs ou adjectifs verbaux, conservent dans les deux cas la désinence *ant* comme *en combattant* et *un combattant*; *en conquérant* et *un conquérant, en étudiant* et *un étudiant*[66]? Si donc dans ces quinze mots qui se rencontrent dans les trois dernières conjugaisons latines les participes se sont ainsi modifiés:

[66] Si l'on voulait alléguer que le substantif verbal _un

étudiant_ devait être ainsi écrit, attendu que, étant tiré

du participe présent de la première conjugaison *française*

(_étudier_, en *étudiant*), sa forme régulière est en *ant*

et non en *ent*, sans qu’on ait à tenir compte de la deuxième

conjugaison latine (_studere, studens_), on demande pourquoi

les substantifs verbaux *adhérent, affluent*, etc., et les

adjectifs verbaux *coïncident* et *convergent* qui appartiennent

aussi à la première conjugaison *française* sont écrits en *ent*

et non en *ant*.

(Participe.)

adhérant *subst.* adhérent

affluant *subst.* affluent

coïncidant *adj.* coïncident

convergeant *adj.* convergent

différant *adj.* différent[67]

divergeant *adj.* divergent

émergeant *adj.* émergent

équivalant *subst.* équivalent

excellant *adj.* excellent

expédiant *subst.* expédient

négligeant *subst.* négligent

précédant *subst.* précédent

présidant *subst.* président

résidant *subst.* résident

violant *adj.* violent

[67] On pourrait faire une exception pour le substantif *différend*.
tandis qu’on écrit de cette manière:

(Participe.)

assistant et un assistant

agonisant et un agonisant

descendant et un descendant

desservant et un desservant

dissolvant et un dissolvant

plaisant et un plaisant

médisant et un médisant

excédant et un excédant

complaisant et un complaisant

répondant et un répondant

prétendant et un prétendant

revenant et un revenant

vivant et un vivant

ne doit-on pas donner à ces quinze mots *adhérent, affluent*, etc., une désinence uniforme, celle en *ant*? Par là cesserait toute difficulté, et les règles exceptionnelles qui surchargent nos grammaires seraient diminuées d'autant.

_Liste des adjectifs et substantifs verbaux provenant

des trois dernières conjugaisons latines_

et qui se terminent en ENT.

Les quinze mots exceptionnels sont marqués d'un *, et les trois adjectifs non verbaux d'une •.

absent continent expédient* jacent

abstinent contingent fervent latent

accident convalescent fréquent mécontent

adhérent* convergent* imminent négligent*

adjacent corpulent• impatient occident

adolescent décent impertinent opulent

afférent déliquescent impotent orient

affluent* déponent imprudent patent

agent différent* impudent patient

antécédent diligent incident pénitent

apparent dissident incohérent permanent

ardent divergent* incompétent précédent*

astringent dolent inconscient prééminent

clément• effervescent inconséquent président*

client efficient incontinent prudent

coefficient éloquent inconvénient récipient

coïncident* émergent* indécent réfringent

compétent éminent indigent régent

concurrent émollient indulgent résident*

confident équipollent inhérent subséquent

confluent équivalent* innocent succulent•

conscient escient insolent suréminent

conséquent évident intelligent urgent

content excellent* intermittent violent*

Ainsi donc, contrairement à la série considérable des mots en *ant* provenant 1º de la première conjugaison latine, qui ne figurent pas ici et qui *tous* se terminent en *ant*; 2º de la liste des mots en *ant* qui ne dérivent pas de verbes latins; 3º de la liste des mots de la seconde, troisième et quatrième conjugaisons latines qui se terminent en *ant*, bien que formés sur les désinences latines en *ens*, on voit que le nombre des mots qui se terminent en *ent* (une centaine au plus) est relativement très-faible comparé à ceux dont la désinence est en *ant*, et que d’ailleurs aucune règle fixe n’a présidé à leur formation. Bornons-nous à ces exemples:

2e CONJUGAISON: plaisant, répondant et abstinent, permanent

— — contenant, attenant et continent, éminent

— — vaillant, voyant et équivalent, évident

3e CONJUGAISON: confiant, suivant et confident, conséquent

— — belligérant, et antécédent,

ascendant intelligent

— — affligeant et négligent

— — suffisant et efficient

— — déposant et déponent

— — cédant et précédent

— — suivant et conséquent

4e CONJUGAISON: avenant, inconvenant et inconvénient, expédient

— — amollissant et émollient, *etc.*

Que d’hésitations et d’efforts de mémoire pour ne pas errer dans ce labyrinthe!

Bien plus, il est quelques-uns de ces mots, au nombre de 17, qui, au masculin singulier, présentent une homographie complète avec la troisième personne du pluriel du présent de l’indicatif, également terminée en *ent*, et dont la prononciation diffère, exemple: un *affluent*, ils *affluent*; un *expédient*, ils *expédient*.

Mots en ENT *prononcés différemment, bien qu’écrits de même*.

affluent, adj. ils affluent

un expédient ils expédient

content, adj. ils content

convergent, adj. ils convergent

un équivalent ils équivalent

excellent, adj. ils excellent

négligent, adj. ils négligent

émergent, adj. ils émergent

un président ils président

un résident ils résident

violent, adj. ils violent

un couvent elles couvent

un confluent ils confluent

évident, adj. ils évident

divergent, adj. ils divergent

un parent ils parent

coïncident, adj. ils coïncident

En adoptant la désinence ANT pour tous les adjectifs et substantifs verbaux on éviterait donc cette homographie qui vient encore accroître le trouble déjà signalé; or, du moment où la terminaison *ant* l'emporte de beaucoup en nombre sur *ent* et que la prononciation est identiquement la même dans l'un et l'autre cas, on propose de ramener tous les substantifs et adjectifs verbaux à un seul et même type en *ant*.

Bossuet, lors des discussions préliminaires pour le Dictionnaire de l'année 1694 (voir App. C), frappé déjà de l'incohérence de l'orthographe des adjectifs et des substantifs terminés les uns en *ant*, les autres en *ent*, cherchait le moyen de parvenir à une sorte de régularité, et, comme il lui semblait que, dans l'ensemble des mots français formés par le participe latin en *ens*, la terminaison en *ent* était plus nombreuse que celle en *ant*, il proposait à

cet effet, tout en maintenant au participe présent, ainsi qu'au gérondif, la forme exclusive *ant*[68], de donner à tous les autres la forme *ent*.

[68] Dans les manuscrits autographes des sermons de Bossuet,

2 vol. in-fol., que j'ai examinés à la Bibliothèque impériale,

on remarque, au contraire, une tendance naturelle à remplacer

l'*e* par l'*a*, conformément à la prononciation. Il écrit donc

_constamant, contant, contanter, contantement, atantion, atantif,

atantivement, atantats, cepandant, commancer_, *etc.* Il écrit

commancement et *assambler*, et presque toujours, si ce n'est

toujours, il écrit, comme Corneille, *vanger, vangeance*.

Ainsi on trouve écrit par Perrot d'Ablancourt _retrencher,

garentie_, qui sont devenus *garantie* et *retrancher*

conformément à la tendance de substituer l'*a* à l'*e*, et il

écrit *restraindre* comme nous écrivons *contraindre*; mais

aujourd'hui on écrit *restreindre* avec un *e*.

Fénelon, à toutes ses éditions, écrit les _Avantures de

Télémaque_, et Racine écrit aussi *avanture, vanger, vangeance*.

L'Académie cependant écrivait *aventure* dès sa première édition

de 1694. Fénelon ne publia sa première édition: _Suite du

quatrième livre de l'Odyssée d'Homère ou Avantures de Télémaque_,

qu'en 1699, et toutes les éditions postérieures, y compris celle

de Étienne Delaulne, 1717, portent le titre d'_Avantures_.

Fénelon persistait donc, malgré l'Académie, à écrire et faire

imprimer son livre avec le titre courant d'_Avantures_, et c'est

ainsi que sont imprimées les *Avantures de M. d'Assoucy*, les

Avantures du baron de Fœneste.

Mais, contrairement au sage avis de Bossuet, qui voulait l'uniformité, l'Académie inscrivait dans son Dictionnaire près de la moitié des adjectifs et des substantifs verbaux (voir le tableau page 69) avec la désinence *ant*, bien que formés tous sur la désinence *ens* du latin, tels que: *affligeant, ascendant, assistant, assujettissant, attenant, attrayant, avenant, biendisant, bienfaisant, bienséant, cédant*, etc., entraînée en cela par le grand nombre d'adjectifs et substantifs verbaux provenant de mots forgés sur la

première conjugaison latine, *arrivant, aimant, amant, allant, appelant*, etc., et sur les mots étrangers au latin, *agaçant, attachant, brisant, gagnant, passant, tranchant*, *etc.*

Ainsi, dès cette époque, la formation en *ent*, que j'appellerai latine, avait cessé de fonctionner, et dès lors l'adjectif et le substantif verbal se formant à fur et à mesure des besoins sur le participe présent français toujours en *ant*, il en résulte que le nombre des mots de ce genre l'a emporté de beaucoup par un usage constant sur ceux dont la désinence est en *ent*.

Maintenant, en présence des faits, on peut être assuré que Bossuet, avec la supériorité de son esprit et la rigueur de sa logique, n'aurait pas hésité à adopter pour règle l'uniformité de la désinence en *ant*. Et, en effet, puisque la prononciation est la même pour tous, pourquoi retarder plus longtemps une réforme si facile, qui épargnerait l'obligation, très-pénible, souvent même impossible, d'établir une distinction dans l'orthographe des participes présents et celle des adjectifs et substantifs verbaux, dédale où la connaissance du latin et des étymologies, loin de nous guider, nous entraîne, comme on vient de le voir, dans de perpétuelles contradictions?

Si ce principe était adopté, on pourrait conserver la désinence *ent* au petit nombre de mots formés directement du latin, comme *gent* de *gens*; aux mots calqués sur la désinence latine du neutre en *entum*, comme *testament, monument*, de *testamentum, monumentum*, et enfin à tous nos adverbes en *ment*, tous par *e*, à cause de la racine *mente*. Ces trois classes de mots feraient seules exception à la règle de l'*a* remplaçant *e* dans les mots terminés en *ant*.

DE L’ORTHOGRAPHE ET DE LA PRONONCIATION DES MOTS EN *ANCE* ET *ENCE*.

Enfin l’Académie examinera s’il ne conviendrait pas de ramener à une seule et même orthographe les mots ayant leur désinence en *ance* et *ence*.

Tous les substantifs dérivés des verbes de la PREMIÈRE conjugaison latine se terminent par *ance*: *abondance, assonance, consonance, extravagance, substance*, *etc.*

Pour les mots dérivés des verbes de la DEUXIÈME conjugaison, le plus grand nombre se terminent en *ence*: cependant l’Académie écrit: *appartenance* et *abstinence*, *allégeance* et *agence*, *bienséance* et *équipollence*, *dépendance* et *éminence*, *complaisance* et *dissidence*, *condoléance* et *déshérence*, *déchéance* et *décadence*, *déplaisance* et *permanence*, *engeance* et *exigence*, *intendance* et *incidence*, *malveillance* et *pénitence*, *naissance* et *innocence*, *plaisance* et *indulgence*, *surséance* et *présidence*, *prévoyance* et *providence*, *réjouissance* et *résidence*, *redevance* et *impertinence*; enfin elle écrit diversement les dérivés d’un même verbe: (de *tenere, tenens*), *contenance* et *continence*, (de *videre, videns*), *clairvoyance* et *évidence*, *etc.*

Pour les mots dérivés de la TROISIÈME conjugaison, la moitié s’écrivent par *ance* ou par *ence*, sans motif apparent: *assistance* et *adolescence*, *bienfaisance* et *magnificence*, *concomitance* et *concupiscence*, *confiance* et *confidence* (de *confidere*), *consistance* et *conséquence*, *descendance* et *convalescence, croyance*, *crédence* et *créance* (de *credere*), *croissance* et *conférence*, *déchéance* et *décadence* (de *cadere*), *défiance* et *désinence*, *gérance* et *agence*, *médisance* et *confidence*, *méfiance* et *mésintelligence*, *insuffisance* et *éloquence*, *intendance* et *intelligence*,

concomitance et *intermittence* (l'un avec un *t*, l'autre avec deux *t*), *naissance* et *affluence*, *oubliance* et *négligence*, *subsistance* et *existence*.

Pour les mots dérivés de la QUATRIÈME conjugaison, ils se bornent à 6 ou 8 et présentent la même anomalie: *convenance* et *audience*, *disconvenance* et *conscience*, *souvenance, prévenance* et *expérience*, *obéissance* et *obédience*, *insouciance* et *science*.

Ainsi, par ces modifications ou plutôt ces rectifications, la grammaire, débarrassée de ce grand nombre d'exceptions et de fatigantes minuties, deviendra plus facile à apprendre, et allégera pour l'Académie l'obligation d'en rédiger une. C'est peutêtre aux fastidieux détails qui surchargent encore cette œuvre, confiée d'abord à Regnier des Marais, qu'on doit, du moins en partie, attribuer son ajournement.

Et, en effet, qui a le courage aujourd'hui de lire la Grammaire de des Marais, si ce n'est comme étude historique?

Le conflit entre l'orthographe propre au français et celle du latin ne date pas, il est vrai, de l'époque du savant secrétaire de l'Académie de 1694. Si nous nous reportons au temps des Estienne (1540), nous le trouverons aussi marqué qu'à présent, mais cependant en sens inverse. Ce sont les mots en *ence* qui paraissent alors l'emporter numériquement sur les mots en *ance*. Mais il n'en est plus de même si l'on remonte à 1420-40, au moment où Firmin Le Ver rédigeait son dictionnaire. Une couche très-riche de mots français d'ancienne formation subsistait encore, et, dans ce fonds antérieur à la Renaissance, les vocables latins en *entia* sont traduits par des mots français en *ance* que Le Ver, en sa qualité de Picard, écrit souvent par *anche*. Par exemple:

COMPLACENTIA donne *complaisance*

COGNOSCENTIA *congnissance*

CONFIDENTIA *confianche*

CONVENIENTIA *convenanche*

CRESCENTIA *croissance*

DECENTIA *avenanche, contenanche*

DEPENDENTIA *dependanche*

DESPLICENTIA *desplaisanche*

DISSIDENTIA *desseanche, discordanche*

EXIGENTIA *juste requeranche*

EXISTENTIA *estanche, demouranche*

IMPOTENTIA *non puissanche*

MALIVOLENTIA *male veullanche*

NASCENTIA *naissanche*

PENITENTIA *penanche, penitanche, repentanche*

PERTINENTIA *appartenanche*

PROVIDENTIA *pourveanche*

RESISTENTIA *resistanche*

SUFFICENTIA *souffisanche*

Par un phénomène curieux et qui caractérise très-bien le sens, au point de vue orthographique, et la coexistence des deux courants qui ont formé notre langue telle qu'elle existe aujourd'hui, dans quelques cas le mot français d'ancienne formation en *ance* se trouve dans le même endroit en présence du calque latin de nouvelle formation en *ence*. Exemples:

ABSENTIA = *défaillance, absence*

CONSEQUENTIA = *ensievance, consequence*

CONSIDENTIA = *seanche, considence, consistence*

OBEDIENTIA = *obeissanche, obedience*

RESIDENTIA = *demourance, residence*

D'autres mots, tirés également des trois dernières conjugaisons latines, alors récents et reproduisant le latin lettre à lettre, sont écrits par *ence*. Tels sont *concupiscence, diligence, eloquence, innocence, presidence, science*. D'autres substantifs de ce genre, qui figurent également sous forme d'adjectifs dans les tableaux précédents, ne sont pas encore usités au commencement du quinzième siècle, car ils n'existent pas sous leur forme actuelle dans Le Ver. Tels sont: *adolescence, allégeance, agence, bienséance, clémence, compétence, correspondance, décadence, éminence, décence, impuissance, inconstance, indépendance, indulgence, insolence, réjouissance, répugnance*, *etc.*

J'ai voulu pousser plus loin la constatation de cette loi de la *francisation* orthographique des mots directement formés sur le latin, car, en me bornant au dictionnaire de Le Ver et

au quinzième siècle, je m’exposais à l’objection que je n’avais embrassé qu’un dialecte et une époque de l’histoire de la langue. J’ai cherché cette vérification dans les plus anciens monuments littéraires du français au douzième siècle, je veux dire les *Quatre livres des Rois* de la Bibliothèque Mazarine et les *Choix de sermons de saint Bernard*, publiés par M. Le Roux de Lincy en 1841. J’ai fait dépouiller dans les uns et les autres tous les mots en *ance* et en *ence*. Ils sont en bien petit nombre dans un volume de plus de cinq cents pages, ce qui prouve que la tendance à calquer les terminaisons du français sur le latin n’était pas encore très-prononcée. Les voici tous, sans acception de conjugaison cette fois:

Mots en ANCE.

abundance R. et hunurance et

habondance S. Bern. onurance (honneur)

aliance lance

apurtenance mescréance

atemprance (arrangement) penance (pœnitentia)

conissance S. B. pesance

conixance S. B. recunuissance

cuvenance remanance

demustrance remembrance

dessevrance repentance et

(mérite) S. B. respentance

dutance sachance S. B.

enfance R. et S. B. semblance R. et S. B.

enurance (splendeur) signefiance

esperance sustance R. et sostance S. B.

fiance sustenance

grevance venjance

Les mots en *ence* ne sont qu'au nombre de treize et sont marqués d'un caractère théologique tout spécial. Ce sont:

Mots en ENCE.

abstinence reverence

frequence S. B. sapience

impatience et semence S. B.

impascience S. B.

negligence S. B. science

obedience sentence S. B.

penitence silence S. B.

pestilence

On voit que plusieurs d’entre eux ont leurs correspondants dans la liste cidessus en *ance*: tels sont *penance* et *penitence*, *sachance* et *sapience, science*. Il résulte de ce qui précède que même dans les mots tirés de substantifs en *entia* la forme française en *ance* domine partout sur la forme latine en *ence* qui figurait peutêtre la prononciation *ince*. En tout cas il est incontestable qu’en empruntant des mots au latin, le français d’alors ne s’attachait pas à en copier servilement l’orthographe.

V

SYLLABES *TI, TION*.

Au moyen d’un simple signe adapté à la lettre *t*, comme Geofroy Tory l’a fait le premier pour la lettre *c*, lui donnant, par l’apposition de la cédille, le son exceptionnel du *s*, bien des difficultés de prononciation seraient épargnées aux étrangers ainsi qu’aux enfants; et l’Académie ne serait plus obligée, dans son Dictionnaire, de répéter continuellement: «Dans ce mot, *t* suivi de *i* se prononce comme *c* dans *ci*,» indication fréquemment reproduite, mais qu’on lui reproche d’avoir oubliée dans plus de cent endroits.

Cette syllabe *ti*, qu’on doit prononcer *ci*, est une cause de telles difficultés pour la lecture et l’écriture, qu’il semble indispensable d’adopter un système régulier, soit en remplaçant le *t* par *c* ou *s*, comme l’a fait l’Académie dans certains mots, soit en plaçant une cédille sous le *t*, ainsi qu’on le fait depuis le milieu du seizième siècle pour le *c*. En sorte que, de même qu’on écrit *flacon* et *façon, gascon* et *garçon*, on écrirait: nous *acceptions* et les *accepţions*, *pitié* et *inerţie*, *inimitié* et *facéţie*, *amitié* et *primaţie*, *chrétien* et *Capéţiens*, *etc.*

Déjà l’Académie a substitué quelquefois le *c* au *t*; elle écrit *négociation*, qui, conformément à l’étymologie, aurait dû être écrit *négotiation*, puisqu’elle écrit *initiation, pétition, propitiation*[69]. Ailleurs elle écrit sans motif il *différencie* et il *balbutie*, *chiromancie* et *démocratie*, *circonstanciel* et *pestilentiel*.

[69] Elle se trompe même en indiquant ainsi la prononciation de

ce mot: «On prononce *propiciation*.»

L’Académie, qui a écrit par un *t* les dix adjectifs suivants: *ambitieux, captieux, contentieux, dévotieux, factieux, facétieux, minutieux, prétentieux, séditieux, superstitieux*, écrit par un *c* les treize autres que voici: *avaricieux, consciencieux, disgracieux, gracieux, licencieux, malgracieux, malicieux, précieux, révérencieux, sentencieux, silencieux, spacieux, vicieux*: les uns et les autres, indistinctement, ont en latin un *t*, *vitiosus, pretiosus*[70], *etc.* Pourquoi cette distinction? En modifiant l’orthographe des dix premiers, tous les adjectifs de cette catégorie terminés en IEUX seraient écrits et prononcés uniformément, comme *avaricieux, capricieux, délicieux*.

[70] Le mot *prétieuses* est ainsi écrit dans le Dictionnaire

de Somaize (1661), mais l’Académie, en 1694, remplaçant le *t*

par un *c*, écrit *précieuses*, et déjà en 1420, le Dictionnaire

de Le Ver, où souvent les mots latins sont orthographiés

conformément à la prononciation française, écrivait avec un *c*

les mots *preciosus, preciolus, preciose, preciositas*, qu'il

traduit par *precieusement, precieusetes*.

Peutêtre conviendrait-il, pour treize substantifs ayant *tie* pour désinence: *argutie, calvitie, diplomatie, facétie, impéritie, ineptie, inertie, minutie, onirocritie, primatie, prophétie, suprématie*, et pour les quatre mots terminés par *cratie*: *aristocratie, bureaucratie, démocratie, ochlocratie*, de les écrire avec la désinence CIE, comme l'a fait l'Académie pour *chiromancie, rabdomancie*. Alors il n'y aurait plus d'exception pour l'ensemble des mots se terminant en CIE, comme *pharmacie, superficie, alopécie* et *esquinancie*, que Henri Estienne, à sa table des mots dérivés du grec, renvoie avec raison à *squinancie*.

Il en est de même de *circonstanciel*, que l'Académie écrit par un *c*; mais elle écrit *confidentiel, différentiel, pestilentiel, substantiel, obédientiel*, et cependant ces mots dérivent de *confiance, différence, pestilence, substance, obédience*, comme *circonstanciel* dérive de *circonstance*. Par la même raison, *essentiel* devrait s'écrire *essenciel*. On pourrait donc écrire uniformément les mots dont la désinence est en CIEL.

Ainsi, pour ces diverses séries de mots prononcés en *cion*, en *cieux*, en *cie* et en *ciel*, le *c* ayant déjà été employé quelquefois par l'Académie à la place du *t*, on pourrait adopter uniformément la lettre *c*. Par là bien des difficultés et des règles de grammaire seraient supprimées.

Quant aux autres séries de mots où *ti* figure, peutêtre conviendrait-il de préférer le *ţ* au *c*: tels sont les mots écrits exactement de même, mais qui changent de signification et de prononciation, du moment où ils ne sont plus des verbes à la première personne du pluriel de l’imparfait de l’indicatif.

nous acceptions — les acceptions

nous adoptions — les adoptions

nous affections — les affections

nous attentions — les attentions

nous contentions — les contentions

nous contractions — les contractions

nous dations — les dations

nous désertions — les désertions

nous dictions — les dictions

nous exceptions — les exceptions

nous éditions — les éditions

nous exemptions — les exemptions

nous exécutions — les exécutions

nous infections — les infections

nous injections — les injections

nous inspections — les inspections

nous interceptions — les interceptions

nous inventions — les inventions

nous intentions — les intentions

nous mentions — les mentions

nous notions — les notions

nous objections — les objections

nous options — les options

nous persécutions — les persécutions

nous portions — les portions

nous rations — les rations

nous relations — les relations

nous réfractions — les réfractions

nous rétractions — les rétractions

nous sécrétions — les sécrétions

La cédille, placée sous le *t* comme on le fait pour le *c* lorsqu'il prend le son de *s*, ferait cesser cette confusion injustifiable. Il deviendrait aussi facile de distinguer *les accepţions* de *nous acceptions*, *les adopţions* de *nous adoptions*, et de discerner et de prononcer les deux *ti*, soit *ti* et *ţi* (*ci*), qu'il l'est de ne pas confondre les deux sons du *c* dans *commerçant* et *traficant*, dans *reçu* et *recueillir*.

Les deux verbes *initier* et *balbutier* seraient aussi écrits par *ţ*.

Quelle difficulté, je ne dirai pas de distinguer (il n'y a pas de distinction possible), dans la foule des mots où se trouvent les deux lettres *ti*, ceux où il faut les prononcer soit *ti*, soit *ci*: *amitié, pitié, inimitié, chrétien, moitié, épizootie*[71], et: *initié, inertie, imitation, Capétiens, facétie, primatie*! Pourquoi *supportions* et *action*, *argentier* et *différentier*, *abricotier* et *balbutier*? Qui d'entre nous sait comment il faut prononcer *antienne*?

[71] L'Académie n'indique pas la prononciation de ce mot.

Resteraient les autres mots terminés en TION: *dentition, partition, pétition*[72], où le premier *ti* doit se prononcer *ti* et le second *ci*; On écrirait donc: *dentiţion, partiţion, pétiţion, propitiaţion*, et de même tous les mots dérivés de la première conjugaison latine, *abdicare, abdicaţio, abdicaţion*, et ceux de la quatrième conjugaison latine, *audire, audiţio, audiţion* (le nombre en est minime). Ceux, en si grand nombre, appartenant aux deux autres conjugaisons latines ont leur désinence en *ţion, sion, ssion* et *cion*.

[72] Contrairement aux règles de la grammaire, le premier *ti*

dans ce mot, et dans les cinq autres, _épizootie, étiage, étier,

étiolement, étioler_, se prononce *ti*, bien que placé entre

deux voyelles.

Si l’on pouvait adopter une forme, la même pour tous, *sion*, ce serait préférable, car, pour pouvoir distinguer ces désinences diverses, il faut savoir le latin. Cet emploi du *ţ* ferait cesser de nombreuses incertitudes.

abdicare abdicatio abdication

abjurare abjuratio abjuration

retinere retentio rétention

jubere jussio jussion

miscere [_mixtus_] mixtion

prætendere prætentio prétention[73]

attendere attentio attention

convertere conversio conversion

adspergere adspersio aspersion

abstergere abstersio abstersion

extorquere extorsio extorsion

infundere infusio infusion

incurrere incursio incursion

demittere demissio démission

opprimere oppressio oppression

suspicere suspicio suspicion

sugere suxio succion

audire auditio audition

[73] Racine, ainsi qu’on peut le voir au manuscrit autographe

de la Bibliothèque impériale, écrivait avec raison *pretension*

(en latin *prætensio*), et, en effet, nous écrivons *tension*.

Nous devrions donc écrire de même *attension* que Bossuet écrit

atantion. On trouve néanmoins dans Du Cange un exemple de

prætentio. De tous ces mots de la troisième conjugaison latine,

prétention est le seul auquel l’Académie ait conservé le *t*,

parce que les Latins l’ont employé exceptionnellement dans ce

mot. Mais puisqu’ils écrivent *infusio* et nous *infusion*,

quelle différence y a-t-il entre *prætendere* et *infundere* qui

puisse justifier cette contradiction?

Je croyais avoir émis le premier cette idée fort simple de l’emploi du *t* cédille, *ţ*, mais j’étais devancé par Port-Royal, qui propose dans le même but de placer un point sous le *ṭ*. La cédille sous le *ţ* se trouve même mise en pratique à Amsterdam en 1663 par Simon Moinet, le correcteur des

Elzeviers[74], ce qui prouve que l’idée en est bonne et très-praticable.

[74] _La Rome ridicule du sieur de Saint Amant travêstië a

la nouvelle ortografe_; _pure invanţion de Simon Moinêt,

Parisiïn_, Amsterdam, aus dêpans é de l’imprimerië de Simon

Moinêt, 1663, in-12.

VI

DE L’_Y_ GREC.

Cette lettre, dont l’emploi abusif foisonne dans les manuscrits français et les impressions gothiques de la fin du quinzième siècle et du commencement du seizième, et jusque dans la première édition du Dictionnaire de l’Académie, devrait être ramenée exclusivement à son véritable emploi, le remplacement du double *i*, exemples: *atermoyer, ayons, citoyen, crayon, moyen, octroyer, pays, voyez*.

Dès ses premières éditions, l’Académie fit disparaître un grand nombre d’*y* faisant fonction d’*i* simples, au grand déplaisir des scribes qui se complaisaient à l’employer comme un ornement calligraphique, et aussi pour remédier à la confusion que l’*i*, simple jambage, laissait dans l’ancienne écriture lorsque, à côté des autres jambages des *m*, *n*, ou *u*, il n’était pas surmonté du point, confusion que

l’on remarque dans la plupart des diplômes et des manuscrits antérieurs à l’époque de la Renaissance.

Elle élimina même successivement l’*y* dans un certain nombre de mots où l’étymologie l’eût réclamé. Tels sont *abyme, alchymie, amydon, anévrysme, chymie, cyme, colysée, crystal, gyratoire, satyrique* (_écrit_), et tant d’autres, qu’on écrit aujourd’hui *abîme, amidon, anévrisme, chimie, cime, colisée, cristal, giratoire, satirique*, *etc.* Dans sa cinquième édition, *analise, analiser, analitique*, ayant été ainsi écrits dans les ouvrages imprimés alors, ces mots se produisirent sans *y*; mais l’Académie dans la sixième édition ayant rétabli *analyse* et *analyser*, les imprimeries durent se conformer à ce retour à l’ancienne orthographe, de même qu’elles rétabliront l’*i* si l’Académie en donne de nouveau l’exemple dans la nouvelle édition qu’elle prépare.

Puisque les Latins n’ont pas conservé dans *silva* le ὐ ou *y* grec de ὕλη, pourquoi écrivons-nous encore *sylvain, sylvestre*, tandis que nous avons *saint Silvestre*? Pourquoi *hyémal*, lorsqu’on écrit *hivernal* et *hiver*, également dérivés de *hiems*? Dans l’ancien français on écrivait même *iver* et *iverner*.

Ne pourrait-on pas adopter l’*i* au lieu de l’*y* dans certains mots d’un usage assez général, comme *anonyme, apocryphe, asphyxie, cacochyme, cataclysme, chyle, chyme* (à cause de *chimie*), *clysoir, clystère, collyre, cycle, cygne, cynisme, cyprès, gymnase, mystère* (Bossuet écrit *mistère* et *mistique*), *oxyde, oxygène, style*[75], *syllabe, symétrie, symphonie*, *syndicat, syncope, syphilis, système, type, tyran* (Bossuet écrit *tiran*)[76], etc.?

[75] Les Latins écrivent *stilus* par un *i*; il est vrai que

ce mot dérive de στύλος, qui en grec signifie colonne, d’où le

bâton, puis le *stylus*, poinçon dont la tige est arrondie

et pointue à l’un des bouts pour écrire sur la cire, et au

figuré le *style*. Mais y a-t-il motif de se glorifier de ces

curiosités scientifiques? Ce sont des jeux d’esprit et de mémoire

qui portent le trouble dans l’orthographe bien inutilement.

L’Académie écrit *mirmidon*, en indiquant que quelques-uns

écrivent *myrmidon*, et *cariatides*, bien que l’orthographe

grecque et latine eût exigé *caryatides*.

[76] Dans le Dictionnaire de Le Ver, composé en 1420, _mistere,

tiran_, sont aussi écrits sans *y*.

Ce serait un pas de plus vers une réforme plus complète, telle que celle que l’Académie de Madrid vient d’accomplir en 1859, en repoussant l’*y* pour le remplacer partout par l’*i* simple[77].

[77] _Promptuario de ortografía de la lingua española despuesto

de real órden para del uso de las escuelas públicas, por la

real Academia española_, 1866.

La présence simultanée de l’*y* et de l’*i* dans un certain nombre de mots de notre langue offre parfois de l’embarras à des personnes instruites, à des savants même, qui craignent, avec quelque raison, qu’un *lapsus* momentané de mémoire ne les fasse accuser d’ignorance par des personnes peu bienveillantes.

Il suffira de citer les mots suivants dans lesquels la ressemblance des syllabes est loin d’être un secours:

acolyte[78] et ichthyolithe | hiéroglyphe et hyperbole

amphitryon et emphytéose | Hippolyte et stylite

amphictyon et Amphitrite | histrion et hypothèque

apocryphe et logogriphe | hypotypose et prophylactique

azimut et byzantin, hyalin | hypocrisie et chrysalide

adipocire et adynamie | hyémal et hiérarchie

borborygme et énigme | lithographie et lymphatique

bronchite et prosélyte | lycanthropie et liturgie

dionysiaque et dyspepsie | péristyle et crocodile

diachylon et conchyliologie | phthisie et psychologie

diptyque et crypte | polytechnique et poliorcétique

dithyrambe et dynamique | rhythme et eurythmie

éclipse et apocalypse | schiste et néophyte

épididyme et épicycloïde | Scythie et Bithynie

épiphyse et symphise | sibylle et pythie

érysipèle et paradigme | stigmatiser et Styx

étymologie et esthétique | syzygie et triglyphe

glyptique et triptyque | xiphoïde et xylographie

[78] Ce mot devrait pour satisfaire à l’étymologie être écrit

acoluthe, puisque nous avons *anacoluthe*.

Quelques mots où l’*y* ne provient ni du français ni du grec pourraient être ramenés aux règles de notre orthographe, tels sont: *jockey, jury, tilbury, yacht, yatagan, yeuse*, qui paraîtraient avec avantage écrits par un *i* à la manière française; ce qui se fait déjà pour quelques-uns d’entre eux, *juri, jockei*. Une longue prescription peut seule faire tolérer le pluriel de *œil*, écrit autrefois plus régulièrement *ieux*.

VII

DE LA LETTRE ġ[‡].

[‡] Il existe deux formes possibles pour la lettre minuscule g:

l’une (classique) à queue fermée, représentée ici comme ɡ ; et

l’autre (scripte) à queue ouverte, représentée ici comme g. La

lettre ġ de l’original ressemble à un c et un j accolés, le point

étant situé audessus de la branche verticale.

Puisque l’on a adopté, dans la typographie moderne, la forme g[79] à laquelle l’œil est aussi habitué qu’à celle du ɡ *romain* et à la forme du *g italique*, on devrait l’utiliser pour figurer le g dur, comme dans *figure, envergure*, en la distinguant par un point sur la branche j pour indiquer que le ġ ainsi marqué prend le son doux dans les mots *gaġure, manġure, verġure, charġure, égruġure*, ainsi que l’avait déjà proposé de Wailly, et dès lors on écrirait ces mots sans la lettre parasite *e*, puisque l’on ne prononce pas *eu* dans *gageure*, comme dans *demeure, effleure, pleure*.

[79] Dans ce chapitre et le précédent on a fait emploi du g

conformément à plusieurs éditions imprimées avec cette forme du

g par Pierre et Jules Didot, et employée dans notre imprimerie

pour la belle édition en douze vol. de Corneille, éditée par

Lefèvre. Du moment où le *ɡ* a été remplacé généralement dans les

caractères italiques par la forme plus simple du *g*, ce même

changement doit s’opérer pour les caractères romains; on évitera

ainsi deux formes différentes pour la même lettre.

Cette forme du g, *ġ*, pour rendre le son du *ġ* doux, serait d’autant mieux appropriée à cet office qu’elle contient comme élément la lettre *j*. On écrirait donc avec le *ġ* doux *gaġure, manġure, verġure, affliġant, exiġant, rouġatre, oranġade*, et, conformément à la prononciation, le g dur serait employé pour les mots *figure, envergure, gaġe, gorġer*.

Par cette légère modification, on aurait le double avantage de ne présenter à l’œil rien de choquant et d’inusité, et d’épargner l’emploi de l’*e*, si fâcheusement mis en usage pour rendre au g dur, devant les voyelles *a, o, u*, le son du *j*. A moins qu’on ne préférât remplacer le *ġ* doux par le *j*, comme on l’a souvent proposé, et comme il l’a été dans le mot *donjon*, écrit *dongeon* et *dongon* dans le *Procès de la Pucelle*. On écrit, en effet, *jumeaux* et *gémeaux, jambe* et *gigue, enjamber* et *dégingandé, jambon* et *regimber*; de même que du latin *gaudere, gaudium*, on a fait *joie, joyeux, réjouir*; de *gena*, *joue*; de *magis*, *majeur, majesté*, bien qu’on écrive *magistrat*, et par contre de *juniperus* on a fait *genévrier*. En 1240, *ego* s’écrivait *ge* que nous avons remplacé par *je*[80]. D’après ces exemples, on pourrait donc écrire *jujer, gajure, verjure, gaje*.

[80] Cette orthographe *ge* domine encore dans les manuscrits

du *Roman de la Rose*, ainsi que j’ai pu le constater dans les

manuscrits que je possède; plus tard, surtout en Picardie, le *j*

a remplacé le *g*.

Pourquoi traduire *jacens* et *hic jacet* par *gissant* et *ci-gît*, au lieu de *jissant* et *ci-jit*, et écrire *genièvre* au lieu de *jenièvre*, en latin *juniperus*? On écrivait autrefois avec raison *jesier*, du latin *jecur*; pourquoi *gésier*?

Il est fâcheux de voir ainsi écrits les mots:

abstergent et affligeant diligent et désobligeant

astringent et assiégeant négligent et obligeant

contingent et dérogeant indulgent et outrageant

convergent et changeant indigent et partageant

En écrivant *affliġant, exiġant, naġant, partaġant, diriġant*, au lieu de *affligeant, exigeant, nageant, partageant, dirigeant*, on simplifierait l'orthographe déjà si compliquée des mots terminés en ANT, et l'on pourrait écrire *obliġance*, comme on devrait écrire *négliġance*.

Avant l'emploi de la cédille placée sous le *ç*, on était forcé, pour éviter qu'on prononçât *commencons*, d'écrire nous *commenceons*, comme nous écrivons *gageure* en ajoutant un *e*. La cédille ayant rendu inutile cette addition de l'*e* à la suite du *c*, l'*e* dans *commenceons* fut supprimé[81].

[81] Si cette distinction du *g* dur et du *ġ* doux était admise,

l’usage bien distinct des deux *g* et *ġ* permettrait PLUS TARD de supprimer l’*u* introduit après le *g* pour le rendre *dur* lorsqu’il est suivi d’un *e* ou d’un *i* (exemples: _langue, languir_), de même que, par une raison contraire, on ajoute l’*e* à *gaġeure*. On écrirait alors *lange, langir*, en conservant *gu* pour les mots tels que *anguille, aiguille*, *etc.* et *ġe* pour *gaġe, gaġure*, etc.; par là, trois prononciations seraient bien distinctement figurées.

Si cette forme du *ġ* ayant le son du *j* avait eu cours, on aurait écrit *aġant* comme on écrit *gérant*, et *négliġant* et *obliġant*, tandis que pour donner le son doux au *g* il fallait mettre un *e* au lieu d’un *a* à *négligent* et même ajouter un *e* devant *ant* comme dans *obligeant, nageant*. Cette légère modification lèverait bien des difficultés et l’Académie en appréciera les avantages.

DE LA LETTRE *X*.

Il y aurait peutêtre quelques observations fondées à présenter touchant l’emploi de la lettre *x* comme marque du pluriel. Elle a disparu déjà des mots *loix* et *cloux*.

Plusieurs néographes, tels que Duclos, de Wailly, etc., voulaient même la remplacer par l’*s* dans les pluriels des mots terminés en *al* et en *eu*, et qu’on écrivît des *chevaus*, des *vœus*, etc., et aussi au singulier des adjectifs formés sur un primitif latin en *osus*, ex.: *vicieus, précieus*, pour

conserver la régularité dans la formation du féminin et des dérivés. Par la même raison, il proposait d'écrire la *crois*, le *chois*, *etc.*

Mais, pour ne pas rompre d'anciennes habitudes, on pourrait n'adopter ce changement que dans les sept pluriels suivants: *cailloux, choux, genoux, glougloux, hiboux, joujoux, poux*, pour être conforme avec les *bambous*, les *clous, coucous, filous, fous, mous, trous, verrous*. Cette correction offrirait l'avantage d'éliminer l'une des trop nombreuses règles de la formation du pluriel.

CONCLUSION.

Les modifications orthographiques que l'on soumet à la décision de l'Académie sont toutes fondées sur la logique et l'analogie, toutes justifiées par les précédents. En les discutant, l'Académie montrera qu'elle tient compte de la disposition des esprits à notre époque, où les traditions de notre ancienne langue et l'étude de ses monuments littéraires prennent de plus en plus d'importance; dans sa sagesse elle adoptera celles qui lui sembleront le plus nécessaires.

Les modifications proposées sont-elles, à proprement parler, des innovations? Ne sont-elles pas plutôt un retour aux règles qui ont présidé à la formation littéraire de notre langue? Les quelques retranchements à opérer portent en général sur des interpolations de lettres d'une date relativement récente, et l'Académie les a déjà en partie condamnées.

Je crois d'ailleurs utile de rappeler que, tout importantes et nombreuses que soient ces modifications, elles n'apporteraient pas dans l'écriture un trouble comparable

au grand changement introduit dans la troisième édition de son Dictionnaire en 1740. Réparties sur les vingt-six mille mots du vocabulaire de notre langue[82], elles seraient bien moins sensibles, et facilement adoptées; la logique et l’analogie y conduisent naturellement; la plupart d’entre elles passeraient même inaperçues. D’ailleurs quelques inconvénients passagers seront bien faibles en comparaison des avantages réels et durables qui en résulteront.

[82] Le nombre des mots admis dans la sixième édition est de

25,786.

La rectification de ces irrégularités orthographiques, la suppression de quelques marques étymologiques latines ou grecques, qui avaient échappé aux radiations précédentes, ne causeront aucune hésitation à ceux qui savent le grec et le latin. L’étymologie des mots ne saurait être douteuse pour eux; l’œil ne sera pas plus déçu que ne l’est l’oreille. Que l’on écrive *filosofie* comme *frénésie*, *tésoriser* comme *trésor*, *cronologie* comme *crème*, *analise* comme *cristal*; que l’on écrive *impotant* comme *impuissant*, *évidant* comme *prévoyant*, *inconvéniant* comme *inconvenant*; que l’on écrive *préférance* comme *espérance*, *irrévérance* comme *remontrance*, *compétance* comme *complaisance*, ces mots, quelle qu’en soit l’orthographe, n’en conserveront pas moins leur origine évidente, et l’esprit sera soulagé de minuties pénibles qui fatiguent la mémoire et déconcertent l’intelligence.

Lorsque l’on compare la complication de l’orthographe française avec la simplicité de celle des autres langues néolatines, l’italien, l’espagnol, le portugais, et qu’on voit dans nos anciens manuscrits notre orthographe se rapprocher par sa simplicité de celle de ses sœurs, on est porté à rechercher la cause de cette anomalie.

Jusqu’à l’époque du renouvellement des études, il n’existait pas de grammaire de la langue nationale et par suite d’enseignement de l’orthographe. Les scribes conformaient capricieusement la leur à la prononciation qui variait d’ailleurs selon les différentes contrées. Un même son, en outre, pouvait être représenté par des assemblages divers de lettres, surtout s’il n’existait pas dans le latin. Des manuscrits de même temps présentent souvent de notables différences, et parfois l’écriture n’est pas identique dans la même page. Toutefois, au milieu de ces irrégularités, de ces formes orthographiques indécises et flottantes, règne une grande simplicité. L’écriture essaie de figurer la prononciation.

A partir de la Renaissance, il n’en est plus ainsi. L’imitation du latin se fait de plus en plus sentir, et dans nos grammaires, modelées exclusivement sur celles de la langue latine, et dans nos dictionnaires, presque toujours accompagnés du latin dont l’orthographe réagissait sur la nôtre. L’enseignement du grec, confié aux doctes lecteurs du roi au collége de France, contribua aussi à enrichir notre littérature d’expressions nouvelles transcrites du latin classique, même du grec, et généralisa le travail de refonte dans le moule antique d’une partie des vocables du vieux français. Cette influence de l’érudition sur l’écriture persista jusqu’à l’époque où l’Académie, cherchant un point d’appui pour son orthographe, crut devoir, tout en se rapprochant de celle des Latins, suivre, mais avec plus de modération, l’exemple des Estienne. En 1694, l’Académie rendit sous ce

rapport un vrai service en établissant dans son premier Dictionnaire un ordre qui, sans s'écarter notablement du latin, montrait cependant une tendance à revenir à notre ancienne orthographe. Mais, à mesure que l'écriture se généralisait de plus en plus, l'inconvénient du lourd bagage de lettres parasites se manifestait plus vivement, et, dès sa troisième édition, l'Académie, qui avait déjà renoncé au classement scientifique par racines pour rendre plus pratique l'emploi de son Dictionnaire, ne se montra pas moins logique en ce qui touche l'orthographe. Dans cette édition, confiée aux soins de d'Olivet, elle simplifia considérablement l'écriture qu'elle dégagea en grande partie de son vêtement latin. La hardiesse avec laquelle l'Académie réforma tant de lettres conservées par le fétichisme de l'étymologie fait même regretter qu'elle n'ait pas osé davantage. Jusqu'alors, l'écriture, calquée, pour ainsi dire, sur le latin, était une sorte de monopole pour le clergé, la magistrature, les hommes de cour et pour un cercle restreint de la société, initié alors au grec et au latin, mais elle devenait incompatible avec les besoins des classes nombreuses pour qui la lecture et l'écriture sont pourtant indispensables.

Le français, en effet, n'est plus, de nos jours, écrit seulement par des hommes initiés au latin et au grec; il est écrit correctement ou du moins doit-il l'être par quiconque a reçu les éléments de l'instruction primaire, et par les femmes à qui l'on n'enseigne point les langues classiques.

C'est cependant aux *Précieuses*, ces femmes célèbres qui formaient l'élite de la société au commencement du dix-septième siècle, que l'on doit l'initiative des réformes que l'Académie a successivement accomplies. En se posant en adversaires du pédantisme en fait d'écriture, elles faisaient preuve de bon sens et de bon goût. Par elles l'orthographe fut ramenée aux principes du vrai et du beau, à la logique et

à la clarté, et, peutêtre à leur insu, elles se trouvaient d'accord avec le génie même de notre langue et la tradition de notre ancienne écriture. Honneur donc à ces femmes distinguées qui ont eu le courage de s'affranchir du joug des habitudes et de braver l'opinion du moment! On voulut les en punir en leur infligeant le nom de *Précieuses*, mais c'est un titre dont elles peuvent se faire gloire: il renferme l'idée de ce qu'il y a de plus exquis et de plus rare.

En présence des efforts, aussi persévérants que nombreux, tentés durant plusieurs siècles par des hommes éminents qui, frappés des inconvénients de notre orthographe, voulaient lui substituer un système néographique ou phonographique, on aurait pu craindre de voir, comme aux anciens temps de l'Égypte et de l'Inde, l'écriture des savants délaissée en faveur d'une autre plus simple, telle que l'ont souhaitée et la souhaitent encore aujourd'hui les phonographes, pour la rendre accessible à tous.

En persévérant dans son système de simplifier notre orthographe, sans la défigurer, et de l'améliorer successivement dans chacune de ses éditions, pour faciliter l'écriture et la lecture de notre langue, l'Académie fera renoncer à jamais aux utopies, quelque séduisantes qu'elles soient, qui se multiplient même de jour en jour.

Lorsqu'on songe que, par l'écriture phonographique, *en trois jours*, un enfant peut sans peine apprendre à lire sa langue maternelle, et qu'il faut peutêtre quatre ou cinq ans pour apprendre à lire et à écrire d'après notre système orthographique, bien qu'amélioré, on ne peut s'empêcher de reconnaître que ce temps pourrait être bien mieux employé et suffirait pour apprendre deux ou trois langues modernes, ou MÊME LE GREC, dont l'étude remplacerait si avantageusement les puérilités de l'orthographe non moins longues à apprendre[83].

[83] Le programme universitaire pour l’enseignement du français

répartit en *six années* l’étude de l’orthographe et de la

grammaire, et l’on redoute de voir rendue *facultative* l’étude

du grec.

L’économie du temps, cette impérieuse nécessité de notre époque, autoriserait jusqu’à un certain point les tentatives des phonographes, si leur système n’était pas fatalement entraîné, par la logique même, à mettre en péril notre langue et par suite la raison et l’intelligence elle-même.

L’habitude d’abréger les mots en les contractant, qui est la tendance constante de notre esprit vif et prompt[84], a réduit en monosyllabes des mots qui en latin et en d’autres langues néolatines sont composés d’éléments doubles ou même triples. Tel est cet exemple:

Français. Latin. Italien. Espagnol. Portugais.

saint sanctus santo santo sancto

sein sinus seno seno seio

sain sanus sano sano são

ceint cinctus cinto ceñido cinto

cinq quinque cinque cinco cinco

seing signum segno seña ou signal ou

signo signo

[84] Voltaire n’a pas eu raison de dire que «notre langue s’est

formée du latin en abrégeant les mots, _parce que c’est le propre

des barbares que d’abréger tous les mots_.» Si notre langue

n’a pas la plénitude de la poésie d’Homère et de l’éloquence

cicéronienne, cette abréviation des mots, que la langue anglaise

ne contracte pas moins, est une grande qualité, puisqu’elle

répond au besoin d’exprimer vivement et énergiquement la pensée

que saisit vivement l’intelligence toujours impatiente de

l’auditeur. La poésie surtout s’accommode difficilement de mots

qui ne sont pas monosyllabes ou dissyllabes, et ce vers de Racine:

Le jour n’est pas plus pur que le fond de mon cœur,

perdrait tout son effet, traduit en italien. Quoi de plus vif que

ces monosyllabes:

… . . Qu’a-t-il fait? A quel titre?

Qui te l’a dit?

Que de mots et d’idées en peu de lettres!

Si la prononciation parfaitement identique de ces mots, au nombre de six, *saint, sein, sain, ceint, cinq, seing*, est parfois une cause d’équivoques dans la conversation, du moins, à défaut de l’oreille, l’écriture variée de ces monosyllabes à l’avantage de rappeler et même de représenter aux yeux les objets eux-mêmes, ce que ne saurait faire l’écriture phonétique qui nous les offrirait sous une seule et même forme. Il en est de même de *sot, saut, seau, sceau*, et de *vin, vain, vint, vingt, vinc*, *etc.* Ce sont, on peut le dire, autant de figures hiéroglyphiques. Lorsque nous voyons écrits les mots *os, eau[85], au, haut, ô, oh*, l’emploi du signe *o*, auquel certains phonographes voudraient ramener leur configuration, serait une véritable barbarie. Conservons donc précieusement ces distinctions qui aident l’intelligence, donnent à l’écriture une vie qui réjouit l’œil et l’esprit, et compensant les avantages que la parole a sur elle par l’animation du geste et les inflexions de la voix.

[85] Cette forme, si éloignée de son radical latin *aqua*, se retrouve et se résume dans toutes celles qui nous en ont conservé

la racine: *aquatique, aigues, aiguière, évier*, et dans

les anciennes formes du mot: *iève, ieau, ève, eau*, *etc.*

Dans l'écriture hiéroglyphique, l'*eau* est ainsi représentée

≋≋[‡] et, par ces ondulations, on voit l'objet même qu'elles figurent; le groupe de lettres *eau* produit sur notre esprit un effet de ce genre. Il en est de même des *os*; on croit voir des ossements.

[‡] Dans l'original, trois lignes ondulées horizontales représentant le hiéroglyphe N35B de la "Liste totale des hiéroglyphes selon la classification Gardiner".

Notre vieil alphabet latin peut suffire encore, à l'aide de légers artifices, à transcrire les sons de notre langue; l'Italie, l'Espagne, le Portugal, n'en ont pas d'autre, et il suffit à la prononciation de leurs langues, romanes comme la nôtre. Tout en gardant notre physionomie naturelle, rapprochons donc, à leur exemple, du simple et du beau notre écriture que les traces d'une érudition surannée compliquent aussi inutilement pour les lettrés que pour les ignorants. Malgré ces modifications, elle différera encore beaucoup de la

simplicité de celle des langues italienne, espagnole et portugaise.

Dante, le Tasse, Cervantes, Lopez de Vega, Camoens, n’ont rien perdu à être écrits avec une orthographe plus simple, et le grand Corneille s’en réjouirait.

Notre écriture nationale, graduellement modifiée par la sagesse de l’Académie, rendra la lecture et l’écriture de plus en plus accessibles à tous, et pourra peutêtre, en facilitant l’étude de notre bel idiome, ajourner l’avénement de cette langue universelle, préoccupation généreuse des penseurs les plus profonds.

L’Académie pourra donc, avec le concours du temps, et sans apporter aucun trouble, satisfaire aux vœux des Français et des étrangers, qui lui en témoigneront leur reconnaissance. Elle réaliserait ainsi pour la langue française ce que fit pour la langue grecque le célèbre Musée d’Alexandrie où de savants grammairiens et à leur tête celui dont le nom représente la critique elle-même, Aristarque, fixèrent, au moyen d’accents et de légères modifications graphiques, pour la conformer à celle d’Athènes, la prononciation de la langue grecque en Égypte, en Asie et en Europe.

Puisque les vocables sont indispensables pour formuler nos pensées et même pour penser, et que l’Académie française, à laquelle on se plaît à rendre cet hommage, s’est efforcée, par l’exactitude des définitions, d’apporter la clarté et la simplicité dans l’esprit, pourquoi la forme, cette enveloppe des mots, reste-t-elle encore si souvent inexacte ou anomale? On ne saurait admettre qu’on ait voulu par ces difficultés interdire au vulgaire l’accès du temple en l’entourant de tant de ronces et d’épines.

Supprimer avec prudence ces barrières qui s’opposent à l’extension du savoir le plus élémentaire, serait une œuvre digne de l’Académie, digne des hommes d’État qui figurent dans son sein, digne de l’esprit de son illustre fondateur.

Je ne pouvais présenter autrement que dans leur ensemble les réformes depuis si longtemps souhaitées pour régulariser et simplifier notre orthographe, mais il ne m’appartenait pas de pressentir à leur égard les décisions de l’Académie et de marquer à l’avance celles qu’elle devait croire le plus opportunes. Lors même qu’elle n’en adopterait qu’une partie, indiquant par là dans quelles voies le progrès et les améliorations peuvent s’opérer, elle n’en aura pas moins rendu un immense service. On saura le but vers lequel on doit se diriger.

Par là seront reléguées à jamais les utopies d’une écriture plus ou moins phonétique qui blesse nos habitudes, contrarie même la raison, et priverait l’écriture de son principal avantage:

De peindre la parole et de *parler aux yeux*.

EXPOSÉ

DES

OPINIONS ET SYSTÈMES

CONCERNANT

L’ORTHOGRAPHE FRANÇAISE

DEPUIS 1527 JUSQU’A NOS JOURS.

A la suite de mes remarques personnelles, je crois devoir donner ici un exposé succinct des diverses tentatives et des appels incessants faits depuis trois siècles par des esprits distingués, et je dirai même par des amis du bien public, en faveur d’une réforme orthographique. J’espère que ce travail offrira de l’intérêt, ne fût-ce que sous le rapport de l’histoire de notre langue, et qu’il aura quelque utilité.

Chacun appréciera ce qu’il y a de vrai, de pratique, d’opportun ou bien de prématuré et même de malencontreux dans tant de systèmes. On verra que des idées rejetées d’abord se sont successivement introduites, et qu’ensuite elles ont été favorablement accueillies et sanctionnées par l’usage.

Il en sera de même de celles que l’Académie, éclairée par l’expérience de ses précédents, et par la nécessité de rendre notre langue de plus en plus accessible à tous, croira devoir concéder aux désirs le plus généralement manifestés: tant d’efforts lui donneront la preuve des besoins et la mesure du possible. Ils démontreront même l’impossibilité d’adhérer à des systèmes trop absolus.

Du haut de la position qu’elle occupe, l’Académie, à qui l’avenir appartient, peut ne céder que dans une juste mesure aux désirs impatients des novateurs. Elle considérera donc, dans le calme de sa sagesse, les besoins du temps, non moins exigeants aujourd’hui qu’ils ne l’étaient autrefois, et, par des concessions successives, qui rectifieront l’orthographe française, elle assurera de plus en plus à notre langue son universalité.

APPENDICE *A*.

LES DICTIONNAIRES FRANÇAIS ANTÉRIEURS A CELUI DE L’ACADÉMIE DE 1694.

Depuis l’origine de l’Académie on ne cesse de parler de l’usage en fait d’orthographe, et d’invoquer son autorité devant laquelle tout s’incline. Mais quel est-il, cet usage? à quelle époque doit-on le faire remonter? à quel instant le reconnaître et le sanctionner? L’usage, pris à un moment donné, est-il identique d’un siècle à l’autre? L’usage de Vaugelas est-il le même que celui de Robert Estienne, et celui de Robert est-il le même que celui de Clément Marot et, si l’on veut remonter plus haut, d’Alain Chartier ou de Christine de Pisan? Enfin l’usage de d’Olivet est-il celui de Regnier des Marais, et l’Académie en 1835 s’estelle conformée à l’usage de 1740?

Non sans doute. Ce n’est pas à tel moment précis que l’usage doit être recherché, mais dans l’ensemble du développement de la langue, en suivant autant que possible un même mot depuis le moment où la lexicographie en a consacré l’emploi. C’est dans les glossaires, les dictionnaires surtout, que l’on doit en recueillir les formes, car si le copiste, l’écrivain lui-même, se livre dans son manuscrit à son caprice ou à sa manière habituelle d’écrire, il n’en est pas de même du rédacteur ou de l’éditeur d’un lexique, qui doit enregistrer l’usage le plus généralement adopté et le plus autorisé par les érudits contemporains.

Mais un obstacle se rencontrait tout d’abord dans l’exécution de cette recherche: les lexiques français anciens sont aujourd’hui tellement rares qu’il serait bien difficile

d’en former la série complète depuis leur naissance jusqu’à la fin du XVIIe siècle.

L’ouvrage le plus ancien et le plus important pour l’histoire de la langue française et les origines de son orthographe, est le Dictionnaire latin-français, encore inédit, commencé en 1420 et terminé en 1440 par Firmin LE VER (Firminus VERRIS), prieur des Chartreux de Saint-Honoré lez Abbeville, et écrit tout entier de sa main. Ce manuscrit, inconnu à Du Cange et qui lui eût été si utile, est un infolio sur vélin, de 942 pages à deux colonnes et de 86 lignes à la page, contenant environ 30,000 mots latins en usage au commencement du XVe siècle, avec leurs correspondants français, leur synonymie, leur interprétation soit en latin, soit en français.

Ce grand travail, auquel toute la communauté de Saint-Honoré a dû collaborer avec son prieur, commence ainsi:

«Incipit Dictionarius a Catholicon et Hugutione atque a Papia et

Britone extractus atque a pluribus aliis libris gramaticalibus

compilatus et hoc secundum ordinem alphabeti.»

A la fin avant la grammaire: «Explicit liber iste qui proprie

nomininari debet dictionarius, quia omnes dictiones, seu

significationes, quas in Catholicon et Vgutione, atque in Papia, et

Britone, et eciam in pluribus aliis libris gramaticalibus repperire

potui ego, Firminus Verris, de villa Abbatisuille, in Pontiuo,

Ambianensis diocesis oriundus, religiosus professus ac huius domus

Beati Honorati prope dictam villam Abbatisuille, Cartusiensis

ordinis, prior indignus, *per viginti annorum curricula et amplius*,

cum maxima pena et labore insimul congregaui, compilaui et conscripsi.

«Vnde infinitas Deo patri jam refero gratias qui per coëternum filium

suum, in spiritus sancti gratia, nostrum librum sic compilatum cum

maximo labore et pena ad finem tamen usque compleuit.

«Qui dictus dictionarius anno dñi millesimo CCCCº quadragesimo (1440)

mensis aprilis die ultimo completus fuit et finitus.

«Pro quibus laboribus ego supradictus hujus operis compilator vos

obsecro omnes in visceribus caritatis quicumque in libro isto studere

volueritis ad Christi laudem et gloriam michi ex diuina gratia

rependatis.

«Quatinus pro salute anime mee Salutationem beate Marie semper

virginis dicere vos velitis. Quatinus vestris oracionibus et precibus

adjutus omniumque meorum percepta venia peccatorum una vobiscum ad

eterna valeam peruenire gaudia. Ubi jam reuelata facie illa vera

et coeterna perfruamur sapientia cum patre et spiritu sancto per

infinita secula. Amen. Amen.

«Cest liure est et appartient [aux chartreux pres dabbeuille[86]] en

pontieu de leuesquiet damiens. Qui lara le rende. Explicit.»

[86] Ce passage a été gratté dans le XVIe siècle.

Je n’insisterai pas sur l’intérêt que ce beau manuscrit, d’une écriture soignée et très-lisible, présente pour l’histoire de notre langue, dont il offre le tableau complet à une époque bien déterminée, et non cette promiscuité des temps et des

lieux inévitable dans les glossaires actuels du vieux français. Il est facile, en le parcourant, d'apprécier quel était l'état de l'idiome «gaulois» sous le règne de Charles VII, pendant la période de l'invasion étrangère, si funeste aux études et aux lettres. Le soin apporté par l'auteur au classement des mots, soin que je n'ai pu constater dans aucun des glossaires manuscrits que j'ai vus, la justesse des synonymies et des définitions, en font une œuvre à part, un *corpus* général de notre vieux langage en même temps que du latin, à l'époque qui précède immédiatement celle où les érudits de la Renaissance allaient, non plus seulement introduire dans le français une couche nouvelle de mots de forme latine, mais le replonger vivant dans le moule du latin littéraire de Cicéron et de Virgile, en substituant un calque romain à la forme propre au vieux langage français et conforme à ses procédés phoniques.

Sous plusieurs rapports le Dictionnaire latin-français de Le Ver jette un nouveau jour sur l'état de l'écriture et de la prononciation au commencement du XVe siècle. On y voit combien l'orthographe des mots latins s'était déjà simplifiée et se rapprochait de la simplicité de forme figurative de la prononciation. On y lit ainsi écrite cette série de mots: *antitesis, antrax, antropofagi, antropoformita, antropos* sans *ph*; tous ces mots sont expliqués en latin, le mot français pour le traduire ne faisant pas encore partie de notre langue; mais on voit ainsi écrits et traduits les mots: IDRA, *idre*; IDROPICIA, *idropisie*, IDROPICUS, *idropiques*; IDROMANCIA, *devinemens par les eaux*; IPOTECA, *ipoteque*; IPOTECARIUS ou APOTECARIUS, *apoticaire*; ANTECRISTUS, *antecrist*; TIRANNUS, *tirans*; LIRA, *lire*; MISTERIUM, *mistere*; MARTIRIUM, *martire*, *etc.*

Ces explications des mots latins encore privés de correspondants français sont quelquefois curieuses et

instructives pour nous refléter les idées de l’auteur et de son temps. Je lis aux mots *Theatrum, Comedia, Tragedia*.

«THEATRUM. A theoro, ras, quod est videre: dicitur hoc

«THEATRUM, tri, pe(nultima) cor(ripitur). I. Spectaculum

ubicumque fiat. s(eu) locus in quo omnis populus aspiciat ludos.

scilicet locus in civitatibus ubi exercentur joca et ludi. Id.

Ubi decollabantur rei. Id. _Plache commune où on fait les jeux ou

quarrefour_[87].

[87] Je lis dans l’article si remarquable de M. Sainte-Beuve

sur Joach. du Bellay (p. 210 du *Journal des Savants*, avril

1867): «On doit rendre justice aux efforts de quelques poëtes de

la Pléiade pour instituer une comédie qui ne fût pas celle des

carrefours.»

«THEATRUM, atri, etiam dicitur Prostibulum. siue Lupanar quo post

ludos exactos meretrices ibi prostituerentur. Id. *bordel*. Unde

«THEATRALIS, is, trale, ad theatrum pertinens. Id. _de quarrefour ou

de bordel_.

«THEATRICUS, ca, cum. Idem. I. *de bordel*. Ut dicitur mulier

theatrica. I. *Bordeliere*.»

—«COMÉDIA, die. I. Villanus cantus. s(eu) villana laus. quia tractat

de rebus rusticanis. *comme chansons de Jeus de personnages*[88].

[88] *Li Jeu de Marion*; le *Jeu de la Sainte Hostie*; le _Jeu

du Prince des Sotz_, par Gringore. Tel était le nom donné aux

comédies d’alors.

«COMÉDUS, da, um. pe(nultima) pdr (producitur). qui comediam

describit. seu facit seu dicit comediam.

«COMÉDICUS, ca, cum. I. ad comediam seu ad comedendum pertinens. Seu

delectabilis.

«COMÉDICE. Adv. I. delectabiliter.»

—«TRAGEDÍA. Oda quod est cantus. seu laus. componitur cum tragos

quod est hircus. Et dicitur hec

«TRAGEDÍA, díe. pen. prod. I. Carmen luctuosum quod incipit a leticia

et finit in tristicia. Cui contraria est comedia. quia incipit a

tristicia et finit in leticia. Unde

«TRAGEDÍA. dicitur de crudelissimis rebus. sicut qui patrem seu

matrem occidit. seu comedit filium et e converso s. hujus modi.

Unde et tragedo dabatur hircus animal fetidum. Ad fetorem materie

designandum.

«TRAGÉDUS, da, dum. ad tragediam pertinens.

«TRAGEDUS, di. tragedie scriptor. seu cantor.

«TRAGÉDICUS, ca. cum. I. luctuosus. Funestus.»

Il est remarquable que la plupart de ces mots relatifs au théâtre, si usités au siècle suivant, manquent complètement au français en 1440.

Une autre instruction ressort encore de l’examen des mots français contenus dans ce vaste répertoire. La trace des cas figurés conformément à la grammaire romane se rencontre à chaque instant, bien qu’à l’époque où il a été commencé (1420), ils eussent disparu de la plupart des manuscrits depuis près d’un siècle. Le Ver écrit *premiertes* de PRIMITAS, *commenchemens* au singulier, PRINCEPS est traduit par *prinches*. PRIORATUS devient *prioreit, priorte*: *dignetes ou offiche de prieur*. PRIORITAS, *premiertes*. Il en est de même pour le participé passé: *ratificatus* donne *acceptes*. INUTILIS donne *nient profitables*; ABSTINENS, *abstinens, sobres*; ABSTINENTIA, *abstinence, sobriétés*; ABRENUNTIATIO, *renoiemens*; ADEMPLETUS, *accomplis, parfait*. Il y a

cependant des incertitudes: REBELLIS fournit *rebelle* et *rebelles*. La plupart des mots très-usités, comme *roy, fil* (*filius*), *foy* (_fides_), ne prennent pas l'*s* caractéristique du nominatif latin ou subjectif roman[89].

[89] On sait que la langue d'oïl conserva à l'origine le système

des cas de la déclinaison latine: seulement elle le simplifia en

réduisant à deux seulement les six cas du latin. Le premier fut

le signe du sujet: on l'a appelé en conséquence *cas-suject*,

ou mieux *subjectif*. Le second servit pour les compléments de

toute espèce, d'où vient le nom de *cas-régime* ou *complétif*.

J'expliquerai, à l'appendice D, en donnant l'analyse des travaux

récents sur la grammaire du vieux français dans leur rapport avec

notre orthographe, le mécanisme de ces deux cas: je me bornerai

à noter ici que généralement le subjectif roman au singulier

conservait l'*s* finale là où il y avait *s* ou *x* dans le

primitif latin au singulier.

J’ai fait pour les huit premières colonnes du B le relevé des mots latins du Dictionnaire de Le Ver qui manquent complétement aux glossaires latins et à Du Cange lui-même: sur 210 mots, 32 sont inconnus aux lexicographes, c’est-à-dire que près d’un sixième de ce dictionnaire est nouveau ou inédit.

Voici ces trentedeux mots:

balans brebis

balatro jougleur (sic)

balbere besguier

balbescere idem.

balbiter besguement

balbultia besguerie

balbutiens besgans

balbuties besguetes, baubetes, parlers de petis enfans.

balearius getteur à la tandesle ou abalestrier

baleator getteur à la tandesle ou abalestrier

balestrum abalestre, a Balin (gr.) dicitur

balestrare traire aucune chose dabalestre ou ferir de balestre

balestratus gettes, trais ou ferus de trait d’abalestre

balneatio baignemens

ballare peser à balanche, balanchier

balluga balanche

ballanga banlieue

balsamatus enbasmes, oins de basme

baptismaliter par baptême

bapterium baton

baratro lecherres

barbarius barbier

barbarizare faire cruelment

barcarius qui fait barges, nefs ou qui les gouverne

baronissa baronneresse

basilisca gencienne

batillum enchensoir

beatificencia eureusetes (felicitas)

bellacitas bataille

bellaciter bateilleusement

bellicator bateilleur, combateur

bellificare faire bataille, bateiller, combatre

Je dois à l’obligeance de MM. les Conservateurs de la Bibliothèque impériale la communication de deux anciens glossaires manuscrits, l’un français-latin (nº 7684 f. 1.); l’autre latin-français (nº 7679), dont Du Cange s’était servi pour son beau *Glossarium mediæ et infimæ latinitatis*; leur nomenclature, très-sèche, est moitié moins considérable que celle du ms. Le Ver. J’ai essayé de comparer l’orthographe et le mode de composition de certains mots, la plupart de formation récente, dans la première moitié du XVe siècle, à leurs formes respectives dans la seconde moitié et à la fin de ce même siècle ou au commencement du suivant.

| | |Glossarium |Gloss. lat.-gall, |

| |Firmin Le Ver, | gallico-lat., | XVe s., |

|Mots latins | Dictionarius | script. XVe sæc.| script. XVIe s. |

| avec le | latino-gallicus,| Il est de la 2e | Cod. Bigotianus.|

| français actuel.| 1420-1440. | moitié du s. | (B. Imp. |

| | | (Bibl. Imp. | Ms. 7679.) |

| | | Ms. 7684.) | |

| | | | |

|_bivium_ |quarrefour |carfourt |(double voie) |

| (carrefour) | | | |

|_ager_ (champ) |champ |champt |champs |

|_candelabrum_ |chandelier |chandellier |chandelier |

| (chandelier) | | | |

|_bubo_ |chuette, cahuhan |chouen |(certain oisel) |

| (chathuant) |(oisel) | | |

| | | | |

|_biga_ (charrette)|charette a ii |charrete |charette |

| | roues et a | | |

| | ii chevaux | | |

|_cruca, curculio_ |chatepeleuse, |chatepelouse | » |

| (chenille) | catepeleuse | | |

|_calidus_ (chaud) |chaut |chault, chaut | » |

|_vespertilio_ |chauvesoris |chauvesouris |chauve souris |

| (chauvesouris)| | | |

|_captivitas_ |chetivetes ou |cheitivité |chetivité |

| (captivité) | prison | | |

|_comosus_ |qui ha grans |cheveleulx, grans | » |

| (chevelu) | cheveus | cheveux de fames| |

| | | | |

|_capsa_ (coffre) |casse, coffre, |cofre |casse |

| | escrin | | |

|_convalescentia_ |convalescence, | » | » |

| (convalescence)| sanité, | | |

| | poissance, | | |

| | vaillanche | | |

|_columba_┐ |┌femelle de |coulumbe, colombe | » |

|*columna*┘ || coulon, | | |

| (colombe) |└ coulombe | | |

|_convenientia_ |convenabletes |convenablete, | » |

| (convenance) | | convenance | |

|_bufo_ (crapaud) |crapaut |crapaust |crapoult |

|*crux* (croix) |crois | » |croais |

|_mandibula_ |machoire |machouere |machoere |

| (mâchoire) | | | |

|_infelicitas_ |mal eurtes |malourete | » |

| (malheur) | | | |

|_infaustus_ |mal eureux |mal eureux |mallereux |

| (malheureux) | | | |

|_malefactum_ |maufait |maufait | » |

| (méfait) | (_malefactio_- | | |

| | malefaisson) | | |

|_malefaciens_┐ |mal faisans |┌maufaisant, |┐ mal faisant |

|_malefactor_ ┘ | |└maufaitteur |┘ |

| (malfaiteur) | | | |

|_malivolus_ |mal veullans |mal veillant |malvelant |

| (malveillant) | | | |

|_melancolia_ |melecolie, une des|melencolie | » |

| (mélancolie) | iiij humeurs | | |

|_tabanus_ (taon) |tahon |taan, taon |thaon |

Il régnait encore une grande simplicité orthographique dans le cours du XVe siècle et au commencement du XVIe. Le latin lui-même, dans les mots qu'il avait empruntés au grec, obéissait à cette répugnance, j'allais dire à cette horreur, naturelle au génie français, pour les doubles, les triples et les quadruples consonnes. L'introduction, non plus partielle mais générale, dans notre langue de lettres parasites signale le milieu du XVIe siècle; elle est due aux tendances gréco-latines mal dirigées que nous allons voir se développer successivement dans les glossaires publiés au premier siècle de l'imprimerie.

J'arrive maintenant à la série des glossaires imprimés. Il m'a été impossible de me procurer le titre exact du Dictionnaire latin-français, imprimé à Genève, en 1487, par Loys Garbin, et cité par M. Diez.

La table étendue que Génin a jointe à la grande Grammaire de Palsgrave pourrait, jusqu'à un certain point, tenir lieu

d’un de ces recueils alphabétiques ou vocabulaires, si écourtés, qu’on publiait en latin avec le mot français correspondant, au commencement du XVIe siècle. Bien que le travail original de Palsgrave n’ait paru à Londres qu’en 1531, on reconnaît, par voie de comparaison, que son orthographe est bien plus *gauloise* que celle des grammairiens et des lexicographes du continent au début du règne de François Ier, et que le docte professeur de Henri VIII a dû travailler en Angleterre sur des documents de la fin du XVe siècle ou des premières années du suivant[90]. Malgré sa date plus récente on peut donc le placer au premier rang parmi les livres imprimés contenant un recueil de mots français.

[90] Il signale, comme ayant contribué à l’aider dans son

travail, l’ouvrage intitulé: _Here begynneth the introductory to

write and to pronounce frenche, compyled by Alexander Barcley

compendiously_ at the commandement of the … prynce Thomas duke

of Northfolke.

Je possède les trois autres glossaires:

1º Le *Catholicon abbreuitatum*, pet. in-4 goth., imprimé à Paris, en 1506, par Jehan Lambert, sans nom d’auteur. Il ne contient que 3,500 mots; c’est un livre très-intéressant, puisqu’il nous représente l’état de la langue avant l’introduction de cette multitude de vocables savants, tirés du latin et même du grec à l’époque de la Renaissance.

L’orthographe y est simple, naturelle, assez logique, bien que souvent irrégulière et entachée de l’influence que j’appellerais volontiers *calligraphique*.

On y rencontre peu de lettres dites étymologiques, et, quand les consonnes sont redoublées, c’est probablement qu’elles se prononçaient ainsi. Il écrit *abbe, abesse, abaye*….. *alumer, flateur….. acolite, fiole, doy* (digitus), *vayne* (vena), *autentique, blon, painture, acoutumer, acompagner, acroistre* et *solicitude*; mais il double la consonne *l* lorsqu’elle termine un mot dont la désinence est en *e* féminin; ainsi, il écrit: *argille*, *cautelle, huille*, et l’on y voit ces mots ainsi figurés, *deffendre, celluy, couraige, secret, enhardy, oyseaulx, poyson, pulpitre, haultesse*, *etc.*

2º *Vocabularius latinis, gallicis et theutonicis verbis scriptum* (sic). Il parut à Strasbourg, en 1515, chez Mathis Humpffuff; il est composé de 36 ff. in-4. J’en extrais, comme curiosité orthographique, quelques-uns des noms relatifs aux oiseaux:

«_Avis_, oyseau. *Auceps*, oyseleur. *Nidus*, nid. *Aquila*, aigle.

Falco, faulcon. *Accipiter*, tiercelet. *Nisus*, espervier.

Ventilanus, vannete. *Milvus*, huan. *Ardea*, hairon. *Ciconia*,

sigoigne. *Cignus*, cigne. *Griphus*, griffon. *Pellicanus*,

pelican. *Strucius*, ostruche. *Grus*, grue. *Nicticorax*, chuette.

Vultur, voultour. *Ossifragus*, freynol. *Ritersculus*, roytellet.

Philomena, rossignol. *Canapelus*, chardoneret. *Citradula*,

cerin. *Ficedula*, grive. *Figellus*, pinson. *Sturnus*, estourneau. *Parix*, mesange. *Passer*, moyneau. *Psiacus*, papegay. *Turtur*, turierelle. *Palumbus*, colombier. *Pavus*, paon. *Quastulla*, caille. *Arundo*, arondelle. *Pica*, pie ou agasse. *Cornix*, corneille. *Vespertilio*, chauvesouris. *Anas*, anette ou cane. *Auca*, oye. *Monedula*, corneille. *Gallus*, coq. *Gallina*, gelline. *Pullus*, poussin. *Capo*, chappon. *Pullinarium*, poullalier. *Papilio*, papillon. *Vespa*, mousche gueppe. *Apes*, mousche a myel. *Cuculus*, cocul. *Lucinia*, hoche cul. *Upupa*, hupe.»

3º Le *Vocabularius nebrissensis*[91] de 1524 est un travail beaucoup plus ample que le précédent. Il contient près de 30,000 mots latins avec leurs correspondants ou leur interprétation en français. L'influence de la Renaissance y est encore bien peu sensible. Son système orthographique, un peu plus régulier, ressemble à celui du *Catholicon abbreviatum*. Il n'est pas plus étymologique que son prédécesseur en ce qui concerne les mots tirés du grec, et en général il se borne à les interpréter sans les retranscrire sous la forme française. Il ne s'asservit pas non plus trop à l'orthographe latine: il écrit *cicorée, cengle* (cingula), *saincture, estraines* (étrennes). Les *l* qui ne se prononcent pas figurent cependant dans bien des endroits: *poulpitre, avantureulx, chault* (calidus).

[91] Publié à Lyon par Frère Gabriel Busa, de l'ordre des

Augustins, d’après le Dictionnaire latin-espagnol de Antoine de

Lebrixa.

Quant aux doubles lettres, il peint la prononciation: *resembler* et *assembler, netoyer, alumer, acoustumer* et *accorder, accepter, appeller, amonceler*, *etc.* Ce précieux Dictionnaire constate un état très-intéressant de notre langue, celui où elle va subir l’influence, qui sera trop longtemps dominante, du latin classique et même quelquefois du grec.

Robert Estienne eut le premier, en 1540, l’honneur de publier non plus un simple Vocabulaire, mais un Dictionnaire français-latin, dans les conditions d’érudition et de critique qu’exigeait un tel travail. Son œuvre, accrue et perfectionnée dans l’édition de 1549, fit autorité et exerça pendant deux siècles une grande influence sur l’orthographe. Elle contient près de 20,000 mots français suivis de leurs diverses acceptions et de leur interprétation latine.

Cette belle édition, où Robert Estienne introduisit une riche moisson de termes nouvellement imités du latin et même du grec, servira donc de point de comparaison avec la manière d’écrire qui a précédé et celle qui a suivi.

Le docte imprimeur écrit, on le comprend, conformément à l’étymologie des mots savants de nouvelle formation, mais de plus, il a réintégré des lettres dites caractéristiques dans une grande partie des mots d’une époque antérieure. Il corrige *cylindre* au lieu de *cilindre*, *cymaise* au lieu de *cimaise*, *cymbale* au lieu de *cimbale*, *cyprès* au lieu de *ciprès*, *phiole* au lieu de *fiole*; il écrit *chauchemare*

(cauchemar), *chaulx* (*calx*), *cheueul* (*capillus*), *cichorée*; il redresse *hermite* en *ermite*; il réclame *chifre* et non *chiffre*, à cause de l'hébreu *sephira*. Il respecte cependant les formes consacrées par l'usage, *soulfre, thriacle* (thériaque), et il écrit sans *th tesme* (thema), et sans *ph orfelin*. Sa manière d'agglutiner les mots composés est conforme à celle que je propose: il réunit tous les mots composés avec la préposition *contre*[92]; il écrit *chaussetrape, chauuesouri, chathuant* (qui serait mieux écrit *chahuant*), des *chaufecires*. On peut regretter toutefois de rencontrer partout dans ses colonnes des mots défigurés par l'addition de lettres latines déjà représentées dans le français, comme *chaircuictier, poulpitre, poulser, poulsif, poulsin*.

[92] La marque du superlatif *très* est toujours réunie au mot qu'il modifie: *tresaccoutumé, tresaise* (_très-aise_), *tresuite* (_très-vite_). Cette série forme plus de trois cents mots dans son Dictionnaire.

L'autorité dont jouit le Dictionnaire français de Robert Estienne se perpétua longtemps. En 1586 Guillaume de Laimarie, imprimeur de Genève, donna une édition très-correcte du *Dictionarium puerorum* que Robert avait publié en dernier lieu, en 1557, postérieurement au Dictionnaire français-latin[93]. Cette édition de Laimarie renchérit dans plusieurs cas sur le Dictionnaire de 1549, pour l'emploi des lettres étymologiques surérogatoires; mais on lui doit quelques bonnes leçons, comme *sansue* par exemple (écrit *sanssue* dans le ms. Le Ver).

[93] Laimarie remania l’ordre des mots de la partie française

pour remédier à la confusion qui résultait du groupement des

mots dérivés sous leur simple, et il adopta l’ordre alphabétique

absolu.

Le *Dictionnaire françois-latin* connu sous le nom de Jean Nicot, qui parut pour la première fois en 1564, le *Thrésor de la langue françoyse* du même, dans lequel il a mis à profit les recherches laissées par le président Ranconnet; le *Grand Dictionnaire françois-latin* du même Nicot, dont le succès se continua d’édition en édition jusqu’en 1618, nous reproduisent également l’orthographe de Robert Estienne, dont les éditeurs déclarent reprendre en grande partie le travail. Voici comment s’exprime à ce sujet Jacques du Puys dans la préface de l’édition de 1614: «Il ne peut que la France ne celebre grandement la memoire, comme elle se sent auoir été ornée par son industrie, de deffunct Robert Estienne, lequel peut estre dict auoir esté le premier qui a faict que la France, pour ce regard, ne cede à aucune autre nation, tant pour les graces qu’il a eu propres pour l’ornement de cet art d’imprimerie que pour l’amour infini qu’il a porté à l’vtilité publique et le grand labeur et peine qu’il a pris, sans y espargner rien qui ne fust en sa puissance, pour l’aduancer et mener à sa parfection: de quoy font foi tant de beaux et excellens liures et latins et grecs et hébrieux, plus encores recherchez auiourd’huy que du vivant de l’imprimeur.....» La perfection du Dictionnaire français «estant de soy tant recommandable et profitable qu’un chascun sçait, m’a principalement incité à r’imprimer le dict liure, duquel il y a quelque temps que i’ay recouuré

l’exemplaire laissé par deça par le dict Robert Estienne, auant que de partir de France.»

L’édition de 1614 contient environ 26,000 mots avec toutes leurs acceptions alors connues.

Le P. Philibert MONET, de la Compagnie de Jésus, très-habile professeur de langue latine, rompit, dès 1624, avec la tradition léguée aux *dictionnaristes* par l’autorité jusque-là incontestée de Robert Estienne. Il fit paraître à cette époque un *Parallele des deus langues latine et françoise*, complétement perdu aujourd’hui, et que nous ne connaissons que par la préface de son *Invantaire des deus langues françoise et latine*, publiée à Lyon chez Claude Rigaud en 1635, infolio. Ce dernier ouvrage, que j’ai eu le bonheur de me procurer récemment, est précieux pour l’histoire de la réforme orthographique modérée, car il en est le code. Il contient 23,000 mots au moins. Le système orthographique de l’auteur est simple et bien conçu: il ne s’attache pas uniquement, comme les phonographes, à figurer la prononciation, et ne fait pas disparaître toutes les lettres dites caractéristiques, mais il ne figure jamais, autant que possible, un même son par deux signes différents. Il écrit, par exemple, *dysanterie, diseine, doit* (_digitus_), *contanter, contantement, contampler, continance, deus* (_duo_), *cheveus, barreaus, chevaus*, et leurs similaires.

Nathaniel DUEZ, grammairien polyglotte, fit paraître en 1669 un Dictionnaire françois-italien, fort bien imprimé à Leyde chez Jean Elsevier. Son orthographe, conforme en général à celle de Robert Estienne et de ses continuateurs, renchérit même en certains cas sur ceux-ci par une nouvelle intrusion de lettres destinées à figurer de plus près l’orthographe latine et grecque. Ce glossaire contient 20,000 mots environ.

César OUDIN, secrétaire interprète du roi pour les langues étrangères, publia en 1660 à Bruxelles le *Trésor des deux langues francoise et espagnolle*. Ce lexique est encore un calque, au point de vue de l'orthographe, de celui qu'Estienne avait publié 120 ans plus tôt.

César-Pierre RICHELET, auteur d'un *Dictionnaire françois* publié à Genève en 1680, était aussi versé dans les langues anciennes que dans les langues modernes, l'italien et l'espagnol entre autres. Son dictionnaire, dont les premières éditions sont devenues rares et précieuses, est du plus haut intérêt. L'auteur s'exprime ainsi dans son avertissement: «Touchant l'orthographe, on a gardé un milieu entre l'ancienne et celle qui est tout à fait moderne et qui défigure la langue. On a seulement retranché de plusieurs mots les lettres qui ne rendent pas les mots méconnoissables quand elles en sont otées, et qui, ne se prononçant pas, embarrassent les étrangers et la plupart des provinciaux.

«On a écrit *avocat, batistère, batême, colère, mélancolie, plu, reçu, revue, tisanne, trésor*, et non pas *advocat, baptistère, baptême, cholère, mélancholie, pleu, receu, reveuë, ptisane, thrésor*.

«Dans la même vuë on retranche l'*s* qui se trouve après un *e* clair, et qui ne se prononce point, et on met un accent aigu sur l'*e* clair qui accompagnait cette *s*; si bien que présentement on écrit *dédain, détruire, répondre*, et non pas *desdain, destruire, respondre*.

«On retranche aussi l'*s* qui fait la silabe longue, et qui ne se prononce pas, soit que cette *s* se rencontre avec un *e* ouvert, ou avec quelque autre lettre, et on marque cet *e* ou cette autre lettre d'un circonflexe qui montre que la silabe est longue. On écrit *apôtre, jeûne, tempête*, et non pas

apostre, jeusne, tempeste. Cette dernière façon d'orthographier est contestée. Néanmoins, parce qu'elle empêche qu'on ne se trompe à la prononciation et qu'elle est autorisée par d'habiles gens, j'ai jugé à propos de la suivre, si ce n'est à l'égard de certains mots qui sont si nuds lorsqu'on en a oté quelque lettre qu'on ne les reconnoît pas.

«A l'imitation de l'illustre monsieur d'Ablancourt, *Préface de Tucidide, Apophtegmes des anciens, Marmol*[94], etc., et de quelques auteurs célèbres, on change presque toujours l'*y* en *i* simple. On retranche la plupart des lettres doubles et inutiles qui ne défigurent pas les mots lorsqu'elles en sont retranchées. On écrit *afaire, ataquer, ateindre, dificulté*, et non pas *affaire, attaquer, difficulté*.»

[94] 3 vol. in-4, 1667, revu par Richelet.

On voit combien cette orthographe est conforme à celle que Firmin Le Ver a consignée dans son dictionnaire rédigé deux siècles et demi auparavant. On doit moins s'étonner si l'ouvrage de Richelet, sous le rapport de l'orthographe, est si fort en avance sur le premier Dictionnaire de l'Académie de 1694. Lors de l'apparition, en 1680, de l'œuvre de Richelet, la copie des premières lettres du travail académique devait être déjà entre les mains de Coignard, imprimeur de l'Académie françoise (le privilége donné à l'Académie pour son Dictionnaire est de 1674). Or, d'après le témoignage même du privilége, la rédaction en était commencée dès 1635: elle devait donc représenter l'état de la langue, et de l'écriture en particulier, non pas en 1694, date de l'achèvement du dictionnaire, mais tel qu'il pouvait être vers 1660, époque de la mise sous presse de la première édition des cahiers. (On s'en convaincra en jetant les yeux sur le Tableau comparatif qui suit.) Or le travail

d’analyse et de coordination accompli par de savants académiciens pendant la longue période comprise entre 1635 et 1680, époque de l’apparition du Dictionnaire de Richelet, ainsi que toutes les propositions acceptables des grammairiens réformateurs étaient, pour ainsi dire, non avenues: l’Académie se croyait engagée par les décisions grammaticales et orthographiques adoptées dans les Cahiers, puis dans les premières lettres du Dictionnaire.

Il est résulté de cette lenteur du travail, très-explicable en pareille matière, qu’au point de vue de l’usage, même en fait d’écriture, l’œuvre académique s’est trouvée arriérée en naissant, et que l’orthographe du Dictionnaire de Richelet de 1680, si raisonnable en bien des points, n’a pu être sanctionnée en partie par l’Académie qu’en 1740, en partie qu’en 1835, et qu’il en reste même une certaine part en instance devant l’Académie de 1868.

En 1685 parut à Lyon chez Pierre Guillemin, en 1 vol. infolio, un *Dictionnaire général et curieux*, contenant les principaux mots et les plus usitez en la langue françoise, leurs définitions, divisions et étymologies par César de ROCHEFORT. L’ouvrage eut peu de succès, et partant peu d’influence. Son orthographe ne se distingue par rien de particulier de celle des dictionnaristes de son temps.

Antoine FURETIÈRE, chassé de l’Académie française en 1685 et mort en 1688, a laissé un *Dictionnaire universel* qui ne parut qu’en 1690, à Roterdam. Bien qu’il soit antérieur comme date de publication à la première édition de l’Académie, il est facile de s’assurer qu’il a beaucoup profité des discussions et des travaux de la compagnie auxquels il avait eu part lui-même. Son orthographe, loin d’être, comme celle de Richelet, en progrès marqué sur celle du

Dictionnaire de l’illustre Société, est plus inconséquente et moins régulière.

TABLEAU SYNOPTIQUE DU CHANGEMENT D’ORTHOGRAPHE DEPUIS LE XVe SIÈCLE DANS LES MOTS DIFFICILES.

[Titre inséré à la transcription d’après la Table des matières.]

Il m’a paru utile de résumer en un tableau synoptique les détails des vicissitudes orthographiques de quelques-uns des mots difficiles quant à l’écriture depuis 1420 jusqu’à nos jours, en extrayant la forme de chacun d’eux des anciens lexiques, soit manuscrits, soit imprimés, que je possède. Cette comparaison fait apparaître mieux qu’une longue dissertation la nature des causes qui ont agi, la persistance de certaines influences, et la raison du retour aux formes simplifiées.

Note. Ce tableau a dû être divisé en quatre à la transcription.

Pour faciliter la lecture les entrées ont été numérotées.

[Partie 1]

+———————+——————+—————+—————+

| | FIRMIN LE VER | PALSGRAVE | CATHOLICON |

| PRIMITIFS LATINS. | *Dictionarius* | *publ. en* |Abbreviatum_ |

| | Lat.-Gal._, | 1530, | de 1506 |

| | 1420-1440 | mais antér. | |

+–––––––––—+––––––—+––––—+–––––+

|Le *ch* (χ) étymologique. | | | |

|┌ | | | |

|| 1 *character* |caracter | » | » |

|| | (_caracter_)[95]| | |

|| 2 *cholera* |colere | » | » |

|| | (_colera_) | | |

|| 3 *corda* |corde | » | » |

|| *v. fr.* corde | (*corda*) | | |

|| 4 *schola* |escole | id. | » |

|| *v. fr.* escole | | | |

|| 5 *chelidonia* | » | » |celidoine |

|| 6 *stomachus* |_estomac_ |estomach |estoumac |

|| | | | |

|| 7 *chirurgus* |surgien |cirurgien | id. |

|| *v. fr.* cirurgien | (_cirurgicus_) | | |

|| 8 *chiromantia* | (_ciromantia_) | » | » |

|| 9 *chresma* |cremme |cresme | » |

|| *v. fr.* creisme | (_chrisma_) | | |

|└ | | | |

| | | | |

|Le *th* (θ) étymologique | | | |

|┌ | | | |

||10 *catholicus* |_catholique_ | » |catolique |

||11 *theatrum* | (Le Ver en donne| » | » |

|| | la définition. | | |

|| | *V.* au texte.) | | |

||12 *thema* |theume | » | » |

||13 *thesaurus* |tresor | » |tresor |

|| *v. fr.* thesaur | | | |

|└ | | | |

| | | | |

|*th* et *ph* | | | |

|┌ | | | |

||14 *orthographo* |ortografier | » | » |

|| | (_ortographo_) | | |

||15 *orthographia* |ortographiemens | » |orthographie |

|| | (_ortographia_) | | |

||16 *orthographus* |ortografieur | » | » |

|| | (_ortographus_) | | |





|Le *ph* (φ) étymologique | | | |



||17 *orphanus* |orfelin | » |_orphelin_ |

|| *v. fr.* orphenin | | | |

||18 *physicus* |fisicien | » |phisicien |

|| *v. fr.* fisicien | (_fisicus_) | | |

||19 *phthisicus* | » | » | » |

||20 *phantasticus* |fantasieux |phantasticq | » |

|| *v. fr.* fantastic | (_fantasticus_) | | |

||21 *phlegmaticus* |fleumatique | » |fleumatique |

|| *v. fr.* fleumatique | (_flegmaticus_) | | |

||22 *phreneticus* |frenetique | » |frenetique |

|| *v. fr.* frenasieux | (_freneticus_) | | |

||23 *phasianus* | » | » | » |

|| *v. fr.* phaisan | | | |

||24 *sulphur* |*soufre* | » |souffre |

||25 *cophinus* |cofin | » |cophin |

|| *v. fr.* coffin | (_cofinus_) | | |

|| et coffe | | | |

|└ | | | |

| | | | |

|L’*y* étymologique. | | | |

|┌ | | | |

||26 *hybernum* |iuer |yuer |iuer |

|| *v. fr.* iveir, iver, | | | |

|| yver | | | |

||27 *abyssus* |abisme | id. | id. |

|| | (_abissus_) | | |

||28 *tyrannus* |tirans, tirannie |_tyran_ |tiran |

|| | (*tyrannus*) | | |

||29 *mysterium* |mistere | » |mistere |

|| *v. fr.* mistère | (_misterium_) | | |

|└ | | | |

| 30 *septimana* |_semaine_ | » |sepmaine |

| *v. fr.* sepmaine | | | |

| septaine | | | |

| 31 *nepótem* |nepueu |neueu |nepueu |

| *v. fr.* neps- | | | |

| nieps-niez | | | |

| 32 *subtrahere* |soubtraire |substrayre | » |

| 33 *auscultare* |escouter |escolter | » |

| 34 *póllicem* |pauch |poulce | » |

| *v. fr.* poulce | | | |

| 35 *subridere* |soubsrire |soubzrire | » |

| *v. fr.* souzrire | (_surridere_) | | |

| 36 *suspicio* |souspechon |souspecionner |soupeconner |

| *v. fr.* soupeson, | (_suspicatio_) | | |

| souspesson, | | | |

| souppechon, | | | |

| souspeçon, sopecon | | | |

| 37 *aurifaber* |orfeure | id. | id. |

| *v. fr.* orfebvre | | | |

| 38 *sponsus* |espeux | » |espoux |

| *v. fr.* espous | | | |

+–––––––––—+––––––—+––––—+–––––+

| | FIRMIN LE VER | PALSGRAVE | CATHOLICON |

| PRIMITIFS LATINS. | *Dictionarius* / *publ. en* /Abbreviatum_ |

| | Lat.-Gal._, | 1530, | de 1506 |

| | 1420-1440 | mais antér. | |

+–––––––––—+––––––—+––––—+–––––+

| 39 *ptisana* |tisenne |tisanne |_tisane_ |

| | (_tipsana_)[96] | | |

| 40 *ætas* (_ætaticum_) |aage |aage | id. |

| *v. fr.* aé, eage | (de *etas*) | | |

| 41 *ostrea* |oistre |oystre | id. |

| *v. fr.* oistre | | | |

| 42 *cochlear* |cuillier |cuillier |cueillier |

| | (_coclear_) | | |

| 43 *paienor, paganus* |paien | » |payen |

| *v. fr.* payen | | | |

| 44 *bovem, bóvem* |beuf | » |beuf |

| *v. fr.* boef | | | |

| 45 *poma* |pomme |pomme | id. |

| *v. fr.* pome ou pomme| (_pomum_) | | |

| 46 *bona* |*bonne* | » | » |

| 47 *ratio—ratiocinium* |_raison, |resonnable |raisonnement |

| *v. fr.* reson— | raisonnable_ | | |

| resnable | | | |

| 48 *honórem* |*honneur* |honnieur |honneur |

| *v. fr.* honour | | | |

| 49 *abandonare* | » |_abandonner_ | » |

| *v. fr.* abandoner | | | |

| 50 *fidelis* |fidele | » | » |

| 51 *filiolus* |fillœul |filliol |fileul |

| *v. fr.* filleux | | | |

| 52 *auricula* |_oreille_ |oraille |oreille |

| *v. fr.* oreille | | | |

| 53 *patrinus* |parrin |pairrayn |patrain |

| 54 *matrina* |marrine | » |marrine |

| 55 *quadratum* |quarre, quarement| » |quarre |

| 56 *scala* |esquielle |eschiel ou |eschiale |

| *v. fr.* eschiele | | eschelle | |

| 57 *lacteo* |alaitier |alaicter |alaiter |

| *v. fr.* alaiter | (_lactare_) | | |

| 58 *carruca* |carette | » |charrete et |

| | | | charrette |

| 59 *stella* |estoile |estoille | id. |

| *v. fr.* estelle | | | |

| 60 *batuere* | » | » | » |

| (*v. fr.* abattre) | | | |

| 61 *abreviare* | » | » | » |

| 62 *condemnare* |(condempnation) |condampner | » |

| 63 *damnare* |(dampnable) |dampner |_damner_ |

| *v. fr.* damner | | | |

| 64 *domare* | » | » |_dompter_ |

| 65 *sollennitas* ou |(solennel, |solempite |solennite |

| *solemnitas* | solennelment) | (_sic_) | |

| *v. fr.* sollempniteit| | | |

| 66 *columna* |columne |colomppe |_colonne_ |

| *v. fr.* columbe | | columpne | |

| 67 (*v. fr.* | » | » | » |

| contrerolleur) | | | |

| 68 *cognoscere* |congnoistre |cognoistre | id. |

| *v. fr.* congnoistre | | | |

| 69 *parere* |apparoir | » | » |

| *v. fr.* parrer et | | | |

| paroir | | | |

| 70 *insimul* |ensamble |_ensemble_ | » |

| *v. fr.* ensemble | | | |

| 71 *plenus* |plain, |plain | id. |

| *v. fr.* plain | plainement | | |

| 72 *hedera* |erre |hierre | » |

| *v. fr.* hieres, | | | |

| hierre | | | |

| 73 *aqua* |yaue |eaue et *eau* |eau |

| *v. fr.* aage, aaige, | | | |

| aau, aigue, eaige, | | | |

| effve, iaue, yaue, | | | |

| eau | | | |

| 74 *luscinia* |lonseignol | » | » |

| *v. fr.*roxignous, | (de *lucinia*) | | |

| roxingnous, | | | |

| rossignous | | | |

+———————+——————+—————+—————+

[95] Les mots latins de cette colonne qui sont en italique

reproduisent exactement l’orthographe du manuscrit de Le Ver.

Dans les autres colonnes, l’italique indique l’identité de

l’orthographe des mots français avec celle de l’Académie en 1835.

Le guillemet (») indique l’absence du mot.

[96] TIPSANA, _ne, tisenne, id est succus ordei decoctus.

Catholicon dicit ptisana. Prima producitur. Vide in p._

[Partie 2]

+–––––+–––––+–––––+–––––+

| ANTONIO | ROBERT | LAIMARIE | NICOT |

| DE LEBRIXA | ESTIENNE | | |

| 1524 | 1549 | 1586 | 1613 |

+–––––+–––––+–––––+–––––+

|Le *ch* (χ) | | | |

| étymologique | | | |

| | | | |

| 1 » |caractere | » | id. |

| 2 » |cholere | id. |cholére |

| 3 chorde |corde | id. | id. |

| 4 escole |escole |eschole |escole |

| 5 chelydoyne |chelidoine | id. | id. |

| 6 estomach |estomach | id. | id. |

| 7 cirurgien |_chirurgien_ | id. |chirugien |

| 8 » |chiromantie | id. | id. |

| 9 cresme |cresme | id. |cresme |

| | et mieux | | |

| | chresme | | |

|Le *th* (θ) | | | |

| étymologique | | | |

| | | | |

|10 » |catholique | id. | id. |

|11 » |theatre | id. | id. |

|12 » |tesme ou thesme|thesme |tesme |

|13 tresor |thresor | id. | id. |

| | | | |

|*th* et *ph* | | | |

| | | | |

|14 » |ortografier | » | » |

|15 orthographie|ortographie | » |ortographie |

|16 » |ortografieur | » | » |

| | | | |

|Le *ph* (φ) | | | |

| étymologique | | | |

| | | | |

|17 orphelin |orfelin | id. | id. |

|18 » |_physicien_ | id. | id. |

|19 ptisique |ptisique | » | » |

|20 phantastique|_fantastique_ | id. | id. |

|21 fleumatique |_flegmatique_ |phlegmatique | id. |

|22 » |frenatique |frenetique et |frenatique et |

| | | frenaisie | freaisie |

|23 » |faisant |_faisan_ | id. |

|24 souffre |soulfre | id. | id. |

|25 » |_coffre_ | id. | id. |

| | | | |

|L’*y* | | | |

| étymologique | | | |

| | | | |

|26 yuer |yuer ou hyuer | id. | id. |

|27 » |abysme | id. | id. |

|28 tyrant |tyrant |tyran | id. |

|29 » |mystere | id. | id. |

|30 » | » |septmaine | » |

|31 nepueu |nepueu | id. | id. |

|32 *soustraire*|soubtraire | id. | id. |

|33 escouter |escouter | id. | id. |

|34 poux ou |poulce | id. | id. |

| poulce | | | |

|35 » |soubrire | id. | id. |

|36 » |souspecon | id. |_soupçon_ |

|37 orfeure |orfebure |orfeure | id. |

|38 espoux |espoux | id. | id. |

+–––––+–––––+–––––+–––––+

| ANTONIO | ROBERT | LAIMARIE | NICOT |

| DE LEBRIXA | ESTIENNE | | |

| 1524 | 1549 | 1586 | 1613 |

+–––––+–––––+–––––+–––––+

|39 tisane |tisanne |tisane |tisanne |

|40 eage |aage | id. | id. |

|41 oistre |huystre |ouystre ou |huitre |

| | | huistre | |

|42 coulliere |cuilier |cueillier |cuilier |

|43 » |payen | » |payen |

|44 beuf |beuf | id. | id. |

|45 pomme |pomme | id. | id. |

|46 bonne |bonne | id. | id. |

|47 raisonnable |raisonnement |raisonner | id. |

|48 honneur | id. | id. | id. |

|49 » |abandonner |abandonner | id. |

| | (de bandon) | | |

|50 » |fidele | id. |fidele et |

| | | | fidelle |

|51 fillol |_filleul_ | » | id. |

|52 oureille |oreille |id. |id. |

|53 parrin | id. | id. | id. |

|54 *marraine* |marrine | id. | id. |

|55 quarre | id. | id. | id. |

|56 eschelle |eschele | id. | id. |

|57 » |allaicter | id. | id. |

|58 charete |charette |*charrette* | id. |

|59 estoille | id. | id. | id. |

|60 » |abbatre | id. |abatre |

|61 » |abbreger | id. |abreger |

|62 » |_condamner_ | id. | id. |

|63 damner | id. | id. | id. |

|64 » |donter | id. | id. |

|65 solennite |*solennité* | id. | id. |

|66 colonne |colomne | id. | id. |

|67 » |contrerolleur | » | id. |

|68 congnoistre |cognoistre | id. | id. |

|69 apparoir |apparoir ou | » |apparoir ou |

| | apparoistre | | apparoistre |

|70 » |ensemble |id. ou | id. |

| | | ensemblement | |

|71 plain |_plein_ | id. | id. |

|72 » |hierre | id. | id. |

|73 eaue |eaue et eau | id. |eage ou eau |

|74 » |_rossignol_ | id. | id. |

+–––––+–––––+–––––+–––––+

[Partie 3]

+–––––+–––––+–––––+–––––+

| PH. MONET | N. DUEZ | ANT. OUDIN | RICHELET |

| 1630 | 1659 | 1660 | 1680 |

+–––––+–––––+–––––+–––––+

|Le *ch* (χ) | | | |

| étymologique | | | |

| | | | |

| 1 caractere |charactere |charactere |caractêre |

| 2 cholere |colere |cholere et |colére |

| | | colere | |

| 3 corde | id. | id. | id. |

| 4 escole |escole | id. |*école* |

| 5 chelidoine | id. | id. |*chélidoine* |

| 6 estomac | id. |estomac et |estomac |

| | | estomach | |

| 7 chirurgien | id. | id. | id. |

| 8 » |chiromantie | id. | id. |

| 9 creme |chresme |chresme |_chrême_ |

| | (lit.) et | | et crême |

| | creme | | |

| | (cuisine) | | |

|Le *th* (θ) | | | |

| étymologique | | | |

| | | | |

|10 catholique | id. | id. |catolique |

|11 theatre | id. | id. |téâtre |

|12 theme | id. | id. |téme ou |

| | | | théme |

|13 tresor |thresor | id. |tresor |

| | | | |

|*th* et *ph* | | | |

| | | | |

|14 » | » | » | » |

|15 » |ortographie | id. | id. |

|16 » | » | » | » |

| | | | |

|Le *ph* (φ) | | | |

| étymologique | | | |

| | | | |

|17 orfelin |orphelin | id. | id. |

|18 physicien |physicien | id. |phisicien |

|19 *phthisique*|phtisique | id. | id. |

|20 fantastique | id. | id. | id. |

|21 phlegmatique|flegmatique | id. |flegmatique |

|22 phrenetique |phrenetique | id. |phrénetique |

| | et phrenesie | | et phrénesie |

|23 faisan |phaisan | id. |faisan |

|24 soufre |soulphre | id. |soufre |

|25 cofre |coffre | id. |cofre |

| | | | |

|L’*y* | | | |

| étymologique | | | |

| | | | |

|26 hiuer |hyuer |hyver |*hiver* |

|27 abyme |abysme | id. |*abîme* |

|28 tiran | id. |tiran et tyran |tiran |

|29 mystere | id. |mistere et |mistere |

| | | mystere | |

|30 semaine | id. | id. | id. |

|31 neueu |nepueu |neveu | id. |

|32 soutraire |soustraire | id. | id. |

|33 ecouter |escouter | id. |_écouter_ |

|34 *pouce* |poulce | id. |pouce |

|35 *sourire* |sousrire | id. |sourire |

|36 soupçon | id. | id. | id. |

|37 orfeure |orfeure |orfebvre |_orfèvre_ |

|38 espous et |espoux | id. |_époux_ |

| epous | | | |

+-----+-----+-----+-----+

| PH. MONET | N. DUEZ | ANT. OUDIN | RICHELET |

| 1630 | 1659 | 1660 | 1680 |

+-----+-----+-----+-----+

|39 tisane | id. |ptisanne |tisanne |

|40 aage | id. | id. |*âge* |

|41 huitre |huistre | id. |_huître_ |

|42 cueillier |cuillier |*cuiller* |cuilier |

|43 paien |payen | id. |_païen_ |

|44 beuf |_bœuf_ | id. |beuf |

|45 pomme | id. | id. | id. |

|46 bonne | id. | id. | id. |

|47 raisonner | id. | id. | id. |

|48 honneur | id. | id. | id. |

|49 abandonner | id. | id. | id. |

|50 fidele | id. |fidelle |fidéle |

|51 » |filleul | id. | id. |

|52 oreille | id. | id. | id. |

|53 parrin |_parrain_ |parrain |parrein et |

| | | | parrain |

|54 marreine |marraine | id. |marreine et |

| | | | marraine |

|55 quarré |quarré | id. | id. |

| | | | |

|56 eschele et |eschelle | id. |_échelle_ |

| echele | | | |

|57 *allaiter* |allaicter | id. |alaiter |

|58 charrete |charette | id. | id. |

|59 estoile ou |estoille | id. |_étoile_ |

| etoile | | | |

|60 abatre |abbattre | id. |abatre |

|61 abbreger | id. | id. |abreger |

|62 condamner | id. | id. |condanner ou |

| | | | condâner |

|63 damner | id. | id. |dâner |

|64 domter |dompter | id. |domter |

|65 sollamnité |solennité |solemnité ou |solennité |

| | | solennité | |

|66 colomne | id. | id. |colonne |

|67 contreroleur|controlleur |contrerolleur |_contrôleur_ |

| | | et | |

| | | controollеur | |

|68 cognoitre, |connoistre | id. |connoître |

| connoitre | | | |

|69 apparoir |apparoir et | id. |aparoitre |

| | apparoistre | | |

|70 ansemble et |ensemble | id. | id. |

| ensemble | | | |

|71 plein et |plein | id. | id. |

| pleinemant | | | |

|72 hierre et |lierre | id. | id. |

| *lierre* | | | |

|73 eau | id. | id. | id. |

|74 rossignol | id. | id. | id. |

+-----+-----+-----+-----+

[Partie 4]

+–––––+–––––+–––––+–––––+

| FURETIÈRE | ACADÉMIE | ACADÉMIE | ACADÉMIE |

| 1690 | 1694 | 1740 | 1835 |

+–––––+–––––+–––––+–––––╢

|Le *ch* (χ) | | | |

| étymologique | | | |

| | | | |

| 1 caractere | id. |caractére |_caractère_ |

| 2 colere | id. |*colère* | id. |

| 3 corde | id. | id. | id. |

| 4 escole | id. |école | id. |

| 5 chelidoine | » | » |chélidoine |

| 6 estomac | id. | id. | id. |

| 7 chirurgien | id. | id. | id. |

| 8 chiromance | id. | id. |chiromancie |

| 9 chresme |chresme |chrême |chrême |

| et cresme | et créme | et crême | et *crème* |

| | | | |

|Le *th* (θ) | | | |

| étymologique | | | |

| | | | |

|10 catholique | id. | id. | id. |

|11 theatre | id. |théatre |_théâtre_ |

|12 theme | id. |_thème_ | id. |

|13 tresor |thresor |*trésor* | id. |

| | | | |

|*th* et *ph* | | | |

| | | | |

|14 ortografier |orthographier | id. | id. |

|15 orthographe |orthographe | id. | id. |

|16 » | » | » | » |

| | | | |

|Le *ph* (φ) | | | |

| étymologique | | | |

| | | | |

|17 orfelin |orphelin | id. | id. |

|18 physicien | id. | id. | id. |

|19 phtisique | id. |phthisique | id. |

|20 fantastique | id. | id. | id. |

|21 phlegmatique| id. | id. |flegmatique |

|22 frenetique | id. |_frénétique_ | id. |

| et frenesie | | et | |

| | | *frénésie* | |

|23 faisan | id. | id. | id. |

|24 soulfre |soufre | id. | id. |

|25 coffre | id. | id. | id. |

| | | | |

|L’*y* | | | |

| étymologique | | | |

| | | | |

|26 hiver | id. | id. | id. |

|27 abyme |abysme |abyme |abîme |

|28 tyran | id. | id. | id. |

|29 mystere | id. |_mystère_ | id. |

|30 semaine | id. | id. | id. |

|31 neveu | id. | id. | id. |

|32 soustraire | id. | id. | id. |

|33 escouter | id. | id. |écouter |

|34 poulce |pouce | id. | id. |

|35 sousrire | id. |sourire | id. |

|36 soupçon | id. | id. | id. |

|37 orfevre |orfévre | id. | id. |

|38 espoux | id. |époux | id. |

+–––––+–––––+–––––+–––––╢

| FURETIÈRE | ACADÉMIE | ACADÉMIE | ACADÉMIE |

| 1690 | 1694 | 1740 | 1835 |

+–––––+–––––+–––––+–––––╢

|39 tisane |ptisanne | id. |tisane |

|40 âge | id. | id. | id. |

|41 huistre | id. |huitre | id. |

|42 cuiller ou |cuillier ou | id. |cuiller |

| cuilliere | cuiller | | |

|43 payen | id. | id. |païen |

|44 bœuf | id. | id. | id. |

|45 pomme | id. | id. | id. |

|46 bonne | id. | id. | id. |

|47 raisonner | id. | id. | id. |

|48 honneur | id. | id. | id. |

|49 abandonner | id. | id. | id. |

|50 fidelle | id. |*fidèle* | id. |

|51 filleul | id. | id. | id. |

|52 oreille | id. | id. | id. |

|53 parrein |parrain | id. | id. |

| et parrain | | | |

|54 marreine |marraine | id. | id. |

|55 quarré |quarré ou carré|_carré_ | id. |

|56 eschelle | id. |échelle | id. |

|57 alaiter |allaicter |allaiter | id. |

|58 charrette | id. | id. | id. |

|59 estoile | id. |étoile | id. |

|60 abatre |abbatre |_abattre_ | id. |

|61 abreger |abbréger |_abréger_ | id. |

|62 condamner | id. | id. | id. |

|63 damner | id. | id. | id. |

|64 domter | id. | id. |dompter |

|65 solemnité |solemnité ou |solennité | id. |

| | solennité | | |

|66 colomne | id. |colonne | id. |

|67 controlleur |contrôleur | id. | id. |

|68 connoistre | id. |connoître |*connaître* |

|69 apparoistre,|apparoistre, |apparoître, |_apparaître_ |

| apparoître, | apparoir | apparoir | |

| apparoir, | | | |

| t. d. pal. | | | |

|70 ensemble | id. | id. | id. |

|71 plein | id. | id. | id. |

|72 lierre | id. | id. | id. |

|73 eau | id. | id. | id. |

|74 rossignol | id. | id. | id. |

+–––––+–––––+–––––+–––––+

ORTHOGRAPHE DE L’ACADÉMIE EN 1694, DATE DE LA PREMIÈRE ÉDITION DU DICTIONNAIRE.

Il n’est peutêtre pas sans intérêt de rechercher quels principes ont dirigé l’Académie française dans l’établissement des règles d’orthographe adoptées dans la

première édition de son Dictionnaire en 1694. Ces règles sont, pour la plupart, tombées en désuétude sous l'action du temps, mais il en reste encore des traces nombreuses dans presque toutes les parties de la sixième édition.

Pour déterminer ces principes, je m'attacherai à trois documents officiels:

La *Préface* du Dictionnaire même;

Les *Cahiers de remarques sur l'orthographe françoise pour estre examinez par chacun de messieurs de l'Académie*, sorte de mémento particulier destiné à assurer une certaine unité dans la discussion académique et à préparer la solution des difficultés grammaticales;

La *Grammaire de Regnier des Marais*, secrétaire perpétuel de la Compagnie, et chargé par elle de rédiger la Grammaire mentionnée dans les statuts de sa fondation.

1º *Préface du Dictionnaire de l'Académie*.

En 1694, l'Académie s'exprimait ainsi dans sa préface:

«L'Académie s'est attachée à l'ancienne orthographe receuë parmi

tous les gens de lettres, parce qu'elle ayde à faire connoistre

l'origine des mots. C'est pourquoy elle a creu ne devoir pas

authoriser le retranchement que des particuliers, et principalement

les imprimeurs, ont fait de quelques lettres, à la place desquelles

ils ont introduit certaines figures qu’ils ont inventées[97], parce

que ce retranchement oste tous les vestiges de l’analogie et des

rapports qui sont entre les mots qui viennent du latin ou de quelque

autre langue. Ainsi elle a écrit les mots *corps, temps* avec un *p*

et les mots *teste, honneste* avec une *s* pour faire voir qu’ils

viennent du latin *tempus, corpus, testa, honestus*... Il est vray

qu’il y a aussi quelques mots dans lesquels elle n’a pas conservé

certaines lettres caracteristiques qui en marquent l’origine, comme

dans les mots *devoir, fevrier*, qu’on escrivoit autrefois *debvoir*

et *febvrier* pour marquer le rapport entre le latin *debere* et

februarius. Mais l’usage l’a decidé au contraire; car il faut

reconnoistre l’usage pour le maistre de l’orthographe aussi bien

que du choix des mots. C’est l’usage qui nous mene insensiblement

d’une maniere d’escrire à l’autre, et qui seul a le pouvoir de le

faire. C’est ce qui a rendu inutiles les diverses tentatives qui

ont esté faites pour la reformation de l’orthographe depuis plus

de cent cinquante ans par plusieurs particuliers qui ont fait des

regles que personne n’a voulu observer[98]. Ce n’est pas qu’ils

ayent manqué de raisons apparentes pour deffendre leurs opinions

qui sont toutes fondées sur ce principe, qu’il faut que l’escriture

represente la prononciation; mais cette maxime n’est pas absolument

veritable; car si elle avoit lieu, il faudroit retrancher l’*r*

finale des verbes *aymer, ceder, partir, sortir*[99], et autres de

pareille nature dans les occasions où on ne les prononce point,

quoy qu’on ne laisse pas de les escrire. Il en estoit de mesme dans

la langue latine où l’on escrivoit souvent des lettres qui ne se

prononçoient point. Je ne veux pas, dit Ciceron, qu’en prononçant on

fasse sonner toutes les lettres avec une affectation desgoustante:

Nolo exprimi litteras putidius (3, *de Orat.*). Ainsi on prononçoit

multimodis et *tectifractis* quoy qu’on écrivist *multis modis* et

tectis fractis, ce qui fait voir que l’escriture ne represente pas

tousjours parfaitement la prononciation; car comme la peinture qui

represente les corps ne peut pas peindre le mouvement des corps, de

mesme l’escriture qui peint à sa maniere le corps de la parole, ne

sçauroit peindre entierement la prononciation qui est le mouvement de

la parole. L’Académie seroit donc entrée dans un détail tres-long et

tres-inutile, si elle avoit voulu s’engager en faveur des estrangers

à donner des regles de la prononciation. Quiconque veut sçavoir la

veritable prononciation d’une langue qui luy est estrangere, doit

l’apprendre dans le commerce des naturels du pays; toute autre

methode est trompeuse, et pretendre donner à quelqu’un l’idée d’un

son qu’il n’a jamais entendu, c’est vouloir donner à un aveugle

l’idée des couleurs qu’il n’a jamais veuës. Cependant l’Académie n’a

pas negligé de marquer la prononciation de certains mots lors qu’elle

est trop esloignée de la maniere dont ils sont escrits et l’*s* en

fournit plusieurs exemples; c’est une des lettres qui varient le plus

dans la prononciation lors qu’elle precede une autre consone, parce

que tantost elle se prononce fortement, comme dans les mots _peste,

veste, funeste_, tantost elle ne sert qu’à allonger la prononciation

de la syllabe, comme dans ces mots *teste, tempeste*; quelquefois

elle ne produit aucun effet dans la prononciation, comme en ces mots,

espée, esternuer; c’est pourquoy on a eu soin d’avertir le lecteur

quand elle doit estre prononcée. Il y a des mots où elle a le son

d’un *z*, et c’est quand elle est entre deux voyelles, comme dans ces

mots *aisé, desir, peser*. Mais elle n’est pas la seule lettre qui

soit sujette à ces changemens. Le *c* se prononce quelquefois comme

un *g*, ainsi on prononce *segret* et non pas *secret*, *segond*

et non pas *second*, *Glaude* et non pas *Claude*, quoy que dans

l’escriture on doive absolument retenir le *c*. Ainsi les Romains

prononçoient *Gaius*, quoy qu’ils escrivissent *Caius*, *Amurga* quoy

qu’ils escrivissent *Amurca*, selon l’observation de Servius sur le

premier livre des Georgiques; ce qui acheve de confirmer ce qu’on

vient de dire que la prononciation et l’orthographe ne s’accordent

pas tousjours et que c’est de la vive voix seule qu’on peut attendre

une parfaite connoissance de la prononciation des langues vivantes

et qu’on n’appelle vivantes que parce qu’elles sont encore animées

du son et de la voix des peuples qui les parlent naturellement; au

lieu que les autres langues sont appellées mortes, parce qu’elles ne

sont plus parlées par aucune nation, et n’ont plus par consequent que

des prononciations arbitraires au deffaut de la naturelle et de la

veritable qui est totalement ignorée[100].»

[97] Les accents.

[98] Moins de cent ans après, l’Académie devait, conformément aux

propositions de la plupart des novateurs, simplifier l’écriture

de près de cinq mille mots et introduire les accents dans le

corps d’une grande partie d’entre eux.

[99] Par cet exemple, on voit que dans *partir, sortir*, on ne

prononçait pas le *r*, de même que nous ne le faisons pas sentir

dans *aimer, céder* non suivis d’une voyelle.

[100] La préface du premier Dictionnaire de l’Académie, en 1694,

a été écrite par Regnier des Marais, et l’epître dédicatoire

au Roi, par Perrault. On croit que les observations sur cette

dédicace publiées par d’Olivet, à la fin de ses _Remarques sur

les tragédies de Racine_ (Paris, Gandouin, 1738, in-12), sont

dues à Racine et à Regnier des Marais.

Dans cette préface comme dans les autres citations, j’ai suivi

scrupuleusement l’orthographe même des textes. Quant à la

ponctuation qui, n’étant soumise à aucune règle fixe, nuit

parfois à l’intelligence du sens, j’ai dû la rétablir d’après

l’usage des bonnes imprimeries. Le grand nombre des majuscules,

employées souvent d’une façon arbitraire, est modifié selon

habitudes actuelles.

On doit cependant signaler dans cette préface l’emploi du (;)

suivi d’une majuscule qui remplit la fonction d’une ponctuation

intermédiaire entre le point-virgule (;) et le point. (Les deux

points (:) remplissent une autre fonction.) Il est regrettable

qu’on ait abandonné un secours utile quelquefois et qui, du

reste, avait un précédent, ainsi qu’on en peut juger par les

textes grecs de ma *Bibliothèque des auteurs grecs*. Cette

ponctuation intermédiaire s’y trouve remplacée par l’emploi de

la minuscule simple après le point, pour indiquer une suspension

moins forte que lorsque le point est suivi de la majuscule.

La comparaison de notre orthographe académique, d’après la

dernière édition du Dictionnaire de 1835, avec celle du

Dictionnaire de 1694, prête une grande force aux instances de

ceux qui veulent améliorer l’état de choses actuel.

2º *Cahiers de remarques rédigés pour le Dictionnaire de 1694*.

Dans les *Cahiers* dressés par l’Académie pour éclairer la discussion des mots du Dictionnaire de 1694, se trouvent des règles de détermination orthographique qu’elle n’a formulées nulle part ailleurs. Ces Cahiers étaient tirés strictement à quarante exemplaires au nom de chacun des membres. Il en existe deux éditions[101]. C’est sur l’exemplaire de Racine de la première édition, conservé à la Bibliothèque impériale, que j’ai transcrit ce qui suit. On y voit établie la règle du doublement de la consonne avec ses nombreuses exceptions, celle de la composition de nos mots avec les prépositions latines. La loi de la configuration étymologique paraît déjà subir de notables restrictions, faites au nom de l’usage. Voici l’analyse de quelques-unes des principales remarques:

[101] M. Ch. Marty-Laveaux a réédité en 1863, chez le libraire J.

Gay, à trois cents exemplaires, ces deux éditions en les faisant

précéder d’une intéressante introduction.

«La premiere observation que la Compagnie a creu devoir faire est

que, dans la langue françoise, comme dans la pluspart des autres,

_l’orthographe n’est pas tellement fixe et determinée qu’il n’y ait

plusieurs mots qui se peuvent escrire de deux differentes manieres,

qui sont toutes deux esgalement bonnes, et quelquefois aussi il y en

a une des deux qui n’est pas si usitée que l’autre, mais qui ne doit

pas estre condamnée_.

«Generalement parlant, la Compagnie prefere l’ancienne orthographe

qui distingue les gens de lettres d’avec les ignorans, et est d’avis

de l’observer par tout, hormis dans les mots où un long et constant

usage en a établi une differente.

«L’ancienne orthographe peche quelquefois en lettres superfluës;

mais il ne faut pas les appeller ainsi quand elles servent à marquer

l’origine, comme en ce mot *vingt*, qui s’escrit de la sorte,

encore que le *g* ne se prononce point, parce qu'il vient du latin

viginti. Il n'en est pas de mesme quand l'usage a depuis longtemps

reglé le contraire: ainsi on n'orthographie plus le mot *escripre*

avec un *p* ni *escripture*.»

Suivent quelques règles sur la permutation des consonnes ou le maintien des consonnes caractéristiques, règles que l'usage a consacrées ou que l'Académie a abrogées elle-même en 1740.

Cependant, le passage suivant est à noter particulièrement: il explique et justifie l'abandon des caractères étymologiques dans les mots tirés du grec et devenus d'un usage vulgaire: «Plusieurs aussi escrivent: *fantaisie, fantastique, fantasque, fantosme*, mais d'autres veulent un *ph* à *phantaisie*, qui signifie cette faculté de l'ame que les Latins appellent imagination; mais *fantaisie* que signifie caprice, bizarrerie, s'escrit avec *f*. *Ce n'est pas que les deux mots n'ayent la mesme origine, mais le dernier, à force d'estre usité et de passer dans les mains de tout le monde, a changé son* PH *grec en un* F *françois*.»

C'est ce dernier précepte qui aurait dû être appliqué plus rigoureusement dans les éditions successives du Dictionnaire.

«On doit garder, ajoute le Cahier, les doubles consones aux mots

où il y en avoit dans le latin, par example, deux *bb*, deux *cc*,

deux *dd*, *etc.* D’autre costé, pour l’ordinaire la consone n’est pas

double dans le françois quand elle ne l’estoit point dans le latin.»

Le Cahier, pour être conséquent avec l’exemple qu’il donne en écrivant partout *consone* avec un seul *n*, aurait dû supprimer la double lettre à *persone*, à *sonette*, à *pome*, etc., *etc.*

«Les composez et les derivez suivent l’orthographe de leurs simples.»

Le Cahier passe ensuite en revue les prépositions latines qui entrent dans la composition des mots français. «Quand la preposition *a* est suivie d’un *g* ou d’une *m*, ces consones ne se doublent pas, excepté pour le *g* les mots où il est déja double en latin. Exemples: *aggreger, aggresseur, aggraver, exaggerer*. Toute autre consone que *g* ou *m* se double: *abbatre, abbonner, abbreuver, abbreger, abbrutir*.» Il y a un certain nombre d’exceptions indiquées.

«Avec la préposition *ad* il y a à distinguer; quelques-uns enlèvent

le *d*, mais la meilleure orthographe le conserve. Exemples:

_addonner, adjoint, adjourner, adjouster, adjuger, adjuster,

admettre, admirable, admiral_[102], _admis, admodier, admonester,

addresser, advis, advocat_. Quelques-uns neantmoins escrivent

ENCORE[103] *avis, avertissement, avertir* et *avocat* sans *d*.»

[102] On a reconnu plus tard que le mot *amiral* vient de l’arabe

émir. La préposition *ad* des Latins n’avait rien à faire ici.

[103] L’habitude d’écrire simplement et d’essayer de figurer

la prononciation plutôt que l’étymologie est plus ancienne en

France que l’Académie de 1694 ne paraît le supposer, car cet

usage remonte à l’époque même de nos plus anciens monuments

écrits du XIe, du XIIe et du XIIIe siècle (_Lois de Guillaume,

Apocalypse, Quatre Livres des rois_, etc.). Le mot *appellata*,

que l’Académie de 1694 écrit *appellée*, est figuré ainsi,

apeled et *apelee*; le *tesmoignage* (_testimonium_) est alors

testimoine ou *tesmoigne*; les *yeux*, comme écrivait R.

Estienne, sont des *oils*, *etc.* Il est vrai que, depuis le XIVe siècle, les clercs, fort épris du latin, se sont donné carrière pour saupoudrer de plus en plus leurs transcriptions de lettres étymologiques et souvent de lettres qui ne le sont pas; mais c'est à partir de la Renaissance de l'antiquité que cette fièvre d'érudition a pris son plus grand développement. Voir plus haut, p. 112.

«Preposition *e*. Devant un mot simple commençant par *f*, cette consone se double. Exemples: *effaroucher, effeminer*. Devant toute autre consone que *f*, on met aprés la preposition latine un *s*. Exemples: _esbattre, esmouvoir, espleurer, espris, esrailler, estester_, *etc.*

«La preposition *sous* garde son *s*. Exemples: _sousbarbe, souschantre, souslever, souspeser, souspir, soustenir, soustraire_. Quelques-uns neantmoins escrivent *soupir* et

soutenir.»

Mais l’Académie, en 1740, a décidé contrairememt à la plupart des règles des Cahiers de 1694. Il suffit d’indiquer quelques mots extraits des séries complètes du Cahier qu’elle a rectifiés dès sa troisième édition: *appanage, appaiser, appercevoir*, etc.; *desboetter, desbotter, desborder, desbourser, esbattre, esbranler, escarter*, qu’elle écrit les uns par un seul *p* et les autres sans *s*.

Dans le Cahier on autorise cependant d’écrire *deffaillir* et *defleurir, deffaire* et *defricher*, et l’on remarque que quelques mots qui n’avaient pas d’*h* en latin en ont pris en français: «_ululare_, hurler; *altus*, haut; *exaltare*, exhausser; *ostreum*, huistre; *oleum*, huile; *ostium*, huis; *octo*, huit.»

Voici ce qui est dit à l’article DU CIRCONFLEXE:

«Le circonflexe mis sur une syllabe marque bien qu’elle est longue;

mais ce n’est pas pour cela qu’on l’y met, c’est pour montrer qu’on y

a retranché une voyelle, comme on fait en grec aux verbes et aux noms

contractes[104]. Par exemple, on le met en *bâiller, râiller*,

contractes de *beailler* et de *riailler*; à _âge, blessûre, j’ay

pû, ingenûment, assidûment_, *etc.* Les novateurs de l’orthographe

le veulent substituer à la place de l’*s* muette, et escrivent

tempête, bête, ôter, etc.»

[104] Cet accent circonflexe joue encore dans notre orthographe

le double rôle, de marquer la suppression d’une lettre, comme

dans *affût, affûtage, aîné*, vous *arrivâtes*, nous

crûmes, etc., et de rendre la syllabe longue, comme dans

bâche, bêche, bellâtre, câlin, *etc.* Il y a là une source

de nombreuses difficultés pour les étrangers.

L’opinion des novateurs a prévalu, et l’Académie a même retranché l’accent circonflexe à la plupart des mots qui ont subi une contraction: *railler, blessure, pu, ingénument*. Elle l’a conservé à *assidûment*.

On lit à l’article de la DIVISION:

«La division se met entre deux mots qui, en effet, ne font qu’un,

mais qui ne sont pas entierement joincts; comme _eux-mesmes,

re-saler, re-sumer, francs-fiefs, cordonbleu, grandcroix,

ciel-de-lict, entre-post_, *etc.* On la met aussi entre la troisieme

personne singuliere tant du present de l’indicatif que du futur,

et le pronom personnel *il* et *elle*, et l’impersonnel *on*.

Exemples: _parle-il, mange-elle, disne-on ceans, ira-il,

dira-elle, sonnera-on_. C’estoit l’ancienne orthographe, dont la

raison est assez connüe à ceux qui connoissent la langue françoise

du quatorziesme et quinziesme siecle. Mais depuis quelques années

on s’est advisé de mettre entre ces mots deux tirets et un *t* au

milieu, de cette sorte, *dira-t-il, ira-t-on*. Ie voy grand nombre

de gents qui s’opposent à cet usage, et disent qu’il n’y en a aucune

raison, ny aucun exemple chez nos anciens. Messieurs jugeront si leur

opposition est bien fondée; et chacun marquera, s’il luy plaist, ce

qu’il voudroit changer, corriger, retrancher et adjouster à tout ce

Traitté, tant pour le gros et pour l’ordre, que pour le détail et

pour les exemples.»

3º *Grammaire de Regnier des Marais*.

Dans sa *Grammaire*, publiée en 1706, Regnier des Marais, qu'on peut supposer avoir été le rédacteur des Cahiers, expose les mêmes principes avec plus de développements. (Voir plus loin l'analyse de cette Grammaire, p. 136.)

Ainsi donc, l'Académie de 1694 procédait en matière d'orthographe, sous l'influence gréco-latine, en vue d'une conformité aussi intime que possible avec l'écriture du latin littéraire. Bien qu'elle tienne peu de compte des concessions que le latin vulgaire, la basse latinité et les écrivains français du XIIe au XVIe siècle avaient faites à la prononciation, on remarque une tendance à s'écarter de l'orthographe des Cahiers de remarques rédigés par Regnier des Marais; elle fait quelques sacrifices à la nécessité de simplifier, qui est propre au génie de notre langue et à sa prosodie. Aussi la lecture, d'après ces principes mixtes de 1694, devait être fort difficile, par suite de la multiplicité de ces consonnes ramenées du latin du siècle d'Auguste, consonnes qui tantôt se prononçaient et tantôt ne se prononçaient point. Ronsard, ainsi que le grand Corneille, tous deux véritablement Français, avec des idées et des sentiments antiques, avaient mieux compris l'organisme de notre langue. C'est un grand honneur pour l'Académie d'avoir osé, dès 1740, se déjuger elle-même en renonçant aux règles et aux idées théoriques qu'elle avait adoptées en 1694, et d'avoir su rentrer dans la voie de la tradition et de la vérité pratique.

APPENDICE *B*.

OPINION DE RONSARD SUR L’ORTHOGRAPHE ÉTYMOLOGIQUE.

Ronsard, par l’ampleur et la hardiesse de son esprit, devançant son siècle et ceux qui l’ont suivi, a découvert en partie les différences qui distinguent certaines de nos lettres de leurs correspondantes chez les anciens, et affirmé les droits de notre langue à une orthographe qui lui soit propre. Il se rencontre ainsi, à cent ans de distance, avec Corneille, pour ouvrir la voie dans laquelle l’Académie devait successivement entrer. Sans l’opposition de ses amis, il eût accepté volontiers en grande partie les réformes de Meigret[105]; mais il se borne pour le moment à l’expulsion de l’*y* étymologique, à la suppression des consonnes superflues, telles que le double *cc* au mot *accorder* (qu’il écrit *acorder*), à l’adoption de l’accent aigu dans nombre de cas, et au remplacement du *ph* par un *f*. Il réclame de nouveaux signes pour *i* et *u* consonnes (*j* et *v*), pour *ll* mouillé, *gn* et *ch*, et la restitution de *k* et *z*, qu’il demande de *remettre en leur premier honneur*[106].

[105] Joachim du Bellay témoigne le même regret (voir plus loin,

App. D), et l’exprime avec une naïve énergie.

[106] Préface de la *Franciade*.

Il s’exprime ainsi dans l’avertissement au lecteur placé en tête de son *Abrégé de l’art poëtique* (édit. de 1623, t. II, page 1616):

«I’avois deliberé, lecteur, suiure en l’orthographe de mon liure

la plus grand’part des raisons de Louys Meigret, homme de sain et

parfait iugement (qui a le premier osé desiller les yeux, pour voir

l’abus de notre escriture), sans l’aduertissement de mes amis,

plus studieux de mon renom que de la verité; me peignant au deuant

des yeux le vulgaire, l’antiquité, et l’opiniastre aduis des plus

celebres ignorans de nostre temps; laquelle remonstrance ne m’a

tant sceu espouuanter, que tu n’y voyes encore quelques marques de

ses raisons (de Meigret). Et bien qu’il n’ait totalement raclé la

lettre grecque Y, comme il deuoit, ie me suis hazardé de l’effacer,

ne la laissant seruir sinon aux propres noms grecs, comme en Tethys,

Thyeste, Hippolyte, Vlysse, à fin qu’en les voyant, de prime face,

on cognoisse quels ils sont et de quel païs nouuellement venus vers

nous: non pas en ces vocables, _abisme, cigne, Nimphe, lire,

sire_ (qui vient comme l’on dit de κύριος, changeant la lettre κ

en σ[107]), lesquels sont desia receus entre nous pour françois,

sans les marquer de cet espouuantable crochet de *y*, ne sonnant

non plus en eux que nostre *i* en *ire, simple, lice, lime*.

Bref, ie suis d’opinion (si ma raison a quelque valeur), lors que

tels mots grecs auront longtemps demeuré en France, les receuoir en

nostre megnie[108], puis les marquer de l’*i* françois pour monstrer

qu’ils sont nostres, et non plus incogneus estrangers; car qui est

celuy qui ne iugera incontinent que _Sibille, Cibelle, Cipris,

Ciclope, Nimphe, lire_, ne soient naturellement grecs, ou

pour le moins estrangers, puis adoptez en la famille des François,

sans les marquer de tel espouuantail de Pythagore? Tu dois sçauoir

qu’un peu devant le siecle d’Auguste, la lettre grecque Y estoit

incogneuë aux Romains, comme l’on peut voir par toutes les comedies

de Plaute, où totalement tu le verras osté, ne se seruant point d’vn

charactere estranger dans les noms adoptez, comme *Amphitruon*,

pour *Amphitryon*: et si tu me dis qu’anciennement la lettre *y* se

prononçoit comme auiourd’huy nous faisons sonner nostre *u* latin,

il faut donc que tu le prononces encores ainsi, disant *Cubelle*

pour *Cybelle*; mais ie te veux dire dauantage, que l’*y* n’a pas

esté tant affecté des Latins (ainsi qu’asseurent nos docteurs) pour

le retenir comme enseigne en tous les vocables des Grecs tournez par

eux en leur langue, mais ils l’ont ordinairement transformé, ores

en *u*, comme μῦς, *mus*, ores en *a*, κύων, *canis*, ores en *o*,

ὕπνος, *somnus*, tournant l’esprit aspre noté sur ὑ en *s*, comme

estoit presque leur vieille coustume, auant que l’aspiration *h* fust

trouuée. Ie t’ay bien voulu admonester de cecy, pour te monstrer que

tant s’enfaut qu’il faille escrire nos mots françois par l’*y* grec,

que nous le pouvons bien oster, suivant ce que i’ay dit, hors du nom

naturel, pourueu qu’il soit vsité en nostre langue. Et si les Latins

le retiennent en quelques lieux, c’est plus pour monstrer l’origine

de leur quantité, que pour besoin qu’ils en ayent. S’il aduient que

nos modernes sçauants se vueillent trauailler d’inuenter des dactyles

et spondées en nos vers vulgaires, lors à l’imitation des Latins,

nous le pourrons retenir dans les noms venus des Grecs, pour monstrer

la mesme quantité de leur origine. Et si tu le vois encore en ce mot,

yeux, seulement, sçache que pour les raisons dessus mentionnées,

obeïssant à mes amis, ie l’ay laissé maugré moy, pour remedier à

l’erreur auquel pourroient tomber nos scrupuleux vieillars, ayant

perdu leur marque en la lecture des *yeux* et des *jeux* (_sic_): te

suppliant, lecteur, vouloir laisser en mon liure la lettre *i*, en

sa naïue signification, ne la deprauant point, soit qu’elle commence

la diction, ou qu’elle soit au milieu de deux voyelles, ou à la

fin du vocable, sinon en quelques mots, comme en *ie*, en _i’eus,

iugement, ieunesse_, et autres, où abusant de la voyelle I, tu le

liras pour I consonne inuenté par Meigret, attendant que tu receuras

cette marque d’I consonne, pour restituer l’I voyelle en sa premiere

liberté. Quant aux autres diphthongues[109], ie les ay laissées en

leur vieille corruption, avecques insupportables entassemens de

lettres, signe de nostre ignorance et de peu de iugement, en ce qui

est si manifeste et certain: estant satisfait d’avoir deschargé mon

liure, pour cette heure, d’vne partie de tel faix: attendant que

nouueaux characteres seront forgez pour les syllabes _ll, gn,

ch_ et autres. Quant à la syllabe *ph*, il ne nous faut autre note

que nostre F, qui sonne autant entre nous que φ entre les Grecs,

comme manifestement tu peux voir par ce mot φίλη, *feille*[110].

Et si tu m’accuses d’estre trop inconstant en l’orthographe de ce

liure, escriuant maintenant, espée, *épée*, accorder, *acorder*,

vestu, *vétu*, espandre, *épandre*, blasmer, *blâmer*, tu t’en dois

colerer contre toy mesmes, qui me fais estre ainsi, cherchant tous

les moyens que je puis de seruir aux oreilles du sçauant, et aussi

pour accoustumer le vulgaire à ne regimber contre l’éguillon, lors

qu’on le piquera plus rudement, monstrant par cette inconstance, que

si i’estois receu en toutes les saines opinions de l’orthographe, tu

ne trouuerois en mon liure presque vne seule forme de l’escriture que

sans raison tu admires tant.»

[107] On a reconnu depuis la véritable origine, le latin

senior, de ce mot sire. Il a été d’abord *senre* ou *sendre*

(_sendra_ dans le serment de 842), puis *sires*, et enfin

sire, quand l’*s* du cas-sujet eut disparu. L’accusatif

seniorem a donné le cas-régime *seignur, signor, seigneur*.

Identiques à l’origine, comme *moindre* et _mineur, mes

sire_ et *mon seigneur*, ces deux cas d’un même mot ont été

conservés dans la langue, avec des acceptions différentes. Mais,

jusqu’au XIIIe siècle, ils étaient employés l’un comme sujet,

l’autre comme régime. «Je me chevauchoie d’Amiens à Corbie;

s’encontrai le roi et sa maisnie (maison, de *mansio*).—A cui

es tu? dit-il.—*Sire*, je suis à mon *signor*.—Qui est tes

sires?—Li barons me dame (le mari de ma dame).—Qui est ta

dame?—La fame de mon *signor*.» (La *Riote del monde*, dans *Nouv. rec. de contes*, t. I, p. 473.)

[108] Voir la note précédente.

[109] Doubles consonnes, selon l’acception d’autrefois.

[110] Peutêtre faut-il lire φύλλον, *feuille*.

APPENDICE *C*.

OPINIONS DE PLUSIEURS MEMBRES DE L’ACADEMIE FRANÇAISE ET DE L’ACADÉMIE DES BELLES-LETTRES SUR L’ORTHOGRAPHE ET LA RÉFORME ORTHOGRAPHIQUE.

(On trouvera plus loin, dans l’Appendice D, l’analyse des méthodes orthographiques proposées par plusieurs d’entre eux.)

Nicolas PERROT D’ABLANCOURT, membre de l’Académie en 1637. Partisan, ainsi que Bossuet et Corneille, de la simplification de l’orthographe, il s’exprime ainsi dans la préface de sa traduction de Thucydide (Paris, 1622, in-fol.):

«Avant que de finir il sera bon de mettre icy quelques remarques

touchant l’Ortografe et la Grammaire….. Je suy l’ortografe

moderne qui retranche les lettres superfluës et je ne mets qu’un

T à *ataquer*, à *atendre*, pour empescher qu’on ne s’abuse à la

prononciation. Et ceux qui soustiennent l’opinion contraire ne

sçauroient nier que l’Ortografe ne se soit purifiée peu à peu puisque

les langues ne sont jamais si parfaite que lorsqu’elles s’eloignent

le plus de leur origine, et qu’elles ont perdu, s’il faut ainsi dire,

les marques de l’enfance.»

Dans l’avertissement, qui n’a que six feuillets, j’ai recueilli des mots ainsi écrits:

_Acuser, afaire, afection, alumer, aparence, aparent,

apeler, aprendre, aquerir, atacher, atribuer, avanture,

condanner, le diférent, embaras, exemter, faloir_ (il a

falu), _flater, flote, frase, lute, metempsycose, moquer, ocasion, ofrir, raport, raporter, soufrir, stile_; il écrit *modelle, fidelle, infidelle*; je *voy*, je *suy*; il supprime le *d* à je *prens*, je *vens*; le *p* à *tems*; il écrit *qu'ils vinsent* et omet le *d* et le *t* dans les pluriels: les *grans hommes, les defaus*, *etc.* Il écrit aussi: _Philipe, Peloponese, Quersonese, Carès, Kios_ (l'île de Chio).

PIERRE CORNEILLE, membre de l'Académie française en 1647, s'est beaucoup préoccupé de l'orthographe. Il désirait sinon une réforme complète, du moins plus qu'une régularisation. Trente ans avant la première édition du Dictionnaire de l'Académie, en tête de l'édition de luxe donnée par lui-même en 1664 (le *Théâtre de P. Corneille, reveu et corrigé par l'autheur*, impr. à Rouen, 2 vol. in-fol.), il s'exprime ainsi dans un *Avis au lecteur*:

«Vous trouuerez quelque chose d'étrange aux innouations en l'Ortographe que j'ay hazardées icy, et ie veux bien vous en rendre raison. L'vsage de nostre langue est à present si épandu par toute l'Europe, principalement vers le Nord, qu'on y voit peu d'Estats où

elle ne soit connuë; c’est ce qui m’a fait croire qu’il ne seroit

pas mal à propos d’en faciliter la prononciation aux estrangers,

qui s’y trouuent souuent embarrassez par les diuers sons qu’elle

donne quelquefois aux mesmes lettres. Les Hollandois m’ont frayé le

chemin, et donné ouuerture à y mettre distinction par de differents

caracteres, que jusqu’icy nos imprimeurs ont employé indifferemment.

Ils ont séparé les *i* et les *u* consones d’auec les *i* et les

u voyelles, en se seruant tousiours de l’*j* et de l’*v* pour

les premieres, et laissant l’*i* et l’*u* pour les autres, qui

jusqu’à ces derniers temps auoient esté confondus….. Leur exemple

m’a enhardy à passer plus auant. I’ay veu quatre prononciations

differentes dans nos *ſ* et trois dans nos *e*, et j’ay cherché les

moyens d’en oster toutes ambiguïtez, ou par des caracteres differens,

ou par des régles generales, auec quelques exceptions. Ie ne sçay si

j’y auray reüssi, mais si cette ébauche ne déplaist pas, elle pourra

donner iour à faire vn trauail plus acheué sur cette matiere, et

peut-estre que ce ne sera pas rendre vn petit seruice à nostre langue

et au public.

«Nous prononçons l’*s* de quatre diuerses manieres: tantost nous

l’aspirons, comme en ces mots, *peſte, chaſte*; tantost elle

allonge la syllabe, comme en ceux-cy, *paſte, teſte*; tantost elle

ne fait aucun son, comme à *eſblouïr, eſbranler, il eſtoit*;

et tantost elle se prononce comme vn *z*, comme à _preſider,

preſumer_. Nous n’auons que deux differens caracteres, *ſ* et *s*,

pour ces quatre differentes prononciations: il faut donc establir

quelques maximes generales pour faire les distinctions entieres.

Cette lettre se rencontre au commencement des mots, ou au milieu,

ou à la fin. Au commencement elle aspire toujours: _ſoy, ſien,

ſauuer, ſuborner_; à la fin, elle n’a presque point de son, et ne

fait qu’allonger tant soit peu la syllabe, quand le mot qui suit se

commence par vne consone, et quand il commence par vne voyelle, elle

se détache de celuy qu’elle finit pour se joindre auec elle, et se

prononce toûjours comme vn *z*, soit qu’elle soit précedée par vne

consone ou par vne voyelle.

«Dans le milieu du mot, elle est, ou entre deux voyelles, ou aprés

vne consone, ou auant vne consone. Entre deux voyelles elle passe

tousiours pour *z*, et aprés vne consone elle aspire tousiours,

et cette difference se remarque entre les verbes composez qui

viennent de la mesme racine. On prononce *prezumer, reziſter*, mais

on ne prononce pas *conzumer*, n’y *perziſter*. Ces régles n’ont

aucune exception, et j’ay abandonné en ces rencontres le choix des

caracteres à l’imprimeur, pour se seruir du grand ou du petit, selon

qu’ils se sont le mieux accommodez auec les lettres qui les joignent.

Mais ie n’en ay pas fait de mesme, quand l’*ſ* est auant vne consone

dans le milieu du mot, et ie n’ay pû souffrir que ces trois mots,

reſte, tempeſte, vous eſtes, fussent escrits l’vn comme l’autre,

ayant des prononciations si differentes. I’ay reserué la petite *s*

pour celle où la syllabe est aspirée, la grande pour celle où elle

est simplement allongée, et l’ay supprimée entierement au troisiéme

mot où elle ne fait point de son, la marquant seulement par vn accent

sur la lettre qui la précede. I’ay donc fait ortographer ainsi les

mots suiuants et leurs semblables, _peste, funeste, chaste, reſiste,

espoir_; *tempeſte, haſte, teſte*; _vous étes, il étoit, ébloüir,

écouter, épargner, arréter_. Ce dernier verbe ne laisse pas d’auoir

quelques temps dans sa conjugaison où il faut lui rendre l’*ſ*,

parce qu’elle allonge la syllabe, comme à l’impératif _arreſte, qui

rime bien auec teſte_, mais à l’infinitif et en quelques autres où

elle ne fait pas cet effet, il est bon de la supprimer et escrire,

j’arrétois, j’ay arrété, j’arréteray, nous arrétons, *etc.*

«Quant à l’*e*, nous en auons de trois sortes. L’*e* feminin qui

se rencontre tousiours ou seul, ou en diphtongue dans toutes les

dernieres syllabes de nos mots qui ont la terminaison feminine, et

qui fait si peu de son, que cette syllabe n’est iamais contée à rien

à la fin de nos vers feminins, qui en ont tousiours vne plus que les

autres. L’*e* masculin qui se prononce comme dans la langue latine,

et vn troisième *e* qui ne va iamais sans l’*s*, qui luy donne vn

son esleué qui se prononce à bouche ouuerte, en ces mots, _ſucces,

acces, expres_. Or comme ce seroit vne grande confusion que ces

trois *e* en ces trois mots, *aſpres, verite* et *apres*, qui ont

vne prononciation si differente, eussent vn caractère pareil, il

est aisé d’y remedier, par ces trois sortes d’*e* que nous donne

l’imprimerie, *e, é, è*, qu’on peut nommer l’*e* simple, l’*e*

aigu et l’*e* graue[111]. Le premier seruira pour nos terminaisons

feminines, le second pour les latines, et le troisième pour les

esleuées, et nous escrirons ainsi ces trois mots et leurs pareils,

aſpres, verité après, ce que nous estendrons à _ſuccès, excès,

procès_, qu’on auoit jusqu’icy escrits auec l’*e* aigu, comme les

terminaisons latines, quoy que le son en soit fort different. Il est

vray que les imprimeurs y auoient mis quelque difference, en ce que

cette terminaison n’estant iamais sans *ſ*, quand il s’en rencontroit

vne aprés vn *é* latin, ils la changeoient en *z* et ne la faisoient

préceder que par vn *e* simple. Ils impriment _veritez, deïtez,

dignitez_ et non *verités, deïtés, dignités*, et j’ay conserué

cette ortographe: mais pour éuiter toute sorte de confusion entre le

son des mots qui ont l’*e* latin sans *f*, comme *verité*, et ceux

qui ont la prononciation éleuée comme *succès*, j’ay crû à propos

de nous seruir de differents caracteres, puisque nous en auons, et

donner l’*è* grave à ceux de cette derniere espece. Nos deux articles

pluriels, *les* et *des* ont le mesme son, quoy qu’écrits avec l’*e*

simple: il est si malaisé de les prononcer autrement, que ie n’ay

pas crû qu’il fust besoin d’y rien changer. Ie dy la mesme chose

de l’*e* deuant deux *ll*, qui prend le son aussi esleué en ces

mots *belle, fidelle, rebelle*, etc., qu’en ceux-cy, _succès,

excès_; mais comme cela arriue tousiours quand il se rencontre auant

ces deux *ll*, il suffit d’en faire cette remarque sans changement

de caractere. Le mesme arriue deuant le simple *l*, à la fin du mot

mortel, appel, criminel et non pas au milieu, comme en ces mots

celer, chanceler, où l'*e* auant cette *l* garde le son de l'*e*

feminin.

[111] Il est regrettable que, dans cette excellente réforme,

Corneille n'ait pas, tout au contraire, nommé grave l'*e* que

nous appelons *aigu*, et aigu celui que nous nommons *grave*;

cela eût été plus logique, puisque la voix s'abaisse en pesant

sur le premier et s'élève sur le second.

«Il est bon aussi de remarquer qu'on ne se sert d'ordinaire de l'*é*

aigu qu'à la fin du mot, ou quand on supprime l'*f* qui le suit,

comme à *établir, étonner*: cependant il se rencontre souuent au

milieu des mots auec le mesme son, bien qu'on ne l'escriue qu'avec

vn *e* simple, comme en ce mot *seuerité* qu'il faudroit escrire

séuérité, pour le faire prononcer exactement, et peut-estre le

feray-je obseruer en la premiere impression qui se pourra faire de

ces recueils.

«La double *ll* dont ie viens de parler à l'occasion de l'*e* a

aussi deux prononciations en nostre langue, l'vne seche et simple,

qui suit l'ortographe, l'autre molle qui semble y joindre vne *h*.

Nous n'auons point de differents caracteres à les distinguer, mais

on en peut donner cette régle infaillible. Toutes les fois qu'il

n'y a point d'*i* auant les deux *ll*, la prononciation ne prend

point cette mollesse: en voicy des exemples dans les quatre autres

voyelles, *baller, rebeller, coller, annuller*. Toutes les

fois qu'il y a vn *i* auant les deux *ll*, soit seul, soit en

diphtongue, la prononciation y adjouste vne *h*. On escrit _bailler,

éueiller, briller, chatoüiller, cueillir_ et on prononce

baillher, éueillher, brillher, chatouillher, cueillhir.

Il faut excepter de cette régle tous les mots qui viennent du latin

et qui ont deux *ll* dans cette langue, comme _ville, mille,

tranquille, imbecille, distille, illustre, illegitime,

illicite_, *etc.* Ie dis qui ont deux *ll* en latin, parce que les

mots de *fille* et *famille* en viennent et se prononcent auec cette

mollesse des autres, qui ont l'*i* deuant les deux *ll* et n'en

viennent pas; mais ce qui fait cette difference, c'est qu'ils ne

tiennent pas les deux *ll* des mots latins *filia* et *familia* qui

n'en ont qu'vne, mais purement de nostre langue. Cette régle et cette

exception sont generales et asseurées. Quelques modernes, pour oster

toute l'ambiguïté de cette prononciation, ont escrit les mots qui se

prononcent sans la mollesse de l'*h* auec vne *l* simple, en cette

maniere, *tranquile, imbecile, distile*, et cette ortographe

pourroit s'accommoder dans les trois voyelles *a, o, u*, pour

escrire simplement *baler, affoler, annuler*, mais elle ne

s’accommoderoit point du tout auec l’*e* et on auroit de la peine à

prononcer *fidelle* et *belle* si on escriuoit *fidele* et *bele*;

l’*i* mesme sur lequel ils ont pris ce droit ne le pourroit pas

souffrir tousiours et particulierement en ces mots *ville, mille*,

dont le premier, si on le reduisoit à vne *l* simple, se confondroit

auec *vile*, qui a vne signification toute autre.

«Il y auroit encor quantité de remarques à faire sur les differentes

manieres que nous auons de prononcer quelques lettres en nostre

langue; mais ie n’entreprends pas de faire vn traité entier de

l’ortographe et de la prononciation, et me contente de vous auoir

donné ce mot d’auis touchant ce que i’ay innoué icy. Comme les

imprimeurs ont eu de la peine à s’y accoustumer, ils n’auront pas

suiuy ce nouuel ordre si punctuellement qu’il ne s’y soit coulé bien

des fautes: vous me ferez la grace d’y suppléer.»

On peut, en effet, juger du désordre orthographique qui s’était introduit dans les imprimeries d’alors par la longue citation textuelle que je viens de reproduire. Ce n’est donc point un faible service que rendit la publication du Dictionnaire de l’Académie en apportant quelque remède à cette anarchie.

C’est un grand mérite à Corneille d’avoir proposé, comme nous venons de le voir, une accentuation régulière de l’*e* plus de cent ans avant que l’Académie l’introduisît complétement dans le Dictionnaire. Quant à la distinction qu’il suggère de l’*ſ* longue et de la petite *s*, elle devint inutile dès 1740 par l’emploi de l’*é* aigu et de l’*ê* circonflexe, ces deux accents ayant remplacé l’*s*.

Il est regrettable que Corneille, sans doute à cause de son âge, n’ait pu assister aux premières délibérations des Cahiers; son autorité, secondée par celle de Bossuet, eût sans doute fait prévaloir beaucoup d’améliorations dont quelques-unes ne sont pas encore réalisées.

Jacques-Bénigne BOSSUET, membre de l’Académie vers 1670, prit une part active à la rédaction du Dictionnaire. Ses idées en matière d’orthographe, dont on trouve quelques traces dans le manuscrit existant à la Bibliothèque impériale des *Résolutions de l’Académie françoise touchant l’orthographe*[112], sont aussi libérales que progressives. On en jugera par les quelques passages suivants que

j’extrais de l’introduction des Cahiers dans l’édition donnée par M. Marty-Laveaux:

[112] C’est le titre primitif des Cahiers sur l’orthographe.

«Parmi les lettres qui ne se prononcent pas et que l’Académie a

dessein de retenir, il y en a qui ne seruent guere a faire connoistre

l’origine; de plus il faut marquer de quelle origine on ueut parler,

car l’ancienne orthographe retient des lettres qui marquent l’origine

a l’egard des langues etrangeres, latine, italienne, alemande, et

d’autres qui font connoistre l’ancienne prononciation de la France

mesme. Il faut demesler tout cela. Autrement des le premier pas on

confondra toutes les idées.»

«On ueut suivre, dit-on, l’ancienne orthographe (art. Ier des

Cahiers) et cependant on la condamne ici et ailleurs une infinité

de fois. Ueut on ecrire *recebuoir, deub, nuict*, etc.? On

les reiette. Ce n’est donc pas l’ancienne orthographe qu’on ueut

suiure, mais on ueut suiure l’usage constant et retenir les restes

de l’origine et les uestiges de l’antiquité autant que l’usage le

permettra.»

On avait proposé de dire dans les *Résolutions*: «C’est une vilaine et ridicule orthographe d’escrire par un *a* ces syllabes qu’on a touiours escrites *en* et *ent*, par exemple d’orthographier *antreprandre, commancemant, anfant, sansemant*, etc.» Bossuet, plus grammairien en cette circonstance que Regnier des Marais, qui voulait qu’on passât à l’ordre du jour, s’exprime en ces termes:

«Il y a pourtant ici quelques regles a donner pour l’instruction.

La regle la plus generale c’est de retenir *en* par tout ou il y a

en ou *in* en latin, comme dans *in, intra* et leurs composez.

Cependant dans les participes qui ont *ens* en latin on ne laisse pas

de dire en francois *lisant, peignant, oyant, feignant*, etc.,

et de mesme pour les gerondifs *legendo, patiendo*, en *lisant*, en

pâtissant, *etc.* Les mesmes participes deuenant adiectifs reprennent

l'*e* comme *intelligens*, intelligent, *patiens*, patient,

negligens, negligent, et ainsi des autres. On pourroit donc donner

pour regle que tous les participes et gerondifs ont *ant*, que tous

les adverbes et noms en *mant* s'escriuent *ment*, parce que les

noms semblent uenir de quelques latins terminez en *mentum*, et les

adverbes semblent uenir: *fortement* de *forti mente*.....

«Au reste, je ne uoudrois pas faire de remarques contre l'orthographe

impertinente de Ramus, mais on peut faire uoir par cet excez l'equité

de la regle que la Compagnie propose comme je dis a la fin.....

«Le principal est de se fonder en bons principes et de bien faire

connoistre l'intention de la Compaignie: qu'elle ne peut souffrir une

fausse regle qu’on a uoulu introduire d’escrire comme on prononce,

parce qu’en uoulant instruire les estrangers et leur faciliter la

prononciation de nostre langue, on la fait mesconnoistre aux François

mesmes. Si on ecrivoit *tans, chan, cham, emais* ou _émês,

anterreman, connaissais_[113], *faisaient*, qui reconnoistroit

ces mots? On ne lit point lettre à lettre, mais la figure entiere

du mot fait son impression tout ensemble sur l’œil et sur l’esprit,

de sorte que quand cette figure est considerablement changée tout à

coup, les mots ont perdu les traits qui les rendent reconnoissables

a la ueüe et les yeux ne sont point contents[114]. Il y a aussi une

autre ortographe qui s’attache scrupuleusement a toutes les lettres

tirées des langues dont la nostre a pris ses mots, et qui ueut

escrire *nuict, escripture*, *etc.* Celle la blesse les yeux d’une

autre sorte en leur remettant en ueüe des lettres dont ils sont

desaccoutumez et que l’oreille n’a iamais connus (_sic_) [115]. C’est

la ce qui s’appelle l’ancienne orthographe uicieuse. La Compaignie

paroistra conduite par un iugement bien reglé quand apres auoir

marqué ces deux extremitez si manifestement uitieuses, elle dira

qu’elle ueut tenir un juste milieu. Qu’elle se propose:

«1º De suiure l’usage constant de ceux qui sçauent écrire;

«2º Qu’elle ueut tascher de rendre autant qu’il se pourra l’usage

uniforme;

«3º De le rendre durable;

[113] C’est pourtant ainsi que l’on écrit ce mot aujourd’hui.

[114] Je n’ai pu vérifier sur l’original la manière dont ce

mot est écrit par Bossuet, et cependant son esprit logique le

conduisait à écrire *comme on prononce*: CONTANT. Ainsi, dans le

manuscrit original de Bossuet du troisième sermon tout entier que

j'ai examiné, il écrit, p. 37, *contanter*; p. 38, *contant*;

p. 39, *contantement*; p. 45, pourvu que je sois *contant*.

Ce n'est donc pas un *lapsus calami*, puisque jamais dans ces

mots l'*a* n'est remplacé par l'*e*. Il en est de même pour le

mot *atantif*; ainsi on lit, p. 39 (_recto_), *atantions* et

(_verso_) *atantifs*; p. 40, *atantifs* et *atantion*; p. 46,

atantif; à la page 48 (_verso_), la raison touiours *atantive*

et touiours *constante*. Ailleurs, il écrit avec un seul *t*:

ataque, flate, frote, et sans *y* les mots _tiran, mistere,

misterieux_. Dans un autre sermon, p. 17, je lis: n'est-ce pas

lui qui les a *assamblés*. Voir App. E.

[115] On peut aujourd'hui, grâce au progrès des études

philologiques, reconnaître tout ce que cette remarque ingénieuse

de Bossuet a de profond et de juste. Le *ct* des Latins s'était

changé en français en *it* et non en *ct*; exemple: _nuit, fait,

trait, étroit, réduit, conduit_; _allaicter, nuict, faict,

étroict_, etc., ne sont que de malencontreuses corrections des

grammairiens du XVIe siècle.

«Qu’elle a dessein pour cela de retenir les lettres qui marquent

l’origine de nos mots, sur tout celles qui se uoyent dans les

mots latins, si ce n’est que l’usage constant s’y oppose; que

comme la langue latine ne change plus, cela servira à fixer nostre

orthographe; que ces lettres ne sont pas superflües parce qu’outre

qu’elles marquent l’origine, ce qui sert mesme a mieux apprendre

la langue latine, elles ont diuers autres usages, comme de marquer

les longues et les breues, les lettres fermées et ouuertes, la

difference de certains mots que la prononciation ne distingue pas,

etc. Que la Compaignie pretend retenir non seulement les lettres qui

marquent l’origine, mais encore les autres que l’usage a conseruées,

par ce qu’oultre qu’elle ne ueut point blesser les yeux qui y sont

accoustumez, elle desire autant qu’il se peut que l’usage deuienne

stable, ioint qu’elles ont leur utilité qu’il faudra marquer, etc.»

Ce juste milieu que Bossuet proposait à l’illustre Compagnie de tenir entre l’orthographe ancienne, surchargée de lettres prétendues étymologiques qui ne se prononçaient pas, et l’écriture des novateurs, purement figurative de la prononciation, est encore aujourd’hui le parti de la sagesse. L’Académie de 1694 ne s’en tint pas à ces idées; elle se jeta alors, à la suite de Regnier des Marais et des latinistes, et contrairement aux principes de Corneille et de Bossuet, dans une voie hérissée de difficultés en voulant concilier à la fois la tradition de la prononciation du français, l’usage qui tend sans cesse à simplifier, et la conformité au latin, où, à défaut d’une accentuation écrite, la duplication de la consonne semble avoir eu pour but de rendre longue la syllabe qui la précède. En transportant ainsi au français les règles de la quantité du latin, on s’exposerait à méconnaître profondément le génie de notre langue.

Bossuet avait pressenti cet écueil, car on trouve encore cette note de sa main:

«Il faudroit expliquer a fond la quantité françoise en quelque

endroit du Dictionnaire aussi bien que l’orthographe. La principale

remarque à faire sur cela, c’est que la poesie françoise n’a aucun

egard à la quantité que pour la rime et nullement pour le nombre et

pour la mesure; ce qui fait soupçonner que nostre langue ne marque

pas tant les longues a beaucoup pres que la grecque et la latine.»

Les travaux les plus récents ont encore une fois donné raison à Bossuet en établissant qu’il n’existe pas en français de quantité métrique, c’est-à-dire mesurable, mais bien un accent tonique, placé en général sur la même syllabe qui le portait dans le mot du latin rustique dont est sorti notre idiome.

L’abbé de DANGEAU, membre de l’Académie française en 1682.

«Il y aurait, dit M. Gabriel Henry (_Hist. de la langue française_),

de l’ingratitude à passer sous silence les services essentiels que

l’abbé de Dangeau rendit à la langue en nous donnant une idée claire

de ses sons originaires, en fixant irrévocablement la nature du

son nasal, confondu si souvent avec les consonnes par nos anciens

grammairiens, en examinant la nature des temps du verbe et en nous en

faisant connaître les différentes propriétés. On regrette, pourtant,

qu’il ne nous ait pas développé ses idées dans toute la suite d’un

système grammatical; mais le peu qu’il nous a laissé lui assure une

place distinguée parmi nos grammairiens. Ses successeurs n’ont eu

qu’à le copier dans les articles qu’il a rendus publics.»

Dangeau reconnaît dans la langue française quinze voyelles ou sons simples qu’il classe ainsi:

Cinq voyelles latines: *a, é, i, o, u*;

Cinq voyelles françaises: *ou, eu, au, è* ouvert (comme dans *cyprès*), *e* muet (comme dans *juste*);

Cinq voyelles sourdes ou esclavones, ou nasales: *an, en, in, on, un*.

«Chez les Latins, dit-il, des mots dérivés du grec sont écrits

tantôt par *ph* et tantôt par *f*. Preuve certaine qu'ils ne

prononçoient pas le *ph* comme l'*f*. Quand il leur est arrivé

d'adoucir l'aspiration du φ grec, ils ne se sont plus servis du *ph*.

Pourquoi donc ne pas imiter les Italiens et les Espagnols, qui n'ont

pas crû être obligez à garder l'ortographe latine dans les mots venus

du grec, et qui écrivent *teologo* sans *h, filosofo et Filippo*

par des *f*, etc.?»

Tout le travail de l'abbé Dangeau, qui occupe les pages 1 à 231 des *Opuscules* de d'Olivet, cités au bas de cette page, mérite d'être lu avec attention: nonseulement on y trouve les vues les plus originales, les plus justes et les plus profondes sur la classification des sons du français, mais de curieux détails sur la prononciation de la fin du dix-septième siècle. Voir à l'Appendice D l'analyse de la réforme de Dangeau.

L'abbé de CHOISY, membre de l'Académie française en 1687.

En tête de son Journal de l'Académie françoise[116], il donne les explications suivantes:

[116] Ce journal, dont l'Académie ne voulut point permettre la

publication, parce que cette société trouvait qu’il était d’un

style trop libre et ressemblait trop à celui du _Journal de

Siam_, du même auteur, a paru dans le volume publié en 1754 (par

d’Olivet) sous le titre d’_Opuscules sur la langue françoise, par

divers académiciens_, Paris, Brunet, in-12.

«Au commencement de l’année 1696, l’Académie résolut, à la pluralité

des voix, qu’on travailleroit en deux Bureaux; que, dans le premier,

on reverroit le Dictionnaire, et que, dans le second, on proposeroit

des doutes sur la langue, qui, dans la suite, pourroient servir de

fondement à une Grammaire. Messieurs Charpentier, Perrault, Corneille

(T.), et MM. les abbez de Dangeau et de Choisy promirent assiduité au

second Bureau; c’est le dernier nommé (de ces membres) qui se chargea

de tenir la plume pendant le reste du quartier.»

Suivent les questions rangées par chapitres, où l’abbé de Choisy expose les diverses opinions de chacun pour et contre; il s’occupe plutôt des difficultés grammaticales proprement dites, cependant il déclare «que les caractères sont faits pour peindre les sons, et que, par conséquent, l’orthographe la moins imparfaite est celle qui nous expose le moins à prononcer mal.»

Voici au XIXe chapitre, relatif à l’_Orthographe_, un récit curieux des difficultés qu’offrait ce genre de discussion dans l’Académie pour le Dictionnaire de 1694, difficultés qui se reproduisirent pour l’édition de 1740 et dont l’abbé d’Olivet nous a donné le récit.

«Un de Messieurs, rapporte de Choisy, sur la fin de la séance

précédente, avoit proposé de faire quelques changemens à

l’orthographe de l’Académie, et, par exemple, de mettre une *s*, pour

plus grande uniformité, à tous les pluriels (ce que Corneille avait

proposé dès 1666). Un autre, qui abhorre les changemens, a commencé

aujourd’hui par nous mettre devant les yeux ces deux vers d’_Athalie_:

Quel est-il cet objet des pleurs que vous versez?

Les jours d’Éliacin seroient-ils menacez?

«Vous prétendez, nous a-t-il dit, qu’il est à propos que l’écriture

fasse distinguer le verbe d’avec les substantifs, adjectifs et

participes, ce qui sera très-aisé, lorsqu’on réservera l’*s* pour les

pluriels de tous ceux-ci, et le *z* pour le verbe seul. Ainsi, selon

vous, il faudra écrire:

Quel est-il cet objet des pleurs que vous versez?

Les jours d’Éliacin seroient-ils menacés?

«Mais cette imagination n’est pas nouvelle, puisqu’il y a deux

siècles qu’elle à été proposée, sans néanmoins que le public ait

paru en faire cas. Il n’y a qu’à ouvrir les Grammaires de Ramus,

de Pelletier et de bien d’autres qui s’érigèrent en réformateurs

d’orthographe peu de temps après la mort de François Ier. On s’est

moqué d’eux. Hé! depuis quand l’orthographe auroit-elle pour but de

spécifier et de faire distinguer les parties d’oraison? Assurément,

sur cent femmes qui parlent très-bien, et qui même écrivent

correctement, il n’y en a pas dix qui sachent ce que c’est que

participe. *Versez* est un verbe, *menacez* est un participe: donc il

faut les écrire différemment? Pour moi, je ne vois ici qu’un principe

qui soit également avoué, tant par ceux qui se plaisent à introduire

des nouveautez, que par ceux qui tiennent pour l’usage ancien. Quel

est ce principe? Que les caractères sont faits pour peindre les

sons, et que, par conséquent, l’orthographe la moins imparfaite est

celle qui nous expose le moins à prononcer mal. Or il est clair que

ce mot, *menacez*, se prononce absolument de même, et sans la plus

légère différence, soit qu’on le fasse verbe, comme quand je dis,

vous menacez, soit qu’on le fasse participe, comme dans le vers de

M. Racine, *seroient-ils menacez*. Pourquoi donc, où il ne s’agit

que d’un seul et même son, employer deux signes différens? Une règle

d’orthographe qui suppose qu’on sait toujours distinguer le verbe

d’avec un nom, n’est bonne que pour ceux qui ont étudié; au lieu

que celle qui fut adoptée par nos pères est à la portée de tout le

monde. Personne, en effet, ne manque assez d’oreille pour confondre

l’*è* ouvert comme dans *procès, succès*, avec l’*é* fermé, comme

dans *aimé, bonté*. Voilà le cas où il est utile d’avoir deux

signes, puisqu’il y a deux sons. Aussi prenons-nous l’*s* pour le

signe de l’*è* ouvert, *procès, succès*; et le *z* pour le signe

de l’*é* fermé, quand le mot est au pluriel, _vous aimez, vous

êtes aimez_. Règle qui ne souffre aucune exception, qui se

conçoit sans étude, qui se retient sans effort. On accentue l’*è*

quand il est ouvert, *procès*, de peur qu’on ne le prenne pour un

e muet, comme dans *frivoles, paroles*, où l’*s* n’a lieu que

pour marquer le pluriel. Ajoutons que le *z* a cela de commode, qu’il

nous dispense de lever la main pour former un accent. On écrit tout

de suite *bontez*; au lieu que pour écrire *bontés*, il faut que

j’aie l’attention et la patience d’aller chercher la lettre qui doit

recevoir l’accent, et que je risque encore de mettre un grave pour

un aigu. Quoi qu’il en soit, l’Académie ne s’est jamais départie du

z, et cette raison en vaudra toujours mille autres pour moi. Je

ne dis point que pour observer cette belle uniformité dans tous les

pluriels, il faudroit donc écrire, les *travaus*, les gens *heureus*,

nos vœus. O! que nos livres en deviendroient bien plus *beaus*!»

«Après avoir entendu ce que je viens de rapporter, et qui avoit été

dit avec un peu de chaleur, tout le monde jugea que le mieux étoit

d’abandonner la matière, parce qu’on a toujours vu que les disputes

sur l’orthographe ne finissoient point, et que d’ailleurs elles n’ont

jamais converti personne.»

On traita ensuite cette question d’orthographe: «CHAPITRE XX. _J’ai

été payé des sommes qu’on m’avoit données, ou, donné à recevoir d’un

tel[117].

[117] Après deux siècles, des questions quelque peu analogues

sont encore en litige. _Et adhuc sub judice lis est._

«Le premier opinant a dit qu’il falloit dire, _j’ai été payé des

sommes qu’on m’avoit_ données *à recevoir*, parce que, les *sommes*

étant au pluriel, *données* y devoit être aussi.

«Pour moi, a dit le second opinant, je suis d’un avis contraire.

Les sommes sont reçues, et non pas données. Ce qu’on donne, c’est

à recevoir: on reçoit les sommes. Ainsi il faut dire, _donné à

recevoir_.

«Un troisième, se rangeant du côté du second, a dit que, si l’on

pouvoit renverser la phrase et dire, _à lesquelles recevoir on

m’a donné_, on verroit bien que *recevoir* régit *les sommes*, et

que *donné* régit *recevoir*. On m’a donné à faire quelque chose;

l’action qu’on m’a donnée à faire, c’est de recevoir. Au lieu de

donner, mettons le mot de *prier*; et au lieu de dire, _les sommes

qu’on m’a donné à recevoir_, disons, *qu’on m’a prié de recevoir*;

vous verrez que vous ne sauriez dire, _les sommes qu’on m’a priées de

recevoir_, mais qu’il faut dire, *qu’on m’a prié de recevoir*.

«Le quatrième opinant a été de même avis: que ce qu’on donnoit

n’étoit pas les sommes, mais une action à faire. On me donne à

recevoir ces sommes-là et l’on ne me donne pas ces sommes-là.

«Ceux qui ont suivi ont dit qu’ils avoient bien vû d’abord qu’il

falloit dire *donné à recevoir*, ne consultant que l’usage; et que ce

qu’avoient dit les derniers opinans, les confirmoit dans un avis dont

ils n’avoient pas examiné jusques-là toutes les raisons grammaticales.

«Mais, Monsieur, a repris quelqu’un, si pour juger de la bonté d’une

phrase, il est nécessaire d’examiner, comme viennent de faire ces

Messieurs, et les verbes et leurs régimes, si c’est un participe, ou

un gérondif, où en serons-nous? J’ai bien peur que ces Messieurs qui

raisonnent tant, ne trouvent moyen de nous fournir aujourd’hui des

raisons pour une opinion, et demain d’autres raisons aussi bonnes,

peutêtre meilleures, pour le sentiment contraire. Je me souviens

d’avoir vû faire quelque chose de semblable à feu Monsieur de Marca

dans nos assemblées du clergé: il soutenoit tantôt un avis, et tantôt

un autre, selon les occasions; et il avoit toujours à nous alléguer

quelque canon, qui paroissoit fait exprès pour lui. Ainsi, Messieurs,

tous vos raisonnemens me paroissent fort suspects.

«Hé bien, Monsieur, trouvons un moyen de nous accommoder, a dit

un[118] de ceux qui est le plus accusé d’aimer à raisonner. Quand on

vous présente une phrase, le grand usage que vous avez du beau monde,

du monde poli, fait que vous prenez aisément le bon parti. C’est

peutêtre par un usage qui en approche, que nous nous déterminons

aussi, ces autres Messieurs et moi. Mais après avoir porté notre

premier jugement, et avoir dit, Cette manière de parler me plaît, ou

me déplaît, nous rentrons un peu en nous-mêmes, et nous nous disons:

Voyons un peu ce qui rend cette manière de parler vicieuse; voyons

ce qui la rend bonne. Alors ayant recours à nos participes, à nos

régimes, à nos gérondifs, et à tout cet attirail, que vous avez peur

qui ne vienne du pays latin, nous tâchons de découvrir les raisons

de notre premier goût, et nous sommes quelquefois assez hardis pour

faire quelques petites règles générales, à l’occasion d’un sentiment

particulier. Un homme voit un bâtiment: du premier coup d’œil il dit:

Cela me plaît, cela me déplaît. Il y a tel homme de bon goût, qui par

le grand usage qu’il a d’avoir vû des maisons, d’avoir connu celles

qui plaisent et celles qui déplaisent aux connoisseurs, dit fort à

propos: Cela me plaît, cela me déplaît. Demandez-lui-en la raison,

il ne sauroit vous la dire. Mais faites venir M. Perrault: aussitôt

Vitruve en campagne, les cinq ordres d’architecture, et tout ce qu’il

sait par sa méditation, jointe à un grand usage des bâtimens.

[118] M. l’abbé de Dangeau.

«Voyons, avec vos règles, a dit l’homme[119] de Monsieur de Marca,

que direz-vous de cette phrase: _Elle s’est laissée emporter à la

colère_? Faut-il dire: *elle s’est laissé emporter*, *etc.*

[119] M. l’abbé Testu, abbé de Belval.

«Je ne blâmerois peutêtre ni l’un ni l’autre, a-t-il répondu.

Mais de grâce, lui a-t-on répliqué, rentrez un peu en vous-même,

comme vous nous avez tout à l’heure si bien dit qu’il falloit

faire quelquefois; et faites-nous voir sur quoi vous fondez votre

indulgence, et pourquoi vous souffrez qu’on dise, *elle s’est*

laissée *emporter à la colère*, et que vous ne voulez pas dire, _les

sommes qu’on m’a_ données *à recevoir*.

«En vérité, Monsieur, a-t-il répondu froidement, je suis las de

raisonner. Permettez-moi de m’abandonner de temps en temps à mon

instinct et à un peu de paresse, et de laisser en repos toutes mes

règles de grammaire. Je vois ici tant d’honnêtes gens qui font la

même chose, et qui ne font peutêtre pas mal.

«Hé bien, Monsieur, a dit celui qui avait cité Monsieur de Marca, je

crois qu’il faut dire, *elle s’est* laissée *emporter à la colère*;

et puisque vous ne voulez pas nous en dire la raison, je m’en vais

me mettre à votre place, et peutêtre vous l’apprendre. _Elle

s’est_ laissée *emporter* se dit, parce qu’il est plus doux à la

prononciation. La voyelle qui commence le mot d’*emporter* mange la

dernière du mot *laissée*, et empêche la rencontre de ces deux *e*,

qui auroit quelque chose de trop languissant.

«Mais, Monsieur, a dit un troisième, s’il y avoit *surprendre* au

lieu d’*emporter*, croiriez-vous qu’il fallût dire, *elle s’est*

laissée *surprendre*? Pour moi, je ne le crois pas; et moins

indulgent que Monsieur qui a parlé avant vous, je veux qu’on dise,

elle s’est laissé *emporter à la colère*, comme on dit, les _sommes

qu’on m’a_ donné *à recevoir*.»

L’abbé GIRARD, membre de l’Académie française en 1744, publia, au commencement du dix-huitième siècle, plusieurs ouvrages importants sur la langue, et entre autres ses *Synonymes françois, leurs différentes significations et le choix qu’il faut en faire pour parler avec justesse*. C’était le premier ouvrage sur cette matière: son succès fut très-grand et s’est perpétué jusqu’à nos jours, grâce aux éditions qu’en ont données Beauzée et M. Guizot. Deux ans avant la première édition, qui parut sous le titre de *Justesse de la langue françoise*, il fit paraître un projet de réforme orthographique sous ce titre: *L’ortografe française sáns équivoques et dàns sés principes naturels, ou l’art d’écrire notre langue selon lés loix de la raison et de l’usage, d’une manière aisée pour lés dames, comode pour lés étrangérs, instructive pour lés provinciaux, et nécessaire pour exprimer et distinguer toutes lés diférances de la prononciacion*, Paris, Pierre Giffart, 1716, in-12. Je crois devoir reproduire ici en partie l’introduction, en supprimant les exemples, pour me borner à l’argumentation pour et contre la réforme:

«Tout le monde convient assez que l’ortografe est la manière de

représanter fidèlemànt à la vue par lés caractères qui sont en usage

le son dés paroles que la voix fait entandre à l’oreille. Mais tout

le monde, ce me samble, ne convient pàs égalemànt de ce qui doit

régler la manière de le faire. Lés uns veulent que le seul usage

en décide: ils nomment Usage ce qui est observé par le plus grand

nombre, et par ceux qui, n’osant se doner aucune liberté raisonable,

se font un scrupule de suivre tout ce qui a l’air de nouvauté. Lés

autres prétandent corriger l’Usage par la Raison: ils nomment Raison

tout ce que la netteté et la facilité leur inspirent d’observer

dàns l’ortografe, indépandammànt de la pratique la plus générale

et la plus universellemànt suivie par le commun dés écrivains. Cés

deux partis ont doné la naissance à un troisième, qui, craignant de

contredire la Raison et n’osant contrarier l’Usage, tantôt se done à

celui-ci et quelquefois se prête à celle-là.

«Les défanseurs de l’Usage ne sont pàs si fort lés antagonistes de

la Raison, qu’ils ne prétandent aussi la mettre de leur côté. Ils

disent que puisque lés mots et la prononciacion dépandent du seul

Usage, la manière de lés écrire, qui ne parait qu’accessoire, doit

entièremànt en dépandre. Que c’est, en effet, obéir à la Raison que

de suivre l’Usage en cés sortes de matières. Qu’après tout il n’est

pàs si contraire au bon sans qu’on voudrait le faire croire. Que s’il

y a dés lettres inutiles pour la prononciacion, elles ne le sont pàs

pour la distinction dés mots et pour la siance de l’Étimologie…..

Enfin, ils ajoutent que l’Usage est tellemànt le maitre de la

manière d’écrire qu’on ne peut l’abandoner et se faire une ortografe

particulière, sàns s’attirer dés reproches d’ignorance ou de bizarre

ridicule. Qu’écrire autremànt que lés autres, c’est vouloir n’être

point lû. Que ce seroit même gâter l’écriture et la langue que d’ôter

toutes les lettres inutiles à la prononciacion dés mots; il faudroit

par cete raison bannir toutes lés *s* finales, lés *r* de la plupart

dés infinitifs, confondre lés singuliérs avec lés pluriels et faire

un cahos de tout.

«Lés partisans de la Raison disent à leur tour, que l’écriture

n’étant faite que pour copier la parole, il y a une espèce de

ridicule à écrire autremànt qu’on ne parle. Que tous lés diférans

caractères dont on se sert n’ont été ou ne doivent avoir été

invantés que pour marquer lés diférantes prononciacions dés mots et

représanter sans équivoque par la diversité de leurs combinaisons

celle dés sons de la voix. Qu’ainsi, c’est aller contre leur

institucion et leur véritable usage que de lés confondre, en se

servant dés mêmes caractères pour dés prononciacions diférantes,

surtout y aïant d’autres caractères établis pour marquer cete

diférance. S’il y a, disentils, une autre manière d’écrire que celle

qui est conforme à la prononciacion, quelque commune et générale

qu’elle soit, elle ne peut être bonne; ne la pàs suivre, c’est tout

au plus pécher contre un mauvais usage, pour prandre le parti de

la Raison, qui est toujours préférable à celui de la multitude. On

avouera qu’on n’écrit pàs comme les autres; mais on écrit comme on

doit écrire et lés autres écrivent mal. N’est-il pàs tout-à-fait

déraisonable de marquer le son de l’*a* par un *e*, qui est établi

pour exprimer un son tout diférant? de prononcer un *c* et d’écrire

un *t*? d’ajouter jusqu’à trois et quatre lettres inutiles à la

fin dés mots? d’en inserer dàns le milieu qu’il faille quelquefois

exprimer dàns la prononciacion et d’autrefois supprimer, sàns aucune

règle certaine? Doner à un caractère tantôt le son qui lui est

propre, tantôt celui d’un autre, et cela seulement pour suivre le

caprice d’une mauvaise coutume, dont on s’est randu l’esclave? Cette

bizarre ortografe, disentils encore, empèche que lés étrangers qui

ont quelque commancemant de notre langue ne puissent en aquerir une

parfaite conaissance par la seule lecture de nos livres, parce qu’ils

ne sauroient lés lire sàns savoir le français presqu’aussi bien que

ceux à qui il est naturel. Car enfin ce n’est que par un long usage

qu’on peut aprandre qu’une lettre prononcée dàns de certains mots

ne l’est point en d’autres, ou qu’une même voyelle change souvànt

de son… Enfin pour conaitre toutes cés étranges bizarreries, un

étranger n’a d’autre secours que sa mémoire. S’il trouve dàns un

livre un mot nouvau, qu’il n’ait point encore ouï prononcer, il

hésite, il cherche, il ne sait à quoi s’en tenir: lés règles n’étant

point certaines, rien ne le détermine.

«De là vient encore, ajoutent lés partisans de la Raison, la peine

que lés enfans ont pour aprandre à lire le français; qu’_on leur fait

ordinairemànt commancer par le latin comme le plus aisé_, quoiqu’ils

devroient avoir plus de facilité à lire leur langue naturelle, qu’ils

savent et qu’ils parlent à tout momant, que celle qui leur est

étrangère et qu’ils n’entandent point. Que non seulemànt lés enfans,

mais encore lés persones raisonables sont extrèmemànt fatiguées de

cette bizarre manière d’écrire. Qu’il y a peu de Français qui sachent

bien lire leur propre langue. Que de très-habiles gens soufrent

tous lés jours le reproche honteux de ne savoir pàs lire. Que lés

provinciaux qui viènent à Paris avec dés prononciacions qui, pour

être communes dàns leur province, n’en sont pàs moins contraires au

bon usage, ont une peine infinie à se corriger, n’étant point aidés

par une ortografe nette et juste, qui marque le propre son et la

vraie prononciacion dés mots. Que quelques Parisiens même près de la

cour, au çantre du bau langage, parlent quelquefois en provinciaux.

Que le sèxe le plus poli qui entand le mieux à placer un mot dàns

un discours, est celui qui sait le moins placer une lettre dàns un

écrit.....

«Telles sont lés principales raisons que chacun dés deux partis

allègue en sa faveur. Pour lés troisièmes, il y a bien de l’aparance

qu’ils n’en ont point eû d’autres qu’un panchant naturel, mais

faible, pour randre justice à la Raison, et baucoup de timidité pour

combattre l’Usage. Il étoit en effet bien dificile de ranverser

l’un pour faire triompher l’autre. Commànt attaquer l’Usage! son

pouvoir est tirannique, tout le monde l’avoue, lés plus indépandans

le santent. Quel dangér de se déclarer son ênemi! Quelque injuste et

ridicule qu’on le suppose, ne l’est-il pàs davantage de s’en séparer?

Et n’est-ce pas une espèce de folie que de vouloir être sage parmi

lés fous? A quoi ne s’expose-t-on pàs lorsqu’on s’en prand à ce qui

se dit et à ce qui se fait? Il y a bien moins à craindre contre la

Raison: c’est l’ênemi qu’on a toujours attaqué le plus inpunémànt

quoiqu’avec moins de succès. Mais d’honêtes gens peuvent-ils

l’abandoner? Sés attraits ne se font-ils pàs santir malgré toute la

tirannie de l’Usage? Et ne doit-elle pàs triompher dàns lés siances,

lorsqu’elle brïlle à la tête de l’État?

«…..N’est-il pàs juste que puisque notre langue a secoué le joug

de la latinité, nous en délivrions aussi notre ortografe? Si elle

n’est qu’accessoire à la prononciacion, ne doit-elle pàs suivre tous

lés changemans de celle-ci? Pourquoi l’Usage si inconstant de sa

nature en toutes choses sera-t-il fixé pour la seule ortografe? Ne

semble-t-il pàs qu’à force de vouloir la maintenir par l’autorité

de l’Usage, au lieu de la soumettre à sés loix, on ne fait que

l’en éxamter et conserver par là dàns nos écrits toute la barbarie

gauloise?… Prolongez, de grace, vos jours de quelques siècles,

placez-vous dàns ces tams reculés où le français, étint par tout

ailleurs, ne vivra que dàns lés colèges, où Déspreaux, la Fontaine

et Molière, qui divertissent aujourdui si agréablemànt les plus

honêtes gens, ne seront peutêtre que l’occupacion ennuyeuse des

écoliers et le sujet fatiguant dés veilles de leurs maitres, où la

langue française, ranfermée dàns lés ouvrages que la bauté sauvera

de la fureur de l’oubli et de la voracité dés tams, ne pourra plus

être aprise que par la lecture de nos auteurs. Alors point de cour,

point d’académie, point d’oreille pour décider du bel usage: lés

livres seuls présanteront aux yeux toute la pureté de la langue. Si

nous n’écrivons pàs aujourdui comme on parle, alors on parlera comme

nous aurons écrit: on cherchera dàns l’arrangement dés lettres celui

dés sons de la voix; et ce sera dàns l’ortografe qu’on étudiera la

prononciacion dés mots. Mais, hélàs! quelle horrible confusion ne me

samble-t-il pàs voir! Ne vous figurez-vous pas ce cahos affreux et

ce bouleversemant general de langage causé par cés lettres inutiles

en mille endroits et necessaires en mille autres, par ce protéisme

continuel dés caractères, par cés ambiguïtés et cés équivoques

perpétuelles dàns le son et dàns la valeur dés lettres? Car cete

langue si belle, si noble et si polie dàns la bouche n’est plus

sur le papiér qu’un barbare langage, qui choque lés yeux, et que

l’oreille ne pourroit soufrir si la langue prononçoit tout ce que la

plume a dessiné…..»

On peut juger, par cette citation textuelle, du système orthographique adopté par l’abbé Girard. Le contraste qu’il offrit, lors de son apparition, dut être encore plus choquant qu’il ne l’est aujourd’hui pour nous, puisque l’Académie, dans ses réformes successives, a adopté quelques-unes de celles qu’il indique; elle aurait même dû en admettre quelques autres, ne fût-ce qu’en raison de l’étymologie: *etint* de *extinctus, honète* de *honestus*, *etc.* Toutefois, si l’on supprimait cette forêt d’accents, fort inutiles pour la plupart, comme sur le mot *extrèmemànt*, ce système, sauf quelques altérations inadmissibles, telles que le monosyllabe *temps* écrit *tams*, et d’autres corrections prématurées, aurait pu obtenir l’assentiment de Voltaire, et il me semble préférable à celui de Duclos. Je donne dans l’Appendice D l’analyse de la réforme du savant auteur des *Synonymes*.

Charles-Irénée CASTEL, abbé de SAINT-PIERRE, nommé membre de l’Académie française en 1695, est un des hommes dont on prononce le nom avec le plus de reconnaissance et de respect. Au commencement du dix-huitième siècle, il se montra l’un des premiers animé de cet amour profond de l’humanité dont l’expression de *philanthropie* donnait l’image et s’alliait si bien avec ce mot *bienfaisance*, dont il est le créateur. Exclu de l’Académie dès 1718, à cause des hardiesses politiques contenues dans son *Discours sur la polysynodie*, il consacra sa longue carrière à

l’étude des améliorations pédagogiques, économiques, sociales, gouvernementales que lui paraissait comporter l’état de la société sous le règne de Louis XV.

On trouvera plus loin à l’Appendice D une analyse de son *Projet pour perfectioner l’ortografe des langues d’Europe*, qu’il fit paraître en 1730, à l’âge de soixante-douze ans, et des procédés imaginés par lui pour figurer les différents sons qu’il croit avoir reconnus dans les langues de l’Europe et particulièrement dans la langue française. Je me contenterai de reproduire ici quelques-unes de ses idées sur le *droit de néologisme*. En réfléchissant avec lui aux procédés par lesquels s’enrichissent nos lexiques, on s’expliquera la source de bien des contradictions orthographiques et la nécessité de régulariser l’orthographe des mots récemment introduits, pour la faire concorder avec celle des similaires déjà existants.

«Le Dictionaire de Nicod, dit-il (p. 250), parut il y a environ

cent cinquante ans; c’étoit le plus ample et le plus parfait de

son tems: il comprend nonseulement lèz termes de l’uzaje comun de

la conversation, de la chaire, dèz spéctacles et du bareau, mais

encore lèz termes dèz arts et dèz siences. Or comparéz le avec le

dictionaire de Trevoux, qui a suivi sajement le mème plan de metre en

un mème dictionaire géneralement tous lèz mots fransois tanceux de

l’uzaje comun que ceux dèz arts et dèz siences. Examinéz en quelques

pages et vous trouverèz qu’en cent cinquante ans la langue est

devenue au moins trois fois plus riche qu’elle n’étoit en nombre de

mots sans compter qu’elle s’est aussi enrichie en nombre de frazes:

le dictionaire de Nicod n’est pas la sixième partie du dictionaire de

Trevoux imprimé en 1721 en cinq volumes, dont chaque volume a plus de

1900 pages.

«J’ai eu la curiosité de compter lèz mots depuis le mot BÉANT

jusqu’au mot BEZOLE, poisson de Geneve, et au mot BEZOARD; j’en ai

trouvé environ 110 dans Nicod et pres de 330 dans le dictionaire de

Trevoux. Voilà une preuve du nombre prodigieux de mots qui étoient

alors inuzitéz et qui se sont établis depuis cent cinquante ans dans

notre langue, et la seule comparaison dèz dictionaires de divers

siécles forme sur cela une demonstration complète que lèz langues

peuvent s’enrichir trez-considerablement chaque siècle par la

création et par l’uzaje de termes nouveaux…

«N’est-il pas vrai que si lèz persones qui, dans la conversation,

dans la chaire, dans lèz plaidoyers, sur lèz teatres et dans lèz

livres ont uzé lèz premiers de çèz termes qui étoient inuzitéz du

tems de Nicod n’avoient ozé rien hazarder, nous serions privéz encore

aujourdui de plus de la moitié de notre langue? Je conviens que, dans

la conversation et dans l’impression, ils ont hazardé quelques mots

qui n’ont pas été adoptéz, mais ne leur devons-nous pas au moins

ceux que lèz auditeurs et lèz lecteurs ont adoptés, et qui par cette

adoption sont venus jusqu’à nous?

«Nous leur devons même la hardièsse qu’ils ont eue d’en hazarder

plusieurs qui ont été rejetéz et dont on s’est moqué. Or, n’est-il

pas utile à notre nation et même aux autres nations qui étudient le

fransois, que notre langue s’enrichisse, d’un coté, par dez mots

qui signifient dez choses particulières, tandis qu’elle s’abrege de

l’autre, par certains termes généraux qui embrassent plusieurs termes

particuliers? Or, cela se peut-il faire autrement que par lez petites

hardièsses de quelques persones et par lez adoptions insensibles dez

autres?

«…Tout le monde sait que lèz Anglois, soit dans la conversation,

soit dans lèz livres, ne font nule dificulté de faire et de prézenter

dez mots nouveaux, qui enrichissent tous lez jours leur langue; et

hureuzement pour la langue angloize les auteurs anglois n’ont point

eu jusqu’ici chez eux certains esprits mediocres qui ont sotement

pris pour maximes que _tout mot nouveau est mauvais et ne doit jamais

être adopté quoique nècessaire_. Un de nos écrivains dit que, pour

avoir quelque place dans la literature, ils se sont faits _suisses

du Dictionaire de l’Academie_; ils empêchent lez mots qu’ils ne

conoissent point d’entrer dans le dictionaire.

«…J’ai vu il y a quarante-cinq ans le mot *renversement* frondé par

un de çéz *suisses du Dictionaire*. Ce mot s’est trouvé comode et

dans l’analogie de la langue et je le vois prezentement avec plaizir

tout établi malgré sa malhureuze note de nouveauté…

«De ce que toute nouveauté n’est pas bone et adoptée dans le langaje,

s’ensuit-il qu’aucune nouveauté ne puisse être trèz-raizonable et

trèz-_adoptable_?…

«Si le publiq en avoit cru lèz ridicules railleries dèz _suisses du

dictionaire_, qui écrivoient il i a cinquante ans, nous n’aurions

pas mème dans le stile familier quantité de mots qui étoient alors

inuzitéz, et qui sont prèzentement d’un aussi grand uzaje dans la

langue que lez plus anciens. En voici quelques-uns:

«Elle est encore dans l’_enivrement_ de la cour.—C’est une afaire

infaizable dans lèz conjonctures prézentes.—S’il a manqué à ce

devoir, c’est pure *inatention*.—On l’a fort *desservi* auprèz du

ministre.—Il est à prezent fort *dezocupé*.—Il le reçut d’un air

gracieux.—Il le *grazieuza* fort durant le diner.—Cette nouvelle

l’a fort *tranquilizé*...

«Je ne raporte que huit ou neuf de çèz mots nouveaux, mais si l’on

vouloit comparer le Dictionaire de ce tems-là avec notre dernier

Dictionaire, je ne doute pas que l’on n’en trouvât cent autres que

lèz courtizans, lèz dames, lèz savans et les autres hommes de toutes

lèz professions ont établis depuis cinquante ans dans le stile de la

conversation, d’où ils passent tous lèz jours dans lèz autres stiles

et dans lèz livres...

«Quelques persones croient que nous perdons peu-à-peu autant de vieux

mots que nous en aquerons de nouveaux et que la moitié dèz mots

d’Amiot, qui étoit contemporain de Nicod, ne sont plus uzitéz. Mais

j’ai compté lèz mots dèz vint premieres lignes de la Vie de Thezée,

in folio, de la traduction d’Amiot: il y en a environ 240, et je n’en

ai trouvé que 6 qui ne sont plus uzitéz. Or sur ce pied là ce n’est

que la quarantiéme partie de mots perdus et encore çèz 6 mots perdus

sont-ils tous remplacéz par d’autres équivalens. *Verisimilitude* est

remplacé par *vraisemblance*. *Reale* par *réelle*. *Trouve l’on* par

trouve-t-on. *Controuvé* par *faussement inventé*. *Certaineté* est

remplacé par *certitude*. *Si ai pensé* est remplacé par _et j’ai

pensé_ ou par *j’ai même pensé*.

«La langue n’a donq rien perdu depuis cent cinquante ans qu’elle

n’ait reparé; elle a au contraire gagné la moitié et mème lèz deux

tiers plus de termes qu’elle n’en avoit. Or çèz termes pouvoient-ils

jamais servir à enrichir notre langue, s’ils n’avoient comencé d’y

entrer comme nouveaux et comme inuzitéz?»

Si l’on remarque dans le passage qui précède certaines contradictions orthographiques, cela tient à un système adopté par l’auteur et qui consiste à varier de temps à autre l’écriture des mêmes mots pour déshabituer l’œil du lecteur des formes graphiques consacrées par l’usage et le préparer ainsi à l’adoption de son système.

DUCLOS, membre de l’Académie française en 1747 et secrétaire perpétuel en 1755, joignant l’exemple au précepte orthographique, juge ainsi le système de l’écriture étymologique (en 1754):

«Le préjugé des *étimologies* est bien fort, puisqu’il fait regarder

come un avantage ce qui est un véritable défaut; car enfin les

caractères n’ont été inventés que pour représenter les sons. C’étoit

l’usage qu’en faisoient nos anciens: quand le respect pour eus

nous fait croire que nous les imitons, nous faisons précisément le

contraire de ce qu’ils faisoient. Ils peignoient leurs sons: si un

mot ut alors été composé d’autres sons qu’il ne l’étoit, ils auroient

employé d’autres caractères.

«Ne conservons donc pas les mêmes caractères pour des sons qui sont

devenus diférens. Si l’on emploie quelquefois les mêmes sons dans

la langue *parlée*, pour exprimer des idées diférentes (_champ_,

chant), le sens et la suite des mots sufisent pour ôter l’équivoque

des homonimes. L’intelligence ne feroit-èle pas pour la langue

écrite ce qu’èle fait pour la langue *parlée*? Par exemple, si l’on

écrivoit champ de *campus*, come chant de *cantus*, en confondroit-on

plutôt la signification dans un écrit que dans le discours? L’esprit

serait-il là-dessus en défaut? N’avons-nous pas même des homonimes

dont l’ortografe est pareille? Cependant on n’en confond pas le sens.

Tels sont les mots son (_sonus_), son (_furfur_), son (_suus_), et

plusieurs autres.

«L’usage, dit-on, est le maître de la langue, ainsi il doit

décider également de la parole et de l’écriture. Je ferai ici une

distinction. Dans les choses purement arbitraires, on doit suivre

l’usage, qui équivaut alors à la raison: ainsi l’usage est le

maître de la langue *parlée*. Il peut se faire que ce qui s’apèle

aujourd’hui un livre s’apèle dans la suite un arbre; que vert

signifie un jour la couleur rouge, et rouge la couleur verte, parce

qu’il n’y a rien dans la nature ni dans la raison qui détermine un

objet a être désigné par un son plutôt que par un autre: l’usage,

qui varie la-dessus, n’est point vicieus, puisqu’il n’est point

inconséquent, quoiqu’il soit inconstant. Mais il n’en est pas

ainsi de l’écriture: tant qu’une convention subsiste, èle doit

s’observer. L’usage doit être conséquent dans l’emploi d’un signe

dont l’établissement étoit arbitraire; il est inconséquent et en

contradiction, quand il done a des caractères assemblés une valeur

diférente de cèle qu’il leur a donée et qu’il leur conserve dans leur

dénomination, a moins que ce ne soit une combinaison nécessaire de

caractères pour en représenter un dont on manque.

«Le corps d’une nation a seul droit sur la langue *parlée* et les

écrivains ont droit sur la langue *écrite*. *Le peuple*, disoit

Varron, *n’est pas le maître de l’écriture come de la parole*.

«En effet, les écrivains ont le droit, ou plutôt sont dans

l’obligation de coriger ce qu’ils ont corompu. C’est une vaine

ostentation d’érudition qui a gâté l’ortografe: ce sont des savans et

non des filosofes qui l’ont altérée: le peuple n’y a u aucune part.

L’ortografe des fames, que les savans trouvent si ridicule, est plus

raisonable que la leur. Quelques-unes veulent aprendre l’ortografe

des savans; il vaudroit bien mieus que les savans adoptassent cèle

des fames, en y corigeant ce qu’une demi éducation y a mis de

défectueus, c’est-à-dire de savant. Pour conoître qui doit décider

d’un usage, il faut voir qui en est l’auteur.» (Pages 44-46.)

(Voir à l’Appendice D, à la date de 1756, pour l’exposition de sa réforme.)

NICOLAS BEAUZÉE, membre de l’Académie française depuis 1772, mort en 1789, s’était d’abord prononcé contre la réforme de l’orthographe. Dans l’_Encyclopédie méthodique_, publiée chez Panckoucke, en 1789, revenant sur ses premières opinions, il termine ainsi l’article NÉOGRAPHISME:

«Il faut compter à l’excès sur l’aveugle docilité de ses lecteurs

pour oser défendre les abus de notre orthographe actuelle par

l’autorité des grands écrivains que l’on cite: comme s’ils avoient

spécialement aprofondi et aprouvé formellement les principes

d’orthographe qu’ils ont suivis dans leur temps, comme si celle que

l’on suit et que l’on défend aujourd’hui étoit encore la même que la

leur en tout point, et comme s’il suffisoit d’opposer des autorités à

des raisons dans une matière qui doit ressortir nûment au tribunal de

la raison.

«Ces raffinements, dit-on, s’ils pouvoient jamais être adoptés,

en produiroient d’autres; on perdroit toutes les étymologies; on

obscurciroit le génie de la langue et l’histoire de ses variations;

on défigureroit toutes les éditions qui ont paru jusqu’à nos jours;

les auteurs et les lecteurs, accoutumés à l’ancienne orthographe,

seroient réduits à se placer avec les enfants pour aprendre à lire et

à écrire; la nouvelle méthode, pour être peutêtre plus conforme à la

prononciation du moment, n’en auroit pas moins combattu l’impression

d’un long usage qui a subjugué l’imagination et les ieux… La

lecture de cette orthographe est impossible à tout homme qui n’est

pas disposé à changer de tête et d’ieux en sa faveur.» Ce sont les

propres termes d’un journaliste dans les annonces qu’il a faites des

deux premières éditions de ma traduction des *Histoires de Salluste*,

où j’avois suivi quelques-uns seulement de mes principes de réforme.

«Ces changements, dit-il, en produiroient d’autres. Oui, j’en

conviens; l’art de lire, réduit à un nombre déterminé d’éléments

précis, seroit mis par sa facilité à la portée des plus stupides, et

s’aprendroit en peu de temps; l’orthographe, simplifiée et réduite

à des principes clairs et généraux, n’embarrasseroit plus que ceux

qui ne voudroient pas s’en occuper quelques semaines. Oh! voilà, je

l’avoue, d’affreux bouleversements!

«On perdroit toutes les étymologies. Oui, on perdroit les traces

incommodes des étymologies; mais les savants, que cet objet regarde

uniquement, sauroient bien les retrouver. La langue appartient à la

nation; la multitude n’a nul besoin de remonter aux étymologies, qui

sont même perdues pour elle, malgré les caractères étymologiques dont

on l’embarrasse dans les livres destinés à son instruction.

«Mais passons à ce qui choque réellement le plus les défenseurs de

l’ancienne orthographe; c’est qu’ils seroient réduits à se placer

avec les enfants pour aprendre à lire et à écrire, et qu’il leur

faudroit changer de tête et d’ieux. Eh! messieurs, n’en changez pas;

gardez votre ancienne orthographe, puisqu’elle vous plaît: mais

permettez aux générations suivantes d’en adopter une autre, qui leur

coutera moins que la vôtre ne vous a couté, qui leur sera plus utile,

qui servira, au contraire de ce que vous dites, à fixer notre langue,

à la répandre, à la faire adopter par les étrangers.» (Voyez à

l’Appendice D, p. 295, l’analyse de la réforme proposée par Beauzée.)

Noel-François de WAILLY, membre de l’Institut dès sa création, en 1795. Esprit sage et modéré, il s’oppose aux systèmes des novateurs trop hardis et propose une reforme néographique ayant la prononciation pour base. Ses idées, analogues à celles de d’Olivet, de Girard et de Duclos, sont développées dans deux ouvrages, *De l’Orthographe*, Paris, 1771, in-12; *L’Orthographe des dames, ou l’Orthographe fondée sur la bonne prononciation, démontrée la seule raisonnable*, Paris, 1782, in-12. (Voir à l’Appendice D l’exposition de sa méthode orthographique.)

Je crois devoir transcrire ici, malgré leur étendue, les passages les plus importants d’une sorte de philippique en

faveur de la réforme que le savant académicien adresse, par la bouche des dames, aux corps savants qui ont autorité sur la langue (_Orth. des dames_, p.35-44):

«Nous vous prions, Messieurs, de nous donner un plan d’orthographe,

raisonné, simple, uniforme; de conformer l’orthographe à la bonne

prononciation. Plus vous examinerez cette matiere, plus vous verrez,

comme nous, que la bonne prononciation est le seul guide raisonnable.

N’est-il pas ridicule qu’ayant adouci notre prononciation, vous

conserviez encore dans l’écriture les lettres qui ne se prononcent

plus, et que nos peres n’ont employées que parce qu’ils les

prononçoient? Vous prononcez à la moderne, et vous orthographiez à

l’antique. La langue écrite suppose nécessairement la langue parlée.

La perfection, l’essence même de la premiere, consiste sans doute

à représenter la seconde avec toute l’intégrité et la précision

possible. Or, quelle est l’orthographe qui représente au naturel

les traits de la parole? C’est sans contredit celle qui prend pour

guide la bonne prononciation. Comme peintres de la pensée et de la

parole, ne devez-vous pas, Messieurs, faire dans la langue écrite les

changements qu’exige la langue parlée, afin de représenter au naturel

les traits de cette dernière?

«L’Académie, dans la dernière édition de son Dictionnaire, sans avoir

égard à l’étymologie, a retranché d’un fort grand nombre de mots

des lettres qu’on n’y prononçoit pas; mais, d’un autre côté, elle a

laissé dans une autre foule de mots des lettres tout aussi inutiles

que celles qu’elle a supprimées en de pareilles occasions. Nous avons

fait voir les inconvénients de ces défauts d’uniformité: nous prions

l’Académie de les faire disparoître dans la première édition qu’elle

donnera. Particulièrement consacrée à l’étude, à la perfection

de notre langue et de notre orthographe, cette savante compagnie

rendroit un service important à la nation, si, par ses réflexions sur

la langue et l’orthographe, elle éclairoit l’usage, le dirigeoit, le

perfectionnoit. Ce travail nous paroit vraiment digne des philosophes

et des grammairiens qui composent cette illustre société.

«Quelques personnes à qui nous avons lu cet article, nous ont dit:

«Messieurs les Académiciens savent bien que notre orthographe est

fort difficile, pleine de bisarreries et d’inconséquences; mais ils

savent aussi qu’ils se rendroient ridicules de vouloir la changer.»

«Cette réflexion estelle vraie? C’est ce que nous allons examiner.

«Oui, nous répond un savant: Il faut pour l’orthographe, comme pour

la prononciation, reconnoître l’autorité de l’usage; et il est aussi

ridicule de vouloir changer l’orthographe, qu’il le seroit de vouloir

changer la prononciation.»

«Voici, Messieurs, notre réponse à cette assertion.

«Il y a une grande différence entre ces deux objets. A la vérité,

ceux qui ignorent les langues savantes doivent, comme les savants,

se conformer aux lois du bon usage pour la prononciation, et ils se

rendroient ridicules dans les sociétés polies, s’ils ne le faisoient

pas. Par exemple, vous nous blâmeriez avec raison de prononcer comme

faisoient nos pères, *em, en*, avec le son de l’*e* fermé nasal, dans

empressement, entendement, ardemment, emportement, *etc.* Vous ririez

si vous nous entendiez prononcer *oi* dans _l’Anglois, le François,

le Polonois, je paroissois, qu’il paroisse_, etc., comme ces lettres

se prononçoient autrefois, et comme elles se prononcent encore

aujourd’hui dans *le Danois, S. François, la paroisse*, *etc.* Pourquoi

cela? C’est que les lois de l’usage pour la prononciation sont à

notre portée. En effet, nous avons, comme les savants, des organes

pour entendre et pour rendre les sons. Il n’en est pas de même de

l’orthographe actuelle: fondée sur la connoissance de plusieurs

langues qu’on ne nous a pas apprises, ses lois sont au dessus de

notre portée; et, comme vous l’avez assuré, il nous est moralement

impossible de les observer. Voilà pourquoi nous vous en demandons

la réforme. Ne demanderiez-vous pas à un législateur la réforme de

ses lois, s’il vous étoit moralement impossible de les suivre? Qui

pourroit en ce cas blâmer votre demande? Qui oseroit la traiter de

ridicule? Il est sans contredit louable en fait d’orthographe, comme

en autre chose, de quitter une mauvaise habitude pour en contracter

une bonne. Un usage qui n’est pas à la portée du plus grand nombre

de ceux qui doivent l’observer, est contraire à la raison. C’est une

erreur, un abus qui doit être corrigé avec empressement. L’erreur,

quelque invéterée qu’elle soit, demeure toujours erreur: la multitude

de ses sectateurs ne sauroit lui donner le glorieux titre de la

vérité, qui mérite seule les respects et les hommages des vrais

philosophes.

«Ce qui nous fait croire, Messieurs, que notre demande n’est pas

ridicule, c’est qu’elle est conforme aux désirs des auteurs qui

méritent le plus de considération sur cet objet; nous voulons dire

de ceux qui, ayant écrit sur la langue, l’ont étudiée plus à fond.

Or, presque tous les grammairiens ont désiré la réforme de votre

orthographe. Sans parler de ceux qui ont vécu avant le siècle de

Louis-le-Grand, tels sont, dans le dernier siècle et dans le nôtre,

Messieurs de Vaugelas, Thomas Corneille, Richelet, La Touche, de

Dangeau, de Saint-Pierre, Buffier, Dumas, Girard, Dumarsais, Boindin,

Restaut, Douchet, Valart, Duclos, Cherrier, Mannori, Voltaire,

Beauzée, de Wailly, *etc.* Ce vœu presque unanime est un grand préjugé

en notre faveur. Ces Messieurs sont des juges très-compétents en

cette matière, et leurs suffrages doivent être du plus grand poids.

Vous savez, Messieurs, que dans chaque matière on doit surtout

s’en rapporter aux maîtres de l’art, qui, sur cet objet, sont les

grammairiens: au lieu que les auteurs les plus estimables, quelque

nombreux qu’ils soient, ne doivent pas emporter la balance, quand

les matières qu’ils traitent n’ont pas de rapport à la langue, quand

la grammaire n’a pas été l’objet de leurs études. Pourquoi cela?

C’est qu’ils n’ont guère qu’une orthographe d’habitude et de simple

copie; c’est qu’ils ne doivent pas plus se piquer de connoître les

principes et les défauts de l’orthographe, qu’ils ne se piquent

d’être géomètres et architectes, s’ils ne se sont appliqués ni à la

géométrie, ni à l’architecture. D’après ces raisons et ces autorités,

ne pouvons-nous pas conclure qu’il n’est pas ridicule de demander la

réforme de l’orthographe actuelle?

«N’est-il pas ridicule, au contraire, de prescrire des lois que

le plus grand nombre ne sauroit observer? La raison ne veut-elle

pas qu’on les réforme avec empressement? Nous l’avons déjà dit,

les auteurs sont les vrais législateurs en cette matière. Usez de

vos droits, Messieurs; travaillez à éclairer de plus en plus la

nation, à lui faciliter l’acquisition des connoissances. Loin de

vous rendre ridicules en mettant à la portée de tout le monde une

connoissance aussi utile que celle de l’orthographe, vous rendrez

par cette réforme un service signalé à la nation. Quel est l’homme

raisonnable qui taxera de ridicules les savants grammairiens que nous

venons de citer? Qui osera faire un pareil reproche aux Académies

d’Italie et d’Espagne, qui ont fait pour leurs langues la réforme

que nous désirons pour la nôtre? Pourquoi l’Académie françoise et

les autres sociétés littéraires seroient-elles blâmables de suivre

de pareils exemples? Ne seroit-ce pas suivre la raison, dont les

droits sont imprescriptibles? Les Académies ne doivent-elles pas

sur l’orthographe, comme sur les autres objets, se servir de son

flambeau pour faciliter une connoissance vraiment utile, et qui est,

pour ainsi dire, la clef de toutes les autres? Ceux qui prétendent

qu’on doit suivre sans examen l’orthographe actuelle veulent

donc que l’Académie et les autres sociétés littéraires obéissent

aveuglément à un usage bisarre qui varie continuellement, à un tyran

déraisonnable et injuste dont les lois ne sont pas à la portée du

plus grand nombre des François? Messieurs les académiciens doivent

donc s’interdire l’usage de la raison, et constater servilement une

orthographe remplie de contradictions? Qui osera soutenir un pareil

paradoxe? Seroit-il possible, dit très-bien sur cet objet M. Duclos,

qu’_une nation reconnue pour éclairée, et accusée de légèreté, ne fût

constante que dans les choses déraisonnables_?

«Qui est-ce qui forme l’usage actuel? Ce sont surtout les

compositeurs et les protes (lisez les *correcteurs*) dans les

imprimeries. Nos bons livres se réimpriment souvent. Lorsqu’un

libraire veut donner une nouvelle édition d’un livre, il l’envoie à

l’imprimerie: les compositeurs et les protes y mettent l’orthographe

à laquelle ils sont habitués. Ainsi ce sont eux surtout qui forment

l’usage actuel. Parmi ces personnes, il y en a sûrement plusieurs qui

sont instruites, témoin Le Roi, prote à Poitiers, qui fut le premier

auteur du *Dictionnaire d’Orthographe*, *etc.* Mais les protes n’ont

pas assez de temps pour se former un systême suivi et bien raisonné.

L’orthographe qu’ils ont adoptée est souvent dérangée par celle

des différents auteurs; ce qui les fait varier dans la leur, et les

oblige ensuite à des corrections dans les épreuves. Cet inconvénient

et cette perte de temps n’auroient pas lieu, si les auteurs, les

protes et les compositeurs suivoient une orthographe raisonnée et

conforme à la bonne prononciation. Les compositeurs feroient moins

de fautes en arrangeant les lettres; les protes et les auteurs

auroient moins de peine à lire leurs épreuves; ils y feroient moins

de corrections; et le compositeur attentif ne seroit plus obligé

de passer beaucoup de temps à supprimer des lettres en différents

endroits, à en ajouter dans plusieurs autres, *etc.* Ainsi l’auteur,

le prote et le compositeur trouveroient également leur avantage dans

cette orthographe.

«L’Académie, jusqu’à présent, nous le savons, s’est contentée d’être

le témoin de l’usage, et de le consigner dans son Dictionnaire. Mais

n’est-ce pas renverser l’ordre, que de prétendre que cette illustre

et savante société ne doit rien faire autre chose?»

Les maîtres imprimeurs, les protes, les correcteurs, les ouvriers compositeurs, ont dû se conformer à une règle uniforme, car ils ne pouvaient s'astreindre aux caprices orthographiques de chacun des auteurs écrivant diversement les mêmes mots, d'où résultaient des hésitations, des pertes de temps considérables en corrections, soit de la part des auteurs, soit des correcteurs. Cette règle fut donc, et avec raison, le Dictionnaire de l'Académie, tel que l'illustre Compagnie le modifiait à chaque édition.

La responsabilité incombe donc tout entière à l'Académie, et l'*usage* en fait d'orthographe, devenu un nonsens, ne peut désormais être invoqué par elle.

VOLTAIRE, membre de l'Académie française depuis le 9 mai 1746, revient sans cesse sur la critique du vicieux système de notre orthographe. Il dit, entre autres observations, dans le *Dictionnaire philosophique*, article ORTHOGRAPHE:

«L'orthographe de la plupart des livres français est ridicule.

Presque tous les imprimeurs ignorants impriment _Wisigoths,

Westphalie, Wittemberg, Wétéravie_, *etc.*

«Ils ne savent pas que le double *V* allemand qu’on écrit ainsi *W*

est notre *V* consonne et qu’en Allemagne on prononce _Vétéravie,

Virtemberg, Vestphalie, Visigoths_.

«Pour l’orthographe purement française, l’habitude seule peut en

supporter l’incongruité. *Emploie-roient, octroi-e-roient*, qu’on

prononce *emploiraient, octroiraient*; *paon*, qu’on prononce

pan; *Laon*, qu’on prononce *Lan*, et cent autres barbaries

pareilles font dire:

Hodieque manent vestigia ruris.

«Les Anglais sont bien plus inconséquents; ils ont perverti toutes

les voyelles; ils les prononcent autrement que toutes les autres

nations. C’est en orthographe qu’on peut dire avec Virgile:

Et penitùs toto divisos orbe Britannos.

«Cependant ils ont changé leur orthographe depuis cent ans: ils

n’écrivent plus: *loveth, speaketh, maketh*, mais _loves, speaks,

makes_.

«Les Italiens ont supprimé toutes les *h*. Ils ont fait plusieurs

innovations en faveur de la douceur de leur langue.

«_L’écriture est la peinture de la voix; plus elle est ressemblante,

meilleure elle est._»

Me trouvant en possession d’un grand nombre de lettres autographes de Voltaire, et particulièrement de sa correspondance, en partie inédite, avec d’Alembert, j’ai été curieux de confronter son orthographe avec celle de l’Académie de 1740. C’est surtout à partir de 1752 que devient plus sensible la modification apportée sous ce rapport par Voltaire dans sa correspondance, surtout alors qu’il s’occupait de la rédaction des articles qu’il envoyait à d’Alembert pour le *Dictionnaire philosophique*. Il supprime le plus souvent les lettres doubles qui ne se prononcent pas. Il écrit *pardonait*, et d’un autre côté *guai*, il *éguaiera*. Il affecte le plus profond dédain peur l’étymologie. On voit alors

s’échapper de sa plume tantôt le mot *philosophe* et tantôt *philosofe*, ce dernier plus fréquemment que l’autre; il écrit même quelquefois *filosofe*, et veut que ce mot soit rangé à la lettre F, au *Dictionnaire philosophique*. Dans sa lettre datée des Délices, le 2 décembre 1755, que j’ai sous les yeux, il écrit: «ennemi de la philosofie» et «persécuteur des philosofes.» Il met partout ainsi: *enciclopédie, dictionaire*. Dans une lettre datée du 24, il écrit: «Je voudrais que votre *tipografe* Briasson pensast un peu à moy.»… «Vous avez des articles de *téologie* e de *métaphisique*.» Dans d’autres, il écrit plusieurs fois: *Athène, autentique, entousiasme, têse, historiografe, bibliotèque, téologien, crétien* et *cristianisme*, s’écartant ainsi, avec une intention évidente, de l’orthographe de l’Académie, dont il était membre depuis 1746. (Voir le texte de ces lettres avec leur orthographe à l’Appendice E.)

En comparant les lettres de Voltaire avec les éditions imprimées, on voit que l’habitude *typographique* de tout ramener à l’orthographe du Dictionnaire de l’Académie a fait supprimer celle que Voltaire préférait[120]. Il eût pourtant été intéressant de suivre, dans ses nombreux écrits, aussi bien les modifications de son orthographe que celles de sa pensée. Peutêtre, à un certain moment, la popularité immense dont il jouissait eût-elle pu faciliter quelques-unes des réformes déjà proposées.

[120] Dans la grande édition de Beuchot, que nous avons imprimée

en 1834, on n’a conservé de l’orthographe de Voltaire que ses *a*

au lieu des *o*, et je *fesais*, nous *fesons*, du verbe *faire*.

Et en effet, puisqu’on écrit je *ferai*, la prononciation demande

que l’on écrive aussi *fesons*.

Le service rendu par Voltaire, de faire accepter généralement la réforme des imparfaits en *oi* et de ce même *digramme* dans le corps du mot, comme dans *connoître*, a obtenu le suffrage de tous, et cette réforme, que l’abbé Girard avait inutilement préconisée dès 1716, a été un acheminement à d’autres régularisations.

FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU, membre de l’Institut national, ministre de l’intérieur, après s’être préoccupé pendant une partie de sa vie des moyens d’apprendre à lire au peuple des campagnes, émettait, en 1799, une opinion qui impliquerait de notables simplifications dans notre orthographe:

«Au premier coup d’œil, on croirait que rien n’est plus simple,

plus trivial, plus vulgaire que ce que l’on nomme l’ABC, mais les

meilleurs esprits en jugent bien différemment. _Non sunt contemnenda

quasi parva, sine quibus magna constare non possunt_, a dit saint

Jérôme. Le célèbre Rollin, dans son *Traité des études* (ch. Ier,

§ II), avoue qu’il serait bien embarrassé s’il se trouvait dans

le cas d’apprendre à lire à des enfants. En effet, les auteurs de

méthodes n’ont eu en vue que des éducations privées, celles des

enfants des classes privilégiées. Locke se propose de former un

jeune gentilhomme, *Télémaque* est composé pour un prince, l’_Émile_

lui-même encourt en grande partie le même reproche.

«Je pose deux principes, ajoute ce ministre ami des lettres, qui me

semblent démontrés: le premier, que _jamais on n’apprendra à lire aux

enfants des pauvres, surtout dans les campagnes, s’il faut consacrer

des années entières à cette seule partie de l’instruction_; et le

second, qu’il importe beaucoup de n’astreindre les enfants à se

procurer aucun de ces livres d’école dont on les embarrasse et que la

plupart perdent ou déchirent.....»

C’est pourquoi ce sage ministre, si dévoué aux lettres, se faisait rendre compte des méthodes de simplification de la lecture par le perfectionnement de l’alphabet, et les expérimentait lui-même, afin qu’en France on pût arriver au même degré d’instruction primaire que la plupart des nations du continent. (Voyez Dieudonné Thiébault, *Principes de lecture et de prononciation à l’usage des écoles primaires*. Paris, 1802, in-8.)

URBAIN DOMERGUE, membre de l’Institut de France (classe de la langue et de la littérature françaises), est l’auteur d’une réforme plus absolue que celles qu’on a proposées de nos jours.

Après avoir énoncé les deux obstacles qui s’opposent à ce que notre belle langue devienne familière aux étrangers: la détermination du genre des substantifs et l’écart entre l’orthographe et la prononciation, l’académicien de 1803, plus novateur que Meigret, ajoute:

«Le second obstacle est de nature à être levé; l’orthographe d’une

langue n’est pas de son essence, comme la syntaxe. Faite pour

réfléchir les sons, elle est une glace fidèle, lorsque les écrivains

d’une nation se sont abandonnés à la nature; infidèle, lorsque,

ébloui par le faux éclat d’un savoir déplacé, détournant les signes

de leur véritable institution, on a modelé l’écriture de la langue

dérivée sur la prononciation de la langue primitive.

«Le retour aux principes est désiré par tous les bons esprits. Mais

quelle autorité fera triompher la raison? Quel pouvoir fera rentrer

dans ses limites l’érudition, toujours prête à les franchir? Quelle

voix imposera silence au préjugé? Cette heureuse révolution peut être

opérée par le concert de la force, à qui rien ne résiste, et des

lumières, à qui rien n’échappe. Que le gouvernement dise à la classe

de l’institut national chargée du dépôt de la langue française:

«Je demande que les sons de la langue soient tous appréciés et

reconnus; que chaque son simple ait un signe simple qui lui soit

exclusivement affecté; en un mot, que la langue écrite soit l’image

fidèle de la langue parlée.

«Et je promets que l’orthographe sanctionnée par l’Académie française

sera sur-le-champ adoptée:

«Dans tous les actes émanés des autorités constituées;—dans tous les

journaux soumis à l’inspection de la police;—dans toutes les écoles

nationales;—dans tous les établissements payés des deniers publics.»

«La raison et l’exemple auroient bientôt achevé une révolution

commencée sous des auspices aussi imposants.»

Puis dans une prosopopée adressée à celui qui semblait personnifier le génie de la France, il s’écrie:

«O Bonaparte[121], jette un regard sur ces lignes, elles t’appellent

à la gloire, non à celle du guerrier, tes exploits ont lassé la

renommée; non à celle de l’homme d’État, la France te bénit et

l’univers t’admire….. La gloire que je t’offre est pure et

n’appartiendra qu’à toi seul. Ose ordonner la réforme de notre

orthographe; et le mensonge abécédaire, qui prépare à tous les

mensonges, ne déformera plus les jeunes esprits, et l’immense famille

dont tu es le chef parlera partout le même langage, et les monuments

immortels du génie et du goût de nos écrivains se présenteront

d’eux-mêmes à l’étranger reconnaissant. Élevé au faîte du pouvoir

par ta valeur, ta sagesse et notre amour, déploie ta force pour la

propagation des idées justes, mets ta gloire dans le triomphe de la

vérité.»

(Voir plus loin, pour son plan de réforme, Appendice D, à la date de

1806.)

[121] Domergue écrivait ceci en 1803, sous le Consulat.

VOLNEY, de l’Académie française, qui s’est livré à une étude toute spéciale des langues et de l’orthographe, formule ainsi son opinion sur notre manière de représenter les sons, dans son ouvrage intitulé: *L’Alfabet européen appliqué aux langues asiatiques* (p. 21):

«On peut dire que depuis l’adoption, et en même temps la modification

de l’alphabet phénicien par les Grecs, aucune amélioration, aucun

progrès n’a été fait dans la chose. Les Romains, vainqueurs des

Grecs, ne furent à cet égard, comme à bien d’autres, que leurs

imitateurs. Les Européens modernes, vainqueurs des Romains, arrivés

bruts sur la scène, trouvant l’alfabet tout organisé, l’ont endossé

comme une dépouille du vaincu, sans examiner s’il allait à leur

taille. Aussi les méthodes alfabétiques de notre Europe sont-elles

de vraies caricatures: une foule d’irrégularités, d’incohérences,

d’équivoques, de doubles emplois se montrent dans l’alfabet même

italien ou espagnol, dans l’allemand, le polonais, le hollandais.

Quant au français et à l’anglais, c’est le comble du désordre:

pour l’apprécier, il faut apprendre ces deux langues par principes

grammaticaux; il faut étudier leur orthographe par la dissection de

leurs mots.»

(Voir Appendice D, à la date de 1821.)

FORTIA D’URBAN, membre de l’Institut, Académie des inscriptions et belles-lettres, s’exprime ainsi dans son *Nouveau Système de bibliographie alphabétique*, 2e édit., 1822, p. 9:

«Un principe, dont je crois que tout le monde reconnaîtra l’évidence,

doit sans doute diriger ceux qui voudront raisonner sur notre

orthographe et sur les innovations que l’on peut y apporter.

Cet axiome, c’est qu’_il faut écrire comme on parle_. En effet,

l’écriture n’étant que le signe du langage, plus l’image est

fidèle, mieux elle atteint son but. C’est un avantage que la langue

allemande, l’_espagnole_ et l’_italienne_ ont sur les langues

anglaise et française; nous devons nous efforcer de le partager.»

DESTUTT DE TRACY, de l’Académie française, émet sur ce grave sujet un jugement remarquable par sa netteté:

«Nos alphabets, vu leurs difficultés et le mauvais usage que nous en

faisons, c’est-à-dire nos vicieuses orthographes, méritent encore à

peine le nom d’écriture. Ce ne sont que de maladroites tachygraphies

qui figurent tant bien que mal ce qu’il y a de plus frappant dans le

discours, et en laissent la plus grande partie à deviner, quoique

souvent elles multiplient les signes sans utilité comme sans motif.

«Que se passe-t-il avec l’alphabet actuel? On enseigne d’abord à

connaître les lettres, et la facilité qu’y apportent les plus jeunes

et les plus inappliqués des élèves prouve que l’obstacle n’est pas

là. Il faut ensuite apprendre à épeler, c’est-à-dire à les réunir.

Ici commencent des difficultés sans nombre. Elles sont véritablement

infinies avec l’alphabet français, puisque personne ne peut deviner

l’orthographe d’un mot nouveau ou d’un nom propre. C’est par ce motif

que beaucoup de personnes renoncent à faire épeler les enfants, et

préfèrent leur apprendre les mots entiers, écrits sur des cartes,

comme avec l’écriture idéologique des Chinois. C’est assurément là

une preuve irrécusable des vices et des difficultés que présente

notre alphabet irrationel.»

«La mémoire seule peut servir à l’étude de l’orthographe; aucun

raisonnement ne peut guider; au contraire, il faut à tout moment

faire le sacrifice de son bon sens, renoncer à toute analogie, à

toute déduction, pour suivre aveuglément l’usage établi, qui vous

surprend continuellement par son inconséquence, si, malheureusement

pour vous, vous avez la puissance et l’habitude de réfléchir.

«Et j’en appelle à tous ceux qui ont un peu médité sur nos facultés

intellectuelles: y a-t-il rien au monde de plus funeste qu’un ordre

de choses qui fait que la première et la plus longue étude de

l’enfance est incompatible avec l’exercice du jugement? Et peut-on

calculer le nombre prodigieux d’esprits faux que peut produire une si

pernicieuse habitude, qui devance toutes les autres?»

Destutt de Tracy fut un des partisans les plus convaincus de la

proposition faite par Volney d'appliquer à l'écriture des langues

orientales l'alphabet latin complété.

JOUY, membre de l'Académie française, en 1829, acceptait l'idée fondamentale de la réforme dans sa réponse à l'*Appel aux Français* de M. Marle:

«J'ai moi-même, écrit-il, exprimé plusieurs fois le désir de voir

opérer dans l'orthographe de la langue française une foule de

changements que le plus simple bon sens réclame. L'emploi des

voyelles inutiles et des doubles consonnes dans les mots où la

prononciation n'en fait sentir qu'une seule est un reste de barbarie

que l'étymologie n'excuse pas même toujours.»

CHARLES NODIER, de l’Académie française en 1833, l’un des hommes les plus compétents dans la question, n’hésite pas dans l’expression de son sentiment:

«Je place au premier rang des plus honorables ouvriers de

la littérature les grammairiens, les lexicographes, les

dictionnaristes. Si leurs dictionnaires sont mauvais, ce n’est

presque jamais leur faute. C’est d’abord celle de la langue, qui

n’est pas bien faite; celle de l’alphabet, qui est *détestable*;

celle de l’orthographe, qui est _une des plus mauvaises et des plus

arbitraires de l’Europe_. C’est ensuite celle de la routine qui est

une loi en France. C’est peutêtre enfin celle des institutions

littéraires préposées à la conservation de la langue, et qui ont fait

de cette routine un fatal monopole.»

Malgré ces aveux significatifs contenus dans la préface de l’_Examen critique des dictionnaires de la langue françoise_, publié en 1829, on doit convenir que Nodier, devenu membre de l’Académie française, fut un des adversaires les plus redoutables du néographisme absolu, contre lequel il épuisait les traits les plus acérés de sa verve spirituelle.

(Voir plus loin, Appendice D, à l’article d’Honorat Rambaud, p. 200.)

ANDRIEUX, secrétaire perpétuel de l’Académie française, esprit judicieux, bon grammairien et littérateur de premier ordre, s’exprimait ainsi de son côté en 1829, dans sa lettre à M. Marle:

«Il est d’un bon esprit de désirer la réforme de l’orthographe française actuelle, de vouloir la rendre conforme, autant que possible, à la prononciation; il est d’un bon grammairien, et même d’un bon citoyen, de s’occuper de cette réforme; mais il est difficile d’y réussir. Voltaire, après soixante et dix ans de travaux, est à peine parvenu à nous faire écrire *français* comme *paix* et non pas comme *François* et *poix*. On trouve encore des gens qui répugnent à ces changements si raisonnables et si simples.

Les routines sont tenaces; le succès vous en sera plus glorieux, si vous l’obtenez. Vous vous proposez de marcher lentement et avec

précaution dans cette carrière assez dangereuse: c’est le moyen

d’arriver au but. Puissiez-vous l’atteindre!»

(Voir plus loin, Appendice D, à la date de 1829, la réclamation de M. Andrieux contre M. Marle.)

Le professeur LAROMIGUIÈRE, membre de l’Académie des sciences morales et politiques, écrivait à M. Marle à propos de son système:

«Je pense, après Molière, Montesquieu, Du Marsais, que rien n’est

plus désirable que l’exécution de votre projet. En rapprochant

l’orthographe de la prononciation, vous nous apprendrez en même temps

à lire, à parler et à écrire la langue française; ce sera un service

signalé rendu à tous les Français et aux nombreux étrangers qui

aiment notre littérature.»

DAUNOU, secrétaire perpétuel de l’Académie des inscriptions et belles-lettres, membre de l’Académie des sciences morales et politiques, membre du Comité

d’instruction publique de l’Assemblée nationale, s’exprimait ainsi à propos des moyens de faciliter la lecture aux enfants:

«… J’invoque donc une réforme d’un plus grand caractère que celles

qui ont été introduites jusqu’ici dans l’enseignement de la lecture.

Je réclame, comme un moyen de raison publique, le changement de

l’orthographe nationale, et je ne crois pas cette proposition indigne

d’être adressée à des législateurs qui compteront pour quelque chose

le progrès, ou plutôt, si je puis m’exprimer ainsi, la santé de

l’esprit humain. Il n’est point question ici de quelques corrections

partielles, semblables à celles que l’on a tentées, et qui ne sont

bien souvent que de nouvelles manières de contrarier la nature.

Je demande la restauration de tout le système orthographique, et

que, d’après l’analyse exacte des sons divers dont notre idiome se

compose, l’on institue entre ces sons et les caractères de l’écriture

une corrélation si précise et si constante que, les uns et les autres

étant égaux en nombre, jamais un même son ne soit désigné par deux

différens caractères, ni un même caractère applicable à deux sons

différens. Cette analyse des sons de notre langue, la philosophie

l’a déjà faite, ou l’a du moins fort avancée. Cette correspondance

invariable entre la langue parlée et la langue écrite, il ne faut

plus que la vouloir pour l’établir avec succès. Nous ne pouvons pas

désirer pour cette réforme importante une plus favorable époque que

celle où les préjugés se taisent, où les habitudes s’ébranlent, où

l’on travaille enfin à régénérer l’instruction.

«On suppose qu’un tel changement dans l’orthographe doit entraver ou

abolir l’usage des livres écrits selon la méthode ordinaire, ou du

moins que la lecture de ces livres deviendrait presque inaccessible

aux enfans accoutumés à un autre système graphique. Il ne s’agit,

pour dissiper cette objection, que de bien expliquer ce que je

propose. Assurément, je ne demande point que l’on n’imprime plus

aucun livre avec notre orthographe actuelle, ni même que les lois

soient écrites avec l’orthographe philosophique que j’ai indiquée.

Les livres classiques que les enfans auront entre les mains, dans les

écoles nationales, sont les seuls que j’aie ici en vue. A l’égard

de tous les autres, il faut laisser agir le temps, la liberté et la

raison.»

M. LITTRÉ, membre de l’Académie des inscriptions et belles-lettres et juge si compétent en cette matière, s’exprime ainsi dans son *Histoire de la langue française*, tome Ier, p. 327:

«L’habitude commune dans les anciens textes de ne pas écrire les

consonnes doublées qui ne se prononcent pas et de mettre _arester,

doner, apeler_, etc., mériterait d’être transportée dans notre

orthographe. On écrit dans les anciens textes au pluriel sans *t* les

mots *enfans, puissans*, etc.: cette orthographe, depuis longtemps

proposée par Voltaire, est un archaïsme bon à renouveler. Ceux qui

s’effrayeraient du changement d’orthographe ne doivent pas se faire

illusion sur l’apparente fixité de celle dont ils se servent. On

n’a qu’à comparer l’orthographe d’un temps bien peu éloigné, le

dix-septième siècle, avec celle du nôtre, pour reconnaître combien

elle a subi de modifications. Il importe donc, ces modifications

étant inévitables, qu’elles se fassent avec système et jugement.

Manifestement, le jugement veut que l’orthographe aille en se

simplifiant, et le système doit être de combiner les simplifications

de manière qu’elles soient graduelles et qu’elles s’accordent le

mieux possible avec la tradition et l’étymologie…»

Dans un autre passage, le savant philologue constate ainsi l’influence de l’orthographe sur le langage parlé et par suite l’importance d’une écriture régulière pour le maintien même de la langue.

«Notre langue fourmille de mots où l’écriture a fini par tuer la

prononciation, c’est-à-dire que des lettres écrites, il est vrai,

mais non prononcées, ont fini par triompher de la tradition et se

faire entendre à l’oreille comme elles se montrent à l’œil.»

M. MAX MÜLLER, correspondant de l’Institut de France et l’un des linguistes les plus éminents de l’Europe, écrivait, en 1863[122], à propos de la réforme orthographique de la langue anglaise, les lignes suivantes, qui s’appliquent, sous plus d’un rapport, à diverses tentatives faites chez nous dans ces derniers temps:

[122] _Nouvelles leçons sur la science du langage, cours professé

à l’Institution royale de la Grande-Bretagne en l’année 1863, par

M. Max Müller, et trad. de l’anglais par MM. Georges Harris et

Georges Perrot._ Paris, A. Durand, 1867, in-8, t. Ier.

«Je ne dois pas manquer ici à appeler l’attention sur les importants

services qu’ont rendus ceux qui, pendant près de vingt ans, ont

travaillé en Angleterre à faire passer dans la pratique les résultats

de la recherche scientifique, en composant et en cherchant à propager

un nouveau système «d’écriture abrégée et d’orthographe rationnelle»,

plus connu sous le nom de *Réforme phonétique*. Je suis loin de me

dissimuler les difficultés qui s’opposent au prompt succès d’une

pareille réforme, et je ne me flatte pas de l’espoir qu’elle sera

réalisée par quelqu’une des trois ou quatre générations qui nous

suivront immédiatement. Mais je me sens convaincu du caractère de

vérité et de raison que présentent les principes sur lesquels repose

cette réforme: or le respect que nous inspirent naturellement la

raison et la vérité, quoiqu'il puisse être endormi ou intimidé par

instants, a toujours fini par avoir le dernier mot, et par peser dans

la balance d'un poids irrésistible. Il a rendu les hommes capables

de renoncer à leurs préjugés les plus chers, et à leurs cultes les

plus sacrés, qu'il s'agît des lois sur les céréales, de la dynastie

des Stuarts ou des idoles du paganisme; et je ne doute pas que

notre orthographe irrationnelle n'ait le même sort que toutes les

superstitions dont les hommes ont fini par se débarrasser. Il est

déjà arrivé que des nations ont changé leurs signes de numération,

leurs lettres, leur chronologie, leurs poids et leurs mesures.

Peutêtre M. Pitman ne vivra-t-il pas assez longtemps pour voir le

résultat de ses efforts persévérants et désintéressés; mais on n’a

pas besoin d’être prophète pour assurer que ce qui maintenant est hué

par la foule devra l’emporter un jour ou l’autre, à moins que l’on ne

trouve, pour combattre ce système, autre chose que quelques mauvaises

plaisanteries déjà usées. Il y a, parmi les objections que l’on fait

à ces projets de réforme orthographique, un argument qui devrait,

à ce qu’il semble, avoir grand poids aux yeux du linguiste: cette

réforme, dit-on, ferait, dans un grand nombre de cas, disparaître

des lettres qui témoignent de l’étymologie des mots. Je ne puis

pourtant prendre cet argument très au sérieux. Dans les langues, la

prononciation change d’après des lois déterminées, tandis que, dans

les idiomes modernes, pour ne parler que de ceux-ci en ce moment,

l’orthographe a changé de la manière la plus arbitraire, de sorte que

si notre orthographe suivait la prononciation des mots, elle serait

en réalité plus utile à celui qui étudie le langage au point de vue

critique que notre système actuel d’orthographe, avec ce qu’il y a

d’incertain, d’arbitraire, d’étranger à toute méthode scientifique.»

M. L. QUICHERAT, membre de l’Académie des inscriptions, accepterait volontiers une régularisation et quelques réformes de détail dans le sens étymologique. Il s’exprime ainsi dans la préface de son *Dictionnaire français-latin*, 1864:

«J’ai suivi constamment pour guide le Dictionnaire de l’Académie,

dont une longue pratique m’a fait de plus en plus apprécier le

mérite. Il est facile de réunir contre un ouvrage si étendu un

certain nombre de critiques de détail: ces petites imperfections ne

sauraient déformer l’ensemble: _Ubi plura nitent, non ego paucis

offendar maculis_.....

«J’ai suivi presque toujours son autorité sous le rapport de la

grammaire et de l’orthographe, bien que parfois je ne fusse pas

satisfait de ses solutions. Ainsi je faisais tout bas mes réserves

quand j’indiquais comme étant du masculin le mot *quadrige*, et du

féminin le mot *exemple* (d’écriture). Je trouvais assez singulier

qu’on écrivît *dyssenterie*, quand on écrit tout de suite après

dysurie. Je ne m’explique point par quelle subtilité on a établi

entre *Zéphire* et *zéphyr* une distinction que l’étymologie condamne

et dont les poëtes ne tiennent aucun compte. Je ne comprends rien à

la bizarrerie qui conserve l’adjectif invariable dans cette locution:

Ils se faisaient *fort* de, elle se fait *fort* de.

«Pour l’orthographe, je n’entrerai point dans une foule de petites

discussions que je laisse aux grammairiens. Seulement j’oserai blâmer

l’Académie quand elle a la faiblesse d’abandonner un principe général

pour se conformer à une erreur vulgaire. En somme, elle oublie trop

qu’_elle a le droit et le devoir de dicter la loi_. Par exemple,

je ne vois pas pourquoi, infidèle à ses propres traditions, elle a

fini par accepter la nouvelle manière d’écrire le mot *terrain*, que

certains étymologistes dérivent sans doute de *terra* ou de je ne

sais quel adjectif *terraneus*, faisant pendant à *subterraneus*.

Mais l’Académie de 1694 écrivait *terrein*, comme l’exige la racine

terrenum. Si l’on prétend établir une règle nouvelle, il faut

au moins décréter que *plenus* donnera le mot français *plain*,

serenus, *serain*, *etc.* De même, l’esprit rude sur la voyelle

initiale se représente en français par une *h*. La logique réclame

une application universelle d’un principe aussi simple. Or, si

l’on écrit *holocauste*, pourquoi *olographe*? pourquoi encore

erpétologie?

«Néanmoins, je me suis incliné devant toutes ces anomalies, et je

n’ai fait cause à part que deux ou trois fois. Les mots _roide,

roideur, roidir_, ont été omis, je ne sais pourquoi, dans la

réforme voltairienne qui a conformé l’écriture à la prononciation.

Dans la septième édition du Dictionnaire de l’Académie, je ne fais

pas de doute que cela sera réformé. J’ai maintenu l’orthographe

disyllabe, au lieu de *dissyllabe*, que j’avais déjà introduite

dans d’autres ouvrages. Cela m’a paru nécessaire pour conserver la

brève de l’adjectif latin, et pour qu’on ne crût pas voir dans ce mot

un composé de *dissos*. Je puis dire que le savant et regrettable

Boissonade avait applaudi à cette petite révolte contre l’autorité.»

M. Charles-Auguste SAINTE-BEUVE, membre de l’Académie française depuis 1845, a bien voulu consacrer dans le

Moniteur du 2 mars dernier à la première édition du présent ouvrage un de ces articles où une science profonde quoique toujours aimable se cache sous la forme la plus séduisante. Je ne puis résister au désir de citer l’analyse historique que le savant académicien a faite de la question, à propos de mon travail, tout en passant sous silence les encouragements si bienveillants qu’il veut bien donner à mes efforts.

«Notre langue française, dit-il, vient en très-grande partie du

latin. C’est un fait reconnu et que les philologues et critiques

qui se sont occupés de l’histoire de la langue et qui ont étudié la

naissance de la romane, d’où la nôtre est dérivée, ont mis de plus en

plus en lumière. L’un de ces derniers historiens et qui s’est dirigé

d’après la méthode et par les conseils des vrais maîtres, M. Auguste

Brachet, a parfaitement exposé[123] cette formation de notre idiome.

Mais ce n’est pas du latin savant, du latin cicéronien, c’est du

latin vulgaire parlé par le peuple et graduellement altéré, que sont

sortis, après des siècles de tâtonnement, les différents dialectes

provinciaux dont était celui de l’Ile-de-France, lequel a fini par

se subordonner et par supplanter les autres; lui seul est devenu la

langue, les autres sont restés ou redevenus des patois.

[123] *Grammaire historique de la langue française*, par M.

Auguste Brachet; 1 vol. in-18, à la librairie Hetzel, 18, rue

Jacob.

«Quand je dis que cette langue romane des onzième et douzième

siècles est sortie du latin vulgaire et populaire graduellement

altéré, j’ai peur de me faire des querelles; car, d’après les

modernes historiens philologues, les transformations du latin

vulgaire ne seraient point, à proprement parler, des altérations:

ce seraient plutôt des développements, des métamorphoses, des

états successifs soumis à des lois naturelles, et qui devinrent

décidément progressifs à partir d’un certain moment: il en naquit

comme par voie de végétation, vers le dixième siècle, une langue

heureuse, assez riche déjà, bien formée, toute une flore vivante

que ceux qui l’ont vue poindre, éclore et s’épanouir, sont presque

tentés de préférer à la langue plus savante et plus forte, mais

plus compliquée et moins naïve, des âges suivants. Je n’ai point à

entrer dans cette discussion, ni à chicaner sur cette préférence; ce

que je voulais seulement remarquer, c’est que, sous cette première

forme lentement progressive et naturelle, tous les mots français qui

viennent du latin et par le latin du grec ont été adoucis, préparés,

mûris et fondus, façonnés à nos gosiers, par des siècles entiers de

prononciation et d’usage: ils sont le contraire de ce qui est calqué

et copié artificiellement, directement. Ils n’ont pas été transportés

d’un jour à l’autre et faits de toute pièce, tout raides et tout

neufs, d’après une langue savante et morte, que l’on ne comprend que

par les yeux et plus du tout par l’oreille.

«A ce vieux fonds de la langue française il y a peu à réformer pour

l’orthographe. Les mots en ayant été prononcés et parlés par le

peuple, des siècles durant, avant d’être notés et écrits, toutes

ou presque toutes les lettres inutiles ont eu tout le temps de

tomber et de disparaître. Quand ils ont été écrits pour la première

fois, ils ne l’ont pas été par les savants. L’usage a donc amené et

produit pour ce vieux fonds domestique la forme qui, ce me semble,

est définitive. La difficulté est surtout pour les mots savants

et d’origine plus récente, importés à partir du seizième siècle,

depuis l’époque de la Renaissance, et la plupart tirés du grec

avec grand renfort de lettres doubles et de syllabes hérissées.

Ces mêmes historiens de la langue et qui l’admirent surtout aux

douzième et treizième siècles, dans sa première fleur de jeunesse

et sa simplicité, sont portés à proscrire, à juger sévèrement toute

l’œuvre de la Renaissance, comme si elle n’était pas légitime à

son moment et comme si elle ne formait pas, elle aussi, un des

âges, une des saisons de la langue. M. Auguste Brachet, qui n’est

nullement favorable aux néologismes du seizième siècle, déclare

en même temps absurde la tentative qui consisterait aujourd’hui à

réduire et à simplifier, en les écrivant, bon nombre des doctes mots

introduits alors. «Puisque l’orthographe du mot, dit-il, résulte

de son étymologie, la changer, ce serait lui enlever ses titres de

noblesse.» Telle cependant n’a pas été et n’est point l’opinion de

beaucoup d’hommes instruits et d’esprits philosophiques depuis le

seizième siècle jusqu’à nos jours.

«Sans doute l’introduction de la plupart de ces mots s’étant faite

par les savants et d’autorité pour ainsi dire, non insensiblement et

par le peuple, ce ne saurait être à la manière du peuple et comme

cela s’est passé pour le premier fonds ancien de mots latins,

par une usure lente et continuelle, que la simplification peut

s’opérer. Mais la même autorité qui a importé les mots et vocables

scientifiques peut intervenir pour les modifier. Ainsi rien n’oblige

d’user perpétuellement de cette orthographe grecque si repoussante,

dans les mots *rhythme, phthisie, catarrhe*, etc.; et il y a

longtemps que Ronsard et son école, tout érudits qu’ils étaient,

avaient désiré affranchir et alléger l’écriture courante de cet

«insupportable entassement de lettres». Ils n’y étaient point

parvenus.

«L’histoire des tentatives faites depuis le seizième siècle pour la

simplification de l’orthographe nous est présentée fort au complet

par M. Didot en son intéressante brochure, et il en ressort que pour

réussir à obtenir quelque chose en telle matière et pour triompher

de l’habitude ou de la routine, même lorsque celle-ci est gênante et

fatigante, il ne faut pas trop demander, ni demander tout à la fois.

«Joachim Du Bellay le savait bien, lui qui dans son _Illustration et

Défense de la Langue_, où il proposait en 1549 tant d’innovations

littéraires, n’a pas voulu les compliquer de l’emploi de

l’orthographe nouvelle de Louis Meigret qu’il approuvait en principe,

mais qu’il savait trop dure à accepter des récalcitrants.

«Ces projets de réforme radicale dans l’orthographe, mis en avant

par Meigret et par Ramus, ont échoué; Ronsard lui-même recula devant

l’emploi de cette écriture en tout conforme à la prononciation:

il se contenta en quelques cas d’adoucir les aspérités, d’émonder

quelques superfétations, d’enlever ou, comme il disait, de *râcler*

l’*y* grec: il avait d’ailleurs ce principe excellent que «lorsque

tels mots grecs auront assez longtemps demeuré en France, il convient

de les recevoir en notre *mesnie* et de les marquer de l’*i*

français, pour montrer qu’ils sont nôtres et non plus inconnus et

étrangers.»—Et pour le dire en passant, cette règle est celle qui

se pratique encore et qui devrait prévaloir pour tout mot ou toute

expression d’origine étrangère. Ainsi pour *à parte*: un *a-parte*,

des *a-parte*; on l’écrivait d’abord en deux mots, et le pluriel

ne prenait pas d’*s*; mais l’expression ayant fait assez longtemps

quarantaine et ayant mérité la naturalisation, on en a soudé les

deux parties, on en a fait un seul mot qui se comporte comme tout

autre substantif de la langue, et l’on écrit: un *aparté*, des

apartés.—C’est ainsi encore qu’il est venu un moment où les

quanquam sont devenus les *cancans*. Mais les *errata*, bien que si

fort en usage et qui devraient être acclimatés, ce me semble, n’ont

pu encore devenir des *erratas*, comme on dit des *opéras*[124].

[124] «Chose bizarre! *errata* employé au singulier est devenu un

mot français puisqu’on dit un errata; et au pluriel, il est resté

un mot étranger et latin, puisqu’il ne prend pas d’*s* et qu’on

écrit des *errata* et non des erratas. C’est à des irrégularités

de ce genre que les décisions de l’Académie peuvent porter

remède.»

«Corneille, après Ronsard, apporte à son tour son autorité en cette

question de la réforme de l’orthographe. Dans l’édition qu’il

donna en 1664 de son *Théâtre* revu et corrigé, il mit en tête un

Avertissement où il exposait ses raisons à l’appui de certaines

innovations qu’il avait cru devoir hasarder, afin surtout, disait-il,

de faciliter la prononciation de notre langue aux étrangers. Ces

idées et vues de Corneille, excellentes en principe, me paraissent

avoir été un peu compliquées et confuses dans l’exécution. Le grand

poëte n’était pas un esprit pratique.

«Ce qui est certain, c’est qu’une extrême irrégularité

orthographique, une véritable anarchie s’était introduite dans les

imprimeries pour les textes d’auteurs français au dix-septième

siècle: il était temps que le Dictionnaire de l’Académie, si

longtemps promis et attendu, vînt y mettre ordre.

«Dans la préparation de ce premier Dictionnaire, et dans les cahiers

qui en ont été conservés, on a les idées de Bossuet qui sont fort

sages et fort saines. Il est pour une réforme modérée. Il est d’avis

de ne pas s’arrêter sans doute à l’orthographe *impertinente* de

Ramus, mais aussi de ne pas s’asservir à l’ancienne orthographe «qui

s’attache superstitieusement à toutes les lettres tirées des langues

dont la nôtre a pris ses mots»; il propose un juste milieu: ne pas

revenir à cette ancienne orthographe surchargée de lettres qui ne se

prononcent pas, mais suivre l’usage constant et retenir les restes

de l’origine et les vestiges de l’antiquité autant que l’usage le

permettra.

«Le premier Dictionnaire de l’Académie, qui parut en 1694, ne se

contint point tout à fait, à ce qu’il semble, dans les termes où

l’aurait voulu Bossuet, et l’autorité de Regnier des Marais, qui

accordait beaucoup à l’archaïsme, l’emporta.

«Ce ne fut qu’à la troisième édition de son Dictionnaire, celle qui

parut en 1740, que l’Académie se fit décidément moderne et accomplit

des réformes décisives dans l’orthographe. Il y avait eu Fontenelle

et La Motte, avec leur influence, dans l’intervalle. Si l’on compare

cette troisième édition à la première, elle offre, nous dit M. Didot,

qui y a regardé de près, des modifications orthographiques dans

cinq mille mots, c’est-à-dire dans le quart au moins du vocabulaire

entier. Il se fit un grand abatis de superfluités de tout genre: «des

milliers de lettres parasites disparurent.» C’est à cette troisième

édition, où pénétra l’esprit du dix-huitième siècle, qu’on dut de ne

plus écrire _accroistre, advocat, albastre, apostre, bienfaicteur,

abysme_, etc.; toutes ces formes surannées et gothiques firent place

à une orthographe plus svelte et dégagée. L’abbé d’Olivet eut la

principale part dans ce travail; il fut en réalité le secrétaire et

la plume de l’Académie; elle avait fini, de guerre lasse, par lui

donner pleins pouvoirs.»

«….. Le seizième siècle avait été hardi; le dix-septième était

redevenu timide et soumis en bien des choses; le dix-huitième

reprit de la hardiesse, et l’orthographe, comme tout le reste, s’en

ressentit: elle perdit ou rabattit quelque peu, dès l’abord, de

l’ample perruque dont on l’avait affublée. L’abbé de Saint-Pierre,

qui fut le premier à réagir contre la mémoire de Louis XIV, faisait

imprimer ses écrits dans une orthographe simplifiée qui lui était

propre; mais le bon abbé tenait trop peu de compte, en tout, de la

tradition, et on ne le suivit pas. D’autres esprits plus précis et

plus fermes étaient écoutés: Du Marsais, Duclos,—n’oublions pas un

de leurs prédécesseurs, le père Buffier, un jésuite doué de l’esprit

philosophique,—l’abbé Girard,—mais Voltaire surtout, Voltaire le

grand simplificateur, qui allait en tout au plus pressé, et qui, en

matière d’orthographe, sut se borner à ne demander qu’une réforme

sur un point essentiel, une seule: en la réclamant sans cesse et en

prêchant d’exemple, il finit par l’obtenir et par l’imposer.

«Cette réforme, toutefois, qui consistait à substituer l’*a* à l’*o*

dans tous les mots où l’*o* se prononçait *a*, ne passa point tout

d’une voix de son vivant: elle n’était point admise encore dans la

quatrième édition du Dictionnaire de l’Académie qui parut en 1762.

Ce ne fut que dans la sixième édition, publiée de nos jours, en

1835, que l’innovation importante, déjà admise par la généralité des

auteurs modernes, trouva grâce aux yeux de l’Académie, et que la

réforme prêchée par Voltaire fut consacrée.

«Il y eut des protestations individuelles remarquables. Charles

Nodier, par inimitié contre Voltaire d’abord, par l’effet d’un

retour ultraromantique vers le passé, par plusieurs raisons ou

fantaisies rétrospectives, continua de maintenir et de pratiquer

l’*o*. Lamennais aussi, radical sur tant de points, était rétrograde

et réactionnaire sur l’*o*: il affectait de le maintenir.

Chateaubriand de même; c’était un coin de cocarde, un lien de plus

avec le passé. Au reste, notre dix-neuvième siècle a présenté sur

cette question de l’orthographe, et comme dans un miroir abrégé,

le spectacle des dispositions diverses qui l’ont animé en d’autres

matières plus sérieuses: il a eu des exemples d’audace et de

radicalisme absolu, témoin M. Marle; une opposition ou résistance

soidisant traditionnelle, témoin Nodier et son école; un éclectisme

progressif, éclairé et assez large, témoin le Dictionnaire de

l’Académie de 1835; mais, depuis lors, il faut le dire, le siècle

ne paraît point s’être enhardi: il y aura de l’effort à faire pour

introduire dans l’édition qui se prépare toutes les modifications

réclamées par la raison, et qui fassent de cette publication nouvelle

une date et une étape de la langue. C’est à quoi cependant il faut

viser.

«Ne nous le dissimulons pas: il s’est fait depuis quelques années, et

pour bien des causes, une sorte d’intimidation générale de l’esprit

humain sur toute la ligne. La réforme de l’orthographe elle-même

y est comprise et s’en ressent; on est tenté de s’en effrayer, de

reculer à cette seule idée comme devant une périlleuse audace. Tout

le terrain gagné en théorie depuis Port-Royal jusqu’à Daunou semble

perdu. Nous avons à prendre sur nous pour redevenir aussi osés en

matière de mots et de syllabes que l’était l’abbé d’Olivet.

«On objecte toujours l’usage; mais il y a une distinction à faire

et que Du Marsais dès le principe a établie: c’est la prononciation

qui est un *usage*, mais l’écriture est un *art*, et tout art est

de nature à se perfectionner. «L’écriture, a dit Voltaire, est la

peinture de la voix: plus elle est ressemblante, meilleure elle est.»

Il importe sans doute, parmi tous les changements et les retouches

que réclamerait la raison, de savoir se borner et choisir, afin

de ne point introduire d’un seul coup trop de différences entre

les textes déjà imprimés et ceux qu’on réimprimerait à nouveau;

il faut les réformer, non les travestir. J’ai sous les yeux les

deux premiers livres du *Télémaque*, un texte classique imprimé

selon les modifications que M. Didot propose à l’Académie. On

peut différer d’avis sur tel ou tel point; mais mon œil n’est

nullement choqué de l’ensemble. Il y a, d’ailleurs, quantité de

corrections à introduire dans le nouveau Dictionnaire et qui ne

sauraient faire doute un moment. Pourquoi, dans le verbe *asseoir*,

l’Académie ne met-elle l’*e* qu’à l’infinitif, et pourquoi, dans

le verbe *surseoir*, met-elle l’*e* à l’infinitif et de plus au

futur et au conditionnel?—Pourquoi écrit-elle _abattement,

abattoir_, avec deux *t*, et *abatis* avec un seul?—Pourquoi

charrette, charretier, avec deux *r*, et *chariot* avec une

seule?—Pourquoi *courrier* encore avec deux *r*, et *coureur* avec

une seule?—Pourquoi *banderole* avec une seule *l* et *barcarolle*

avec deux?—Pourquoi *douceâtre* et non *douçâtre*, comme si l'on

n'avait pas le *c* avec cédille, etc., etc.[125]? Le Dictionnaire

écrit *ostrogot*: pourquoi alors écrire *gothique*? Ce sont là des

inconséquences ou des distractions qu'il suffit de signaler et qui

sont à réparer sans aucun doute.

[125] «Il y a un fort bon écrit d'un grammairien estimable, feu

M. Pautex, *Errata du Dictionnaire de l'Académie* (1862). Ce

travail, fait sans aucune malveillance, est un des instruments

les plus utiles à avoir sous la main pour l'édition nouvelle.»

«L'introduction de l'*f* au lieu de *ph* dans quelques mots

compliqués est plus capable de faire question. Il est bien vrai

qu’autrefois, dans sa première édition, l’Académie avait écrit

phantosme, phantastique, phrenesie, et que depuis elle a osé

écrire *fantôme, fantastique, frénésie*, *etc.* Osera-t-elle

bien maintenant appliquer la même réforme à d’autres mots et faire

une économie de tous ces *h* peu commodes et peu élégants, écrire

nimfes, ftisie, diftongue…..? Je vois d’ici l’étonnement

sur les visages. Et l’étymologie? va-t-on s’écrier. Mais, cette

étymologie, on s’en est bien écarté dans les exemples cités tout à

l’heure. Et puis cette raison qu’il faut garder aux mots tout leur

appareil afin de maintenir leur étymologie est parfaitement vaine;

car, pour une lettre de plus ou de moins, les ignorants ne sauront

pas mieux reconnaître l’origine du mot, et les hommes instruits la

reconnaîtront toujours. Ce sont là toutefois des questions de tact et

de convenance où il importe d’avoir raison avec sobriété.

«Je ne puis tout dire et je ne prétends en ce moment que signaler

l’estimable et utile travail, depuis longtemps réclamé, que

l’Académie vient d’entreprendre, en l’exhortant (sous la réserve du

goût) à oser le plus possible; car ses décisions, qui seront suivies

et feront loi, peuvent abréger bien des difficultés, et, notre

génération récalcitrante une fois disparue, les jeunes générations

nouvelles n’auront qu’à en profiter couramment.

«Une innovation toute typographique que M. Didot propose et qui

est aussi ingénieuse que simple, c’est que de même qu’on met une

cédille sous le *c* pour avertir quand il doit se prononcer avec

douceur, on en mette une aussi sous le *t* dans les cas où il est

doux et où il doit se prononcer comme le *c*: _nation, patience,

plénipotentiaire_, *etc.* Je ne crois pas qu’il puisse y avoir

d’objection contre cette heureuse idée toute pratique et qui parle

aux yeux.»

M. Sainte-Beuve émet ensuite une opinion aussi judicieuse qu’éloquemment exposée sur l’admission d’un certain nombre de néologismes dans l’édition du Dictionnaire que l’Académie prépare. Je regrette de ne pouvoir reproduire ici ce passage qui sort de mon sujet et qu’il faudra lire en entier dans le *Moniteur*. L’éminent critique conclut ainsi:

«Je ne fais que poser des questions sans prétendre le moins du monde

les résoudre. Il y aura de quoi occuper, on le voit, et passionner

innocemment bien des séances de l’Académie. Car, selon la remarque

de l’abbé de Choisy, ces disputes sur la langue et l’orthographe

ne finissent point; et il ajoute «qu’elles n’ont jamais converti

personne». Ici pourtant il convient qu’elles aboutissent et que

l’on conclue: la moindre partie des réformes proposées sera déjà un

progrès, si on l’accepte.

«M. Didot, pour revenir à lui, le sait bien: il demande le plus

pour obtenir le moins. Sans doute il a raison et mille fois raison.

Mais depuis quand a-t-il suffi dans les choses humaines, et même

dans les choses littéraires, d’avoir cent mille fois raison? C’est

déjà beaucoup si l’on ne vous donne pas tout à fait tort. Il en est

de l’orthographe comme de la société: on ne la réformera jamais

entièrement; on peut du moins la rendre moins vicieuse. Parmi les

regrets de M. Didot et dont il faut qu’il fasse son deuil, l’un des

plus vifs est sur ce mot même d’*orthographe*: en effet, il n’y eut

jamais de mot plus mal formé. Il fallait dire *orthographie*, comme

on dit *philosophie, biographie, télégraphie, photographie*,

etc. Que dirait-on si le nomenclateur de ces derniers arts avait

imaginé de les intituler la *photographe*, la *télégraphe*? Mais

commettre cette ânerie pour le mot même qui répond juste à bien

écrire, convenez que c’est jouer de malheur. L’ironie est piquante.

Qu’y faire? Tous les décrets académiques ou autres n’y peuvent rien.

Tirons-en une leçon. Cette espèce d’accident et d’affront qui a

défiguré tout d’abord d’une manière irréparable le mot même exprimant

l’art d’écrire avec rectitude nous est un avertissement qu’en telle

matière il ne faut pas ambitionner une réforme trop complète, que la

perfection est interdite, qu’il faut savoir se contenter, à chaque

reprise, du possible et de l’à-peu-près.»

APPENDICE *D*.

HISTORIQUE DES RÉFORMES ORTHOGRAPHIQUES PROPOSÉES OU ACCOMPLIES.

Après avoir fait connaître, dans un rapide exposé, l’opinion des membres de L’_Académie française_ et de l’Académie des inscriptions et belles-lettres, je vais essayer, dans l’historique qui va suivre, de donner une juste idée des changements et des progrès tentés et parfois réalisés, dans la voie du perfectionnement de notre orthographe, sous

l’influence des hommes les plus instruits depuis la renaissance des lettres. En constatant l’étendue des services déjà rendus à la langue par les novateurs, on ne saurait, sous prétexte que plusieurs auraient, dans leur amour de la perfection, dépassé les bornes du possible et encouru la qualification d’utopistes, dédaigner complétement les opinions et les vœux émis pendant quatre cents ans par des hommes zélés pour le bien public, et des esprits éminents.

Frappés, au premier abord, de l’aspect inusité d’une page écrite dans le système des néographes absolus (système qui depuis longtemps toutefois sert de base à la sténographie), nous repoussons avec un répugnance instinctive un résultat qui nous semble donner aux productions de l’intelligence moderne le vêtement d’un idiome enfantin et barbare. Dans l’état actuel de notre civilisation, on ne saurait concevoir la pensée de remplacer ou même de métamorphoser notre antique alphabet, quels que soient d’ailleurs, dans bien des cas, son insuffisance et ses vices. L’étude de la néographie, néanmoins, n’est point à dédaigner de la part des esprits sérieux. Nous ne sommes point parvenus, sous le rapport des méthodes d’enseignement, et spécialement de la lecture et de la grammaire, à l’idéal de la perfection: il y a peu de nations du continent qui ne soient en avance sur nous de ce côté. Il est donc utile de se rendre compte des critiques dont notre langage, et surtout notre orthographe, sont passibles, afin de reconnaître la voie dans laquelle on doit s’avancer pour distinguer, mieux qu’on ne l’a fait jusqu’ici, le bon du mauvais usage, et découvrir quelquefois la raison même de l’usage.

A n’envisager maintenant que les critiques de détail, que les réformes partielles, que les compromis entre l’étymologie et la prononciation, que la mise en ordre de l’accentuation, qui

composent en majorité les travaux entrepris sur l’orthographe, il y a beaucoup à profiter dans l’étude des contradictions et des irrégularités de notre écriture, ainsi que dans celle des moyens proposés pour en diminuer le nombre. Cet examen nous force à réfléchir sur la constitution de notre idiome, sur son histoire, sur la validité de certains préceptes de la grammaire et sur les solutions qui doivent prévaloir. La persistance des réclamations depuis le seizième siècle, malgré le peu de succès du plus grand nombre d’entre elles, semblerait montrer qu’en matière d’écriture, comme en tout autre art ou toute autre science, l’ordre et la logique sont un besoin fondamental de l’esprit. En tout état de cause, notre langue ne saurait que gagner à s’individualiser davantage, en se dégageant de plus en plus de ses langes originaires, d’additions de lettres inutilement scientifiques et de date récente, enfin en se préservant de la funeste influence du néologisme chimique ou médical[126], non moins que de l’invasion des locutions étrangères.

[126] Il suffira d’un simple coup d’œil sur les dernières éditions du nouveau *Dictionnaire de médecine* de Nysten, si savamment complété par MM. Littré et Ch. Robin, pour se rendre compte de la destruction imminente dont notre langue est menacée de ce côté. Le lexicographe enregistre, bien malgré lui, des mots inutiles ou mal formés. Les savants, en effet, forgent sur le

type grec des mots français qu’ils croient appropriés à l’énoncé

de leurs systèmes, sans trop s’inquiéter si dans notre langue

n’existent pas déjà des expressions capables de rendre leur idée.

D’autres, pour faire parade d’une érudition qui leur manque, nous

apportent des barbarismes ou des solécismes, comme _œnophile,

bibliophile, lithontriptiques, orthopnée, apyre, hydroscope_,

etc. Voyez B. Jullien: _Les principales étymologies de la langue

française_, Paris, Hachette, 1862, in-12.

Je crois donc rendre un véritable service à l’étude de notre idiome par l’esquisse de la réforme depuis son origine, esquisse qui pourra plus tard être étendue et transformée en une véritable histoire.

J’ai marqué d’un astérisque, au commencement des titres, les ouvrages que je n’ai pu voir et que j’ai seulement trouvés cités dans les auteurs.

AU SEIZIÈME SIÈCLE.

GEOFROY TORY. *Champ fleury*, *etc.* Acheue dimprimer le xxviij Iour

du mois Dapuril Lan mil cincq cens XXIX pour maistre Geofroy Tory

de Bourges, autheur dudict liure. Paris, in-4.

Dans cet ouvrage, dont le privilége est du 5 septembre 1526, Tory réclame (fol. 52 recto, 56 verso) l'emploi des accents et de l'apostrophe. Dès qu'il fut imprimeur, il ne tarda pas à introduire dans ses éditions plusieurs de nos signes orthographiques. Dans l'_Adolescence clementine_ de Clément Marot, imprimée le 7 juin 1533, Tory annonce ainsi cette réforme: «Auec certains accens notez, cest assauoir sur le *é* masculin different du feminin, sur les dictions ioinctes ensemble par sinalephes, et soubz le *ç* quand il tient de la prononciation de le *s*, ce qui par cy deuant par faulte daduis n'a este faict au langaige françoys, combien qu'il y fust et soyt tres necessaire.»

* JEAN SALOMON s'est, dans le cours de la même année 1533, servi du *ç* dans une dissertation intitulée: *Briefue doctrine pour deuement escripre selon la propriete du langage francoys*, reliée dans l'exemplaire de la Bibl. imp. du *Miroir de l'ame pecheresse* de Marguerite de Navarre, édition sans lieu, sans date et sans nom d'imprimeur. Voir *Geofroy Tory*, par M. Auguste Bernard, 2e édition, Paris, Tross, 1865, in-8º, p. 374.

* _Tresvtile. Et. cõ | pendieulx Traicte de lart et science dorto

| graphie Gallicane | dedans lequel sont com | prinses plusieurs

choses necessaires | curieuses | nouvelles | et dignes de scauoir

| non veues au | parauant. Auec une petite introdouction pour |

congnoistre a lire le chiffre._ (A la fin:) _Imprime a Paris pour

Jehã Saĩt denis | libraire demourãt a Paris_, *etc.* (s. d.), pet.

in-8, goth. de 18 ff. (Cet opuscule commence par une épître à

Jacques Daoust, bailly d'Abbeuille, pièce datée de cette ville,

le XXII de septembre. Mil cinq centz vingt neuf.)

Il m'a été impossible de me procurer ce livre introuvable, qui est le premier traité de l'orthographe, ou plutôt, comme dit logiquement l'auteur lui-même, de l'_Ortographie_ française, écrit en français. Le seul exemplaire connu a figuré à la vente Veinant.

GILLES DU WÈS (ou DEWES, ou DU GUEZ). _An Introductorie for to

lerne, to rede, to pronounce and to speke french trewly, compyled

for the right high, exellent and most vertuous lady the lady Mary

of Englande, doughter to our most gracious soverayn lorde kyng

Henry the eight._ (A la fin:) Printed at London by Thomas Godfray

(vers 1527), in-4, goth.

Les deux premiers ouvrages de quelque importance sur notre orthographe sont sortis de la cour des rois d’Angleterre, qui déjà, trois siècles et demi auparavant, avaient été les mécènes des auteurs des premiers poëmes de la Table ronde rédigés en français.

L’auteur de cette grammaire, qui s’est nommé dans un acrostiche, rédigea son ouvrage vers 1527, et il l’a dédié à la princesse Marie, fille de Henri VIII, alors âgée de douze ans et devenue plus tard Marie la Sanglante. Il emploie quelques accents pour faciliter la prononciation, et il les marque sous les voyelles et non audessus. Voici un spécimen de son orthographe, tiré d’une pièce de vers adressée à sa royale élève pour s’excuser de ne pouvoir continuer ses leçons à cause de la goutte qui le tourmente:

«A uous, tressouueraine maistresse,

jenvoy ces uerse, uoullant sinifiér

ma grand doulleur et que plus mopresse

ne uous pouoir seruir et enseygnér

que de souffrir maladie et dangiér;

pourquoy, sil plaist tant faire a uostre grace

les uoulloir lire quelque petitte espace
mon espoir est que mieulz uous en vauldrés
et par ce point aussi mescuserés.

«Entre les mois qui accomplissent lan
deux en y a espéciallement
qui mont fait deul, grant ennuy et ahan,
estre ne peult que je die aultrement;
souvent ay ueu leur maniere et comment
ilz mont traicte, sans lauoir deseruy
pour ce quilz sont de courage asseruy,
naimant jamais les œuures de printemps
ains sans cessér leur font mal en tous temps.

«Le principal duquel plus je me plains
en son blason se fait nommér Décembre;
par luy ay fait pleurs et soupirs mains
ja ne sera que ne men remembre;
luy et Januiér mont tollu ung membre
qui me fera que tant que je uiuray

en grant doulleur doresnauant iray

pourquoy je crains quen grant merencolie

en fin fauldra que jen perde la uie.»

On voit que l’orthographe de du Guez, venu trop tôt pour s’inspirer de l’exubérance de lettres qui, à partir de la Renaissance jusqu’à la fin du XVIIe siècle, s’est montrée dans l’écriture, est demeurée presque aussi sobre que l’est devenue aujourd’hui la nôtre.

Fr. Génin croit que le livre de du Guez n’a été publié qu’après l’ouvrage de Palsgrave qui suit.

JEHAN PALSGRAVE. _Lesclarcissement de la langue francoyse, compose

par maistre Iehan Palsgrave Angloys, natyf de Londres et gradue de

Paris._ Neque luna per noctem. Anno uerbi incarnati M.D.xxx (avec

privilége de 1531). (A la fin:) _The imprintyng fynysshed by Iohann

Haukyns the_ XVIII *daye of Iuly*. *The yere of our lorde God.*

MCCCCC *and* XXX. In-fol. goth.

Ce second ouvrage, bien plus important, est dédié à Henri VIII. Dans sa préface l’auteur dit s’être conformé pour le plan de son livre à celui de la Grammaire grecque de Théodore de Gaza. Par les exemples qu’il donne et par l’accent tonique qu’il place sur les voyelles, on voit que sa

prononciation différait notablement de la nôtre et qu’elle était parfois beaucoup moins douce. Voici comment il marque pour un lecteur anglais la prononciation des vers qui commencent le *Roman de la Rose*:

Maintes gentes dient que en songes

Máinto jan díet kan sóungos

Ne sont que fábles et mensonges

Ne soun ko fábles e mansongos

Mais on peult telz songes songier

Mays oun peut tez sóungo soungiér

Que ne sont mye mensongier.

Ke ne soun myo mansoungiér.

Il place l’accent tonique de la façon la plus correcte. Il formule ainsi son précepte: «Règle unique. Les mots dans la langue française ont leur accent sur la dernière syllabe (masculine).» Ex.: *honorablemént, paróy, cordelíer*, ils *áyment*, ils *aymérent*, vous *parlástez* (_parlâtes_), *cest ung terríble cás*. Les enclitiques n’ont jamais l’accent. Il écrit sans division et ainsi accentués: *souventesfóys, aulcunefóys, plusieursfóys, dixfóys, troysfóys, quattrefóys, entredeúx, paradventúre, à lencóntre, jusquadíx, jusquaumourír*.

On voit par ces exemples combien l’ouvrage de Palsgrave est précieux pour nous faire connaître les véritables traditions de la prononciation du français, mieux conservées

au commencement du seizième siècle qu’après le mouvement littéraire de la Renaissance.

Fr. Génin a donné, dans les *Documents inédits pour servir à l’histoire de France*, une bonne réimpression des ouvrages de Palsgrave et de du Guez.

JACQUES SYLVIUS (Dubois). *In linguam gallicam Isagωge.* Parisiis,

ex officina Roberti Stephani_, 1531, in-4 de VIII ff. et 159 pp.

Dans ce traité, Jacques Sylvius, un des hommes les plus érudits de son temps, a présenté, pour la première fois, des artifices très-ingénieux mais peu pratiques, pour bien faire comprendre aux latinistes, c’est-à-dire à tous les étrangers instruits, auxquels il se propose d’apprendre le français, le mécanisme de la prononciation. Avec un certain nombre d’accents ^, ¯ , ̂ , ´, `, détermine la valeur phonique des voyelles digrammes, mal dénommées sous le nom de diphthongues, *ai, ei, oi, au, eu, ou*. Il écrit *c□eu-al*[‡] de *caballus, c□eûr, meûrt, limac̃on*[‡]. Nous avons vu Geofroy Tory, aussi habile artiste que savant typographe, remplacer ce dernier signe par l’emploi de la cédille, qui, placée sous le *c*, ne défigure en rien l’aspect de nos impressions.

[‡] Nous représentons ici par c□ un c surmonté d’un petit h, par

c□ un c surmonté d’un petit u, par û un u surmonté d’un

macron¯ et d’une brève inversée ˘, et par c̃ un c surmonté de

deux petits s.

Sylvius distingue le *j* consonne de l'*i* voyelle, et le *v* de l'*u*, ce qui n'est pas un faible mérite, puisque cette confusion a duré près de deux siècles après lui, et n'a cessé qu'après avoir été adoptée par les Hollandais[127].

[127] Voyez la Préface de Corneille, dans la grande édition qu'il

a donnée de ses œuvres en 1664, et reproduite cidessus, p. 125.

Dubois fut un des précurseurs de la philologie moderne. Son chapitre de l'étymologie contient une foule d'excellentes observations sur les mutations des lettres latines en lettres françaises et sur la dérivation de nos vocables. On comprend que, par suite de ces recherches, son orthographe soit plus étymologique que celle d'une grande partie des auteurs de son époque. L'usage judicieux qu'il a fait du patois picard donne à sa méthode un grand intérêt historique.

[Note de transcription.] L'Errata contient la note additionnelle

suivante: Les signes orthographiques adoptés par Sylvius et

placés audessus des lignes ne doivent être considérés que comme

système pédagogique pour indiquer la prononciation de son temps

et non comme méthode orthographique.

ÉTIENNE DOLET. _La maniere de bien traduire d’une langue en aultre,

de la ponctuation françoyse, des accens d’ycelle_, s. l. n. d.

(1540), in-8 de 20 ff. (_Souvent réimprimé._)

Les imprimeurs ont été de tout temps émus plus que d’autres des vices de l’écriture française et désireux d’y apporter remède. Étienne Dolet, imprimeur de Lyon, helléniste et latiniste consommé, préparait depuis plusieurs années, sous le titre de l’_Orateur_, un traité complet de la langue, de l’orthographe et de la poésie françaises. Sa fin déplorable l’empêcha de le mettre au jour. Dans plusieurs de ses éditions, et notamment dans l’opuscule que je cite, il put du moins compléter en partie les perfectionnements apportés quelque temps auparavant par Geofroy Tory.

Nous devons à Dolet d’avoir inauguré l’usage de l’accent grave sur *à* préposition, *là* adverbe. L’apocope ^ qu’il propose, particulièrement en poésie, dans les mots *mani^ment* pour *maniement, lai^rra, pai^rra, vrai^ment, hardi^ment*, est le premier germe de notre accent circonflexe, dont l’emploi, tardif en grammaire, pourrait être étendu avec tant d’avantages.

Il a enseigné l’usage du tréma: *païs, poëte*, sans en faire précisément la même application que de nos jours.

Il ne veut pas, devançant ainsi une réforme qui ne s’est généralisée que deux siècles plus tard, qu’on écrive des *dignitez*, des *voluptez*, mais bien *dignités, voluptés*, réservant la lettre *z* pour la terminaison de la seconde

personne du pluriel des verbes. Il rétablit le *t* au pluriel des mots terminés en *ant*, et complète cette judicieuse réforme en écrivant *touts* (_omnes_).

Bien qu'étymologiste en matière d'orthographe, comme les Estienne, il admet comme eux d'indispensables simplifications. Son orthographe est malheureusement un peu irrégulière, comme celle de tous les écrivains qui ont précédé l'Académie française. Tandis qu'il écrit *aureilles, quelcque, maling, soubdain, rhithme* (pour rime), il corrige ainsi: *cinqiesme, alaine* (*halitus*), *haren, j'exepte, r'imprimer, r'ouvrir*, et quelquefois *home*.

Un de ses principaux titres à l'estime des grammairiens sera peutêtre de s'être prononcé, d'après l'exemple des Grecs et des Latins, contre l'emploi de l'accent qu'il appelle *enclitique*, et que nous représentons aujourd'hui par le trait d'union. (Voir plus haut, p. 58, la *Notice* sur ce sujet.)

ROBERT ESTIENNE. _Dictionaire francois latin, autrement dict

les mots francois, auec les manieres dvser diceulx, tournez en

latin, corrigé et augmenté._ Paris, de l'imprimerie de Robert

Estienne, 1549, pet. in-fol. de 676 pp. (La première édition

est de 1539.)—_Traicté de la grammaire francoise._ L'Oliuier

de Rob. Estienne (1557), pet. in-8 de 110 pp.; *ibid.*, 1569,

in-8 de 128 pp.

Les services que ce savant imprimeur a rendus à la langue sont immenses. J’ai montré plus haut, p. 108, l’importance du premier dictionnaire complet français-latin qu’il a publié. Ses presses multiplièrent à l’infini ces traités de grammaire, ces lexiques qui fixaient et vulgarisaient les principes de la langue. Pendant ses veilles laborieuses, il rédigeait, sous toutes les formes, des livres élémentaires que ses ouvriers imprimaient aussitôt. Pour en rendre l’utilité plus générale, il publiait en latin et en français des grammaires et de petits écrits, dont il donnait des éditions séparées. Écrivant sous l’influence latine, et voulant vulgariser l’étude du français dans une population naguère demi-latine, on conçoit qu’il employa de préférence l’orthographe la plus généralement répandue parmi les savants. Toutefois la sienne est meilleure et plus logique que celle de la plupart des écrivains de son temps.

En voici un spécimen, tiré de l’avis au lecteur placé en tête de la première édition de sa Grammaire:

«Pourtant que plusieurs desirans auoir ample cognoissance de nostre

langue francoise, se sont plains a nous de ce qu’ils ne pouoyent

aiseement saider de la Grammaire francoise de maistre Lois Maigret

(a cause des grans changements qu’ils y voyoyent, fort contraires a

ce qu’ils en auoyent ia apprins, principalement quant a la droicte

escripture), ne de l’introduction a la langue francoise composee par

M. Iaques Syluius medecin (pourtant que souuent il a meslé des mots

de Picardie dont il estoit), nous ayans diligemment leu les deus

susdicts autheurs (qui pour certain ont traicté doctement pour la

plus part, ce qu’ils auoyent entrepris), auons faict ung recueil,

principalement de ce que nous auons veu accorder a ce que nous auions

le temps passé apprins des plus scauans en nostre langue, etc.....»

On doit regretter qu’il n’ait pas, non plus que son fils, pris de Sylvius la distinction du *v* d’avec l’*u*, du *j* d’avec l’*i*; de Dolet l’accent sur *a* préposition; de Tory l’apostrophe dans tous les cas et la cédille. Ces derniers perfectionnements ne se rencontrent que dans la seconde édition de sa Grammaire. En fait d’écriture et d’orthographe, il n’y a pas de minimes économies de temps à négliger: l’utilité pratique qui résulte de la moindre amélioration profite aux générations qui se succèdent, et ces changements épargnent des peines inutiles à des millions de personnes.

Étymologiste comme Dolet, il a fait peu de chose pour la simplification, et n’a guère innové en fait d’orthographe. Il écrit *roole, aage, aiseement*. Il propose un instant de distinguer le son du *g* doux par un autre caractère, et d’employer le I majuscule à cette fonction. C’est ainsi qu’il

écrit *paIe* (_pagina_), *simIe* (_simia_), *vendemIe* (_vendemia_), que nous écrivons aujourd'hui *page, singe, vendange*. Le signe *i* figurait alors indistinctement le son *j* ou le son *i*. En remplaçant par un *I* capital le *g* (ayant le son de *j*), R. Estienne assignait à cet *I* le son du *j*; et il est probable que si cette lettre *j* eût alors été connue, son adoption eût prévalu sur celle du *g* doux, ce qui nous aurait évité l'obligation d'ajouter un *e* parasite à la suite du *g*, lorsque nous voulons lui donner le son du *j*, comme dans *vendangeons*; mais ensuite, abandonnant cet emploi insolite de l'*I*, il écrivit dans son Dictionnaire *page, singe, vendenge* et *vendengeons*. Cette grande lettre pour remplacer le *g*, placée d'une manière si bizarre au milieu des mots, avait, en effet, un aspect déplaisant qui dut lui en faire abandonner l'emploi.

Robert Estienne se montre par moments quelque peu esclave de la

routine: «Nos anciens ont escript,» dit-il dans sa Grammaire (page

6-7), «*vng* auec *g* en la fin, de peur qu'en escriuant *vn*, ne

semblast estre le nombre VII; toutesfois cela ne plaist a plusieurs.

Nous scauons que *g* en ce lieu ne sert de rien, sinon pour ceste

cause: si ailleurs ils l'admettent ou il y a moins de cause, qu'ils

l'admettent aussi en ce petit et court mot: s'il ne leur plaist,

ie ne veulx estre contentieux, qu’ils escriuent *vn* et moy *vng*.

Ils ont qui les suyuent, et ie m’arreste aux ancien scauans qui en

scauoyent plus que nous[128].»

[128] Dans l’édition de 1569, Robert Estienne, tout en conservant

ce passage, écrit *un* sans *g* final.

On voit par cette citation que Robert, *laudator temporis acti*, et chez qui l’usage de la langue grecque et latine se confondait avec celui du français, n’éprouvait pas plus que la plupart de ses contemporains le besoin de l’uniformité orthographique.

LOUIS MEIGRET. _Traité touchant le commun usage de l’escriture

francoise; auquel est debattu des faultes et abus en la vraye

et ancienne puissance des letres._ Auecq priuilege de la court

(de 1542). Paris, Jeanne de Marnef, 1545, in-8 de 64 ff. non

chiff.—_Le Trette de la Grammaire françoeze_. Paris, Wechel,

1550, in-4 de 144 ff.—GUILLAUME DES AUTELS. _Traité touchant

l’ancien ortographe françois et écriture de la langue françoise,

contre l’ortographe des Meygretistes, par Glaumalis de Vezelet._

Lyon, 1548, in-8 et 1549, in-16.—_Defenses de_ LOUIS MEIGRET,

_touchant son livre de l’ortographe françoise, contre les censures

et calomnies de Glaumalis de Vezelet (Guillaume des Autels) et

ses adherans_. Paris, Wechel, 1550, in-4 de 18 ff.; Lyon, 1550,

in-8.—_Replique de_ GUILLAUME DES AUTELZ *aux furieuses defenses*

de Louis Meigret. Lyon, Iean de Tournes et Guill. Gazeau, 1551,

pet. in-8 de 127 pp. (La *Replique* finit à la p. 74.)—_Réponse

à la dézesperée replique de Glaumalis de Vezelet, transformé en

Gyllaome des Aotels._ Paris, 1551, in-4 de 95 pp.

Meigret est un de ces esprits rigides qui n’admettent pas de compromis entre la configuration étymologique et la configuration de la *prolation*, comme on disait de son temps. Contrairement à l’école toute-puissante des érudits de la Renaissance, il annonce qu’il a travaillé pour *le commun peuple*.

«Ie ne voy point, dit-il, de moyen suffisant ny raisonnable excuse

pour conseruer la façon que nous auons d’escrire en la langue

françoyse… Notre écriture, pour la confusion et commun abus des

letres, ne quadre point entierement à la prononciation.

«Les voix, ajoute-t-il, sont les elemens de la prononciation, et les

letres les marques ou notes des elemens….. Puisque les letres ne

sont qu’images de voix, l’escriture deura estre d’autant de letres

que la prononciation requiert de voix; si elle se trouve autre, elle

est faulse, abusiue et damnable.»

Meigret a proposé d’excellentes simplifications que l’usage a sanctionées pour quelques-unes, comme l’emploi de *ç* qu’il emprunte, dit-il, aux Espagnols[129], la suppression du *g* dans les mots où il n’est pas prononcé, tels que *cognoistre, ung, besoing*, etc., où il n’était qu’un signe orthographique usité au siècle précédent pour indiquer la

nasalité. Il biffe le *d* de *advenir, advisé*. Il veut qu'on écrive *dit, fait*, et non *dict, faict*; *bete, fete* et non *beste, feste*.

[129] Voir plus haut, p. 177, l'article de Geofroy Tory.

D'autres modifications qu'il a proposées n'ont pas prévalu, ce qui est regrettable pour quelques-unes, telles que *dixion* ou *diccion*, au lieu de *diction*; *manifestacion, annonciacion*, etc.; le *n* à jambage pour *gn* mouillé.

Il ne se fait pas illusion sur les chances de succès de sa réforme:

«La plus part de nous, François, usent de cette superfluité de letres

plus POUR PARER LEUR ESCRITURE que pour opinion qu'ilz ayent qu'elles

y soient necesseres... sans avoir égard si la lecture, pour laquelle

elle est principallement inuentée, en sera facile et aisée. l'ose

bien d'auantage asseurer que c'est bien l'vne des principales causes

pour laquelle ie n'espère pas iamès, ou pour le moins il sera bien

dificile, que la superfluité de letres soit quelquefois corrigée,

quoy qu’il s’ensuyue espargne de papier, de plume et de temps, et

finablement facilité et aisance de lecture à toutes nations.»

Meigret eut l’honneur de faire école. Pendant plusieurs années on parla beaucoup des *meigreitistes* et l’on rompit des lances, dont le fer n’était pas toujours émoulu, contre eux ou en leur honneur[130]. Ronsard, du Bellay et Baïf se déclarèrent partisans du système. Mais ce mouvement dut bientôt s’assoupir.

[130] Voir *Replique de Guillaume des Autelz*.

Tout novateur en fait d’orthographe échouera s’il porte un trouble trop grand dans les habitudes, et s’il veut atteindre sur-le-champ un but dont on ne peut approcher qu’avec l’aide du temps. En effet, Meigret fut forcé plus tard d’abandonner son propre système dans sa traduction du livre des *Proportions du corps humain*, d’Albert Dürer, et il ne fut repris complétement par personne.

Quel qu’ait été le sort de ces systèmes, aujourd’hui tombés dans l’oubli ou dépassés, ils ne méritent ni la dérision ni le blâme. Les luttes ardentes qu’ils ont provoquées ont servi à l’élucidation et à l’affermissement des principes qui ont porté si haut l’éclat de notre littérature. Plusieurs modifications de détail longtemps dédaignées ont été d’ailleurs reprises dans des temps plus favorables.

JOACHIM DU BELLAY. _La Defense et illustration de la langue

françoise_, par I. D. B. A. Paris, A. L’Angelier, 1549 et 1557 pet.

in-8; *ibid*, F. Morel, 1561, in-4, et autres. (Réimprimée aussi

sous le titre d’_Apologie pour la langue françoise_.)

Dans ce célèbre plaidoyer, où du Bellay revendique pour notre langue la supériorité que lui assurerait surtout son «recours à ses origines nationales», tout ce qu’il dit pour faciliter l’étude du français s’applique naturellement à l’orthographe, et dans son *Avis au lecteur* il s’exprime ainsi:

«Quant à l’orthographe, j’ai plus suivy le commun et antique usage

que la raison, d’autant que cette nouvelle (mais légitime à mon

jugement) façon d’escrire est si mal reçüe en beaucoup de lieux,

que la nouveauté d’icelle eust pu rendre l’œuvre, non gueres de soy

recommandable, mal plaisant, voire contemptible aux lecteurs.»

Et ailleurs il dit:

«J’entends bien que sur ce qui reste à faire, les professeurs des

langues ne seront pas de mon opinion, encore moins les vénérables

Druydes, qui, pour l’ambitieux désir qu’ilz ont d’estre entre nous ce

qu’estoit le philosophe Anacharsis entre les Scythes, ne craignent

rien tant que le secret de leurs mystères, qu’il faut apprendre

d’eux, soit descouvert au vulgaire.» Dans un autre endroit, en

parlant «de la similitude de son et de la dissemblance d’orthographe

des *ei* et *oi* (écrits maintenant *ai*) et des mots *maistre* et

preste, de *Athenes* et *fonteines* (maintenant écrit *fontaines*),

cognoistre et *naistre*», il dit «qu’il doit suffire aux poëtes que

les deux dernières syllabes soient uniformes; ce qui arriveroit en

la plus grande part, tant en voix qu’en escripture, si l’orthographe

françoise n’eût point esté dépravée par les praticiens. Et pour

ce que Meigret, non moins amplement que doctement, a traité ceste

partie, lecteur, je te renvoye à son livre.»

Ainsi on voit que s’il osait le faire, il suivrait Meigret dans son système, qui a le défaut d’être trop hardi, et, cette opinion, il la confirme de nouveau dans sa postface avec une naïveté toute gauloise:

«_I’approuve et loue grandement les raisons de ceux qui ont voulu

reformer l’orthographie._ Mais voyant que telle nouueauté desplaist

aux doctes comme aux indoctes, i’aime beaucoup mieux louer leur

inuention que de la suyure, pource que ie ne fay pas imprimer mes

œuures en intention qu’ilz seruent de cornetz aux apothiquaires ou

qu’on les employe à quelque autre plus vil mestier.»

JACQUES PELLETIER, du Mans. _Dialoguę[131] dę l’Ortografę e

Prononciation Françǫesę, departì an deus liuręs_. A Poitiers, par

Ian e Enguilbert dę Marnef, a l’anseignę du Pelican, 1550 (privil.

de 1547), pet. in-8 de VIII ff. et 216 pp.[132]; Lyon, Iean de

Tournes, 1555, pet. in-8 de IV et 136 ff.—_L’Art poëtiquę, departì

an deus liuręs._ Lyon, Iean de Tournes, 1555, in-8, de 118 pp.

[131] L’*e* muet, que nous figurons ici avec une cédille, est

représenté dans ce volume par un *e barré*.

[132] Les 37 premières pages sont consacrées à une _Apologie à

Louis Meigret Lionnoes_, datée de Poitiers le 5 janvier 1549.

Pelletier, sans partager en tout l’opinion de Meigret, se montre

très-favorable à sa réforme. Cet opuscule lui a valu _la Reponse

de L. Meigret à l’apologie de Iacques Pelletier_. Paris, Wechel,

1550, in-4 de 10 ff.

Le petit volume de Pelletier est intéressant et instructif. La forme d’entretiens, qu’il a adoptée, où chacun de ses interlocuteurs, Jean Martin, Denys Sauvage, Théodore de Bèze, le seigneur Dauron, combat ou défend, avec clarté et une parfaite bonne foi, la réforme orthographique de l’auteur, nous permet de juger quelles étaient, à l’époque de la Renaissance, les idées des hommes instruits sur l’écriture française et ses principes; et, bien que les

systèmes plus ou moins absolus de Sylvius, de Meigret, de Pelletier, de Baïf, n’aient point été adoptés, on se félicite de voir tout le chemin que depuis le seizième siècle l’écriture a fait pour se rapprocher de la prononciation.

On écrivait par exemple, comme nous le voyons dans l’ouvrage de Pelletier, *soubcontrerolleur*, que nous écrivons aujourd’hui *sous-contrôleur*, et que nous pourrions écrire *soucontrôleur*, comme nous écrivons *soutenement, soucoupe*, *etc.* On prononçait *sou, mou, cou, pou*, et l’on écrivait *sol, mol, col, pol*. Bien qu’on prononçât *dîne ti, ira ti*, on écrivait *dîne il, ira il*. Nous avons fait depuis ce temps un commencement de retour à la forme primitive du présent de l’indicatif en écrivant *dîne-t-il, ira-t-il*.

Pelletier supprimait les lettres étymologiques de provenance grecque et écrivait *teologie, teze, filosofie, cretien*, *etc.*

L’écriture figurative de la parole proposée par Pelletier ayant, comme celle des autres réformateurs de son époque, l’inconvénient de donner un aspect étrange et désagréable à l’impression, ne fut accueillie ni par les gens de cour ni par les imprimeurs.

JOACHIMI PERIONII _benedictini cormœriaceni Dialogorum de linguæ

gallicæ origine, eiusque cum græca cognatione, libri quatuor_.

Parisiis, apud Sebastianum Niuellium, 1555, in-8, de XXXVI et 149

ff.

Périon a écrit en latin un ouvrage dont le plan a beaucoup d'analogie avec la *Conformité du language françois avec le grec* de Henri Estienne. La recherche des étymologies et d'une parenté chimérique avec le grec l'a beaucoup plus occupé que le perfectionnement de l'écriture de son temps, surchargée, comme on sait, d'une si grande quantité de lettres superflues. Étranger, aussi bien que ses contemporains, à l'exception de Sylvius, à toute critique philologique, il admet, au milieu de judicieuses découvertes, des explications qui feraient sourire à bon droit les linguistes de nos jours.

Ainsi il est plus latiniste et helléniste en orthographe française qu'aucun de ses émules. Il écrit *achapter* (acheter), *acouter* (ἀκούειν), *præteur* (prætor), *pœne* (peine, de pœna), *sœur* (soror), pour distinguer ce mot de *seur* (sûr, *securus*), *aglanthier* (églantier, de ἄκανθα), *basme* (baume, de *balsamum*), *contendents, coulteau* (cultellus), *droëct* (_jus_), *hostruche* (autruche, de ὁ στρουθός). Il recommande même *onnyon* (oignon, de κρομμυών), *egraphigner* (égratigner), *grephyer* (greffier), *thuer* (occire, de θύειν), *etc.*

La direction exclusivement hellénique de son travail, qui l'entraîne à ne tenir aucun compte de la provenance germanique ou celtique, ou même de la basse latinité, l'amène à écrire *buthyner* (de βουθυνεῖν), au lieu de *butiner*, de l'ancien allemand *büte, büten*; *mokker*, de μωκκάσθαι, tandis qu'on a découvert en gallois le radical celtique *moc*, d'où *moquerie*; *gambe* et *gambon* (_jambe, jambon_) de καμπή, au lieu du celtique (en écossais, *gamban*, en irlandais, *gambun*); *Ianthil homme*, dont l'étymologie *gentilis* était pourtant si claire; enfin *non cheillant* (de νωχελής), au lieu de l'ancien verbe *chaloir*, qui nous a laissé cette locution: *Il ne m'en chaut*.

Périon nous offre un curieux exemple des inconvénients de la méthode étymologique poursuivie inconsidérément et à outrance en matière d'orthographe.

Il propose de supprimer l'*s* dans *hoste*, et voudrait que la lettre *a* remplaçât la lettre *e* partout où *e* se prononce *a*, attendu, dit-il, qu'il n'y a que les *sapientes* qui sachent qu'il faut écrire *science* ce qui se prononce *sciance*. Il voit avec peine les savants écrire *escrivents, oïents* et *proueoents* (_scribentes, audientes, providentes_), tandis que certains participes sont écrits par *a*.

Il admet les accents sur les voyelles, mais il en fait un emploi différent de celui auquel l'usage s'est fixé. Il se sert de l'accent circonflexe, avec d'autres savants du seizième siècle que je cite, devançant ainsi les grammairiens de près d'un siècle et demi. Il écrit *aîse, boúrgois* (civis) et *bourgoîse, françoîse* (française), *croîstre* et *cognoîstre*.

JEHAN GARNIER. _Institutio gallicæ linguæ ad usum juventutis

germanicæ, ad illustrissimos juniores principes landtgravios Hæssiæ

conscripta. Authore Ioan. Garnerio._ Marpurgi Hæssorum, ap. Io.

Crispinum, 1558, pet. in-8.

M. Ch.-L. Livet a donné une analyse très-étendue de ce livre dans son ouvrage intitulé: *La Grammaire française et les Grammairiens au* XVIe *siècle*[133]. Garnier, dans ce traité très-utile pour l'histoire des variations de l'orthographe, se plaint amèrement des lettres étymologiques inutiles et du

contraste de l’écriture avec la prononciation, ce qui répugne aux étrangers et à tout lecteur: «_Quod tædiosum valde molestumque fuit lectoribus; atque linguam ipsam odiosam et difficilem omnibus peregrinis reddidit. Siquidem merito omnes conquerentur, et ab ejus lectione abhorrent quod aliter scribamus, aliter vero pronuntiemus._»

[133] Paris, Auguste Durand, 1859, in-8.

JEAN PILLOT. _Gallicæ linguæ institutio, latino sermone conscripta,

per Ioannem Pilotum, barrensem_. Parisiis, apud A. Wechelum, seu

Steph. Groulleau, 1561 (privil. de 1557), pet. in-8, de 268 pp. et

2 ff. (Souvent réimprimé.)

L’ouvrage de Pillot, analysé avec soin par M. Livet, p. 270 de son livre cité page 190, n’est utile que pour la constatation de l’écriture et de l’orthographe à la fin du XVIe siècle. L’abus des lettres majuscules était devenu tel que Pillot, voulant régler leur emploi, l’étend au point qu’il aurait mieux fait d’énumérer les mots qui devraient n’en pas prendre.

ABEL MATHIEU, natif de Chartres. _Devis de la langue françoyse, à

Jehanne d’Albret, royne de Navarre, duchesse de Vendosme_, *etc.*

Paris, imprimerie de Richard Breton, 1559-60, 2 part. en 1 vol.

pet. in-8 de 44 et 39 ff. (en caractères de civilité).—_Devis de

la langue francoise_....., par A. M., *Sieur des Moystardières*.

Paris, veufue Richard Breton (et Jean de Bordeaux), 1572, pet.

in-8, de IV ff. prél. et 64 ff. (Le *Devis de la langue* finit au

f. 35 verso.)

L’auteur n’est point un grammairien, mais un gentilhomme devisant de la langue pour le plaisir des dames. Sans être réformateur, il est indépendant. «Notre langue est à nous, dit-il; les Grecs et les Latins n’ont rien à y voir.»

Il n’approuve l’emploi du *s* long, du *h* et de l’*y* que parce que «ces lettres, par leur forme, servent d’ornement et d’ampliation à l’escripture et lui donnent de la grace suivant la similitude dont il a usé de l’œil à la peinture[134].»

[134] Et en effet, si l’on jette les yeux sur les spécimens

de calligraphie du XVIe siècle et même sur les chefs-d’œuvre

d’écriture de Jarry au XVIIe, on voit que les artistes se

complaisaient dans la belle forme qu’ils donnaient aux lettres

longues, et particulièrement à l’*y*.

PIERRE RAMUS (la Ramée). *Gramerę.* Paris, André Wechel, 1562, pet.

in-8, de 126 pp. et 1 f. d’errata. (1re édit. anonyme.)—_Grammaire

de P. de la Ramee, lecteur du roy, etc._ Paris, A. Wechel, 1572,

pet, in-8, de 9 ff. prél. et 211 pp.; *ib., Denys du Val*, 1587,

pet. in-8, de 223 pp.

La Ramée, plus connu sous le nom de Ramus, lecteur du roi en l’Université de Paris, savant latiniste, helléniste et hébraïsant, auteur d’ouvrages fort appréciés de son temps sur la dialectique, les mathématiques, la langue latine et la langue grecque, est peutêtre le plus érudit des auteurs de réformes de l’écriture française. Son système a pour but de représenter avec une fidélité absolue la prononciation par l’écriture, et l’on peut dire qu’il y réussit presque aussi bien peutêtre que ses représentants de nos jours, M. Marle et M. Féline. Grâce à son petit livre, nous sommes en mesure de prononcer le français comme un orateur au temps de Henri III. Ce n’est pas un faible service rendu à la philologie, et nous serions heureux qu’il y eût eu un Ramus dans Athènes au temps de Périclès, et dans Rome sous Auguste.

A l’exception de l’*e* muet, qu’il représente par un *e* à boucle inférieure et que je représenterai par ε; de *l* et *ll* mouillé,

qu’il écrit par *l* à boucle et que je figurerai par λ; du *ch*, qu’il figure par *c* avec boucle et que je remplace par ξ; de *gn*, par η, et de *nt*, qu’il écrit par *n* à boucle dans les mots en *ant* final, Ramus n’introduit dans son écriture aucun caractère nouveau, ni étranger au français. Il met ainsi un signe simple à la place des signes binaires ou *digrammes*, et il donne à toutes ses lettres une prononciation constante et unique. Le *c* se prononce comme le *cappa*, le *g* comme le *gamma* des Grecs. Le *s*, si embarrassant pour les étrangers, n’a qu’une seule valeur, celle du *sigma*. Toute lettre nulle dans la prononciation disparaît de son écriture, et il se passe même d’accents, simplification qui n’est pas à dédaigner pour l’écriture cursive. Il résulte de cette méthode une grande économie dans l’écriture et l’impression, comme on va en juger:

«Apres avoer rɛconu (ami lecteur) sɛ cɛ j’avoe publie dɛ la Gramerɛ

tan’ grecɛ cɛ latinɛ, j’e prin’ plezir a considerer selɛ dɛ ma

patriɛ: dɛ lacelɛ (comɛ jɛ puis estimer par le’ livrɛ’ publies

environ dɛpui’ trent’ ans ensa) lɛ premier auteur a ete Jacɛ’ du Boes

(Sylvius), exelen’ profeseur dɛ medɛsinɛ, ci entr’ autre’ ξozɛs a

taξe a reformer notr’ ecriturɛ e la ferɛ cadrer a la parolɛ. Etienɛ

Dolet a fet celcɛ trete, comɛ de’ poins et apostrofɛ: mes lɛ batiment

dɛ set’ euvrɛ plu’ haut e plu’ maŋificɛ, e dɛ plu’ riξɛ e divers’

etofɛ, e’ proprɛ a Loui’ Megret: Toutɛfoes il n’a pas persuade a

un ξacun sɛ c’il pretendoet touξan’ l’ortografɛ: Jacɛ Pelɛtier a

dɛbatu sɛ point en deu’ dialogɛs subtilɛment e doctɛment: Giλaumɛ des

Autes (Autels) l’a fort combatu pour defendrɛ e meintɛnir l’ansien’

ecriturɛ. Le’ plu’ nouveaus ont evite setɛ controversɛ, e on’ fet

celcɛ formɛ dɛ doctrinɛ ξacun a sa fantaziɛ, Jan Pilot en latin,

com’ avoe’ fet Jacɛ’ du Boes au paravant, Robert Etienɛ en fransoes,

le’celz tous jɛ louɛ et prizɛ ξacun pour son meritɛ, en sɛ c’ilz sɛ

sont eforse dɛ nou’ doner sɛ pourcoe nous maŋifion’ la langɛ grecɛ e

latinɛ, s’et a dirɛ la loe dɛ bien parler.»

On jugera, par cette citation, des avantages et des vices du système de Ramus. Toute méthode phonétique doit être absolue comme son principe, pour remplir complétement son objet: la certitude de la prononciation, la facilité et la rapidité de l’écriture. Celle de Ramus ne l’est pas. Il eût fallu se décider, dans cette voie, à écrire *prɛmie, batiman,*

subtilɛman, et non *premier, batiment, subtilɛment*, comme le fait l'auteur; *mintɛnir*, et non *meintɛnir*. Autrement on laissé subsister, en même temps que le doute dans la lecture, toute la subtilité des distinctions d'origine et d'étymologie. L'écriture, d'un autre côté, comme l'ont si bien remarqué les sténographes, ne peut être facile et prompte qu'à condition de supprimer les *levées* de la main nécessitées par toutes ces apostrophes prodiguées par Ramus, plus longues à former que les lettres muettes dont elles tiennent la place. A ce point de vue, tout trait nouveau ajouté à une lettre entraîne un retard équivalant au bénéfice de la suppression d'une lettre ou d'un accent. Les réformateurs phonographes, y compris Ramus (excepté Domergue et Marle), ont reculé devant cette nécessité, inhérente à leur méthode, qui forcerait d'abandonner la marque du pluriel quand elle ne se fait pas sentir à l'oreille, et le public, avec son bon sens pratique, a dédaigné des systèmes entachés d'inconséquence, qui mutilaient la grammaire sans grand profit comme économie de temps et comme simplicité.

Pierre Ramus a le mérite d'avoir, deux siècles avant nos grammairiens et nos dictionnaires, distingué le *v* de l'*u*, le *j* de l'*i*, et ces deux consonnes ont porté longtemps le nom de consonnes *ramistes*, en souvenir de leur célèbre patron.

Dans l'édition de 1572, l'auteur, pour remédier sans doute à la difficulté que les gens du monde avaient éprouvée à lire son écriture, a placé dans une colonne en regard son texte orthographié selon la manière ordinaire.

ÉTIENNE PASQUIER[135], dans une de ses «Lettres à M. Ramus, professeur du Roy en la philosophie et les mathématiques», combat avec raison l'excès dans lequel ce savant, renchérissant sur Meigret et Peletier, était tombé, en bouleversant notre orthographe, et, par suite de cet

excès même, Pasquier se prononce encore plus fermement pour le maintien des anciens usages. Tel est l’effet ordinaire de toute exagération en matière de réformes.

[135] Les *Œuvres d’Estienne Pasquier*, 2 vol. in-fol.,

Amsterdam, 1723, t. II, p. 55.

On lira avec intérêt cette longue Lettre, où, après avoir réfuté le système de Ramus, il traite particulièrement des diphthongues. Malheureusement, nous ne possédons plus le texte *original* de Pasquier; mais dans l’impression, qui est de près de cent soixante-quinze ans postérieure à l’époque où il écrivait, on paraît s’être attaché en grande partie à suivre celle de l’ancienne édition. On en pourra juger par ce que je transcris ici de cette lettre, où d’ailleurs Pasquier consent que, «s’il se trouve dans notre orthographe quelques choses aigres, on y puisse apporter quelque douceur et attrempance».

«Or sus, je vous veux denoncer une forte guerre, et ne m’y veux pas

presenter que bien empoint. Car je sçay combien il y a de braves

capitaines qui sont de vostre party. Le premier qui de nostre temps

prit ceste querelle en main contre la commune, fut Louys Meigret,

et aprés luy Jacques Peletier, grand poëte, arithmeticien, et bon

medecin, que je puis presque dire avoir esté le premier qui mit

nos poëtes françois hors de page. A la suitte desquels vint Jean

Antoine de Baïf, amy commun de nous deux, lequel apporta encores

des regles et propositions plus estroites. Et finalement vous[136],

pour clorre le pas, avez fraischement mis en lumière une grammaire

françoise, en laquelle avez encores adjousté une infinité de choses

du vostre, plus estranges que les trois autres. Je dy nommément plus

estranges; car plus vous fourvoyez de nostre ancienne ortographe

(_sic_) et moins je vous puis lire. Autant m’en est-il advenu voulant

donner quelques heures à la lecture de vos partisans. Je sçay que

vostre proposition est trés-précieuse, de prime rencontre; car si

l’escriture est la vraye image du parler, à quoy nous pouvons nous

plus estudier que de representer par icelle en son naïf, ce pourquoy

elle est inventée? Belles paroles vrayement. Mais je vous dy que

quelque diligence que vous y apportiez, il vous est impossible à

tous de parvenir au dessus de vostre intention. Je le cognois par

vos escrits: car combien que vous décochiez toutes vos fleches à un

mesme blanc, toutes fois nul de vous n’y a sçeu attaindre (_sic_):

ayant chacun son orthographe particuliere, au lieu de celle qui est

commune à la France. Comme de faict nous le voyons par l’Apologie que

Peletier a escrit encontre Meigret, où il le reprend de plusieurs

traits de son orthographe. Et vous mesmes ne vous rapportez presque

en rien par la vostre à celle, ny de Meigret, ny de Peletier, ny

de Baïf. Qui me faict dire que pensant y apporter quelque ordre,

vous y apportez le desordre: parce que chacun se donnant la mesme

liberté que vous, se forgera une orthographe particuliere. Ceux qui

mettent la main à la plume prennent leur origine de divers païs de

la France, et est malaisé qu’en nostre prononciation il ne demeure

tousjours en nous je ne sçay quoy du ramage de nostre païs. Je le

voy par effect en vous, auquel, quelque longue demeure qu’ayez faite

dans la ville de Paris, je recognois de jour à autre plusieurs traits

de vostre picard, tout ainsi que Pollion recognoissoit en Tite-Live

je ne sçay quoy de son padouan. J’adjouste que soudain que chacun

en son particulier se faict accroire estre quelque chose entre

nous, aussi nous veut-il servir de mots non meilleurs, ains qu’il

nous debite, par une faulse persuasion, pour tels. Le courtisan

aux mots douillets nous couchera de ces paroles, _reyne, allét,

tenét, venét, menét_: comme nous vismes un des Essars, qui,

pour s’estre acquis quelque reputation par les huit premiers livres

du roman d’Amadis de Gaule, en ses dernieres traductions de Josephe

et de Dom Flores de Gaule, nous servit de ces mots, _amonester,

contenner, sutil, calonnier, aministration_. Ni vous ni moy (je

m’asseure) ne prononcerons, et moins encores escrirons ces mots de

reyne, allét, tenét, venét, et *menét*, ains demeurerons en nos

anciens qui sont forts, *royne, alloit, venoit, tenoit, menoit*. Et

quant à mon particulier, des à present, je proteste d’estre resolu

et ferme en mon ancienne prononciation, d’_admonnester, contemner,

subtil, calomnier, administrer_. En quoy mon orthographe sera autre

que celle de des Essars, puis que ma prononciation ne se conforme

pas à la sienne. Peletier, en son dernier livre de l’Orthographe et

prononciation françoise, commande d’oster la lettre G des paroles

esquelles elle ne se prononce, comme en ces dictions, _signifier,

regner, digne_; quant à moy je ne les prononçay jamais qu’avecques

le G. En cas semblable Meigret, en sa Grammaire françoise,

escrit, *pouvre* et *sarions*; d’autant que vray-semblablement sa

prononciation estoit telle, et je croy que celuy qui a la langue

françoise naïfve en main, prononcera, et par consequent escrira

pauvre et *sçaurions*. A tant puis que nos prononciations sont

diverses, chacun de nous sera partial en son escriture. La volubilité

de la langue est telle, qu’elle s’estudie d’addoucir, ou pour mieux

dire, racourcir ce que la plume se donne loy de coucher tout au

long par escrit. Et de fait, n’estimez pas que les Romains en ayent

usé autrement que nous: car quand je ly dans Suetone qu’Auguste

fust du nombre de ceux qui pensoient qu’il falloit escrire comme on

prononçoit, je recueille que l’escriture ne symbolizoit (_sic_) en

tout au parler, ains qu’Auguste, par une opinion particuliere, telle

que la vostre, estoit d’un advis contraire à la commune, toutesfois

si ne le peut-il gaigner: d’autant que du temps mesmes de Neron,

Quintilian nous enseigne que l’on escrivoit autrement qu’on ne

prononçoit.....»

[136] Il paraîtrait par ce passage que Pasquier n’avait pas

connaissance de la première édition de la Gramère de la Ramée,

publiée en 1562 chez Wechel, sans nom d’auteur: autrement

il n’eût pas été assez injuste pour donner la priorité à la

tentative faite par Jean-Antoine de Baïf dans les _Etrennes

de poezie françoise_, dont le privilége est de 1571 et

l’édition datée de 1574. L’antériorité de Ramus, appuyée sur le

rapprochement des dates, ne saurait être un moment douteuse.

D’ailleurs, dans l’énumération que ce savant fait, dans l’édition de 1562, de tous ses prédécesseurs dans la carrière de la réforme, énumération que j’ai transcrite plus haut (p. 192), il n’est nullement question de Baïf. Toutefois, dans sa seconde édition, datée de 1572, Ramus ajoute, après l’énoncé des écrivains indifférents ou même hostiles à ses idées, ce passage:

«Naguère I. A. de Baif a doctement et vertueusement entreprins le poinct de la droicte escripture, et la fort esbranlé par ses viues et pregnantes persuasions.»

Comme il ne peut être ici question de l’édition des *Etrennes* datée de 1574, c’est-à-dire mise au jour deux ans après la deuxième édition de la *Gramère* de la Ramée, il est à croire que le poëte Baïf aura publié quelque chose sur ce sujet dans l’intervalle compris entre 1562 et 1572, ou bien qu’il existe une

édition des *Étrennes* publiée l’année même du privilége (1571)

et complétement inconnue aux bibliographes.

La lettre de Pasquier se termine ainsi: «….. A quel propos donc

tout cela? Non certes pour autre raison, sinon pour vous monstrer

qu’il ne faut pas estimer que nos ancestres ayent temerairement

orthographié, de la façon qu’ils ont faict, ny par consequent

qu’il falle (_sic_) aisément rien remuer de l’ancienneté, laquelle

nous devons estimer l’un des plus beaux simulachres qui se puisse

presenter devant nous, et qu’avant que de rien attenter au prejudice

d’icelle, il nous faut presenter la corde au col, comme en la

republique des Locriens: et à peu dire que tout ainsi qu’anciennement

en la ville de Marseille ils executoyent leur haute justice avec

un vieux glaive enroüillié, aymans mieux user de celuy-là que d’en

rechercher un autre qui fust franchement esmoulu, aussi que nous

devons demeurer en nostre vieille plume. Je ne dy pas que s’il se

trouve quelques choses aigres, l’on n’y puisse apporter quelque

douceur et attrempance, mais de bouleverser en tout et par tout sens

dessus dessous nostre orthographe, c’est, à mon jugement, gaster

tout. Les longues et anciennes coustumes se doivent petit à petit

desnoüer, et suis de l’opinion de ceux qui estiment qu’il vaut mieux

conserver une loy en laquelle on est de longue main habitué et

nourry, ores qu’il y ait quelque defaut, que, sous un pretexte de

vouloir pourchasser un plus grand bien, en introduire une nouvelle,

pour les inconveniens qui en adviennent auparavant qu’elle ait pris

son ply entre les hommes. Chose que je vous prie prendre de bonne

part, comme de celuy, lequel, combien qu’il ne condescende à vostre

opinion, si vous respecte-t-il et honore pour le bon vouloir qu’il

voit que vous portez aux bonnes lettres. A Dieu.»

HENRI ESTIENNE. _Traicté de la conformité du language françois

auec le grec_ (sans lieu ni date, mais Genève, 1565), pet. in-8

de 16 ff. prél. et 159 pp.; Paris, Rob. Estienne, 1569, pet.

in-8 de 18 ff. prél. et de 171 pp.; _nouvelle édit., accomp. de

notes, et précéd. d’une étude sur cet auteur, par L. Feugère_.

Paris, Delalain, 1853, in-8 de CCXXXVI et 223 pp.—_Deux dialogues

du nouveau langage francois italianizé, et autrement desguizé,

principalement entre les courtisans de ce temps_ (Genève, 1578),

pet. in-8 de 16 ff. prél. et 623 pp.; Anvers, Guill. Niergue, 1579

et 1583, in-16.—_Proiet du liure intitulé_ DE LA PRECELLENCE DU

LANGAGE FRANÇOIS. Paris, Mamert Patisson, 1579, pet. in-8 de 16 ff.

et 295 pp.; _nouvelle édit. accomp. d’une étude sur cet auteur et

de notes, par L. Feugère_. Paris, Delalain, 1850, in-8 de XLIV et

400 pp.—_Hypomneses de gallica lingua peregrinis eam discentibus

necessariæ; quædam vero ipsis Gallis multum profuturæ._ (Genevæ),

1582, pet. in-8 de 6 ff. prél., 215 et 11 pp.

Quoique Henri Estienne, fils de Robert, par la disposition hellénique de son esprit[137] et sous l’influence de ses études, ait en général rapproché l’orthographe française de

l’orthographe grecque, il reconnaît la nécessité de simplifier notre écriture. Dans son *Traité de la conformité du language françois avec le grec*, p. 159, il termine ainsi l’avis au lecteur:

[137] Son père lui fit apprendre le grec avant le latin.

«I’ay aussi vn mot à dire touchant l’orthographe de ce liure:

c’est que ie ne l’approuue pas du tout comme elle est: ains que

ma deliberation estoit de faire tailler quelques poinçons expres

pour les lettres superflues quant à la prononciation, et toutesfois

characteristiques. Mais ayant eu le temps trop court pour ce faire,

i’ay remis telle entreprise iusques à l’autre liure françois promis

cidessus: lequel surpassera ma promesse… s’il plaist à Dieu me

prester la vie encores quelques mois.»

La multiplicité des travaux de Henri lui aura fait ajourner ce projet, car toute trace de ce passage a disparu dans les réimpressions de ce livre. Je le regrette, car je ne doute pas qu’il ne s’agisse ici de modifier le *ch, ph, th, st* helléniques, qu’il eût ramenés à des formes simples comme χ, φ, θ, ς.

Ce docte imprimeur a compris, mieux qu’on ne l’a fait de son temps, le mode de formation des mots que le français emprunte aux langues anciennes. Il a bien vu que *blâmer* et *blasphémer* sont un même mot βλασφημεῖν, l’un sous sa forme française, l’autre sous la forme grecque.

Bien qu’il ait fixé l’origine des mots suivants, il admet par renvoi seulement l’orthographe rigoureusement étymologique ainsi indiquée par lui dans la troisième colonne:

caresser de χαρίζεσθαι charesser

cédule σχέδη schédule

cerfeuil χαιρέφυλλον cherfueil

chicorée κιχώριον cichorée

esquinancie συνάγκη squinancie

dyssenterie δυσεντερία dysentérie[138]

migraine haêmikrania hémicranie

orthographe ὀρθογραφία orthographie

fiole φιάλη phiole

seringue σύριγξ syringue

rime ῥύθμος ⌜ rhythme

⌞ qu’il écrit rythme

autruche[139] ὁ στρουθός ostruche

sciatique[140] ἰσχιάς ischiatique

[138] C’est ainsi que ce mot devrait être écrit.

[139] Il écrit avec raison *ostruche*, ὁ στρουθός. Il écrit *troter, raptasser*, qu’il fait venir de ῥάπτειν; utilisant le *z*, il écrit *gargarizer, ozeille, pezer, pindarizer, riz*; il écrit *mistère* sans *y*, et *sifler*, que l’étymologie erronée qu’il invoque, σιφλοῦν aurait dû lui faire écrire avec *ph*.

[140] Il blâme dans cette orthographe la suppression, à contresens, de l’*i*.

Dans les mots dérivés du latin, il propose la suppression de certaines lettres muettes, abusivement employées de son temps sous couleur d’étymologie. Telles sont *l* dans *chevaulx, animaulx, aulcun, maulx*. «Notre *au*, dit-il, tient lieu du *al* primitif. Mais il faut conserver cet *l* dans *coulpe* (culpa), *poulpe* (aujourd’hui *pulpe*, de pulpa).» Comme Ronsard et autres, il écrit *aureilles*.

On voit par ces exemples quel esprit de sage critique et de fine observation philologique avait su déployer déjà le savant helléniste typographe qui nous a laissé, dans ses *Dialogues du nouveau langage françois italianizé*, un document si curieux pour l’histoire du français et un si

brillant témoignage d’une érudition spirituelle et de bon aloi.

JEAN-ANTOINE DE BAÏF. _Etrénes de poézie fransoęze an vęrs

mezurés._ Paris, Denys du Val, 1574, pet. in-4, de 16 ff. non

chiff. et 20 ff. chiff.

L’insuccès de ses devanciers ne rebuta pas ce poëte. Dans son système de l’orthographe il est plus novateur que Ramus, auquel il n’emprunte que ses lettres avec cédille (_c, l, n_). Il distingue trois *e*: *bref* (muet), *long* (ouvert), qu’il figure par un *e* avec cédille[141], et *commun* (fermé) représenté par un *e* avec une apostrophe. Partant du principe que chaque son devrait être représenté par un signe particulier, il substitue aux diphthongues ou triphthongues *œu* ou *eu*, *ou* et *au* et *eau*, de nouveaux caractères inventés par lui. Le premier est un *e* dont le trait se prolonge de manière à former un *v*; le second ressemble au ȣ grec[142]; le troisième n’est que la lettre *a* modifiée de la même façon que l’*e* dans le cas précédent. Le *c* dur est remplacé par le *k*, et les consonnes *h* muet, *q* et *x* sont proscrites comme inutiles. Il est supérieur à Ramus en ce qu’il remplace partout *em, en*, par *an*. Il supprime comme lui les lettres doubles qui ne se prononcent pas; mais, pour les syllabes finales, il est moins *phonographe* que Ramus, et, sans faire, comme lui, disparaître la marque du pluriel, il se borne à remplacer l’*e* muet final par une apostrophe, lorsque le mot suivant commence par une voyelle. Ce qu’il y a de curieux dans son système, c’est qu’il écrit d’un seul mot les adverbes composés de plusieurs membres, mais exprimant une seule idée, comme *ojȣrdui* (aujourd’hui),

tʊdemème (tout de même), *tʊtalantʊr* (tout à l’entour), *sansèsse* (sans cesse).

[141] Notre diphthongue *ai* est considérée par lui comme *e* long.

[142] Dans les idées phonographiques c’est une heureuse innovation. La voyelle que nous faisons figurer par le double signe *ou*, et qui n’est qu’un son simple, est représentée dans toutes les langues de l’Europe, excepté le grec, par un seul signe.

Il écrit *duk d’Alanson, egzakte ekriture, élémans, anploiér, komansant*.

A la fin de sa préface, il promet au lecteur un *Avęrtisemant tant sur la prononsiasion fransoęze[143] ke sur l’art métrik*, qui n’a point paru.

[143] A son époque l’*oi* se prononçait comme *oè*.

HONORAT RAMBAUD, maistre d’eschole à Marseille. _La declaration des

abus que l’on commet en escriuant, et le moyen de les euiter et

representer nayuement les paroles: ce que iamais homme n’a faict._

Lyon, Iean de Tournes, 1578, pet. in-8, de 351 pp.

L’auteur de cet ouvrage, en créant, au grand étonnement de l’œil et sans grand profit pour la lecture, un alphabet de sa façon, où toutes les lettres sont changées, s’est efforcé de donner une image d’une fidélité absolue de la prononciation. Voici comment il expose lui-même ses principes (p. 6):

«Vous sçauez bien, lecteurs, que l’escriture est le double et

coppie de la parolle, et que le double doit estre du tout semblable

à l’original. Tellement que tout ce qui se treuue en l’original

se doit trouuer en la coppie, et rien plus: autrement la coppie

est fausse. Par quoy faut conclurre que l’escriture doit estre

totalement semblable à la parolle, et qu’en l’escriture se doit

trouuer tout ce que la bouche a prononcé, et rien plus: autrement est

fausse, et trompe les lecteurs et auditeurs, comme disent fort bien

Quintilien, Nebrisse, et plusieurs autres, lesquels se faschent, et

non sans cause, de ce que ne representons pas les parolles comme les

prononçons, et semble que le facions par despit et tout expres, pour

mettre en peine tous hommes, femmes et enfans, presens et aduenir.

Les susnommés nous ont laissé par escrit plusieurs remonstrances

qu’ils en ont faict, par lesquelles leur sommes obligés, et mesmes

à Nebrisse, lequel nous donne esperance, disant, _Quod ratio

persuaserit, aliquando fiet._ C’est à dire que: Ce que raison

approuuera, en quelque saison se fera. Et pource que raison, dame

et princesse des hommes, approuue et nous commande de representer

les parolles tresnayuement et tout ainsi que la bouche les prononce,

luy voulant obeïr, comme humble et tresobeïssant seruiteur, me suis

efforcé, selon mon petit pouuoir, d’accomplir son commandement, comme

verrez presentement, pourueu qu’il vous plaise lire et bien entendre

mon dire.»

Il ajoute, p. 26: «Escrire est faire un chemin, par et moyennant

lequel voulons conduire et guider nous mesmes, et les autres aussi.

Et puis qu’il est necessaire que tous hommes, femmes et enfans,

presents et advenir, y passent, il est tresnecessaire qu’il soit

bien aisé. Et l’on a faict tout au rebours: tellement que peu de

gents y peuuent passer: _et quasi tous ceux qui y passent le font par

contrainte et à force de coups_. Et ie n’en parle pas par ouïr dire:

car il y ia trentehuict ans que je contrains les enfans à passer

par ledit chemin; durant lesquels ayant eu loisir de contempler les

tourmens qu’ils endurent, et endureront, si l’on ne repare ledit

chemin.....»

Dans l’extrait du privilége donné le 18 mai 1577 par le roi Henri III, on lit: «Notre cher et bien amé Honoré Rambaud… ayant, pour la commodité d’un chacun qui voudra apprendre de luy et pour la sienne aussi, composé un alphabet de quelques charactères qui pourront seruir grandement à soulager les personnes, mesmes les petits enfans, de lire et escrire. L’inuention duquel Alphabet il luy a esté ja permis de faire imprimer et mettre en lumiere, tant à Tholouze qu’à Lyon…»

Ce qui dut contribuer surtout au peu de succès de l’écriture phonétique de Rambaud, c’est que dans son ouvrage elle représente, du moins je suis fondé à le croire, la prononciation française au seizième siècle dans le midi de la France.

Charles Nodier, oubliant qu’un art très-important, la sténographie, est fondé sur le perfectionnement de l’écriture phonétique, et qu’il a quelques chances de pénétrer dans l’éducation de la jeunesse, s’exprimait ainsi en 1840, à propos du livre de Honorat Rambaud:

«Le maître d’école de Marseille n’étoit pas un de ces

révolutionnaires circonspects qui marchent à pas mesurés dans la

réforme et qui soumettent le désordre et la destruction à une

apparence de loi. Radical en néographie, il débute modestement par la

suppression de l’alphabet, et lui en substitue un nouveau, composé

tout d’une pièce pour cet usage. Cette manière de procéder prouve du

moins que Rambaud avoit la conscience de son entreprise, et qu’il

savoit apprécier à leur juste valeur les ridicules tentatives de

ses prédécesseurs et de ses émules. Aussi n’hésiterai-je pas à le

regarder comme l’homme de génie de la bande, et le seul qui offre

dans son fatras quelques vues ingénieuses et fortes. _La question de

savoir si l’alphabet usuel est bon ou mauvais n’étoit pas difficile à

résoudre; le fait est qu’il est détestable dans la figure des signes,

dans leurs attributions et dans leur ordre, et qu’il en est de même

de tous les alphabets anciens et modernes._ Mais la difficulté n’est

pas là. La difficulté n’est pas même de créer un alphabet meilleur

que le nôtre, et besoin n’étoit pour cela des doctes labeurs d’un

maître d’école. Le moindre de ses écoliers y auroit suffi de reste.

Ce qu’il y a d’embarrassant, ce n’est pas de faire, tant bien que

mal, une espèce d’alphabet rationnel et philosophique, propre à

faciliter l’enseignement de la lecture et à rendre peu sensibles

et même tout à fait nulles les équivoques et les ambiguïtés de

l’orthographe. C’est d’appliquer cet alphabet à une langue écrite,

sans altérer, sans détruire peutêtre son esprit et son caractère.

C’est surtout de le faire accepter par le peuple auquel on le

destine, comme la forme d’un chapeau ou la coupe d’un habit. Voilà

ce qui n’arriva jamais, et ce qui jamais n’arrivera. La religion

en sait, je crois, la raison. Si la philosophie en sait une autre,

qu’elle la dise.» (_Description raisonnée d’une jolie collection de

livres_, p. 83.)

Nodier, un peu injuste dans ses dédains irréfléchis, a oublié de dire que le digne maître d’école est le premier qui ait proposé et développé la nouvelle épellation: *be, ce, de, fe, ge, le, me*, *etc.*

LAURENT JOUBERT, médecin ordinaire du Roi de France et du

Roi de Navarre, premier docteur, régent, chancelier et juge

de l’Université en médecine de Montpellier. _Dialogue sur la

cacographie fransaise, avec des annotacions sur l’ortographie de

M. Joubert_ (_par Christophe de Beauchatel_) (à la suite de son

Traité du ris. Paris, Nicolas Chesneau, 1579, pet. in-8 de 15 ff.

prél., 407 pp. et 8 pp.)

On sait que le docte chancelier de l’Université de Montpellier, médecin ordinaire du roi Henri III, a pratiqué une orthographe réformée dans la plupart de ses ouvrages, dont plusieurs renfermaient des doctrines très-remarquables pour son temps. Homme d’esprit et de grand savoir, *vir acuti ingenii*, comme le qualifie Haller, il a combattu et détruit plus d’un préjugé scientifique, consacré par les siècles. La routine qu’il appelle *cacographique* présentait plus de résistance et a surmonté ses efforts.

A la suite de son *Traité du ris*, p. 376, Laurent Joubert a inséré un *Dialogue sur la cacographie fransaize expliquant la cause de sa corruption*. Les deux *antre-parleurs* (sic) sont Fransais et Wolffgang. Voici un spécimen de leurs propos qui donnera une idée de l’orthographe du savant docteur:

«FRANSAIS….. Il y a ha defaut à ne pouvoir, ou ne savoir

represanter par ecrit ce qu’on prononce; il y a ha du dommage bien

grand, pour ceus qui veulet apprandre ce langage: d’autant qu’il leur

faut à chaque mot une observacion, de savoir dissimuler quelques

lettres an prononsant, lèquelles on ne veut toutesfois permettre ætre

omises de l’ecrivain.

«WOLFFGANG. J’an ay eté an fort grand’peine, l’espace de sis ans,

durant lequel tams j’ay merveilleusemant travalhé à comprandre la

droite prolacion de ce langage, pour ansegner par apres les miens

avec plus grande facilité. Car il y a ha plusieurs Alemans qui vienet

an France expressemant pour apprandre sa langue: lèquels voyans

l’ecriture si repugnante au parler, s’an degoutet, & perdet courage

d’y proufiter, sinon par trop long tams. Car ils voyet qu’il faut

oblier l’ecriture pour la bien prononcer, & la prolacion pour ecrire

à la mode des Fransais. A cause dequoy certains princes d’Alemagne

m’ont donné charge d’essayer à comprandre exactemant ce langage,

pour le savoir par apres communiquer aus leurs, & an parlant, & an

ecrivant, ainsi qu’il le faut prononcer. Et pource j’ay meprisé tous

livres ecris an fransais, & me suis contraint d’apprandre le langage,

an conversant familieremant avec ceus qui parlet mieus, observant

træ-sogneusemant la vraye prolacion. De laquelle m’etant bien assuré,

j’ay commancé d’exprimer par ecrit le naïf parler du fransais: de

sorte que (à mon avis) le plus nouveau & etrangier, qui sache lire an

latin, ou an autre langage de ceus qui uset de semblables lettres, il

le prononcera dans peu de jours, aussi bien que moy. Ainsi j’espere

de contanter ceus de ma nacion, qui attandet ce bien de moy: & par

mæme moyen feray satisfaccion à la Fransaise, laquelle se peut

plaindre que l’Alemande a causé la corrupcion de son ecriture.»

A la page 390 de ce volume, Christophe de Beauchatel, neveu et disciple de Joubert, a résumé ainsi «l’orthographie» de son maître:

«Premieremant il tient cette maxime qu’il faut ecrire tout ainsi que

l’on parle et prononce, comme il èt trè-bien remontré an l’Apologie

de son orthographie par Isaac, son fils ainé.

«….. M. Ioubert difere de ses predecesseurs, an ce principalemant

qu’il ne change pas de lettres, qu’il ne tranche les siennes, ne

les charge d’acsans, ne les marque de crocs, autremant que fait

le commun: dont sa lettre èt fort courante et ne retarde point le

lecteur.»

CLAUDII SANCTO A VINCULO *de Pronuntiatione linguæ gallicæ libri*

II, _ad illustrissimam simulque doctissimam Elizabetham, Anglorum

Reginam_. Londini, excud. Th. Vautrollerius, 1580, in-8, de 199 pp.

L’auteur de cette grammaire, Claude de Saint-Lien (_a Vinculo_), professeur de latin et de français à Londres, raconte qu’ayant été admis auprès d’Élisabeth, à Lewsham (_cum tu nuper Lewshamiæ rusticareris_), il l’entendit dans la conversation qu’il eut avec elle parler très-bien français. Il croit donc devoir lui dédier son Traité de l’orthographe, et prie la reine d’excuser sa hardiesse, en lui rappelant des souvenirs tirés de l’histoire ancienne.

Parmi les difficultés de l’orthographe, il cite surtout celle qui résulte de l’emploi du *s* au milieu des mots, difficulté que l’Académie fit cesser cent soixante ans après dans la troisième édition en supprimant les *s* parasites. Voici comment il s’exprime à ce sujet: «_Quam crucem hæc litera fixerit auditorum animis, noverunt qui nostræ linguæ operam dederint._» Tels sont, comme exemple: *désastre* et *folastre*, *etc.*

Il signale surtout le grand nombre de lettres inutiles qui surchargent les mots et qui ne se prononcent pas. Aussi, pour faciliter la lecture et la prononciation, il place sous toute lettre inutile un point qui signale cette superfluité. Il écrit donc ainsi:

«Ceulx qui m’entendent sçavent bien si je ments.»

……. .

Quant à remplacer par un *a* l’*e* dans *entendent*, et écrire *antandent*, il s’y oppose, attendu que le son de l’*e* suivi de l’*n* est (ou du moins était) intermédiaire entre *a* et *e*.

Il admet le *ç* et distingue les *j* des *i* et les *v* des *u*, et voudrait qu’on écrivît *diccion* et *imposicion*, et non *diction* et *imposition*.

Il désirerait que le *k* remplaçât le *qu* qu’il voudrait «voir exilé à jamais». Ses dialogues, placés sur six colonnes, sont curieux et pour l’orthographe et aussi pour les locutions qui sont encore usitées en Normandie. En voici un exemple:

Latine.—_D._ Ut vales hoc mane?—_R._ Non ita quidem ut vellem.

Antiqua orthographia.—_D._ Comment vous portez-vous à ce

matin?—_R._ Non pas si bien comme je voudrois.

Neotericorum.—_D._ Comman’ vou’ porte’ vous à ce matin? —_R._ Non

pa’ si bien comme je voudroé.

Authoris.—_D._ Comment vous portez-vous à ce matin?—_R._ Non pas

si bien comme je vouldroye.

Modus loquendi.—_D._ Comman vou porté vouz à ce matin?—_R._ Non

pas si bien comme je voudroé.

* CLAUDE MERMET. _La Pratique de l’orthographe françoise, avec

la manière de tenir livre de raison… composé par Cl. Mermet,

escrivain de S. Rambert en Savoie._ Lyon, Basile Bouquet, 1583,

in-16, de 315 pp.

Je n’ai pu prendre connaissance du contenu de cet ouvrage, qui paraît d’une assez grande rareté.

MONTAIGNE, au verso du frontispice d’un exemplaire (appartenant

à la bibliothèque de Bordeaux) de la cinquième édition de ses

Essais, in-4, Paris, l’Angelier, 1588, a écrit quelques

instructions pour l’impression d’une nouvelle édition.

Ces instructions ont été reproduites dans l’édition des *Essais* donnée par Naigeon (Paris, 1802, 4 vol. in-8). J’en extrais un passage relatif à l’orthographe:

«_Montre, montrer_, etc., escrives les sans *s* a la differance de

monstre, monstrueus.

«_Cet home, cette fame_, escrives le sans *s* a la differance de

c’est, c’estoit.

«_Ainsi_, mettes le sans *n* quand une consonante suit et aueq *n* si

c’est une uoyelle; *ainsi marcha, ainsin alla*[144].

[144] C’est ainsi que les Grecs font emploi du ν euphonique ἐστὶ,

ἐστὶν.

«_Campaigne, Espaigne, Gascouigne_, etc.; mettez un *i* devant le

g comme a *Montaigne*[145].

[145] Cette prononciation devait être celle de la Gascogne.

«Mettez *regles, regler*, non pas *reigles, reigler*.»

Dans la suite de cet avis à l'imprimeur, Montaigne donne des instructions pour la ponctuation, pour l'emploi des lettres majuscules, qu'il réserve seulement aux noms propres; pour les dates, à mettre en toutes lettres et sans chiffres, et pour l'espacement des mots, *etc.*

Montaigne écrit ainsi les mots: *come, differant* (adj.), *comancemans* (au pluriel), *lexamplere, lorthografe, imprimur, aus* (aux), *stile, deus* (deux), *paranthese, aueq*. Dans beaucoup de mots il a devancé son époque, où l'on écrivait *escript*.

Par la manière dont il orthographie ces mots: *come, home* et *fame, differant* (adjectif), *comancemans, paranthese*, on voit qu'il voulait qu'on imprimât son livre d'une manière plus conforme à la prononciation;

Qu'il remplaçait dans les pluriels l'*x* par le *s*: *aus, deus*;

Qu'il simplifiait l'orthographe dans *examplere, stile, ortographe*;

Enfin que pour les mots *monstre, monstrer, cest*, pronom démonstratif, *reigle*, la correction qu'il indiquait a été adoptée par l'Académie.

Le manuscrit original déposé à la bibliothèque de Bordeaux, qu'un de mes amis vient d'y consulter, est écrit dans le même système: la suppression des doubles lettres inutiles, et l'emploi de l'*a* substitué à l'*e*, pour conformer l'écriture à la prononciation. (Voir App. *E*.)

DE PALLIOT, secrétaire ordinaire de la chambre du Roy. _Le

vray Orthographe françois, contenant les reigles et preceptes

infaillibles pour se rendre certain, correct et parfaict à bien

parler françois._ Paris, Nicolas Rousset, 1608 (priv. du 24 avril

1600), in-4 oblong de 35 ff. chiff. et 1 f. pour le privil.

Palliot, qui prend le titre de secrétaire ordinaire de la chambre du roi, est un ennemi acharné de toute innovation orthographique. Son argumentation reproduit, sauf la modération de la forme et l'élégance du style, celle de Pasquier dans sa lettre à Ramus (voir p. 194). Abandonnant ce que son émule appelle «la vraye nayveté de nostre langue», il tombe dans l'affectation et le langage pédantesque, dangereux écueil sur lequel était en péril de sombrer le génie de la Renaissance dans l'excès de son zèle de restauration archaïque, si Rabelais n'eût montré le ridicule de la *verbocination latiale* en la plaçant, d'une façon si comique, au VIe livre de son *Pantagruel*, dans la bouche

de l’écolier limousin. On jugera la manière de raisonner de Palliot et son orthographe par la citation suivante:

«J’inféreray de là que, quelque confusion qu’il y ayt aux dictions

proférées, la distinction s’en recognoist à l’orthographe bien

reglé, dont le jugement et r’apport s’en fera (affin que ce ne soit

point une *regula Lesbia*, qui se conforme à la diversité de ses

applications) sur la déduction de ses motz les uns des autres, par

leurs conjugaisons et déclinaisons: ou sur la dérivation du grec

et du latin, d’où nous tenons la pluspart de nos termes; voire

que nous en tenons des lettres mesmes qui servent de toute notoire

distinction en l’escriture, qui est néantmoins toute confuse en sa

prolation. Ainsi le *z* que nous tenons des Grecz parmy nos lettres

faict différer *noz* de *nos*: l’vn qui sera françois avec ce *z*,

l’aultre qui sera latin avec son *s*. Ainsi que l’*y* adverbe de

lieu en nostre langue *vas-y* fera la différence de l’*i* simple qui

sera en latin impératif d’_ire_: *i tu*. Ainsi tenans et noz lettres

mesmes et noz accentz et noz distinctions et punctuations, comme

la pluspart de nos dictions, de ces langues certaines et reglées,

la vraye pierre de touche, qui servira à faire recognoistre nostre

orthographe plus reglé, sera à ces dérivations, et nous arrester en

cela à ce qui en a esté suyvy jusques icy par toute l’antiquité, sans

vaciller à l’inconstance et incertitude des nouvelles préscriptions

de ces innovateurs, d’un tas de caractêres nouveaux, de nouvelles

escrivacheries et telles autres broüilleries modernes, qu’ilz veulent

mesmement fonder sur un pilotis si mal asseûré que seroit le commun

langage, qui peut estre perverty et corrompu d’ailleurs, soit par

l’asnerie des vns, soit par l’insolence des aultres, s’il n’est

retenu en bride et en son entier par ceste antienneté d’escriture,

sans laquelle nostre langage seroit mesmement desja autant dépravé

que noz mœurs.

«….. Ainsi, l’vn de ces desordres provenant de l’aultre, je me

serois indifféremment laissé porter de la compassion que j’avois de

celuy de nostre orthographe, à la passion de veoir regner ces excês

parmi nous, qui m’auroit faict ainsi transporter à les attacquer

tout d’vne mesme escarmouche, jusques à charger aussi bien sur le

malfaire et mal-vivre comme sur le mal-dire et mal-escrire. Leur

insolence m’ayant poussé à m’en stomacquer si insolemment que de

n’avoir pas à moindre contrecœur l’vn que l’aultre, dont les excez

ne cesseront pas plus tost, que je cesseray incontinênt d’estre plus

si excessif en telles criticques censures. Esquelles je suppli’ray

que l’on ayt plustost esgard à ces recherches et galanteries des motz

où je me suis donné libre carrière jusques au bout que non pas aux

recharges et contre-battries des maulx, etc.....»

On voit par cette citation, qui eût été inintelligible si je n’avais pris le soin de la ponctuer à la manière actuelle, que l’orthographe de Palliot est aussi lourde et hérissée que son raisonnement et qu’ils sont l’un et l’autre entachés d’une affection aveugle pour les usages surannés.

DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

ROBERT POISSON. _Alfabet nouveau de la vrée et pure ortografe

fransoize et modèle sus iselui en forme de Dixionére. Dedié au

roi de Franse et de Navarre Henri IIII, par Robert Poisson équier

(Auvile) de Valonnes, en Normandie._ Prezenté au roi par l’auteur,

se 25 jour d’Aut l’an de Grase 1609. A Paris chez Jérémie Perier,

livrère és petis degrez du Palæs, 1609, avec privileje du Roi, pet.

in-8.

Parmi les pièces de vers en tête de cet ancien traité d’orthographe, où sont indiquées la plupart des modifications adoptées par l’auteur, on lit ce quatrain:

Vantez tant que voudrez de Ronsard les éqris,

De Ramus, Péletier, Baif, Robert Etiene,

Leurs réformassions d’ortografe ansiene,

Poisson en a l’onneur, le profit et le pris.

Apointons noise.

Plusieurs des changements qu’il indique ont été adoptés plus tard: telle est la suppression des *s*, des *d*, des *p*, *etc.* L’introduction qu’il propose du *t̂* surmonté d’un accent pour indiquer la suppression de l’*s*, comme dans *bast̂on*, dut être sans objet, puisque cet *s* est maintenant supprimé. Le seul signe nouveau qu’il introduit est un *ch* peu gracieux (nous le représentons par *cɧ*[‡]), pour distinguer la prononciation du *ch* dans *cher*, qu’il écrit *cɧer*, de *écho*, *cɧose* de *chœur*.

[‡]ɧ représente un h avec un crochet au jambage de droite.

Audessous de chaque lettre de l’alphabet, il indique dans un quatrain sa valeur et l’emploi qu’il en fait, justifié, à la suite de chacun d’eux, par une longue liste d’exemples. Voici quelques-uns de ces quatrains:

Bé

Bé qi vaut le béta des Grez, et beth ébrieuze,

Je ne poze en tez mos qe sont les ensuivans,

Devoir, féve, février, car superstisieuze

I seroit comme à *lævre, livrere* & *ovians*[146].

[146] Dans ces trois mots, en latin *labra, librarius* et *obviare*, l'auteur prononçait donc le *b* comme *v* (comme le β en grec). Nous ne prononçons plus *livraire*, mais *libraire*, quoique nous écrivions et que nous prononcions *livre*; nous ne prononçons plus *ovier*, mais *obvier*.

Cɧé

Cɧé, nouvelle inventée æt propre et nésésére

Pour fére *cɧer, cɧoisir, cɧarité, cɧicɧe, cɧois*,

Car *ch* a un son totalement contrére.

Preuve: *écho, cheur*, et *chorde, écholier, échosois*.

Dé

Dé jamés ne se doit prononser ni écrire
En ses mos: *avocat, ajourner*, ni *avis*,
Avouer, avenu: car leur son il empire,
Més *admettre, admirable*, avec lui bien écris.

Fé

Fé vaut la *fi* des Grez, et bien ne se peut prendre
Pour les *ph*, ainsi comme font les Latins,
Et des nôtres seus là, qi deus se veulent rendre
Les vrez imitateurs, se faizant mal aprins.

Si bien et^oient[‡] écris ainsi *philozophie*,
Phosion, nimphe, phlegme, et *phare*, et *phrijien*,
Aussi bien le seroient *phransois, philh'e, pholie*,
Qe jamés on ne vit écris par se moien.

[‡] t^ représente un t avec un accent circonflexe dessus.

Hé

Hé pour lettre æt^ isi non aspirassion
& ou n’en æt^ bezoin jamés je ne l’apliqe,
Jécri *’ommaje, ’onneur, ’omme*, en sete façon,
Non *homme*, non *honneur*, comme on fet à l’antiqe.

Apres *l*, je la més pour bien écrire *filh’e*,
Pilh’ard, perilh’eus: qi n’auroient autrement
Qe le propre son q’a *vile, indosile, abile*.
D’autant que la double *ll* ni fet le beg’ement.

Ka, Qé ou Cu

Ké æt^ réprézenté desous triple figure
Q’on prenoit si devant pour trois lettres formal (_sic_),
Car elles n’ont q’un son, q’un ton, q’une mezure,
Leur pourtret seulement se rencontre in-égal.

Més pour ofenser moins la vieille uzaje mæme
Et ne poin égarer les lizeurs mal instruis,
Par sete *ké*, jécri *keur, kalendrier, karæme*,
Ainsi *contre, couleur*: ainsi *qiqonqe* et *qis*.

Lé ou el

Lé ou el, je n’i més jamés superflüment
Cõme en ses mos suivans: _sieus (cieux), mieus, fourmile, vile_,
Poudre, outre, moudre, veut, peut, et pareillemẽt
Pélétier, apelant; la double æt^ inutile.

Mé ou em

Mé ou em, nous trouvons æt^re mieus jéminëe
En ses mos: *Romme, somme, ’omme, pommier, sommier*,
Car la prolassion en æt^ mieus ordonnëe,
Nous écrivons à tard (_sic_): *’ome, some, pomier*.

Selon lui, l’*n* et le *p* ne doivent pas être doublés dans certains mots, comme dans *aviéne, miéne, tiéne*; et dans *apointer, apelant, aparant*; selon lui aussi on doit écrire *rétorique, réteur*.

Sé ou es

Sé ou es ne si met jamés isi pour zedde

Comme en ses mos: *dézert, dezir, maizon, raizon*,

Tout de mæme la ké (le *c*) jamés ne lui fet edde,

Comme en seus-si: *Fransois, léson, ranson, fason*.

Té

Té ne si voit jamés pour le son de *sé* fére,

Comme à *devotieus, gratieus, otieus*,

Pronontiation, pétition: me tére,

D’ortografe si fause, en se lieu je ne peus.

PIERRE LE GAYGNARD. _L’Apprenmolire françois, pour apprendre les

ieunes enfans et les estrangers a lire en peu de temps les mots des

escritures françoizes, avec la vraye ortographe françoize._ Paris,

Jean Berjon, 1609, in-8.

L’auteur réforme à sa manière l’orthographe sans introduire de nouveaux signes. Son ouvrage, écrit de la façon la plus confuse et d’un style boursouflé et pédantesque, se refuse à toute analyse.

ÉTIENNE SIMON, docteur-médecin. _La vraye et ancienne orthographe

françoise restauree. Tellement que desormais l’on aprandra

parfetement à lire et à escrire et encor auec tant de facilité et

breueté que ce sera en moins de mois que l’on ne faisoit d’années._

Paris, Jean Gesselin, 1609, in-4 de 14 ff., 680 pp. et 7 ff. de

table.

Simon est un réformateur hardi; mais, voulant éviter de créer de nouveaux signes ou d’employer les accents déjà connus de son temps, il s’est jeté, pour figurer la prononciation, dans une voie plus mauvaise qu’aucun de ses devanciers; il redouble les voyelles et les consonnes de la façon la plus fastidieuse, sans parvenir à distinguer la valeur phonique des syllabes.

Voici un exemple tiré des poésies de du Bartas:

Profane qi t’anqieers qeel important afeere

Peut l’esprit et lees meins de sse Dieu ssoliteere

Occupeer ssi long tans? Qeel ssoussi l’eexerssa

Durant l’eeternite qi sse tout deuanssa?

Veu q’à ssi grand puissansse, à ssi grande ssajeesse,

Rien ne ssied point ssi mal, q’une morne pareesse,

Ssache, o blasfeemateur, q’avant sseet univeers

Dieu baatissoeet anfeer, pour punir les peerueers

Dont le ssans orgeilheus an jugemant apeele

Pour ssanssureer sees fees la ssajeesse eetérneelle.

Malgré les vices évidents d’un tel système, il faut reconnaître une bonne inspiration dans la simplification du double signe *qu* en *q*, et dans la permutation du signe binaire *ge* en *j*.

* CLAUDE EXPILLY, président au parlement de Grenoble. _L’Ortographe

françoise selon la prononciation de notre langue._ Lyon, 1618,

in-fol.

Malgré toute l’obligeance qu’ont mise dans leurs recherches MM. les conservateurs de notre Bibliothèque impériale, de celle de Sainte-Geneviève, de la Mazarine, de l’Arsenal, de l’Institut de France et autres grandes bibliothèques de Paris, il m’a été impossible de me procurer cet ouvrage. J’ai eu recours alors à M. Monfalcon, conservateur de la bibliothèque de Lyon, espérant que le livre imprimé en cette ville s’y trouvait; les recherches ne se sont pas bornées à la bibliothèque de Lyon, et se sont étendues à deux autres grandes bibliothèques, mais inutilement. Ce livre infolio d’un savant distingué, et que M. Brunet déclarait être devenu rare, serait-il devenu introuvable?

JEAN GODARD. *L’H françoise.* Lyon, 1618, in-12 (et aussi à la fin

de sa *Nouvelle Muse*, Lyon, Cl. Morillon, 1618, pet. in-8).—_La

Langue françoise de Iean Godard Parisien: cidevant lieutenant

General au Bailliage de Ribemont._ Lyon, Nicolas Jvllieron, 1620,

in-8.

Jean Godard, à la fois érudit et d’un esprit enjoué, dédie à du Vair, garde des sceaux de France, un traité de la langue française plus particulièrement consacré à l’orthographe et qui contient des détails instructifs. Sans qu’on puisse le déclarer novateur, puisque alors une grande liberté orthographique était admise, on jugera de celle qu’il adopte dans son livre et de l’esprit dans lequel il est écrit. Je me bornerai à reproduire le chap. VI, consacré à l’A, p. 61, et le

ch. IX, p. 91, consacré à l’F françoise. Mais, comme entrée en matière, voici ce qu’il dit au chapitre de l’S:

«Ce ne m’êt pas vn petit contentemãt que Pollio ait bien daigné faire

en la langue latine deuant moi, ce que ie fais en la langue françoise

aprés luy, ecriuant des traitez sur nos lettres, comme il fit sur

les lettres latines. Mais ancore, mon contantemant redouble quand ie

viens à considerer que Messala, grand au barreau, grand à la guerre,

homme de langue et de main, avocat et capitaine, se contanta bien de

laisser par ecrit[147] vn liure de l’S latine sans toucher aux autres

lettres. Car il samble par là que c’êt vne jantille et genereuse[148]

entreprise, de traiter la plus grande part de nos lettres, puisque

vn si grand personnage a creu qu’vne seule lettre peut seruir de

carriere à un bel esprit, pour y faire sa course, et pour amporter la

bague que les Muses donnent à leur cavalier, qui court le mieux dans

leurs lices. Mais cette ioye êt suyuie de la tristesse que j’ay de ce

que nous n’auons pas ces deux ouurages de ces deux grãs Romains. Ie

n’aurois point de peur de m’egarer, ie ne crandrois ni vãt ni vague,

si ie les voyois marcher deuant moi ou tenir derriere moi le timon

desus la poupe. N’estoit que nos Muses francoises cherissent leurs

bonnes seurs, ie les accuserois volontiers de neglijance, et d’auoir

permis au Tans par leur mausoin d’anlever de leur cabinet deux ioyaux

si precieux et deux pieces si belles. Il ne nous reste de leur nom

que la seule souuenance, et du desir de les voir que le regret de

leur perte.»

[147] Dans beaucoup de mots, Godard a devancé son époque, où l’on

conservait cette forme: *escript*.

[148] Puisqu’il écrit *jantille, jans, neglijance*, il aurait dû

remplacer partout le *g* doux par *j*.

L’=A= *françois*.

«Nous auons assez demeuré deuant le logis; il êt bien tans que nous

antrions dans la maison, où nôtre langue françoise nous attand de

pié ferme. Voici l’vn de ses jans qu’elle anuoye au deuant de nous.

C’êt son A qui nous ouure la porte, et qui vient pour nous receuoir.

Car c’êt luy qui a la charge d’accueillir les amis et les etrangers

qui veulent venir visiter sa maitresse. Saluons-le: mais plutôt

ecoutons comme il nous salue luy même d’vne voix claire, argentine,

eclatante. C’êt le capitaine de tous les caracteres de la langue

Françoise, et certes meritoiremãt. D’autant qu’il tient cette charge

plus par merite que par faueur, passant en grace de beauté et en

vigueur de force naturelle tous les autres caracteres, qui sont

assez honnorez de suyure son etandard. Car autant que les voyelles

passent les consonnes, l’A passe autant les voyelles: à cause que

sa pronontiation êt plus mâle, plus franche, plus haute, et plus

aigue, que celle de toutes les autres voyelles. Il veut son passage

libre et que la bouche luy fasse place à leures ouuertes, quand il

luy plait de sortir. Il êt fort, il êt valeureux, il êt bruyant.

C’êt luy qui fait nos chamades, nos chariuaris, nos tintamarres.

Comme prince et capitaine il a de la majesté sur les siens, et de

l’espouuante sur les autres. Anciennement, à cause de cela, quand

il faisoit sa demeurance en Grèce, il etoit fort cheri et fort

honnoré des Lacedemoniens, les plus guerriers de tous les Grecz.

Car il batoit leurs annemis par l’oreille de la seule pronontiation

de leur nom, qu’il armoit et randoit epouuantable, par la pointe

de son seul son. C’êtoit sur cet estoc que brilloit l’émeri des

Antalcidas, des Brasidas, des Isadas. Mais ce sont plutôt effetz de

valeur que d’affection de carnage. Car au reste il êt plein d’vne

grande courtoisie et d’vne grande bonté. On ne doute point que ce

ne fût luy qui sauuoit les criminelz à Rome plus souuant que les

vestales. Aussi ces pauures criminelz cherissoient et benissoient

autant cette lettre-là, qu’ilz redoutoient et detestoient le C,

lettre de condamnation, de malheur et de malle heure. La langue

françoise, reconnoissant son merite ancore mieux que la gréque et

la latine, l’amploye en beaucoup de charges. Car outre ce qu’elle

l’a fait la première de ses lettres, elle l’a fait ancore article,

verbe, et preposition. Premieremant, di-ie, il êt article, voire

article si general, qu’il a lieu au singulier et au pluriel, et

autant au genre feminin qu’au masculin. Car nous disons, _il êt

à Pierre, il êt à Perrette_. *J’en ai parlé à quelques-vns*;

j’en ai parlé à quelques-vnes. Mais il ne sert pas seulemant en

cette façon-là d’article à nôtre langue, pour ses noms, pronoms et

participes; il sert ancore d’article à l’infinitif de nos verbes,

et prand lors le lieu et la signification de l’article *de*: comme

en ces examples, *ie commence à lire, ie commance à comprandre*,

c’êt à dire, *ie commance de lire, ie commance de comprandre*.

Ainsi nous disons, *Nicolas tâche à paruenir*, c’êt à dire, _de

paruenir_. Il êt preposition et tient en nôtre langue la place de

la preposition latine *ad*, en plusieurs façons de parler comme aux

suyuantes: *Le roi a enuoyé des ambassadeurs à l’ampereur*. Rex misit

legatos ad imperatorem. Ad quem finem, *à quelle fin*. _Je retourne

à mon propos_, ad propositum redeo. Aucune fois il tient le lieu de

la preposition latine *in*, comme ici: Manet in nostris ædibus, _il

demeure à nôtre maison_. Je ne veux pas nier qu’on ne puisse pas

bien dire aussi: *il demeure en nostre maison*. Mais neammoins la

premiere façon parler me samble plus nayue et plus douce, comme il

se pourra peutêtre montrer en vn autre androit. Mais outre cela

il se prand aussi quelquefois pour cette dictiõ françoise *pour*.

Car quand nous disons, _à dire vrai, à prandre l’affaire de bon

biais_, c’êt à dire, _pour dire vrai, pour prandre l’affaire de bon

biais_. Nous le mettons ancore bien souuant au lieu de la preposition

auec, comme quand nous disons: _c’êt un fruit qu’il faut cueillir

à la main, on le court à toute force_, c’êt à dire, _cueillir auec

la main, on le court auec toute force_. Sa derniere signification,

c’êt qu’il êt verbe comme j’ai dit. Car il signifie cette troisiéme

personne *habet*, comme en cet example: _Pierre a le liure que vous

cherchez_. Mais au reste il suit la premiere personne au singulier,

et la troisième personne au pluriel du preterit indefini de nos

verbes, que nous pouuons appeller aoriste, à la façon des Grecz,

empruntant ce terme-là d’eux. Je parle des verbes qui font leur

infinitif en *er*; car il faut dire, _j’aimé, tu aimas, il aima,

nous aimâmes, vous aimâtes, ilz aimerent_, et non pas, _j’aima, ilz

aimarêt_. Neammoins qui voudra pourra bien aussi, ce me samble,

ecrire, *j’aimai*. Quant à ces autres voix, _nous aimissions, vous

aimissiez_, qui sont du même verbe, c’êt ainsi qu’il faut dire, à

mon auis, plutôt que, *aimassions, aimassiés*[149], qui au hasard

pourroient être tolerables. Toutefois ne les condannãt pas, ie ne

veux pas aussi les absoudre.»

[149] Cette observation ne manque pas de justesse. Quoi de plus fâcheux que l’existence de ces imparfaits du subjonctif en *assions, assiez*, que nos grammairiens nous enjoignent d’employer, et dont personne n’ose se servir, ni dans le discours, ni dans les livres, afin de ne pas blesser les oreilles délicates.

L’=F= *françoise*.

«Voici la pauure déualisée, qui se plaind, et qui a iuste cause de se

plaindre du tort qu’on luy fait, de lui ôter ce qui luy appartient.

Mais ce qui la fâche ancore dauantage, c’êt que ce tort là, qu’on

luy fait, viẽt d’un autre tort precedant, qu’elle souffre auec

impatiance, pource que il touche à sa reputation. Et tout ce mal luy

viẽt, à cause qu’on lui impute la faute d’autruy, ayãt êté condamnee

sans être ouye. Mais le bon droit de sa cause luy conseille d’être

appellante de la sentance que l’vsage a randue contre elle et de

releuer son appel au siege de la Raison, où sans doute les griefs que

luy fait l’vsage luy doiuent être reparez. C’êt un tort manifeste

qu’on luy fait de la priuer de ses droitz, et de luy ôter ce qui

luy appartient, sous couleur qu’on luy veut faire accroire qu’elle

n’êt pas capable d’en iouyr, la chassant de chez elle, et mettant

des etrangers en sa maison. Car à toute heure l’vsage la chasse de

sa place, et met un P et vne H en son lieu, par toutes les dictions

gréques, desquelles nous nous seruons. C’êt un abus en nôtre langue,

qui proviẽt de l’example et de l’imitation des Latins, qui en ce

voyage-là nous seruent de mauuais guides, et nous détournent du

grand chemin. Quelque artifice que la langue latine puisse auoir

iamais eu par l’industrie de ses orateurs et bien disans, si êt-ce

pourtant que la nôtre en cet androit la passe beaucoup par sa douceur

naturelle. Car les Romains n’ont iamais eu, comme nous auons, aucune

lettre qui ait peu exprimer seule la nayueté et la douceur du Φ

des Grecz. Cette difficulté là les a long tans tenus en peine de

chercher le moyen d’y paruenir. Mais ilz n’en sont iamais venus à

bout. Car ce seroit bien se tromper, de croire que l’F latine ait

le son du Φ. Si cela eût été, les Romains n’eussent pas manqué

d’amployer et de mettre en besogne leur F, laquelle êt de son naturel

si rude et si âpre, qu’il n’y a point de lettre qui le puisse être

dauantage. Quintilian s’en plaind bien fort[150]: d’autant que ce

n’êt pas vne voix, mais plutôt vn sifflemant qu’on pousse et met

dehors à trauers les dantz, que les Romains tenoient serrées en

faisant ce soufflemant ou ce sifflemant, comme des serpans ou des

oyes. Voilà pourquoi, a mon auis, Ciceron dit que c’êt vne lettre

fort deplaisante. Cette F romaine, dont le son êt si desagreable

et si sifflant, êtant toute éloignée de la douce voix du Φ, et

n’ayant rien de commun ni de samblable auec luy, n’a iamais osé se

presanter pour le represanter. Les anciens Latins voyant cela,

et qu’il n’y auoit aucune correspondance de l’vne à l’autre, ne

peurent trouuer aucune lettre chez eux, plus approchante du Φ que

leur P: occasion qu’ilz l’amployerent au commancemant au lieu du Φ,

et disoient, *tropæum, triompus*. Mais il êt vrai que c’etoit cette

lettre latine qui approchoit le plus du Φ: neanmoins elle en êtoit

toûiours si loing qu’elle ne pouuoit pas l’approcher. Cela fut cause

que, l’oreille s’offansant d’une telle pronontiation, qui n’auoit

aucune iuste proportion ni conuenance auec la gréque, les Romains

furent contraintz d’ajoûter une H à leur P, pour represanter par ce

moyen, le mieux qu’ilz pouuoient, la force et la prononciation du

Φ; ce que Ciceron fut luy-même forcé de faire, comme les autres, se

laissant amporter à l’vsage, qui êtoit appuyé sur la douceur de la

prononciation et sur le iugemant de l’oreille. Nôtre vulgaire suyuãt

cette façon romaine s’êt fouruoyé, prenant vn long détour, au lieu

du grand chemin plus court et plus assuré. *Car puisque nôtre* F_ êt

toute douce, qu’elle a le son du *Φ* des Grecz, et rien de l’âpreté

de l’*F* latine, nous deuons nous en seruir aux mots grecz_, et non

pas du P et de l’H, à l’example des Romains, duquel nous n’auons que

faire. On ne doit iamais mandier d’autruy ce qu’on a dans la maison.

C’êt manque de iugemant ou pure moquerie aux sains de chercher

guerison et aux riches d’amprunter. Quant à moi, c’êt bien mon auis

que l’F françoise soit reintegree dans tous les lieux et dans toutes

les places gréques desquelles le P et l’H l’ont chassee par voye de

fait, sous la faueur de l’vsage, qui, pour ce faire, leur a preté

main forte. Ce sera chose plus gratieuse que nôtre ortografe soit

françoise; il nous sera plus commode d’écrire vne lettre que deux;

et sera plus raisonnable de randre à nôtre P ce qui luy appartient.

Voila pourquoy nous la deuons remettre et rétablir en ses droitz,

puisque la bienseance le requiert, la commodité le persuade et la

raison l’ordonne. Ie croi qu’ainsi le prononceroit l’equité, même par

la bouche des peuples les plus etrangers. Car qui a l’eil capable

de iuger du blanc et du noir, il a l’esprit capable de prandre

connoissance et de iuger du tort qu’on fait à nôtre F, tant il êt

manifeste et palpable. A plus forte raison doit-elle obtenir sa

reintegrande, par le iugemant de la France, puisque la raison y êt,

et puisque la France êt si obligee à cette F-ci, qu’antre toutes les

lettres qui luy ont donné un nom si glorieux, c’êt sa principale

marraine. Sa douce nayueté, qu’elle prete à l’F latine, lorsque nous

prononçons le latin, en adoucit beaucoup ce langage-là, qui n’a

pas de luy-même vne prononțiation si douce, pour le regard de cette

lettre-ci, ni en tout et par tout vne voix si douce que le nôtre,

pour le regard du general. C’êt bien vne mauuaise fortune à nôtre F,

qu’elle adoucit celle des Latins, et cepandant son malheur vient de

l’F latine: tandis qu’on pratique en la nôtre iniustemant, ce qui êt

raisonnable en l’autre, et tandis que la nôtre luy tandant du bien

auec la main droite, l’autre luy rand du mal avec la main gauche.

Mais au moins la pauurette a cette consolation en son infortune,

que l’F latine, qui êt cause qu’à tous coûs elle êt mise hors de sa

maison, êt elle-même à toute heure bannie de son pays. Car son apreté

la rand si odieuse à ceux de sa langue même, aussi bien qu’aux autres

peuples, qu’ilz la chassent et bannissent à tout propos. Car les

Romains les premiers, annuyez de sa dureté farouche, l’ont chassée

de plusieurs motz, comme de ceux-ci *fordeum* et *fœdus*; car au

bout d’un tans ilz aimerent mieux dire, *hordæum* et *hœdus*. Autant

en ont fait les Espagnols et les Gascons, qui presque en toutes les

dictions qu’ilz tiennent des Latins ont chassé l’F dehors, et mis

l’H en son lieu, comme fait aussi quelquefois la langue françoise,

même en ce mot *hors*, qui vient de *foris*; étant iugé par la voix

commune de tous les peuples, que l’aspiration êt beaucoup plus douce

que l’F latine. Mais ayant fait elle seule toute la faute, elle fait

pourtant souffrir à la nôtre grand’part de sa punition.»

[150] Quintilien, après avoir regretté l’absence en latin des

lettres grecques φ et υ, s’exprime ainsi: «Quæ si nostris literis

(*f* et *u*) scribantur, surdum quiddam et barbarum efficient,

et velut in locum earum succedent tristes et horridæ quibus

Græcia caret. Nam et illa quæ est sexta nostratium (*f*) pœne non

humana voce, vel omnino non voce potius, inter discrimina dentium

efflanda est; quæ etiam cum vocalem proxima accipit, quassa

quodammodo, utique quoties aliquam consonantem frangit, ut in hoc

ipso *frangit*, multo fit horridior.» (_Inst. orat._, XII, 10,

28, 29.)

Charles SOREL, auteur de la *Bibliothèque françoise*, semble s’être

prononcé pour la réforme dans le passage suivant du livre V de

l’*Histoire comique de Francion*, Paris, 1622, in-8.

La scène se passe chez un libraire de la rue Saint-Jacques, où se réunissent quelques poëtes du temps pour lire leurs vers et discuter sur les principes de la langue poétique.

«Ils vinrent à dire beaucoup de mots anciens, qui leur sembloient

fort bons et très-utiles en notre langue, et dont ils n’osoient

pourtant se servir, parce que l’un d’entre eux, qui étoit leur

coryphée (Malherbe), en avoit défendu l’usage. Tout de même en

disoient-ils beaucoup de choses louables, nous renvoyant encore

ce maître ignare dont ils prenoient aussi les œuvres à garant,

lorsqu’ils vouloient autoriser quelqu’une de leurs fantaisies. Enfin

il y en eut un plus hardi que tous, qui conclut qu’il falloit mettre

en règne, tous ensemble, des mots anciens que l’on renouvelleroit,

ou d’autres que l’on inventeroit, selon que l’on connoîtroit qu’ils

seroient nécessaires; et puis, qu’il falloit aussi retrancher de

notre orthographe les lettres superflues, et en mettre en quelques

lieux de certaines mieux convenantes que celles dont on se servoit;

car, disoit-il, sur ce point, il est certain que l’on a parlé avant

que de sçavoir écrire, et que, par conséquent, l’on a formé son

écriture sur sa parole, et cherché des lettres qui, liées ensemble,

eussent le son des mots. Il m’est donc avis que nous devrions

faire ainsi, et n’en point mettre d’inutiles; car à quel sujet le

faisons-nous? Me direz-vous que c’est à cause que la plupart de nos

mots viennent du latin? Je vous répondrai que c’est là une occasion

de ne le suivre pas: il faut montrer la richesse de notre langue

et qu’elle n’a rien d’étranger. Si l’on vous faisoit des gants qui

eussent six doigts, vous ne les porteriez qu’avec peine et cela vous

sembleroit ridicule. Il faudroit que la nature vous fît à la main un

doigt nouveau ou que l’ouvrier ôtât le fourreau inutile; regardez

si l’on ne feroit pas ce qui est le plus aisé. Aussi, parce qu’il

n’est pas si facile de prononcer de telle sorte les mots que toutes

leurs lettres servent, que d’ôter ces mêmes lettres inutiles, il

est expédient de les retrancher. En pas une langue vous ne voyez de

semblable licence, et, quand il y en auroit, les mauvais exemples ne

doivent pas être suivis plus que la raison. Considérez que la langue

latine même, dont, à la vérité, la plupart de la nôtre a tiré son

origine, n’a pas une lettre qui ne lui serve.»

De l’Orthographe françoise, à la fin de l’ouvrage intitulé: _Le

Grand Dictionnaire des rimes françoises selon l’ordre alphabetique_

(dissertation attribuée à Pierre de la Noue, Angevin). Geneve,

Matthieu Berjon, 1623, pet. in-8.

L’auteur est un néographe modéré. «Ie sçay, dit-il, qu’il semblera à beaucoup trop audacieuse entreprise de blasmer ce que la plus part trouuent bon.» Il n’a pas l’intention de condamner purement et simplement notre orthographe, mais de «l’étaler à la vue» en en notant les défauts, de façon que chacun en soit juge. Il ne doute pas que, si l’on se décidait à une réforme aussitôt qu’on aurait reconnu le besoin que nôtre écriture en a, en peu de temps nous écririons «plus proprement et plus brièvement». Ce serait au grand bénéfice de nos voisins, qui, apprenant notre langue artificiellement, la parleraient comme nous la parlons et non comme nous l’écrivons. En effet, bien que notre commerce leur fasse corriger beaucoup de mots, il leur en reste tant de vicieux qu’il semble souvent qu’ils parlent un autre langage, bien qu’ils aient appris ce que nous leur enseignons. Il ne faudrait pas dire qu’un tel inconvénient résulte d’une mauvaise prononciation locale, «car l’escriture est une image de la parole, comme la peinture des corps visibles. Or est-il que celuy qui a bonne veuë voyant un asne peint en un tableau seroit bien asne luy mesme s’il le prenoit pour un cheual: aussi ceux qui donnent aux lettres la mesme vertu que nous leur attribuons en nostre alphabeth (chose qui tient semblable rang pour l’intelligence de ce qui est escrit, que fait la veuë pour les pourtraits), s’ils lisoyent un mot pour l’autre, ils seroyent à bon droit reprehensibles: mais si nous mesmes leur escrivons ou par maniere de dire leur peignons un asne pour leur faire accroire apres que c’est un cheual, ie ne sçay comment nous pouuons excuser nostre tort.»

ANTOINE OUDIN, secrétaire interprète du roi. _Grammaire françoise,

rapportée au langage du temps._ Paris, 1633, in-12; nouvelle

édition, revue et augmentée. Douay, veuve Marc Wion, 1648, in-12,

de 4 ff. prélimin. et 288 pag.

Oudin, qui suit l’orthographe de Robert Estienne dans ses dictionnaires, est un adversaire déclaré de la réforme phonographique. Voici l’avis à ce sujet qu’il a placé à la fin de sa Grammaire:

«Ie m’estonne de quelques modernes qui, sans aucune consideration,

se sont meslez de reformer, mais plustost de renuerser nostre

orthographe; et, bien que leurs escrits, dignes d’admiration,

tesmoignent vn grand iugement, ce defaut, qui en rabbat une bonne

partie, nous descouure de la presomption ou de la broüillerie.

«Ie ne m’attache pas à vn seul: Il y en a trop qui pechent maintenant

en cela. Mais je rougis pour des pedants, qui, sortis des frontieres

où le parler n’a point de raison establie, nous donnent à connoistre

qu’ils sont plus habiles en latin qu’en leur propre langue.

«Qui sera-ce d’entre-eux qui, bannissant les lettres radicales, vray

fondement de l’origine de nos dictions, nous tirera des confusions

où nous iette leur impertinente façon d’escrire qu’ils accommodent à

la prononciation? Comment discernera-on *an* (_annus_) d’auec *en*

(*in*), preposition; *amande* (_amigdala_) et *amende* (_mulcta_);

accord (_contractus_) et *accort* (_prudens_); *ambler*, aller

à l’amble (_tollutim incedere_), et *embler* (_furari_); *autel*

(_altare_) et *hostel* (_domicilium_); *aulx*, pluriel d’ail

(_allium_), et *os* (_ossa_).—_Balet_ (_genus choreæ_) et *balay*

(_scopæ_).—_Chaisne_ (_catena_) et *chesne* (_quercus_); *cents*

(_centum_) et *sens* (_sensus_); *clerc* (_clericus_) et *clair*

(_clarus_); *chœur* (_chorus_) et *cœur* (*cor*); *comte* (_comes_),

compte (_computatio_) et *conte* (_narratio_); *ceps* (_compedes_),

seps (_vites_).

«….. *Fraiz* (_sumptus_), *frais* (_recens_); *lacer* (_ligare_),

lasser (_fatigare_); *lys* (_lilium_) el *licts* (_lecti_); MEURS

(_maturi_) et *mœurs* (_mores_); *nœud* (*nodus*) et NEUF (_nouus_

ou *nouem*); *or* (_aurum_) et ORD (_sordidus_); *quoy* (_quid_)

et *coy* (_quietus_); *rets* (_retia_), *rais* (_radius_), *rez*

(_rasus_).

«SEUR (*securus*), *sœur* (_soror_) et *sur* (*super*); SIX (*sex*)

et *sis* (_iacens_); *souris* (*mus*) et *sousris* (_subrisus_).

Teint (_color vultus_) et *thim* (_thymus_). *Vœu* (_votum_), VEU

du verbe *voir* (_visus_).

«Et vne infinité d’autres, qui, s’escriuans d’vne mesme sorte, nous

embroüilleroient estrangement.

«Il est bien vray que les habiles qui sont ennemis des nouueautez

et de telles ignorances, escriuent indifféremment plusieurs paroles

françoises, comme *connoistre* et *cognoistre*, *proufit* et _profit,

souscrire_ et *soubscrire*, *debuoir* et *deuoir*. Encore voudrois ie

qu’on obseruast en ces derniers vne différence, car *deuoir* sans

b se rapporte à *officium* et l’autre à *debere*; *distiller* et

distiler, *porreaux* et *pourreaux*, *etc.*

«D’auantage on retrenche maintenant beaucoup de lettres qu’on

escriuoit autresfois sans aucune raison, comme le *b* de *prestre*,

le *g* d’*un*, et plusieurs autres que la memoire ne me peut fournir

à cette heure. Ne vous arrestez donc pas aux nouuelles escritures:

car ie vous asseure que les plus renommez du temps n’ont point

d’autre opinion que celle que ie vous mets ici.»

Il est à croire, dans l’ordre d’idées, saines sous plusieurs rapports, où se place le docte interprète du roi pour l’italien et l’espagnol, que l’orthographe devait être tout aussi difficile à apprendre par sa méthode et dans ses grammaires qu’elle l’est de nos jours dans les nôtres.

* Le P. ANTOINE DOBERT, Dauphinois, religieux minime. _Récréations

littérales et mystérieuses, où sont curieusement estalez les

principes et l’importance de la nouvelle orthographe, avec un

acheminement à la connoissance de la poësie et des anagrammes._

Lyon, de Masso, 1650, in-8.

Je n’ai pas pu voir cet ouvrage. L’abbé Goujet déclare qu’il ne connaît rien de plus ridicule et de plus burlesque.

DU TERTRE. _Méthode universelle pour apprandre facilemant les

langues, pour parler puremant et escrire nettemant en françois,

recueillie par le S. Du Tertre._ Paris, Iean Iost, 1651 et 1652,

in-12.

Ouvrage sans valeur, sans intérêt, et qui dénote, de la part de son auteur, une complète ignorance des données de son sujet.

Le P. LAUR. CHIFLET. _Essay d’une parfaite grammaire de la langue

françoise: où le lecteur trouvera en bel ordre tout ce qui est de

plus necessaire, de plus curieux et de plus elegant en la pureté,

en l’orthographe et en la prononciation de cette langue (première

édition)._ Anvers, 1659, in-12; Paris, Maugé, 1668, in-12; _sixième

édition_, Cologne, chez Pierre le Grand, 1680, in-12 de 4 ff.

prél., 295 pp. plus 3 ff. de table; réimprimée sous le titre de

Nouvelle et parfaite Grammaire, etc. Paris, 1680, et Jean Pohier,

1687, in-12 de 8 ff. prél. et 295 pp.; ibid., 1722, in-12.

L’ouvrage du savant jésuite a dû jouir d’une grande célébrité, si l’on doit en juger par les nombreuses éditions qu’on en a faites depuis 1659 jusqu’en 1722. C’est pourquoi il n’est pas étonnant de retrouver en partie l’application des principes de ce grammairien, en fait d’orthographe, dans la première édition du dictionnaire de l’Académie. Cette conformité d’opinions ne se rencontre cependant que dans

les questions où Chifflet ne fait qu’enregistrer les règles consacrées par l’usage.

Chifflet cependant est loin dans ses principes d’être conservateur absolu. Ennemi de l’innovation en matière de prononciation, il professe, d’un autre côté, que c’est cette dernière qui doit régler l’écriture, sans qu’on doive trop se soucier des questions purement étymologiques.

Il est à regretter que l’Académie, dans son premier travail lexicographique, n’ait pas suivi de plus près les propositions de Chifflet; les changements apportés dans les éditions suivantes du dictionnaire en ont montré la justesse.

Je vais exposer rapidement celles de ses règles qui n’ont pas été admises dans la première édition du dictionnaire de l’Académie et celles où ce grammairien peut être considéré comme novateur, même aujourd’hui.

«En écrivant, dit-il (p. 257), certains mots françois, qui naissent

des langues étrangères, l’hébraïque, la grecque et la latine, et où

le *cha, cho, chu* se prononcent comme *ka, ko, ku*, il est meilleur

de n’y point mettre d’*h*, comme: _arcange, escole, colere, Baccus,

ecô, caractère, pascal, cicorée, estomac_. Excepté *chœur*, que l’on

est contraint d’écrire avec un *h* pour le distinguer de *cœur*.»

«Aux noms terminez en *ect*, le *c* ne se prononce pas, comme

effect, respect, *etc.* Lisez, et, *pour mieux faire*, écrivez aussi

effet, respet, suspet, *etc.* Ecrivez aussi _saint, instint, distint,

défaut_ (p. 239).»

«N’écrivez pas *subjection*, ny *sujettion*, mais *sujetion*, comme

il se prononce. Et généralement où le *c* ne se prononce pas devant

le *t*, les sçavans, pour la plûpart, ne l’écrivent plus (p. 258).»

«On écrit mieux *soûmettre*, que *soubmettre* ou *sousmettre*[151].

L’on dit et l’on écrit maintenant *omettre* et *omission*, et non pas

obmettre[152], ny *obmission*[153]. Cette mauvaise prononciation de

quelques-uns estoit venuë de l’ignorance de ceux qui n’entendoient

pas l’étymologie latine de ce mot, qui vient du verbe *omitto*, où la

première syllabe est briève et non pas *obmitto* qui ne fut jamais

latin. Mais les sçavans ayant tenu bon, cet *obmettre* a perdu son

crédit (p. 256).»

[151], [152], [153] Orthographe adoptée dans la 1re édition du

Dictionnaire de l’Académie.

«Voicy les mots où le *d* ne se prononce pas et les plus sçavans

ne l’y écrivent plus: _ajourner, ajournement, ajouter, ajuster,

amodier, avancer, avantage, avenir, aventurier, avertir, avis,

avouër, aveu, avocat_, *etc.* Il faut dire et écrire *amiral* et non

pas *admiral* (p. 239).»

Pour les mots terminés en *ent* il est contraire à leur changement en *ant*, «car il y a, dit-il, grande différence entre les *ant* ou *ent* briefs et les longs, comme entre *parent* et *par an* ou *parant* de *parer*, entre *contant son argent* et *content de son argent*. Et l’on voit pour cela que quelques grammairiens, même des plus nouveaux, qui ont voulu reformer l’orthographe, n’ont pas bien rencontré, en conseillant d’écrire tous ces *ent* par un *a*, par exemple *puremant* et *nettemant*, comme ils l’ont pratiqué eux-

mêmes dans le titre de leurs grammaires. Que n’ont-ils considéré que cela causeroit mille fausses prononciations, puisque tous les *ant*, écrits par *a*, sont longs, sans aucune exception? En un mot, leur zèle est bon, mais certes il est peu judicieux, et il seroit à désirer que quelqu’un de ces messieurs de l’Académie en prononçast un bel arrest, qui auroit, sans doute, une grande authorité sur tous les gens d’esprit (p. 211).»

Je n’ai pas besoin d’insister sur l’inanité d’une objection qui, fondée sur la quantité latine, n’est point applicable au français.

«C’est maintenant, dit-il encore plus loin (p. 274), une bonne

coûtume de plusieurs sçavans de ne point écrire l’*s* en beaucoup

de mots où elle ne se prononce pas. On n’écrit plus _deuxiesme,

escrire_, mais *deuxieme*[154], *écrire*: mais, à dire vray, tout

cela n’estant qu’un trop petit remede à la bizarrie (_sic_) qu’il y

a en nostre orthographe. Au sujet de l’*s*, s’il la faut prononcer

ou non, je ne vois autre moyen d’en faire une parfaite distinction,

que d’écrire une double *s*, au lieu d’une simple, quand elle se

doit prononcer devant les consones (_sic_). Par exemple: *déscrire*

une seule *s*, puisqu’elle est muette, *desscription* avec deux *s*

pour signifier que l’*s* y doit estre prononcée. Ce seroit un remede

infaillible, mais je n’oserois commencer le premier un si grand

changement en nostre orthographe.»

[154] Plus loin cependant il abandonne même cette dernière

orthographe, et se prononce pour le remplacement de l’*x* par

le *z*. «Les mieux entendus n’écrivent plus _deuxiéme, sixiéme,

dixiéme_, mais comme il se prononce (sic) _deuziéme, siziéme,

diziéme_.» Il est à regretter qu’on n’ait pas adopté cette

orthographe qui aurait fait disparaître la bizarrerie dans

l’écriture de ces quelques adjectifs ordinaux, comme _deuxième,

troisième, douzième_, dont la prononciation est identique malgré

leur triple forme.

La proposition du bon père ne devait pas être acceptée. On ne revient jamais, heureusement, sur une amélioration accomplie.

Il dit qu'il est beaucoup de mots où le *ti* devrait plutôt s'écrire *ci*, comme il se prononce. «Ce sont les mots qui naissent de ceux qui se terminent en *ce*. Par exemple: de *vice*, *vicieux*, par un *c* plûtost que par un *t*.» L'Académie a partagé à cet égard l'opinion du savant grammairien, sauf pour les mots *essentiel, pestilentiel, substantiel*, qui attendent encore la réforme.

Enfin, en ce qui concerne les doubles lettres, il paraît favorable au retranchement de la consonne muette pour rendre l'écriture conforme à la prononciation, car il écrit *flame, consone*, *etc.* Cependant à cet égard il ne suit aucune règle fixe et les exemples qu'on pourrait citer ne sont que des exceptions.

_Grammaire générale et raisonnée contenant les fondemens de l'art

de parler, expliqués d'une maniere claire et naturelle_ (par MM. de

Port-Royal). Paris, Pierre Petit, 1660, in-12; Bruxelles, Fricx,

1676, pet. in-12.

Il serait à désirer, selon les savants auteurs:

«1º Que toute figure marquast quelque son, c'est à dire qu'on

n’écriuist rien qui ne se prononçast;

«2º Que tout son fust marqué par vne figure: c’est à dire qu’on ne

prononçast rien qui ne fust ecrit;

«3º Que chaque figure ne marquast qu’vn son, ou simple ou double.

Car ce n’est pas contre la perfection de l’écriture qu’il y ait des

lettres doubles, puisqu’elles la facilitent en l’abrégeant;

«4º Qu’vn mesme son ne fust pas marqué par de différentes figures.»

Voir plus loin l’analyse de l’édition de 1756, annotée par Duclos.

ANTOINE BODEAU DE SOMAIZE. _Le grand Dictionnaire des Prétieuses,

historique, poétique, géographique, cosmographique, chronologique

et armoirique, où l’on verra leur_ _antiquité, costume, devise,

etc._ Paris, Jean Ribou, 1661, 2 vol. petit in-8.

M. Francis Wey, dans son ouvrage intitulé *Remarques sur la langue française*, a épuisé toutes les formules de l'indignation contre les «mutilations» que la «coterie» des Précieuses a fait éprouver à l'orthographe traditionnelle. Je ne saurais, sans de nombreuses et très-importantes restrictions, me ranger à son sentiment; le temps, d'ailleurs, a donné raison aux Précieuses sur bien des points. Voici ce qu'il dit à ce sujet (page 38 et suiv.):

«Ce n'est pas ici le lieu de débattre la valeur littéraire de cette

coterie célèbre des Précieuses; nous devons nous borner à constater

leur influence énorme sur l'orthographe, à raconter ce qu'elles

firent, et comment les choses se sont passées. L'aventure est narrée

par Somaize[155]. Les conséquences de l'incident qu'il rapporte ont

été si extraordinaires, l'incident lui-même est si peu connu, que

nous le reproduirons en entier.

[155] M. Wey n'indique pas de quel ouvrage il tire la citation

suivante, mais on la trouve au mot ORTOGRAPHE du célèbre

dictionnaire satirique devenu aujourd’hui si rare et si recherché

des bibliophiles. Il a été réédité par M. Ch.-L. Livet dans la

Bibliothèque elzévirienne de M. P. Jannet.

«L’on ne sçauroit parler de l’ortographe des pretieuses sans

rapporter son origine, et dire de quelle maniere elles l’inventerent,

qui ce fut et qui les poussa à le faire. C’estoit au commencement que

les pretieuses, par le droit que la nouveauté a sur les Grecs[156],

faisoient l’entretien de tous ceux d’Athenes[157], que l’on ne

parloit que de la beauté de leur langage, que chacun en disoit son

sentiment et qu’il faloit necessairement en dire du bien ou en dire

du mal, ou ne point parler du tout, puisque l’on ne s’entretenoit

plus d’autre chose dans toutes les compagnies, L’éclat qu’elles

faisoient en tous lieux les encourageoit toutes aux plus hardies

entreprises, et celles dont je vais parler, voyant que chacune

d’elles inventoient de jour en jour des mots nouveaux et des phrases

extraordinaires, voulurent aussi faire quelque chose digne de les

mettre en estime parmy leurs semblables, et enfin, s’estant trouvées

ensemble avec Claristene[158], elles se mirent à dire qu’il faloit

faire une nouvelle ortographe, afin que les femmes peussent écrire

aussi asseurement et aussi corectement que les hommes. Roxalie[159],

qui fut celle qui trouva cette invention, avoit à peine achevé de

la proposer que Silenie[160] s’écria que la chose estoit faisable.

Didamie[161] adjoûta que cela estoit mesme facile, et que, pour peu

que Claristene leur voulut aider, elles en viendroient bien-tost à

bout. Il estoit trop civil pour ne pas repondre à leur priere en

galand homme; ainsi la question ne fut plus que de voir comment on se

prendroit à l’execution d’une si belle entreprise. Roxalie dit qu’il

faloit faire en sorte que l’on pût écrire de mesme que l’on parloit,

et, pour executer ce dessein, Didamie prit un livre, Claristene prit

une plume, et Roxalie et Silenie se preparerent à decider ce qu’il

faloit adjouster ou diminuer dans les mots pour en rendre l’usage

plus facile et l’ortographe plus commode. Toutes ces choses faites,

voicy à peu près ce qui fut decidé entre ces quatre personnes: _que

l’on diminueroit tous les mots et que l’on en osteroit toutes les

lettres superflues_. Je vous donne icy une partie de ceux qu’elles

corrigerent, et, vous mettant celuy qui se dit et s’écrit communement

dessus celuy qu’elles ont corrigé, il vous sera aisé d’en voir la

difference et de connoistre leur ortographe:

[156] Les Français.

[157] De Paris.

[158] M. Le Clerc.

[159] Mme Le Roy.

[160] Mlle Saint-Maurice.

[161] Mlle de la Durandière.

teste esvaporez reconnoistre

téte évaporez reconnétre

prosne sixiesme maistre

*prône**[162] *sixiéme maître**

autheur desbauchez tasche

*auteur** *debauchez tâche**

hostel taist caresme

*hôtel** *taît caréme*

raisonne diadesme despit

*résonne? diadéme dépit**

supresme estoit catéchisme

*suprême** *étoit catechîme*

meschant masles descouvre

*méchant** *mâles** *découvre**

troisiesme adjouste folastre

*troisiéme adjoûte folâtre**

deffunct lasches advis

*défunt** *lâches** *avis**

patenostre esblouis naistre

*patenôtre** *éblouis** *naître**

dis-je veu brusle

*dî-je vû brûle**

pressentiment chrestien doutast

*présentiment chrétien** *doutât**

esclairée paroist connoist

*éclairée** *parêt conaît*

extraordinaire accommode souffert

extr'ordinaire acomode soûfert

efficace grands gastoit

*éficace grans gâtait**

respondre defferat vouste

*répondre** *déferat voûte**

extresme thresors bastit

*extréme trésors bâtit**

s’esleve entousiasme quester

s’éleve entousiâme quéter

esloigner huictiesme roideur

*éloigner** *huictiéme rédeur*

seureté escuelle nopces

*seûrté écuelle** *nôces*

resjouissances jeusner faicts

*réjouissances** *jûner faits**

escloses blesmir l’esté

*écloses** *blémir l’été**

s’esvertue effroy dosme

*s’évertue** *éfroy dôme**

flustes empesche opiniastreté

*flûtes** *empéche opiniâtreté**

tousjours aage qualité

toûjours âge calité*

goust plaist froideur

goût plaît* frédeur*

d’esclat crespules vieux

d’éclat crépules vieu*

escrits coustoit effects

écrits coûtoit éfets*

solemnité mesler desplust

solennité méler déplût**

estale chaisne coustume

étale chaîne* coûtume*

establir mesconnoissante fantosmes

établir méconnoissante fantômes**

eschantillon paroistre avecque

échantillon parêtre avéque*

l’aisné eslargir indomptable

l’aîné élargir* indontable*

effarez espoux attend

éfarez epoux atten*

plust vostre sçait

plût vôtre* sait**

s’esriger mesme aisles

*s’ériger** mesme *aîles*

nostre apostre aspre

nôtre apôtre* âpre**

mareschal estre vistres

maréchal étre vîtres*

des-ja fleschir triomphans

dé-ja fléchir trionfans*

estrange mettre advocat

étrange métre avocat**

espanouir tantost pied

épanouir tantôt* pié*

aussi-tost unziesme reprend

aussitôt unziéme repren

tesmoigner menast sçavoir

témoigner menât* savoir**

esclaircissement chasteau

éclaircissement château**

treize laschement

*tréze lâchement**

[162] Je marque d’un astérisque les mots dont l’usage et l’Académie ont complétement ratifié la correction. Certaines simplifications, comme *entousiame, catéchîme, frédeur*, constatent une prononciation exceptionnelle alors, et restreinte peutêtre au cercle des *Prétieuses*. Elle n’a pas prévalu.

Il ressort du curieux document de Somaize que la prononciation tendait, vers la seconde moitié du dix-septième siècle, à s’amollir par suite de l’influence de la cour et des cercles de la haute société. L’Académie, dans sa sixième édition seulement, a commencé à inscrire *raideur*, conformément à la prononciation des *Prétieuses*, qui prévaut aujourd’hui pour ce mot et non pas pour *frédeur*.

Ainsi qu’on le voit, une grande partie des réformes opérées par les *Précieuses* ont été sanctionnées par l’Académie, et un plus grand nombre encore l’eussent été, si l’on avait dès cette époque su faire un emploi judicieux de l’accent grave et de l’accent circonflexe. A ce titre, malgré l’affectation d’un langage prétentieux et quintessencié, la coterie présidée par Voiture et Sarasin a rendu de véritables services à la langue française.

SIMON MOINET, principal correcteur pour le français dans

l’imprimerie des Elseviers, voulant faciliter aux étrangers la

lecture des livres en cette langue, eut en 1663 l’idée d’imprimer

à ses frais un petit poëme: _La Rome ridicule du sieur de

Saint-Amant, travêstië à la nouvêle ortografe, pure invanţiön de

Simon Moinêt, Parisiïn._ A Amstredan, aus dêpans ê de l’inprimerië

de Simon Moinêt, 1663, in-12, de 40 pag.

Les lignes qui commencent sa dédicace à Guillaume III peuvent donner une idée de sa méthode phonétique:

Ce que pêrsone n’a ancore su, ni ouï, ni vu,

L’ORTOGRAFE FRANÇOISE,

ou la siänce de lire é d’êcrire françois.

«Monsêgneur, si ce qui se dit êt vêritable, qu’_à gran sêgneur,

peu de paroles_, il sera aussi vrai de dire _à gran sêgneur peu

d’êcriture_, puisque l’êcriture reprêsante la parole, é toutes deus

sont l’image de la panséë. Mais je ne croi pas que pêrsone, depuis

que l’on parle françois, l’ait faite si courte que moi, qui l’abrêge

an sorte que je le fai touchér à l’eull é au doit.»

Simon Moinet propose le *ll* mouillé des Espagnols dans les mots *mail, bail*, le *t* à cédille pour le *t* adouci et sifflant: *suprémaţie*. Malheureusement son écriture est hérissée d’accents, comme c’est le cas de tous ceux qui veulent déterminer exactement le son des voyelles sans introduire de nouveaux caractères alphabétiques.

* JACQUES D’ARGENT, gramairien. _Traité de l’ortographe françoise

dans sa perfection, dédié à M. Colbert fils, seigneur de

Seignelai._ Paris, 1666, in-12.

Il ne m’a pas été possible de me procurer cet ouvrage.

DE BLEIGNY, maître écriuain iuré de Paris. _L’Ortografe francoise

ou l’unique metode contenant les regles qu’il est necessaire de

sauoir pour écrire correctement._ Paris, Gilles André, 1667, in-12,

de 6 ff. et 155 pp.

Bleigny n’arbore le drapeau de la réforme orthographique que dans son titre. Son petit livre est une grammaire pour les enfants, sans aucune velléité de critique ni d’amélioration de la mauvaise écriture de son temps.

* JACQUES DE GEVRY, seigneur de Launay. _Les Principes du

déchifrement de la langue françoise, ou l’art de déchifrer

toutes sortes de lettres en cette langue, en quelques figures et

caracteres qu’on les puisse composer._ Dedié à monseigneur messire

Pierre de Cambout de Coeslin, evesque d’Orléans. Paris, Denis

Pellé, 1667, in-8.

Je ne suis pas certain que cet ouvrage ait directement trait à la réforme.

LOUIS DE L’ESCLACHE. _Les véritables Règles de l’ortografe

francéze, ou l’Art d’aprandre en peu de tams à écrire côrectemant._

Paris, l’auteur, 1668, in-12.

Le travail de l’Esclache a fait beaucoup de bruit au moment de sa publication. J’en connais trois ou quatre réfutations sorties des presses parisiennes en l’espace de peu d’années. De son temps on ne s’aperçut pas qu’il s’était

inspiré en grande partie des réformes proposées un siècle auparavant par Meigret, Pelletier et Ramus. Bien qu'il n'ait introduit aucune lettre ni aucun signe nouveau dans l'écriture, il a prêté le flanc à la critique par la profusion d'accents dont il a surchargé ses lignes. Voici un échantillon de ses idées et de son orthographe:

«Les opinions des hommes sont trés-diferantes, touchant l'ortôgrafe

francéze. Les uns pansent qu'éle doit étre conforme à la parole; et

les autres âsûrent qu'éle doit marquer l'origine des mos que nous

emploïons pour exprimer nos pansées. Ceus qui ne savent pas la langue

latine et qui ont de l'esprit dizent que nous devons écrire comme

nous parlons; mais quelques savans soûtiénent que céte metôde, nous

faizant perdre l'origine des paroles, nous ampécherét d'an conétre la

propre significacion.

«Il samble que les premiers, qui n'ont pas âsés de force pour bien

établir leur opinion, n’aient pas âsés d’autorité pour nous oblijer

à la suivre. Comme les autres ne peuvent soûfrir que l’on face

injure à la langue latine, ni à la grèque, ils s’atachent à leurs

santimans avec beaucoup d’opiniâtreté. Je ne veus pas condamner ces

deus langues, puîqu’éles ont leur beauté, aûsi bien que leur üzaje,

mais je puis dire (sans m’élogner de la vérité) que ceus qui ont

un atachemant particulier pour éles ne sont pas ordinairemant les

plus éclairés dans la langue francéze. Ils sont semblables à ceus

qui parlent continuélement de ce qui regarde les autres sans panser

à leurs propres âfaires et il ârive souvant que dans le chois des

chozes qui sont utiles pour le bien public, le jujement de ceus qui

ont beaucoup de lumière sans étude doit étre préféré à l’opinion de

ceus qui ont une bibliotéque antière dans leur tête.»

Louis de l’Esclache écrit: *peis, sajese, ajant, dilijant, relijion, vanjance, nonse, prononse, consevoir, acses, acsant, filozofie, fizique, axion, dixion, choze, uzaje, nacion, cieus, dieus, deus, dis* (dix), *moien, voiant, calité*, *etc.*

(Sieur de MAUCONDUIT.) _Traité de l’orthographe; dans lequel on

établit, par une methode claire et facile, fondée sur l’usage et

sur la raison, les regles certaines d’écrire correctement. Et où

l’on examine par occasion les regles qu’a données M. de Lesclache_

(par le sieur de Mauconduit). Paris, Jacques Talon, 1669, in-12, de

4 ff. et 232 pp.

Ce petit traité, remarquable par son exécution typographique, ne s’occupe pas de la régularisation de l’écriture française. L’auteur s’élève même avec beaucoup de force contre le système d’écriture semi-phonétique proposé par de l’Esclache. Il nous sert simplement à constater l’état de la question au moment où l’Académie française allait s’en emparer.

LARTIGAUT. _Les progrês de la véritable ortografe, ou l’ortografe

francêze fondée sur ses principes, confirmée par démonstracions.

Ouvrage particuliër et nécésêr à toute sorte de persones qui

veulent_ LIRE, PRONONCER *ou* ÉCRIRE *parfêtemant par rêgles*.

Paris, Laurent Ravenau et Jean d’Ouri, 1669, in-12.—_Principes

infaillibles et regles assurées de la juste prononciation de la

langue françoise._ Paris, 1670, in-12.

Le premier ouvrage de Lartigaut offre un grand intérêt. Contemporain de Corneille, de la Fontaine, de Molière, de Racine, il possède à fond la langue élégante et correcte de son temps, et nous indique aussi exactement que possible la prononciation de la cour de Louis XIV. L’accentuation forte qui y est figurée me confirme dans l’idée que je m’étais formée de la prononciation du Théâtre-Français au temps de Corneille et de Racine, et dont Larive avait conservé la tradition[163].

[163] Je l’ai souvent entendu réciter des vers chez mon père,

et je l’ai vu au Théâtre-Français jouer le rôle de Philoctète

dans l’_Œdipe_ de Voltaire avec une accentuation bien plus

chantée, si l’on peut s’exprimer ainsi, qu’elle ne l’a été

après lui, surtout par Talma qui a changé, sous le rapport de la

déclamation, la manière de scander les vers.

Voici une page de l’_avis important_ placé en tête du livre. Je souligne les différences de la lecture avec celle de nos jours:

«Côte matière et pluz délicate[164] qu’èle ne parêt: il faut être

antièrement détaché, et avoir un *dezir* sincer de recevoir ce qui

peut persuader an *quéque* part qu’il se *treuve*. Car pour peu que

l’on se plêze à contredire, on se rant incapable d’en juger; dautant

qu’il y a pluzieurs chozes qui ne dépendent que de la délicatêse de

l’orêlle, où l’opiniatreté et le *dezir* de s’opozer à tout peuvent

treuver de coi flater un esprit de contradixion. Ne lire un livre

que dan*z* le dêsein d’y *treuver* à redire, ce n’et paz être tout à

fêt sage; et c’et fêre le critic à contretams: il faut être du moinz

indiférant, et ne rien condaner sanz avoir sur le cham des rêzons

contrêres à ce que l’on reprant. Je condane moi-même les fautes que

je puis avoir lêsé couler (ou l’inprimeur) contre les principes

qu’il faut suivre: et je puis dire san vanité que je suis le seul

qui n’établis rien qui leur *sét*[165] opozé, et qui ne me contredis

pa*z*; qui et asurément le plu*z* grant point que l’on puise et

que l’on doive garder, mês que persone n’a pu ancor observer sur

ce sujêt: et voici come une persone qui ne cherche sinplemant que

l’utilité dan*z* toute choze peut rêzoner.

[164] Dans ces mots *délicate, èle, antièrement*, etc., l’auteur

emploie l’*e* moyen avec accent droit. Mon père et mon oncle

en avaient reconnu l’utilité dans beaucoup de mots, tels que

collége, séve, entièrement, etc., et plusieurs livres ont été

imprimés ainsi; mais on dut en abandonner l’usage, par suite

de la confusion et de l’embarras qui en résultaient dans la

composition et la distribution typographique. Les lettres se

brouillaient dans les cases, surtout les petits caractères. On

dut donc, à regret, renoncer à un système si simple, lequel, sans

apporter aucun trouble à la vue, guidait la prononciation.

[165] J’ai entendu, dans ma jeunesse, M. de Tracy prononcer il

crait (_il croit, credit_), et *endreit*.

«Je conês que l’ortografe vulguêre et ambarasante pour la lecture,

contrêre à la véritable prononciacion qu’èle doit exprimer et

prèque inposible à savoir san*z* la conêsance du grec et du latin;

ancor y-an a-t-il tre*z* peu qui la sachent parfêtemant avec tout

cela. Je ne doute pa*z* que si l’on pouvêt *treuver* le moyen de

randre l’écriture conforme à la parole avec une tèle modéracion qu’on

pùt suivre des principes asurés et des rêgles constantes, san*z*

tomber dans aucune absurdité, et san*z* rien changer inutilemant, il

faudrêt san*z* doute le prandre pour pluzieurs rêzons: 1º afin de

savoir l’ortografe avec plus de facilité, et avec plus de certitude;

2º afin de ne paz être obligé d’aprandre le grec et le latin pour

seulemant ortografier; 3º parce que c’et une choze indubitable que

tout le monde an lira mieuz, et que l’on ne poura prononcer mal; 4º

pour randre la Langue francêze pluz universèle par la facilité que

tous les étrangers *treuveront* dans la lecture de nos livres, et

plus recomandable par la douceur *prèque* divine de son élocance,

qui se comuniquera par tout.»

Convenons-en, on ne saurait, dans la thèse de l’auteur, plus simplement ni mieux dire. La prononciation, telle qu’il est parvenu à nous la figurer en n’introduisant qu’un seul signe nouveau (l’_e médiocre_, qu’il figure, comme je l’ai dit, par l’accent droit), est presque la nôtre, et nous donne occasion de constater sa fixité depuis le grand siècle. Il supprime la lettre *k*, comme étrangère au français, le *ç* cédille comme inutile en présence de l’*s* ramenée à une seule valeur, celle qu’elle a dans *salon, silence*.

Il fait en passant quelques remarques sur l'orthographe des mots où figure le χ grec. *Achaïe, saint Roch, Zacharie, chronique, archange*. Il propose de les écrire *Acaïe, saint Roc, Zacarie, cronique, arcange*.

A propos de la lettre *q* (ou plutôt des deux lettres *qu*, puisqu'on représente par ce signe binaire le son du *c* dur ou du *k*), il s'exprime ainsi: «Ecrivez par la même rêzon: *quécun* aussi bien qu'_aucun_. Pourêt-on bien doner rézon pourcoi l'on doit ècrire *aucun, chacun* par un *c* et *quelquun* par un *qu*? Je voudrês avoir cette obligation à QUELQUUN.»

Pour lui, l'*œ*, déjà supprimé dans *œconomie*, est une lettre parasite: il écrit *eil* (prononcé aujourd'hui *euil*), *euvre, beuf, seur*, et en effet, dans le français, le son et le signe *eu* représentent régulièrement l'*o* des mots latins, exemple: *dolor, douleur, flos, fleur*; la vicieuse prononciation du *c* rend quelquefois l'emploi de l'*œ* nécessaire, comme dans *cœur*, qui ne peut être écrit *ceur*, à moins, comme dans *cueillir*, de faire précéder *eu* d'un *u*.

Il critique l'emploi de l'*x* dans les mots *deuxième, sixain, dixième*. Il y met le *z*, d'accord en cela avec la prononciation.

Il chasse du dictionnaire cette «diftongue» *ao*, qui n'est pas «francêze», et au lieu de *paon, Laon, faon, taon*, il écrit *pan, Lan, fan*[166], *tan*.

[166] Ronsard l'écrit ainsi:

..... ravit le *fan* d’une biche legère.

(Édit. de 1623, t. I, col. 2.)

Dans le glossaire ms. de la Bibl. imp. nº 7684, *taon* est écrit *taan*; peutêtre devrait-on écrire *tân* et *fân*, de sorte qu’il n’y aurait d’exception que pour le mot *Laon* qu’on écrirait *Lâon*.

On jugera, par ces quelques citations, que l’auteur est un observateur délicat et en même temps un bon esprit, défenseur intrépide des prérogatives du français, qu’il voudrait voir vivre par lui-même sans qu’on dût l’affubler d’une enveloppe grecque et latine.

GILLES MÉNAGE. *Observations sur la langue françoise.* Paris, 1673, in-12; Cologne, P. Du Marteau, 1673, pet. in-12. _Seconde édition._ Paris, Claude Barbin, 1675-1676, 2 vol. in-12; 1re part. de 16 ff. prél., 609 pp. plus 21 ff. pour la table, les errata et le privilége; 2e part. de 18 ff. prél., 502 pp. plus 11 ff. pour la table, *etc.*

Le célèbre érudit a rendu des services incontestables à la langue française. Une pièce de vers, intitulée la *Requête des Dictionnaires*, écrit satirique dirigé contre les académiciens à propos du choix des mots du dictionnaire, le fit échouer dans sa candidature au fauteuil d'académicien, malgré le conseil de Hubert de Montmor qui insistait pour qu'on l'adoptât, «comme on force un homme qui a déshonoré une fille à l'épouser.»

L'orthographe que Ménage adopte dans ses *Observations* a eu des partisans et des imitateurs, en tout ou en partie. D'un côté, elle se rapproche autant que possible de la prononciation, sans chercher à être phonétique; d'un autre, elle tend à la simplification de quelques règles de grammaire, comme la formation du féminin et du pluriel, et, pour y parvenir, il remplace presque toujours l'*x* final par l'*s*. Exemples: *religieus, ceus, aus, je veus, injurieus*. Il remplace aussi le *z* dans les mots *assés, nés* (nez).

Il supprime un grand nombre de doubles lettres et de lettres étymologiques, et il écrit: *ataquer, pouroient, courous, aquise, cors* (corps), *il faloit, la goute*, *etc.*

Le son nasal *an, em, en* est le plus souvent représenté par *an*. Par exemple: *il a commancé, long-tans, de tans en tans*.

Il remplace l'*y* par l'*i* dans les mots *stile, païs*; il écrit *je fesois, chemin fesant*, *etc.*

En ce qui concerne l'*h*, il se guide dans son emploi par l'étymologie et il conseille d'écrire *Antoine, Maturin, ermite, intimé, postume, amarante, ebreu*, mots dont les primitifs n'ont pas d'*h*. Il paraît favorable à la suppression de cette lettre aux mots: *huis, huile* et *huitre*, où elle ne fut mise, suivant l'opinion de Théodore de Bèze[167], que pour

empêcher qu’on ne lût *vis, vile* et *vitre*, à l’époque où le *v* et l’*u* étaient représentés par le même signe.

[167] Aspiratio quiescit in his dictionibus: *huis*, ostium,

cum derivatis; *huile*, oleum, cum derivatis; *huit*, octo;

huistre, ostrea, quoniam alioqui legi sic possent hæ dictiones

quasi *v* esset digamma, non vocalis, nempe pro *huis*, vis:

sic etiam pro *huile*, vile, *etc.* (_De francicæ linguæ recta

pronunciatione tractatus._)

Mais ce qu’il y a de plus curieux dans son système, c’est la suppression fort rationnelle de la lettre *e* dans le participe *eu* et dans les temps qui en dérivent, et l’agglutination des expressions prépositives ou adverbiales, exprimant des idées simples.

Il écrit donc: *il a u, ç’ust esté, si je l’usse su, la vénération que j’ai ue*; et *acause, alaverité, apeine, apeuprês, aprêsdemain, aucontraire, aulieu, aureste, avanthier, demesme, desorte, malapropos, toutafait*.

FRANÇOIS CHARPENTIER, de l’Académie française. _De l’Excellence

de la langue françoise._ Paris, Vve Bilaine, 1683, 2 t. en 1 vol.

in-12 de 9 ff. et 1110 pp.

Ce docte académicien, qui partage en matière d’orthographe les idées de Regnier des Marais, appliquées plus tard dans la première édition du *Dictionnaire de l’Académie*, est, comme Henri Estienne, un défenseur de la *précellence* du langage français, non plus sur l’italien, mais sur le latin lui-même.

Il établit dans le cours de son livre que notre langue n’est nullement inférieure au latin sous le rapport de l’euphonie et de l’harmonie imitative, qu’elle a produit non moins de chefs-d’œuvre, et qu’elle est parvenue de son temps à une perfection égale à celle du langage des Romains au siècle d’Auguste.

Il cite un certain nombre de vocables français plus doux, plus brefs que leurs correspondants en latin. S’il eût poussé plus loin ses investigations, il fût sans doute arrivé à reconnaître la supériorité, sous le rapport de la rapidité et même de l’euphonie, des mots du latin vulgaire transformés par le peuple avant la Renaissance, sur ceux forgés depuis par les savants sur le type primitif. Voici quelques points de comparaison:

Primitif latin. Mots du vieux Mots de latin

français. francisé.

quadragesima caresme, carême quadragésime

claudicare clocher, clochement claudication

capillus cheveu, chevelu capillarité

carcer chartre incarcération

coctus cuit, cuisson coction

dulcis doux, adoucir édulcoré

fructus fruit, fruitaison fructification

fluctus flot, flottaison fluctuation

hirundo aronde hirondelle

macer maigre, maigreur émaciation

maturus mûr, mûrir maturation

scandalum esclandre scandale

separare sevrer, sevrage séparation

species espèce et épice spécification

siccitas sécheresse siccité

strictus étroit strict

cubare couver incubation

redemptio rançon rédemption

sacramentum serment sacrement

acceptare acheter accepter

captivus chétif captif

fragilis frêle fragile

nativus naïf natif

rhythmus rime rhythme

sarcophagus cercueil sarcophage

porticus porche portique

organum orgue organe

mobilis meuble mobile

alumine alun alumine

debitum dette débit

examen essaim examen

Si donc le français a son individualité, s’il est riche de sa beauté propre, si ses vocables surpassent souvent pour la simplicité, la rapidité, l’euphonie, leurs correspondants latins, pourquoi s’attacher, comme on le voulait au temps de Charpentier, et comme il n’en reste que trop de vestiges, à défigurer notre orthographe, dont on fait un pastiche de celle du latin et du grec, en y introduisant tant de consonnes doubles inutiles et même incompatibles avec le génie simple de notre ancienne langue[168]?

[168] Voir sur la comparaison des mots du vieux français avec

ceux forgés depuis le XVIe siècle: _Étude sur le rôle de

l’accent latin dans la langue française, par M. Gaston Paris._

Paris, Franck, 1862, in-8.—_Notions élémentaires de grammaire

comparée_, par E. Egger. Paris, Durand, 1865, in-12.—_Grammaire

historique de la langue française, par M. Auguste Brachet._

Paris, Hetzel, 1867, in-12.—Et plus haut (p. 167) l’article de

M. Sainte-Beuve.

J.-B. BOSSUET, membre de l’Académie française. Voir plus haut, aux

Opinions des académiciens, p. 130.

Je dois faire figurer Bossuet parmi les novateurs, puisque son esprit logique voulait la régularisation et non le désordre. On a vu son opinion au sujet d’un parti à prendre pour les mots dont la désinence est écrite sans motif tantôt en *ant* et tantôt en *ent* bien qu’ils dérivent également de participes latins en *ens*. (Voir p. 130.)

Les exemples extraits des manuscrits de ses sermons attestent sa propension à conformer l’orthographe à la prononciation sans se soucier de l’étymologie. Pour donner une meilleure idée de son orthographe, je donne à l’Appendice E quelques passages de ses sermons tirés de ses manuscrits déposés à la Bibliothèque impériale.

(JEAN HINDRET.) _L’Art de bien prononcer et de bien parler la

langue françoise, dédié à Monseigneur le duc de Bourgogne, par le

sieur J. H._ Paris, Ve Cl. Thiboust, 1686, in-12; *ibid.*, 1696, 2

vol. in-12.

Quoique ce petit traité de grammaire ne contienne aucune innovation orthographique (mot qu'il écrit *ortographique*), et qu'il ait pour but uniquement d'enseigner la prononciation reçue, il manifeste le désir du perfectionnement.

L'auteur s'y plaint de notre écriture, qu'il déclare défectueuse.

«Ce n'est pas sans raison, dit-il, que les étrangers nous reprochent

tous les jours le peu de soin que nous avons de bien prononcer notre

langue, comme une chose qui l'empêche d'être aujourd'hui la plus

parfaite de toutes celles de l'Europe.»

«On apprend, ajoute-t-il, avec beaucoup de soin aux enfants les

principes des langues mortes ou étrangères, et, pour ce qui regarde

leur langue naturelle, on l'abandonne au hazard de l'usage.»

* JEROME-AMBROISE LANGEN-MANTEL. _L’Ortographe de la langue

françoise._ In-12.

L’abbé Goujet considère comme inutile ce livre rare, que je n’ai pu rencontrer.

* DE SOULE. _Traité de l’ortographe françoise, ou l’Ortographe en

sa pureté._ Paris, 1692, in-12.

Goujet porte à peu près le même jugement sur ce traité que sur le précédent.

* RENÉ MILLERAN (de Saumur), professeur des langues françoise,

allemande et angloise. *Nouvelle Grammaire françoise.* Marseille,

1692, in-12.—_Les deu*x* gramair*es* fransaize*s*, l’ordinaire

d’aprezant et la plus nouvelle qu’on puise faire sans altere*r*

ni change*r* le*s* mo_ts_, par le moyen d’une nouvelle ortografe

si juste et si facile qu’on peut aprandre la bõté et la pureté

de la prononciation en moins de tans qu’il ne fôt pour lire cet

ouvrage, par la diférance des karactere*s* qui sont osi bien dans

le cors des regle*s* que dan*s* leurs exanple*s*, ce qui es*t*

d'otant plu*s* particulie*r* qu'elle*s* son*t* tre*s* facile*s*

et incontestable*s*, la prononciation etan*t* la partie la plus

esancielle de toute*s* le*s* langue_s. Marseille, Brebion, 1694, 2

parties en un vol. in-12.

Je n'ai pu me procurer ni même voir ce volume, que je ne trouve indiqué que dans le Catalogue de Ch. Nodier de 1844. Ce spirituel académicien reproche à l'auteur d'avoir proposé la réforme de l'*oi*, préconisée un siècle plus tard par Voltaire. La manière dont Nodier a figuré le titre et que je reproduis ne donne qu'une idée trop imparfaite de la méthode de Milleran. Les lettres romaines sont celles qui ne se prononcent pas. Par cet exemple, on peut se figurer toutes celles qui peuvent ainsi être indiquées.

(RODILARD.) *Doutes sur l'ortographe franceze.* Paris, 1693, in-12;

et s. l. n. d. (vers 1750), in-12, de 192 pp.

L'auteur, qui se cache sous l'anagramme de *Trilodrad*, peut être classé parmi les novateurs, bien que la plupart des réformes qu'il demande aient été accomplies dans les

éditions successives du Dictionnaire de l’Académie. On en jugera par ce début:

Aus Maitres Imprimeurs.

«Messieurs, il y a longtèms que je suis dans plusieurs doutes sur

l’ortographe desquels je souhaiterois pouvoir être éclairci…

J’ai cru qu’il étoit plus à propos de m’adresser aus maitres

imprimeurs… Car je puis dire qu’autant qu’il y a d’imprimeries en

France, ou peu s’èn faut, autant il y a de diférèntes ortographes.

«Ce sens seul est peu favorable au savoir des maitres imprimeurs qui

(dit-il) ne savent pas l’ortographe et moins encore la ponctuation!

et s’ils raisonent de l’imprimerie et de l’ortographe, ce n’est que

comme les aveugles font des couleurs.

«C’est une chose honteuse à nous de voir que les étrangers nous

aprenent à écrire nôtre langue naturele: car on ne peut pas

disconvenir que les Holandez (ou du moins des Francez qui se sont

retirés en Holand) ne nous ayent apris a metre les *v* ronds et

les *j* longs, puisque pour marque de cela on les apèle dans

l’imprimerie des *v* et *j* à la Holandeze: ce sont èncore eux

qui nous ont ènseigné à retrancher les letres superflûes de nôtre

langue: enfin ils nous ènseignent ce que nous leur devrions ènseigner

et à toute la terre, puisqu’on n’aprend l’ortographe que par le

moyen des impressions et à quoi tout le monde se raporte, et non

pas aus manuscrits; cela étant, pourquoi n’a-t-on pas soin de bien

ortographer, et de ne rien faire paroître au public qui ne soit dans

sa perfection? Il faut que ce soit, non seulement les etrangers,

mais tout le monde, jusques à un chétif ecrivain, qui à grand peine

sait-il lire, nous ènseigne l’ortographe….. Il est vrai que j’ai

été longtèms à me pouvoir persuader qu’il fut permis de retrancher

aucune letre dans le francez lorsqu’elle venoit du latin, que les

s; mais pour les doubles *bb*, les doubles *cc*, les doubles *dd*,

doubles *ff*, doubles *mm*, doubles *nn*, doubles *pp* et autres

letres qui sont dans le latin, je ne pouvois me resoudre; mais aprez

y avoir fait reflexion et consideré qu’on estranchoit partout les

s inutiles à la prononciation, aussi bien que d’autres letres,

quoiqu’elles vinssent du latin, j’ai cru qu’on pouvoit aussi ôter les

letres doubles, et toutes celles qui sont parèllement superflûes et

inutiles à la prononciation aussi bien qu’on fait le *s*.»

Louis de COURCILLON, abbé de DANGEAU. _Lètre sur l’ortografe à

Monsieur de Pontchartrain, conseiller au Parlement_ (1694), in-12

(sans nom d’auteur, avec privilége du Roi de 1693).— _Essais

de granmaire_ (1694-1722), comprenant les discours suivants:

Prèmier discours qui traite des voyèles.—_Discours II, qui

traite des consones._—_Discours III. Suplèmant aus deus

prèmiers discours._—_Discours IV. Lètre sur l’ortografe

écrite en 1694_ (réimpression avec changements de la

lettre qui précède).—_Discours V. Suplèmant a la lètre

prècèdante._—_Discours VI. Sur l’ortografe fransoise._—_Discours

VII. Sur la comparaison de la langue fransoise avec les autres

langues._ (Les discours VIII à XIV n’ont trait qu’à la grammaire.)

Ces opuscules ont été imprimés en partie et avec une orthographe

moderne dans _Opuscules sur la langue françoise par divers

académiciens_ (publiés par l’abbé d’Olivet). Paris, Bernard Brunet,

1754, et réédités plus fidèlement en 1849 par M. B. Jullien aux

frais de la Société des méthodes d’enseignement.

SaintSimon, dans ses *Mémoires*, dit en parlant de l’abbé de Dangeau: «Les bagatelles de l’orthographe et de ce qu’on entend par la matière des rudiments et du Despautère

furent l’occupation et le travail sérieux de toute sa vie.» SaintSimon parle de ces bagatelles en homme qui ne s’y entendait guère: autrement il eût compris que c’est du studieux abbé que datent les progrès sérieux dans l’étude des sons de notre langue, dont il a donné le premier une classification satisfaisante.

Les modifications introduites par Dangeau ont pour but de peindre exactement la prononciation, en supprimant toutes les lettres qui ne s’entendent pas ou ne sont pas nécessaires; de changer toutes celles qui n’ont pas dans le lieu où elles se trouvent leur son naturel, n’exceptant de cette règle que les consonnes finales et les lettres caractéristiques des nombres, des genres, des personnes.

Il supprime l’*h* à *théorie*, et écrit *filosofe*, attendu, dit-il

qu’il a «cru devoir laisser aux lettres françoises le son qu’elles

ont naturellement, pensant que si les Latins ont écrit certains mots

dérivés du grec, c’est qu’elles gardoient une aspiration differente

et qu’ils prononsoient les premieres silabes de *philosophia* et

de *character* autrement que celles de *figura* et de *caput*.

Aparemment, s’ils les avoient prononcées de la même manière, ils les

auroient exprimées aussi par les mêmes letres, etc… Pourquoi ne pas

imiter les Italiens et les Espagnols, qui n’ont pas cru être obligés

a garder l’ortografe latine dans les mots venus du grec? Si on en

avoit toujours usé de cette sorte, Madame de…. n’auroit pas été si

scandalisée contre Eliogabale. «O que ces empereurs Romains ètoient

cruels! s’écria-t-elle un jour en bonne compagnie, ils faisoient

prendre des paysans et leur faisoient aracher la langue pour s’en

nourrir.» Elle venoit de voir un livre qui disoit que cet empereur

mangeoit des pâtés de langues de phaisans, et s’imaginant qu’un *p*

se prononçoit toujours *p* elle avoit lu des *langues de paysans* au

lieu de *langues de faisans*.»

Voici l’extrait d’un passage dans lequel le savant abbé expose et pratique en partie son système. On remarquera l’emploi de l’accent grave dans une foule de cas où on ne l’admettrait pas aujourd’hui, ce qui semblerait indiquer

sinon de sensibles différences dans la prononciation, du moins un emploi peu judicieux des signes d’accentuation:

«_Remèdes aus dèfauts de la vieille ortografe._ On poûroit avoir un

alfabet fait exprès, et qui donât a chaque son simple un caractère

simple; et l’on en poûroit venir a bout sans avoir besoin de recourir

a des caractères absolumant nouveaus. Peutêtre même que le public

n’auroit pas beaucoup de peine a recevoir ces changemans: on a bien

introduit dans le siècle passé l’*j* consone difèrant de l’*i*

voyelle, et l’*v* consone difèrant de l’*u* voyèle.

«Mais en atandant qu’on puisse introduire cet alfabet rèformé, il

faut tâcher a coriger les dèfauts les plus sansibles. C’est ce que

j’ai tâché a faire jusqu’ici. On poûroit aler ancore plus loin que

je n’ai èté, sans être obligé a introduire des caractères absolumant

nouveaus.

«On demande un alfabet qui fournisse un caractère particulier pour

chacun des trente-trois sons simples ausquels on peut rèduire tous

ceus que nous avons dans notre langue; et qui s’éloigne le moins

qu’il se poûra des caractères dont nous nous servons aujourd’hui.

«Pour satisfaire a cète demande, j’ai dressé le mèmoire suivant, ou

j’ai marqué de quèle manière on pouvoit exprimer les trente-trois

sons de notre langue, sans se servir de caractères absolumant

nouveaus.

«J’ai mis au comancemant de chaque ligne les sons simples qu’il

s’agit de signifier; j’ai ajouté pour èxample a chacun de ces sons

simples un mot fransois ou se trouve le son simple; et a la fin de

la ligne j’ai mis le caractère dont on peut se servir pour l’exprimer.

«L’ordre dans lequel j’ai mis ces sons simples est conforme au

système que j’ai tâché à ètablir dans mes *Essais de Granmaire*, et

dans la suite que j’y ai ajoutée: *a* come dans *paroître*, *a*; *o*

come dans *colère*, *o*; *u* come dans *batu*, *u*; *ou* come dans

poulet, *ou*; si l’on vouloit, on prandroit de l’alfabet grec le

caractère ϑ.

«Les imprimeurs poûront avoir des caractères ou ces deus lètres

seront acolées; et pour l’ècriture on ne doit craindre aucune

èquivoque, parce que ces deus lètres ne se prononcent sèparèmant

que dans quelques noms propres venus du grec ou du latin, come

Piritoüs; et l’on se prescrira une règle gènèrale, de mètre

toujours deus points sur cèle des deux voyèles qui comance une

nouvèle silabe.

«_Eu_ come dans *feu*, dans *bonheur*, *eu*; si l’on vouloit, on

prandroit des Grecs le caractère ευ. Les imprimeurs poûront avoir des

caractères ou ces deux lètres seront acolées; et pour l’ècriture,

quand il se trouvera des mots ou *e* et *u* garderont chacun leur

son, on mètra deus points sur l’*u*, de cète manière, _rèüssir,

rèünir_.

«J’ai remarqué dans mes autres discours que cète voyèle (*eu*)

a quelquefois un son ouvert, comme dans *bonheur*, dans *peur*;

alors on poûra se servir de l’accent grave sur l’*e*, en cète sorte

bonhèur.

«*E* fèminin, come dans *porte*, *e*; *è* ouvert come dans *après*,

è; *é* fermé come dans *bonté*, *é*; ces trois *e* sont distingués

l’un de l’autre en ce que le *e féminin* n’a point d’accent, _è

ouvert_ a un accent grave, et *é fermé* a un accent aigu.

«*I* come dans *lire*, *i*.

«Pour les voyèles nazales, ou esclavones, on les distinguera des

voyèles simples dont èles aprochent le plus, ou par une petite ligne

au dessus come on en voit en quelques anciens livres, ou par une

petite ligne qui les tranchera a la manière de l’alfabet polonois,

de la manière suivante: *an* come dans le mot *danser*, ã; *en* come

dans *bien*, ẽ; *in* come dans *ingrat*, ĩ: *on* come dans *bonté*,

õ; *un* come dans *comun*, ũ.

«Pour prononcer chacun des sons des simples consones, il n’y a

qu’a joindre la prononciation d’un *e féminin* a la consone ou aus

consones que j’ai marquées en lètres capitales. Ainsi le nom du

prèmier son consone qui est marqué ici se trouvera come la dernière

silabe de *tombe*, et celui du second son se prononcera come la

seconde silabe de *trompe*, et ainsi du reste: *be* come dans

tomber, *b*; *pe* come dans *tromper*, *p*; *ve* come dans *venir*,

v; *fe* come dans *finir*, *f*; *me* come dans *mourir*, *m*; *de*

come dans *dire*, *d*; *te* come dans *tirer*, *t*; *gue* ou *g* dur

come dans *galant*, *g*; *ke* come dans *capable*, *k*; *ne* come

dans *nier*, *n*; *ze* come dans *zèle*, *z*; *se* come dans *salut*,

s; *je* come dans *jalous*, *j*.

«_Che_ come dans *chariot*, *c*; le *c* ne s’amployant plus, selon

ce projet-ci, ni pour faire le son *ke*, comme il fait a prèsant

devant un *a*, un *o*, un *u* dans *cavalier*, dans *colère*, dans

curieus; ni pour faire le son *se*, come il fait aujourd’hui

devant un *e*, ou devant un *i*, dans *cèrèmonie*, dans *cièl*, ne

servira plus que pour le son du *che* que nous lui donons ici. Le son

de *ke* et le son de *se* ont dans la table prècèdante chacun son

caractère propre, et le caractère *c* ne servira plus qu'a marquer la

lètre siflante que nous exprimons prèsantemant par *ch*, come dans

chariot, cherté.

«_Le_ come dans *lire*, *l*; *re* come dans *rire*, *r*; *lle* ou _l

mouillée_ come dans *vaillant*, dans *fille*; *gne* ou *n mouillée*

come dans *vigne*, dans *soigneus*; je marque ces deus consones

mouillées par de petites lignes qui les traversent.

«Si l'on ne veut pas se servir de ces deus lètres qui sont traversées

par de petites lignes, on poûra se servir pour l'_l mouillée_ de deus

ll acolées; et quand on ècrira des mots ou l'on prononce deus *l*,

come *Pallas*, on aura soin de sèparer les deus *l* et de ne les pas

acoler.

«Pour exprimer le son de l’*n* mouillée, on poûra se servir de l’*ñ*

avec un trait dessus, comme s’en servent les Espagnols qui la noment

n con tilde: que s’il se trouvoit quelques mots ou l’on prononsât

sèparèment le *g* et l’*n*, come on les prononce en latin, on se

serviroit du *g* et de l’*n*.

«_He_ aspiration come dans *hazard*, *h*.

«On aura soin de n’amploy er jamais aucun caractère pour un son

difèrant de celui auquel nous le destinons ici.

«Il reste deus choses a marquer pour randre l’ècriture plus conforme

a la prononciation:

«1º La longueur des voyèles. Come je ne crois pas qu’il soit

nècessaire de marquer quand la voyèle est brève, on marquera

seulement cèles qui sont longues, par les chevrons (^) ausquels on

est acoutumé.

«Il y a un inconvéniant auquel il est aisé de remèdier. Cet

inconvéniant est que le chevron qu'on met sur l'*e* long, come

dans *èvêque, prêtre*, marque en même tams qu'il est ouvert. Mais

nous avons des *e* fermés qui sont longs come dans _ils alérent,

ils marchérent_. Si pour marquer cète longueur, on se servoit d'un

chevron, il seroit a craindre qu'on ne donât a ces *e* le son de

è ouvert. Il est aisé de remèdier a cet inconveniant. Ces _é

fermé_ (sic) dont la prononciation est longue ne se trouvent que

dans quelques troisièmes persones du pluriel des verbes, come _ils

alérent, ils trouvérent_, et dans quelques adverbes en *mant*, come

comunémant, aveuglémant, et l’on poûra dans ces ocasions marquer la

longueur de l’*é* fermé par des accents aigus un peu plus longs que

les accents aigus ordinaires.

«2º La seconde chose que l’ècriture doit marquer pour faciliter la

lecture consiste en ceci: il y a des lètres qu’on ècrit et qui ne

se prononcent jamais, come le *b* dans *plomb*: il y en a d’autres

qui varient selon les ocasions: dans quelques ocasions èles se

prononcent, dans d’autres èles ne se prononcent point. Par èxample le

t final; car il y a des ocasions ou il se prononce, et d’autres ou

il ne se prononce pas, come je l’expliquerai en parlant des consones

finales.

«On poûroit règler que les lètres qui ne se prononcent jamais come le

b de *plomb* ne s’ècrivissent jamais; et pour cèles qui varient,

on poûroit règler qu’on mètroit un point sous la lètre qui ne se

prononce pas, par èxample: *Je lui ai parlé come il faut*.

«Moyènant ces prècautions, on ècrira en notre langue de manière que

ceus qui liront ne poûront jamais se tromper. Ceus qui savent lire

prèsantemant trouveront peu de changemant dans nos caractères; et

ceus qui ne savent pas lire poûront en moins d’un mois aprandre la

valeur de tous nos caractères et lire sans faire de fautes.

«A l’ègard des livres qui sont dèja imprimés, quand on saura

l’ècriture nouvèle et règuliêre que je propose, on aprandra bientôt a

lire ce qui est imprimé selon l’ècriture irrègulière et dèraisonable

dont on se sert prèsantemant.

«Quelques gens qui ont vu mon projet tel que je viens de l’expliquer

l’ont trouvé fort raisonable, et convièнent qu’il seroit utile; et

la dificulté qu’il y a a le faire recevoir par tout le monde, leur

fait dire que le succès est plus a souhaiter qu’a espèrer. Mais il

faut que les gens charitables et bien intantionés pour les intérêts

du public prènent courage. Il faut du tams, je l’avouë, pour faire

rèüssir ce projet dans toute sa perfection: mais ne peut-on pas au

moins l’acheminer tout doucemant en atandant quelque secours inespèré?

«_Il ne faut pas croire que le public soit ènemi de tous les

changemans. N’a-t-on pas reçu come d’un consantemant unanime dans la

plus grande partie de l’Europe, les J consones et les V consones?

N’y a-t-il pas un grand nombre de gens èclairés qui ont retranché

les S qui ne se prononcent pas, et qui ont admis les accents (^)

pour marquer la longueur des silabes?_

«L’Acadèmie èle-même, si atachée aus anciens usages, n’a t èle pas

amployé ces chevrons en quelques ocasions? N’a t èle pas admis

les accens sur les *e* qui ne sont pas fèminins? Les plus atachés

à la conservation des lètres caractèristiques ne les ont ils pas

retranchées de plusieurs mots? Pandant ce siècle et pandant la fin du

siècle prècèdant, combien a t on imprimé de livres ou l’on suit en

partie notre ortografe rèformée?

«Il faut que ceus qui convièNent qu’une antière rèformation, selon

mon projet, seroit utile, la suivent dans les choses les plus

faciles. On parviendra peu a peu a la faire recevoir par le grand

nombre, et alors nous aurons pour nous l’usage qu’on nous objecte si

souvant. Si nous avons raison, espèrons tout du bon esprit de gens

qui ne sont pas prévenus; faisons de notre côté ce que nous poûrons,

et laissons faire au tams; il fera le reste.»

On voit par ce qui précède que Dangeau est un néographe très-prononcé et qu'il a tracé la voie à Wailly, Beauzée, *etc.* J'aurai occasion de discuter son système à propos de ces derniers.

* *Alphabet ingénieux pour le françois.* Bourdeaux, 1694, in-12.

Je n'ai pu encore prendre connaissance de cet opuscule, cité par Goujet.

* ANDRÉ RENAUD, prêtre, docteur en théologie. _Traité de

l'Ortographe et de la prononciation françoise._ (A la suite de sa

Maniere de parler la langue françoise selon ses différens styles.

Lyon, 1694, in-12.)

Je n'ai pu savoir si cet ouvrage intéresse l'histoire de la réforme.

CÉSAR-PIERRE RICHELET. _Dictionnaire françois contenant les mots et

les choses, plusieurs nouvelles remarques sur la langue françoise,

etc._ Genève, Jean Herman Wiederhold, 1680, 2 vol. in-4. (Réimprimé

plusieurs fois.)—_La connoissance des genres françois tirée de

l’usage et des meilleurs auteurs de la langue._ S. l. ni date

(achevé d’imprimer le 10 mai 1695), in-12.

Richelet est un des réformateurs les plus prudents et les plus logiques. Il s’est beaucoup plus occupé d’étymologies que la plupart des auteurs contemporains. Il fut un des premiers à développer la réforme proposée par Le Clerc et les Précieuses. (Voir plus haut, p. 111, l’examen de son Dictionnaire.)

_Projet d’un Esei de granmére francéze de laqele on ôte toutes

lés letres inutiles, é où l’on ficse la prononsiasion de

celes qi sont néceséres: par le moyen de qoi l’on aprendra

le francéz pluz facilement, é an moins de tans qe par

l’ortografe ordinére._—_Remarques sur ce projet, en forme de

lettre._—_Réponse de l’Auteur du projet à cette lettre._ (Le

projet parut d’abord à Genève en 1704, et ensuite avec les deux

pièces suivantes dans le Mercure de Trévoux, Novembre et Décembre

1708, p. 165.)

Ce titre seul suffit pour indiquer que le système de l’auteur se rapproche de celui des novateurs le plus avancés. Voici comment il entre en matière:

«Le publiq doit être bien rasazié dés *Granmères* q’on fét depuis

qeqe tans, cepandant an voici ancore une dont on veut le surcharjer,

mes on souëte de savoir avant cela son santimant sur celeci, dans

laqel’ on prand une route bien diferante de celes que les autres

fezeuz de granmères ont tenu. Si qeq’un montre qe le sisteme n’an

soit pas bien lié, on promet par avanse de le corijer ou de le

suprimer.

«El’ aura deuz parties, la premiere dés qeles ne tretera que de

l’uzage q’on devrét fere des letres de nôtre alfabét, de qele maniere

il faut se servir des trois acsans, é de qeqes autres marques qon

observe dans la lecture é dans l’écriture, come sont les poins de

separasion q’on apele aussi diéreze. Cete partie aura six diâloges.

La derniere partie contiendra aussi six diâloges, dans les qels on

egspliquera, a-peu-prés come dans les autres granmères, les neuf

parties du discours. Je dis a-peu-prés, parcqu’il y aura qeqes

chanjemans q’on croit necesères pour randre les regles de notre

langue plus asurées.»

On voit que ce système se rapproche de celui préconisé plus tard par M. Marle; l’auteur termine par cette maxime:

Temporibus errata latent et tempore patent.

Le tans cache é decouvre tout.

Ce projet de réforme, qui, tout en ayant des inconvénients, n’en a pas moins quelques mérites, n’a eu aucun succès, bien qu’il ne manquât pas d’être favorisé, comme on peut

s’en rendre compte par quelques passages tels que celui-ci, tiré des *Remarques*, *etc.*

«Il y auroit de la temerité, Monsieur, a vous assûrer que vôtre

nouveau projet de grammère sera generalement approuvé. Il n’est pas

aisé de faire revenir de leur entêtement certains gens, a qui une

prevention chimerique fait rejeter tout ce qui a un air de nouveauté,

le bon come le mauvais. Cependant pour ce qui regarde l’ortografe,

on ne voit pas grand risque à vous prometre le sufrage de la plus

belle moitié du monde françois; dautres oseront peut être en dire

davantage, persuadés que les Dames, dont jentens ici parler, ont le

discernement très-juste. Eles vous aplaudiront sans doute, èles qui

conformement à vôtre dessein ecrivent come èles parlent, et èles

parlent bien.

«Vous devez encore avoir les étrangers dans vôtre parti, car ils

trouveront plus de facilité à lire et à écrire en nôtre langue. Pour

les savants la nation n’en est pas si traitable: mais ils ne seront

peutêtre pas tous si infatués du pedantisme, qu’ils ne renoncent a

ce fatras d’étymologies, de multiplicité inutile de letres, etc.,

qui jusquici n’a servi qu’à ambarasser et l’ecrivain et le lecteur,

et ils voudront bien enfin reconoître que l’ecriture ne servant qu’à

exprimer et peindre la parole, c’est une injustice de la vouloir plus

parfaite que son original.»

L’auteur de cet article, dont l’orthographe est moins téméraire, nous dit avoir parlé sur ce même sujet dans le *Journal de Trévoux* de mai

1705.

Il regrette le double emploi du *c* et du *q*, et celui de l'*s* et du *z*; il écrit au singulier *nagét*, avec accent aigu, et *nagêt*, avec l'accent circonflexe pour le pluriel. «Quatre lettres retranchées tout d'un coup, *oien* (nageoient). Quel abatis! s'écrie-t-il, mais il est bien comode.» Et il observe que la prononciation de *geoient* au pluriel étant plus longue que celle du singulier *geoit*, se trouve convenablement indiquée par la différence seule des accents. Il termine ainsi:

«Si vous n'êtes pas plus heureux quant à votre ortografe que ceux

qui ont tenté la chose avant vous, dumoins aurés-vous d'illustres

compagnons de vôtre infortune. Mais seroit-il possible qu'on

s'opiniatrât a vouloir faire passer des huit ou dix ans dans la

poussière d'un college, pour aprendre a écrire ce que l'on sait bien

prononcer, et que la raison parlât tant de fois a ceux qui font

profession d'être ses eleves, sans s'en faire entendre?»

Viennent ensuite des additions à ces *Remarques*, p. 201, où, entre autres choses, on regrette l'emploi de l'*h* inutile dans certains mots.

«Il n’y a pas longtemps qu’on avoit une regle assez sûre des mots ou

ele faisoit quelque fonction, mais a present on ne sait plus a quoi

s’en tenir: come ele oblige a parler un peu du gosier et qu’on fait

plus a présent la petite bouche que jamais, on voudroit l’exclure

des endroits ou son empire est le mieux établi, et dernièrement

j’entendis dire a un doucereux qui se pique de bel esprit: _donés

moi de l’achis, il est en aut_, pour _donés moi du hachis, il est en

haut_.

«On retranche tant que l’on peut et avec raison les lètres doubles,

on ne laisse que les deux *ss*, aparenment jusqu’a ce qu’une seule

entre deux voyelles retiene son usage naturel, et dans certains cas

les deux *mm*, encore change-t-on le premier *m* en *n*; ainsi au

lieu d’_emmener_ on écrit *enmener*. Il semble qu’on devroit en faire

autant de l’*m* qui se prononce come *n*: jambe, *janbe*, pompe,

ponpe, etc., l’épargne n’est pas grande, mais au temps où nous

somes les petits profits ne sont pas à négliger.»

Il se récrie aussi sur la prononciation de *t* come *s* en certains cas.

Ces observations sont suivies de la réponse de l’auteur du Projet de l’_Esei_.

DIX-HUITIÈME SIÈCLE

L’abbé REGNIER DES MARAIS, secrétaire perpétuel de l’Académie

française. *Traité de la Grammaire françoise.* Paris, Jean-Baptiste

Coignard, 1706, in-4 et in-8 de 4 ff., 711 pp. et 11 ff. de

table.—_Remarques sur l’article_ CXXXVII _des Mémoires de Trévoux,

touchant le Traité de la grammaire françoise de M. l’abbé Regnier_.

Paris, J.-B. Coignard, 1706, in-4.

L’Académie, dans les travaux préparatoires de son Dictionnaire, qui ne parut qu’en 1694, avait adopté la méthode du travail en commun; mais elle crut devoir remettre le soin de rédiger une Grammaire conforme à ses principes à son secrétaire l’abbé Regnier des Marais. Il publia son ouvrage en deux volumes in-12 dès 1676, et en donna une édition infiniment supérieure dans l’in-4 de 1706. De 1694 jusqu’à la seconde édition du Dictionnaire, qui ne parut qu’en 1718, l’Académie eut quelque temps de repos. Elle recueillit alors les doutes sur la langue et se donna la tâche de les résoudre. Cette société préparait ainsi des matériaux pour la Grammaire qu’elle méditait et que du reste les statuts de sa fondation l’obligeaient de rédiger. «Mais elle ne tarda pas à reconnaître qu’un ouvrage de système et de méthode ne pouvait être conduit que par une personne seule; qu’au lieu de travailler en corps à une Grammaire, il fallait en donner le soin à un académicien qui, communiquant son travail à la compagnie, profitât si bien des avis qu’il en recevrait, que, par ce moyen, son ouvrage pût avoir dans le public l’autorité de tout le corps.» Regnier avait une parfaite connaissance de notre langue et de quelques autres; il s’était fait un nom par sa traduction de la *Pratique de la perfection chretienne* de Rodriguez. Son assiduité aux conférences du Dictionnaire, dont il était chargé de rédiger les résultats, l’avait mis mieux que tout autre en état d’en exposer les principes dans une grammaire.

L’ouvrage cependant ne fut pas publié sous le nom de l’Académie. Il encourut plusieurs critiques, entre autres celle d’un grammairien très-estimé, le P. Buffier. L’abbé Regnier, on le conçoit, se prononce contre l’écriture phonétique, qui exposerait à «cet attentat» d’écrire des *crétiens* comme des *Crétois* et *Jésu-Cri* qu’on prononce ainsi, tandis qu’on doit prononcer le *Christ*. Dans son livre, les explications sur les difficultés de la prononciation des lettres ont employé près

d’une centaine de pages. En examinant avec l’attention qu’elle mérite l’œuvre de docte secrétaire perpétuel de 1706, œuvre d’autant plus importante qu’elle doit nous refléter les principes qui avaient prévalu dans le sein de l’Académie, on ne tarde pas à se convaincre que le but que l’auteur se proposait est manqué. Toutefois, on doit le reconnaître, le livre le plus utile à une nation éclairée comme la France, c’est-à-dire une grammaire, était alors impossible.

Pour ce qui concerne l’orthographe, Regnier constate, pour la réduplication des consonnes dans le corps des mots, des règles fondées la plupart sur la *quantité* (pp. 101 à 125 de l’édit. in-12).

«Le redoublement des lettres en plusieurs mots de la langue se fait

uniquement des consonnes, et peut se rapporter à deux causes: l’_une

prise du latin_, d’où ces mots là nous viennent; l’autre tirée du

fonds mesme de nostre langue… Ce redoublement n’est point toujours

pris du latin: il se fait quelquefois contre l’orthographe des mots

latins d’où les mots françois dérivent. Il se fait principalement

des lettres *l, m, n, p* et *t*, aprés *a, e, o*, mais il suffira de

parler icy de celuy des lettres *l, m, n*, après *e* et *o*, pour

donner quelque idée de la cause de ce redoublement dans les mots où

la prononciation toute seule n’en avertit pas: car, pour ceux où elle

le fait sentir, ce n’est pas de quoy il est icy question, non plus

que de ceux où nostre langue n’a fait que suivre l’exemple de la

langue latine.

«Il y a deux choses à considerer dans ce redoublement: le lieu où

il se fait et l’effet qu’il produit. Le lieu où il se fait, c’est

d’ordinaire immédiatement aprés la voyelle sur laquelle est le _siége

de l’accent_. Mais comme nostre langue n’a proprement d’accent que

sur la derniere syllabe, dans les mots dont la terminaison est

masculine, et sur la penultiéme dans ceux dont la terminaison est

feminine, et que les dernieres syllabes ne sont pas susceptibles du

redoublement des consonnes, ce redoublement, à le regler par le siege

de l’accent, n’appartient proprement qu’aux penultiémes syllabes des

mots qui ont une terminaison feminine.

«Ainsi _chapelle, chandelle, fidelle, folle, colle, molle, femme,

homme, somme, bonne, donne, consonne_ et *patronne*, qui ont

l’accent sur la penultiéme, s’escrivent par deux *l*, deux *m*

et deux *n*. Que si cet accent passe de la penultiéme sur la

derniere, alors en quelques mots derivez des précédents, comme

dans _chapelain, chandelier, fidélité, feminin, homicide, bonace,

donateur, consonance, patronage_, il ne se fait plus de redoublement

de consonne et l’usage est en cela entierement fondé sur la raison

et sur la regle. Mais en d’autres mots de mesme ou de pareille

dérivation, comme _fidellement, nouvellement, follement, donner,

sonner, tonner_, le redoublement, qui ne devroit se faire qu’aprés

la voyelle du siege de l’accent, se fait devant[169]: et _l’usage

en cela, comme en beaucoup d’autres choses, s’est mis audessus des

regles_, qu’il observe pourtant d’ordinaire dans la conjugaison des

verbes. Car on escrit *ils prennent, ils tiennent, ils viennent*,

par deux *n*, parce que le siege de l’accent est sur l’*e* de la

penultiéme syllabe; et on escrit par une *n* seule, _nous prenons,

nous tenons, nous venons, vous prenez, vous tenez, vous venez_, parce

que l’accent qui estoit sur la penultiéme est passé sur la derniere.

[169] Ce passage me semble tout à fait inintelligible.

«Quant à l’effet que ce redoublement de consonnes produit, il est

different, suivant les voyelles aprés lesquelles il se fait: aprés

l’*e*, comme dans *chandelle, fidelle*[170], *fidellement*, il donne

à cet *e* la prononciation d’un *e ouvert* et il donne celle d’un _e

fermé_ à *prennent, tiennent, viennent*, etc.[171].

[170] On a mis depuis l’accent grave, au lieu de la consonne

double, à beaucoup de ces mots en *elle*: _il épèle, fidèle, il

gèle_. Mais on n’a pas simplifié la difficulté, car il nous en

reste autant en *elle*: *il appelle, belle, chandelle*, *etc.*

[171] Il semble résulter de ce passage que le docte secrétaire

perpétuel prononçait *ils prénent, ils tiénent, ils viénent*.

«A l’égard de l’*o*, cet effet est tout different; car, au contraire,

le redoublement de la consonne aprés un *o* sert à le presser de

telle sorte, que comme alors il a moins d’estenduë et de liberté que

quand il n’est suivi que d’une consonne, il reçoit une prononciation

plus breve et plus serrée. Ainsi au lieu que dans _mole, role,

dome, throne_[172], où l’*o* n’est suivi que d’une seule consonne

et se trouve, pour ainsi dire, plus au large; l’*o* est long et

extrémement ouvert, il est bref dans _molle, folle, homme, somme,

bonne_ et *donne*, où les deux consonnes qui suivent le pressent et

le resserrent. Mais tout ce qu’on vient de marquer icy est sujet à

tant d’exceptions, que pour donner des regles plus seures, il faut

necessairement passer aux exemples particuliers du redoublement de

chaque consonne.

[172] On met aujourd’hui avec raison l’accent circonflexe sur

ces mots, où il suffit à exprimer l’allongement de la syllabe.

Pourquoi écrire, contrairement au latin, les mots _homme, bonne,

donne_ par une double consonne? L’absence de l’accent circonflexe

suffirait pour indiquer que l’*o* est bref.

«_La regle generale que l’Académie françoise a suivie dans

l’orthographe de son Dictionnaire, est de garder les consonnes

doubles dans les mots françois, lors qu’elles sont doubles dans les

mots latins d’où ils viennent_; et cette regle peut suffire pour

la plus part des mots de la langue, à l’égard des personnes qui

entendent le latin; mais comme on escrit icy pour tout le monde, il

faut essayer de donner là-dessus ou des préceptes, ou des exemples,

qui puissent estre entendus de tout le monde.»

Suivent 27 pages très-compactes de préceptes, d’exemples et d’exceptions pour le redoublement ou le non-redoublement de chacune des lettres de l’alphabet.

Malgré le désir qu’on éprouve de saisir quelques lueurs de principes au milieu de cet amalgame de règles contradictoires, il est impossible d’en rien conclure, sinon l’impuissance des grammairiens d’alors à débrouiller le chaos orthographique. Qu’est-ce, en effet, que de constater, d’un côté, que la prosodie française est complétement différente de la prosodie latine, et d’exiger, de l’autre, que l’on redouble la consonne en français là où les Latins l’ont doublée? Comment expliquer, en outre, cette bizarrerie

dans le rôle de la consonne redoublée, de rendre la syllabe qui précède *longue* dans *chandelle* et brève dans *molle*? Bossuet, avec son esprit lucide et pratique, avait bien raison de demander que l'Académie s'expliquât en tête du Dictionnaire sur les règles de la prosodie française: toutes ces inconséquences eussent alors forcément disparu, comme l'ont fait la plupart d'entre elles, grâce à l'introduction des accents et à la suppression d'une partie des lettres doubles inutiles, opérées par l'Académie lors de la réforme de 1740. Mais en parcourant les listes données par Regnier, page 111 particulièrement, on voit qu'il nous reste encore un nombre assez grand de mots où la double consonne qui ne se prononce pas s'est maintenue dans le seul but de figurer cette copie servile du latin, répudiée par l'Académie elle-même, et à laquelle tout le monde paraît avoir renoncé[173].

[173] Nous avons encore _collerette, mollesse, assommant,

inaccommodable, consommation, pommade, bannière, carrosse,

garrotter_, etc., comme au temps de Regnier.

Après s'être convaincu de l'inanité des principes orthographiques de Regnier, on s'explique difficilement la sévérité qu'il montre contre les novateurs tant du siècle précédent que de son temps. La fin de nonrecevoir qu'il oppose à toute réforme, si elle eût été prise au sérieux, nous condamnerait encore à l'écriture vicieuse de 1706.

«Que si, dit Regnier, dans la soci*e*té civile, il n'est pas permis

aux particuliers de rien changer dans l’*es*criture[174] de leur nom,

sans des lettres du prince, il doit encore moins leur *es*tre permis

d’alt*e*rer, de leur propre aut*h*orité, la plu*s*part des mots

d’une langue et la plu*s*part des noms de bapt*es*me et des noms des

peuples, des provinces, des familles, des soci_e*t*ez_ publiques et

des choses de la Religion.

[174] Les lettres *italiques* indiquent les changements

ultérieurement apportés par l’Académie à l’orthographe de Regnier.

«Cependant ceux qui en usent de la sorte n’ont pas seulement tort, en

ce qu’ils s’attribu_ë_nt une juri*s*diction qui ne leur appartient

pas; ils ont tort encore d’ailleurs, en ce qu’ils abusent du principe

sur lequel ils se fondent, que les lettres *es*tant instituées

pour repr*e*senter les sons, l’*es*criture doit se conformer à la

prononciation.

«Cette r*e*gle g_e*n*e_rale a ses exceptions, comme toutes les autres

r*e*gles; et vouloir r*e*former tout ce qui en est excepté, c’est

comme si un Grammairien, se fondant sur les principes g_e*n*e_raux

de la Grammaire, voul*o*it y r*e*duire toutes les conjugaisons des

verbes irr*e*guliers d’une langue et toutes les façons de parler

qu’un long et constant usage a délivrées de la _servitude de la

syntaxe_.

«De toutes les langues dont on a conn*o*issance, il n’y en a aucune

dont toutes les lettres se prononcent tou*s*jours d’une m*e*sme sorte

et où le son des voyelles et des consonnes ne varie souvent, selon

les diff*e*rents mots qu’elles forment, parce qu’il est impossible

que les diff*e*rentes combinaisons des lettres n’apportent de la

diff*e*rence dans le son propre de chaque caract*e*re.

«….. Ce qu’on ne peut trop dire et trop r_e*p*e_ter à ceux qui,

sur des principes sp*e*cieux, mais mal entendus, veulent de leur

aut*h*orité privée r*e*former l’orthographe franç*o*ise, c’est

que l’usage n’a pas moins de droit et de juri*s*diction sur la

prononciation des mots que sur les mots m*es*mes; et que comme la

prononciation de plusieurs mots vient à varier de temps en temps,

selon le caprice de l’usage, il faudr*o*it aussi de temps en temps

varier l’orthographe des m*es*mes mots, pour en repr*e*senter

la prononciation courante. Ainsi la r*e*forme qu’on fer*o*it

aujourd’hu*y* pour *ad*juster l’orthographe à la prononciation ne

tarder*o*it gu*e*re*s* peut-*e*stre à avoir besoin d’une autre

r*e*forme, de m*es*me que celle que *Sylvius, Meigret, Pelletier*

et *Ramus* voul*oi*ent introduire.»

Ce dernier paragraphe est parfaitement juste, et les lettres italiques que j'ai placées aux endroits du texte de Regnier que l'Académie a dû corriger par la suite montrent que l'écriture suit la loi du progrès comme toutes les sciences et que, par suite, il est du droit et du devoir des enfants d'améliorer l'héritage de leurs pères.

«….. Où en ser*o*it-on dans chaque langue, continue Regnier, s'il

en fall*o*it r*e*former les él*e*ments sur la difficulté que les

enfants aur*o*ient à bien retenir la valeur et, comme parlent les

Grammairiens, la puissance de chaque caract*e*re et les diff*e*rentes

variations qu'un long usage y a introduites?….. C'est aux enfants

à apprendre à lire comme leurs p*e*res et leurs grands-p*e*res ont

appris.

«Quant aux *es*trangers, pourquo*y* veut-on que la langue franç*o*ise

fasse à leur égard ce que nulle langue ne fait ni ne doit faire à

l'égard de ceux à qui elle est *es*trangere?… Comme c'est à ceux

qui sont *es*trangers dans un pays à se conformer aux loi*x* et

aux cou*s*tumes du pays, c’est aussi à ceux qui veulent apprendre

une langue qui leur est *es*trangere à s’assujettir à ses r*e*gles

et à ses irregularit_ez_. Pourquo*y* donc changerions-nous en

cela nos usages pour les *es*trangers, qui ne changent les leurs

pour personne? et pourquo*y* ne feront-ils pas à l’égard de

no*s*tre langue ce qu’ils font à l’égard des autres et ce que nous

essayons tous les jours de faire à l’égard de celles qui nous sont

*es*trangeres?»

En proclamant, dans le domaine intellectuel, cette maxime du *chacun pour soi*, l’abbé Regnier ne pouvait pas pressentir les nécessités d’un nouvel état de la société européenne, où une certaine instruction est indispensable à tous ses membres, où les relations de peuple à peuple sont incessantes, où les langues modernes constituent une partie importante de l’éducation de la jeunesse et où le temps a besoin d’être économisé pour tant de choses à apprendre.

NICOLAS DE FRÉMONT D’ABLANCOURT. _Dialogue des lettres de

l’Alphabet, où l’usage et la grammaire parlent, fait à l’imitation

du dialogue de Lucien, intitulé, le Jugement des voyelles._ (A la

suite de la traduction françoise de Lucien, par Nicolas Perrot

d’Ablancourt, tome III, édition de 1706, in-12, p. 424.)

L’abbé Goujet, dans sa *Bibliothèque françoise*, fait un grand éloge de ce dialogue.

Les interlocuteurs sont l’USAGE et la GRAMMAIRE.

La Grammaire demande à l’Usage si elle doit produire ses lettres habillées à l’arabesque, ou à la grecque et l’italienne, ou à la gothique, ou bien simples et ramassées, et accommodées à la française.

L’USAGE répond: «A quoy bon tant de mystères? Puisque nous sommes en

France et qu’il s’agit d’un différend entre les lettres françoises,

il faut qu’elles se présentent habillées à la mode du pays.»

Chaque Lettre prend successivement la parole pour se plaindre de son sort, et de l’empiétement des unes sur les autres; mais, tout en signalant le désordre qui règne entre elles, le neveu de Perrot d’Ablancourt se montre plus résigné que son oncle. Il fait ainsi parler l’F: «Come je suis la première en fidelité, je trouve fort étrange qu’on m’ôste les cle*f*s et qu’on me veuille couper les ner*f*s; car après cela comment pourrois-je atteindre les cer*f*s à la course? Cela est bien éloigné de la promesse qu’on m’avoit faite de bannir le *Ph*, afin d’étendre les bornes de mon empire. Jusqu’ici il m’a

toujours défendu l’abord des Pro*ph*etes et des *Ph*iloso*ph*es, et il ne veut pas même que j’aspire à *Ph*ilis. Si j’avois esté aussi sévère, jamais le *v* ne se seroit mis en possession de toutes les *veuves*[175], tant recréati*v*es que rebarbati*v*es; cependant, comme j’ay veû qu’elles l’aimoient plus que moy, je lui ay cedé tout ce que j’y pouvois prétendre.»

[175] On écrivait *vefve*; c’est sous ce titre qu’est publiée la pièce de Rotrou. Mais l’*f* a disparu au singulier féminin, et l’*u* n’a pu être introduit que lors de la distinction du *v* et de l’*u*, autrement on eût écrit la *ueuue*. L’*f* a été conservé au singulier masculin.

Le P prend la parole: «Quand une longue possession ne seroit pas un juste titre, après nous avoir fait traverser tant de Terres et de Mers, débité tant d’Apo*ph*thegmes, et enrichy ce païs de tant de *Ph*rases et de Para*ph*rases, il semble qu’il y auroit de l’inhumanité à nous separer de la compagnie de *Ph*ilis et de *Ph*ilomèle, puisque nous sommes de même contrée, et que nous avons

jusqu’icy couru les mêmes avantures.

«L’USAGE. J’ordonne que l’on conserve le *Ph*, le plus qu’on pourra;

mais du reste, quand on veut s’établir en un païs, il en faut prendre

l’habit et les mœurs.»

Le Père CLAUDE BUFFIER, de la Compagnie de Jésus. _Grammaire

françoise sur un plan nouveau, avec un traité sur la prononciation

des_ E, *etc.* Paris, 1709, in-12; ibid., 1723, in-8.

Buffier, un de ces jésuites à la raison hardie et profonde, dont l’ordre célèbre auquel il appartenait a fourni tant d’exemples, après avoir constaté qu’une orthographe réformée est suivie par la moitié au moins des auteurs, cite une centaine d’ouvrages importants où elle est observée. Lui-même embrasse la réforme non pas avec enthousiasme, mais avec la conviction calme qu’elle est «le parti le plus commode, et conséquemment le plus sage.» «On peut, ajoute-t-il, et l’on doit dire que certaines langues ont une ortographe beaucoup plus embarassée et plus dificile que d’autres langues. En éfet, si une langue avoit précisément autant de caractères divers dans l’écriture que de sons diférens dans la prononciation, en sorte que chaque caractère particulier désignât toujours le même son particulier, ce seroit l’orthographe la plus commode, et, ce

semble, la plus naturèle qu’on puisse imaginer. Ainsi, plus une langue s’éloigne de cette pratique, plus son ortographe est incommode et bizare.» «Le françois, dit-il plus loin, a une ortographe des plus bizares et des plus malaisées… Une même figure de lètre désigne quelquefois cinq ou six sons divers, et un même son est désigné de sept ou huit manières différentes[176]… Il ne s’agit pas de mettre de l’étymologie dans un portrait, mais de le rendre le plus fidèle qu’il est possible.» Il s’oppose, du reste, aux réformateurs trop absolus, «attendu, dit-il, que si l’ortographe n’étoit pas conforme à l’usage, on ne connoîtroit rien aux figures ou caractéres de létres qui seroient nouveaux. C’est ce qui est arrivé à ceux qui ont voulu introduire une ortographe toute nouvèle; les autres n’y ont rien conçu, n’en ayant pas l’usage. Ainsi, quand même cette ortographe seroit au fond plus parfaite que l’ortographe établie, il seroit ridicule de s’en servir préférablement à la dernière, puisque c’est comme si l’on vouloit parler à un homme une langue qu’il n’entend pas, sous prétexte qu’elle est plus parfaite que celle qu’il entend.»

[176] Voir plus loin l’analyse de l’ouvrage de M. Raoux, à la

date de 1865.

Il propose, pour apprendre à lire plus promptement et plus exactement, de prêter aux consonnes françaises d’autres noms que ceux qui leur sont donnés par l’usage et qui soient plus conformes aux sons qu’elles expriment dans leur liaison avec les voyelles. «Ainsi, au lieu de dire *éfe, éme, ixe*, etc., on feroit mieux de les appeler simplement *fe, me, xe*, dont l’*e* seroit muet,» *etc.*

Il analyse les diverses modifications que prend le son *e*. Il voudrait que *l* ou *ll* mouillé fût figuré par un signe particulier, le λ. Il remplace les signes binaires *eu, ou, ch, gn*, par *ω, ö, χ, ñ*.

L'*y* lui paraît une forme introduite par les copistes pour figurer *ij* ou le double *i*. L'*y*, dit-il, n'est presque plus d'usage en notre langue que dans les trois ou quatre occasions suivantes: *yeux, yvoire, yvre*[177].

[177] On écrit *ivre, ivoire*, et on a maintenu seulement l'*y*

dans *yeux*.

Voici dans quelle mesure il se montre réformateur: il écrit *ortographe, atacher, létre* (de *litera*), *suposé, indiférent, dificulté, netement, ofrir, oposé, voyéle, néte, comode, naturéle, prométre, sience, soufrir, nouvèle, anciéne, etimologie, afirme, consone, nazal, bizare*; il écrit même *silabe*.

* PIERRE PANEL. *Le Tableau de l'Ortographe françoise.* Hambourg,

1710, in-8.

Je n'ai pas vu cet ouvrage, cité par Goujet comme ayant trait à la réforme.

DE GRIMAREST. _Éclaircissemens sur les principes de la langue

françoise._ Paris, 1712, in-12.

«Je tiens, nous dit-il, à l'égard de l'orthographe, entre les anciens et les modernes.» Aussi les modifications qu'il propose sont-elle modérées. Il répond ainsi à ceux qui voudraient conserver les *s* étymologiques: «Tous les mots où l'on peut supprimer l'*s* viennent-ils du latin? Et d'ailleurs, ou l'on sait le latin ou on ne le sait pas. S'ils le savent, sera-ce cette lettre supprimée qui les empêchera de reconnoître que *répondre* vient de *respondere*, *hôte* de *hospes*? Si le lecteur ignore la langue latine, que lui importe?....» Il se plaint avec toute raison de ceux qui, de son temps, mettaient des *y* partout.

Le désordre et l'incertitude de l'orthographe offraient jusqu'au commencement du dix-huitième siècle de graves inconvénients pour la détermination si importante des noms propres. Ainsi, malgré de patientes investigations, nous ignorons encore la véritable prononciation du nom de famille d'un des plus célèbres imprimeurs de Lyon, écrit tantôt *Rouille, Rouillé, Roville*. Grimarest cite un écrivain, Touville, inscrivant son nom sur trois écriteaux aux faces de sa maison, tous trois orthographiés différemment: *Touuille, Toville, Tovville*.

Le P. GILLES VAUDELIN, augustin réformé. _Nouvelle Maniere d'ecrire

comme on parle en France._ Paris, Jean Cot et Jean-Baptiste

Lamesle, 1713, in-12.—_Instruction chrétienne mise en ortografe

naturelle, pour faciliter au peuple la lecture de la science du

salut._ Paris, 1715, in-12.

Le bon père augustin, frappé de l’utilité de rendre la langue française accessible aux classes qui n’ont pas de loisirs, a cru résoudre le problème en créant un alphabet phonétique, composé de 13 voyelles et de 16 consonnes. Un trait, nommé aujourd’hui *diacritique*, distingue les valeurs différentes d’une même lettre. Il a ainsi un système de représentation nouveau et plus logique pour les sons *a, an, ai, é, in, i, e, o, on, eu, un, ou, u*. Les consonnes *c, g, h, j, n, l, r, z, s, d, t, v, f, p, b, m*, n’ont subi aucune modification quant à la forme, sauf que *h* a changé de valeur et représente *ch*. S’il n’est pas arrivé à la classification *organique* des consonnes, qui est une des conquêtes de la philologie moderne, on voit qu’il y tend. Son écriture occupe notablement moins d’espace que la nôtre, et elle figure mieux les sons.

Mais son système a le même défaut que ceux de ses devanciers, c’est-à-dire d’être impraticable, particulièrement à ceux mêmes auxquels il le destine, les femmes, les enfants, les pauvres. Cette addition de traits diacritiques est trop compliquée pour eux et retarde l’essor de l’écriture des personnes instruites, écriture qui doit toujours pouvoir être cursive pour satisfaire aux besoins qui lui ont donné naissance.

* NICOLAS DUPONT, avocat au parlement, bailli du duché de

Châtillon-sur-Loing. _Examen critique du traité d’Ortographe de

M. l’abbé Regnier Desmarais, Secrétaire perpétuel de l’Académie

françoise, avec les principes fondamentaux de l’art d’ecrire._

Paris, 1713, in-12.

«Il y a dans ce livre, dit l’abbé Goujet (t. I, p. 113), des

remarques et des réflexions dont on peut profiter, et que M. l’abbé

Regnier n’auroit peutêtre pas dû négliger. On ne pourroit pas

cependant conseiller d’adopter son systême: il ne differe en rien

pour le fond de celui du pere Vaudelin. Je crois aussi qu’il eût été

bien embarrassé de prouver ce qu’il avance, que les Grecs et les

Latins avoient une ortographe réguliere, telle qu’il se l’imagine.

Étoit-il à portée d’en juger, puisqu’actuellement nous ne savons

nullement quelle étoit la véritable prononciation du grec et du latin

dans le bel usage de ces deux langues?»

L’abbé G. (Girard, de l’Académie française en 1744). _L’Ortografe

française sàns équivoques et dàns sés principes naturels: ou l’art

d’écrire notre langue selon lés loix de la raison et de l’usage,

d’une manière aisée pour lés dames, comode pour lés étrangérs,

instructive pour lés provinciaux et nécessaire pour exprimer et

distinguer toutes lés diférances de la prononciacion._ Paris,

Pierre Giffart, 1716, in-12.

L’abbé Girard, comme nous l’avons vu plus haut, p. 139, est un réformateur modéré et un esprit raisonnable. Malheureusement il n’a pas vu que son système d’accentuation ajoute aux difficultés et aux lenteurs de l’écriture au lieu de les écarter.

«On pourrait bien se tromper, dit-il (p. 23), en croyant que ç’a

toujours été par dés raisons d’étimologie qu’on a introduit dàns

le français tant de lettres inutiles et équivoques. Non, il ne

faut pas croire que nos pères aient été d’assez mauvais gout que

de mettre à plaisir toutes cés lettres oiseuses et embarassantes

dàns leur ortografe; ni qu’ils aient poussé la bizarrerie jusqu’à

vouloir écrire leur propre langue tout diférammànt qu’ils ne la

parloient, précisémànt pour conserver la mémoire dés emprunts qu’ils

faisoient dans une autre langue pour enrichir la leur; ni qu’ils

aient pansé comme quelques grammairiens, qui sont ravis de trouver

et de conserver dàns le français toutes lés lettres qui sont dàns le

latin, sàns se mettre en peine de l’incomodité qu’elles y causent,

ni de la mauvaise grace dont elles y figurent. Nos pères n’ont

assurémànt point pansé à tous cés petits raisonemans: ils se sont

servis dés lettres pour le besoin, et si leur ortografe aproche plus

du latin, c’est que leur manière de parler n’en étoit pàs si éloignée

qu’en est la nôtre. Ainsi, je suis persuadé que ce n’a point été

l’étimologie, mais la prononciacion de cés tams là qui a introduit

toutes cés lettres, qui sont devenues inutiles, lorsqu’on s’est avisé

de faire dés changemans dans la prononciacion, car une grande partie

de nos mots se prononçoient autrefois comme ils s’écrivent aujourdui.

Desorte que ce seroit toujours écrire comme on écrivoit que d’écrire

comme on prononce.»

Après avoir ainsi donné un exemple de l’écriture du P. Girard, il me reste à en expliquer les détails. L’auteur reconnaît trois sortes d’*a*: l’*a* bref ou ordinaire, comme dans *parure, amour, canon*; l’*a* long, marqué de l’accent circonflexe, comme dans *pâté, pâques, mâtin*, et l’*a* adverbe, marqué par un accent grave, comme dans ces mots *à Rome, là, au delà, promptemànt*. Il est regrettable que le docte jésuite n’ait pas admis la distinction des voyelles nasales de l’abbé Dangeau, qui lui eût fourni une simplification orthographique plus rationnelle que l’accent grave placé sur cet *àn*. Il écrit *complimant, contant, agrémant, parant, acçant, tams, example, tample*, réservant la forme *ent* pour la troisième personne du pluriel des verbes: *ils chantent*.

Il écrit *Anglais, Hollandais, Français*, au lieu de *Anglois, Hollandois, François*; *connaitre, paraitre*, au lieu de *connoître, paroître*. S’il conserve *oi* aux imparfaits, c’est par pur amour de la paix et parce que «ce seroit plûtot témérité que courage de vouloir l’en déloger.»

Il n’admet la simplification du double *c* que dans quelques mots, comme *acorder, acoucher*, mais il restitue à cette lettre sa place phonétique dans les mots où *t* se prononce *c*. Il écrit donc: *caucion, créacion, prononciacion, Gracien, quocien, inicier, primacie*. Mais, par esprit d’accommodement, il conserve le *t* dans ces mots: *action, distinction, perfection, examption, exception*, où il est précédé d’une *c* ou d’un *p*. Il bannit un *c* dans les mots *sçavoir, sçavant, sciance, scène, contract, sainct*.

Pour remédier à l’incertitude de prononciation du *ch*, il le conserve seulement dans les mots *charité, cheminée, chose*, etc., et le remplace par le *k* dans ceux où il est dur au lieu d’être aspiré. Il écrit donc *kiromancie* et *arkiépiscopal*.

Il serait trop long d’analyser ici le chapitre que l’auteur consacre à la lettre *e* et les articles de plusieurs autres lettres. Je noterai cependant son opinion sur la lettre *f* et le *ph*. Il conserve le *ph* dans les noms propres transcrits du grec: *Phaéton, Philippe, Phocas, Céphale*; il l’admet également au mot *philosophe*, où il croit qu’il sied à merveille, «par le respect que nous devons avoir pour les sages de la Grèce,» ainsi que dans les mots où il est précédé d’un *m*, comme *triompher, nimphe, simphonie*. Partout ailleurs l’*f* lui suffit: exempl.: *fantaisie, fanatique, ortografe, profane*.

Il regrette qu’on n’ait pas inventé encore une cédille pour distinguer le *g* doux dans *agir, généreux, obligeant, geolier, gageure*, du *g* dur, dans les mots *languir, guéridon, Goliath, guide*.

Quant à l’*h*, il ne lui reconnaît pas d’utilité dans les mots *crétien, cronique, rétorique, rûme, auteur, téatre, téologie, aujourdui*. Il la maintient au commencement des syllabes où

elle est d’usage, comme dans *homme, honête, hureux* (sic) [178], *dehors, souhait, haine*, «avec cependant une petite marque de distinction dans lés occasions où elle est fortemànt aspirée. Cette marque sera un point placé dans le çantre de cette lettre.»

[178] Telle était la prononciation de la triphthongue *eur* dans

quelques parties de la France, et particulièrement en Normandie.

Voltaire se l’est permise dans ces vers:

Il voit les murs d’Anet bâtis aux bords de l’Eure,

Lui-même en ordonna la superbe structure.

Lorsque la voyelle *i* est suivie d’un *l* mouillé, il l’écrit avec un tréma, ex.: *coquïlle, fïlle, sïllon, péril, babïl, gentïl*, ce qui nous indique, par parenthèse, que ces trois derniers mots, surtout le dernier, se prononçaient en 1716 autrement qu’aujourd’hui.

Il supprime l’*œ* dans ces mots *sœur, bœuf, vœux*, qu’il écrit par un *e* simple: *seur, beuf, veux*.

Il enlève le *p* dans *temps, baptême, ptisane, corps, niepce*, qu’il orthographie *tams, batême, tisane, corps, nièce*; mais il le garde dans le nombre *sept*.

Il conserve à la lettre *q* son *u*, qu’il appelle *servile*, mais il distingue par un point supérieur[‡] cet *u* lorsqu’il se fait

entendre, comme *ou* devant *a*: *aqūatique, éqūateur, qūadrature* et comme *u* devant *e* et *i*, dans *qūesteur, Qūintilien, Qūinquagésime*.

[‡] Point supérieur représenté ici comme dans l'original: ū.

Quand le *r* ne se prononce pas à la fin des mots, il marque d'un accent aigu l'*e* qui le précède: *singuliér, milliér, particuliér*.

La suppression de l'*s* dans les mots *connoistre, maistre, naistre, gouster*, lui fournit l'occasion d'une observation assez ingénieuse. Le digramme ou signe binaire *ai* (qu'il appelle *diftongue*), étant long de sa nature, il est inutile d'employer l'accent circonflexe, et l'on doit écrire simplement *conaitre, maitre, naitre, gouter*.

Il réclame une cédille sous le *x* dans les mots *éxamen, éxil, éxample*, où cette lettre se prononce comme *gz*.

Il exclut l'emploi de l'*y* dans les mots *mistique, sistème, hipotèque, sintaxe, sinode, piramide, hipocrite*, et même dans ceux-ci: *Baïeux, Maïence*.

Le petit traité de l'abbé Girard fournit matière à une foule d'autres remarques intéressantes.

Plan d'une ortographe suivie, pour les imprimeurs. (Dans les

Mémoires de Trévoux, août 1719.)

«L’ortographe françoise étant fort incertaine, à cause de l’usage

différent des auteurs, qui en ce point se contrarient les uns les

autres et souvent se contrarient eux-mêmes, il est bon, pour tirer

les imprimeurs d’embarras, de leur fournir, comme ils l’ont souvent

demandé, des régles auxquelles ils puissent s’attacher, pour garder

dans l’ortographe la commodité et l’uniformité convenable et dont

ils puissent rendre raison, quand ils ne seront pas obligez par les

auteurs d’en user autrement. Ces reflexions ne seront point d’un

moindre usage pour les etrangers qui sont encore plus embarrassez sur

ce point que nos imprimeurs.»

Ces réformes, très-sages, ont presque toutes été acceptées. Elles consistent:

1º Dans la suppression de l’*s* dans des mots de ce genre: _j’ai

esté, qu’il fust, les forests_, que l’auteur écrit _été, fût,

forêts_.

2º Dans l’emploi de l’accent circonflexe pour remplacer l’*s*

supprimée dans ces mots: *tâcher, fête, aprête*.

3º «Par la raison de l’usage le plus étendu et le plus commode, on

supprimera encore toutes les consones doubles qui ne se prononcent

point; ainsi on n’imprimera point _infidellité, appeller,

pardonnera_, mais *infidelité, apeler, pardonera*, parce qu’on ne

prononce qu’une *l* dans les deux premiers et qu’une *n* dans le

dernier. Il faut cependant excepter les mots fort courts, et qui

n’ont qu’une sillabe, par exemple, *elle, donne, comme* (l’*e* muet

n’est pas ici consideré). Il faut excepter ces monosillabes, parce

que l’usage n’a point encore accoutumé les yeux à voir écrire _ele,

done, come_: or, il ne faut jamais choquer manifestement l’usage.»

4º Il faut supprimer l’*y* partout, excepté en deux ou trois mots

où l’usage l’exige; comme quand *y* fait seul un mot: je vous *y*

trouve, *etc.*

5º Il faut distinguer dans les syllabes finales les *e* aigus, dans

assés (sic), *placés*, des *è* qui se prononcent ouverts: _accès,

progrès_, *etc.*

6º Il faut supprimer l’*e* dans *rendeu, conceu, aperceu*, qu’il faut

écrire *rendu, conçu, aperçu*.

7º Il ne faut employer le tréma que dans le cas où il y a

véritablement diérèse.

8º Il faut marquer d’un accent aigu tous les *e* qui ne sont pas

muets, comme *bonté, dégénéré, néteté* (sic).

On voit que, dès l’année qui suivait la publication de la seconde édition du Dictionnaire de l’Académie, on introduisait dans les imprimeries l’usage qui a prévalu en grande partie vingt-un ans plus tard dans la troisième.

* *Méthode du sieur* PIERRE PY-POULAIN DE LAUNAY, _ou l’Art

d’apprendre à lire le François et le Latin, et l’Ortographe, par

un nouveau système si aisé qu’on y fait plus de progrès en trois

mois qu’en trois ans par la maniere ordinaire_. Paris, 1719,

in-12.—PIERRE PY-POULAIN DE LAUNAY, fils du précédent. _Le même

ouvrage corrigé, perfectionné, et augmenté considerablement:

avec des réflexions sur le système du bureau Typographique, et un

nouveau système d’ortographe._ Paris, 1741, in-12.

Je n’ai pu encore voir ce petit ouvrage. Goujet en parle ainsi:

«Ceux qui en ont profité sont loüables. Il est certain qu’en

réformant quelques idées de cet auteur et en en perfectionnant

quelques autres, son ouvrage ne pourroit être que très-utile aux

commençans, pour la prononciation surtout et pour l’ortographe. Quand

il présenta sa méthode en 1713 à M. l’abbé Bignon, ce savant, après

l’avoir examinée, y trouva de fort grands avantages et applaudit

au zéle et aux vûës de l’auteur….. L’abbé d’Orsanne, chanoine de

l’église de Paris et directeur des petites écoles de cette ville, lui

donna aussi son suffrage, et l’expérience a montré depuis que l’on

pouvoit s’en servir avec beaucoup d’utilité.

«Je ne sçai, au reste, sur quoi le sieur Py-Poulain s’est fondé,

lorsqu’il a dit que le célèbre Jean du Vergier de Hauranne, abbé

de Saint-Cyran, avoit eu sur ce sujet les mêmes idées que lui, et

lorsqu’il fait entendre que ce ne sont proprement que les idées

de cet abbé qu’il développe. Je ne connois aucun ouvrage de M. de

Saint-Cyran sur la grammaire. Je sçai seulement qu’il avoit toujours

eu d’excellentes vûës pour l’éducation de la jeunesse et qu’il les

communiqua à ceux qui se chargerent de son tems de la conduite des

écoles qui ont été connuës sous le nom d’écoles de Port-Royal.»

L. PIERRE DE LONGUE. _Principes de l’ortographe françoise, ou

réflexions utiles à toutes les personnes qui aiment à écrire

correctement._ Paris, 1725, in-12.

Dans ce traité, très-estimable, où sont discutés les principes de l’orthographe française, l’auteur donne l’exemple des améliorations qu’on y peut apporter. La manière dont son texte est écrit peut en faire juger dès le début.

«Les homes ne peuvent se contenter dans leurs recherches. Ils

voudroient trouver la perfection dans tous les arts, la vérité dans

toutes les siences, le souverain bien partout, dans les vertus, les

vices même; cette agitation continuelle de l’ame ne prouve-t-elle pas

l’immortalité?

«L’ortographe est donc l’art d’écrire correctement et conformément

aux lois que l’usage établit. Suivant cette définition générale,

cette sience s’étendroit plus loin qu’on ne le croit. Elle

comprendroit la LOGIQUE, la RÉTORIQUE, toutes les connoissances qui

contribuënt à nous faire bien parler, et conséquemment à nous faire

bien écrire.»

Il écrit *silabe, persone, tiran, rebeles, raisonement, stile, pouroient, Egiptien, hieroglifes, atentifs, amphase, voyèle, ocasion, atention*[179], *soufert, dificulté, batu, consone, bibliotèque, acoutumer, suputer, chifre, honète*, *etc.*

[179] Bossuet, plus logique, écrivait _atantion, atantat,

atantif, atantivement_.

Ch. IRÉNÉE CASTEL, abbé de SAINT-PIERRE, membre de l’Académie

française. *Discours pour perfectioner l’Ortografe.* (Dans les

Mémoires de Trévoux, février 1724, et dans le _Journal des

Savans_, avril 1725.)—_Projet pour perfectionner l’ortografe des

langues d’Europe._ Paris, Briasson, 1730, in-8 de 266 pp. et 1 f.

Dans son ardent amour de l’humanité, dans son zèle pour le rapprochement intellectuel des peuples de notre continent, le bon abbé de Saint-Pierre conçut, près d’un siècle avant Volney, le plan d’une écriture et d’une orthographe applicables à divers peuples de l’Europe. Il ne lui fut pas donné comme à son successeur de trouver le moyen d’approprier l’alphabet latin aux langues de l’Asie dites sémitiques. L’étude comparée des idiomes était à peine ébauchée au commencement du siècle passé. L’ouvrage d’Irénée Castel, faible dans la conception des moyens de représentation phonétique, n’en renferme pas moins des vues ingénieuses et des aperçus qui révèlent la sagacité de l’observateur. Il m’est impossible de figurer ici son orthographe, parce que, pour déshabituer l’œil de son lecteur des formes traditionnelles, il écrit alternativement les mots par les différentes lettres qui peuvent en figurer le son. Ce procédé, qu’il considère comme un acheminement à la réforme, est chez lui un système.

«Quel est le but de l’art de l’ortografe, se demande-t-il, de cet

art si beau et si précieux, avec lequel nous pouvons faire entendre

nos sons articulés, c’est-à-dire nos paroles, et par conséquent nos

pensées à ceux qui vivent ou qui vivront et à qui nous ne pouvons

parler? Quelle est la fin de cet art avec le secours duquel nos yeux

nous servent d’oreilles et notre main nous sert de langue, de voix,

d’articulation, en un mot de prononciation? Quel est le but de cet

art qu’un de nos poëtes nous peint si élégamment en deux vers:

C’est de Tyr[180] que nous vient cet art ingénieux

De peindre la parole et de parler aux yeux.

«_Le but de cet art, c’est certainement d’exprimer exactement et sans

laisser aucun doute, par un petit nombre de figures simples, faciles

à former et à distinguer, tous les mots dont les hommes se servent en

parlant._»

[180] La science moderne a démontré, contrairement au témoignage

de la plupart des historiens de l’antiquité, et à l’aide de

monuments irrécusables, que l’alphabet n’avait pas été inventé

par les Phéniciens, et que ceux-ci l’avaient reçu de Babylone

ou de Ninive. (_Voir_ Noël des Vergers, _l’Étrurie et les

Étrusques_, t. III, Appendice sur l’histoire de l’écriture.)

Partant de cette juste définition, l’auteur remarque avec beaucoup de raison qu’il y a un grand inconvénient à conserver dans les langues des lettres qui ne se prononcent pas: si l’enfant, par exemple, s’est accoutumé à prononcer *abbé* comme s’il n’y avait qu’un seul *b*, arrivé à l’étude du latin, il prononcera, en vertu de la logique naturelle de l’esprit, *abas*, au lieu de *abbas*, en italien *abate* au lieu de *abbate*; en même temps, en français, s’il s’est habitué à lire *effet* comme s’il y avait *éfet*, il lira *effrayé*, comme s’il y avait *éfrayé*.

Cette observation est très-judicieuse, et j’ai signalé plus haut, ainsi que l’a si bien fait M. Littré (voir p. 164), l’action de l’écriture sur la prononciation, qu’elle altère à la longue.

Dans son *Discours pour perfectioner l’ortografe* l’auteur envisage historiquement les vicissitudes de l’écriture française: «Si dans l’origine, dit-il, on a prononcé le mot *sentir* comme on prononce en latin *sentire*, on a dû écrire ce

mot comme on le prononçoit, par *e*, mais nous devons aujourd’hui l’écrire comme nous le prononçons.»

Il croit que la langue était beaucoup moins riche trois ou quatre cents ans auparavant, mais que l’orthographe de cette époque était beaucoup meilleure que la nôtre, c’est-à-dire qu’elle ressemblait beaucoup plus à la manière de prononcer alors en usage.

Il recherche les causes des dissidences orthographiques: «Si dans

notre ortographe les François avoient suivi peu à peu et exactement

les changemens qui arrivoient peu à peu dans la prononciation de

quelques mots, notre ortografe d’aujourd’hui seroit bien moins

imparfaite; mais, sans y faire de réflexion, nous avons continué à

écrire les mêmes mots de la même manière que nos aïeux, sans songer

qu’ils les prononçoient d’une manière très différente de celle dont

nous les prononçons.»

Il a connu, dit-il, des vieillards qui prononçaient je *courois* comme une *couroye*. La prononciation a changé, ne serait-il pas raisonnable de changer également l’écriture? Mais on

ne peut le faire que par degrés. L’auteur développe cette dernière proposition avec beaucoup de force et de raison.

Il y a cinquante ou soixante ans, ajoute-t-il, on a commencé à changer quelque chose dans l’écriture de peur qu’elle ne ressemblât presque plus à la fin à celle d’aujourd’hui. Plusieurs ont même ôté depuis quelques lettres que l’on avait gardées uniquement pour faire connaître les origines: ils ont écrit *sience, aprendre, filosofe, saint* et non *sainct*; ils ont ainsi en diverses occasions retranché certaines lettres qui ne se prononçaient plus ou ne s’étaient jamais prononcées.

«Dès que l’on veut bien écouter la raison contre la mauvaise coûtume,

on sent que ces premiers novateurs sur l’ortografe ont déjà rendu

un grand service à notre langue *d’écriture* en tâchant de la faire

insensiblement ressembler davantage à notre *langue de prononciation*.

«Rien ne se perfectione sans nouveauté, et il est de la nature des

ouvrages humains de pouvoir toûjours se perfectionner.»

Il résume ainsi les cinq sources de la corruption présente et de la corruption future de l’orthographe et les cinq inconvénients auxquels il se propose de remédier:

«1º Négligence à suivre dans l’orthografe les changemens qui arrivent

dans la prononciation;

«2º Négligence à inventer autant de figures qu’il y a de sons et

d’articulations connues;

«3º Négligence à donner quelques marques aux lettres quand on les

employait à quelque autre fonction qu’à leur fonction ordinaire;

«4º Négligence à marquer dans chaque mot les lettres qui ne s’y

prononcent plus;

«5º Négligence à marquer les voyelles longues.»

Malheureusement, l’abbé de Saint-Pierre, n’ayant pas réfléchi aux nécessités de l’écriture courante et de la typographie, a eu recours pour fixer la valeur des lettres, et comme moyen transitoire, à un système de petits traits

placés audessus ou audessous de la ligne et dont la complication devait rendre sa réforme impraticable.

MAURICE JACQUIER. _Méthode très-facile pour apprendre l’ortographe

à ceux ou celles qui n’ont pas étudié le latin, et utile aux

personnes qui ont la connoissance des belles lettres._ Paris,

1725, in-8. La quatrième et la cinquième édition de cet ouvrage

parurent sous ce titre: _La méthode pour étudier et pour enseigner

l’ortographe et la langue françoise, mise à la portée de toutes

sortes de personnes de l’un et de l’autre sexe._ Paris, 1740, pet.

in-8; La Haye et Francfort, Jean van Duren, 1742, pet. in-8 de 400

pp. (Elles diffèrent des précédentes par la méthode d’enseignement

et ont été augmentées d’une table en forme de dictionnaire.) Une

autre cinquième édition sensiblement modifiée parut sous ce titre:

_Méthode pour aprendre l’ortographe et la langue françoise par

principes._ Cinquième édition, la seule dont on puisse se servir

utilement. Paris, 1751, in-8 de 2 ff. et 332 pp.

La méthode de l’auteur, établie sur le son, sur les principes et sur l’usage, échappe à toute analyse. Il se prononce fortement contre le maintien des lettres étymologiques dans les mots dérivés du grec. Ce n’est du reste qu’un livre d’enseignement de l’orthographe d’usage.

CHENEAU, sieur DU MARSAIS. _Des Tropes ou des diférens sens dans

lesquels on peut prendre un même mot dans une même langue._

Troisième édition. Paris, Prault, 1775, in-12 de XXII-362 pp. et 4

ff. (La première édition est de 1730.)

Le célèbre auteur des *Tropes* s’exprime ainsi:

«La prononciation, c’est un *usage*; l’écriture, c’est un *art*.

Tout art a sa fin et ses principes, et nous sommes en droit de

représenter, à propos de l’écriture, qu’on ne suit pas les principes

de l’art, qu’on n’en remplit pas la fin, et qu’on ne prend pas les

moyens propres pour arriver à cette fin.

«Il est évident que notre alphabet est défectueux, en ce qu’il

n’a pas autant de caractères que nous avons de sons dans notre

prononciation. Ainsi, ce que nos pères firent autrefois, quand ils

voulurent établir l’art d’écrire, nous sommes en droit de le faire

aujourd’hui pour perfectionner ce même art, et nous pouvons inventer

un alphabet qui rectifie tout ce que l’ancien a de défectueux.

«L’écriture n’a été inventée que pour indiquer la prononciation;

elle ne doit que peindre la parole, qui est son original; elle ne

doit pas en doubler les traits, ni lui en donner qu’elle n’a pas,

ni s’obstiner à la peindre à présent telle qu’elle était il y a

plusieurs siècles.»

D’Alembert énonce ainsi son opinion sur l’ouvrage de Du Marsais: «Tout mérite d’être lu dans le *Traité des tropes*, jusqu’à l’*errata*; il contient des réflexions sur notre orthographe, sur ses bizarreries, ses inconséquences et ses variations. On voit dans ces réflexions un écrivain judicieux, également éloigné de respecter superstitieusement l’usage et de le heurter en tout par une réforme impraticable.» (_Éloge de Du Marsais_, dans le t. VII de l’_Encyclopédie_.)

Voici cet errata dont parle d’Alembert[181]:

[181] Je crois que l’errata dont il est question ne se trouve

que dans cette édition que je possède. On a eu grand tort de la

supprimer dans les éditions postérieures.

«Je ne crois pas qu’il y ait de fautes typographiques dans cet

ouvrage par l’atention des imprimeurs, ou, s’il y en a, elles ne

sont pas bien considérables. Cependant, come il n’y a point encore

en France de manière uniforme d’orthographier, je ne doute pas que

chacun, selon ses préjugés, ne trouve ici un grand nombre de fautes.

«Mais, 1º mon cher lecteur, avez-vous jamais médité sur

l’orthographe? Si vous n’avez point fait de réflexions sérieuses sur

cette partie de la Grammaire, si vous n’avez qu’une orthographe de

hazard et d’habitude, permettez-moi de vous prier de ne point vous

arêter à la manière dont ce livre est orthographié, vous vous y

acoutumerez insensiblement.

«2º Êtes-vous partisan de ce qu’on apèle anciène orthographe? Prenez

donc la peine de mettre des lettres doubles qui ne se prononcent

point, dans tous les mots que vous trouverez écrits sans ces doubles

lettres. Ainsi, quoique selon vos principes il faille avoir égard à

l’étymologie en écrivant, et que tous nos anciens auteurs, tels que

Villehardouin, plus proches des sources que nous, écrivissent home de

homo, persone de *persona*, honeur de *honor*, doner de *donare*,

naturèle de *naturalis*, etc., cependant ajoutez un *m* à *home* et

doublez les autres consones, malgré l’étymologie et la prononciation,

et donez le nom de novateurs à ceux qui suivent l’anciène pratique.

«Ils vous diront peutêtre que les lettres sont des signes, que tout

signe doit signifier quelque chose, qu’ainsi une lettre double qui ne

marque ni l’étymologie ni la prononciation d’un mot est un signe qui

ne signifie rien, n’importe: ajoutez-les toujours, satisfaites vos

yeux, je ne veux rien qui vous blesse, et pourvu que vous vous doniez

la peine d’entrer dans le sens de mes paroles, vous pouvez faire tout

ce qu’il vous plaira des signes qui servent à l’exprimer.

«Vous me direz peutêtre que je me suis écarté de l’usage présent:

mais je vous suplie d’observer:

«1. Que je n’ai aucune manière d’écrire qui me soit particulière

et qui ne soit autorisée par l’exemple de plusieurs auteurs de

réputation.

«2. Le P. Bufier prétend même que le grand nombre des auteurs suit

aujourd’hui la nouvèle orthographe, c’est-à-dire qu’on ne suit plus

exactement l’anciène. *J’ai trouvé la nouvèle orthographe*, dit-il

(Grammaire françoise, p. 388), _dans plus des deux tiers des livres

qui s’impriment depuis dix ans_. Le P. Bufier nome les auteurs de ces

livres. Le P. Sanadon ajoute que depuis la suputation du P. Bufier

le nombre des partisans de la nouvèle orthographe _s’est beaucoup

augmenté et s’augmente encore tous les jours_ [_Poësies d’Horace_,

préface, p. XVII[182]]. Ainsi, mon cher lecteur, je conviens que je

m’éloigne de votre usage; mais, selon le P. Bufier et le P. Sanadon,

je me conforme à l’usage le plus suivi.

«3. Êtes-vous partisan de la nouvèle orthographe? vous trouverez ici

à réformer.

«Le parti de l’anciène orthographe et celui de la nouvèle se

subdivisent en bien des branches: de quelque côté que vous soyez,

retranchez ou ajoutez toutes les lettres qu’il vous plaira, et ne me

condânez qu’après que vous aurez vu mes raisons dans mon _Traité de

l’ortographe_ (sic).»

[182] Le P. Sanadon a suivi une orthographe simplifiée dans

l’édition qu’il a donnée de sa traduction d’Horace, et j’ai le

droit de le faire figurer parmi les réformateurs.

_La Bibliotèque des enfans, ou les premiers elemens des letres,

contenant le sistême du Bureau tipografique, etc., à l’usage de Mgr

le Dauphin et des augustes enfans de France._ Paris, Pierre Simon,

1733, 4 vol. in-4.

Dans cet important ouvrage, la pratique est unie à la théorie, puisqu’il est entièrement imprimé dans le système d’écriture très-simplifié mis au jour par le Bureau typographique. L’alphabet n’y est en rien altéré. On voit que le succès obtenu dans l’enseignement de la jeunesse fut remarquable, car il est consigné dans les actes déposés au greffe de la juridiction de M. le chantre de l’Église de Paris, où on lit:

«Nous, après avoir entendu l’auteur et vu les enfants travailler

audit bureau, aïant examiné le tout avec exactitude, avons jugé

ledit système très ingénieus, fort propre à avancer la jeunesse

sans la dégouter et très capable d’oter les epines qui se trouvent,

surtout en aprenant aux enfans les premiers elemens. C’est pourquoi

nous estimons et croyons que monsieur le chantre peut permettre la

pratique de ce sistème et l’exercice du Bureau tipographique dans les

écoles de sa juridiction et exhorter les maistres à le pratiquer,

etc.»

On peut juger de ce système d’orthographe dès le début du livre, que je crois rédigé par Dumas, fondateur du Bureau typographique:

«Bien des gens s’imaginent que de comancer deus ou trois ans plus

tot ou plus tard, cela ne sauroit guere influer ni en bien ni en mal

dans le reste de la vie, et qu’enfin l’education tardive peut mener

également à la perfection. C’est là un préjugé que l’ignorance ét la

coutume paroissent n’avoir déjà que trop autorizé; car le dégout de

la plupart des écoliers ne vient peut être pas moins d’une education

tardive que d’un défaut de disposition aus lètres. Je pense donc

qu’il seroit utile que l’enfant pût lire presque aussitot qu’il sait

parlér: cela lui doneroit plus de facilité dans tous ses exercices.

La diference d’un enfant qui lit à trois ans ét de celui qui à peine

lit à sèt doit être contée pour beaucoup dans la suite des études.

Il y a tant de choses à aprendre qu’on ne sauroit comancer trop

tôt.» L’auteur cite à ce propos l’exemple du Tasse: il apprenait la

grammaire à trois ans, et avec un tel succès que son père l’envoya au

collége des jésuites à quatre ans.

L’auteur donne des exemples de la multiplicité des manières dont l’enfant est contraint de figurer un même son:

Son AN.

an, (_annus_) | *ean*, Jean

anc, franc | *em*, empire

and, quand | *emp*, exempte

ang, rang | *emps*, temps

ham, Ham | *empt*, exempt

han, hanter | *en*, ennui

ans, dans | *end*, il rend

ant, tant | *ens*, sens

ants, enfants | *ent*, dent

aen, Caen | *han*, Rohan

aon, Laon | *hen*, Henri

Son IN.

en, rien | *in*, vin

ens, biens | *inct*, instinct

ent, il vient | *ingt*, vingt

ein, sein | *ingts*, quatrevingts

eing, seing | *inq*, cinq

eint, feint | *ins*, tu vins

aim, faim | *int*, il prévint

ain, vain | *ym*, lymphe

ainc, il vainc | *yn*, lynx

aint, saint | *eim*, Reims

ains, bains | *ain*, craindre

im, guimpe |

Ce précieux ouvrage contient le germe de nombreuses améliorations des méthodes d’enseignement de la langue.

_Le Précepteur, c’est-à-dire huit traités, savoir une grammaire

francèse, une ortografe francèse_, etc., 1750, in-4 (pp. 1-132).

L’auteur de ce livre destiné à l’instruction de la jeunesse se prononce pour l’orthographe conforme à la prononciation, et il conseille de s’avancer progressivement dans cette voie par des réformes partielles.

«Autrefois, dit-il (p. 33), la prononciation des mots et l’ortografe

étoient conformes; la prononciation a changé, elle est devenuë plus

douce et plus polie: l’ortografe est presque demeurée dans le même

état; il faut donc l’ajuster à la prononciation peu à peu autant

qu’il sera possible.»

Et plus loin (p. 55):

«On perfectionne tous les jours les sciences et les ars: pourquoi

s’obstine-t-on à ne vouloir pas perfectionner l’ortografe francèse,

qui est si nécessaire, si utile et si en usage? Tout le monde reçoit

avidement toutes les modes nouvelles de s’abiller, de se meubler,

de bâtir, d’agir, quoique mauvaises et embarassantes: pourquoi

refuse-t-on de recevoir une nouvelle manière d’écrire plus raisonable

et plus avantageuse que la vielle?»

Dans les *Règles particulières de l’ortografe francèse*, il s’attache au système proposé par Richelet, qu’il appelle *le chef des réformateurs de l’ortografe*, qui *consulte plutôt la prononciation que l’étimologie*.

A ce propos, il dit:

«Quant une coutume est mauvaise, pernicieuse, il faut la quitter,

quoique cela soit difficile, parce que cette coutume est un abus;

c’est là une maxime reçue de tous les omes.»

Il supprime les lettres doubles qu’on ne prononce pas; p. ex.: *acabler, épé, aler, arèt*.

Les consonnes finales muettes; p. ex.: *blan, canar*.

Il omet l’*e* devant l’*a*; p. ex.: *bau, Jan*, et *o* devant *eu*; p. ex.: *euf, euvre*.

Il retranche l’*r* final de tous les noms terminés en *er* et *ier*, sauf les verbes et les mots dont l’*r* final se lie au mot suivant commençant par une voyelle; p. ex.: *charbonié, premier ome*.

Il supprime à tort le *s* devant le *c*; p. ex.: *acendant*; il abandonne aussi le *h* étymologique et le trait d’union.

DE WAILLY. _Principes généraux et particuliers de la langue

française, avèc les moyéns de simplifier notre orthographe,

des remarques sur les lètres, la prononciation, la prosodie,

la ponctùation, l’orthographe et un abrégé de la versification

française._ Paris, 1754, in-12; 7e édit., ibid., J. Barbou, 1773,

in-12 de 600 pp. (Souvent réimprimé.)—_De l’Orthographe._ Paris,

1771, in-12.—_L’Orthographe des dames, ou l’orthographe fondée sur

la bonne prononciation, démontrée la seule raisonnable, par une

société de dames_ (sans nom d’auteur). Paris, Mérigot le jeune,

1782, in-12 de VIII et 360 pp.

Dans le petit traité anonyme de l’_Orthographe des dames_, de Wailly embrasse de la manière la plus nette toutes les parties de la réforme. Voici l’analyse de quelques-unes des critiques qu’il adresse à l’écriture de son temps.

«II. *Dans un grand nombre de mots*, dit-il, _on double les consonnes

contre l’étymologie et la prononciation_.»

Ex. *Candela*, chandelle; *scala*, échelle; *tutela*, tutelle;

particula, parcelle; *crudelis*, cruelle; *mortalis*, mortelle;

donare, donner, donneur, s’adonner; *nominare*, nommer, surnommer,

dénommer; *butyrum*, beurre; *batuere*, battre.

Au contraire, à cause de l’étymologie, on écrit: égale d’_æqualis_,

capitale de *capitalis*, vile de *vilis*, subtile de *subtilis*,

puérile de *puerilis*, crédule de *credulus*, érysipèle

d’_erysipelas_, parallèle de *parallelus*.

«III. _Dans les dérivés de ces mots, on se conforme à l’étymologie et

à la prononciation._»

«IV. _Le sentiment des grammairiens qui disent que si l’on redouble

la consonne, c’est pour avertir que la voyelle précédente est brève,

nous paroît faux, inutile, déraisonnable._»

«1º Cette opinion est fausse, puisque nous avons beaucoup de syllabes

longues, quoique la voyelle soit suivie d’une double consonne:

ex., *flamme, manne, condamne, barre, terre, squirre* (sic),

bataille, raille, baillon (sic), *basse*, que je *donnasse*, que je

promisse, que je *lusse*, il *cesse*, *etc.*

«2º Elle est inutile, puisque nous avons un très-grand nombre

de syllabes brèves, quoique la voyelle ne soit pas suivie d’une

consonne redoublée: _arabe, syllabe, robe, préface, audace,

façade, carafe, rigole, ridicule, capitaine, phénomene, Rome,

pape_, *etc.*

«3º Elle est déraisonnable. La réduplication des consonnes auroit

dû plutôt servir à allonger les syllabes. C’est ainsi que la

réduplication des voyelles étoit autrefois un signe de longueur. On

écrivoit *aage, beeler, roole*; on employoit aussi l’*s* pour le

même usage: *asne, feste, épistre, apostre, fluste*. On écrit avec

l’accent long *âge, bêler, rôle, âne, fête, épître, apôtre, flûte*.

Nous espérons, Messieurs (ajoutent les dames), qu’en faveur de la

prononciation et de l’uniformité, vous supprimerez de même une des

deux consonnes, puisque la règle qui prescrivoit la réduplication est

fausse, inutile, déraisonnable.

«Dans le latin, toute voyelle suivie d’une consonne redoublée est

longue: ainsi la syllabe *fe*, qui est brève dans *fero, aufero*,

devient longue dans *ferre, auferre*, etc.»

Wailly demande que l’on emploie exclusivement l’accent circonflexe à marquer la longueur des syllabes. On écrirait donc la *tête* et il *tète*, la *pâte* et la *pate*, *occasionel*, il *occasione*, la *prune*, il *débute*, il *plaît*, il *paît*. Toute voyelle non accentuée du circonflexe serait réputée brève. Il faut lire tout cet excellent chapitre dans l’ouvrage même.

«V. *Dans une grande quantité d’autres mots, l’étymologie*, OU

VRAIE OU PRÉTENDUE, _fait employer les lettres en dépit de la

prononciation_.»

«VI. _La prononciation, à son tour, fait supprimer, malgré

l’étymologie, plusieurs lettres d’une autre foule de mots._

«Pour plaire à l’étymologie, on écrivoit autrefois: _saoul, saouler,

saoulard, abbaisser, abboyer, abbréger; conflict, contract,

sainct, défunct; adjouster, advocat, aggrandir, aggréger; eschole,

méchanique, patriarchal, paschal, cognoistre, prognostiquer, aultre,

aulne, faulcon, poulmon, soulphre, mammelle, convent, asnon,

chastiment, espier, estre, chrestien, apostre_, *etc.* On écrivoit

aussi _aage, beeler, roole, campaigne, gaigner, reigle, vuide,

vuider_, *etc.* Aujourd'hui l'Académie et les meilleurs auteurs suivent

pour ces mots et une infinité d'autres les lois de la prononciation;

ils en ôtent les voyelles et les consonnes qui ne s'y prononcent

plus… En un mot, il n'y a pas une lettre dans l'alphabet que l'on

n'ait supprimée d'un très-grand nombre de mots, parce qu'on ne les y

prononce plus.»

«VII. _Dans les mêmes mots, l'étymologie fait conserver une lettre

malgré la prononciation, et à son tour la prononciation en fait

retrancher une ou plusieurs autres, malgré l’étymologie._»

L’auteur, après avoir établi sa proposition par de nombreuses preuves, demande qu’on écrive d’une manière uniforme: *apeler*, j’*apèle*, tu *apèles*, il *apèle*, nous *apelons*, vous *apelez*, ils *apèlent*; je *jète*, etc.; nous *prenons*, vous *prenez*, ils *prènent*; nous *tenons*, ils *tiènent*; *étincèlemant, chancèlemant, renouvèlemant, démantèlemant, décèlemant, chancelier, chancèlerie, gabeleur, gabèle*, *etc.*

«Pourquoi, après avoir écrit avec une seule *r* _courir, coureur,

coureuse, chariage, charier, chariot_, etc., en met-on deux dans

courrier, courriere, charretée, charrette, charroi, charron, etc.?

«VIII. _Après avoir écrit un grand nombre de mots d’une maniere

conforme à l’étymologie et à la prononciation, vous en écrivez une

très-grande quantité d’autres analogues à ceux-ci d’une maniere

contraire à l’étymologie, à la prononciation ou à l’analogie._»

L’auteur appuie cette assertion d’un grand nombre d’exemples et il demande que, selon la raison et l’uniformité, on écrive: *èle est cruèle*, la *dentèle*, la *voyèle, come, home* ou *ome, courone, couroner, persone, actioner* ou *accioner, diccionêre, abandoner, personel, sérure*, il *poura, alouète, amulète, barète, sote, sotise*, *etc.*

«IX. _Sans que la prononciation l’exige, vous écrivez d’une maniere

différente des mots dérivés les uns des autres._»

Suivent les exemples: d’un côté, *abatage, abatis, abatant*; de l’autre, *abattement, abatteur, abattre, abattures*, *etc.*

«X. _Vous orthographiez d’autres mots de la même façon, quoique la

prononciation exige qu’ils soient écrits différemment._»

Je citerai entre autres exemples: *août, aoûté, femme* et *femmelette, innocent* et *innover, année* et *annuité, solennel, solennité*.

«XIV. _Votre orthographe actuelle n’a presque point de regle qui

n’ait ses exceptions, exceptions qui ont elles-mêmes les leurs._

«Une regle de votre orthographe dit que pour former du masculin le

féminin dans les adjectifs qui se terminent par une consonne, on

ajoûte au féminin un *e* muet.»

EXCEPTION. Les adjectifs en _el, ol, ul, eil, an, ien, on, at,

et, ot_, etc., doublent la consonne finale. Ex.: _cruel, cruelle,

mortel, mortelle_ (malgré le latin *crudelis, mortalis*), _fol,

folle_ (quoique l'Académie écrive *folie, folichon, folâtre*); _nul,

nulle_; *paysan, paysanne* (malgré le latin *paganus*); _parisien,

parisienne_ (malgré *parisinus*); *bon, bonne* (malgré *bonus* et

bonifier); *net, nette* (malgré *nitidus*); *sujet, sujette*

(malgré *subjectus* et *sujétion*).

EXCEPTION DE L'EXCEPTION. *Océan* fait *océane*; _mahométan,

mahométane; espagnol, espagnole; délicat, délicate; nacarat,

nacarate; complet, complète; discret, discrète; bigot, bigote; dévot,

dévote; brut, brute_, *etc.* Quel inconvénient y auroit-il, ajoutent

les dames, d’écrire, sans doubler la consonne, _cruèle, mortèle,

fidèle, fole, mole, nule, péisane, anciène, parisiène, bone, barone,

boufone, nète, nèteté, nètemant, nétoiier, nètoîmant, cadète,

sujète_, etc.[183]?

[183] Il eût été plus simple de remplacer par l’*è* la double

consonne dans les mots *cruelle, mortelle*, comme on le fait dans

fidèle, mais c’est pour ne pas choquer trop subitement les

habitudes que je n’ai pas cru devoir proposer ce changement.

Autre règle. «Les adjectifs en *aux*, en *eux*, et en *oux*, changent

au féminin *x* en *se* ou en *sse* ou en *ce*: _faux, fausse;

généreux, généreuse; jaloux, jalouse; roux, rousse; doux, douce_.

Ne seroit-il pas plus naturel, plus conforme à la prononciation et

à l’analogie, de terminer ces adjectifs par un *s*: FAUS, _fausse,

faussemant, faussêre, fausser, fausseté_; GÉNÉREUS, *généreuse*,

etc.; JALOUS, *jalouse, jalousie, jalouser*; ROUS, _rousse,

roussâtre, rousseur, roussir_; DOUS, _dousse, dousseur, doussemant,

adoussi_, etc.? Ces derniers mots ainsi écrits suivroient l’analogie

des autres.

«Par la même raison, la CROIS donneroit _croiser, croisète,

croisillon, croisade_; la POIS, *poisser, empoisser*; la PAIS,

paisible, etc., ou la PÊS, *pêsible*, etc.»

L’auteur étudie ensuite les substantifs terminés au singulier en *au, eau, eu, œu, ieu* et *ou*, et conclut à ce qu’on introduise partout au pluriel l’*s* au lieu de l’*x*. Ex.: les *maus*, les *feus*, les *caillous*, les *chevaus* sont *égaus, aus travaus*.

Il aborde ensuite l’anomalie dont M. Léger Noel faisait de nos jours le sujet de ses recherches: les substantifs ou adjectifs masculins en *al, el, il, ol, ul*, comparés aux autres également masculins en *ale, ele, ile, ole, ule*, ou *alle, ille, olle, ulle*. «Comment se tirer, disent à ce propos les dames qu’il met en cause, d’un pareil labyrinthe? Comment pouvoir se rappeler qu’ici il ne faut point d’*e* muet, que là il en faut un, que dans tel mot il faut deux *l* et que dans d’autres il

n’en faut qu’une? Se trouve-t-il bien des François qui puissent dire véritablement: je connois les noms masculins terminés en *al, ale, alle; el, ele, elle; il, ile, ille; ol, ole, olle; ul, ule, ulle*?»

Suit un ample travail sur l’accentuation orthographique dans lequel Wailly émet des idées et préconise des procédés semblables à ceux de Beauzée. (Voir plus loin, p. 296).

Le docte académicien se prononce (p. 113) pour la simplification orthographique des mots tirés du grec. Il propose: *anbroisie, anfigouri, ancolie, anquiloglosse, anquilose, antelmintique, antologie, arcaïsme*.

Il cite comme exemples de la difficulté de la prononciation à la lecture par suite de la bizarrerie orthographique les phrases suivantes:

«_La citrouille étoit bien_ aoûtée; *on l’a donnée aux* aoûterons _à

la fin du mois d’_août_; ils l’ont mangée dans une_ encoignure _avec

des_ oisons, *des* poissons *et des* oignons _qu’ils ont pris dans

un_ coin *de l’*oignoniere.

«_Un_ anachorete *vint avec un* catéchumène chercher _M.

l’_archevêque *ou son* archidiacre *au palais* archiépiscopal.»

«_La biche a_ faonné *auprès de la* Saône_; nous avons pris son_

faon *qui avoit été mordu d'un* taon, *pendant que nous jouïons au*

pharaon.»

«Tranquille *avec sa* béquille, *il entra dans la* ville *avec sa*

fille, *qui perça une* anguille *avec son* aiguille.»

Heureusement pour les lecteurs, de Wailly a pris la peine de figurer à l'aide de son orthographe la prononciation de tous ces mots, sans quoi plus d'un détracteur de sa réforme eût pu, je le crains, hésiter pour quelques-uns d'entre eux en les lisant à haute voix.

Dans la seconde partie de ce traité si précieux et si rare, de Wailly a placé, à l'imitation de Godard, un discours des lettres sur les difficultés et les imperfections de l'orthographe actuelle. Chacune de nos lettres y prend tour à tour la parole pour exposer, avec autant de clarté que de raison, les vices d'emploi auxquels on l'a assujettie. Les phonographes postérieurs, Domergue, Marle, Féline, M. Raoux, s'ils eussent connu cette mine si riche de matériaux, n'auraient eu qu'à copier. Wailly me semble même plus complet qu'aucun d'eux.

Je m'aperçois au discours de la lettre G que Wailly a remarqué avant moi l'utilité que l'on pourrait tirer de l'emploi du g surmonté d'un point; seulement, il veut le faire servir au remplacement du *j* et du *g* doux, tandis que je propose seulement de s'en servir au lieu du *ge* ou *g* doux. Il écrit donc *ġaloux, ġardin, gouġon, gaġure, ġôlier,*

ġustice[184]. Il distingue deux formes de l'*s*, l'*s* longue pour celle qui a le son ordinaire et l'*s* courte dans les mots où elle peut avoir le son du *z*.

[184] La nouvelle forme du g [‡], *g*, accueillie maintenant par

la typographie moderne, rend l'application plus facile qu'elle ne

l'était du temps de de Vailly. Cette forme se rapproche en effet

beaucoup plus du *j* que celle du g .

[‡] Nous représentons ici par g le g typographique classique

utilisé partout ailleurs dans le texte original.

La troisième et dernière partie est la mise en application de la réforme ainsi préconisée au nom du sexe féminin. Je crois devoir en reproduire ici l'exposition *fac-simile*:

«_Pratique de l'Ortografe fondée ſur la bone prononciation._

«Juſqu'ici, Méſieurs, nous nous ſomes fet èder pour nous conformer

à l'Ortografe actúele; mês, come nous avons, à ce qu'il nous

ſanble, démontré de la maniere la plus ſanſible, qu’èle êt plène de

bisâreries é de contradiccions; qu’èle change continuèlemant ſans

principes é ſans uniformité; que les Diccionnêres é les Auteurs

ne ſont d’acord preſque ſur aucun point; qu’èle êt dépourvue de

regles fixes; que, de votre propre aveu, il nous êt moralement

impoſſible de la ſuivre; nous alons désormês ortografier ſuivant

la réforme que nous desirons. Nous ſuivrons ſurtout les lois de la

bone prononciacion, comme le ſeul guide rêsonable an cete matiere,

ou, ce qui reviént au même, come le seul qui ſoit véritablemant à la

portée de tout le monde. Inſi nous ſuprimerons les lètres qui ne se

prononcent ġamês. Partout où nous antandrons le ſon de l’*a*, nous

anploîrons un *a*. Partout où l’oreille nous indiquera le son de

l’*e*, nous ferons usage de l’*e*, au lieu des _æ, œ, ai, eai, ei,

oi, eoi_ qu’on anploie ſouvant pour l’*e*.

Nous subſtitûrons l'*i* francês à l'*y* grec; le *f* au *ph*; le *ci*

au *ſi* qui sone come *çi*; le *ġ* ponctué au *j*; les *ġa, ġo, ġu*

aus *gea, geo, geu*. Nous anploîrons le *qu* avant l'*e* et l'*i*

seulemant; avant les autres lètres nous ferons usaġe du *c*. (Voyez

au diſcours de la lètre *Q* une excepcion pour les terminêsons des

verbes an *quer*.) La longue *ſ* aura toujours le ſon siflant, antre

deux voiıelles: *paraſol, préſéance, reſantir, préſantir*, *etc.* On

anploîra l'*s* courte dans les mots où èle a ou peut avoir le ſon

du *z*. Le *z* ne ſ'anploîra qu'au comancemant des mots, à la fin

d'_aſſez, chez, nez, rez de chauſée_, é des segondes perſones dans

les verbes, *vous portez, lisez, estimez*. Nous ne ponctûrons point

l'*i* qui, précédé d'une voiıele, marque un mouıllé fort avec la

lètre *l*, *le travaıl*, *le conseıl*, *le senouıl*; ou un

mouıllé fèble, *párén*, *camàıeu*, *péiıons*, *voiıons*. Nous

substitûrons l'*s* à l'*x* qui a le son de l'*s*, *aus animaus*; _le

chois étet douteus_. Vous aurez, Mésieurs, la bonté de vous rapeler

que dans touts ces chanġemants nous ne fesons guère que suivre vos

traces, ou les exanples que vous nous avez donés, é garder partout

une marche uniforme.

«REMARQUE. Come, dans l’usage actúel, le *c* a toujours le ſon de

ce ou de l’*s* ſiflante, avant l’*e* ou l’*i*, on poûra continuer

d’écrire *Cicéron, ceci*, etc., sans cédiller le *c*. On n’anploîra

le *ç* cédillé avant *e* ou *i*, que dans les livres deſtinés pour

aprandre à lire. On n’anploîra de même, si l’on veut, le *ġ* ponctué

que dans les mots où, avant *a, o, u*, il doit avoir le son de *j*:

on écrira *gaġer, gaġa, gaġant, gaġons, gaġure*, *etc.* Dans l’usage

actuel, l’*s* courte a toujours le son siflant au commancemant du

mot; insi on poûra, come à l’ordinêre, fêre usage indifféramant de

l’*s* courte ou de l’*ſ* longue au comancement des mots. On voit

par là que nos changemants dans quelques lètres de l’Alfabet, se

réduisent presque à rien.

«Nous ſavons bién qu’on ſe révolte au ſeul mot d’innovacion; mês

notre proġet, nous pouvons le dire, êt le fruit d’un long travail é

d’une expériance réfléchie. Nous vous l’adrèſons, Méſieurs; éıez la

bonté de l’examiner é d’an peser ſans préġuġé les avantaġes é les

inconvéniants. Ne nous ġuġez qu’aprês un mûr examèn.

«S’il êt des chanġemants qui ne ſoient pas actuèlemant admiſſibles,

vous ne les ferez pas encor; mês vous poûrez an trouver d’autres

qu’il ſera fort util d’adopter.

«Nous eſpérons, par exanple, que l’utilité é votre zêle à faciliter

l’aquisicion des conêsances, vous porteront à fêre, come nous, usage

du *ġ* ponctúé, de l’_ı_ ſans point; à diſtinguer l’*s* forte de

l’*s* adoucie. C’êt insi qu’on a mis en usaġe le *ç* cédillé, le

j é le *v*, au lieu de l’*i* é de l’*u*; l’*i* francês, au lieu

de l’*y* grèc, dans *lui, moi, loi, Roi*, é une infinité d’autres

mots. C’êt inſi qu’on anploie les lètres maġuſcules au comancement

des frases, des noms propres, *etc.* C’êt inſi qu’on a invanté les

acçants, le tréma, l’apoſtrofe, le tret d’union, les guillemets, les

diférantes marques de ponctúacion, *etc.*

«Nous atandons bién, Méſieurs, que votre vue ſera d’abord un peu

choquée de notre ortografe: nous vous demandons pour èle la même

paciance que vous avez en lisant des livres ortografiés ſuivant

l’anciène ortografe. A peine an avez-vous lu vint pages, que vos

ieux ſ’i abituent. La même chose vous arivera par raport à la nôtre;

dégnez an fêre l’éſè. Vous voudrez bién vous souvenir que notre but

êt de faciliter an même tans l’ortagrafe é la prononciacion.

«Notre réforme vous parêtra, Méſieurs, fort étandue; vous an

adopterez ce que vous ġuġerez à propos. Nous aurions pu nous

contanter des remarques que nous avions fètes dans les deus premieres

parties; mês des perſones dont nous reſpectons baucoup les lumieres

nous ont représanté que ce ſeroit lêſer notre ouvrage inparfet,

que de n’i pas aġouter la pratique. Vous avez, nous ont dit ces

perſones, exposé d’une maniere três-sansible les défauts inonbrables

de l’ortografe actúele; vous avez fet voir le peu d’acord, les

inutilités, les contradiccions même qui regnent dans les diférantes

parties de cet édifice: il faut actuèlemant faire voir comant, avèc

les mêmes matériaus, on pouret le reconſtruire à moins de frês, é

d’une manière auſſi comode que ſolide.»

_Grammaire générale et raisonnée, contenant les fondemens de l’art

de parler, expliqués d’une maniere claire et naturelle; les raisons

de ce qui est commun à toutes les langues, et des principales

différences qui s’y rencontrent; et plusieurs remarques nouvelles

sur la langue françoise. Nouvelle édition.—Réflexions sur les

fondemens de l’art de parler pour servir d’éclaircissemens et de

supplément à la Grammaire générale, recueillies par M. l’abbé

Fromant._ Paris, Prault fils, 1756, 2 vol. pet. in-8 de 6 ff., 224

pp. et 2 ff., et de XLVIII et 291 pp. (Réimprimée plusieurs fois

depuis.)

Ce traité, connu sous le nom de *Grammaire de Port-Royal*, et dont il est déjà parlé page 226, est enrichi dans cette édition des excellentes remarques de Duclos, secrétaire perpétuel de l’Académie française[185].

[185] Duclos avait déjà donné une édition de cette grammaire en

1754, in-12.

Ce livre si remarquable, et dont le temps n’a pas encore altéré la valeur, contient dans son texte quelques idées de réforme justes bien qu’un peu timides. Après avoir constaté l’utilité, dans certains cas, d’une orthographe fondée sur l’étymologie, MM. de Port-Royal ajoutent: «Voilà ce qu’on peut apporter pour excuser la diversité qui se trouve entre la prononciation et l’écriture; mais cela n’empêche pas qu’il n’y en ait plusieurs qui se sont faites sans raison et par la seule corruption qui s’est glissée dans les langues. Car c’est un abus d’avoir donné, par exemple, au *c* la prononciation de l’*s* avant l’*e* et l’*i*; d’avoir prononcé autrement le *g* devant ces deux mêmes voyelles que devant les autres; d’avoir adouci l’*s* entre deux voyelles; d’avoir donné aussi au *t* le son de l’*s* avant l’*i* suivi d’une autre voyelle, comme *gratia, actio, action*.....

«Tout ce que l’on pourroit faire de plus raisonnable seroit de

retrancher les lettres qui ne servent de rien ni à la prononciation,

ni au sens, ni à l’analogie des langues, comme on a déjà commencé de

faire; et conservant celles qui sont utiles, y mettre des petites

marques qui fissent voir qu’elles ne se prononcent point, ou qui

fissent connoître les diverses prononciations d’une même lettre.

Un point audedans ou audessous de la lettre pourroit servir pour

le premier usage, comme *temps*. Le *c* a déjà sa cédille, dont on

pourroit se servir devant l'*e* et devant l'*i*, aussi bien que

devant les autres voyelles. Le *g* dont la queue ne seroit pas toute

formée pourroit marquer le son qu'il a devant l'*e* et devant l'*i*.

Ce qui ne soit dit que pour exemple.»

Duclos, aussi bon grammairien que Du Marsais, et philosophe comme lui, mais encore plus hardi, a inauguré sa réforme orthographique dans ses remarques jointes en petit caractère à cette édition de la grammaire. Voici le passage où il explique lui-même ses idées:

«Je croi devoir a cète ocasion rendre conte au lecteur de la

diférence qu'il a pu remarquer entre l'ortografe du texte et cèle des

remarques. J'ai suivi l'usage dans le texte, parce que je n'ai pas le

droit d'y rien changer; mais dans les remarques j'ai un peu anticipé

la réforme vers laquèle l'usage même tend de jour en jour. Je me suis

borné au retranchement des lètres doubles qui ne se prononcent point.

J’ai substitué des *f* et des *t* simples aus *ph* et aus *th*:

l’usage le fera sans doute un jour partout, comme il a déjà fait

dans *fantaisie, fantôme, frénésie, trône, trésor* et dans quantité

d’autres mots.

«Si je fais quelques autres légers changemens, c’est toujours pour

raprocher les lètres de leur destination et de leur valeur.

«Je n’ai pas cru devoir toucher aux fausses combinaisons de voyèles,

tèles que les *ai, ei, oi*, etc., pour ne pas trop éfaroucher les

ieus. Je n’ai donc pas écrit *conêtre* au lieu de *conoître*,

francès au lieu de *françois*, *jamès* au lieu de *jamais*, *frèn*

au lieu de *frein*, *pène* au lieu de *peine*, ce qui seroit pourtant

plus naturel. Je n’ai rien changé a la manière d’écrire les nasales,

quelque déraisonable que notre ortografe soit sur cet article. En

éfet, les nasales n’ayant point de caractères simples qui en soient

les signes, on a u recours a la combinaison d’une voyèle avec *m*

ou *n*; mais on auroit au moins du employer pour chaque nasale la

voyèle avec laquèle èle a le plus de raport; se servir, par exemple,

de l’*an* pour l’*a* nasal, de l’*en* pour l’*e* nasal. Cète nasale

se trouve trois fois dans *entendement*, sans qu’il y en ait une

seule écrite avec l’*a* et quoiqu’il fut plus simple d’écrire

antandemant. L’*e* nasal est presque toujours écrit par _i, ai,

ei_: *fin, pain, frein*, etc., au lieu d’y employer un *e*. Je ne

manquerois pas de bonnes raisons pour autoriser les changemens que

j’ai faits et que je ferois encore, mais le préjugé n’admet pas la

raison.»

Il ajoute ailleurs: «On peut entreprendre de corriger l’usage de

l’orthographe, du moins par degrés et non pas en le heurtant de

front, quoique la raison en eut le droit; mais la raison même s’en

interdit l’exercice trop éclatant, parce qu’en matière d’usage, ce

n’est que par des ménagemens qu’on parvient au succès.»

DOUCHET, avocat au Parlement et ancien professeur royal en

langue latine. _Principes généraux et raisonnés de l’orthographe

françoise, avec des remarques sur la prononciation._ Paris, P.-F.

Didot, 1762, in-8 de XVI et 176 pp.

Douchet est un écrivain de mérite. Après la mort de Du Marsais, il fut chargé, de concert avec Beauzée, de la continuation des articles de la partie grammaticale de l’Encyclopédie.

Ses remarques, nouvelles à l’époque où il les écrivait, sont pour la plupart acquises aujourd’hui à la grammaire. Tel est son chapitre sur les caractères prosodiques. J’en extrairai cependant un passage dans lequel il propose une solution à l’imperfection qu’offre notre orthographe dans le redoublement des consonnes.

«L’*e* muet n’indique, dit-il, qu’une certaine quantité de nos

voyelles longues (ex. j’_emploierai_); l’accent circonflexe ne fait

connoître que celles qui étoient autrefois suivies d’un *s*, ou que

l’on redoubloit pour en marquer la longueur (_tempête_, au lieu de

tempeste, *rôle* au lieu de *roole*); il en reste encore un grand

nombre, ou qui sont sans marque distinctive (_vase, bise, rose,

ruse_), ou qui sont suivies d’une consonne redoublée, qui est la

marque des voyelles brèves, autre vice encore plus considérable,

comme dans les mots *tasse, manne, flamme, fosse, professe*, *etc.*

C’est une autre espèce d’imperfection dans notre orthographe. Il

seroit aisé de parer à ces inconvénients: ce seroit, ou de marquer

ces voyelles longues par un trait horizontal, ou d’étendre encore

ici l’usage de l’accent circonflexe. Par ce moyen, toutes les

équivoques seroient levées, toutes les voyelles longues seroient

fixées et déterminées, et la quantité, cette partie si importante

de la prosodie, seroit indiquée d’une manière simple, précise, et

régulière: on pourroit même alors la trouver et l’apprendre par

l’écriture.

«Un autre avantage qui en résulteroit encore, c’est que la

réduplication des consonnes, ce système si vague, si forcé, si

rempli d’exceptions, que l’on prétend que nos pères ont imaginé pour

indiquer les voyelles brèves[186], deviendroit absolument inutile,

parce que toutes les voyelles longues étant décidées, on n’auroit

plus besoin d’un autre signe pour désigner les brèves: elles seroient

suffisamment distinguées par la raison qu’elles n’auroient point la

marque des longues. A l’égard des communes, c’est-à dire des voyelles

qui sont longues ou brèves à volonté, ou elles n’auroient point de

signe distinctif, ou on leur appliqueroit la marque usitée en grec

et en latin. On pourroit ainsi supprimer la consonne que l’on n’a

introduite que pour avertir que la voyelle précédente est brève. On

ne la laisseroit subsister que dans les mots où elle est nécessaire,

quand il faut la redoubler dans la prononciation, comme dans _inné,

erreur, illustre, immense_, etc.»

[186] Voir plus haut l’analyse de la Grammaire de Regnier Des

Marais, p. 251, et celle de l’_Orthographe des dames_, de de

Wailly, p. 276.

Douchet propose, après Port-Royal et d’autres grammairiens, l’emploi du *t* cédille dans les substantifs *portions, rations*, etc., comme signe de distinction d’avec les verbes *portions, rations*.

Dans le chapitre III, *des Caractères étymologiques*, l’auteur

s’occupe des variations du *ph*, du *ch* et de l’esprit rude (*h*)

en français. «Ces variations sont une nouvelle source de difficultés

pour notre orthographe. De ces doubles caractères, le *ch* est celui

qui cause le plus d’embarras dans notre langue: nonseulement il

varie dans l’écriture, il varie encore dans la prononciation. On le

prononce à la françoise dans *chérubin, chirurgien, Archimède*, et

il a la valeur du *k* dans *orchestre, chiromancie, Archélaüs*. De

là ces incertitudes sur la prononciation de certains mots, tels que

Chersonese, Acheron, où les uns prononcent le *ch* comme dans

chérubin et les autres comme dans *orchestre*. On pourroit encore

aisément obvier à ces difficultés. On laisseroit subsister le *c*

dans tous les mots où l’usage l’a introduit à la place du *ch*, comme

dans *carte, corde, colere*, etc., on supprimeroit le *ch* dans les

autres mots où il s’articule comme le *k*, et on le remplacerait par

cette figure. Ainsi l’on écriroit _orkestre, Arkélaüs, kiromancie,

kirographaire_.»

(L’abbé CHERRIER). _Equivoques et bizareries de l’orthographe

françoise, avec les moiiens d’y remédier._ Paris, Gueffier fils,

1766, in-12 de 3 ff., XVIII et 155 pp.

L’auteur, après avoir exposé les raisons qui militent en faveur d’une réforme et les causes qui ont fait échouer les tentatives antérieures à la sienne, établit ainsi les changements qu’il croit devoir opérer:

«Plusieurs ont estimé qu’il falloit entendre ces marques proposées

dans la Grammaire de P. R. de celles qui sont déjà usitées sur

certaines lettres, ensorte qu’il ne s’agiroit que de les adapter

à d’autres: et c’est le sentiment que j’ai cru devoir suivre.

C’est-pourquoi je propose, par exemple, d’après un habile académicien

(le P. Girard), de mettre une cédille, ou petite *c* renversé, sous

le *t* ramoli, come on en a mis une avec succès sous le *c* pour

le radoucir. J’ai emprunté des bons grammairiens toutes les idées

qu’ils ont fournies dans ce gout. Je les ai etendues ou j’y ai

ajouté les mièn̈es, et quoique ces petites marques soient purement

arbitraires dans leur origine, j’ai observé qu’une fois etablies,

elles doivent ordinairement, et autant qu’il est possible, avoir un

même effet partout où on les applique. Par exemple, l’_accent grave_

sert à distinguer les *è* ouverts: aussi l’ai-je mis sur la voiièle

composée ou fausse diphthongue *ai* quand elle se prononce en ouvrant

fort la bouche. Au contraire, l’_accent aigu_ sert à faire conoître

les *é* fermés; aussi l’ai-je emploiié sur cette voiièle-composée

ai, lorsqu’elle se prononce en fermant un peu la bouche. Le *point*

accompagne toujours l’*i* et je l’ai placé sur les *i* et sous les

l qui sonent presque come des *i*. J’ai eté plus embarassé pour

l’*x*, parce qu’il n’est pas facile de rendre ses marques surajoutées

analogues à toutes les différentes articulations de cette consone:

c’est-pourquoi j’ai pris le parti de la borner à son ancien usage,

savoir de ne l’emploiier que quand elle s’articule come *cs* ou *gz*,

en y mettant néanmoins encore quelque différence.»

L’auteur met un point audessous de l’*h* aspiré: un *ḥéros*, un point au *ch* qu’il appelle gras: un *arcḥiduc*. L’*s* radoucie est marquée par une cédille: *batiṣer*. L’*l* mouillée par un point: *fiḷḷe*. Il supprime la consonne finale muette à *bari*l, *cheni*l, *couti*l, *fusi*l, *outi*l, *persi*l, *saou*l, *sourci*l.

_Ortografe des dames pour aprandre a ècrire et a lire corectemant

en tres peu de tems._ A Nancy, chez Hæner, 1766, in-12 de 72 pp.

L’auteur anonyme de cet opuscule, qu’il ne faut pas confondre avec l’intéressant travail de Wailly, publié en 1782 sous le même titre (voir plus haut, p. 276), ne me paraît pas avoir apporté de solutions nouvelles au difficile problème de l’écriture phonétique. Son orthographe se rapproche sur beaucoup de points de celle qu’a préconisée soixante ans plus tard M. Marle.

Manière d’étudier les langues. Paris, Saillant, 1768, in-12.

L’auteur de cet ouvrage est un esprit sage, et les méthodes qu’il indique se rapprochent de celles de Locke.

Quant à l’orthographe, il s’exprime ainsi:

«Nous avons des regles générales pour l’orthographe; mais la plupart

sont si obscures, si compliquées, et modifiées par tant d’exceptions,

qu’il est difficile aux jeunes gens de les retenir. D’ailleurs, il ne

suffit pas, pour l’orthographe usuelle dont nous parlons, de pouvoir

en examiner les regles, mais bien de trouver la manière d’écrire les

mots correctement: la rapidité de l’écriture ne donne pas le loisir

de faire cet examen. Il faut qu’avec le mot la manière de l’écrire se

présente sur-le-champ à l’esprit, sans aucune réflexion.

«On emploie communément une méthode meilleure; on fait copier des

livres imprimés, et l’attention qu’on donne, en copiant, à chacune

des lettres dont le mot est composé le grave plus profondément à

l’esprit.….

«Les mots, tels qu’on les a lus, restent gravés dans la mémoire;

lorsque dans la suite on les emploie en écrivant, on les copie sur

cette image.»

L’exposition de ce système, que d’autres ont également proposé, prouve que les difficultés de l’orthographe sont telles qu’il faut apprendre à connaître les mots par leur configuration, comme pour la LANGUE CHINOISE.

_De l’orthographe, ou des moyens simples et raisonnés de diminuer

les imperfections de notre orthographe, de la rendre beaucoup plus

aisée, etc., pour servir de supplément aus différentes éditions de

la Grammaire française de M. de Wailly._ Paris, Barbou, 1771, in-12.

Dans cet écrit fort sage, l’auteur constate la nécessité d’améliorer successivement l’orthographe et de la simplifier. Il se refuse à l’introduction de lettres nouvelles, comme l’ont fait des réformateurs trop hardis, qu’il traite de *ridicules*. Mais nous ne tirons pas, selon lui, de nos accents tout l’usage que nous pourrions en obtenir. Il désire surtout le retranchement de toute lettre double sans valeur phonique. «Les personnes, dit-il, qui voient ces lètres sans valeur sont arêtées dans leur lecture, parce que dans certains mots on les prononce, tandis que dans d’autres semblables, èles n’ont aucun son. Cète bisarerie de notre orthographe est cause qu’il n’y a peutêtre pas deux ouvrages qui soient partout orthographiés de même. Cette variété fait perdre beaucoup de tems aux compositeurs dans les imprimeries, aux gens de lètres qui font imprimer leurs ouvrages; en un mot, à tous ceux qui veulent orthographier et prononcer correctement la langue française.

«Cette orthographe que nous apelons nouvèle était,» selon une

judicieuse remarque de l’auteur, «celle de nos plus anciens

écrivains, de presque tous les auteurs des XIe et XIIe siècles.»

_Le grand vocabulaire françois, par une Société de gens de

lettres._ Paris, Panckoucke, 1772, 30 volumes in-4.

Ce dictionnaire contient un grand article sur l’ORTHOGRAPHE, où est exposé «l’emploi vicieux que l’on fait de chaque signe en le comparant avec celui que la

raison voudrait qu’on en fît pour que l’écriture cessât d’être une image équivoque ou ridicule de la parole.»

Mais comme les modifications indiquées sont pareilles à celles que Girard, Duclos, Wailly, Beauzée et autres réformateurs modérés avaient déjà proposées, et que les raisons pour rapprocher l’écriture de la prononciation, bien qu’exposées avec conviction et énergie, sont similaires, je me borne à ce passage:

«C’est certainement une opiniâtreté bizarre que de s’obstiner à

écrire un mot selon son étimologie pour avertir ensuite qu’on doit le

prononcer autrement qu’il ne s’écrit[187].»

[187] «Au reste nous indiquons partout dans le cours du _Grand

Vocabulaire_, l’orthographe avec laquelle on a coutume d’écrire

aujourd’hui les mots, et celle qu’on devroit y substituer.»

VIARD. _Les vrais principes de la lecture, de l’orthographe et de

la prononciation françoises, de feu M. Viard, revus et augmentés

par M. Luneau de Boisgermain._ Paris, Delalain, 1773, 2 part. en

1 vol. in-8 de VI et 104 pp. et de 111 pp. (Il y eut des éditions

antérieures à celle-ci, puisque Luneau se plaint, dans un avis au

lecteur, des contrefaçons de ce livre faites à Bordeaux, Avignon,

etc., et il cite une édition des *Principes* faite à Bouillon en

1764, chez Foissy.)

Cet ouvrage n’est point un traité d’orthographe, mais une réforme de l’enseignement de la lecture fondée sur la nouvelle épellation des lettres, *be, ce, de, fe*, etc., et sur l’épellation des consonnes qui se suivent.

J.-B. ROCHE. _Entretiens sur l’orthographe françoise et autres

objets analogues._ Nantes, veuve Brun, 1777, in-8 de 8 ff. prél.,

732 pp. et 19 ff. de table.

Dans ce gros volume, l’auteur, sous une forme agréable, celle d’un dialogue, traite de toutes les questions qui concernent l’orthographe et la grammaire. La lecture en est moins pénible que celle des traités ordinaires sur le même sujet. On voit partout que l’auteur est partisan d’une

réforme modérée; et ses vœux ont été réalisés sur certains points.

Après que les interlocuteurs, Sophie, la marquise, un abbé, un comte et un lord, ont constaté l'incohérence de ce qu'on appelle l'*usage*, l'auteur fait dire à l'un des interlocuteurs:

«Le respect pour l'usage établi est souvent un préservatif contre

une foule d'erreurs; mais il faut avouer qu'il s'oppose quelquefois

aux progrès de nos connaissances. Il est à croire que dans le

principe, les mots ne renfermoient que les lettres nécessaires à la

prononciation. L'oreille, choquée par la dureté de plusieurs sons,

exigea bientôt qu'on les adoucît ou même qu'on les supprimât. Les

savants, après s'être vainement récriés contre ces innovations,

furent contraints de les adopter et de leur donner force de loi. Mais

comme ils étoient les maîtres de la langue écrite, ils voulurent

conserver les traces d'une prononciation qui n'existoit plus: ce fut

l’époque des inconséquences qui rendent notre langue si difficile aux

étrangers, et qui mettent les François mêmes dans le cas de ne la

savoir presque jamais qu’imparfaitement.»

L’auteur entre ainsi dans le détail des difficultés de l’orthographe:

«SOPHIE. C’est une science que je voudrois bien connoître et à

laquelle je n’entends rien du tout. Je suis si ignorante, que, pour

exprimer les choses les plus ordinaires, j’écris presque au hasard.

A peine puis-je retrouver moi-même ce que j’ai voulu dire. Souvent,

faute de pouvoir orthographier les mots qui se présentent à mon

esprit, je suis forcée d’en employer d’autres qui défigurent toutes

mes pensées.

«LE COMTE. Ceux qui n’ont point étudié les langues anciennes n’ont

pas de meilleur moyen pour apprendre l’orthographe, que de choisir

un livre bien écrit, et de le copier infatigablement: on se forme

quelquefois, par le travail, une habitude qui tient lieu des

meilleurs principes.

«LA MARQUISE. C’est comme celà que j’ai appris, et on trouve que

j’orthographie passablement.

«SOPHIE. Vous êtes heureuse, Madame, d’apprendre avec tant de

facilité. J’ai sûrement copié autant que vous, et je n’en suis pas

plus habile. Je ne puis cependant me reprocher aucune négligence:

je copie fidèlement toutes les lettres qui composent chaque mot;

j’y mets les accents, les points, les virgules. Mais jamais ce

que j’ai écrit ne m’a servi pour ce que j’avois à écrire: ce sont

toujours quelques nouveaux arrangements de lettres que je n’avois

point prévus; et quand je crois avoir rencontré les mêmes mots,

je vois avec étonnement qu’ils n’ont presque rien de commun pour

l’orthographe[188].

[188] Quand à l’Hôtel de Ville je préside les examens des aspirantes au brevet de capacité, je suis témoin de l’embarras des jeunes filles pour résoudre des difficultés qui le seraient même pour des savants. L’une d’elles pour avoir *mal* écrit le mot *apophthegme* perdit le bon point qui lui fallait pour compléter les vingt-cinq exigés par le règlement. (Mai 1868.)

«LE LORD. Plusieurs savants voudroient que les règles de l’orthographe fussent réduites à celles de la prononciation.

«SOPHIE. Cela seroit bien plus commode que cette orthographe obscure et entortillée, qui coûte de si grands efforts de mémoire.

Pourquoi ne pas retrancher toutes les lettres superflues et ne pas employer précisément celles que l’oreille exige? Les pensées en

deviendroient-elles moins belles et moins brillantes pour être lues

et écrites avec moins de peine?

«LA MARQUISE. Il me sembloit qu’on ne se servoit plus de l’*y*, et

qu’on le remplaçoit toujours par un *i* simple.

«LE COMTE. Pardonnez-moi, Madame, il y a beaucoup de mots dans

lesquels cette lettre est indispensable.

«LE LORD. Les savants veulent qu’elle soit conservée dans les mots

dérivés du grec, tels que *style, physique, symphonie*, etc., mais

beaucoup de personnes, qui d’ailleurs orthographient fort bien, ne

font pas difficulté d’écrire ces mots par un *i*: _phisique, stile,

simphonie_, *etc.*

«LA MARQUISE. Je suis fâchée que les *y* soient passés de mode à la

fin des mots (_foy, loy, luy, essay_): celà faisoit à merveille dans

les exemples d’écriture.

«LE COMTE. Aussi les personnes qui ont une écriture brillante

renoncent avec peine à cet usage, parce que la queue de cette lettre,

qu’elles peuvent orner tant qu’il leur plaît, les met à portée de

déployer toute la légèreté de leur main.

«L’ABBÉ. En bannissant l’*y* des mots où il est inutile, on s’est

fait une loi pendant longtemps de la conserver dans les mots

yvrogne, yvraie et autres. Aujourd’hui on s’accorde presque

généralement à écrire ces mots par un *i*: _ivrogne, ivraie,

s’enivrer_, *etc.* Le mot *yeux* est le seul qui commence encore par

un *y*: *de beaux yeux, de grands yeux*, sans qu’on en puisse donner

aucune raison. (Voir p. 123.)

«LE COMTE. Il faut avouer qu’en matière d’orthographe, l’habitude

tient souvent lieu de raison. Après avoir vu écrire tels mots par

tels caractères, la vue est choquée du moindre changement. On

s’habitueroit très-difficilement à voir écrire par un *i* simple:

de beaux ieux, de grands ieux, nous i allons, vous i viendrez,

uniquement parce que, de temps immémorial, on a lu avec un *y*: _de

beaux yeux, de grands yeux, nous y allons, vous y viendrez_, *etc.*

«LE LORD. On en peut dire autant de tous les changements qu’on a

faits jusqu’ici, cependant ils sont passés en usage, et à peine

soupçonne-t-on qu’on ait jamais écrit autrement. Ainsi, dans

l’orthographe comme dans toute autre science, l’habitude n’est pas

une raison suffisante pour s’interdire des innovations dont on peut

tirer quelque avantage.

«LA MARQUISE. De toutes les consonnes, celle qui m’embarrasse le

plus, c’est le composé *ph*. Puisque ces deux lettres se prononcent

exactement comme l’*f*, et qu’on lit *philosophie, orthographe*,

comme s’il y avoit *filosofie, ortografe*, si l’usage vouloit le

permettre, il seroit bien plus commode de substituer l’*f* à ce

ph, comme on se permet de substituer l’*i* simple à l’*y*. Mais

ne pouvant réformer l’usage, il faut s’y conformer. Quelles règles

pourrois-je suivre pour savoir quand il faudra écrire par l’*f*

simple ou par *ph*?

«LE COMTE. On se sert du *ph* pour marquer l’étymologie des mots

tirés de la langue grecque.

«SOPHIE. Est-ce que les Grecs n’avoient point d’*f* dans leur

alphabet?

«LE COMTE. Non, Mademoiselle, l’*f* est une invention des

Romains[189]. Voilà pourquoi les anciens noms grecs s’écrivoient tous

par *ph* au lieu d’un *f*. On écrit _Philippe, Phébus, Ascalaphe,

Phaëton_, et non *Filippe, Febus, Ascalafe, Faëton*.

[189] Il y a là quelques erreurs. Les anciens Grecs avaient eu

l’F ou digamma éolique (voir p. 33), d’où les peuples du Latium,

ancêtres des Romains, l’avaient emprunté. Les Grecs n’écrivaient

pas par une double lettre les mots cités, mais par une seule

et même lettre, correspondant à notre *f*. Φίλιππος, Φοῖβος,

Ἀσκάλαφος, Φαέτων, et de même tous les autres mots, φιλοσοφία,

φάντασμα.

«L’ABBÉ. Suivant les mêmes règles d’étymologie, il faudroit écrire

par *ph*, *phanal, phantôme, phantaisie, phlegme, phlegmatique*,

puisque ces mots sont pareillement dérivés du grec: c’étoit

l’ancienne orthographe; mais présentement il faut écrire ces mots

par *f*: *fanal, fantôme, fantaisie, flegme, flegmatique*, etc.,

quoiqu’il ne soit pas permis de faire les mêmes changements dans

philosophie, physique, amphibie, *etc.* Ceux qui connoissent à fond

les langues anciennes commettroient bien des fautes dans la nôtre,

s’ils ne s’étoient pas attachés à en examiner le génie particulier.

Tantôt l’usage veut que les étymologies soient scrupuleusement

conservées, tantôt il exige qu’on s’en écarte sans ménagement.»

Journal de Paris, 1781.

Dans le numéro du 13 décembre 1781, M. de G*** blâme la manière d’écrire *fallait, pourra, nourrir*, etc., contrairement à la vraie prononciation qui ne fait sentir qu’une *l* et une *r* dans ces mots, en sorte que les étrangers, trompés par la manière d’écrire, les font sonner aussi fortement que dans *ville* et dans *terreur*. Il se récrie aussi «sur le barbarisme le plus bizarre et le plus énorme qui subsiste encore dans la peinture de quelques mots de notre langue,

particulièrement l’emploi de l’*o* que l’on conserve au lieu de l’*a* dans *foiblesse, connoistre, françois*, etc.» Puis il ajoute: «Si l’on voulait (_sic_) donner un conseil aux imprimeurs de la capitale, on leur diroit (_sic_): Messieurs les Trente-six, qui tous ensemble tenez la clé de la langue française à Paris, réunissez-vous aujourd’hui en grand’chambre, et tous d’un commun accord, rendez un arrêt souverain contre cette vieille syllabe qui depuis cent ans crie et gémit sous vos presses en vous demandant quartier.»

Le 18 décembre, M. l’abbé L. M., après avoir répondu à une critique de M. G*** au sujet des accents sur les adverbes *où, là*, etc., termine ainsi son article: «J’avoue pourtant que M. de G*** m’apprend une chose que j’ignorois parfaitement, savoir que les imprimeurs de Paris *tiennent la clef de la langue françoise* dans la capitale. J’avois jusqu’ici soupçonné que si quelque compagnie à Paris tenoit cette clef, ce pouvoit être l’Académie françoise.»

Il est, en effet, préférable, sous tous les rapports, que ce soit de l’Académie française que viennent les réformes. L’empressement avec lequel on s’est aussitôt conformé à toutes celles qu’elle a bien voulu concéder aux désirs généralement manifestés, et qui toujours ont été adoptées avec reconnaissance par les Français et les étrangers, cet accueil est la plus forte garantie de ce que l’Académie voudra bien faire dans la nouvelle édition qu’elle prépare.

Après avoir signalé les modifications apportées à l’orthographe, l’auteur fait dire à l’un de ses interlocuteurs:

«Il faut espérer que de semblables réformes deviendront générales et

qu’on écrira _abé, abesse, abaye, abatial, atendre, aler, enveloper,

aquérir, raquiter_, au lieu de _abbé, abbesse, abbaye, abbatial,

attendre, aller, envelopper, acquérir, racquitter_.»

* BRAMBILLA. _Nouveaux principes de la langue françoise, ou

nouvelle méthode très-breve pour aprendre la langue françoise._

Bruxelles, 1783, in-8.

M. Brunet, dans son *Manuel*, dit que cet ouvrage a trait à la réforme orthographique.

* BOULLIETTE. _Traité des sons de la langue française et des

caractères qui les représentent._ Paris, 1788, 2 vol. in-12.

BEAUZÉE, de l’Académie française. Articles ORTHOGRAPHE et surtout

NÉOGRAPHISME dans l’_Encyclopédie méthodique_ de Panckoucke,

Grammaire et littérature, t. II, Paris, 1789, in-4.

Beauzée, après avoir donné, dans l’article ORTHOGRAPHE, le résumé de l’argumentation en faveur de l’écriture étymologique, qu’il devait si fortement ébranler lui-même, a défendu avec une grande supériorité de raison et d’éloquence la nécessité d’une réforme modérée, en avouant en toute bonne foi sa récente conversion au principe de la néographie, conversion que je crois due au travail approfondi de Wailly, analysé plus haut, p. 276.

Voici un extrait de ce que Beauzée avait dit en faveur de l’étymologie:

«Si l’orthographe est moins sujette que la voix à subir des

changements de forme, elle devient par là même dépositaire et

témoin de l’ancienne prononciation des mots; elle facilite ainsi la

connaissance des étymologies.

«Ainsi, dit le président de Brosses, lors même qu’on ne retrouve

plus rien dans le son, on retrouve tout dans la figure avec un peu

d’examen..... Exemple. Si je dis que le mot françois *sceau* vient

du latin *sigillum*, l’identité de signification me porte d’abord

à croire que je dis vrai; l’oreille, au contraire, me doit faire

juger que je dis faux, n’y ayant aucune ressemblance entre le son

so que nous prononçons et le latin *sigillum*. Entre ces deux

juges qui sont d’opinion contraire, je sais que le premier est le

meilleur que je puisse avoir en pareille matière, pourvu qu’il soit

appuyé d’ailleurs; car il ne prouveroit rien seul. Consultons donc la

figure, et, sachant que l’ancienne terminaison françoise en *el* a

été récemment changée en *eau* dans plusieurs termes, que l’on disoit

scel au lieu de *sceau* et que cette terminaison ancienne s’est

même conservée dans les composés du mot que j’examine, puisque l’on

dit *contrescel* et non pas *contresceau*, je retrouve alors dans le

latin et le françois la même suite de consonnes ou d’articulations:

sgl en latin, *scl* en françois, prouvent que les mêmes organes

ont agi dans le même ordre en formant les deux mots: par où je vois

que j’ai eu raison de déférer à l’identité du sens, plus tôt qu’à la

contrariété des sons.»

«Ce raisonnement étymologique me paroît d’autant mieux fondé, reprend

Beauzée, et d’autant plus propre à devenir universel, que l’on doit

regarder les articulations comme la partie essencielle des langues,

et les consonnes comme la partie essencielle de leur orthographe.»

Après avoir ainsi exposé les motifs en faveur de l’écriture étymologique, motifs qui ne sauraient d’ailleurs convenir à un dictionnaire de la langue usuelle, le savant académicien prend la défense du néographisme auquel il s’était montré d’abord opposé:

«On peut aisément abuser, dit-on, du principe que les lettres étant

instituées pour représenter les éléments de la voix, l’écriture doit

se conformer à la prononciation.

«Oui, sans doute, on peut en abuser; car de quoi n’abuse-t-on pas?

N’a-t-on pas abusé à l’excès de cette déférence même que l’on prétend

due à l’usage sans restriction? et cet abus énorme n’est-il pas la

source de toutes les bizarreries qui rendent notre orthographe et

l’art même de lire notre langue si difficiles, que les deux tiers

de la nation ignorent l’un et l’autre? On peut donc abuser, j’en

conviens, du principe que Quintilien lui-même approuvoit, et qu’il

a énoncé d’une manière si précise (_Inst. orat._, I, liv. vij):

_Ego sic scribendum quidque judico, quomodo sonat; hic enim usus

est litterarum, ut custodiant voces et velut depositum reddant

legentibus_; mais il est possible aussi d’en user avec sagesse, avec

discrétion et surtout avec avantage; il est possible d’adopter,

d’après les caractères autorisés légitimement par l’usage, un système

d’orthographe plus simple, mieux lié, plus conséquent….. J’oserai

donc ici, sur l’autorité du sage Quintilien, proposer l’esquisse d’un

système d’orthographe, dans lequel je crois avoir réuni toutes les

qualités exigibles, sans y laisser les défauts qui déshonorent notre

orthographe actuelle.»

Voici l’analyse de ce système:

1º Beauzée supprime la consonne redoublée dans l’écriture quand

elle ne se fait pas sentir dans la prononciation: il écrit _abé,

acord, adoné, afaire, agresseur, tranquile, home, persone, suplice,

nouriture, atentif_.

2º Il marque, dans les terminaisons des mots, l’*e* d’un signe

différent selon les cas: quand la lettre qui suit se prononce,

par *è*; quand l’*n* qui suit est nasal, par *é*; et d’un accent

circonflexe pour en faire un *a* nasal, laissant l’*e* nu s’il est

muet. Exemples: *Jérusalèm, abdomèn, Pémbroc, Agén*, il *conviént*,

il *pressênt, êmpire, êncore*, ils *aimoient*, ils *convient*, ils

pressent.

3º Il distingue ainsi par l’accentuation les mots suivants:

Sans accent grave. Avec accent grave.

plomb radoùb

les échêcs un échèc

nid Davìd

sang joùg

fusil fìl

cul recùl

nom Jérusalèm

ancién abdomèn

drap càp

aimer mèr

se fier fièr (adj.)

vertus Brutùs

réparés Cérès

il subit subìt (adj.)

complot la dòt

Jésus-Christ le Chrìst

Si le mot était, comme *abcès, procès*, terminé par *è* et *s* qui ne

se prononce pas, il remplace l'*è* par l'*ê*. Ex: *congrês, décês*.

4º Il propose pour le même motif d'écrire _àmmonite, Èmmanuèl,

ìmmobile, ànnuìté, triènnal, ìnné, àmnistie, sòmnambule, àllusion,

ìllégal, còllateur_.

5º On pourrait écrire, à la manière espagnole, *émall* au lieu de

émail, *vermêll* au lieu de *vermeil*, *périll* au lieu de *péril*,

seull au lieu de *seuil*, *fenoull* au lieu de *fenouil*, *etc.*

Si l’on ne prononce qu’un *l* et qu’il ne soit pas mouillé, on n’en

écrira qu’un: *tranquile, mortèle, rebèle*, une *vile, vilage*, *etc.*

6º Les monosyllabes *ces, des, les, mes, ses, tes* porteraient

l’accent aigu (_sic_) pour qu’on pût les distinguer de la dernière

syllabe des mots _actrices, mondes, mâles, victimes, chaises,

dévotes_.

On écrirait de même: *bléd, cléf, pluriél, piéd*.

7º Il propose l’accent grave dans les cas suivants: _Ècbatane,

pèctoral, hèptagone, cèrveau, èscroc, èspace_, *etc.* Et de même:

cèle, musète, anciène, qu’ils *vièn*ent.

Le même accent s’appliquerait aux mots _èxact, èxécuter, èxorde,

èxquis_, *etc.*

8º L’accent circonflexe qui sert à allonger la syllabe dans _prêtre,

extrême_, ne doit pas être reproduit dans les composés, _prétrise,

extrémité_[190].

[190] Ce principe excellent devrait être observé dans tous

les cas semblables. On écrit *grêle*, mais on devrait écrire

grélon, *etc.* Ainsi le veut la prosodie française.

9º On devrait écrire _àgnat, àgnation, àgnatique, ìgné, ìgnicole,

ìgnition, cògnat, cògnation, stàgnation, stàgnant_, en écrivant comme

à l’ordinaire les mots *agneau, cognée, ognon, rognure*.

10º Il propose aussi d’employer l’accent grave dans les mots

suivants: *lingùal, le Gùide*, le duc de *Gùise*, _aigùiser, aigùille,

aigùe, contigùe, équateur, liqùéfaction, équestre, quinqùagésime_,

pour distinguer le son spécial de *gu* et *qu* de celui qu'il a

dans *anguille, liquéfier*. Il propose aussi _argüér, ambiguïté,

contiguïté_.

L'auteur fait une excellente observation sur l'anomalie qui consiste à prononcer comme *s* et non comme *z*, ainsi que le voudrait la règle grammaticale, les mots *désuétude, préséance, présupposer, monosyllabe*. Il remédie à cette difficulté en écrivant *déssuétude, présseance, préssupposer, monossillabe*.

Il donne ensuite des préceptes pour l'emploi du tréma; la plupart n'ont pas prévalu.

«On prononce *ai* comme *e* muet dans _faisant, nous faisons, je

faisois, vous faisiez, bienfaisant, contrefaisant_, et autres dérivés

pareils du verbe *faire*. Mais puisqu'il est déja reçu d'écrire par

un *e* simple *je ferai, je ferois*, etc., sans égard pour l'*ai* de

faire, pourquoi n'écriroit-on pas de même _fesant, nous fesons, je

fesois, vous fesiez, biénfesant, biénfesance, contrefesant_? M.

Rollin et d’autres bons écrivains[191] nous ont donné l’exemple, et

la raison prononce qu’il est bon à suivre.

[191] Voltaire écrit toujours ainsi, et cette orthographe a été

maintenue dans l’impression de ses œuvres.

«14º Les deux caractères *ch* se prononcent quelquefois en sifflant

comme dans *méchant*, et quelquefois à la manière du *k* comme

dans *archange*. Il étoit si aisé de lever l’équivoque qu’il est

surprenant qu’on n’y ait point pensé: la cédille étant faite

pour marquer le sifflement, il n’y avoit qu’à écrire *çh* pour

marquer le sifflement, et *ch* pour le son guttural: _méçhant,

monarçhie, arçhevêque, marçhons, çherçheur_, en sifflant; _archange,

archiépiscopat, archonte, chœur_, avec le son dur[192].

[192] Le nombre des mots dérivés du grec écrits encore par *ch*

prononcé comme *k* étant très-minime, puisque la plupart ont déjà

perdu l'*h*, la combinaison ingénieuse de Beauzée devient inutile

du moment que l'on accepterait ce que j'ai proposé. (Voyez

cidessus, p. 36.)

«Grâce à cette légère correction, on pourrait rétablir l'analogie

entre *monarçhie* et *monarche*.»

15º En vertu du même principe, Beauzée propose l'*h* avec cédille

quand cette lettre est aspirée. «Cela ne feroit pas un grand

embarras dans l'écriture, et les imprimeurs seroient sans doute

assez honnêtes pour faire fondre des *h* cédillées en faveur de

l'amélioration de notre orthographe: plus on facilitera l'art de

lire, plus aussi on multipliera les lecteurs et par conséquent les

aquéreurs de livres.»

16º «J’en dirois autant des *t* cédillés pour le cas où cette lettre

représente un sifflement. N’est-il pas ridicule d’écrire avec les

mêmes lettres, nous *portions* et nos *portions*, nous *dictions* et

les *dictions*, et une infinité d’autres? Cette simple cédille, en

fesant disparoître l’équivoque dans la lecture, laisseroit subsister

les traces de l’étymologie et seroit bien préférable au changement

qu’on a proposé du *t* en *c* ou en *s*.

17º «L’analogie, si propre à fixer les langues, à les éclairer, à

en faciliter l’intelligence et l’étude, conseille encore quelques

autres changements très-utiles dans notre orthographe, parce qu’ils

sont fondés en raison, que l’usage contraire est une source féconde

d’inconséquences et d’embarras, et qu’il ne peut résulter de ces

corrections aucun inconvénient réel.

«Le premier changement seroit de retrancher des mots radicaux la

consonne finale muette, si elle ne se retrouve dans aucun des

dérivés: pourquoi, en effet, ne pas écrire *rampar* sans *t* et *nœu*

sans *d*, puisqu'on ne forme du premier que *remparer* et du second

nouer, dénouer, dénoûment, renouer, renoueur, renoûment, où ne

paroissent point les consonnes finales des radicaux[193]?

[193] L'Académie a depuis adopté les mots *nodus* et *nodosité*.

Ce dernier ne figure qu'à la sixième édition.

«Le second, de changer cette consonne ou dans le radical ou dans

les dérivés, si elle n'est pas la même de part et d'autre, et que

la prononciation reçue ne s'oppose point à ce changement. L'usage,

par exemple, a autorisé *absous, dissous, résous* au masculin, et

absoute, dissoute, résoute au féminin: inconséquence choquante,

mais dont la correction ne dépend pas d’un choix libre; le *t* se

prononce au féminin et la lettre *s* est muette au masculin. Écrivons

donc *absout, dissout, résout*. Au lieu d’écrire _faix, faux,

heureux, roux_, écrivons avec l’*s*: *fais, faus, heureus, rous*,

à cause des dérivés _affaissement, affaisser, fausse, faussement,

fausseté, fausser, heureuse, heureusement, rousse, rousseur,

roussir_. Une analogie plus générale demande même que l’on change

x partout où cette lettre ne se prononce pas comme *cs* ou *gz* et

qu’on écrive *Aussère* (ville), *Brussèles* (ville), _soissante,

sizième, sizain, dizième_, comme on écrit déjà *dizain* et *dizaine*.

Il faut écrire aussi les *lois*, de la *pois*, la *vois*, des *pous*,

les *fous*, *ceus*, les *vœus*, etc., et ne laisser à la fin des mots

que les *x* qui s’y prononcent comme dans *borax, Stix*.

«Il est d’usage d’écrire *dépôt, entrepôt, impôt, supôt*, avec un

t inutile et un accent que réclame, dit-on, une *s* supprimée:

eh! supprimons, au contraire, ce *t* inutile et rétablissons l’*s*

réclamée d’ailleurs avec justice par les dérivés *déposant*, etc.,

entreposeur, etc., *imposant*, etc., *suposition, supositoire*,

etc., et nous écrirons *dépos, entrepos, impos, supos*, comme

nous avons déja par la même analogie *dispos, propos* et *repos*…

Il est d’usage d’écrire *nez* avec un *z* et les dérivés avec _s,

nasal, nasalite, nasard, nasarde, nasarder, naseau, nasillard,

nasiller_: il faut choisir et mettre *z* dans les dérivés comme dans

le radical, ou *s* dans le radical comme dans les dérivés. Ce dernier

parti est le plus sûr.

«… Nous avons *courtisan, courtisane, courtiser, courtois*,

etc., qui viennent de *cour*. Reprenons l’usage de nos pères, qui

écrivoient *court* du latin *cors, cortis* (basse-court), d'où viennent le *corte* des Espagnols, le *corteggio* des Italiens et notre mot *cortége*. En restituant ce caractère d'étymologie, objet si précieux pour les amateurs, nous rétablirons les droits raisonnables et bien plus utiles de l'analogie.

«Un quatrième principe d'analogie est de ne jamais supprimer la consonne finale du radical dans les dérivés quoiqu'elle y soit muette, à moins que sa position dans le dérivé n'induise à la prononcer; c'est ainsi qu'on écrit sans *p* les mots _corsage, corselet, corset, corsé_, quoiqu'ils viennent de *corps*, parce que le *p* embarrasseroit la prononciation et la rendroit douteuse.

Je crois que par analogie on doit de même écrire sans *p* les mots *batême, batiser*, Jean *Batiste*, *batistère*, parce qu'on seroit tenté d'y prononcer le *p*, comme il faut le prononcer et conséquemment l'écrire dans *baptismal*.

«Il est contraire au bon sens de restreindre, par des exceptions

inutiles, bizarres, embarrassantes et contradictoires, la règle de la

formation de nos pluriels, qui fait ajouter *s* à la fin des noms et

adjectifs singuliers non terminés par *s, x* ou *z*.» Il faut donc

écrire ses *gents*, *touts* les hommes.

«Les adjectifs terminés en *ant* ou *ent* forment leurs adverbes, de

manière que l’oreille les entend finir par *ament*; cependant les uns

s’écrivent par *amment* et les autres par *emment*: les étrangers

et les nationaux peu instruits sont en danger de prononcer ces deux

syllabes comme les deux premières du mot *emmancher* ou de prononcer

la première des deux comme la première des mots *Àmmonite, Èmmanuel*.

Supprimons donc la première *m*, puisqu’elle ne se prononce plus,

et les adverbes venus des adjectifs en ANT s’écriront simplement

et analogiquement par AMENT. De *savant, instant, puissant*, on

formera *savament, instament, puissament*. Quant aux adverbes

venus des adjectifs en ENT, outre la suppression de la première

m, qui y est également nécessaire, il faut y introduire un *a*,

puisqu’on l’y entend. Cet *a* doit même entrer dans l’orthographe de

l’adjectif pour caractériser l’analogie. Ainsi, écrivons *diligeant*

et *diligeament*, *négligeant* et *négligeament*, *prudant* et

prudament, *violant* et *violament*. Je conserve l’*e* dans

diligeant et *négligeant*, parce qu’il y est nécessaire pour faire

siffler le *g* et l’empêcher d’être guttural, et je supprime l’*e*

dans *prudant* et *violant*, parce qu’il y seroit absolument inutile.»

Beauzée, poursuivant le cours de ses délicates et ingénieuses observations, énonce ensuite quelques règles qui se recommandent à l’attention des partisans de la néographie phonétique: «Il faut, dit-il, écrire le son *o* par *au* dans les mots dont les analogues ont *a* ou *al* en même

place, et par *eau* dans ceux dont les analogues ont *e* ou *el* dans la syllabe correspondante, comme:

ch*au*d, ch*au*fer à cause de ch*a*leur

f*au*s, f*au*ssaire — f*al*sifier

h*au*t, h*au*sser — ex*al*ter

m*au*dire — m*a*lédiction

n*au*frage — n*a*vire

ps*au*me, ps*au*tier — ps*al*miste

agn*eau* — agn*el*ér

b*eau*té — b_él_

chap*eau* — chap*el*ier

grum*eau* — grum*el*ér

mant*eau* — mant*e*

roul*eau* — roul*é*r.

«Si l’on entend dans quelques mots un *o* simple ou la voyelle

composée *ou*, l’analogie exige que dans tous les mots de la même

famille où au lieu de *o* ou de *ou* on entendra *eu*, on écrive

œu; ainsi écrivons-nous:

b*œu*f à cause de b*ou*vier

c*œu*r — c*o*rdial

ch*œu*r — ch*o*riste

m*œu*rs — m*o*ral

n*œu* — n*ou*ér

*œu*f — *o*vaire et *o*val

*œu*vre — *ou*vriér

s*œu*r — s*o*roral

v*œu* — v*ou*ér ou v*o*tér.

«D’après ce principe, combiné avec la manière dont je propose

d’écrire *l* mouillée, il faut écrire *œll* au lieu de *œil*.

Puisqu’il est reçu d’écrire *vœu* à cause de *vouer*, pourquoi

n’écriroit-on pas *avœu*, tant par analogie avec *vœu* qu’à cause

d’_avouer_? Nous écrivons *cueillir* et nous y prononçons *eu*

qui n’y est point écrit: les mots _colècte, colècteur, colèctif,

colèction_, qui sont de la même famille, nous indiquent *œ* et nous

avertissent d’écrire *cœullir, acœullir, recœullir*, de là _acœull,

recœull_, même *cercœull*, et par l’analogie des sons *orgœull* où

l’on prononce *œu*, puis *orgoélleus*, parce qu’on n’y prononce que

é.»

18º L’auteur demande que l’on écrive:

à fin au lieu de *afin* ┐ à cause de _à cette fin,

en fin — *enfin* ┘ à cause_

au près — *auprès* — _de près, de

loin_

aussi tôt — *aussitôt* ┐ — ┌ _plus tôt, bien

bien tôt — *bientôt* ┘ | tôt, aussi tard,

└ bien tard_

en suite — *ensuite* — _par suite, à la

suite_

autre fois — autrefois ┐

quelque fois — quelquefois | — _une fois,

toute fois — *toutefois* ┘ plusieurs fois_

par ce que — parce que — _par la raison

que_

lors que — lorsque — tandis que,

etc.

pour quoi — pourquoi — pour qui

19º Il réunit, au contraire, les mots suivants: un *acompte*, des

acomptes, des *apropos*, des *apeuprès*. En terminant, Beauzée défend ainsi son système du reproche d'attenter à l'étymologie et à la prosodie:

«Pour ce qui concerne les droits de l'étymologie, je le demande,

est-il raisonnable que nous allions chercher dans une langue

étrangère et morte, qui est ignorée des dix-neuf vingtièmes de la

nation, les raisons de notre orthographe, que toute notre nation

doit savoir? N’est-ce pas condanner gratuïtement à l’ignorance

d’une chose essencielle tous ceux qui n’auront pas fait les frais

superflus d’étudier le latin et le grec? N’est-ce pas mettre des

entraves ridicules à la perfection d’une langue qui, après tout, doit

nous être plus précieuse que toute autre? L’orthographe est pour

toute la nation; la connoissance des étymologies n’est que pour un

très-petit nombre d’hommes, qui même n’en tirent pas grand avantage,

ni pour eux-mêmes ni pour l’utilité publique: faut-il donc sacrifier

l’avantage de vingt millions d’ames aux vûes pédantesques de

deux-cents personnages, qui n’en sont ni plus savants ni plus utiles?

L’injustice et le ridicule de cette prétention ont été sentis par

l’Académie della Crusca, pour la langue italienne, et par l’Académie

royale de Madrid, pour la langue castillane: l’orthographe de ces

deux langues est réduite à peindre juste la prononciation, sans égard

pour des étymologies qui la défigureroient; et les savants d’Italie

et d’Espagne n’en seront pas moins bons étymologistes. Mais chez nous

même, d’où vient qu’il n’a pas plu à l’usage de redoubler la consonne

dans quelques mots, où toutefois la raison servile d’imitation à

cause de l’étymologie militoit autant que dans les autres mots où

l’on a consacré ce redoublement? C’est que quelquefois la raison l’a

emporté sur l’aveugle et imbécile routine et que l’on a quelquefois

obéi au principe invariable qui veut que l’écriture soit l’image

fidèle de la parole.

«Ce qu’on allègue en faveur des droits de la prosodie est-il

mieux fondé? Il faut, dit-on, redoubler la consonne pour marquer

la brièveté de la voyelle précédente. Ce prétendu principe est

absolument faux, de l’aveu même de l’usage: car 1º nous trouvons

la consonne redoublée après des voyelles longues: _flāmme, mānne,

abbēsse_, que je *fīsse, grōsse*, que je *pūsse*, que je _poūsse,

paīssez_, etc.; 2º on trouve de même des voyelles brèves avant une

consonne simple: _dămier, interprĕter, docĭlité, dévŏte, fortŭné,

boŭle, jeŭnesse, retraĭte_, *etc.* Quand ce principe seroit admis sans

exception dans la pratique, peutêtre faudroit-il encore y renoncer,

parce qu’il seroit au moins inutile: ne suffiroit-il pas de marquer

de l’accent circonflexe les voyelles longues et d’écrire les brèves

sans accent? N’avons-nous pas déjà *tâche* et *tache*, *mâtin* et

matin, *châsse* et *chasse*, *bête* et *bète* (racine), *gîte* et

il *agite*, le *nôtre* et *notre* avis, etc.? A ces deux vices, déja

considérables, de fausseté et d’inutilité, ajoutons que ce principe

est encore opposé à l’effet naturel du redoublement de la consonne,

qui est d’alonger la voyelle précédente.»

Beauzée a, comme on le voit, étudié dans ses détails et avec beaucoup d’érudition et de sagacité le mécanisme de l’orthographe étymologique. Quelques-unes de ses modifications pourraient être acceptées; d’autres, celles qui entraînent l’augmentation du nombre des accents, sont ingénieuses, mais tout à fait impraticables. Pour se disculper du reproche qu’on lui a fait de cette complication, Beauzée cite un passage de l’_Enchiridion_ d’Épictète, où, dans le texte grec, se trouvent 41 accents pour 37 mots, tandis que la traduction littérale, orthographiée selon son système, ne montre que 23 accents sur 55 mots. Voici cette traduction:

«Cés gênts veulent aussi être philosophes. Home, aye d’abord apris ce

que c’est que la çhose que tu veus être; aye étudié tés forces et le

fardeau; aye vu si tu peus l’avoir porté; aye considéré tés bras et

tés cuisses, aye éprouvé tés reins, si tu veus être qùinqùèrcion ou

luteur.»

Dans la langue grecque, tous les mots ayant une accentuation tonique très-fortement accusée, ces marques devenaient bien plus nécessaires qu’elles ne le sont dans la nôtre, pour fixer la diction. L’accentuation grecque (l’aigu, le grave, le circonflexe), qui a servi de modèle à la nôtre, ne fut introduite qu’au deuxième siècle avant J.-C., et c’est à Alexandrie qu’elle fut d’abord mise en usage par son

inventeur, Aristophane de Byzance, pour fixer la prononciation et la préserver d’être altérée par tant de populations étrangères qui parlaient le grec. On ne trouve, d’ailleurs, aucun texte manuscrit, sauf des grammaires, accentué au complet avant le XIe siècle de notre ère.

DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

JEAN-ÉTIENNE-JUDITH FORESTIER BOINVILLIERS-DESJARDINS, membre

correspondant de L’Institut de France. _Grammaire raisonée ou cours

théorique et pratique de la langue française._ Paris, 1802, in-8 de

526 pp.

Ce savant grammairien figure au nombre des réformateurs les plus modérés. Il n’admet pas de séparation entre la langue française et le latin dont l’étude lui paraît indispensable pour la connaissance du système de l’orthographe française. Fidèle sur tous les points à l’étymologie, il n’adopte que les changements qui s’y conforment, de sorte que sa réforme porte presque exclusivement sur les doubles consonnes, qu’il remplace par les simples là seulement où elles sont d’accord avec les primitifs latins. Cette amélioration constitue déjà un pas en avant, mais reste imparfaite puisque dans certains mots elle se conforme à l’étymologie latine, contrairement à la prononciation. Boinvilliers a fait un code d’orthographe à l’usage des lettrés, et par conséquent ne se soucie pas de la

régularité qui doit être l'âme de tout système d'écriture rationnelle.

Il écrit donc: *nourir, étoner, doner, conaître, apartenir, quiter, atendre, ariver, honeur, home, persone, acord, someil*, etc., et d'un autre côté: *différer* et *différence, commettre* et *commission, approuver* et *approbation*, *etc.*

Dans les mots où la pénultième se trouve être un *e* muet suivi immédiatement de la double consonne, il le remplace par un *è* après la suppression de la consonne. Exemples: *tèle, bèle, cète, ancième, cruèle, qu'il vième*. Il écrit *énemi* avec un *e* aigu. Il remplace par l'*s* l'*x* final des substantifs et des adjectifs pour les conformer à la règle générale de la formation du féminin, ex.: *épous, épouse, heureus, heureuse*.

Il écrit avec un *c* tous les adjectifs dont le substantif correspondant possède le *c* à la désinence, comme *confidenciel* (confidence), *substanciel* (substance), *essenciel* (essence), *pénitenciel* (pénitence), et avec un *t* ceux où cette consonne existe dans le primitif, comme *séditieus* (sédition), *factieus* (faction), ou qui ne dérivent pas d'un substantif, comme *captieus* (capter).

Il écrit avec Voltaire *nous fesons, bienfesant, malfesant*.

Il remplace l'*y* par l'*i* partout où il ne représente pas deux *i*, et il écrit avec beaucoup de raison: les *ieux, venez i* (*i* venant de *ibi*).

Il est inutile d'ajouter qu'il conserve partout les *ph* et *th* étymologiques.

URBAIN DOMERGUE, de l’Institut. _La prononciation françoise,

déterminée par des signes invariables, avec application à divers

morceaux, en prose et en vers, contenant tout ce qu’il faut

savoir pour lire avec correction et avec goût; suivie de notions

orthographiques et de la nomenclature des mots à difficultés._

Paris, F. Barret, l’an V, in-8 de 302 pp.—_La prononciation

françoise, où l’auteur a prosodié, avec des caractères dont il est

l’inventeur, sa traduction en vers des dix églogues de Virgile et

quelques autres morceaux de sa composition; augmentée d’un tableau

des désinences françoises, pour faciliter l’étude des genres.

Manuel indispensable pour les étrangers, amateurs de cette langue,

infiniment utile aux François eux-mêmes._ Seconde édition. Paris,

librairie économique, 1806, in-8 de 3 ff. 540 pp., plus 3 ff.

Les travaux de Domergue sur la langue française remontent à 1778. C’est à cette époque qu’il fit paraître sa *Grammaire française simplifiée* (in-12), réimprimée en 1792. En 1784, il

fonda à Lyon le *Journal de la langue française*, qui fut continué jusqu'en 1791. En 1790, il publia le *Mémorial du jeune orthographiste* (in-12). Revenu à Paris, il forma la *Société des amateurs et régénérateurs de la langue française*, dont sortit plus tard le *Conseil grammatical*, tribunal officieux dont le rôle était de donner des solutions aux questions grammaticales offrant des difficultés. Ces *solutions* furent publiées en 1 vol., en 1808. On a encore de cet académicien deux opuscules sur l'orthographe: *Exercice orthographique* (Paris, 1810, in-12), et les *Notions orthographiques*. Bien que je n'aie pu me procurer ces ouvrages, j'ai cru utile de les mentionner bibliographiquement.

La partie critique dans le travail de cet académicien n'a pas l'importance que les autres novateurs ont cru devoir lui donner à l'appui de leur système.

«Si notre alphabet étoit bien fait, dit Domergue, p. 177, si chaque

son étoit exprimé par un signe qui lui convînt toujours, qui ne

convînt qu'à lui, la connoissance de l'alphabet seroit la clé de la

prononciation. Mais notre langue parlée a 40 éléments (voir plus

loin, p. 359), et nous n'avons que 24 lettres. Encore, ces lettres

trompent-elles sans cesse l'œil par des sons contraires aux signes,

l’oreille par des signes contraires aux sons. Tâchons de mettre

d’accord les deux sens particulièrement consacrés à la parole, la

vue et l’ouïe. Que dans l’alphabet que je destine à réfléchir la

prononciation, comme une glace fidèle réfléchit les objets, ces deux

principes soient invariablement suivis: 1º autant de signes simples

que de sons simples; 2º application constamment exclusive du signe au

son.»

TABLEAU DES VOYELLES DE DOMERGUE.

a, comme dans *ami, baril a* aigu.

ɑ [‡ représente un ɑ combiné avec un ɑ],

comme dans *câble, raser a* grave.

ɑ̓ [‡ représente un ɑ suivi d’une brève˘ accolée],

comme dans *banc, temps a* nasal.

o, comme dans *domino, loto o* aigu.

ɔ [‡ représente un o manuscrit ouvert],

comme dans *grossir, rosier o* grave.

ơ comme dans *bonté, ombre o* nasal.

ẻ [‡ représente un e précédé d’un accent aigu haut accolé],

comme dans *thé, café e* aigu bref.

ē [‡ représente un e précédé d’un tiret horizontal accolé],

comme dans *lésion, fée e* aigu long.

ę [‡ représente un e précédé d’un accent aigu bas accolé],

comme dans *succès, caisse e* grave.

e, comme dans *modèle, foible e* moyen.

ẽ [‡ représente un e suivi de deux brèves◌̆◌̆ accolées],

comme dans *lien, vin e* nasal.

ɪ, comme dans *colibri, biribi i* bref.

ī [‡ représente un ɪ précédé d’un tiret horizontal accolé],

comme dans *cerise, gîte i* long.

u, comme dans *vertu, tube u* bref.

ŭ [‡ représente un u précédé d’une brève◌̆ accolée],

comme dans *ruse, flûte u* long.

ə [‡ représente un ə sans le tiret horizontal],

comme dans *joujou, bijou ou* bref.

ɔ, comme dans *pelouse, croûte ou* long.

c, comme dans *bonne, jeton eu* faible.

c̄ [‡ représente un c précédé d’un tiret horizontal accolé],

comme dans *feu, peuplier eu* bref.

c̆ [‡ représente un c précédé d’une brèvĕ accolée],

comme dans *creuse, beurre eu* long.

c̓, comme dans *un, à jeûn eu* nasal.

CONSONNES:

m, comme dans *maman me*.

b, comme dans *battre be*.

p, comme dans *papa pe*.

v, comme dans *vivacité ve*.

f, comme dans *force fe*.

d, comme dans *devoir de*.

t, comme dans *tutoyer*, et jamais comme dans *portion te*.

n, comme dans *Nanine*, et jamais comme dans *bon ne*.

l, comme dans *lunatique le*.

ł, comme dans *famille le* mouillé.

ŋ, comme dans *ignorant*, et jamais comme dans *gnome gn* mouillé.

z, comme dans *azur ze*.

s, comme dans *salut*, et jamais comme dans *ruse se*.

r, comme dans *rire re*.

ȷ, comme dans *jujube je*.

ℐ[‡], comme dans *chercher ch* doux.

g, comme dans *guérir*, et jamais comme dans *pigeon ghe*.

q, comme dans *camisole, colère que*.

ɋ, comme dans *cœur, requête q* adouci.

ʻ, comme dans les *héros* aspiration.

[‡] Ce signe ℐ est utilisé ici pour un j sans point, avec une

boucle.

On voit que, dans l'écriture inventée par Domergue, le caractère *c* a changé de fonction et représente *eu* faible que l'auteur croit entendre dans notre *e* muet ou *e* féminin, *bonne, jeton*. L'*y* a également disparu, et avec lui toute trace de l'origine grecque d'une partie des mots de la langue. Pas d'*œ*; pas d'accents. Dans les consonnes le *c* est remplacé dans ses fonctions par *q* dans *camisole*, par ɋ dans *cœur*, par *s* dans *ceux-ci*; *f* figure les sons *f* et *ph; h* est éliminée là où il n'y a pas aspiration; et dans *héros*, etc., elle est figurée par l'esprit rude des Grecs; *k*, lettre inutile en présence des deux *coppa* (*q* et ɋ), disparaît également;

deux signes nouveaux, l’un pour le *gn* mouillé, *montagne*, l’autre pour *ll* mouillé, économisent chacun une lettre; *t* n’a plus qu’une fonction, *x* a disparu ainsi que le *w*.

Domergue reconnaît vingt et une voix ou voyelles distinctes qu’il représente par vingt et un signes; dix-neuf articulations qu’il exprime par dix-neuf consonnes, dont chacune, comme chaque voyelle, a un emploi fixe et incommunicable.

Si le système de cet académicien était logique et bien conçu sous plusieurs rapports, en pratique il était inexécutable. Son écriture, hérissée de signes nouveaux et peu distincts les uns des autres, blesse toutes les habitudes de l’œil, supprime les accords du singulier et du pluriel dans les substantifs et dans les verbes, et, violant ainsi les lois premières de la grammaire, nous ramènerait à une sorte de barbarie.

GIRAULT-DUVIVIER. _Grammaire des grammaires, ou Analyse raisonnée

des meilleurs travaux sur la langue française._ Quatrième édition.

Paris, 1819, 2 vol. in-8. (La première édition est de 1811.)

Ce volumineux travail a joui pendant longtemps d’une grande réputation. Le public, partant de cette idée que la meilleure grammaire devait être la plus complète, c’est-à-dire celle dans laquelle se trouveraient entassées en plus grand nombre, sous forme de règles, d’exceptions et d’exceptions de l’exception, les irrégularités et les contradictions de notre langue, a pendant trente ans accordé sa faveur à cette vaste compilation des traités de grammaire alors connus.

Pour donner une idée de la critique de son auteur, je me bornerai à remarquer que, loin de s’être enquis par un examen attentif et personnel de la valeur des travaux des novateurs qui l’avaient précédé, il s’est contenté, au chapitre ORTHOGRAPHE, t. II, p. 895, de reproduire sans citer, mais en la paraphrasant de temps à autre, la condamnation qu’en 1706, c’est-à-dire cent ans plus tôt, Regnier des Marais avait portée contre eux dans sa Grammaire.

Girault-Duvivier conclut ainsi: «Au surplus, ce qui répond plus

victorieusement encore que tout ce qu’on vient de lire, aux divers

projets tendant à la réforme de l’orthographe ordinaire, c’est

que Regnier des Marais, le P. BUFFIER, le P. Bouhours, MM. DE

PORT-ROYAL, BEAUZÉE, CONDILLAC, GIRARD, D’OLIVET et le plus grand

nombre de grammairiens modernes, se sont constamment opposés à leur

adoption; c’est que les *écrivains* du siècle de Louis XIV et enfin

l’_Académie_, juge auquel doit se soumettre tout auteur, quelque

célèbre, quelque éclairé qu’il soit, les ont rejetés.»

Cette citation textuelle, dans laquelle il y a presque autant d’erreurs que de mots, ainsi qu’on peut s’en assurer par l’analyse qu’on trouve ici des travaux de Buffier, de Port-Royal, de Beauzée, de Girard, de d’Olivet et les spécimens de l’orthographe des grands écrivains (Appendice *E*), montre suffisamment avec quelle légèreté les grammairiens les plus accrédités avaient, jusqu’à nos jours, traité la question de la réforme orthographique. Je serais heureux si le présent ouvrage parvenait à déblayer le terrain de la discussion de tant d’arguments faux répétés à satiété!

C.-F. VOLNEY. _L’Alfabet européen appliqué aux langues asiatiques,

ouvrage élémentaire, utile à tout voyageur en Asie_ (tome VIII des

Œuvres complètes). Paris, Bossange frères, 1821, in-8.

Quoique cet ouvrage, aussi bien que celui de M. Féline, concerne plus particulièrement la réforme dite *phonographique*, j’ai cru devoir les mentionner, puisqu’ils ont indirectement rapport à l’orthographe, par la classification des sons de la langue, et sont le résultat de longs efforts et de consciencieuses études. La tentative de dresser un alphabet unique et commun aux langues de l’Europe et de l’Asie est une idée aussi grande que généreuse[194]. Volney lui-même a fondé un prix annuel de 1,200 francs pour la réalisation de cette entreprise à laquelle il a consacré tant de voyages et de si longues études.

[194] L’Angleterre poursuit depuis une trentaine d’années un

problème encore plus vaste et non moins important, celui d’un

alphabet typographique latin perfectionné et complété, qui soit

propre à la transcription de toutes les langues des tribus

de l’Afrique, de l’Asie, de l’Amérique, de l’Océanie, de la

Polynésie, explorées par ses missionnaires. (Voir Max Müller,

Nouvelles Leçons de la science du langage, p. 199.)

Le savant académicien a puisé dans la comparaison des idiomes, nécessaire à la préparation de son œuvre, des moyens de perfectionner le mécanisme de notre orthographe. Doué d’un vrai talent d’observation et d’une sagacité égale à sa persévérance, il doit à l’analyse minutieuse qu’il a faite des sons propres aux diverses langues qu’il a comparées une connaissance profonde des vices de notre écriture.

L’étude à laquelle Volney s’est livré au sujet des voyelles européennes et particulièrement des voyelles françaises (p. 25 à 61) depuis cinquante ans n’a guère été dépassée. Voici comment il résume les idées de ses prédécesseurs sur la détermination du nombre de nos voyelles:

«Avant Beauzée, l’abbé Dangeau (en 1693) avait compté aussi treize

voyelles, mais il y comprenait aussi les quatre nasales: par

conséquent il les bornait à neuf. Ce fut déjà une grande hardiesse à

lui de les proposer au corps académique, qui, selon l’habitude des

corporations et la pesanteur des masses, se tenait stationnaire dans

le vieil usage de ne reconnaître que les cinq voyelles figurées par

A, E, I, O, U. L’abbé Dangeau eut le mérite d’établir si clairement

ce qui constitue la *voyelle*, que la majorité des académiciens ne

put se refuser à reconnaître pour telles les prétendues diphtongues

OU, EU, qui réellement ne sont pas diphtongues, mais *digrammes*,

c’est-à-dire doubles lettres[195]. Du reste, Dangeau ne distingua pas

bien les deux A, les deux O, ni les deux EU.

[195] L’auteur explique très-bien, dans plusieurs endroits, le

mécanisme de la formation de ces *digrammes*, qui s’est produite

en Europe comme en Asie. Ayant à figurer des sons nouveaux avec

un alphabet restreint, on a, plutôt que d’introduire un signe

nouveau, réuni les signes des sons qui isolément paraissent se

faire entendre dans la nouvelle voyelle.

«Après Dangeau (en 1706), l’abbé Regnier des Marais, chargé par

l’Académie d’établir une grammaire officielle comme le Dictionnaire,

n’osa que faiblement suivre la route ouverte par Dangeau: en

établissant d’abord six voyelles il commit la faute de présenter *y*

et *i* comme différens, lorsque de fait leur son est le même[196];

et dans l’exposé confus, embarrassé qu’il fit de toute sa doctrine,

il décela l’hésitation et le peu de profondeur de la doctrine alors

dominante. A ce sujet, je ne puis m’empêcher de remarquer que les

innovations ne sont jamais le fruit des lumières ou de la sagesse des

corporations, mais au contraire celui de la hardiesse des individus,

qui, libres dans leur marche, donnent l’essor à leur imagination

et vont à la découverte en tirailleurs: leurs rapports au corps

de l’armée donnent matière à délibération: elle serait prompte

dans le militaire, elle est plus longue chez les gens de robe.

Toute innovation court risque d’y causer un schisme, d’y être une

hérésie, et ce n’est qu’avec le temps, qu’entraînée par une minorité

croissante, la majorité entre et défile dans le sentier de la vérité.»

[196] Volney a raison en ce qui concerne l’*y* étymologique, mais

l’*y* français, dans *pays, moyen*, est une véritable voyelle

diphthongue.

Voici le tableau des voyelles de Volney en ce qui regarde le français:

1. a clair ou bref, petit *a Ex.*: Paris, patte, mal;

2. a profond ou long, grand *â* âme, âge, pâte, mâle;

3. o clair ou bref, petit *o* odorat, hotte, molle, sol;

4. o profond ou long, grand *ô* hôte, haute, môle, saule, pôle;

5. où bref, petit *ou* chou, sou, trou;

6. oû profond, grand *oû* voûte, croûte, roue, houe;

7. eù clair, guttural cœur, peur, bonheur;

8. eu profond, creux eux, deux, ceux;

9. ˻ e muet, féminin borne, ronde, grande;

˽ … *e* gothique que je me repente;

10. ê ouvert fête, faîte, mer, fer;

11. ée *e* (sans nom), *æ,¯e* née, nez;

12. é masculin né, répété;

13. i bref, petit *i* midi, imité, ici;

14. î long, grand *î* île (en mer), la bîle;

15. u français hutte, chute, nud;

16. ˺ ˻ an pan (de mur);

17. | Nasales: | on son (de voix);

18. | | in brin, pain, pin, peint;

19. ˩ ˽ un un, chacun.

La réalisation du projet de Volney serait un puissant auxiliaire pour la diffusion des lumières et de la civilisation en Europe. Voici comment M. Féline s'exprimait à ce sujet dans l'introduction de son *Dictionnaire phonétique*:

«La création d'un tel alphabet intéresse au plus haut degré la

politique intérieure de tous les grands États. Les sujets de la

France parlent allemand, italien, breton, basque, arabe, et nombre

de patois qui diffèrent beaucoup du français. Ceux de l'empire

britannique parlent gallois, irlandais, écossais et font usage

d'une multitude d'idiomes dans de nombreuses colonies. La Russie,

disent les géographes, compte plus de cent langues différentes, dont

vingt-sept principales; l'Autriche en compte également une quantité

considérable dans ses divers États, animés chacun d'une nationalité

jalouse. Les États-Unis sont peuplés en partie d'émigrants venus

de toutes les contrées du monde. Il n'est pas jusqu'à la Suisse où

règnent trois idiomes bien distincts. Certes, si la confusion des

langues a arrêté l’édification de la tour de Babel, l’administration

de chacun de ces États doit souffrir de la difficulté qu’éprouve

l’autorité à se faire comprendre de tous les sujets soumis à sa

loi. Toutes ces nations doivent donc appliquer leurs efforts à se

faciliter réciproquement l’étude de ces nombreux idiomes, surtout

de celui qui est adopté par le gouvernement dans chaque pays. Elles

atteindraient assurément ce but en apportant à l’alphabet toutes les

simplifications dont il est susceptible et en le rendant commun à

toutes les langues.»

On verra plus loin, à l’article consacré à l’ouvrage de M. Raoux, les moyens récemment proposés pour parvenir à ce but, et qui font l’objet d’un art que ses adeptes appellent *phonographie*.

P.-R.-FR. BUTET, directeur de l’école polymathique. _Mémoire

historique et critique dans lequel l’_S _se plaint des irruptions

orthographiques de l’_X, _qui l’a supplantée dans plusieurs cas,

sans aucune autorisation ni étymologique ni analogique; à messieurs

les membres de l’Académie française et de celle des inscriptions et

belles-lettres._ Paris, imprimerie d’Éverat, 1821, in-8 de 19 pp.

Dans les doléances que la lettre S adresse à l’Académie, elle s’élève d’abord contre le trouble apporté dans son emploi régulier par ces impératifs de la première conjugaison à la seconde personne du singulier, *manges-en, goûtes-y, vas-y*; elle se contenterait modestement de la configuration *mange-s-en, goûte-s-y, va-s-y*, qui préciserait son rôle de lettre euphonique.

Par suite de l’extension toujours croissante d’emploi qu’elle a reçue des Grammairiens, par exemple, à la fin de ces mots je *croi*, je *tien*, je *vien*, etc., elle se croit en droit de défendre sa position comme lettre euphonique et comme marque du pluriel contre les empiétements de l’*x*.

Notre *x* nous vient des Latins. Mais quel rôle cette lettre double a-t-elle joué chez eux?

Les nominatifs en *is* de la troisième déclinaison, *canis, classis, fortis, dulcis*, sont identiques avec la forme du génitif: tel était le type primitif. Mais, en raison de la fréquence de leur emploi, certaines formes du nominatif se sont altérées. Ces altérations se sont faites de plusieurs

manières, et entre autres par contraction: *trabs, urbs, ops, hyems*, etc., sont des contractions de *trabis, urbis, opis, hyemis*, qu'on retrouve au nominatif dans les anciens auteurs. Par suite de la même contraction, *audacis* et *regis* sont devenus *audacs* et *regs*: l'*x* est alors intervenu pour figurer ces deux finales et ces deux sons par une seule lettre.

Les prétérits latins ont éprouvé des modifications non moins importantes, où l'*x* est venu jouer son rôle. *Luceo, frigo, dico, duco*, au lieu de *luci, frigi, dici, duci*, ont donné *luxi, frixi, dixi, duxi*.

Flectum, plectum, fluctum, n'ont pu devenir *flecsum, plecsum, flucsum* que sous la forme orthographique *flexum, plexum, fluxum*. Telle est l'origine des supins en *xum*.

Il résulte de ces observations que l'*x*, sauf le cas de préexistence dans un radical, ne peut s'introduire secondairement en orthographe que dans trois cas généraux en latin: 1º comme finale de substantifs et adjectifs de la troisième déclinaison; 2º comme faisant partie de la terminaison des prétérits en *xi*; et 3º dans les supins en *xum*; par conséquent, on peut, par droit d'hérédité, conserver sa présence dans tous les mots français qui émanent de ces trois sources et, comme cela a eu lieu en latin, dans tous leurs dérivés.

On peut admettre que, comme monument ancien, *x* reste dans *appendix, hélix, index* (que beaucoup de personnes écrivent déjà *appendice, hélice, indice*), dans *chaux*, de *calx*, dans *choix*, de *collexus*, altération de *collectus*, dans *croix*, de *crux*, dans *crucifix*, de *crucifixus*, dans *faux*, de *falx*, dans *flux*, de *fluxus*. De même pour *larynx, pharynx, sphinx, voix, paix, poix, perdrix*; dans *taux*, à cause de *taxe*, dans *six*, à cause de *sex*.

Il n’en est pas de même dans la terminaison des mots *faux, toux, houx, époux*, pour lesquels il n’existe aucune raison étymologique de la présence de l’*x*, et où l’*s* seule apparaît dans les dérivés. Comment justifier l’intrusion de l’*x* dans la terminaison des adjectifs en *eux*, tels que *précieux, généreux*, etc., provenus pour la plupart de correspondants latins en *osus*?

La lettre S demande en terminant à l’Académie que puisque la docte Compagnie l’a déjà rétablie dans ses droits pour les mots *rois* et *lois, clous, filous, fous, toutous, trous* et *verrous*, elle lui fasse la même grâce pour les mots *bijoux, cailloux, choux, genoux, hiboux, joujoux* et *poux*.

Elle réclamerait aussi sa place dans les pluriels des mots terminés en *eux* dérivés de latins en *osus*, ainsi que dans les quatre formes verbales, je *peux*, je *veux*, je *vaux*, je *faux*.

La prononciation, en vers comme en prose, n’a rien à perdre à ces corrections. L’étymologie et l’analogie y recouvreront leurs droits, et la grammaire, affranchie d’exceptions, y gagnera par la simplification et la généralisation de ses règles.

Il y a, comme on voit, d’excellentes idées dans ce petit travail, et une analyse de ce genre pourrait être accomplie fructueusement pour chacune des lettres de l’alphabet latin.

_Solvique et phonique, c’est-à-dire: le mécanisme de la parole

dévoilé et écriture universelle au moyen de quarante-huit

phonins ou lettres, qui, à l’aide de quelques signes, accens et

marques, désignent tous les sons de la parole avec leurs qualités

prosodiques; précédées d’une esquisse de l’histoire de l’écriture,

et suivies d’une méthode de noter la déclamation, moyennant douze

chiffres duodécimaux, qui se trouvent également appliqués à

l’arithmétique, ainsi qu’à un système de poids et mesures._ Par

Ch.-L. B. D. M. G. Paris, Firmin Didot, octobre 1829, in-12, de

VIII et 172 pp., plus 1 f. de modèle et un tableau.

C’est une réforme complète de l’écriture, établie sur une étude minutieuse du fonctionnement des organes de la parole. L’auteur a inventé de nouveaux signes qui diffèrent totalement des lettres de l’alphabet.

MARLE. Dans le _Journal de la langue française, didactique et

littéraire_, années 1827-1829, 4 vol. in-8. (_Orthographe. Plan

de réforme._)—_Appel aux Français._—_Réforme orthographique._

Quatrième édition. Paris, I. Corréard jeune, 1829, in-32, de 144

pp., plus 2 tableaux. (A la fin on trouve: _Réponse de M. Marle à

la lettre de M. Andrieux_, de 11 pp.)

«La langue française, dit M. Marle, a vingt-deux sons et treize

articulations; pour représenter ce petit nombre de sons et

d'articulations, on fait usage de CINQ CENT QUARANTE SIGNES (ils sont

rangés dans le tableau cidessous), c'est-à-dire que nous employons

cinq cents caractères de plus que n'en exigent le besoin de la

langue, la raison, le bon sens; c'est-à-dire que nous consumons dans

l'étude DOUZE FOIS PLUS DE TEMPS qu'il n'en faut.

«L'enfant qui doit retenir cinq cent quarante signes différents

avant de savoir lire et orthographier n'en aura plus que quarante

à apprendre pour arriver à la même connaissance. Ainsi, au lieu

d’employer douze mois, je suppose, il ne lui en faudra qu’un seul

pour apprendre à lire.»

Voici le tableau abrégé de la réforme de 1827:

La langue française a 22 sons et 18 articulations. 40 signes

suffisent donc pour tout représenter.

SONS. *â* que l’oreille entend dans *p*â*te* sera uniquement

représenté par le signe â. Écrivez donc *âme, flâme*.

a entendu dans a*mi* sera représenté par a. Écrivez _almana,

batême, fame_.

an entendu dans *rub*an par an. Écrivez *banbou, prandre*.

ô entendu dans _ap*ô*tre_ par ô. Écrivez *émérôde, étournô*.

o entendu dans o_gre_ par o. Écrivez *onorable, roujole*, au lieu

de *honorable, rougeole*.

on entendu dans *b*on par on. Écrivez *bonbe, contabilité*, au lieu

de *bombe, comptabilité*.

oû entendu dans *v*oû*te*, par oû. Écrivez _joûront, loûront,

soûlé_, au lieu de *joueront, loueront, saouler*[197].

[197] Ce mot a été corrigé par l’Académie en 1835.

ou entendu dans _b*ou*ton_, par ou. Écrivez *lou* au lieu de *loup*.

oî entendu dans _cr*oî*tre_, par oî. Écrivez *soîrie* au lieu de

soierie.

oi entendu dans *r*oi, par oi. Écrivez *doitié, oirie*, au lieu de

doigtier, hoirie.

ê entendu dans ê_tre_, par ê. Écrivez *parêtre, renêtre* au lieu de

paraître, renaître.

è entendu dans _mod*è*le_, par è. Écrivez *chandèle, fièr, sègle*,

au lieu de *chandelle, fier, seigle*.

é de é*pi* par é. Écrivez *éroïsme, éritaje*.

e de *s*e_lon_, par *e*. Écrivez *setié*[198].

[198] Tout *e* qui n’a pas d’accent est muet, et ne se prononce

plus ni *é*, ni *è*, mais toujours *e* comme dans *je, me, te*,

etc.

eû de *j*eû_né_ par *eû*. Écrivez *beûglé, meûglé*.

eu de *fl*eu*r* par *eu*. Écrivez *boneur, maneuvre*.

î que l’oreille entend dans *gîte* par *î*. Écrivez *dîme*.

i de *p*i*pe* par *i*. Écrivez *iver, sistème*.

in de *br*in par *in*. Écrivez *findre, vintième*.

û que l’oreille entend dans *piqûre*, par *û*. Écrivez donc *gajûre*.

u de *men*u par *u*. Écrivez *umanité*.

un de *trib*un par *un*. Écrivez *à jun, unble*.

ARTICULATIONS. *q* que l’oreille entend dans _cabriole, coton, cube, quiconque, quelconque_ par *q*. Écrivez _qabriole, qoton, qube, qiqonque, qélqonqe_.

(La gutturale) *g* (prononcez *gue*) de *guérir, guitare, navigua* par *g*. Écrivez *gérir, gitare, naviga*.

ch dans *cheval* par *ch*. Écrivez *chisme, châle*.

j dans *jupe* par *j*. Écrivez *jéomètre, pijon*.

r de *rare* par *r*. Écrivez *réteur, rume*.

z de *zéro* par *z*. Écrivez *vaze, dizième*.

s de *version* par *s*. Écrivez *marsial, porsion*.

(L'articulation mouillée) *gn* de *vignoble* par *ñ*. Écrivez *viñoble, Bourgoñe*.

n de *monarque* par *n*. Écrivez *anée, oneur*.

(L'articulation mouillée) *ll* que l'oreille entend dans *bataillon* par *l*. Écrivez *bata*l*on, gri*l*age*.

l de *lumière* par *l*. Écrivez *intervale, sculture*.

t de *tunique* par *t*. Écrivez *téatre, ortografe*.

d de *devoir* par *d*. Écrivez *adéré, adézion*.

v de *victoire* par *v*. Écrivez *valse*[199].

[199] Ainsi corrigé en 1835 par l'Académie.

f de *fantôme* par *f*. Écrivez *filozofe, filantrope*.

b de *butte* par *b*. Écrivez *abé, aborré*.

p de *plumet* par *p*. Écrivez *suprimé, aprandre*.

«Domergue, dit-il, renverse tout pour tout reconstruire sur de

nouvèles bazes. Du Marsais se borne à retrancher les doubles

consonnes.»

L'auteur déclare adopter une marche qui réunisse les avantages des deux méthodes.

«Il ne faut, dit-il, renvoyer persone à l’école; il faut que celui qui savait lire avant la réforme sache lire après la réforme à quelque degré qu’elle soit arrivée; il faut, en un mot, que les changements propozés ou à propozer soient toujours tellement combinés, que les persones qui vèront pour la première fois l’écriture qui en est le fruit puissent la lire sans héziter et sans avoir bezoin d’explication préalable.....» «Homes de lètres favorables à la réforme, professeurs qui voulez la propager, gardez-vous de franchir les limites tracées par ce principe, ce serait tout compromettre, ce serait grossir les rangs de nos adversaires d’une foule de persones qui n’adoptent l’utile qu’autant qu’il est agréable, qu’autant qu’il n’exige de leur part aucun travail nouveau, aucune étude nouvèle.»

Marle retranche donc, en vertu de ce système: *a* dans *Saône, saouler, poulain*;—*e* dans *asseoir, surseoir, beaucoup*, etc.;—*i* dans *coignassier, poignard, oignon*;—*o* dans *bœuf, désœuvrement, nœud*, etc.;—un *b* dans *abbaye, rabbin, sabbat*;—*c* dans *acquérir, obscénité, scélérat*;—un *f* dans *affront, chauffer*, etc.;—*g* dans *doigtier, Magdelaine,*

vingtaine, aggraver, agglomération, etc.;—*h* dans *adhérer, cathédrale, exhorter*;—*l* dans *allégorique, alliance, bulletin*;—*m* dans *automne, condamner, nommer*;—*n* dans *cannibale, connivence, donner*;—un *p* dans *appartement, apprendre*;—un *r* dans *arrière, carrosse, courrier*;—un *t* dans *attachement, flatterie, gratter*.—Il remplace le *s* qui se prononce comme le *z* par cette dernière lettre: nous *reprézentons, poizon*. Il fait disparaître les *y* étymologiques dans *sinonime*. Il écrit *filosofe, ortografe*. Il voudrait en outre quelques autres modifications légères.

Dans un remarquable passage relatif à l'_abolition des accents locaux et des patois_, à laquelle seules une grammaire et une orthographe très-simplifiées pourront conduire, M. Marle s'exprime ainsi:

«Pourquoi telle personne prononce-t-elle mois d'_aoûte_ au lieu de

mois d'*oû*? C'est parce que cet *a* et ce *t* sont écrits; parce

que l'œil les voit, parce que le bon sens, d'accord avec la vérité

historique, répète sans cesse que les lettres n'ont été inventées que

pour être prononcées.

«Écrivez *ou*, tout le monde prononcera *ou*.

«Écrivez *ardament, solanel, taba, sculture*, etc., et il deviendra

impossible de prononcer *ardemment, solennel, tabak, sculpeture*,

etc.

«Écrivez ainsi tous les livres nouveaux, toutes les feuilles

publiques, tous les almanachs populaires, et les sons purs de

l'atticisme français, révélés à tous les yeux, seront rendus par

toutes les bouches, et retentiront enfin les mêmes sur les rives de

la Garonne, de la Seine et du Rhin.»

A l'appui de ce qu'avance M. Marle, il cite ce passage de Béranger, dans son épître à son patron, M. Lainé, imprimeur à Péronne: «C'est dans son imprimerie que je fus mis en apprentissage: *n'ayant pu parvenir à m'enseigner l'orthographe*, il me fit prendre goût à la poésie, me donna des leçons de versification, et corrigea mes premiers essais.»

Et M. Marle ajoute: «Si Béranger n'a pas pu parvenir à apprendre

l'orthographe actuelle, comment trente millions de Français qui

n’ont pas son génie y parviendraient-ils? Aussi nous soutenons que

personne ne la sait, et nous proposons un pari de trois cents francs

à quiconque prétendra écrire sans faute, sous notre dictée, vingt

lignes de mots usuels. Ces trois cents francs sont déposés chez M.

Bertinot, notaire, rue de Richelieu, nº 28.

«_Signé_ MARLE, rédacteur en chef du _Journal de la langue

française_, rue Richelieu, nº 21.»

Ce pari a-t-il été tenu? Je l’ignore. Il semble cependant que plus d’un a dû être tenté de concourir; ce qu’il y a de sûr, c’est que M. Marle ne fut pas ruiné par le nombre des concurrents.

Par ce qui précède, on voit que le système orthographique de M. Marle n’excédait pas les bornes indiquées par plusieurs grammairiens, tels que Girard, Duclos, Beauzée et autres. Cependant, dans l’*Appel aux Français*, M. Marle, dépassant ces limites déjà si larges, se permit de traduire dans une orthographe bien autrement téméraire quelques-unes des lettres que lui avaient écrites plusieurs académiciens. Ces lettres, où la bienveillance semblait un encouragement, ainsi travesties, suscitèrent une tempête funeste à M. Marle, et le ridicule qui s’attacha à leur transcription fit tomber dans un complet discrédit ses

tentatives, qui d’abord avaient été favorablement accueillies.

Voici comment est transcrite dans l’*Appel aux Français* la lettre de M. Andrieux, p. 161:

«Mosieu,

«Il è d’un bon èspri de déziré la réforme de l’ortografe francèze

aqtuèle, de vouloir la randre qonforme, ôtan qe posible, à la

prononsiasion; il è d’un bon grammèriin é même d’un bon sitoiiin de

s’oqupé de sète réforme; mez il è difisile d’i réusir. Voltaire,

aprè soisante é diz an de travô, èt à pène parvenu à nou fère éqrire

français qome *paix*, è non pâ qome *françois* è *poix*; on trouve

anqore dè jan qi répuñet a se chanjeman si rèzonable é si sinple:

lè routine son tenase, le suqsè vouz an sera plu glorieu si vou

l’obtené; vou vou propozé de marché lantemant é avèq préqôsion,

dan sète qarière asé danjereuze: s’è le moiiin d’arivèr ô but;

puisié-vous l’atindre!

«ANDRIEUX, manbre de l’Aqadémie fransèze.»

Cette audace, aussi blessante pour les convenances que pour les habitudes consacrées, nuisit aux progrès raisonnables que l’Académie paraissait disposée à admettre, et les effets s’en firent sentir longtemps.

Dans le *Journal des Débats* parut l’article suivant (il est de M. de Feletz):

«Un nouveau grammairien, M. Marle, prétend réformer l’orthographe,

et il donne un échantillon de ses principes et de sa réforme dans un

petit écrit intitulé: *Apel o Fransé, Réforme ortografiqe*.

«_Ne jugé q’aprèz avoir lu._

«Prix: 60 santimes.

«Il ne doute point du *suqsè*; il prétend qu’il a déjà pour lui

un *profèseur de rétoriqe*, un *qolonel*, le _directeur de la

Revu Ansiclopédiqe_. Il s’est battu contre ses adversaires dans

la *Qotidiène*, le *Qourié fransè*, et se battra contre *qiqonqe*

n’adoptera pas sa réforme. Il a formé une société *ortografiqe* qui a

son *prézidan*, *etc.*

«M. Marle s’était attiré une lettre raisonnable et polie de M.

Andrieux, secrétaire perpétuel de l’Académie française. Il a fait

imprimer cette lettre en l’affublant de sa nouvelle orthographe. Les

vers de Racine paraîtraient ridicules ainsi imprimés; la prose de M.

Andrieux ne pouvait résister à une pareille épreuve, et c’est contre

ce travestissement qu’on lui a fait subir qu’il réclame dans les

pièces suivantes qu’il nous a adressées:

«AU RÉDACTEUR.

«Monsieur,

«Je n’ose plus écrire à M. Marle: cela ne m’est arrivé qu’une fois,

après bien des sollicitations de sa part, et je n’ai pas sujet de me

féliciter de ma complaisance; je n’y serai plus pris.

«Vous avez peutêtre entendu dire qu’il s’occupe d’une prétendue

réforme orthographique; qu’il cherche à répandre une espèce de

cacographie bizarre, qu’il propose pour modèle.

«Son zèle de réformateur l’a emporté au point de publier une lettre,

travestie de manière à faire croire que j’adopte, moi, sa méthode, si

c’en est une, et que j’en ferai journellement usage pour mon compte.

«Je dois donc déclarer nettement que M. Marle, en faisant imprimer

sans ma participation la lettre que j’avais eu l’honneur de lui

écrire, a substitué à mon orthographe, qui est celle de tout le

monde, une manière d’écrire qui lui est particulière, en sorte qu’il

n’a point publié ma lettre telle que je la lui avais adressée, mais

qu’il l’a défigurée et rendue méconnaissable. Il me semble qu’il a eu

en cela le double tort d’induire le public en erreur et de mésuser de

ma signature.

«A présent, monsieur le rédacteur, accordez-moi un peu de place

pour quelques mots que j’adresserai à M. Marle lui-même, par votre

intermédiaire.

«A M. MARLE:

«Vous n’avez pas voulu, Monsieur, comprendre le sens de ma lettre.

Je vous y disais qu’une réforme de l’orthographe était *difficile*;

que vous vous proposiez de _marcher lentement et avec précaution

dans cette carrière assez dangereuse_; que c’était là le _moyen

d’arriver au but_; ces avis, à ce qu’il me semble, étaient clairs et

raisonnables. Nonseulement vous ne les avez pas suivis; à cet égard

vous étiez bien le maître; mais vous avez voulu faire croire que je

ne les suivais pas moi-même, et vous avez essayé de me mettre en

contradiction avec mon propre sentiment.

«Vous savez aussi bien que moi que toutes ces idées de réforme de

l’orthographe ne sont pas nouvelles, il s’en faut de beaucoup; on

s’en occupait dès avant Bacon, puisque ce grand homme, dans son

livre: *De augmentis scientiarum*, lib. VI, cap. I, dit expressément

qu’elles sont du genre des subtilités inutiles, _ex genere

subtilitatum inutilium_.

«Il est vrai aussi que de très-bons esprits, MM. de Port-Royal, Du

Marsais, Duclos, ont désiré que la manière d’écrire se rapprochât de

la manière de prononcer.

«Mais, ce qui est pour vous d’un fâcheux présage, des hommes

d’un grand mérite, d’habiles grammairiens, Gédoyn[200], Girard,

Adanson[201], Domergue, et autres, ont échoué complétement dans des

essais semblables aux vôtres.

Il en est des habits ainsi que du langage;

Toujours au plus grand nombre il faut s’accommoder,

Et jamais on ne doit se faire regarder.

«Reprenez donc, Monsieur, le déguisement dont il vous a plu de

m’affubler; il ne me va pas du tout; c’est un habit de fantaisie dont

vous êtes libre de vous revêtir. J’ai peine à croire que vous en

fassiez venir la mode.

«J’ai l’honneur d’être, Monsieur, votre très-humble et très-obéissant

serviteur,

«ANDRIEUX.

«Ce 18 avril 1829.»

[200] [201] Il ne m’a pas été possible de découvrir d’autre

trace des réformes de Gédoyn et d’Adanson que l’affirmation du

docte secrétaire de l’Académie, répétée de confiance par les

adversaires de la réforme depuis cette époque.

Dix ans plus tard, en 1839, M. Marle, ne se bornant pas à ce système inadmissible, voulut introduire une écriture purement phonétique, qu’il nomme *diagraphie*[202]. Au moyen de 36 signes figurés par des lignes droites ou

courbes, faibles ou renforcées, il parvient à reproduire les sons prononcés; en sorte qu’en moins d’une journée, on connaît ce système et on peut l’appliquer à l’écriture et à la lecture. Ce fait est constaté par un grand nombre de rapports d’inspecteurs de l’Académie, d’inspecteurs de l’instruction primaire et de commissions nommées à cet effet. Voici l’extrait de leurs décisions:

«Trois jours suffisent pour connaître et exercer la *diagraphie*.

Elle est un guide incessant de la bonne prononciation.—Elle met

l’élève dans la même situation que si un maître lui dictait un

bon livre.—Elle économise le temps consacré aux dictées.—Elle

réunit, sans en avoir les inconvénients, tous les avantages de la

cacographie et des autres genres de devoirs d’orthographe.—Elle

fait réfléchir les enfants; elle exerce leur jugement et féconde leur

intelligence.»

[202] _Grammaire théorique, pratique et didactique, ou texte

primitif de la grammaire diagraphique._ Paris, Dupont, 1839,

in-8.—_Manuel de la diagraphie. Découverte qui simplifie l’étude

de la langue._ Paris, Dupont, 1839, in-8.

Lors de leur apparition, les doctrines néographiques de M. Marle eurent beaucoup de retentissement. Il eut bientôt acquis de nombreux prosélytes, même parmi les grammairiens. Il reçut, dit-on, trente-trois mille lettres d’adhésion formelle; une quarantaine de brochures *pour* ou *contre* furent publiées, et des sociétés de propagation se formèrent dans plusieurs villes[203]. Enhardi par ce succès, il *franchit les limites* qu’il avait posées lui-même (voir p. 318). Son audace le perdit et rendit même l’Académie plus méticuleuse dans les concessions qu’elle fit dans la cinquième édition de son Dictionnaire en 1835.

[203] A Paris, une société de la réforme, composée d’hommes

distingués, de littérateurs, de grammairiens, était en pleine

activité. Je citerai parmi ses membres M. M.-A. Peigné, qui,

dans plusieurs de ses publications ultérieures, est resté fidèle

à quelques-unes des idées qu’il avait puisées à l’école de M.

Marle. Cette société se sépara brusquement dans les circonstances

suivantes. Il s’agissait d’une grande publication faite à ses

frais pour propager l’entreprise commune. La moitié de la société

se prononça pour une réforme modérée ou néographique; l’autre

pour une réforme radicale ou phonographique; on ne put se mettre

d’accord et l’œuvre fut abandonnée.

Quant à cette espèce d’écriture que M. Marle nomme *diagraphie*, on peut affirmer que, nécessitant des pesées de la plume et autant de levées de la main qu’il y a de lettres, elle ne saurait s’appliquer à l’écriture courante, ni même à la sténographie.

V.-A. VANIER. _La réforme orthographique aux prises avec le peuple,

ou le pour et le contre._ Paris, Garnier, 1829, in-12 de 96 pp.

L’auteur, habile grammairien, est partisan d’une réforme néographique modérée. Après quarante ans écoulés depuis l’apparition de cet opuscule, il semble, en certains points, une œuvre de circonstance, puisqu’il fait valoir avec beaucoup de raison les motifs qui s’opposent à l’admission d’une réforme phonographique, telle que l’avait conçue M. Marle, telle que MM. Féline, Henricy, l’ont préconisée de nos jours, et que M. Raoux l’enseigne à Lausanne.

M. Vanier a fait un compte rendu moitié sérieux, moitié plaisant des conférences sur la réforme orthographique qui eurent lieu en avril 1829. Après avoir reproché à M. Marle l’abandon du plan primitif auquel tant de personnes

éminentes et même d’académiciens avaient donné leur approbation, il rapporte les propositions contenues dans les cahiers des divers bureaux. La plupart de ces réformes de détail se rapprochent de celles déjà mises en avant par de Wailly et Beauzée. (Voir plus haut p. 276.)

«Un membre, dit le rapporteur du premier bureau, a fait la remarque

que les verbes en *eler* et *eter*, en déviant de la règle générale,

présentent de grandes difficultés pour notre orthographe, tant aux

nationaux qu’aux étrangers. La règle prescrit, pour tous les verbes

qui ont un *e* muet ou un *é* fermé dans le radical, de le convertir

en *è* grave quand après lui vient un *e* muet, comme *semer*, je

sème; *promener*, je *promène*; *peser*, je *pèse*; *lever*, je

lève; *pénétrer*, je *pénètre*; *répéter*, je *répète*; *céder*,

je *cède*; *révérer*, je *révère*; *révéler*, je *révèle*. Pourquoi

donc n’écririons-nous pas, conformément à la même règle, *appeler*,

j’_appèle_, *jeter*, je *jète*? Plusieurs membres trouvent que depuis

la suppression de la double consonne de l’infinitif, admise par

l’usage et sanctionnée par l’Académie, il est contre tout principe de

voir, dans un système régulier de conjugaison, cette même consonne

reparaître alternativement double et simple, comme dans j’_appelle_,

nous *appelons*, je *jette*, nous *jetons*. Cet alternat de la

consonne double et simple dénature le radical et expose bien des

personnes à écrire: nous *appellons*, nous *jettons*.

«Par suite du principe reconnu qu’il faut respecter l’orthographe des

radicaux, les mêmes membres vous proposent d’écrire les verbes en

enir par *è* grave chaque fois que l’inflexion *ième* se rencontre,

comme dans ils *viènent*, que je *viène*, etc., attendu que la

consonne est simple dans les radicaux _venir, venant, venu, tenir,

tenant, tenu_, *etc.*

«Pourquoi les mots en *on*, qui doublent la consonne en formant

les dérivés, comme *pardon, pardonner, action, actionner*, ne la

doublent-ils pas dans *national*, etc.? Il serait à désirer qu'aucun

composé ne la doublât. On objecte que la voyelle serait longue avec

une consonne simple; nous ne croyons pas cette objection fondée. A

quoi donc servirait l'accent circonflexe? *Trône*, et autres mots

ainsi accentués ne se confondraient pas avec l'*o* devenu bref,

n'étant pas affecté de l'accent, *Latone*.

«Il en est de même de *hotte* et de *hôte*. Est-ce que la suppression

du double *t* dans les noms en *otte*, comme _cotte, marcotte,

botte_, etc., apporterait du changement à la prononciation? Pas plus

que dans *redingote, dévote, compote*, etc., qu'on n'a jamais

prononcés *redingôte*, etc., quoiqu'ils n'aient qu'un *t*.

«Même désir de voir supprimer le double *t* dans les mots en *atte*,

dont plusieurs n’en ont qu’un et se prononcent aussi bref que s’ils

en avaient deux, témoin *batte, natte; cravate, écarlate*, *etc.* On

mettrait l’accent sur l’*â* long, comme dans *hâte*, il *bâte*,

pâte, etc., et jamais sur l’*a* bref. La distinction semble

suffisamment établie.

«Par le même motif de prosodie, on propose d’écrire _flâme,

j’enflâme, âme_, et de continuer d’écrire *inflammable, inflammation*

avec la consonne double, tant qu’on la fera sentir dans la

prononciation.

«Le premier bureau est d’avis unanime que les présentes observations

méritent d’être prises en considération.»

Voici maintenant le passage de ce travail qui a trait à la critique de la réforme phonographique. La Réforme est aux prises en assemblée générale avec les orateurs de la gauche qui représentent l’opposition.

«UN GRAMMAIRIEN. L’un des inconvénients de votre méthode est cette

homonymie qu’elle introduit dans la langue. Quoi! vous osez écrire

comme le nom du fleuve (le Pô), une *pô* de mouton, un *pô* de bière,

et la ville de *Pô*? Cela n’est pas soutenable. Voyez un peu l’effet

de ces quatre *Pô, Pô, Pô, Pô*. Comment voulez-vous qu’à chaque signe

graphique, identiquement le même, on attache une idée différente?

«LA RÉFORME. Vous vous faites illusion. Ne savez-vous pas que c’est

un inconvénient attaché aux homonymes? Mais chaque mot employé dans

la phrase ne laisse plus le moindre doute sur son sens. Que je vous

dise: Pô est la capitale du Béarn; ou, l’armée a passé le Pô; ou,

voilà vingt pô de mouton, ou enfin, donnez-moi un pô de bière, vous y

trompez-vous? Les mots parlés ne se composent que de sons et non de

lettres. En avez-vous vu sortir une seule de ma bouche? Non. Comment

voulez-vous que votre œil s’y trompe quand vos oreilles ne s’y sont

pas trompées? (Elle a ma foi raison, dit le côté droit. Attendez,

attendez, dit le côté gauche.)

«L’ORATEUR DE GAUCHE. Vous ne répondez pas à la question. L’homonymie

est un inconvénient, point de doute, mais nous avons bien peu

d’homonymes qui soient en même temps oculaires et auriculaires, et

il est avantageux, selon moi, quand on est entre deux écueils, d’en

éviter au moins un. Lisez, et comparez,

«Un beau *temps*.—Un beau *tan*.

«Il m’entend.—Il m’en tend (des piéges).

«Serre-m’en.—Serment.

«Mais à quoi bon chercher à multiplier les exemples? Qui ne sait que

cette homonymie n’a lieu qu’à l’oreille, et s’efface sur-le-champ

aux yeux? Tel est le propre d’une langue écrite régulière, que la

clarté n’y laisse rien à désirer. Mais quand on voit votre homonyme

sin changer malgré vous de finale, comme dans *sin* Françoâ, *sint*

Ustache, les *sins* anaqorète, *sinq* ome, *sin* mouton, *sin* dou,

selon l’euphonie qui exige la prononciation de telle consonne que

vous mettez ou changez au besoin, vous conviendrez que vous vous

retirez d’un embarras pour jeter le peuple dans mille autres. Qui

l’avertira de mettre un *t* final à celui-ci, un *q* à tel autre, une

s à tel autre, et rien à celui-là?

«L’ORATEUR DE DROITE. La langue parlée n’est, et ne peut être que la

peinture des sons, et c’est à la rendre à son primitif emploi que

doivent tendre tous nos efforts.

«L’ORATEUR DE GAUCHE. Voilà ce que je nie formellement. Toutes les

langues ont des signes graphiques employés comme peintures d’idées.

«Dans les langues à désinences, et où les consonnes s’articulent,

vous ne pouvez les retrancher; mais dans la nôtre, où il n’en est pas

de même, regarder comme parasites les lettres qui ne se prononcent

pas, ou qui ne se prononcent qu’accidentellement, étant suivies

d’une voyelle, est détruire l’harmonie qui existe entre les langues

soumises à des règles grammaticales qui leur sont communes. Écoutez,

je m’explique.

«Vous écrivez «*lê* chevaux, *lê* bestiaux» en retranchant l’*s*,

signe caractéristique de pluralité, et cela parce qu’elle est

nulle dans ce cas pour la prononciation. Le peuple, qui ignore la

grammaire, est par là exposé à écrire et à prononcer *lê* habitans,

lê humanités, comme nous prononçons *les* hameaux, *les* haricots,

et, par une conséquence toute juste, il écrira *lê zannetons*,

pour *les hannetons*, car c’est ainsi qu’il prononce. Vous allez

trop loin, vous dis-je, et c’est avoir une confiance trop aveugle

en vos propres moyens que de vous en fier à l’oreille du peuple;

elle est trop faussée pour qu’il en fasse son juge. Encore une fois

il faudrait supposer qu’il parle bien. Je ne vois sortir de votre

système que chaos, que confusion.

«Je vais plus loin, comment osez-vous faire disparaître de votre

conjugaison ces finales idéologiques qui réveillent en nous les idées

de nombre et de personnes? Sont-ce là des lettres parasites? _Nous

viendron, nous parleron_ seront homonymes de _ils viendron, ils

parleron_! Qui indiquera au peuple qu’il devra mettre ici un *t* et

là une *s* euphoniques quand chaque verbe sera suivi d’un mot dont

l’initiale est une voyelle, lorsque vous retranchez la consonne hors

ce cas? Qui lui indiquera les lettres que vous supprimez dans _gran,

ègzan, peti, permi_, pour former le féminin gran*de*, exemp*te*,

peti*te*, permi*se*? Réfléchissez-y, Messieurs, fouler aux pieds la

conjugaison et la déclinaison d’un peuple, c’est étouffer en lui

toute idée de grammaire, sans laquelle il n’y a point de langue;

c’est le ravaler à l’état de barbarie.»

L’auteur suppose un billet phonographique ainsi conçu: *O savan qe répondré-vou?* S’agira-t-il d’entendre: *Au savant que répondrez-vous? Aux savants que répondrez-vous? ô savants, que répondrez-vous? ô savant, que répondrez-vous?* L’esprit du lecteur est dans le doute, car les signes déterminatifs du sens sont perdus.

Je crois cette partie de la critique de M. Vanier à l’abri de toute réfutation.

S. FAURE. _Essai sur la composition d’un nouvel alphabet pour

servir à représenter les sons de la voix humaine avec plus de

fidélité que par tous les alphabets connus._ Paris, Firmin Didot,

1831, in-8, de 226 pp. et 3 pl.

Frappé des inconvénients de notre écriture orthographique, M. Faure témoigne ainsi ses vœux pour sa réforme:

«Perfectionner l’alphabet serait une entreprise digne du dix-neuvième

siècle et du règne d’un roi populaire et national. La réforme des

poids et mesures s’est opérée dans les temps les plus affreux de la

révolution. Le système métrique, après avoir lutté contre les plus

grands obstacles, est reconnu aujourd’hui comme très-avantageux.

«….. Une écriture exacte présenterait encore plus d’avantages dans

ses résultats que le système métrique; mais, comme nous n’avons

pas la présomption de croire qu’elle puisse un jour renverser

l’écriture en usage, qu’il nous soit permis du moins d’espérer qu’une

nouvelle écriture perfectionnée pourra, comme la sténographie, mais

dans un but différent, marcher à côté de l’écriture d’usage et

servir efficacement: 1º à rendre les principes de lecture avec les

caractères et l’orthographe usités bien plus accessibles à l’enfance;

2º à noter dans un dictionnaire la vraie prononciation des mots

beaucoup plus exactement qu’on ne l’a fait jusqu’ici; 3º à nous être

d’un merveilleux secours pour la composition d’un alphabet universel,

etc.»

Je ne puis donner ici une idée de la méthode de M. Faure. Il faudrait étudier, apprendre et comparer les divers systèmes phonographiques représentés au moyen de signes figurés

par des lignes plus ou moins contournées, pour apprécier le mérite de chacun d’eux.

«Quoique nos caractères, dit M. Faure, soient bizarres et

très-différents de ceux de l’écriture ordinaire, ils sont si simples,

si distincts, et dérivent si naturellement les uns des autres,

que nous sommes persuadé qu’une personne qui ne saurait pas lire

parviendrait à apprendre, au moyen de ces nouveaux caractères, en dix

fois moins de temps que par l’écriture et l’orthographe en usage,

qui font, ainsi que l’a dit d’Olivet, de la lecture l’art le plus

difficile.»

Chaque amélioration apportée par l’Académie à notre orthographe rend de moins en moins opportune la création de ces systèmes absolus.

JOSEPH DE MALVIN CAZAL. _Prononciation de la langue française

au dix-neuvième siècle, tant dans le langage soutenu que dans

la conversation, d’après les règles de la prosodie, celles du

Dictionnaire de l’Académie, les lois grammaticales et celles de

l’usage et du goût._ Paris, Imprimerie royale, 1847 in-8.

L’étude de la bonne prononciation paraît devoir jouer un grand rôle dans les réformes futures de notre orthographe. L’Académie des inscriptions se préoccupe légitimement de la fixation de la prononciation et de ses rapports avec l’histoire de notre langue. C’est à ce titre que l’auteur de ce gros volume a obtenu le prix Volney. Il reconnaît et étudie deux sortes de prononciations distinctes: la prononciation oratoire, raffinée, délicate et savante, et la prononciation courante, celle de la conversation. Une semblable doctrine ne me semble pas de nature à diminuer la complication de nos grammaires et de notre orthographe. En tout cas, elle ne simplifiera pas la tâche de la néographie phonétique, qui aura à se prononcer entre les deux prononciations qu’elle devra figurer.

Ces savantes études sur la prononciation, si minutieuses, si controversables, si arides même, pourrai-je ajouter, ne seront jamais à la portée de tous ceux qui ont besoin d’apprendre à lire et à parler. Maintenant que nous sommes en possession des travaux de M. Féline, de M. Casal, de M. Quicherat, de M. Colin, de M. Géhant, etc., notre prononciation devrait être suffisamment fixée pour être consignée dans un Dictionnaire spécial dont l’utilité est évidente.

ADRIEN FÉLINE. _Mémoire sur la réforme de l’alphabet, à l’exemple

de celle des poids et mesures._ Paris, Guillaumin, 1848, in-8 de

32 pp.—_Dictionnaire de la prononciation de la langue française,

indiquée au moyen de caractères phonétiques, précédé d’un Mémoire

sur la réforme de l’alphabet._ Paris, Firmin Didot, 1851, in-8, de

383 pp.—_Méthode pour apprendre à lire par le système phonétique._

Paris, Firmin Didot, 1854, 2 parties in-8.

L’œuvre projetée avant 1830 par M. Marle a été reprise depuis 1848 avec de nouvelles forces. M. Féline, dont nous déplorons la perte récente, a été l’un des plus persévérants et des plus courageux apôtres du système phonétique ou autrement de la phonographie. Il a consacré une part considérable de son temps et de sa fortune à la vulgarisation de sa doctrine, et n’a pas vécu assez pour la voir fructifier sur le sol de notre colonie algérienne.

M. Féline, dont les idées procèdent en partie de celles de Volney, est un réformateur plus intrépide que ne l’était M. Marle, dans le système de l’*Appel aux Français* de 1829. Son alphabet, qu’il a cru à tort complet, suffit dans sa simplicité à l’enseignement rapide de la lecture aux habitants pauvres et complétement illettrés de nos campagnes, ainsi qu’aux Arabes. D’ailleurs M. Féline lui-même a dû être convaincu, après l’insuccès de sa méthode comme écriture usuelle, qu’elle ne pourrait être considérée que comme un système pédagogique, destiné, à l’exemple de la mnémonique, à rendre moins aride et moins longue l’étude de la langue française. C’est pourquoi, dans la seconde partie de sa *Méthode pour apprendre à lire*, il passe, dans une série d’exercices habilement gradués, de l’écriture purement

phonétique à une orthographe de plus en plus compliquée, pour arriver enfin à celle qui a été adoptée par l’Académie.

A cet égard M. Féline a droit à la reconnaissance de tous les gens de bien qui s’intéressent au sort de nos populations rurales au point de vue intellectuel, car la pratique a parfaitement démontré l’utilité de sa méthode.

Voici cet alphabet, avec lequel il espérait représenter tous les sons du français:

VOYELLES. | CONSONNES.

┌─────────┐ | ┌──────┐

Signes. Valeurs. | Signes. Valeurs.

a a | p p

â â | b b

a an, en | m m

e é | t t

ê è, ê, ai, et | d d

ɛ e | n n

ɛ̂ eu | k k, q, c

i i, y | g g, gu

i in | g gn

o o | l l

ô ô, au |̲ l ill, il

̲o on | y y

u u | f f, ph

û ou | v v

̲u un | w w

| s s, c, t

| z z, s

| h ch

| j j, g

| r r

On voit au premier coup d’œil la grande supériorité de cet alphabet sur celui de Domergue. Son auteur supprime le *c*, dont le son est ambigu, le *q*, qu’on est habitué à voir escorté de son *u* servile, l’*x*, et l’*y* devant les consonnes. Par contre, il y a huit lettres nouvelles, ε (*e* muet),ˆε (*eu*),̲ *a* (*an*), ̲*i* (*in*),̲ *o* (*on*),̲ *u* (*un*),¯*g* (*gn*),̲ *l* (*l* mouillé). S’il eût mieux approfondi l’ouvrage de Volney et qu’il eût étudié l’alphabet polonais, il eût reconnu que, pour les voyelles nasales, la cédille est un signe plus commode que le trait inférieur, puisque dans l’écriture elle n’exige pas une levée de la main. Ce n’est point non plus le *g* qu’il fallait *tilder*, mais le *n*, comme le font les Espagnols. L’adoption de la lettre *k* à la place de *c* donne à son *ekritur̲ u kû d’εl sôvaj* (un coup d’œil sauvage) qu’il eût pu facilement éviter, et qui a prêté le flanc aux plaisanteries du journalisme, plus enclin à rechercher le côté plaisant que le côté utile de toute chose nouvelle.

Quoi qu’il en soit de ces imperfections de détail du système, faciles d’ailleurs à corriger, beaucoup d’instituteurs primaires sont convaincus que son adoption dans les salles d’asile et les écoles de village serait un grand bienfait. Un adolescent apprendrait à lire et à écrire en trois mois au lieu de trois ans. Il serait toujours à même de passer plus tard à l’écriture savante et difficile des lettrés, pour laquelle l’auteur a d’ailleurs préparé des exercices gradués très-bien conçus.

Le Dictionnaire de la prononciation de M. Féline était destiné à répondre à une objection souvent faite aux réformateurs phonographes: «Vous prétendez écrire suivant la prononciation; mais quelle prononciation? Il y a la prononciation gasconne, la prononciation marseillaise, la prononciation normande, la prononciation parisienne. Dans votre système, n’y aura-t-il pas autant d’orthographes diverses qu’il y a d’accents étrangers dans l’idiome national?»

Il est manifeste, répondent les réformateurs, qu’il doit y avoir une prononciation modèle, un dictionnaire de la vraie prononciation, qui rappelle à l’ordre les prononciations vicieuses, lesquelles engendrent des orthographes également vicieuses. Cette prononciation modèle ramènerait peu à peu les *accents* et les *patois* à un type normal et unique.

Le Dictionnaire de M. Féline, précieux déjà pour les étrangers, pourrait, à l’aide de quelques corrections, rendre de très-grands services. On devrait s’inspirer, pour le perfectionner, du beau travail de Volney sur les voyelles européennes; car M. Féline, dans l’intérêt de la multitude, sans doute, a négligé certaines nuances de prononciation qui constituent la délicatesse de notre langue. Il me paraît avoir confondu des valeurs distinctes de l’*e* dit muet (voir

plus haut, p. 313), et mal représenter la diphthongue *oi* par les signes *ûa* (_oua_). Pour les consonnes, M. Féline aurait dû distinguer le *w* anglais, véritable voyelle, du *w* allemand, qui doit être représenté par notre *v* simple.

Le Mémoire qui précède son Dictionnaire, et qui relate les travaux d'une commission de savants formée pour déterminer la valeur et le signe de tous nos sons, est un travail plein d'intérêt. Dans cet écrit, M. Féline développe les avantages de la simplification de notre orthographe et aussi de notre alphabet.

«Pourquoi, dit-il, ne pas perfectionner l'alphabet, l'instrument le

plus usité du travail, comme on perfectionne les autres? Pourquoi

ne le soumettrait-on pas à ce rationalisme auquel la civilisation

moderne doit ses succès? Il existe sans doute une différence: c'est

que chaque fabricant, chaque ouvrier, est libre de modifier comme

il l'entend une machine ou un outil, et qu'il n'en est pas de même

de l'alphabet; mais pourquoi le gouvernement, les académies, les

administrations, refuseraient-ils de perfectionner l'instrument

de travail de toute la nation, ainsi que le ferait le dernier des

ouvriers, ainsi que l’exigerait tout fabricant, ainsi que l’a fait la

Convention pour les poids et mesures?

«Le gouvernement, qui fait plus d’efforts que jamais pour étendre

l’instruction du peuple; les philanthropes de toutes les opinions

qui le secondent; ceux qui veulent son bienêtre, son amélioration

matérielle et morale, tous doivent désirer une réforme qui peut seule

généraliser l’instruction primaire. Jamais on n’aura fait autant de

bien à si peu de frais.

«Les économistes qui savent que le temps est la richesse de l’homme,

les administrateurs qui veulent l’uniformité du langage, les hommes

politiques qui veulent rapprocher les nations, enfin, tous les amis

de l’humanité, tous les hommes de progrès, doivent appuyer cette

réforme.

«Plusieurs exemples doivent nous servir de guide et nous encourager.

N’a-t-on pas, dans un siècle de barbarie, remplacé les chiffres

romains par la numération arabe, l’une des plus simples inventions

de l’esprit humain, puisqu’elle ne consiste qu’en deux points: avoir

un signe pour chaque nombre jusqu’à neuf et décupler la valeur du

chiffre en le reculant d’un rang? Cette idée n’en est pas moins

sublime; car, sur des milliards d’individus qui avaient passé sur la

terre, un seul l’a conçue; car elle a eu les conséquences les plus

heureuses pour la civilisation.

«De ce qu’une innovation a été mal présentée, de ce qu’elle l’a été

dans un but purement scientifique, s’ensuit-il que toute innovation

de ce genre soit impossible à réaliser?»

CHARLES LA LOY. _Balance orthographique et grammaticale de la

langue française: ou cours de philologie grammaticale, ouvrage au

moyen duquel disparaissent toutes les incertitudes, sources de

difficultés, relatives à nos règles grammaticales et à nos formes

orthographiques. Deuxième édition._ Paris, Maire-Nyon, 1853, 2 vol.

grand in-8, contenant:

«1º Des règles d’accentuation qui dispensent d’avoir recours au

Dictionnaire;—2º La liste complète des homonymes français;—3º La

liste, si utile dans l’enseignement, des dérivations inexactes;—

4º Des principes d’orthographe étymologique;—5º Des principes de

francisation des mots;—6º Des principes de néologie;—7º Des

règles sur la formation des noms et adverbes en *ment*;—8º Des

principes sur l’orthographe et la prononciation des noms propres

et des noms de baptême, avec la signification des plus connus;—

9º L’indication du pluriel des adjectifs en *al*;—10º L’indication

du pluriel de tous les noms composés et des noms pris des langues

étrangères ou des langues anciennes, partie orthographique restée

douteuse jusqu’à ce jour;—11º Des règles sur l’orthographe des

mots réduplicatifs;—12º Un moyen de reconnaître désormais l’*h*

aspiré de l’*h* muet, et le *ch* dur du *ch* français;—13º De

nouveaux signes de ponctuation qui n’exigent aucune nouvelle

étude;—14º Des règles sur l’emploi des doubles consonnes, partie

si importante de notre orthographe, etc., etc.»

Ce long titre, que j’ai copié presque *in extenso*, donne une idée du vaste ensemble de questions que l’auteur a embrassées dans le cadre de ses deux volumes.

Il rapporte sur chaque mot embarrassant du Dictionnaire les diverses leçons fournies par les lexicographes et recherche ce qu’il appelle une *balance*, c’est-à-dire une solution tirée de l’essence même des principes qu’il a posés en commençant. On conçoit qu’en face d’un nombre aussi immense de questions délicates à résoudre, l’auteur ait pu souvent s’arrêter à un parti qui ne satisfasse pas une critique sévère. Néanmoins son ouvrage sera consulté avec fruit de ceux qui, par position, sont aux prises avec les difficultés de notre orthographe. Ce vaste travail, fruit de longs efforts et d’une patience vraiment méritoire, est à lui seul une démonstration suffisante de l’absolue nécessité de perfectionner notre orthographe et de soumettre la grammaire, avec ses contradictions et ses exceptions innombrables, à une analyse, à une discussion, à une révision sérieuse et approfondie.

ALEXANDRE ERDAN (Al.-André Jacob). _Congrès linguistique. Les

révolutionnaires de l’A-B-C._ Paris, Coulon-Pineau, 1854, in-8 de

282 pp.

Dans cet opuscule, M. Erdan a parlé de beaucoup de choses à propos de la réforme orthographique. Il a introduit dans une semblable polémique plus de passion que la question ne me semble en comporter. Je ne le suivrai donc pas dans les parties de sa discussion qui s’écartent du sujet, et je

renverrai à l’analyse de l’ouvrage de M. Raoux l’exposition des motifs proposés en faveur de l’écriture phonétique.

Voici ce que dit M. Erdan (p. 72) contre le respect de l’étymologie dans l’écriture française. Après avoir rappelé les arguments de Domergue et de Voltaire, il continue ainsi:

«Mais, d’ailleurs, à quoi bon ces raisonnements? La question

étymologique n’en est réellement pas une. Les étymologistes croient

défendre un principe et, en réalité, ce qu’ils défendent, ce n’est

qu’un accident dans la langue.

«Si à chaque mot de notre langue était attachée l’étiquette de

son origine, certainement celui qui proposerait d’enlever à la

fois toutes ces étiquettes, toutes ces marques caractéristiques,

proposerait une révolution difficile; mais cela n’est pas.

«Nous avons, cela est démontré et admis par les grammairiens[204]:

Mots dont l’étymologie est tout à fait inconnue 3,000

Mots dont l’étymologie est douteuse 1,500

Mots qui n’ont plus leurs lettres étymologiques, dont

ils se sont dépouillés successivement 10,000

Mots dont l’orthographe est contraire à l’étymologie 500

———

Total 15,000

«Ainsi, en proposant d’abandonner l’orthographe étymologique,

on ne propose point, à proprement parler, une révolution

de principe dans l’idiome national. On ne fait que régulariser une

langue en désordre qui écrit tantôt suivant l’étymologie, tantôt

selon le caprice.»

[204] Ce calcul est emprunté par M. Erdan à M. Marle dans

l’*Appel aux Français*.

Tout en adhérant au principe de la phonographie absolue, l’auteur désire qu’on avance par degrés.

«Il faut donc tout simplement, dit-il, pour commencer, pour

établir un premier jalon, revenir aux modifications prudentes,

faciles, commodément vulgarisables, qu’adoptèrent et pratiquèrent

les Du Marsais, les Duclos, les Beauzée, *etc.*

«Il faut accepter, suivant la théorie de Port-Royal, quelques

petits signes très-simples pour faire disparaître certaines anomalies

du genre des suivantes: *fusil*, où l’*l* ne se prononce pas, et *fil*,

où il se prononce; *nid*, où *d* ne se prononce pas, et *David*, où il

se prononce; *répugnance*, où *gn* est doux, et *stagnation*, où *gn* est

très-dur, *etc.*

«Il est très-facile pour ces différents cas, et pour d’autres analogues,

de convenir d’un petit signe, d’un tiret, d’un accent, tout

ce qu’on voudra, qui indique la prononciation.»

«Voici donc une série d’applications actuelles que je proposerais

volontiers, d’une manière formelle, à tous les amis de la réforme: 1º

Retranchement de l’*h* muet (_Omère_).—2º Retranchement des lettres

doubles (_abé, tranquile, éfet_, etc.).—3º Emploi d’une seule

consonne où il y en a deux inutilement (_alfabet, ortografe, téâtre_,

etc.).—4º Expulsion de l’*m* où l’on ne prononce que *n* (_anfibie_,

etc.).—5º Expulsion de l’*x* comme marquant le pluriel (_eus,

veus, ceus_, etc.).—6º Abandon de l’usage absurde et sans prétexte

étymologique, qui double la consonne dans les mots *homme*, venant

de *homo, donner*, de *donare, honneur*, de *honor* (_ome, doner,

oneur_).—7º Expulsion du *t* ayant le son de l’*s* (_atension_,

etc.).»

Dans un ouvrage en 2 vol. in-8, intitulé *la France mistique*, publié un an plus tard, M. Erdan a mis en pratique sa réforme. Ces deux volumes sont imprimés en entier d’après son système. Voici comme il en explique le fonctionnement:

«_Règles suivies dans la grafie de ce livre._ Nous n’avons point

visé à la fonografie absolue, c’est-à-dire à l’écriture exactement

conforme à la parole. Il est trop évident à nos yeuz que, si nous

devons obtenir des réformes ortografiques (et nous en obtiendrons),

nous ne les obtiendrons que par une série de modifications

et de simplifications lentes et successives. D’ailleurs, des expériences

célèbres sont là pour montrer jusqu’à quel point est impraticable

et impossible une transformation subite.

«Nous avons donc fait uniquement de la néografie; nous avons

simplifié les choses facilement simplifiables; nous avons modifié

ce qui pouvait l’être sans choquer et éfaroucher les lecteurs; nous

avons même, autant que possible, tenu à ne pas sortir des limites

que s’étaient tracées les néografes modérés du dis-huitième

siècle. Nous en somes sortis néanmoins par la substitution de l’*s*

au *t* dans les mots où ce *t* sonait *s*, et était précédé d’une consone;

dans les cas où le *t* est entre deuz voyèles, nous avons cru

devoir le laisser, au moins quant à présent. Mais cela même a été

pratiqué, avec des choses bien plus hardies, par l’abé de Saint-Pierre

et par quelques autres.

«Nous avons aussi préféré le *z* à l’*s* dans les pluriels académiques

terminés par *x*. La prononciation réèle, en éfet, est *z*, non *s*,

quand èle a lieu: le vrai signe du pluriel est donc *z*, non *s*.

«Nous n’avons pas toujours été rigoureuz et logique. Ainsi nous avons

écrit *mettre* et *permètre*, pour éviter, par ecsès de précaution,

les homografies—qui n’auraient pas nui sans doute à la clarté—mais

qui auraient prêté à une ataque contre notre réforme, sous le

prétexte que *mètre* (verbe) aurait pu se confondre avec *mètre*

(substantif). Nous avons donc momentanément sacrifié la logique.»

P. POITEVIN. _Grammaire générale et historique de la langue

française._ Paris, 1856, 2 vol. in-8.

Au chapitre de l’_Orthographe_, M. Poitevin, après avoir cité l’opinion sur la simplification de l’orthographe que j’avais émise en 1855, dans mon Rapport sur l’Exposition universelle de Londres, s’exprime ainsi:

«Ces observations sont fort justes, et il est fâcheux que M. Ambroise

Firmin Didot se soit borné à exprimer un vœu; il lui appartenait

de donner l’exemple des réformes raisonnables et d’ouvrir

la voie dans laquelle l’Académie ne peut entrer la première; rien

ne lui eût été plus facile assurément que de faire sortir de ses

nombreuses publications tout un système nouveau d’orthographe;

c’était une œuvre digne de lui, et nous regrettons qu’il ne l’ait pas

accomplie.»

Mais le respect que l’on doit aux décisions de l’Académie, et qui m’est plus particulièrement imposé, comme ayant l’honneur d’être son imprimeur, m’interdisait plus qu’à tout autre de songer à rien innover. C’est à l’Académie, en raison même de l’autorité suprême qu’on lui reconnaît, de répondre, dans la limite qu’elle jugera convenable, au vœu général.

M. Poitevin fait ensuite une rapide énumération des tentatives de réforme depuis le seizième siècle, puis il ajoute:

«Disons en terminant qu’il est impossible qu’on ne voie point,

dans un temps très-prochain, se produire les réformes suivantes:

«1º Suppression de toute lettre inutile ou nulle dans la

prononciation;

«2º Adoption des mêmes signes pour les sons identiques[205].»

[205] Ce programme est celui de Port-Royal (voir p. 226), adopté

depuis deux siècles par presque tous ceux qui ont fait une étude

approfondie de notre langue.

Dans cette Grammaire, plus complète et plus détaillée que toutes celles qui avaient paru jusqu’alors, l’auteur fait connaître quelques-unes des raisons historiques de nos formes orthographiques actuelles; il donne à l’occasion le tableau des pronoms et de la conjugaison des verbes dans le vieux français. Ses listes de substantifs dont le genre est douteux, des homonymes, des pluriels des noms composés, etc., ajoutent à son travail beaucoup d’intérêt et une utilité incontestable pour la fixation future de l’orthographe française.

LÉGER NOEL. _Les anomalies de la langue française, ou la nécessité

démontrée d’une révolution grammaticale._ Paris, Ferdinand

Sartorius, 1857, in-8 de 240 pp.

Cet ouvrage est le résultat d’un travail très-pénible et vraiment consciencieux. Mais la disposition typographique tout allemande, l’absence de table et d’index, en rendent l’étude très-pénible, et la méthode d’exposition adoptée par

l’auteur ne contribue pas à la clarté. M. Noel a consacré deux cent vingt pages d’une impression très-fine aux détails de l’orthographe du substantif et du genre; c’est assez dire que son œuvre se refuse à une analyse complète.

L’auteur a été amené à reconnaître et à classer les anomalies, malheureusement très-nombreuses, dans la formation du genre de nos substantifs.

La première loi, c’est que le féminin se distingue par la présence de l’*e* muet à la fin du nom; exemple: le *dieu*, la *déesse*; le *lion*, la *lionne*; le *mulet*, la *mule*, *etc.*

Mais les cas d’exception sont presque aussi nombreux que ceux qui sont conformes à la règle: tantôt le féminin s’applique aux deux sexes: la *girafe*, la *gazelle*, la *chouette*, la *tortue*, etc.—Tantôt des noms masculins conservent l’*e* muet final, signe du féminin: ex. *amulette, arbuste, chêne, hêtre, doute, incendie, angle, antimoine, antipode, centime, inventaire*, etc.—D’autres fois un même mot est tantôt masculin, tantôt féminin, selon le sens qu’on y applique; ex.: *aide, barbe, barde, basque, carpe, crêpe, décime, enseigne, faune, garde, orge*, *etc.*

Déjà La Bruyère, membre de l’Académie française, mort en 1696, dans son chapitre intitulé *De quelques usages*, proteste à ce sujet contre ce qu’on appelle l’usage:

«… Le même usage fait, selon l’occasion, d’_habile_, d’_utile_,

de *docile*, de *mobile* et de *fertile*, sans y rien changer,

des genres différents: au contraire, de *vil, vile*, de _subtil,

subtile_, selon leur terminaison, masculins ou féminins[206]. Il a

altéré les terminaisons anciennes: de *scel* il a fait *sceau*; de

mantel, *manteau*; de *capel*, *chapeau*, etc., et cela sans que

l'on voie guère ce que la langue françoise gagne à ces différences et

à ces changements. Est-ce donc vouloir le progrès d'une langue que de

déférer à l'usage?»

[206] Le *poison* a remplacé la *poison*; et, par contre, on a

fait masculin la *navire*, tandis que *nef* est resté féminin.

M. Léger Noel constate en passant quelques irrégularités qui ont échappé à la dernière édition du Dictionnaire de l'Académie: ex.: *hydrocèle, pneumatocèle, varicocèle*, féminins; *sarcocèle*, masculin; *univalve, bivalve* du féminin; *multivalve*, du masculin; *aggrave, métopes, palestre*, du féminin, et *réaggrave, opes, orchestre*, du masculin. Il aurait pu ajouter *ode*, ce mot introduit en français par Ronsard, du féminin, et *épisode* du masculin.

S'appuyant sur le principe de l'analogie, M. Léger Noel propose que:

à cause de: *on écrive*: *au lieu de*:

bac, bissac, bivouac, cornac, ┌ un abac un abaque

estomac, havresac, lac, | un tombac un tombaque

ressac, sac, sumac, tabac, └ un zodiac un zodiaque

trictrac

agaric, alambic, arsenic, aspic, ┌ un critic un critique

basilic, cric └ le tropic le tropique

trois cents adjectifs ou ┌ un hippogrif un hippogriffe

substantifs en *if* | un calif un calife

└ un pontif un pontife

┌ un reptil un reptile

avril, babil, béril, péril, | un volatil un volatile

grésil | un hil un hile

└ un crocodil un crocodile

cerfeuil, accueil, bouvreuil, ┐ un chèvrefeuil un chèvrefeuille

cercueil, deuil, écureuil, | un portefeuil un portefeuille

treuil, fauteuil, œil, |

orgueil, recueil, écueil, |

seuil ┘

bazar, car, caviar, char, ┐ un phar un phare

coquemar, nénuphar, par, czar, | un tartar un tartare

escobar, nectar ┘

amer, cancer, cher, enfer, ┌ un belveder un belvédère

éther, fier, frater, gaster, | un calorifer un calorifère

hier, hiver, mâchefer, | un caracter un caractère

magister, mer, outremer, | un adversair un adversaire

stathouder, ver └ un exemplair un exemplaire

trois cents mots environ ┌ le chrysocal le chrysocale

terminés en *al* | le final le finale

| un oval un ovale

soixante mots environ terminés | un polichinel un polichinelle

en *el* | un violoncel un violoncelle

└ le vermicel le vermicelle

accul, archiconsul, calcul, ┌ un capitul un capitule

consul, cul, nul, proconsul, | un versicul un versicule

recul | un préambul un préambule

└ un globul un globule

quatre cents mots environ ┌ un cachemir un cachemire

terminés en *ir* | un empir un empire

└ le zéphyr le zéphire

butor, castor, condor, cor, ┐ un éphor un éphore

corrégidor,essor, for, major, | tricolor tricolore

or, similor, thermidor, | (drapeau)

trésor, Labrador ┘

azur, dur, futur, impur, mûr, ┌ un carbur un carbure

obscur, pur, sûr, sur | un sulfur un sulfure

└ un murmur un murmure

quarante mots environ en *our* { un pandour un pandoure

deux cent cinquante mots ┌ un auditoir un auditoire

environ terminés en *oir* | le conservatoir le conservatoire

| un promontoir un promontoire

└ le vomitoir le vomitoire

On écrira de même, dit l’auteur, au masculin les adjectifs:

agil servil barbar inodor

aquatil fidel ignar sonor

débil infidel ovipar élégiac

facil parallel vivipar hypocondriac

docil rebel éphémer opac

fertil bénévol lanifer critic

fluviatil frivol prosper pacific

fossil crédul pir magnific

fragil avar bicolor ventriloc

habil

Il est inutile de développer davantage ces tableaux, qui font connaître le genre de régularisation auquel l’auteur s’est plus spécialement attaché. Lorsque les lois de la prosodie française s’opposent à ce que l’on modifie l’orthographe de

la désinence, il propose de changer le genre; exemple: une *squelette*, une *satellite*, une *aérolithe*, une *phytolithe*, une *ostéolithe*.

Les changements de cette nature, qui intéressent l'oreille, sont plus difficiles à introduire que des modifications dans l'écriture. D'ailleurs un certain nombre d'entre eux altèrent sensiblement l'euphonie de la prononciation en faisant porter l'accent tonique non plus uniquement sur la voyelle de la syllabe pénultième des mots à terminaison féminine, mais en même temps sur la consonne qui suit. Exemple: dans le système de M. Noel, nous ne dirions plus un homme *crédUle, servIle*, mais *crédUL, servIL*, bref. C'est donc méconnaître le rôle de l'*e* muet, cette bulle d'air sonore, comme dit l'auteur, qui communique à notre langue tant de charme, de légèreté et de douceur.

M. Noel veut aussi qu'on écrive la *foie* (_fides_) et le *foi* (_hepar_), le *nef* ou la *nève* (_navis_), le *soif* et une *cuillère* au lieu de *cuiller*. La rectification de ce dernier mot est unanimement réclamée.

Le mot *voix* (_vox_) devrait, selon lui, être écrit *voye* pour lui donner une terminaison féminine, tout en le distinguant de *voie* (_via_), attendu que «cette forme le rapprocherait de son dérivé *voyelle* et lui donnerait bien plus d'ampleur et d'harmonie.»

«Les grammairiens, ajoute-t-il, en portant le marteau sur l'*y*,

si sonore dans des mots tels que *paye, payement*, etc., pour le

remplacer par cet *i* fêlé, qui est en si grande faveur auprès d'eux,

ont-ils rendu service à la langue? Doit-on prononcer *égaye, bégaye*

et faire rimer ces mots avec *baie*; il faudrait alors écrire _égaie,

bégaie_. C’est donc un peu comme s’il y avait -_éïe_, résonnance

vraiment féminine, qu’il faut que l’on prononce, et non pas *é*, son

sec et bref, désinence toute masculine.»

Les 240 pages de M. Noel présentent le même intérêt, la même originalité dans un sujet qu’on aurait pu croire épuisé, et c’est à lui qu’on devait (page 205 et suivantes) le travail le plus étendu sur le pluriel des noms composés.

CASIMIR HENRICY. _Traité de la réforme de l’orthographe, comprenant

les origines et les transformations de la langue française_,

dans la *Tribune des linguistes*, 1re année, 1858-1859. Paris,

gr. in-8.—_Gramère fransèze d’après la réforme ortografiqe._ 11

livraisons, faisant suite au *Dictionnaire français illustré* de

Maurice La Châtre. Paris, in-4.

M. Henricy s’est livré à de grandes et consciencieuses recherches sur l’histoire de l’orthographe, et présente sur la réforme des idées fort sages:

«Il y aurait folie, dit-il[207], à penser que ma _Gramère fransèze

d’après la réforme ortografiqe_ puisse servir de règle à la

génération actuelle. Ce qu’on peut suivre comme un guide sûr

aujourd’hui, c’est ma *Grammaire française* d’après l’orthographe

académique. Le *Traité de la réforme de l’orthographe* est à

l’adresse des gens qui veulent s’éclairer sur cette importante

question et qui pensent qu’une réforme serait utile. Ils trouveront

là un plan complet de réforme divisée en cinq degrés; et je ne leur

propose que l’adoption du premier degré, réforme bien simple, déjà

pratiquée par les écrivains les plus éminents des deux derniers

siècles, notamment par Du Marsais, dans son *Traité des tropes*,

réimprimé en 1804 avec cette même orthographe.»

[207] *Tribune des linguistes*, p. 60.

«La conséquence de la constitution vicieuse de notre écriture,

ajoute-t-il plus loin (p. 126), est que pas un homme ne peut à

bon droit se flatter de connaître parfaitement l'orthographe, de

ne jamais broncher dans ses sentiers tortueux. Les gens qui la

connaissent le mieux ne rougissent pas de l'avouer. En fît-on la

seule étude de sa vie, on ne parviendrait pas à l'apprendre, même à

l'aide d'une intelligence exceptionnelle. On ne parviendrait qu'à

s'abrutir. L'écriture ne constitue en effet qu'un instrument, mais

c'est l'instrument indispensable pour arriver à la connaissance

des sciences..... Or l'intelligence de l'homme le mieux doué a des

bornes, et il est évident que, s'il l'emploie toute à apprendre ou

à retenir l’orthographe, il ne lui en reste plus pour l’étude des

sciences. Celui qui, grâce à de longs et pénibles travaux et à une

attention soutenue, parvient à écrire correctement quelques pages,

sans le secours d’un dictionnaire, n’a donc pas lieu d’être si fier!

Du reste, les plus experts en pareille matière ont toujours reculé

devant le défi de subir victorieusement une épreuve.» (Voir p. 320.)

Il résulte du travail très-étendu et très-approfondi de M. Henricy qu’il reconnaît la nécessité de ne procéder à la réforme qu’avec mesure et successivement. Il fixe même cinq degrés, séparés par deux ans d’intervalle, pour atteindre une réforme telle qu’il la conçoit possible. Mais, d’une part, les catégories qu’il propose feraient l’objet de longues discussions, et, d’autre part, dix années sont un terme insuffisant pour permettre d’espérer un pareil résultat.

B. LEGOARANT. _Nouveau Dictionnaire critique de la langue

française, ou examen raisonné et projet d’amélioration de la

sixième édition du Dictionnaire de l’Académie, de son complément,

du Dictionnaire national et d’autres principaux lexiques, y compris

le nouveau Dictionnaire universel de la langue française par M.

Poitevin._ Paris, Berger-Levrault, 1858, in-4 à 3 col. de XIV et

667 pp.

B. PAUTEX. *Remarques sur le Dictionnaire de l’Académie.* Paris,

1856, in-12 de 116 pp. Considérablement augmentées et réimprimées

sous ce titre: _Errata du Dictionnaire de l’Académie française,

ou Remarques critiques sur les irrégularités qu’il présente avec

l’indication de certaines règles à établir._ Paris, Cherbuliez,

1862, in-8 de XXXII et 352 pp.

F.-P. TERZUOLO, ancien imprimeur, correcteur d’imprimerie.

Études sur le Dictionnaire de l’Académie. Deuxième édition (la

première est de 1858), _accompagnée de quelques remarques sur les

six premières livraisons du_ Dictionnaire de M. Littré. Paris,

Mesnel, 1864, in-12 de 142 pp.

Le Dictionnaire d’une langue est son livre par excellence. Nonseulement il la maintient, il la conserve, mais il ouvre les voies et indique les sens dans lesquels elle peut s’épurer, s’enrichir et accomplir de nouveaux progrès. Nul ne s’étonnera donc de l’importance que le public attache à chacune des éditions du Dictionnaire de l’Académie, ni de la longueur du temps et des soins minutieux que la compagnie consacre à cette œuvre capitale. Mais cette tâche est compliquée de tant de difficultés de toute nature, dont la principale est l’incertitude qu’offre pour la coordination l’absence complète d’une véritable grammaire de la langue française, qu’on ne s’étonnera pas qu’on ait pu reconnaître dans la dernière édition de ce Dictionnaire, aussi bien que dans les ouvrages du même genre, des fautes matérielles, des contradictions, des lacunes, des définitions hasardées ou insuffisantes. La partie orthographique, dont l’irrégularité s’explique, comme on l’a vu dans tout ce qui précède, par l’action du double courant où s’est formé notre vocabulaire et l’influence des idées dominantes en grammaire au moment où de nouvelles couches de mots ont été successivement admises, cette partie n’est pas celle qui laissait le moins à désirer.

Heureusement, pour assurer la perfection à l’édition que l’Académie prépare, des ressources précieuses lui sont réservées. En dehors des matériaux importants que plusieurs de ses membres ont pu réunir, de ceux qu’elle saura puiser dans les travaux des membres les plus distingués des autres classes de l’Institut, il s’est rencontré des hommes d’une persévérance admirable qui ont fait de la dernière édition du Dictionnaire l’objet d’une critique minutieuse et de l’examen le plus approfondi.

Tels sont MM. Legoarant, Pautex et Terzuolo, qui ont consacré à ce travail un peu aride de la confrontation et de la discussion des mots, de leur forme et de leurs définitions, la plus grande partie de leur longue carrière. Les trois ouvrages que j'ai cités en tête de cet article sont rédigés sous forme de dictionnaire, c'est assez dire qu'ils échappent à toute espèce d'analyse. Je puis seulement constater ici qu'ils ne font nullement double emploi. M. Legoarant a envisagé son vaste sujet plutôt en lexicographe et en savant, M. Pautex en grammairien et en typographe consommé; M. Terzuolo a suivi l'exemple de ce dernier.

M. Pautex a réuni aux mots ACCENT, CONJUGAISON, MAJUSCULE, MENTOR, TERMINAISON, TIRET, et dans un chapitre de la PRONONCIATION et des DOUBLES LETTRES placé à la fin, des dissertations spéciales sur les questions de l'orthographe typographique, les plus délicates et les plus négligées par les grammairiens. A ce titre, son livre restera d'une utilité incontestable, même après la nouvelle édition du Dictionnaire, pour tous ceux qui se préoccupent de la bonne exécution des livres et particulièrement pour les imprimeurs.

Le travail de M. Terzuolo contient des remarques en général très-judicieuses sur les questions grammaticales et philologiques. Il ne s'occupe de l'orthographe que pour signaler quelques contradictions qui se trouvent dans le Dictionnaire de l'Académie, comme dans les mots *assonance* et *consonnance*, *persiflage* et *siffler*, *etc.* Il est d'avis d'écrire *baronet* avec un seul *n*, *chevauléger* en un seul mot, et *chelin* (_scheling_) à la manière française avec un *ch*, comme on écrit *châle* dérivé de *shall*. Pour les mots *paiement, dévouement*, et autres substantifs terminés en *ment*, il demande qu'on leur conserve les voyelles caractéristiques de l'infinitif dont ils dérivent en changeant

l’*r* en *ment*; ex.: *emporter, emportement, fourvoyer, fourvoyement, payer, payement, dénuer, dénuement*, *etc.*

TELL. _Exposé général de la langue française, avec les idées, les

systèmes et les principes de l’ancienne et de la nouvèle école,

les projets de réforme, la codification et la langue universèle._

Paris, 1863, in-18 de 109 pp.

Dans ce petit écrit, que l’auteur aurait voulu réduire à une feuille d’impression, les questions énoncées sur le titre sont abordées avec clarté et d’une manière piquante, tant celles de la grammaire que celles de l’orthographe, à laquelle l’auteur s’attache principalement; ce qui lui fait dire dès le début de son exposé «que l’enfant qui l’a apprise n’est nullement préparé pour recevoir les leçons des professeurs de logique, de rhétorique et de philosophie.»

C’est ainsi qu’il commence son livre, et c’est ainsi qu’il le termine: «Toutes les sciences doivent avoir une science élémentaire pour base; cette base est naturèlement le langage, et il serait difficile d’en établir une autre qui s’accorde mieux avec l’enfance. L’enfant fait des progrès considérables jusqu’à quatre ans, parce qu’il n’est distrait par aucun préjugé; si son intelligence s’affaiblit alors, il faut attribuer cette cause aux préjugés, et surtout à l’enseignement faux du langage, tandis que, si cet enseignement était logique, son intelligence de quatre ans, au lieu de s’affaiblir, grandirait toujours; il vaudrait à dix ans ce que nos jeunes gens ne sont qu’à vingt ans et plus. Si

l’on veut bien examiner un enfant de quatre à cinq ans, on verra plus de perspicacité chez lui que dans un enfant de huit à dix ans. *Ce phénomène doit avoir une cause* (p. 103).»

M. Tell n’en reconnaît pas moins la supériorité de la langue française sur les autres, et les modifications qu’il propose à l’orthographe, pour la simplicité et la régularité, n’ont rien d’exagéré; il réunit en un seul les mots composés *toutafait, apeuprès, aucontraire*. Les réformateurs modérés peuvent donc se trouver d’accord avec lui sur la plupart des points, sauf la question des participes, qu’il voudrait rendre invariables.

Son opinion sur la réforme de l’orthographe par des améliorations et simplifications successives est ainsi motivée par ce qu’il fait dire à un interlocuteur.

«L’Académie française paraît indifférente aux progrès de la langue,

parce qu’elle craint la précipitation et l’engouement; et cependant

elle enregistre tous les trente ou quarante ans les progrès réels,

sanctionné(*s*) par l’expérience. C’est ainsi que son Dictionnaire se

modifie de quart de siècle en quart de siècle. Sa marche est lente,

mais elle est assuré(*e*), elle va toujours en avant.

«Que fait l’Université? Elle exécute et fait exécuter le progrès

positif du Dictionnaire de l’Académie. C’est par ce parfait accord

entre le gouvernement, l’Académie et l’Université que la langue

française a beaucoup gagné depuis deux cents ans. Il est bien vrai

que l’Université est toujours de trente ans en arrière sur les

bons grammairiens, et que, dans ce qu’on enseigne aujourd’hui, il

y a cent ou deux cents erreurs, préjugés ou absurdités, constatés

depuis dix ou vingt ans; mais cet inconvénient est malheureusement

indestructible dans l’état des choses établies.

«On a dit que l’Académie n’a point fait de grammaire et que

l’Université n’a point publié un seul volume sur la langue; ce fait

prouve le respect de l’autorité pour la volonté nationale. En effet,

si l’Académie eût fait une grammaire, chacun se serait cru contraint

à suivre le code grammatical du corps savant. Si l’Université eût

publié un ouvrage quelconque sur la langue, on aurait pu considérer

ce livre comme étant obligatoire dans l’enseignement.

«Voilà les motifs qui ont retenu l’Académie et l’Université;

elles n’ont publié aucun ouvrage sur la langue que pour mieux

faire comprendre que chacun, en France, est libre de parler et

d’écrire comme il l’entend. Je termine en disant que l’autorité dans

l’enseignement s’est toujours conduit(*e*) avec sagesse et dignité.»

Ces réflexions sont fort justes et méritent d’être prises en grande considération. En effet, bien que Richelieu eût imposé à l’Académie l’obligation de publier une Grammaire et un Dictionnaire de la langue, et qu’on puisse considérer la Grammaire de Regnier des Marais comme une tentative de l’Académie pour se conformer à cet ordre, on voit combien cette grammaire, malgré tout le respect qui lui est dû, est devenue presque inintelligible et surannée dans ses complications. Cependant il eût été désirable qu’à l’apparition de chaque édition d’un de ses Dictionnaires,

l’Académie l’eût accompagné d’une grammaire qui naturellement eût été modifiée selon le progrès des temps. La vue seule de tant de règles et d’exceptions eût engagé l’Académie à la simplifier[208].

[208] M. Tell signale les inconvénients de la multitude des grammaires, qui va toujours croissant, et rappelle que déjà, en 1806, dans un rapport fait par Van Praet à Napoléon Ier, il est dit «qu’il existe un tel monceau de grammaires que seize chevaux attelés pourraient à peine le traîner.» Il est probable que le rapporteur a compris sous le titre de grammaire

les dictionnaires, les traités, les critiques, les manuels,

rudiments, méthodes, journaux pédagogiques, *etc.*

L’intérêt que Napoléon Ier apportait à tout ce qui touche à l’éducation est signalé par M. Tell, qui le place au nombre de ceux qui ont voulu établir une langue *universelle*, moyenne, comme voulut aussi Rivarol que fût la langue française[209]. Dans un ordre du jour Napoléon s’exprime ainsi:

Paris, janvier 1811.

«Les conquêtes des langues suivent les conquêtes des armes; mais si

les idiomes, les usages et les mœurs des peuples réunis de nos jours

à la France, peuvent enrichir notre langue, ces causes diverses

peuvent aussi en altérer la pureté. Jamais il ne fut donc plus

nécessaire d’y veiller que dans notre siècle.»

Et c’est dans ce but que Napoléon Ier a fait de grands efforts pour susciter le zèle général en faveur d’études sur la langue dont son génie appréciait l’importance.

[209] «La langue française, dit Rivarol, est une géométrie formée

avec une ligne droite, tandis que le latin et le grec sont formés

avec des courbes.»

Il aurait pu ajouter l’allemand, et jusqu’à un certain point

les autres langues.—Suivons donc cette ligne, du moins pour

l’orthographe, p. 27.

E.-A. C. _Esai de sinplificacion du français, en vue de le fair

accepter come langue internacionale._ Lyon, 1863, in-8 de X et 292

pp.

Ce volume contient l’exposé très-développé d’une réforme beaucoup trop radicale pour être acceptée du public actuel, et je renvoie pour sa critique à ce qui a été dit à propos de M. Marle et à l’analyse du travail de M. Raoux.

FRÉDÉRIC DÜBNER. _Examen du programme officiel des humanités, année

scolaire 1863-64._ Paris, Paul Dupont, 1863, in-8.

Notre orthographe semble, sans doute, chose bien pénible et bien difficile au conseil impérial de l’instruction publique, puisqu’il établissait ainsi le programme de l’enseignement du français pour l’année scolaire 1863-64:

1. CLASSE PRÉPARATOIRE. Grammaire française: noms, adjectifs, verbes.

Exercices d’*orthographe*.

2. CLASSE DE HUITIÈME. Grammaire française: révision et continuation.

Exercices d’*orthographe*.

3. CLASSE DE SEPTIÈME. Grammaire française: révision et continuation.

Exercices d’*orthographe*. Exercices d’analyse grammaticale.

4. CLASSE DE SIXIÈME. Grammaire française. Exercices de grammaire et

d’*orthographe*.

5. CLASSE DE CINQUIÈME. Grammaire française. Exercices de grammaire

et d’*orthographe*.

6. CLASSE DE QUATRIÈME. Grammaire française. Exercices de grammaire

et d’*orthographe*.

7. CLASSE DE TROISIÈME. Exercices français: récits et LETTRES D’UN

GENRE SIMPLE.

En relatant cette classification, le savant philologue M. Dübner s’écriait: «Pour la langue maternelle et dans les lycées impériaux, *six années d’exercices de grammaire et d’orthographe* avant de pouvoir être admis, dans une septième année d’étude, à composer des lettres d’un *genre simple*!»

ÉMILE NEGRIN. _Grammaire française des gens du monde. Édition

princeps._ Nice, 1864, in-8 de 116 pp.—_De la fixation de la

langue française à propos de l’instruction primaire rendue

obligatoire._ Nice, Caisson et Mignon, mars 1865, in-16 de 39 pp.

«La France a 36 millions d’habitants. Sur ce nombre, 35 millions

500 mille ne soupçonnent pas même l’existence du grec; les autres,

dans leur jeune âge, à force de fatiguer les dictionnaires, sont

parvenus à comprendre tout le contraire de ce qu’ont dit Démosthènes

et Platon; dix à douze savants lisent le grec à livre ouvert. Eh

bien! c’est pour faire plaisir à cette douzaine de citoyens que notre

langue est grevée du *rh*, du *th* et du *ph*.

«Aussi, c’est ordinairement à ces trois signes composés que s’en

prennent les détracteurs du français.

«Certes, je suis loin de blâmer ces derniers. Il est évident que

les personnes lettrées d’Italie, d’Espagne, de Portugal et de tant

d’autres pays, savent comme nous que *philosophie* vient de φιλοσοφία

et cependant elles ont le bon esprit d’écrire *filosofo*; nous-mêmes,

en dépit du φ originaire, nous avons déjà commencé à écrire, _flegme,

flegmon, flegmatique_, etc.; et je battrai des pieds et des mains le

jour où l’Académie agira partout avec le même «*flegme*».

«Cependant le mal n’est pas si grand, car il suffit de prévenir les

étrangers que *rh* vaut *r*, *th* vaut *t*, et *ph* vaut *f*; c’est

une fausse richesse, voilà tout.

«Deux signes pour le même son ne sont que superflus; deux sons avec

le même signe sont un véritable malheur.

«La dernière lettre *h* sert à empêcher les liaisons en tête des mots:

le héros, les haricots, le homar.

«On a toujours eu tort de dire qu’elle marque l’aspiration.

L’aspiration n’existe pas dans notre langue.

«On la met aussi par pure déférence pour l’étymologie, en tête de

certains autres mots où elle est inutile: _l’histoire, l’homme,

l’hôtel_. Il serait à désirer qu’on pointât le *hache* répulsif

pour le distinguer de ce *hache* inutile ou muet: _le ·héros, les

·haricots, le ·homar_, ou mieux qu’on l’accentuât d’un esprit, comme

les Grecs, *les 'héros, les 'haricots*.»

Le projet conçu en 1865 par M. Duruy, ministre de l’instruction publique, projet non réalisé, de rendre l’enseignement primaire obligatoire, a inspiré à M. Negrin une boutade humoristique sur la nécessité de la réforme de l’orthographe. Je crois devoir en transcrire un passage pour donner une idée du système orthographique de son auteur:

«Ma proposition est, pour ainsi dire, le complément de la grande

mesure qui se prépare. On forcera les prolétaires à fréquenter

pendant deux années une école, mais les amènera-t-on en deux ans à

déchiffrer des hiérogl*i*phes sans logique? J’en doute. C’est ce qui

m’enhardit à prendre la plume.

«Nous sommes actuellement spectateurs de deux scènes qui se déroulent

sur le théâtre de l’humanité: la vulgarisation et la décadence du

français.

«La vulgarisation se constate chez tous les peuples; elle augmente

chaque jour avec l’amendement social, dont elle est un des agents

providentiels; nul ne songe à la nier; je ne songe donc pas à la

démontrer. Elle est du reste une conséquence tou*t* rationnelle de la

nature claire et s*i*stématique de notre idiome, de la multiplicité

des chefs d’œuvre qu’il a contribué à éterniser, de la valeur

légendaire de nos soldats qui, sous la République et sous l’Empire,

l’ont parlé à travers toutes les métropoles de l’Europe.

«La décadence ne se manifeste pas moins….. Je ne veux parler que

de la décadence de la forme. Elle s’engendre partout, elle se montre

partout, elle menace partout; les esprits observateurs la remarquent;

les esprits spéculatifs s’en affligent et les esprits policés la

redoutent. Jetons en effet les *i*eux autour de nous. On compose

les feuilletons avec la phraséologie des coulisses, on dialogue les

vaudevilles avec le glossaire des boulevards; on rédige les bulletins

de la presse avec des mots anglais, des mots allemands, des mots

grotesques. Est-ce là du français? Qui de nous peut se vanter de

comprendre d’un bout à l’autre la dissertation la meilleure de la

meilleure des gazettes? Est-ce là notre langue?

«Je sais bien les causes du mal, et chacun les sait comme moi… Mais

que nous font les causes, quand la blessure saigne?

«Néanmoins, à ce torrent de mauvais goût une digue peut être opposée:

c’est la FIXATION DE LA LANGUE.

….. «C’est au sein d’une commission spéciale présidée par Napoléon

III, en tant que littérateur, ou par vous, Monsieur le Ministre, en

tant qu’historien, que pourraient être vérifiées les critiques déjà

publiées, que pourraient être discutées les méthodes, les définitions

et les règles; que pourraient être déterminés l’emploi des majuscules

et celui des signes; que pourrait être fixé le pluriel des noms

composés et des noms d’origine étrangère; qu’enfin pourraient

être tranchés tant de différends qui divisent les précepteurs et

embarrassent les élèves.....

«Nous aurions ainsi une espèce de constitution orthographique.»

ÉDOUARD RAOUX, professeur à l’Académie de Lausanne. _Orthographe

rationnelle, ou écriture phonétique, moyen d’universaliser

rapidement la lecture, l’écriture, la bonne prononciation et

l’orthographe, et de réduire considérablement le prix des journaux

et des livres._ Paris, à la librairie de la Suisse romande, 1865,

gr. in-16.—_Supplément à l’orthographe rationnelle, ou réforme

graphique sans nouveaux signes. Id., ib._, 1866, p. 279-316.

Ce petit traité (278 pages seulement) est fort intéressant, et, ce qui est rare dans les ouvrages de ce genre, se laisse lire d’un bout à l’autre sans fatigue et sans ennui. Il est le catéchisme de la réforme radicale en matière d’orthographe.

M. Raoux, venu le dernier parmi les phonographes, a su habilement profiter des travaux de ses nombreux devanciers. J’ai donc cru devoir, comme je l’ai fait pour Beauzée, le représentant le plus important de l’autre école, celle des néographes, lui consacrer une attention plus particulière. Les reproches qu’encourra son système s’appliqueront naturellement, pour une grande part, à tous les autres.

L’ouvrage se compose d’une partie critique et d’une partie dogmatique. Je ne reproduirai pas, parmi les critiques que l’auteur adresse à l’ancien système orthographique, celles qui ont été déjà faites par ses devanciers, bien qu’il ait su leur donner un tour nouveau, les accentuer et les développer davantage. Je dois me borner à la part d’idées neuves, et elles sont assez nombreuses, que M. Raoux a présentées dans son livre.

Comme Louis Meigret, son devancier, le professeur de Lausanne travaille pour le *commun peuple*: son livre est dédié *aux travailleurs* de tous les pays. La réforme orthographique aura pour conséquence, selon lui, d’élever le niveau intellectuel des masses; de mettre à la portée de tous le prix des journaux et des livres; de multiplier le nombre des esprits supérieurs; de faciliter les relations

internationales par la préparation ou la création d’une langue universelle; de placer des habitudes logiques à la base de la première éducation; de faire monter vers les plaisirs intellectuels des millions d’hommes qui descendent chaque jour plus bas dans les jouissances de la matière.

L’auteur expose ainsi ses principes:

«De toutes les merveilles dues au génie de l’homme, les deux plus

fécondes, en même temps que les plus méconnues, sont assurément le

langage et l’_écriture_. Traduire, en déplaçant un peu d’air, tout

le monde invisible du sentiment et de la pensée; fixer, en traçant

quelques signes, tous les sons fugitifs de la parole; saisir au vol

ces ondes sonores et les emprisonner pour toujours dans quelques

caractères alphabétiques: voilà deux miracles qui ne lasseront jamais

l’admiration des siècles. L’écriture surtout, qui permet d’entendre

une voix parlant à deux mille lieues, ou éteinte depuis trois

mille ans; l’écriture, qui permet d’accumuler toutes les conquêtes

de l’esprit humain dans ces temples lumineux qu’on appelle des

bibliothèques; l’écriture, enfantement laborieux des génies de cent

générations, a des droits particuliers à cette admiration et à notre

reconnaissance.

«L’écriture est, en effet, l’immense et merveilleux réservoir de

la pensée humaine. C’est là que viennent s’accumuler, une à une et

de siècle en siècle, les découvertes du savant, les méditations

du philosophe, le monde idéal de l’artiste et du poëte, le monde

réel des vulgarisateurs de la science pratique. Chez les peuples

où l’écriture n’existe pas encore, tous ces trésors disparaissent

presque à mesure qu’ils se produisent. Toutes ces brillantes

manifestations du talent et du génie s’envolent avec la voix, et il

ne reste, pour les générations suivantes, que des fragments défigurés

par les infidélités de la mémoire, les fantaisies de l’imagination ou

les aberrations de l’ignorance. Dans les pays où l’écriture apparaît,

l’aurore commence, et, à mesure que les systèmes graphiques se

perfectionnent, le niveau de l’intelligence publique s’élève, le jour

fait reculer la nuit.

«…L’abîme qui existe aujourd’hui entre la langue *parlée* et la

langue *écrite* n’existait pas à l’origine. Les lettres servaient

alors à représenter des sons, et non à favoriser le fastueux étalage

de l’érudition linguistique. On écrivait pour exprimer sa pensée et

non pour faire savoir à l’univers que l’on avait appris les langues

mortes et les idiomes septentrionaux[210].

«On trouve la preuve de cette écriture presque entièrement

phonétique dans tous les documents de la langue *gallo-ligurienne*

ou *provençale* et des patois romans qu’on parlait au nord de la

Loire, sous le nom de langue *d’oïl*. Cette première phase s’étend du

neuvième au treizième siècle.

«Mais, à partir de cette dernière époque, l’ennemi commença à

pénétrer dans la place. Les alphabets grec, latin et septentrionaux

s’insinuèrent sournoisement dans l’écriture française. Les lettres

inutiles ou *muettes* vinrent peu à peu étaler leur vaniteuse

oisiveté au milieu des lettres *actives* ou phonétiques.»

[210] Cette proposition, juste en principe, ne saurait

s’appliquer d’une façon absolue à la langue française, qui est

d’origine presque exclusivement latine. Dans le _Cantique de

sainte Eulalie_, du dixième siècle, dans les _Lois de Guillaume

le Conquérant_, du onzième, dans la *Chanson de Roland*, du

douzième, on trouve nombre de lettres étymologiques qui certes ne

se prononçaient pas. Les scribes, affiliés en général au clergé

ou à l’Université, ont bien rarement fait abstraction du latin;

mais leur orthographe, variable et indécise, était beaucoup plus

simple et plus rapprochée de la prononciation que la nôtre. Cette

prononciation et cette orthographe variaient, au quatorzième

siècle, selon les dialectes: «… Et pour ceu que nulz ne tient

en son parleir ne rigle certenne, mesure ne raison, est laingue

romance si corrompue, qua poinne li uns entent laultre; et a

poinne puet-on trouveir a jourdieu persone qui saiche escrire,

anteir, ne prononcieir en une meismes semblant menieire, mais

escript, ante et prononce li uns en une guise et li aultre en

une autre.» (Préface des Psaumes de David en langue romane de

Lorraine, citée par M. Le Roux de Lincy, introduction des _Quatre

livres des rois_, p. XLII. Ce texte est de la fin du XIVe siècle.)

M. Raoux attribue à Joinville, qui vivait à la fin du treizième siècle[211], à Froissart, à la fin du quatorzième, et surtout à Philippe de Comines, au quinzième siècle, le tort d'avoir ainsi surchargé l'orthographe de lettres inutiles. Au seizième, Marot, Despériers, Rabelais, Montaigne, suivirent plus ou moins la même route. «Alors commença le fatal divorce entre le *son* et le *signe*, entre la langue *parlée* et la langue *écrite*. Alors aussi commença la célèbre croisade de la réforme orthographique, qui devait se continuer jusqu'à ce jour.»

[211] On n'a point le *texte original* de Joinville; le plus

ancien manuscrit de ses Mémoires que l'on connaisse est celui que

possède notre Bibliothèque impériale. Cette copie, cependant, ne

saurait être postérieure au XIVe siècle. Mais elle ne reproduit

pas, très-probablement, l'orthographe de l'original. On la croit

généralement écrite vers 1350, c'est-à-dire environ trente ans

après la mort de Joinville, qui écrivit (ou du moins fit écrire)

ses Mémoires en 1309, ainsi qu'il l'indique lui-même à la fin

de son texte: «Ce fut escript en lan de grace MCCCIX ou moys

doctoure.»

Je citerai en passant un curieux calcul de M. Féline (_Dict. de la prononciation_, p. 13), cité par M. Raoux, mais que je crois un peu exagéré, sur les résultats économiques de la réforme phonétique.

«J’ai cherché, dans plusieurs phrases, quelle serait la diminution

des lettres employées, et celle que j’ai trouvée est de près d’un

tiers; supposons seulement un *quart*. Si l’on admet que sur 35

millions de Français, un million, en terme moyen, consacrent leur

journée à écrire; si l’on évalue le prix moyen de ces journées à 3

francs seulement, on trouve un milliard, sur lequel on économiserait

250 millions par année.

«La librairie dépense bien une centaine de millions en papier,

composition, tirage, port, etc., sur lesquels on gagnerait encore 25

millions.

«Mais le nombre des gens sachant lire et écrire décuplerait; les

livres coûtant un quart moins cher, il s’en vendrait, par cela seul,

le double, et le double encore parce que tout le monde lirait. De

sorte que ce profit de 275 millions serait doublé ou quadruplé, et

l’économie imperceptible d’une lettre par mot donnerait un bien plus

grand bénéfice que les plus sublimes progrès de la mécanique.....

On s’inquiétera pour les chefs-d’œuvre de notre littérature. Mais

il ne s’agit pas de supprimer l’alphabet actuel; il continuerait

encore pendant longtemps d’être employé par les lettrés, comme la

langue latine a été pendant tant de siècles la langue savante et

seule écrite, comme les chiffres romains dont on fait encore usage.

Il s’agit seulement, pour ceux qui ne peuvent recevoir une éducation

complète et suivre les écoles secondaires, d’acquérir par l’étude la

plus sommaire une seconde manière d’écrire qui les mette en rapport

avec la masse du peuple et leur fasse gagner une heure de travail sur

quatre.»

La deuxième partie de l’ouvrage de M. Raoux, intitulée: *Critique du système graphique actuel*, est un travail solide et vraiment remarquable. L’auteur signale d’abord les vices suivants: lettres à double et à triple emploi;—lettres surérogatoires;—voyelles s’écrivant chacune de dix, vingt, trente et *cinquante* manières différentes (ch. III, § 1);—voyelles et consonnes changeant arbitrairement de valeur phonétique suivant leur entourage;—réunion de lettres identiques se prononçant différemment et de lettres différentes se prononçant d’une manière identique;—sons simples ou monophones s’écrivant avec deux, trois et même six lettres;—mots dans lesquels on ne prononce pas une seule lettre avec le son que lui assigne l’alphabet;—sons qu’on ne prononce pas et qu’on écrit avec le même scrupule que les signes non muets;—quatre signes différents pour indiquer le pluriel;—les mêmes signes pour représenter le singulier et le pluriel;—un enchevêtrement inextricable de règles, d’exceptions, de sous-exceptions, de subtilités scolastiques, d’abstractions inintelligibles.

«Voilà, dit M. Raoux, cette célèbre écriture, vaniteusement baptisée

correcte et orthodoxe (*orthographe*); voilà le haut et savant

grimoire qui nous a été légué par les fétichistes gréco-latins, par

ceux qui ont voulu repétrir une langue vivante avec les détritus de

deux langues mortes. Merveilleux labyrinthe, en effet, où l'on se

perd encore après vingt ans d'étude; admirable système qu'on emploie

un quart de siècle à ne pas apprendre! C'est un peu moins mal,

pourtant qu'en Chine, où l'on passe sa vie à n'apprendre que cela.»

Passant à l'étude de l'alphabet, l'auteur annonce que la critique qu'il en va faire n'a pas pour but de rejeter toutes les lettres de l'alphabet français et d'en couler d'autres dans des moules entièrement nouveaux, comme le fait la sténographie, mais seulement de les ramener à des principes rationnels, quant à leur nombre, à leur nature, à leur valeur phonétique et à leur forme.

«Personne ne contestera cet axiome: _que le nombre des signes d'un

alphabet rationnel ne doit être ni supérieur ni inférieur au nombre

des sons fondamentaux de la langue à laquelle il appartient_.» Il

suffit de rapprocher, à cet égard, les principes posés, dès 1660, par

Port-Royal. *Voy.* cidessus, p. 226.

«Or l’alphabet français est en pleine révolte contre cet axiome,

car il possède six lettres entièrement superflues, et manque d’une

douzaine de signes simples pour représenter des sons élémentaires.

«1º Il possède six lettres superflues, parce qu’au lieu de

représenter chaque son élémentaire par un seul signe, il a commis la

faute d’en employer plusieurs.

«Ainsi, au lieu de traduire le son simple QE par un seul signe ou

par une seule lettre, notre alphabet ne lui en assigne pas moins

de *quatre*, savoir: C, K, Q, CH (_col, kilo, queue_ et *choral*).

N’est-il pas évident qu’il y en a *trois* de trop?

«Le son I est actuellement représenté par *trois* lettres I, ï, Y

(_image, haïr, yeux_). Ne devrait-on pas en retrancher deux?

«L’articulation S est aujourd’hui gratifiée de trois signes, savoir:

C doux, Ç cédille et S (_Cécile, reçu, son_). Un seul ne suffirait-il

pas à l’écriture ordinaire, quand il suffit aux écritures

sténographique, italienne et espagnole[212]?

[212] M. Raoux aurait pu ajouter que l’*s* usurpe trop souvent la

place du *z*, ce qui est fort regrettable.

«La lettre H représente un son qui n’existe pas, puisqu’il n’y a pas

d’aspiration dans la langue française: pourquoi donc embarrasser

notre alphabet de cette lettre parasite, surtout lorsqu’il lui en

manque une douzaine?

«La lettre X fait double emploi avec S, Z, GZ et QS (_dix, deuxième,

examen, index_). Pourquoi occupe-t-elle inutilement la place qui

serait si convenablement remplie par l’une des douze lettres qui

attendent à la porte?

«Enfin, le double W, signe intrus, maladroitement emprunté aux

alphabets septentrionaux, se permet aussi de jouer sur le clavier des

variations phonétiques, et se prononce tantôt V, tantôt OU, tantôt EU

(_Wolga, William, New-York_).

«Voici donc six plantes parasites sur le vieux tronc de l’alphabet,

six lettres parfaitement superflues, C, K, H, X, Y, W, dont il serait

grand temps de faire l’amputation.

«Après s’être donné le luxe de *six* lettres superflues, le vieil

alphabet nous présente le spectacle d’une indigence dont le chiffre

est double. *Douze* lettres lui font défaut lorsqu’il veut traduire

les douze sons simples, ou les douze notes nouvelles de la gamme

alphabétique. Aussi est-il obligé de recourir, pour combler cette

lacune, au stratagème des accents et des signes binaires, qui

viennent jeter d’innombrables complications dans l’orthographe et de

nouvelles ténèbres dans la lecture, l’écriture et la prononciation.

«L’accent aigu et l’accent grave jetés sur l’*e* muet devront le

transformer en *e* fermé et en *e* ouvert (É, È), et les paires

de lettres (digrammes) EU, AU, OU, CH, GN, LL, AN, EN, IN, ON, UN,

seront chargées de représenter des voyelles, et des articulations

simples.

«Si, du moins, chacune de ces lettres et chacun de ces couples,

ou digrammes, n’avait qu’une seule valeur phonétique! Mais non.

La lettre C traduit les quatre sons QE, SE, GUE et CH [_cocarde,

Cécile, second, vermicelle_[213]];—G, les quatre articulations

GUE, JE, NIEU et QE (_digue, gerbe, agneau, sang, rang élevé_); X,

les articulations QS, GZ, S, Z, CHE [_index, examen, Aix, deuxième,

Ximenès_[214]];—la voyelle U représente les trois sons U, O et OU

(_urne, punch, minimum, équateur, aquatique_);—la consonne D, les

deux articulations D et T (_don, profond abîme_);—la lettre F,

celles-ci: F et V (_fier, dix-neuf ans_); Z correspond à Z, S, DZ, TS

(_zéphir, Rodez, mezzo, piazza_)[215].»

[213] On prononce maintenant, conformément à l’écriture,

vermicelle et *violoncelle*.

[214] Dans ce mot, du *xérès*, c’est-à-dire du vin récolté à

Xérès, on prononce l’*x* d’une quatrième manière, comme s’il y

avait *kérès*, par un *k*.

[215] M. Raoux aurait pu ajouter la lettre Y, qui représente

les sons suivants: I, Î, ÉI, IJ, IJI (_la Haye, style, abbaye,

paysan, citoyen_).

«Les différences de valeur des digrammes *eu* (_j’ai u, un peu_),

ch (_charité, archange, almanach_), *gn* (_stagnation, agneau_),

etc., ne sont pas moins nombreuses que celles des lettres simples.»

Tout ce travail du professeur de Lausanne est intéressant, et il serait bon de s’y reporter, si l’on voulait constituer un

alphabet normal pour la transcription de nos patois, ou des langues orientales, ou même simplement pour fixer un type uniforme de figuration de la prononciation dans nos dictionnaires, soit français, soit bilingues.

Toutefois l'auteur aurait dû citer les savants académiciens qui l'ont précédé, Beauzée, Domergue, et surtout Volney, qui, l'un, en 1767, l'autre, en 1806, le dernier, en 1820, ont traité à fond cette matière. Le troisième surtout a placé, dans son ouvrage intitulé: *L'Alfabet européen appliqué aux langues asiatiques*, une discussion excellente et approfondie de la valeur et de la distinction de nos voyelles et de nos consonnes. Après un si docte travail, il ne restait plus guère qu'à glaner et à perfectionner[216].

[216] Il aurait dû aussi mentionner MM. Marle et Féline.

Dans le chapitre suivant, intitulé: *Vices des combinaisons binaires et ternaires des lettres, ou des bases de l'écriture*, l'auteur étudie les effets de la combinaison des lettres de notre alphabet deux à deux et trois à trois pour former les éléments de l'écriture. On ne peut donner ici que quelques exemples du singulier effet de ces unions.

IA garde le son naturel de ses composants[217], mais AI devient E, È (_j'ai, naître_).—UA donne le son OUA ou A (_équateur, quadrille_); AU donne le son O (_autre_).—IO ne produit pas de son nouveau, mais OI donne un son voisin de OA (_roi_).—YO est stérile; mais OY offre trois sons: OU, A, I (_voyelle, royaume, moyen_);—EU a la même valeur que UE (_peur, cueillir_)[218];—S entre deux voyelles se transforme en Z (_trésor, aisance_); mais il y a des exceptions: *vraisemblance, préséance*.

[217] La diphthongue *ia* ne se prononce pas de même dans *diable*, dont la première syllabe est monosyllabique, et *diamant*, où elle est dissyllabe.

[218] Et en outre le son *u*: *j'eus, gageure*.

L'auteur a réuni d'autres exemples, en assez grand nombre, de vices analogues de nos combinaisons alphabétiques. Le son A s'écrit, d'après M. Marle, de 25 manières; le son AN, de 52; le son O, de 30; le son ON, de 26; le son OU, de 28; le son OI, de 25; le son È, de 55; le son É, de 25; le son EU, de 20; le son I, de 29; le son IN, de 34, etc., *etc.* En tout, 540 manières d'écrire 31 sons. M. Dégardin, qui a refait ce compte, trouve 568 variantes.

Dans les articles suivants, M. Raoux passe en revue les *sons différents s'écrivant de la même manière*. Ex.: *jeu* et *gageure*; *diagnostic* et *agneau*; *altier* et *balbutier*; *fier* verbe et *fier* adjectif; *fille* et *ville*; il *est*, de *l'est*; dans un même mot, le digramme *en* figurant deux sons différents: *chiendent*;—puis les *sons identiques s'écrivant avec des signes différents*. Ex.: *vingt, vin, vain, vint; cène, saine, Seine, scène*;—les sons nuls s'écrivant avec des annexes ou signes muets; ex.: *bah, choral, honneur, plomb, chaud, froid, clefs, œufs, bourg, fusil, baril*, *etc.*

Dans les derniers chapitres de la deuxième partie, l'auteur s'occupe des vices de l'écriture dite *orthographe de principes*. Nous avons six marques différentes du pluriel: S, Z, X, T, NT, ENT (les *gens*, vous *aimez*, les *cieux*, ils *vont*, ils *ouvrent*, ils *aimaient*). Sur ces six marques, cinq sont en même temps des signes employés au singulier: *bras, nez, doux, vent, pont*[219]. Certains mots tirés des langues

étrangères prennent notre marque du pluriel (_altos, erratas, opéras, pianos, quatuors, villas, zéros_, etc.); d’autres ne la prennent pas (des *alibi*, les *criterium*, les *choléra*, les *crescendo*, etc.). Il passe en revue ensuite les différentes irrégularités que l’on peut signaler dans l’orthographe des verbes, de leurs temps et des participes.

[219] Il est regrettable que pour le mot *fils* le singulier ne puisse se distinguer du pluriel comme dans le latin, *filius*, *filii*, comme en italien, *figlio*, *figli*, en espagnol *hijo*, *hijos*. Ainsi, dans le cas de la raison sociale d’une maison de commerce, comment savoir lorsqu’on lit Firmin Didot frères et fils, par exemple, s’il y a un ou plusieurs fils? Il serait désirable qu’on pût, au pluriel, recourir à l’emploi de la lettre *s* longue (*ſ*) pour le distinguer du singulier.

L’auteur termine cette seconde partie par un tableau très-animé des inconvénients, pour la nation tout entière, qui résultent de l’impossibilité (qu’il s’est efforcé d’établir) d’apprendre la grammaire et l’orthographe.

La troisième partie est consacrée à l’exposition du système phonétique, que je ne saurais dire être celui de M. Raoux, car la part de ses devanciers, depuis Meigret et Ramus jusqu’à Domergue, Volney, Marle et Féline, est si grande, dans l’édification des diverses parties de la méthode, qu’elle

devient de jour en jour une œuvre impersonnelle à laquelle chacun se contente d’apporter une assise, soit même une simple pierre.

«Tous les éléments phonétiques, dit-il, dont se composent les 150,000

ou 200,000 mots de la langue française et les autres milliers de mots

appartenant aux idiomes méridionaux se réduisent au chiffre de 43,

dont 25 primitifs ou fondamentaux (voyelles), et 18 modifications

(consonnes, articulations).»

Voici son alphabet phonétique (alphabet des sons) complet pour les langues du nord et du midi de la France:

8 voyelles mères: *a, è, é, i, e, o, ou, u*.

8 modifications nasales: *an, ain, èn, in, eun, on, oun, un*.

9 modifications orales: *â, ê, ë, î, ï, eu, ô, oû, û*[220].

9 articulations dures: *p, f, t, q, l, r, ch, s, n*.

9 articulations douces: *b, v, d, g, ll, j, z, gn, m*.

[220] M. Raoux néglige deux voyelles distinctes reconnues par

Volney (voir p. 313): *eù*, clair, guttural: _cœur, peur,

bonheur_, différent de *eu* profond, creux: *eux, deux, ceux*; et

l'*e* que le savant académicien appelle *e* gothique, sensible

dans ces mots: *que je me repente*, tandis que l'*e* muet ou

féminin se rencontre dans *borne, ronde, grande*. L'auteur a

modifié, dans un supplément publié en 1866, son alphabet de 1865:

je ne connaissais pas cet opuscule lors de ma précédente édition.

J'en donne l'analyse plus loin.

«La linguistique comparée dira ce qui manque à cet alphabet

pour exprimer fidèlement les sons de tous les idiomes anciens et

modernes, c'est-à-dire pour être réellement universel. Ce qui est

certain, c'est que, malgré sa richesse, le languedocien actuel

ou le gallo-provençal contient trois sons de moins, l'*e* muet,

l’_amplification eu_ et la nasale *eun*. La langue française a rejeté

ou laissé perdre les trois nasales *èn, oun, un*[221] et l’*e*

double aigu, qu’elle confond avec l’*i*. Et comme l’*ê* et l’*è* ne

sont pas pour elle deux sons réellement distincts, puisque ces deux

accents se substituent fréquemment l’un à l’autre[222], il en résulte

que le nombre des éléments phonétiques du français se réduit à 37,

savoir, 26 proprement dits (dont 8 voyelles et 18 consonnes), plus 5

modifications nasales et 6 orales.»

[221] Il ne s’agit pas ici de notre son *un* dans *chacun*. M.

Raoux l’appelle *eun* ou *e* nasal, et le représente par *en*. Un

exemple éclaircira ce passage, un peu obscur dans son livre: dans

charmant, tourment, coefficient, ennuyer, c’est l’*a* nasal

(*an* de M. Raoux); dans *jardin*, il *tient*, c’est l’*è* nasal

(_èn_ de M. Raoux); dans *immortel*, c’est l’*i* nasal (*in* de

M. Raoux); dans *chacun*, c’est l’*e* muet nasal (*en* de M.

Raoux). Nous n’avons pas, dit-il, dans notre langue l’*u* nasal qui apparaît dans les patois du Midi.

J’avoue que, n’étant pas familier avec les patois du Midi, je ne puis me rendre compte de la valeur de cet *u* nasal, distinct, selon le professeur de Lausanne, de notre son *un* dans *quelqu’un, chacun*. Mais je suis fondé à penser que, puisque M. Raoux interprète ce dernier son par *e* nasal, et qu’il le nomme *eun*, c’est qu’il prononce *e* muet comme *eu*, ce qui est chez nous une prononciation vicieuse.

[222] Exemple de l’*è* dit ouvert: _succès, caisse, fer, mer, fête, faîte_.

Pour former son alphabet *phonographique*, destiné à représenter dans l’écriture l’alphabet des sons, ou *phonétique*, qu’il vient d’établir, l’auteur a recours à deux principes qui servent de base à la sténographie: *un seul signe simple pour chaque son simple*, et réciproquement, *des signes modifiés pour des sons modifiés*, ou des modifications de signe pour des modifications de son. Ces principes, qui sont ceux de Port-Royal, ont été admis par presque tous les réformateurs précédents.

Après avoir éliminé de l’alphabet nouveau les six lettres: *c, k, h, x, y, w*, dont les unes représentent chacune plusieurs sons, dont les autres sont affectées à un même son, et dont l’autre n’en représente aucun (voir p. 356), l’auteur conserve de l’ancien alphabet les 20 signes suivants: *a, b, d, e, f, g, i, j, l, m, n, o, p, q, r, s, t, u, v, z*. Les six autres sons simples sont représentés, dans l’ancien alphabet, par quatre signes binaires: *ou, ch, gn, ll*, et par deux signes modifiés *é* et *è*. L’auteur adopte pour le son *ou* le signe proposé par Ramus et par Volney: ω. Le *ch*, articulation forte du *j*, est figuré par cette même lettre sans boucle et sans point supérieur, ȷ, le ℐ avec boucle conservant sa valeur ancienne de *j*.

La distinction entre les deux signes ȷ pour *ch* et ℐ pour *j* est bien légère, surtout dans l’écriture: l’auteur aurait dû, ce me semble, conserver au moins le point supérieur à ce dernier.

M. Raoux repousse pour *gn* le signe *n* tildé (*ñ*) adopté par Buffier, Volney, Marle, Féline et Henricy. Il propose ce signe ŋ, qui rappelle également la lettre *n*, et rentre dans la règle de symétrie qu’il préconise, c’est-à-dire l’emploi de boucles pour représenter les sons doux[223]. Il repousse également le λ proposé par le P. Buffier pour *l* ou *ll* mouillé, et, en vertu du principe cidessus, adopte le *ℓ* à boucle, réservant le *l* sans boucle pour le *l* ordinaire.

[223] M. Raoux aurait pu dire que cette règle est empruntée de

Ramus, qui dès 1562 (voir p. 192), l’avait mise en pratique, et

que son *n* à jambage a été inventé par Meigret.

Ce système des boucles me paraît ingénieux en théorie, mais sujet à inconvénients dans la pratique. L'alphabet réformé ne doit pas seulement être appliqué dans l'impression; il doit aussi servir à l'écriture cursive, et les boucles n'y constituent pas une notation suffisamment distincte.

L'auteur a reculé devant l'introduction de nouveaux signes pour *é, è*, et pour ses voyelles nasales *an, èn, in, on, en*. Il donne au signe *ê* la valeur phonétique de *eu*, au groupe *in* la valeur de *im*, et au groupe *en* l'ancienne valeur de *eun*.

Ces changements d'emploi de signes anciens paraissent une transaction malheureuse: il fallait, dans un système qui aspire à une complète rénovation graphique, éviter toute capitulation, toute équivoque avec l'ancienne écriture passée en habitude et que les novateurs voudraient proscrire. Et quant aux voyelles nasales, qui se rencontrent de 8 à 10 fois en 30 mots, il n'aurait pas dû leur conserver le signe *binaire* qui a encouru toutes ses sévérités. En les remplaçant par un signe simple, il eût obtenu une économie notable dans l'écriture et l'impression, et eût restitué à ces voyelles, encore méconnues de nos grammairiens, le caractère de voyelle simple. Domergue et Féline n'avaient pas ainsi sacrifié sur l'autel des anciens dieux. Il est vrai que la suppression de ces *n* parasites, leur remplacement par un trait diacritique, donnait à leurs pages une apparence hétéroclite devant laquelle M. Raoux aura sans doute reculé. Cependant, durant trois siècles, l'œil des lecteurs du latin et du français était accoutumé à voir ainsi écrits ou imprimés: *bõte, tẽps, chãgemẽt, cõditiõ, amãt, veniũt*, les mots que nous figurons par: *bonté, temps, changement, condition, amant, veniunt*. Reprendre cette forme archaïque de la voyelle nasale eût mieux valu, ce me semble, que toute autre combinaison, et ce système ancien, si simple et si rationnel, mérite d'être pris en grande considération.

«En résumé, dit l’auteur, l’alphabet phonographique conserve: 20

lettres de l’alphabet actuel;—2 lettres modifiées par des accents

(*é, è*);—2 signes modificateurs de sons (accent circonflexe et *n*

nasal).

«Il élimine: 6 lettres proprement dites (_c, h, k, x, w, y_);—6

signes binaires (_eu, ou, au, ch, gn, ll_);—2 signes modificateurs

(cédille et tréma).

«Il dédouble les formes du *j* et du *l* pour représenter leurs deux

sons similaires;—il rectifie trois signes binaires (_èn, in, en_).

«Enfin, il ajoute deux signes nouveaux pour *ll* mouillé et le son

ou.»

Voici le nouvel alphabet complet, avec l’indication des valeurs nouvelles:

a ℐ (j) p î

b ɟ (ch) q ê (eu)

d l r ô

e ℓ (mouillé) s û

è m t an

é n u èn (in)

f ŋ (gn) v in (im)

g o z on

i ω (ou) â en (eun)

Dans le nouveau système, les 26 caractères de l’alphabet ne changent jamais de valeur phonétique, quels que soient les signes qui les précèdent ou les suivent dans la composition des mots. Exemple:

habit abi | *chiquenaude ɟiqenode*

anneau ano | *pré aux clercs pré ô qler*

ôter oté | *pré aux clercs pré ô qler*

chapeau ɟapô | *chocolatier ɟoqolatié*

agneau aŋô | *perplexité perpléqsité*

heureux êrê | *sexagénaire seqsagénère*

boule bωle | construction qonstruqsion

homme ome | strictement striqteman

femme fame | strychnine striqnine

chacun ɟaqen | emprunteuse anprentêze

oiseau ωazo |

L’auteur pose (p. 194) ce principe, sur lequel je crois devoir appeler toute l’attention des novateurs en orthographie: *Maintien de tous les signes utiles pour l’intelligence des mots et des phrases et pour l’euphonie de la langue parlée; élimination de tous les autres signes.*

«On écrira donc, continue M. Raoux, toutes les lettres grammaticales

qui servent à éclaircir le sens des mots et des phrases, à lever

des doutes, à faire disparaître des équivoques ou à prévenir des

hiatus et des consonnances désagréables. Toutefois, on distinguera

les lettres actives ou phonétiques des lettres passives ou muettes,

en les séparant par un tiret indiquant que ces dernières n’ont

pas droit aux honneurs de la prononciation, et ne sont que des

signes additionnels dont la destinée est de disparaître lorsque la

langue parlée aura comblé ses fâcheuses lacunes et réduit le nombre

exorbitant de ses homophones.

«Ainsi l’on écrira le *r* de l’infinitif et le *z* de l’impératif

(en les séparant par un tiret) toutes les fois que le sens de la

phrase ne permettra pas de les distinguer l’un de l’autre, ainsi que

du participe passé, c’est-à-dire lorsqu’on hésitera entre les trois

homophones *é, er, ez* des verbes de la première conjugaison: _aimé,

aime-r, aime-z, travaillé, travailler, travaille-z_. On écrira

encore: montéZ à cheval; il boiT et mange bien; je voudrais qu’il

allâT avec vous, etc., afin d’éviter des hiatus et des consonnances

peu agréables pour l’oreille, mais on ne séparera pas ces lettres

euphoniques par un tiret, comme les signes affectés de mutisme.»

Cette citation suffit pour faire écrouler tout le système de M. Raoux, et il prononce lui-même, sans s’en apercevoir, la condamnation de la phonographie comme écriture usuelle de la langue française, comme méthode même d’enseignement dans les classes élémentaires.

En effet, l’auteur reconnaît, avec une bonne foi parfaite, la nécessité de *fixer le sens des mots ainsi que des phrases*, de *lever tous les doutes*, de *faire disparaître les équivoques*, de *prévenir les hiatus* et *les consonnances désagréables*. N’est-ce pas là, je le demande, une tâche impossible à quiconque n’a pas préalablement acquis la connaissance la plus approfondie, la plus minutieuse de la langue française? Nous voici ramenés, avant d’aborder l’étude de la nouvelle écriture, à cette grammaire si complexe, avec ses milliers d’exceptions et de sous-exceptions, objet de tant de malédictions de la part des novateurs. Bien plus, pour accorder ces temps de verbes, ces participes, ces substantifs, ces adjectifs; pour leur conserver sur le papier ces marques euphoniques exigées par notre oreille; pour figurer en phonographie les nombreux homonymes avec l’orthographe étymologique qui les distingue[224], l’étude de la grammaire française ne suffit plus: la connaissance complète du latin et de la basse latinité est indispensable, ainsi qu’une teinture du grec. Quel trouble pour les adeptes de cette nouvelle tachygraphie, auxquels on prescrit de figurer uniquement le son, s’il leur faut combiner les deux systèmes, l’ancien et le nouveau, et s’arrêter avant d’écrire une phrase pour tenir compte des difficultés de l’étymologie et des exigences de la syntaxe!

[224] Voir ce que j’ai dit plus haut, p. 96, de l’orthographe des

homonymes, *saint, sein*, etc., et la discussion de M. Vanier

sur le même sujet, p. 326. J’ajouterai que dans tout système

phonographique on devra conserver l’ancienne orthographe pour les

noms propres, les noms de lieux, *etc.*

Que deviennent alors les 50 millions d’artisans, de pauvres enfants, de manouvriers des villes et des campagnes qui, en France, en Belgique, en Suisse, dans tous les pays de langue française, devaient être émancipés de l’ignorance en une ou deux saisons d’école? Les voilà ramenés aux difficultés de la grammaire et aux études grecques et latines dont on prétendait les dispenser.

Quant à ceux qui ont reçu cette instruction si pénible à conquérir, peut-on espérer qu’ils adoptent jamais une nouvelle manière d’écrire, même simplifiée, si elle ne les dispense pas de se rappeler continuellement l’ancienne, pour la solution des cas litigieux? L’étranger instruit, mais peu exercé à la prononciation, le savant, le législateur, ne croiront jamais parvenir à être bien compris dans cette écriture figurative des sons. Chacun des mots anciens, par sa configuration devenue familière, par les radicaux si souvent transparents sous l’enveloppe graphique, réveille pour nous le souvenir de ses congénères et de sa signification[225].

[225] Voir aussi p. 96 et 374.

Sans doute, s’il s’agissait uniquement de former un peuple ignorant, sans passé littéraire, à une rapide connaissance de la lecture et de l’écriture française, la méthode

phonétique aurait de grands avantages; mais pour une nation riche d’une littérature qui date de huit siècles, ses vocables, ses syllabes même, font, pour ainsi dire, partie intégrante de son histoire intellectuelle; les transformer de fond en comble, c’est rompre la chaîne non interrompue des traditions où s’est formé son génie.

Dans les chapitres, suivants, M. Raoux applique son système de phonographie à plusieurs langues de l’Europe. En ajoutant à son alphabet des signes de l’*e* double aigu (_ë_), l’*i* mouillé (_ï_), et les trois nasales *én, ωn, un*, il possède, d’après l’auteur, la gamme complète des sons du bel idiome des troubadours. Quant à la transcription de l’italien, je n’en vois pas trop l’utilité pour nous, surtout quand on renonce à figurer l’accent tonique.

J’en dirai autant de l’espagnol et du latin, à l’écriture phonographique desquels l’auteur consacre quelques pages. Sa transcription de l’allemand, pour être fidèle, nécessiterait l’addition de nouveaux signes pour le *h* et le *ch* fortement aspirés. Mais c’est pour nous transcrire fidèlement la prononciation de l’anglais que la nouvelle méthode serait inappréciable. Elle remplacerait avec une supériorité incontestable le système de voyelles chiffrées usité dans les meilleurs dictionnaires anglais-français.

Il serait donc désirable qu’en tête des dictionnaires anglais, arabes, turcs, aussi bien que de ceux des patois des langues de l’Europe, on représentât la prononciation dans un système phonographique perfectionné et convenu entre les linguistes. Une page, placée en tête de chacun de ces lexiques, suffirait pour tracer toutes les règles de lecture de cet alphabet véritablement phonétique. Avec l’aide du temps, les personnes studieuses en prendraient l’habitude,

et le pas, difficile à franchir, pour la constitution d’un alphabet européen et d’une écriture européenne serait plus tôt accompli. Je m’unis donc, pour cette application importante, aux vues de l’auteur, si bien développées dans ses dernières pages, que je dois renoncer à analyser. Cet art nouveau, auquel il s’est voué, n’a pas encore dit son dernier mot; il est en instance devant les corps savants, les universités et les académies. Loin de faire reculer la philologie comparée et la science rationnelle du langage, il ne peut que leur procurer de nouveaux moyens d’analyse.

Dans le *Supplément* à l’ouvrage précédent, publié un an plus tard, et dont je n’avais pas connaissance lors de ma première édition, M. Raoux reprend la question de la constitution de l’alphabet phonographique d’après les observations qui lui ont été transmises par les différents comités fondés en Suisse, en Belgique et en France, pour la réforme orthographique. La majorité des phonographes qui les composent s’étant prononcée pour l’adoption d’un alphabet sans signes nouveaux[226], il a cru devoir acquiescer à ce vœu, tout en réservant son alphabet primitif pour une phase ultérieure de la reforme.

[226] M. Raoux explique ainsi le recul de la phonographie, du

moins quant à la théorie, qui s’est produit à Lausanne après la

publication de son livre: «Peu de temps après la publication

du prospectus de cet ouvrage, des lettres d’encouragement et

des témoignages d’adhésion nous parvinrent en grand nombre

et plusieurs organes de la presse libérale nous offrirent

spontanément leur concours. Depuis l’impression de l’_Orthographe

rationnelle_ (décembre 1865), la question se posa plus nettement

et les phonographes se mirent à l’œuvre en Suisse et au

dehors. Des comités s’organisèrent dans les cantons de Vaud,

de Neufchâtel, de Berne et de Genève et dans le département de

l’Ardèche, pour étudier cette importante réforme, au double point

de vue de la théorie et de la pratique.

«Dès le début de ces travaux collectifs, deux opinions se

trouvèrent en présence, celle des *partisans*, et celle des

adversaires des signes *nouveaux*. Après bien des lettres, des

circulaires et des explications échangées, pendant plusieurs

mois, ce fut la dernière opinion qui obtint la majorité.»

Voici les motifs sur lesquels s’appuie cette majorité:

«1º La réforme alphabétique est beaucoup moins importante et

beaucoup moins pressante que la réforme des deux orthographes

lexicologique et *grammaticale*, dans lesquelles se concentrent

presque tous les vices et tous les inconvénients du système

graphique actuel. 2º La création et l’emploi de nouveaux signes

pouvaient présenter des difficultés de nature à compromettre

ou retarder le succès de la réforme, sous trois points de vue:

accord des phonographes;—habitudes graphiques de la génération

présente;—moyens pratiques d’exécution en typographie.»

Je forme le vœu sincère que M. Raoux, dont le lecteur a pu

apprécier la fermeté d’intelligence et la sagacité critique,

revienne à des principes moins absolus, en abandonnant une voie

dans laquelle le succès me semble impossible.

Il rétablit d’abord un signe distinctif de *è* et *ê* (_arène_ et *tête*, *hère* et *hêtre*, *herbette* et *air bête*, *pelle* et *bêler*); de *eu* et *eû* (_jeune_ et *jeûne*, les deux syllabes de *jeûneur*); le signe de *h* aspiré (_halte, haro, hue, hardi, hé! ho!_). Voici donc son nouvel alphabet *phonétique* pour le français seulement:

VOYELLES | CONSONNES

┌──────────┐|┌────────────┐

MÈRES DÉRIVÉES | COLLATÉRALES | DÉRIVÉES

┌──────┐|┌─────┐|┌──────┐

ou primitives. amplifiées. nasales.| dures. douces.| dures. mouillées.

| |

a â a<n> | p b | l <l>l [‡]

è ê è<in> | f v | n <g>n

é | t d |

i î i<n> | q g | ISOLÉES.

e e<u> e<û> e<un> | ch j | m

o ô o<n> | s z | r

ou oû | | h

u û | |

[‡] Dans ce tableau les lettres entourées ainsi <n> représentent

des petites lettres en indice dans l’original.

Les lettres doivent être prononcées suivant la nouvelle épellation, *pe, be, te*, etc., et les petites lettres indiquent des modifications faites aux sons radicaux ou primitifs.

Voici maintenant le nouvel alphabet phonographique de l’auteur:

VOYELLES || CONSONNES

┌──────┐ || ┌──────┐

a â an || p b | l ļ

è ê èn || f v | n gn

é || t d | m

i î in || q g | r

e eu eû un || ch j | h

o ô on || s z |

ou oû || |

u û || |

«Total: 22 lettres différentes et 5 signes modificateurs (_u, n,

g_, ^, .). On devra, pour l'impression, faire fondre des lettres à

liaison continue pour *an, èn, in, eu, eû, un, on, ou, oû, gn, ch*,

afin de leur restituer l'apparence de signes uniques.

«Les lettres éliminées *c, k, x, y, w*, devront être maintenues

pendant un certain temps pour l'écriture des noms propres.

«Le signe *gn*, ayant aujourd'hui deux valeurs phonétiques (_nieu_

et *guene*, dont la dernière n'appartient pas à l'alphabet en sa

qualité de diphthongue), sera uniquement affecté au son de *n*

mouillé (_campagne_), ce qui le distinguera clairement du double son

guene, qui s'écrira *gen* (Agnès, *Agnès*; gnomon, *genomon*).»

Le signe binaire *ll* se trouvant dans le même cas, et la juxtaposition de l'*i* ne suffisant pas à distinguer ses deux valeurs phonétiques, représentera uniquement le *l* redoublé dur (_illicite, illimité, ville_). Le *l* mouillé (dans *fille, bille*) qui, en sa qualité de *monophone*, fait réellement partie de l'alphabet, sera représenté par un *l* pointé en-dessous, afin

que la typographie n’ait point de signe nouveau à créer, puisqu’un *j* renversé remplira parfaitement le but.

L’auteur termine ce supplément par quelques exemples de la nouvelle orthographe, que les phonographes intitulent réforme *scripturale*:

Orthographe Phonographie. | Orthographe Phonographie.

actuelle. | actuelle.

|

physique *fiziqe* | hennir *anir*

philosophie *filozofie* | prompt *pron*

rhythme *ritme* | fille *fiḷe*

chronique *qroniqe* | illettré *illétré*

chrétien *qrétièn* | homme *ome*

ichthyologie *iqtiolojie* | femme *fame*

harangue *arange* | catarrhe *qatare*

théophilanthropie *téofilantropie* | Jeanne *jane*

accueillir *aqeuḷir* | Jeanne *jane*

quand *qan* | hasard *azar*

heureux *eureu* | quincaillier *qènqaḷé*

temps *tan* | hygiène *ijiène*

oiseau *ouazô* | agneau *agnô*

quiproquo *qiproqo* | gnomon *genomon*

haïr *air* | hareng *aran*

«L’ignoranse du vouazèn è t un danjé q’on devrè qonjuré, ne fuse qe

par égoizme, qome on va ô seqour de sa mèzon qan t èle brule.» (Jules

Macé.)

«Lè jeune z èntellijanse son qome dè bouton de fleur qe lon orè

plonjé dan lô boụlante; èle z on perdu leur forse vitale dan le

chôdron fuman de la moderne éduqasion.» (A. de Humboldt.)

«Tan qe l’ijiène publiqe é la morale universèle ne seron pa

sérieuzeman t anségnée dan toute lè z éqole primère, le flô du mal

montera toujour.» (Raoux.)

Cette écriture, ainsi dépouillée des signes nouveaux que l’auteur avait proposés dans le corps de son livre, ressemble

beaucoup à celle que M. Marle avait adoptée en 1829 dans son *Appel aux Français*. Elle offre les mêmes avantages et encourt les mêmes reproches, sur lesquels il me semble inutile de revenir.

ALBERT HETREL, correcteur d’imprimerie. _Code orthographique,

monographique et grammatical. Nouvelle méthode donnant

immédiatement la solution de toutes les difficultés de la langue

française._ Deuxième édition. Paris, Larousse et Boyer, 1867, in-12

de XXIII et 276 pp.

M. Émile de Girardin a accepté la dédicace de cet intéressant ouvrage. De la lettre qu’il adresse à l’auteur à ce sujet, je crois devoir extraire les passages suivants:

«Je n’accepte pas l’expression de votre reconnaissance, mais

j’accepte la dédicace de votre livre. Il est curieux, ce qui le

rendra instructif. Du désir qu’il donne de le parcourir naîtra

bientôt l’habitude de le consulter.

«Que d’innombrables fautes journellement commises il relève! Que

d’inexplicables contradictions, passant généralement inaperçues, il

signale!

«Mais ce qu’il révèle surtout, c’est à quel point l’arbitraire règne

encore, en France, dans le langage. Où les exceptions à la règle sont

si nombreuses, ne peut-on pas dire de la règle qu’elle n’est qu’une

exception à l’exception et qu’il n’y a pas de règle? Le langage est

un art; il n’est pas encore une science. Ce qu’il faudrait, c’est

qu’il en devînt une. L’art vaut ce que vaut l’artiste; la science

vaut par elle-même. Ce qui caractérise l’art, c’est la personnalité,

c’est la diversité; ce qui caractérise la science, c’est

l’universalité, c’est l’unité. Ce qui la caractérise encore, c’est

d’être essentiellement progressive, c’est de tendre constamment à

convertir les obstacles en moyens et les problèmes en solutions. Si,

au lieu d’être un art, le langage était une science, il n’épargnerait

rien pour devenir de plus en plus simple, de plus en plus précis, de

plus en plus facilement correct. La règle ne fléchirait plus sous

l’exception; ce serait l’exception qui disparaîtrait sous la règle.

Si la science du langage était moins imparfaite, croit-on que l’art

du langage y perdît? Je ne le crois pas.

«Partout, en Europe, les peuples abaissent maintenant les barrières

qu’ils s’appliquaient autrefois à rendre infranchissables… Une

barrière qui ne s’est pas abaissée, c’est celle que met entre

les nations la différence des langues. Arrivera-t-on, un siècle

ou l’autre, à l’adoption d’une langue universelle? Je n’en doute

point… Chemins de fer et télégraphes électriques, ces inventions

d’hier, mènent chacune des grandes parties du monde à l’unité

d’usages et de lois, de mœurs et de modes, de mesures et de monnaies.

A son tour, cette unité mènera à l’unité de langue, comme une

conséquence mène à une autre conséquence. Cette langue commencera par

n’être qu’une langue auxiliaire, deviendra la langue internationale,

et finira par être la langue définitive. De cette langue, que

la nécessité s’appliquera à rendre aussi simple que possible,

disparaîtront tous les mots qui n’ont plus de sens, tous les mots qui

n’ont pas de sens, tous les mots qui ont plusieurs sens. Il y aura un

mot pour chaque chose, mais pour chaque chose il n’y aura plus qu’un

seul mot. Formation, déclinaison, genre, orthographe et prononciation

des mots, conjugaison des verbes, seront assujettis à des règles

invariables, faciles à apprendre, faciles à retenir.

«Il fut un temps où généralement le paysan français ne savait parler

que le patois de sa province. Il est rare maintenant, et il devient

chaque jour plus rare, que ce paysan ne sache pas à la fois et le

patois de «son pays» et la langue de sa patrie. On peut même ajouter

que, depuis que le paysan apprend l’une, il désapprend l’autre. Les

patois s’en vont; je me trompe, il faut dire: ils se succèdent;

car un temps viendra où, l’Europe ayant sa langue commune, parler

allemand, parler anglais, parler espagnol, parler français, parler

italien, ce sera parler patois. Mais jusqu’à ce que ce temps arrive,

temps qui peut être proche, mais temps aussi qui peut être loin, tout

ce qui aura pour but et pour effet de dévoiler les difficultés et

les irrégularités dont les langues actuelles sont hérissées méritera

d’être hautement et chaudement encouragé.»

L’auteur du *Code orthographique* ne s’est pas donné pour but de redresser les contradictions et les vices de notre écriture, mais seulement de présenter en bon ordre et d’une façon claire et facilement saisissable la solution de toutes les difficultés qui se rencontrent dans l’emploi de nos meilleurs lexiques. Il s’exprime ainsi à ce sujet: «Pendant sa longue carrière de correcteur d’imprimerie, l’auteur n’a pas manqué de se convaincre qu’il y a dans la langue un grand nombre de points douteux, au sujet desquels les écrivains les plus habiles sont exposés à faire des fautes. Nécessairement ces fautes ont dû passer des milliers de fois sous ses yeux, comme sans doute le prêtre, pendant la durée de son sacerdoce, entend chaque jour, au tribunal de la pénitence, confesser à peu près les mêmes péchés. Il arrive parfois aux littérateurs d’employer des expressions condamnées par l’Académie ou de s’écarter des règles qu’elle a exposées et consacrées. Les dictionnaires sont si incomplets, si fatigants à consulter, que le plus souvent les gens de lettres hésitent à entreprendre des recherches PRESQUE TOUJOURS INUTILES, et préfèrent s’en rapporter au correcteur, qui, par profession, est obligé de connaître imperturbablement toutes les espèces de difficultés.

«Et pourquoi la plupart des recherches sont-elles infructueuses? C’est qu’un grand nombre de solutions manquent dans ces livres, et que celles qui s’y trouvent sont rarement classées à l’endroit même où l’écrivain qui en a besoin pourrait être tenté de les chercher. On les a semées au hasard, un peu partout, et comme personne n’a le temps de lire en entier un volumineux dictionnaire, personne ne les connaît, et chacun se fait à soi-même sa langue, selon son caprice ou selon son goût.»

M. Hetrel s’est proposé d’apporter un remède efficace à ce grave inconvénient. Pendant une vingtaine d’années passées à corriger des épreuves, il a soigneusement pris

note des cas *douteux*, à mesure qu’ils se présentaient dans ses lectures. Étudiant sans cesse les dictionnaires et les grammaires, cherchant des exemples dans les écrivains les plus célèbres et comparant entre elles les diverses autorités en matière d’orthographe et de langage, il s’est enfin arrêté aux solutions qu’il publie aujourd’hui.

Le *Code orthographique* est divisé en six catégories:

I. DIFFICULTÉS GRAMMATICALES ET SYNTAXIQUES. Singulier et pluriel.

Conjugaison des verbes irréguliers et de certains autres.

Prononciation. Participes. Adjectifs verbaux. Inversions. Médecine.

Chimie. Botanique. Principales omissions de l’Académie. Cacologie, ou

omnibus de l’écriture et du langage.

II. SINGULIER ET PLURIEL de tous les substantifs qui prennent le

trait d’union,—l’apostrophe,—de ceux qui s’écrivent en un seul

mot;—des mots autrefois unis par le tiret qui maintenant doivent

être séparés par une *espace*.

III. ACCENTUATION. Accent aigu. Accent grave. Accent circonflexe.

Tréma. Élision. Résumé. Mots qui ne prennent point d’accent. Mots

accentués.

IV. DOUBLES ET SIMPLES. Adverbes terminés par *mment* et *ment*.

Certains mots qui se prononcent de même, ou à peu près, dont

l’orthographe est différente. *Ch* se prononçant *k*. Mots qui

prennent deux *h*. *H* intérieure. *H* aspirée. Place que l'*h* doit occuper dans plusieurs mots. *I* après deux *l*. *L* mouillées ou non. Leur prononciation. Verbes en *eler* et *eter*. Mots en *otte* et *ote*. Verbes en *otter* et *oter*. Mots prenant l'*y*. Place de l'*y* et de l'*i* dans certains mots.

V. GENRE EMBARRASSANT. Mots étrangers ou francisés.

VI. MAJUSCULES ET MINUSCULES.

On voit par ce sommaire de quel intérêt doit être cet ouvrage pour les personnes qui s'occupent, comme les écrivains soigneux et les imprimeurs, des détails de l'orthographe. Il pourra servir utilement à perfectionner les dictionnaires et les grammaires.

BERNARD JULLIEN, docteur ès lettres, licencié ès sciences, secrétaire de la Société des méthodes d'enseignement. _De l'Orthographe et des systèmes néographiques._ (Cours supérieur de grammaire. Paris, Hachette, 2 vol. gr. in-8, t. I, p. 44-52.)—_Thèses de Grammaire._ Paris, Hachette, 1855, in-8 de

VIII-508 pp. (pages 107-141).—_Les Principales étymologies de

la langue française._ Paris, Hachette, 1862, in-12 de VIII-323

pp.—_De la Nécessité de quelques réformes dans l’orthographe

française._ (Revue de l’instruction publique, 5 mai 1864, p. 83.)

M. Jullien est auteur d’un grand nombre d’ouvrages et d’écrits sur la grammaire justement estimés. En ce qui concerne l’orthographe, il se montre sage partisan d’une réforme modérée et progressive.

Au début de son premier article sur l’orthographe, cité cidessus, il revendique pour la science d’écrire correctement son vrai nom: *orthographie*. Cette demande, réitérée presque par tous ceux qui ont écrit sur la langue française, prouve suffisamment l’opportunité du changement en question, réclamé par la logique et l’accord avec d’autres termes scientifiques de la même catégorie, *géographie, calligraphie, typographie*. Dans plusieurs traités de grammaire on voit déjà apparaître les mots *graphie* et *orthographie*.

M. Jullien, sans partager sur tous les points les opinions des néographes, ne méconnaît pas ce qu’il y a de bon dans leurs systèmes, et s’élève avec force contre tous ceux qui, à l’exemple de Charles Nodier, jugent ces questions avec prévention et légèreté.

«Nous nous rappellerons, pour nous, dit-il, que la langue française

et son orthographe intéressent quarante millions de personnes,

et nous ne croirons jamais que des changements qui s’opèrent

graduellement depuis trois siècles puissent être combattus par des

épigrammes ou condamnés comme de pures folies.»

Mais, dans ce travail, M. Jullien se borne à donner un résumé très-succinct des systèmes de *Regnier des Marais*, de *Dangeau*, de *Buffier*, de *Du Marsais*, de l’abbé *Girard*, de *Duclos*, de *Beauzée*, dont il est fervent admirateur, de *Domergue* et de *Marle*; et comme conclusion de ce chapitre, il exprime son opinion sur l’ensemble des propositions de ces néographes. Il approuve le retranchement d’une des doubles lettres non étymologiques (*Du Marsais*), et même étymologiques (*Duclos*); la substitution des *f* et des *t* aux *ph* et *th* (*Duclos*) et le remplacement des *x* et des *z* comme marque du pluriel par le signe caractéristique et uniforme: la lettre *s*.

Ses idées personnelles sur la réforme de l’orthographe se trouvent plus développées dans un article spécial, faisant partie de ses *Thèses de grammaire*. Cet article est sous forme de dialogue et porte pour titre: *La Partie de dominos.* A cet égard nous prenons la liberté d’exprimer notre regret que le récit principal soit entrecoupé de dialogues relatifs au jeu, qui troublent l’attention et ne peuvent intéresser personne.

Dans ce travail on remarque un passage où l’auteur oppose une objection fort grave aux idées purement phonographiques. Le lecteur va en juger:

«Vous voyez par là que, chez nous, c’est réellement l’écriture

qui est le principe de la prononciation correcte dans la bonne

compagnie; et cela seul vous montre combien sont réellement ignorants

du français ceux qui posent le principe contraire, qui croient

bonnement que les langues en sont encore au point où elles étaient

avant l’invention de l’alphabet. C’est vraiment leur faire trop

d’honneur que de discuter sérieusement leurs propositions. Mais ce

qu’il y a de curieux, c’est qu’eux-mêmes ne savent pas du tout où

leur principe les mène; que, tout en niant l’action de l’écriture,

nonseulement ils ôtent ou remettent les lettres que l’écriture seule

nous fait prononcer dans quelques circonstances, mais qu’encore ils

séparent les uns des autres des mots ou groupes de sons qui n’ont

d’existence individuelle qu’en vertu de nos habitudes d’écrire. Pour

l’oreille, les articles ne se séparent jamais de leurs substantifs,

ni les compléments placés avant le verbe, du verbe qui les régit, ni

le pronom du verbe dont il est le sujet, ni la préposition de son

complément. Il est donc ridicule, dans ce système, de faire deux

ou plusieurs mots de _je dors, nous aimons, jusqu’à lui, qu’est-ce

à dire_; il faut écrire en un seul _jedor, nouzémon, juskalui,

kèsadir_, *etc.*

«Tout le monde connaît l’extrême mobilité de notre accent[227],

et, qu’en se portant toujours sur la dernière syllabe sonore des

sections de nos phrases, il coupe celles-ci en un certain nombre de

petites prolations dont notre oreille est uniquement frappée, et dans

lesquelles elle ne distingue aucunement ces divisions artificielles

que nous appelons des *mots*, que la plume seule nous fait sur

le papier détacher les uns des autres. Cette horrible écriture

sanscrite, où tous les sons d’un discours sont écrits exactement à

la suite sans aucun intervalle, est donc le type de perfection que

nous offrait enfin de compte l’*Appel aux Français*, quoique les

autres n’aient pas osé le dire, ou que plutôt ils ne l’aient pas

compris: et, en admettant, si vous le voulez, l’accentuation finale

des sections de phrase comme des points naturels de séparation dans

le langage et l’écriture, les premiers vers de l’_Art poétique_, par

exemple, devraient être représentés ainsi:

Sètanvin qôparna suntèmèrè rôteur

Pan sedelardèver zatin drelaôteur;

et non pas comme l’auraient donné nos réformateurs (_Appel aux

Français_, p. 13 à 48):

S’et an vin q’ô parnasse un tèmèrère ôteur

Panse de l’ar dè vers ateindre la hôteur.

En le divisant ainsi, ils ont certes rendu plus facile la lecture et l’intelligence de leur transcription, mais ils ont par cela même menti à leur principe, puisqu’ils ont introduit des divisions, exigées par le dictionnaire, que la voix ni l’oreille ne reconnaissent aucunement.»

[227] L’accent oratoire. L’accent tonique dans les vers cités porte aussi sur les mots *c’est* et *art* compris dans les groupes.

Je donnerai plus loin l’analyse du système de M. Jullien, qu’il a reproduit dans d’autres écrits. Je ne toucherai ici qu’une particularité que l’auteur a eu raison d’abandonner ensuite.

M. Jullien dit «que la réforme de l’orthographe, pour être raisonnable, doit comprendre deux mouvements: l’un de *retour* ou de *recul*, l’autre d’_allée_ ou de *progrès*.» Ce mouvement de retour consisterait à rétablir les lettres caractéristiques, radicales, d’abord ajoutées à tort par les savants, et ensuite supprimées dans un certain nombre de mots de la même famille.

En émettant cette proposition M. Jullien a pour but de conserver aux mots d'une origine commune le signe caractéristique de leur parenté. D'après ce système, il faudrait rétablir la lettre étymologique *s* dans les verbes *écrire, décrire, récrire* et dans les dérivés (_écriture, écrivain_, etc.), pour les mettre d'accord avec *inscrire, description*, etc.; il faudrait écrire *respondre*, à cause de *responsable, correspondre*, etc.; *destruire*, à cause de *destruction; souspçon, souspçonner*, à cause de *suspect*; *coulpable*, à cause de *inculper*, *etc.*

Il faut savoir gré à M. Jullien d'avoir abandonné plus tard cette idée. Autrement il aurait fallu renchérir sur l'orthographe de la première édition du Dictionnaire de l'Académie et écrire: *eschelle*, à cause de *escalier, escalader*; *arrest*, à cause de *arrestation*; *escole*, à cause de *scolaire, scolastique*; *contract*, à cause de *contracter*, *etc.* Il serait difficile de démontrer les avantages de ce recul, tandis que les désavantages en sont évidents. Le perfectionnement d'une orthographe doit avoir pour but la représentation fidèle de la bonne prononciation, consacrée par l'usage, tout en tenant compte des terminaisons grammaticales et des signes de grammaire; par conséquent son rôle est de supprimer les lettres inutiles, muettes, si toutefois leur retranchement n'apporte pas une confusion nuisible, en empêchant de reconnaître la véritable signification des mots, comme si, par exemple, on écrivait les *cors* au lieu de les *corps*. M. Jullien, qui dit que notre orthographe intéresse quarante millions de personnes, paraît oublier que les lettrés n'en composent qu'une faible partie, et pourtant il est évident qu'il faudrait avoir étudié l'histoire de notre langue et être latiniste consommé pour savoir écrire d'après ce système, heureusement tombé en désuétude depuis 1740. Nos paysans, nos ouvriers, connaissent le mot *école*, mais il y en a qui ignorent même l'existence des mots *scolaire* et *scolastique*; il en est de

même pour *écrire* et *proscrire, prescrire*, etc.; la multitude serait donc exposée à écrire mal, et pourtant l'écriture correcte ne doit pas être le monopole d'une minorité. Pour ceux qui se soucient de la parenté des mots, je ne vois pas de difficulté, et ils ne seront pas embarrassés pour reconnaître que *décrire* et *description* ont une origine commune, bien que formés dans des conditions différentes.

Mais outre le trouble dans la mémoire qui résulterait de cette introduction de lettres inutiles, il y a une autre question plus grave encore: c'est celle de la prononciation. M. Jullien ne se dissimule pas que cette orthographe amènerait avec le temps à prononcer ces lettres radicales; on prononcerait donc *escrire, coulpable, contract*, *etc.* Or, la formation des mots obéit à une autre loi que celle de la conservation servile des lettres caractéristiques; elle est soumise aux exigences de l'euphonie, à l'harmonie de sons propre à chaque langue. Ainsi l'on peut constater que l'*ou* ne souffre pas la lettre *l* suivie d'une ou plusieurs consonnes, tandis que cette agglomération peut avoir lieu après l'*u*; c'est pourquoi on a *coupable* et *inculper*, *soufre* et *sulfureux*, *voûte* et *évolution*, *etc.* Le *ct* sonnerait mal à la fin du mot *contract*, mais la voyelle suivante en facilite la prononciation dans le verbe *contracter*. Il serait peu harmonieux de prononcer à la lettre le mot *souspçon* où se heurtent trois consonnes de suite. Dans le vieux français on écrivait et sans doute on prononçait *souspeçon* (voir le tableau, page 112), mais dès l'instant qu'obéissant au génie abréviatif de notre langue la voyelle *e* tomba, elle entraîna forcément dans sa chute la lettre s pour rendre la prononciation douce. Notre langue actuelle se compose, comme on sait, de deux couches de mots dont la démarcation est très-sensible; il serait téméraire de vouloir ramener les mots éclos sous l'influence du génie national, comme *écrire, soupçon*, à revêtir l'uniforme des mots calqués par les savants sur le latin, tels que *scribe,*

proscription, suspect, suspicion. Or l’introduction des radicales muettes ne suffirait même pas, il faudrait encore changer très-souvent les voyelles qui les précèdent, et par conséquent dénaturer les vocables. Il faudrait donc, sacrifiant les mots vraiment français aux mots forgés par les savants, accueillir: *culpable, suspçon, sulfre*, *etc.* Cette unification arbitraire dénaturerait à la fin l’essence même de la langue.

Son traité des *Principales étymologies de la langue française* est un dictionnaire des racines qui entrent dans la composition des mots de notre langue, précédé d’une étude de la formation des vocables. Ce travail intéressant, devenu utile depuis que l’on a renoncé aux dictionnaires disposés par racines, jette quelque lumière sur plus d’une question orthographique. Nous en extrayons un passage relatif aux doubles consonnes, du moins à celles qui n’ont aucune raison de subsister dorénavant dans notre langue:

«Les consonnes ont été doublées, surtout quand il s’est agi des

nasales ou des dentales, par des raisons tout à fait étrangères

à l’étymologie proprement dite, et qui n’ont pas moins contribué

à rendre la formation des mots irrégulière en apparence. Ainsi

homme, femme, avec deux *m*, viennent de *homo* et de *femina*,

qui n’en ont qu’une; *bona* a formé *bonne*, *donare*, *donner*,

et *christiana*, *chrétienne*, si l’on n’aime mieux tirer ce

dernier du masculin *chrétien*. La raison de tout cela, c’est que

les syllabes dont il s’agit étaient nasales en latin ou du moins

ont été prononcées nasales chez nous pendant la formation de notre

langue; et c’est pour conserver dans l’écriture la nasalité entendue

qu’on a écrit *homme, femme, donner, chrétienne*. C’est qu’alors on

prononçait un *hon-me*, une *fan-me, don-né, chrétiain-ne*, *etc.*

Aujourd’hui que nous prononçons avec les voyelles orales et ouvertes

ho-me, fa-me, do-né, crétiè-ne, etc., nous nous étonnons à bon

droit d’une orthographe qui contrarie également l’étymologie et notre

prononciation.

«D’autres consonnes ont été doublées ou dédoublées par des raisons

qu’on peut nommer d’_épellation_, parce que les règles données à

cet égard viennent de la manière dont nous épelons les lettres pour

les assembler dans les syllabes. Je prends pour exemple le verbe

appeler, tiré du latin *appellare*; il n’a qu’une seule *l*,

tandis que le latin en a deux; au présent de l’indicatif il reprend

les deux *ll*, j’_appelle_, comme l’indique le latin *appello*;

mais il en perd une de nouveau au pluriel, nous *appelons*. Tout

le monde comprend d’où vient cette marche singulière. Quand la

dernière syllabe est sonore, la pénultième est muette; et alors

l’*e* ne doit être suivi que d’une consonne. Au contraire, quand

la dernière est muette, la pénultième est sonore; et l’on sait

qu’un moyen fort ancien chez nous de marquer l’*e* ouvert, a été

de doubler la consonne suivante, surtout à l’époque où les accents

étaient inusités, c’est-à-dire jusqu’à la fin du dix-septième siècle.

C’est pour cela qu’on écrit *j’appelle*, et *j’appellerai*, et d’un

autre côté *appelant* et *j’appelais*. L’orthographe latine n’a

eu sur ce changement qu’une très-faible influence, puisque nous

avons quelquefois mis deux consonnes où il n’y en avait qu’une en

latin, comme dans *cruelle*, venu de *crudelis*, *muette* venu de

muta, *fidèle* même, qu’on écrivait *fidelle* au temps de Louis XIV,

quoiqu’il fût venu directement de *fidelis*, où il n’y a jamais eu

qu’une seule *l*[228].»

[228] Voir p. 403, la manière dont la Bruyère orthographie ce mot.

Les considérations émises par M. Jullien dans la *Revue de l’Instruction publique* ont trop d’importance pour ne pas être reproduites intégralement.

_Questions universitaires.—De la nécessité de quelques réformes

dans l’orthographe française._

«Par un arrêté royal en date du 25 janvier dernier, le roi des Belges

a nommé une commission qui doit s’occuper de ramener à l’uniformité

l’orthographe de la langue flamande. Cet arrêté, pris en lui-même,

n’intéresse que ceux qui parlent ou écrivent le flamand; il ne nous

occuperait donc pas s’il n’était précédé d’un rapport du ministre de

l’intérieur, dont quelques considérants s’appliquent d’une manière

toute spéciale à la langue française et méritent ainsi l’attention

des hommes sérieux de tous les pays.

«Je transcris ces lignes importantes:

«En vous faisant cette proposition, Sire, mon intention n’est

nullement d’imposer une orthographe officielle, mais il importe

qu’il y ait accord entre le système orthographique enseigné

dans les établissements de l’État, et le système adopté par les

philologues et les hommes de lettres qui sont les seuls juges

compétents de la matière. La commission dont j’ai l’honneur de

proposer l’institution aura donc à continuer l’œuvre commencée en

1835 et à rechercher les moyens d’arriver à l’unité désirable.

Le gouvernement, après avoir pris connaissance de son travail,

et tout en respectant la liberté individuelle, pourra adopter

et préconiser, dans les limites de ces attributions, les règles

établies par la commission. L’autorité morale de cette commission

suffira, j’en ai la conviction, pour rallier les opinions les

plus divergentes et ramener à un système uniforme tous ceux qui

s’occupent de la culture des lettres flamandes.»

«Mettez *françaises* à la place de ce dernier mot, et les principes

qui ne touchent dans la proposition belge qu’à un petit peuple et

à un petit coin de terre, vont s’adresser au monde entier. Ils

intéresseront surtout les Français, dont l’écriture est tellement

irrégulière qu’il n’y a pas de règle pour un tiers peutêtre de leurs

mots; ou que les règles, si l’on consent à prendre pour régulateur le

Dictionnaire de l’Académie, sont tellement capricieuses qu’il n’y a

pas un homme au monde qui les puisse posséder.

«Ajoutez qu’à l’entrée de toutes les carrières, et surtout des

carrières administratives, des devoirs sont dictés aux aspirants pour

s’assurer de la connaissance qu’ils ont de l’orthographe de leur

langue; qu’il n’y a pas pour eux d’autre moyen de se tirer d’affaire

que de connaître par l’usage ou de savoir par cœur les mots qui

leur sont donnés; et que si quelqu’un s’amusait à faire entrer dans

la dictée des mots choisis exprès parmi les inusités, les juges ne

seraient pas plus capables de corriger les copies que les concurrents

de les écrire sans faute.

«Cette assertion peut sembler exagérée à ceux qui n’ont pas

étudié de près la question. Elle n’est que rigoureusement vraie.

On connaît l’ouvrage intitulé: _Remarques sur le Dictionnaire de

l’Académie_, où feu Pautex relevait les contradictions et erreurs

matérielles qui fourmillent dans cet ouvrage. M. Littré, dans

son Dictionnaire de la langue française, signale à tout moment à

l’Académie des contradictions formelles dans l’écriture des mots

dérivés ou composés des mêmes éléments. On peut surtout reconnaître

l’étendue du mal dans le volume de M. Blanc intitulé: _Enseignement

méthodique de l’orthographe d’usage sans le secours du grec et du

latin._ Cet auteur prend pour base de son travail le Dictionnaire

de l’Académie; il n’a aucun désir de le critiquer; mais à propos

des diverses catégories de mots qu’il établit pour en favoriser

l’étude mnémonique, il cite les exceptions; et celles-ci sont si

nombreuses qu’on ne saurait quelquefois dire où est la règle. J’en

citerai deux ou trois exemples, car cela vaut mieux pour convaincre

les lecteurs que des assertions générales comme celles que je viens

d’écrire. Parmi les substantifs en *ment* tirés des verbes en *ier*

ou *yer* (p. 102), il y en a seize qu’on peut écrire avec ou sans

e intérieur: *aboiement* et *aboîment*, etc.; il y en a vingt et

un où l’*e* reste toujours: *balbutiement*, etc.; il y en a quatre

où l’*e* reste, mais précédé de l’*y*: *délayement*, etc.; il y en a

trois enfin où l’*e* ne doit pas paraître: _châtiment, dénûment,

éternument_. Remarquez même que, de ces trois, le second prend

l’accent circonflexe que les deux autres rejettent. Parmi les verbes

en *oter*, qui sont au nombre de quatrevingt-quatre, soixante et

un seulement ont un *t* simple; les vingt-trois autres le doublent

sans qu’aucun changement dans le son ni aucune raison étymologique

justifient ce changement d’orthographe.

«Je voudrais trouver une liste des verbes en *eter* et *eler*[229].

Je ne sais pas précisément combien nous en avons, mais il y en

aurait deux ou trois cents que je n’en serais pas surpris. Or ces

verbes présentent cette particularité, que partout où la dernière

syllabe est muette, l’*e* qui la précède doit devenir ouvert. Cet

è ouvert se marque soit par un accent grave comme dans *geler*,

je *gèle*, *acheter*, j’_achète_; soit en doublant la consonne

intermédiaire: *appeler*, j’_appelle_, *jeter*, je *jette*; et chacun

voit déjà combien il est difficile de se rappeler, sans aucune raison

déterminante, le choix qu’il faut faire entre ces deux orthographes.

Mais il y a plus; pour un grand nombre de ces verbes, l’Académie

ne donne pas d’exemple où le dernier *e* soit muet, de sorte que

l’écrivain restant libre de choisir entre les deux méthodes, le juge,

à son tour, est libre de le condamner, quelque voie qu’il ait suivie.

[229] Voir le *Code orthographique* de M. Hetrel, p. 219 et 224.

«Sans doute, selon l’expression du ministre belge: «il n’est pas du

tout ici question d’imposer une orthographe officielle,» chacun reste

libre d’écrire comme il lui plaira, à la seule condition de passer

pour un ignorant si son écriture s’écarte trop des habitudes reçues:

mais, dans un pays comme la France, où l’administration étend ses

branches jusqu’aux plus extrêmes limites, où les écritures jouent

un rôle si étendu, selon quelques-uns même si exagéré, au moins

serait-il bon que notre orthographe courante fût soumise à un système

régulier, et ne dépendît pas uniquement du caprice de quelques

académiciens, si ce n’est plutôt, comme on l’a dit avec raison, de

celui des correcteurs de l’imprimerie où le dictionnaire est mis sous

presse.

«Notez que ce dont il s’agit ici s’est déjà fait ailleurs. L’Italie

a un système d’orthographe qui ne laisse à peu près aucune

hésitation à qui entend prononcer un mot; l’Académie espagnole a fait

le même travail sur sa langue. Tout le monde reconnaît aujourd’hui

l’immense avantage de ce changement à l’ancienne coutume: en a-t-on

pu montrer un seul inconvénient, si petit qu’il fût? Non, il en

serait d’un système régulier d’orthographe comme de notre système

métrique, comme des billets de banque de cent francs et des coupures

inférieures qu’on va nous donner. Avant l’essai, il se trouve

quantité de gens pour s’effrayer des malheurs que ces créations vont

amener; et l’on s’étonne quand elles sont accomplies qu’elles n’aient

fait que du bien et que personne n’ait songé à s’en plaindre.

«Je sais que chez nous toutes les fois qu’il est question d’une

réforme orthographique, on se figure une tentative comme celle qui

fut faite en 1829, sous la direction de M. Marle, par une fraction de

la Société grammaticale de Paris. Cette écriture, dont les modèles

se trouvent dans le petit volume intitulé *Appel aux Français*, fut

reproduite alors dans tous les journaux, et la proposition succomba

bientôt et justement sous le ridicule, parce que c’était, non pas une

réforme, mais un renversement total de notre manière d’écrire.

«Une réforme est tout autre chose. Elle se compose de modifications,

fort peu sensibles quand on les prend une à une, et qui toutes

ensemble produisent pourtant une différence notable. J’ouvre

la grammaire de Regnier des Marais, imprimée en 1706, mais qui

représente l’orthographe du dix-septième siècle: je trouve en

quelques lignes *auroit*, que nous écrivons aujourd’hui *aurait*;

celuy, et nous mettons *celui*; *receu* où nous mettons *reçu*;

desja, où nous mettons *déjà*; *esté*, pour *été; cy-dessus*, pour

cidessus, etc.[230]. Tous ces mots ont subi la réforme: y a-t-il

quelqu’un qui le regrette aujourd’hui? Et qu’on se garde bien de

croire que cette réforme se soit arrêtée depuis; elle a continué sa

marche insensible, mais constante. Au commencement de ce siècle,

on écrivait *appercevoir, aggréger*, les *enfans*; nous écrivons

apercevoir, agréger, les *enfants*, *etc.* Et dans vingt ans, sans

doute, on écrira beaucoup de mots autrement que nous ne le faisons.

[230] Voir plus haut, p. 256.

«Il ne faut donc pas croire qu'une réforme soit toujours une

révolution, ni la condamner par cela seul. Cette façon de se jeter

dans les extrêmes empêche d'apprécier avec équité les propositions

nouvelles et de comprendre ce qu'elles ont d'avantageux. En fait,

ceux qui ont voulu maintenir envers et contre tous l'écriture

ancienne comme le faisait Regnier des Marais à la fin du dix-septième

siècle, et ceux qui ont voulu la sacrifier entièrement à la

prononciation, comme au seizième siècle Ramus, Meigret, Pelletier,

comme Domergue en 1805 dans son _Manuel des étrangers amateurs de la

langue française_, ou en 1829 les auteurs de l'*Appel aux Français*,

ne devaient avoir et n'ont eu aucun succès. Ces derniers faisaient

rire à leurs dépens, et avec raison, parce qu'ils écrivaient un

jargon qu'on ne pouvait comprendre; ceux-là dans le temps même qu'ils

soutenaient le *z* comme marque du pluriel après les *e* fermés,

les *beautez*, les *trepassez*, ou la distinction nominale de l'*i*

voyelle et de l'*i* consonne, de l'*u* voyelle et de l'*u* consonne,

voyaient s'introduire d'une part le *j* et le *v* qui supprimaient

leur distinction, de l'autre les accents qui permettaient d'écrire

avec une *s* les *beautés*, les *trépassés*.

«Mais si les uns et les autres se perdaient dans des propositions

insensées et impraticables, les grammairiens philosophes demandaient

tout simplement que les changements inévitables de notre orthographe

fussent dirigés par des règles fondées sur la raison, au lieu d'être

abandonnés aux caprices de l’usage. Du Marsais proposait de dédoubler

les consonnes doubles quand elles ne se prononçaient pas et qu’elles

contrariaient l’étymologie. Il écrivait *home*, de *homo*, *doner*,

de *donare*, *persone*, de *persona*, et de même *anciène, naturèle*,

d’après les masculins.

«Duclos allait un peu plus loin que Du Marsais. Il retranchait une

des consonnes doublées quand elle ne se prononçait pas, quelle que

fût l’étymologie. Il écrivait donc *ocasion, comun, coriger*, malgré

le latin *occasio, communis, corrigere*; et cette suppression n’a

rien qui doive effrayer: car l’étymologie est suffisamment indiquée

par une seule consonne, d’autant plus que, dans les composés surtout,

la première n’est pas une lettre radicale, mais une lettre changée

le plus souvent par euphonie. Dans *occasio*, *oc* est pour *ob*; dans

corrigere, *cor* est pour *cum*; et ainsi le double *c*, le double

r, nous représentent non pas une étymologie réelle, mais une

habitude reçue chez les Latins, qui n’a jamais existé chez nous, et

que, par conséquent, nous n’avons aucune raison de maintenir.

«Il en est de même des nasales doublées au féminin de nos adjectifs

ou dans nos verbes, comme *bon*, *bonne*, *ancien*, *ancienne*,

don, *donner*, qui représentaient autrefois une prononciation

nasale, laquelle subsiste encore chez quelques vieillards, chez ceux

surtout qui ont vécu longtemps dans la province. *Bonne, ancienne* et

tous les autres féminins analogues, se prononçaient comme le masculin

suivi de la négation *ne*, *bon ne, ancien ne*; et c’était pour peindre

ce son nasal qu’on avait doublé l’*n*. *Donner* se prononçait de même

don né; *homme*, *on me*; *femme*, *fan me*. Dans nos adverbes en

mment, *savamment, prudemment*, le son du masculin était aussi

conservé; on entendait *savant ment, prudent ment*, comme *grammaire*

se prononçait *grand'mère*, ainsi que le montre le mot de Martine

dans les *Femmes savantes*. Dans ces conditions, le doublement de

l'*n* ou de l'*m* était rationnel; il est déraisonnable aujourd'hui

que nous avons renoncé à cette prononciation nasale si multipliée

dans notre ancienne langue; et puisque nous disons _bone, anciène,

savament, prudament_, ne serait-il pas convenable de supprimer

le signe d'une nasalité qui existait autrefois, qui n'est plus

aujourd'hui et ne se rattache d'ailleurs à rien du tout?

«Duclos substituait encore des *f* et des *t* simples aux *ph* et

th. Il écrivait *fantaisie, fantôme, frénésie, trône, trésor*,

au lieu de *phantaisie, phantôme, phrénésie, thrône, thrésor*.

Ces changements sont maintenant adoptés partout; et il faut bien

reconnaître que personne ne s’en plaint. L’usage a résisté pour

philosophie, physique, diphthongue et beaucoup d’autres. Mais les

exemples précédents font facilement prévoir un temps où l’on étendra

l’emploi des mêmes signes à toutes les choses semblables.

«Les terminaisons en *ant* et *ent* sont très-communes chez nous;

elles ont avec le même son la même signification. Aussi Dangeau

avait-il pris le parti de les écrire sans exception par *ant*; et

j’avoue que quand l’*e* n’est pas une lettre radicale, je ne vois

aucune raison pour le préférer à l’*a*. Ainsi tous nos participes

présents s’écrivent par *a*, qu’ils viennent de participes latins

en *ans* ou en *ens*. *Scribens* nous a donné *écrivant*, comme

amans nous a donné *aimant*, et *præsidens*, *présidant*. Mais pour

ce dernier et une quarantaine d’autres, il faut bien distinguer: le

mot est-il participe? est-il substantif? est-il simple adjectif? Le

sens fondamental est toujours le même; l’orthographe diffère. Dans le

premier cas seulement on met un *a*, dans les autres c’est un *e*.

Ainsi un sénateur *présidant* une assemblée en est par cela même

le *président*: mais il faut écrire ce même mot de deux manières;

comme des ruisseaux *affluant* dans une rivière, et qui en sont les

affluents. Je serais bien obligé à qui me donnerait une bonne

raison de cette irrégularité gratuite. Du moins, dira-t-on, absurde

ou sensée, cette règle est générale. Non pas du tout: *gérant* est

le participe de *gérer*; *répondant* celui de *répondre*; et quand

vous prenez ces mots substantivement, vous les écrivez de même, un

gérant, un *répondant*, etc., quoiqu’ils se rattachent comme les

précédents à des participes latins en *ens*, *gerens, respondens*.

Rien n’y manque donc; la règle en elle-même est insensée comme celle

qui nous fait indiquer certains pluriels par l’*x* au lieu de l’*s*;

quelle qu’elle soit, on a trouvé le moyen d’y mettre des exceptions,

sans autre résultat que d’augmenter la difficulté de l’étude.

«Beauzée, qui fut comme Duclos de l’Académie française et qui

voulait aussi introduire dans notre orthographe des réformes utiles,

mettait au premier rang pour cet objet le juste emploi des signes

orthographiques, c’est-à-dire des accents, de l’apostrophe, du tréma,

de la cédille, du trait d’union. Il ne s’agissait pour lui que d’en

étendre et d’en régulariser l’usage; et il a donné un exemple aussi

utile qu’ingénieux de l’emploi qu’on en pouvait faire, quand il a

proposé de mettre une cédille sous le *t*, prononcé comme l’*s*,

dans *minutie, portion, ambitieux*, *etc.* N’est-il pas, en effet,

un peu honteux pour notre écriture que nous ayons tant de mots qui

s’écrivent de même et se prononcent différemment? des *inventions*

et nous *inventions*; un *négligent* et ils *négligent*; tu *as* et

un *as*; *arguer*, tirer un argument, et *arguer*, terme de tireur

d’or, faire passer l’or et l’argent dans l’argue. Et chose curieuse!

nous n’avons pardevers nous aucun moyen de les faire distinguer. Un

signe orthographique mis à propos suffirait souvent à dissiper toute

indécision; et il était impossible d’en trouver un plus convenable

pour indiquer le son sifflant dans le *t*, que celui qui indique le

même son dans le *c*.

«Beauzée, à l’aide du même signe, résolvait une autre difficulté

de notre orthographe. Le son chuintant de *chat, cher, chien*,

etc., s’exprime chez nous par le digramme *ch*. Ce digramme, à son

tour, représente-t-il toujours le son chuintant fort? Hélas! non:

_archange, Chersonnèse, chirographaire, archiépiscopat, chrétien,

chlamide, Baruch, Munich_, etc., doivent être prononcés comme s'il

y avait un *k*: *arkange, Kersonnèse, kirographaire*, *etc.* Beauzée

proposait donc de conserver le *ch* ordinaire pour ce dernier cas;

et puisque le son chuintant est une espèce de son sifflant, de le

marquer avec un *c* cédille: *çhat, çher, çhien*.

«Quoi qu'il en soit, les règles de Du Marsais et de Duclos et le

bon emploi des signes orthographiques recommandé par Beauzée seront

nécessairement la base de toute réforme rationnelle, c'est-à-dire où

l'on voudra conserver dans l'écriture les analogies d'idées indiquées

par les lettres semblables dans les familles des mots, et en même

temps se rapprocher de la prononciation, comme on a toujours cherché

à le faire.

«Il serait bien à désirer que l’Académie française se fût dès

longtemps occupée de cette partie importante de ses attributions.

Malheureusement elle s’est bornée à recueillir les faits ou, comme

elle le dit, à constater l’usage, sans même examiner toujours si cet

usage était bon. D’un autre côté, quoiqu’elle ait eu dans son sein

la plupart de nos bons grammairiens, Regnier des Marais, Dangeau,

Girard, Duclos, Condillac, Beauzée, de Tracy, Silvestre de Sacy

et même Domergue, si on peut le compter, les questions purement

grammaticales l’ont fort peu intéressée; et c’est à cela qu’on doit

en partie les fautes considérables qu’elle a laissé subsister dans

son livre, et que M. Littré, dans le sien, a trop souvent l’occasion

de relever.

«Pour en citer quelques exemples (car les lecteurs de cette Revue

savent combien je déteste les lieux communs et les accusations

générales sans preuves à l’appui), si l’Académie eût obéi aux

inspirations de la science, aurait-elle toléré des mots aussi

mal écrits que *dessiller*, qui vient de *cil* et devait, par

conséquent, s’écrire *déciller*? que *forcené*, qui semble ici venir

de *force*, tandis qu’il est fait de *fors* et de *sens* (hors de

sens), et devait, par conséquent, s’écrire *forsené*[231]? que

contraindre, qui comme *astreindre, étreindre, restreindre*, vient

du latin *stringere* ou de son composé, et devait, comme tous les

autres mots de la même famille, s’écrire par un *e* et non par un

a? qu’_enfreindre_ qui devait au contraire s’écrire par un *a*,

puisqu’il se rattache à *frangere* et que dans toute sa famille

on voit cet *a* reparaître, _fraction, infraction, effraction,

diffraction, réfraction, frange, réfrangible_?

[231] En 1420 Firmin le Ver écrit dans son Dictionnaire aux

mots AMENTIA: *Forsenerie*; AMENS: *Hors de sens*; FURIALITER:

Forseneement.

«L’Académie française, prise en corps, n’offre donc aucune garantie

quant à la bonne écriture des mots; mais une commission dans

le genre de celle qu’a établie le roi des Belges, dans laquelle

entreraient naturellement d’ailleurs tous les académiciens qui

s’occupent du Dictionnaire, en compagnie avec d’autres savants qui,

comme M. Le Clerc, M. Littré, M. Ampère, aujourd’hui si regretté,

se sont profondément occupés de la langue française, proposerait

certainement un système rationnel, dont le résultat immédiat serait

de faire écrire correctement tous ceux qui sauraient la grammaire, et

subsidiairement de maintenir la langue dans sa pureté par l’influence

réciproque de l’écriture et de la prononciation.

«J’ai entre les mains des ouvrages d’hommes qui enseignent le

français à l’étranger: il est facile de voir que leur prononciation

n’est pas du tout celle du français de notre époque; et comment le

serait-elle? ils n’ont pour se guider, en dehors de l’usage et de la

conversation qui leur manquent, qu’une écriture fautive, chargée de

lettres parasites qu’ils croient devoir être prononcées et qui sont

en effet muettes. C’est là le défaut qu’un bon système d’orthographe

devrait faire disparaître. Sans doute il ne donnerait pas, soit

aux étrangers, soit aux provinciaux, la prononciation si délicate

et si douce de la bonne compagnie française; mais en conservant

soigneusement toutes les lettres caractéristiques de l’étymologie

ou des familles des mots et celles qui indiquent leurs relations

grammaticales, il écarterait les signes qui ne signifient rien ou

signifient le contraire de ce qu’ils devraient indiquer. De là ce

double avantage, que la prononciation serait représentée exactement

sinon dans ses finesses, au moins dans son ensemble, et que les

changements que le temps y introduit sans cesse et qui altèrent la

langue malgré nous, seraient sensiblement ralentis une fois qu’on

aurait dans les livres imprimés un type partout accepté de la

prononciation normale.»

En rendant compte de mon premier écrit sur l’orthographe[232], M. Jullien a résumé les idées qu’il a développées dans ses divers écrits. Voici article par article les points qu’il a touchés:

[232] *Revue de l’Instruction publique*, 12 et 19 mars 1868,

nºs 50 et 51.

I. Il déclare en principe qu’il est impossible de figurer exactement la prononciation avec notre alphabet incomplet et que, du reste, il faut respecter l’étymologie.

Je ne crois pas possible de rien changer à notre système alphabétique; il faut se borner à tirer le meilleur parti de ce que nous avons.

II. M. Jullien ne partage pas l'avis des néographes d'écrire de la manière suivante les mots *pindre, pintre, pinture, astrindre, restrindre, findre*[233], etc., à cause des participes présents et leurs dérivés, où le son *in* se change en *ei*. Cependant, les partisans de l'écriture étymologique devraient désirer cette modification qui rapprocherait davantage ces mots de leurs primitifs latins. Je crois qu'il n'y aurait pas d'inconvénient d'adopter l'orthographe conforme à la prononciation, d'autant qu'elle s'accorderait avec l'étymologie et les dérivés, comme *astriction, astringent, restriction, fiction, fictif*, *etc.* Cette raison me paraît préférable au désir de maintenir la concordance avec quelques formes parfois irrégulières dans leurs terminaisons, comme les adjectifs verbaux comparés aux participes présents et aux temps des verbes. Or, on sait que la permutation des sons se présente assez fréquemment. On écrit *faire* et je *ferai*, *voir* et je *verrai*, *boire* et *buvons*, *venir* et *viendrons*, je *crois* et nous *croyons*, *joindre* et *jonction*[234], et on emploie pour chaque son le signe qui lui est propre: on pourrait donc écrire *je pins*, et *nous peignons*, *je fins* et *nous feignons*. Du reste, ce n'est qu'une affaire de convention. Si l'on persistait à conserver partout la voyelle *e*, on devrait la mettre alors dans les adjectifs et les substantifs correspondants et écrire *exteinction, astreingent, exteinguible*. D'un autre côté, puisqu'on écrit *contraindre, craindre, plaindre* (il faudrait y ajouter encore *enfraindre*, venu de *frangere*), on pourrait aussi régler l'orthographe de ces verbes en substituant partout *ain* à *ein* et *in* et écrire uniformément *paindre, painture, astraindre, faindre, joaindre, adjoaindre* comme le fait Firmin Le Ver dans son *Dictionnaire latin-français*, sans aucune exception.

[233] C’est l’orthographe qu’a régulièrement suivie Jacques Dubois (Sylvius).

[234] Pourquoi donc, en vue d’une régularité chimérique, n’écrit-on pas *joinction*, où l’*i* resterait muet comme il l’est dans *poignard, empoigner, oignon*?

III. M. Jullien juge trop sévèrement ma proposition relative à la distinction du *g* dur d’avec le *g* devant les voyelles *e* et *i*. Il en avait émis une, moins pratique, à mon avis. Il propose de supprimer la boucle supérieure du *g* romain (g) chaque fois que cette consonne doit conserver le son dur. Or, cette boucle est trop peu apparente pour bien distinguer l’une des formes du *g*, et comme elle se casse facilement sous presse, il en résulterait de fréquentes confusions.

M. Jullien a exprimé le désir de voir étendre l’emploi de la cédille sous le *c* à tous les cas où cette dernière a le son chuintant, et par conséquent devant les voyelles *e, i, y*; mais, par une singulière contradiction, il trouve que la présence de l’*e* muet après le *g* indique suffisamment que cette consonne s’écarte de la prononciation ordinaire, sans tenir compte que cet *e* muet joue le même rôle après le *c*. Pourquoi donc a-t-on préféré d’écrire *commençons*, au lieu de *commenceons*, si ce n’est pour simplifier l’orthographe, et, par conséquent, pourquoi ne chercherait-on pas à éliminer le même *e* euphonique après le *g*? La cédille ne pouvant pas être appliquée à une lettre à jambage inférieur, il faut recourir à un autre moyen, et je pense que le *g* italique, proposé par moi dans la première édition de cet

ouvrage n’est pas une *nouvelle figure*, comme le qualifie M. Jullien, et qu’il serait toujours préférable à son *g* sans boucle. D’ailleurs, pour établir une distinction plus apparente encore, surtout pour le manuscrit, je me range définitivement à l’opinion de de Wailly et je propose le *g* ordinaire surmonté d’un point, *ġ* dont l’aspect rappelle le *j*.

IV et XVII. Je ne saurais approuver la proposition de M. Jullien de mettre une cédille sous le *c* dans le digramme *ch* pour distinguer ainsi le son français du *ch*, c’est-à-dire le son chuintant dans les mots *çheval, çhariot*, au lieu de *cheval, chariot* en opposition aux mots *archiépiscopal, chronologie*, *etc.*

Pour remédier à ces irrégularités, j’ai indiqué (p. 35 à 38) un système très-simple, appuyé sur les modifications déjà accomplies. Il consiste à ranger le petit nombre de ces mots les uns dans la série des mots comme *caractère, carte*, écrits autrefois *charactère* et *charte*, les autres dans la série *ch*, en adoptant pour ce digramme la prononciation française: on continuerait donc à écrire *archiépiscopal*, mais on le prononcerait comme *archidiacre*. De cette manière toute difficulté disparaîtrait.

La préoccupation constante de M. Jullien est de conserver l’identité graphique avec le radical à tous les mots de la même famille; c’est pourquoi il trouve qu’il vaudrait mieux écrire *monarçhie, monarche*, au lieu de *monarchie, monarque*. Il soutient avec raison que l’écriture concourt à fixer la prononciation, mais il ne faut pas entendre, par ce mot *fixer*, la consécration d’une prononciation vicieuse qui n’est pas justifiée par les lois de l’euphonie française. Rien ne s’opposerait à prononcer *chirographe, archétype*, comme on prononce *chirurgien, archiduc*, d’autant plus que les mots de cette catégorie sont d’un usage restreint, et que quelques-uns d’entre eux sont déjà prononcés à la

française. Si, d’un autre côté, le changement de la prononciation était contraire à l’euphonie, comme celle de *monarquique* au lieu de *monarchique, tactiquien* au lieu de *tacticien*, pourquoi alors ne pas conformer l’écriture à la prononciation? Pourquoi, en vue d’une régularité superficielle, compliquer les difficultés inévitables de la lexicographie? Et remarquons encore que cette soidisant régularité ne pourrait pas s’étendre à toutes les familles de notre langue; elle ne serait donc que partielle. La permutation des consonnes est commune à toutes les langues, et elle est très-logique. Nous prononçons *mécanique* et *mécanicien*, car *mécaniquien* est impossible; devrions-nous pourtant écrire *mécaniche* pour conserver le *c* radical? La complète identité du dérivé avec le radical étant souvent impossible dans la prononciation, il ne semble pas rationnel de la désirer dans l’écriture.

V. L’opinion de M. Jullien sur l’emploi du tréma est très-juste, mais seulement pour un nombre restreint de cas, comme dans les mots *argüer* pour le distinguer de *arguer*; *Guïse* en opposition à *guise*, *etc.* Quant aux mots *équitation, équestre, quiétude* en opposition à *inquiétude*, *anguille* en opposition à *aiguille*, c’est leur prononciation plutôt que leur orthographe qui devrait être régularisée, et je crois qu’avec le temps l’usage en fera justice, d’autant que la tendance de prononcer *qu* comme *k* et *ui* comme *i* se manifeste de plus en plus. La présence du tréma ne serait qu’un obstacle à une régularisation progressive.

Il en est de même pour les noms propres venus de l’hébreu et terminés en *am*, comme *Adam, Abraham, Balaam*, etc., dont la finale est, par une singulière bizarrerie, nasale dans *Adam* et sonore dans *Abraham*. L’usage en rendra la prononciation uniforme.

VI. M. Jullien propose d’introduire le trait d’union dans les mots *de-sus, de-sous, disyllabe, dysentérie*. Cette opinion, tout en étant logique et conforme à la prononciation, me paraît difficile à être mise en pratique, vu la tendance générale de toutes les langues à réunir en un seul les mots composés, ce qui évite la difficulté de les écrire au pluriel.

VII. La différence qu’il établit dans la prononciation de la diphthongue *oi* dans *je bois* et *du bois*, etc., me paraît trop faible pour nécessiter l’accent dans *je boìs* et autres mots semblables.

VIII. La substitution de l’accent grave à l’accent circonflexe dans les mots *extrème, thème, suprème* ne me semble pas indispensable. L’accent circonflexe suffit très-bien à la fonction de marquer les voyelles à la fois longues et toniques.

IX. L’addition d’une apostrophe placée devant l’*h* quand elle n’est pas aspirée serait une innovation utile, mais il serait préférable de supprimer cette *h* du moment où elle n’indique aucune aspiration: c’est ainsi que Corneille écrit *alte*, où nous avons aujourd’hui une forte aspiration, et que le mot *aleine*, du latin *halitus*, est écrit dans le manuscrit de Le Ver.

X et XI. Il blâme avec raison les phonographes qui voudraient voir les mots *bateau, chapeau*, écrits comme *zéro*, et il fait observer que l’écriture correcte de *dessiller* et *forcené* est *déciller, forsené* (*fors* ou *hors de sens*).

XII. M. Jullien pense comme moi que la difficulté de distinguer les désinences en *ant* et en *ent* devrait engager à adopter la forme *ant* pour tous les participes, adjectifs et substantifs verbaux. «C’est, dit-il, un labyrinthe perpétuel où il est impossible de trouver un fil pour se guider.»

XIII. Il voudrait qu’on écrivît tous les pluriels par *s* et qu’on supprimât les *x* qui ont usurpé la place de l’*s*. On écrivait autrefois *beautez, dignitez*; on écrit aujourd’hui *beautés, dignités*; il faudrait généraliser ce progrès et écrire *heureus, animaus*, *etc.*

XIV. Il préfère l’accent grave à la réduplication des consonnes, et voudrait qu’on écrivît *j’appèle, je jète*, comme on le fait pour *je gèle, j’achète*.

Je suis aussi de cet avis, mais bien qu’un certain nombre de mots soient ainsi écrits, et qu’il conviendrait d’en augmenter le nombre jusqu’au moment où tous seront écrits uniformément, cependant ce serait apporter, quant à présent, un trouble trop grand aux habitudes.

XV. Il approuve le retranchement des doubles lettres dans l’intérieur des mots, lorsqu’elles ne sont pas nécessaires pour indiquer la prononciation.

XVI. M. Jullien appuie ma proposition de remplacer les *ph* et les *th* par les *f* et les *t*. «M. Didot, dit-il, propose d’adopter cette notation qui n’aurait, en effet, aucun inconvénient. Pourquoi ne pas écrire, *téorie, téologie*, quand on écrit *trône, trésor*, au lieu de *thrône, thrésor*? Pourquoi ne pas écrire *fysique* quand on écrit *fantaisie, fantôme*? Voltaire dans son *Dictionnaire encyclopédique* commence son article *philosophie* par ces mots: «Écrivez *filosofie* ou *philosophie* comme il vous plaira.»

«Il a bien raison; le français doit avoir son orthographe à lui,

indépendante des langues auxquelles il emprunte quelques mots. Il

est déraisonnable, si l’on écrit *fantôme* et *fantaisie*, par des

f, de ne pas écrire de même *diafane* et *Épifanie* qui dérivent

également de φαίνω… Il ne s’agit pas ici des mots grecs d’où les

mots français sont tirés, il s’agit des mots français entre lesquels

se trouve l’analogie représentée par la syllabe *fan* qu’il faut

conserver partout la même, puisque c’est elle qui exprime l’idée

principale.

«De même si vous écrivez *frénétique, frénésie*, écrivez _frénologie,

Eufrosine_: mettez, en un mot, partout des *ph* ou partout des *f*.

Rien n’est plus important pour la régularité des langues et la

satisfaction de l’esprit que des règles générales.»

Pour terminer cet article, dont l’étendue permet de mieux apprécier le mérite des travaux de M. Jullien, je transcris un passage important tiré de ses *Principales étymologies de la langue française*. Il se rapporte à la double formation de nos mots: l’une, originale, nationale; l’autre, imitative, scolastique.

«La raison de l’irrégularité de la plupart de nos racines, c’est

que nos mots français ont été tirés du latin selon deux systèmes

fort différents. Pour bien comprendre cette difficulté, il faut se

rappeler que, quand on prononce des mots isolés, il y a toujours dans

ces mots une syllabe prononcée plus fortement que les autres. On dit

que cette syllabe porte l’accent, ou qu’elle est accentuée. Chez nous

rien de plus simple que la théorie de l’accent: il tombe toujours

sur la dernière syllabe sonore du mot; et par conséquent, lorsque la

dernière syllabe est muette, il recule sur la pénultième qui devient

aussi la dernière sonore. Dans *aimé, venir, opportun*, les syllabes

fortes sont *mé, nir, tun*, les dernières du mot, parce qu’elles

sont sonores. Dans *aimable, atteindre*, ils *importunent*, les

syllabes accentués sont *ma, tein, tu*, pénultièmes dans les mots

donnés, parce que les dernières sont muettes.

«La règle latine n’était pas tout à fait aussi simple que chez nous.

L’accent portait en général sur la pénultième syllabe, comme dans

rosa, lupus; et si cette pénultième était brève, dans les mots

de plus de deux syllabes, l’accent reculait sur l’antépénultième:

dominus, concipere; *do* et *ci* étaient ces syllabes fortes.

«Personne n’ignore que, quand une langue est prononcée, c’est la

syllabe accentuée des mots qui est la plus apparente, et celle qui

se conserve le mieux dans les divers changements que le mot éprouve.

Il s’ensuit que, quand notre ancienne langue s’est formée du latin,

c’est-à-dire pendant les dix ou douze premiers siècles de notre ère,

c’est l’accent, ou, si on l’aime mieux, c’est la syllabe accentuée

qui a joué le principal rôle dans ce passage. Soient, par exemple,

les mots latins *tabula* qui signifie *table*, *fabula* qui veut dire

fable, *templum* qui veut dire *temple*, etc., *etc.* Si nous lisons

ces mots à la française, nous appuyons sur les dernières syllabes,

la ou *plum*; mais les Latins appuyaient sur les premières, _ta,

fa, tem_: celles qui les suivaient ne s’entendaient presque pas, et

nous les avons en effet remplacées par des *e* muets, _table, fable,

temple_.

«La même chose se verra mieux encore sur le verbe *dire* venu du

latin *dicere*, sur *faire* venu de *facere*, et sur mille autres

que je pourrais citer ici. On ne reconnaît pas facilement cette

dérivation quand on prononce ces mots latins à la française:

di-cè-ré, fa-cè-ré. Mais c’est là une prononciation tout à fait

fausse. Les Romains appuyaient sur *di* et sur *fa*; les deux

syllabes suivantes sonnaient très-peu, à peu près comme *cre* dans

sacre, ocre, sucre. Il a donc suffi d'adoucir cette forme *cre* en

re pour avoir les verbes *dire* et *faire*, au lieu de *dicre* et

facre; c'est de même que *findere* nous a donné *fendre*; *legere*,

lire; *solvere*, *soudre*; *conficere*, *confire*, *etc.*

«Tant que le français s'est formé sur le latin par l'usage et la

parole, c'est ainsi qu'on a opéré. Les mots étaient prononcés,

l'oreille seule en jugeait. La syllabe accentuée dominait tout le

reste; et l'écriture n'était à peu près rien, puisque ce n'était

pas sur des mots écrits, mais bien sur les mots prononcés que se

faisaient les changements.

«Mais à partir du quatorzième siècle, et surtout vers le quinzième

et le seizième, les livres intervinrent. Le latin n'était plus

parlé du tout: on l’étudiait comme une langue morte sur des textes

écrits. La syllabe accentuée, n’étant plus entendue, perdit toute

sa supériorité sur les autres, et les lettres qui n’avaient eu

que peu de valeur auparavant, en prirent une plus grande qu’on ne

l’aurait jamais pensé, c’est-à-dire que l’on tira alors du latin

une foule de mots français, où l’on conservait aussi fidèlement

que possible l’orthographe latine, bien entendu aux dépens de la

prononciation, puisqu’on y déplaçait l’accent et qu’on le portait à

la française sur les dernières syllabes des mots où il n’était pas

naturellement. Je prends pour exemple le mot, d’ailleurs très-peu

usité, *adminicule*, qui s’est formé du latin *adminiculum*. On voit

qu’en français la syllabe forte est l’avant-dernière *cu*, tandis que

chez les Latins c’était l’antépénultième *ni*. Si ce mot se fût formé

d’après la langue parlée, il eût été *adminicle*, comme nous avons eu

spectacle de *spectaculum*, *obstacle* de *obstaculum*, *oracle*

de *oraculum*, *etc.* Comme il s’est formé de la langue écrite, on n’a

tenu compte que des lettres, et on nous a donné *adminicule*. C’est

ainsi que *exprimere* et *imprimere* qui, par l’accent, nous avaient

donné *épreindre* et *empreindre*, nous ont, par les lettres, fourni

exprimer et *imprimer*.

«Je ne donne cet exemple que pour montrer comment cette double

origine de notre langue a pu augmenter les difficultés qu’il y avait

déjà à passer d’un idiome à un autre. On conçoit en effet qu’ainsi

le même primitif a pu produire des dérivés différents; que, de plus,

des mots admis pendant les premiers siècles ont pu disparaître plus

tard et laisser cependant des traces de leur existence première.

J’en trouve un exemple frappant dans la famille de _concevoir,

décevoir, recevoir_, *etc. Recevoir* était autrefois *reçoivre*,

et ce mot était très-bien formé de *recipere*, qui avait l’accent

sur l’*i*. *Reçoivre* a disparu, mais le présent je *reçois*, le

prétérit je *reçus* et le participe *reçu* se déduisent mieux de la

première forme que de la forme allongée *recevoir*. Voilà donc des

conjugaisons tout entières qui, rapportées à leur infinitif actuel,

semblent donner la preuve d’une irrégularité, laquelle n’existait

pourtant pas dans la première forme du langage.

«N’est-ce pas là un exemple bien remarquable des difficultés que le

cours des siècles a successivement ajoutées à l’étude étymologique de

notre langue?»

EGGER, de l’Académie des inscriptions et belles-lettres. _Notions

élémentaires de grammaire comparée._ Paris, Aug. Durand, 1865,

sixième édition, in-12.

Ce savant écrit joint au mérite de la clarté celui de la sobriété et donne avec précision l'exposé des faits qui constituent les rapports existant entre la langue grecque, la langue latine et la langue française. Je me bornerai à citer ici ce qui concerne l'*orthographie*, car M. Egger regrette que ce mot ait été défiguré contre toute analogie par le barbarisme *orthographe*.

«Comme la langue française, formée d'éléments assez divers, n'a

pas eu de grammairiens proprement dits avant le XVIe siècle, et que

l'orthographe en fut, jusqu'à cette époque, abandonnée à tous les

caprices de l'usage, on comprend que cette partie de notre grammaire

soit aujourd'hui une des plus irrégulières et en même temps une des

plus épineuses à réformer. Plusieurs auteurs ont cherché à rapprocher

l'orthographe française de la prononciation, tantôt par des essais

partiels, tantôt par des innovations générales et systématiques.

Les premières réformes, qui sont les plus modestes, ont eu aussi

plus de succès; les autres, pour lesquelles on a inventé le nom

de *néographie*, ou *néographisme*, ont toujours échoué; elles

échoueront toujours contre la force invincible de l’habitude et

contre quelque chose de plus respectable encore que l’habitude, je

veux dire la tradition même de la langue française et la loi de ses

étymologies. Aussi Voltaire a réussi à faire consacrer l’usage de la

diphthongue *ai* pour *oi* dans les noms, comme *français*, et dans

les verbes, comme *avait*, pour exprimer le son d’un *e* ouvert;

changement dont, au reste, il n’avait pas eu la première idée. Mais

ni Ramus au XVIe siècle, ni Expilly au XVIIe, ni l’abbé Dangeau au

XVIIIe, ni Domergue et Marle au XIXe, n’ont réussi à faire admettre

leurs systèmes de réforme *absolue*, et l’on prédira facilement le

même échec à tous ceux qui les imiteront.»

M. Egger, lorsqu’il écrivait ce passage, n’avait pas connaissance des transformations successives que les mots ont reçues dans les différentes éditions du Dictionnaire de l’Académie. Il aurait vu que ce qui reste à opérer est peu de chose comparé à ce qui a été fait, et que ce qu’il appelle «la tradition de la langue française et la loi de ses étymologies» est en opposition avec la vraie et nationale tradition de notre vieille langue. Quant à l’adoption d’un système de réforme *absolue*, j’en suis aussi éloigné que lui, mais pour tout ce qui est conforme à la raison, au génie de notre langue et aux analogies, je suis sûr qu’il partagera mes opinions, qui d’ailleurs sont celles de tant hommes éminents dont j’ai voulu m’appuyer pour donner plus d’autorité à ma faible voix.

APPENDICE *E*.

J’ai cru devoir entrer dans ces détails historiques pour montrer quels sont les points sur lesquels se sont concentrés les efforts tentés pour la rectification de l’orthographe et quels sont ceux qui méritent d’être pris en considération. On a pu voir aussi combien il serait difficile de concilier la réforme dite phonographique avec le système orthographique des langues néolatines, particulièrement avec notre langue. De cet examen il résulte que notre alphabet, tout incomplet qu’il est, peut, avec de légères modifications, suffire à l’expression de tous les sons de notre langue.

Abréger et simplifier sont des besoins impérieux de notre époque: le système métrique a remplacé l'ancien système, si compliqué et si irrégulier, de même que la numération des Arabes a remplacé la pénible numération des Romains. Déjà même lorsque l'on compare l'orthographe du Dictionnaire de l'Académie de 1694 avec celle d'aujourd'hui, on voit qu'il reste peu de chose à faire pour compléter l'œuvre de 1740.

S'il est regrettable qu'en 1740, l'Académie française ne se soit pas montrée aussi hardie que le furent l'Académie de la Crusca en 1612, l'Académie de Madrid en 1726, et le grand *Vocabulario portuguez* de Coïmbre en 1712, qui ont rapproché l'orthographe de la prononciation autant qu'il était possible de le faire avec notre alphabet, et que, dans son Dictionnaire, elle se soit arrêtée à moitié chemin, du moins, en ouvrant la voie aux améliorations qu'elle-même y a introduites à chaque nouvelle édition, elle l'a débarrassée des entraves d'un grand nombre de lettres inutiles et d'anomalies qui fatiguent la mémoire, rebutent l'enfance et surchargent la grammaire de règles et d'exceptions.

Toute modification qui ne touche en rien à la langue et ne porte aucune atteinte à nos chefs-d'œuvre, même poétiques, contribuera, bien plus qu'on ne saurait le croire, à maintenir et prolonger la vie de notre idiome, qui n'est que la simplification du latin; par là nos chefs-d'œuvre deviendront de plus en plus accessibles à tous.

Quelques autres petites régularisations de détail, qui ne dérangeraient en rien l'ensemble de notre système orthographique, lui donneraient successivement le degré de perfection désirable.

Je veux cependant aller audevant de cette objection, tant de fois répétée à propos de toute tentative de réforme, si peu

grave qu’elle soit: toucher à notre écriture actuelle, c’est poser une main profane sur les œuvres de nos grands écrivains et les trahir en altérant la forme extérieure qu’ils ont prétendu donner à leurs pensées.

Nos plus grands écrivains ont abandonné la plupart du temps à leurs imprimeurs le soin d’orthographier leurs œuvres, contrairement même à l’écriture de leurs manuscrits; ceux de Bossuet et d’autres en sont la preuve; mais les imprimeurs trouvèrent plus commode d’appliquer à tous uniformément l’orthographe consignée dans les éditions successives du Dictionnaire de l’Académie. Les exemples suivants prouveront que les manuscrits de nos grands auteurs du seizième et du dix-septième siècle sont écrits d’une tout autre manière qu’ils ont été imprimés de nos jours. Il est donc regrettable, sous bien des rapports, qu’on ne se soit pas conformé aux originaux: les réformateurs les plus hardis y trouveraient souvent de nombreux arguments en leur faveur:

MONTAIGNE, dans son manuscrit autographe des *Essais* conservé à la

bibliothèque de Bordeaux, adopte l’orthographe suivante:

«Nous devons la subjection et l’obeissance esgalement à tous

roys, car elle regarde leur office; mais l’estimation non plus

que l’affection, nous ne la devons qu’à leur vertu. *Donons*

à l’ordre politique de les souffrir *patiammant* indignes, de

celer leurs vices, d’aider de notre *recomandation* leurs actions

indifferentes, pendant que leur autorité a besoing de nostre appuy;

mais nostre commerce fini, ce n’est pas raison de refuser à la

justice et à nostre liberté l’expression de nos vrays *ressentimans*;

et *nommeemant* de refuser aus bons subjets la gloire d’avoir

reverrammant et *fidelemant* servi un maistre, les imperfections

duquel leur estoint si bien conues.

«J’honore le plus ceux que j’honore le moins; et, où mon âme marche

d’une grande aleigresse, j’oublie les pas de la contenance.

«A bienveigner, à *prandre* congé, à remercier, à saluer, à

presanter mon service et tels *complimants* verbeus des lois

ceremonieuses de nostre civilité, je ne *conois persone* si sottement

sterile de lengage que moi; et n’ai jamais esté emploié à faire des

lettres de faveur et *recomandation*, que celuy pour qui c’estoit

n’aye trouvées seches et lasches.» (*Essais*, l. I, ch. III,

manuscrit de Bordeaux.)

Voir plus haut, p. 206, les indications orthographiques qu’il adresse à son imprimeur.

LA FONTAINE.

Voici, d’après l’exemplaire que je possède et que je crois unique, la reproduction de la belle et noble supplique adressée au roi par la Fontaine en faveur de Fouquet. Elle contient des variantes non reproduites dans aucune édition.

Cette épître forme trois pages petit infolio fort bien imprimées en gros caractères italiques. Sur la marge de cet exemplaire est écrit FOUQUET[235].

[235] D’après quelques autographes de la Fontaine que je

possède, je ne crois pas que ce mot soit écrit de sa main.

Dans cette pièce, antérieure d’une trentaine d’années à l’apparition du premier Dictionnaire de l’Académie, l’orthographe est remarquable, et probablement nous représente celle même de la Fontaine que l’imprimeur (il n’est pas nommé) aura suivie fidèlement.

Mais ce que cette édition *princeps* offre de plus remarquable, c’est la répétition de la qualification de *Grand* donnée deux fois à Henri IV et qui a été remplacée dans

toutes les éditions par *magnanime*, épithète faible comparativement à cette réduplication du mot *Grand*; ce qui me porte à croire que lorsque cette supplique fut lue à Louis XIV, ces vers

Du Grand, du Grand HENRY qu’il contemple la vie;

Dès qu’il pût se vanger, il en perdit l’envie:

un froncement de sourcil avertit que LOUIS LE GRAND s’en trouvait offensé.

ÉLÉGIE.

Remplissés l’Air de cris, et vos Grotes profondes[236],

Pleurés Nymphes de Vaux, faites croître vos ondes;

Et que l’Anqueüil enflé ravage les trézors

Dont les regars de Flore ont embelly ses bors.

On ne blâmera point vos larmes innocentes;

Vous pouvés donner cours à vos douleurs pressantes;

Chacun atend de vous ce devoir généreux:

Les Destins sont contens, Oronte est malhûreux.

Vous l’avez vû n’aguére au bord de vos Fontaines,

Qui, sans craindre du Sort les faveurs incertaines,
Plein d’éclat, plein de gloire, adoré des Mortels,
Recevoit des honneurs qu’on ne doit qu’aux Autels.
Hélas qu’il est déchû de ce bonheur suprême!
Que vous le trouveriés diférent de luy-mesme!
Pour luy les plus beaux jours sont de secondes nuits;
Les soucis dévorans, les regrets, les ennuis,
Hostes infortunés de sa triste demeure,
En des goufres de maux le plongent à toute heure.
Voila le précipice où l’ont enfin jetté
Les atraits enchanteurs de la prospérité!
Dans les palais des Roys cette plainte est commune;
On n’y conoît que trop les jeux de la Fortune,
Ses trompeuzes faveurs, ses apas inconstans:
Mais on ne les conoît que quand il n’est plus temps.
Lorsque sur cette Mer on vogue à pleines voiles,
Qu’on croit avoir pour soy les Vens et les Estoiles,
Il est bien mal-aizé de régler ses dézirs;
Le plus Sage s’endort sur la foy des Zéphirs.
Jamais un Favory ne borne sa carière;

Il ne regarde point ce qu’il laisse en arière:
Et tout ce vain amour des Grandeurs et du bruit,
Ne le sçauroit quiter qu’après l’avoir détruit.
Tant d’exemples fameux, que l’Histoire en raconte,
Ne sufizoient-ils pas sans la perte d’Oronte?
Hâ si ce faux éclat n’ût point fait ses plaizirs!
Si le séjour de Vaux eut borné ses dézirs!
Qu’il pouvoit doucement laisser couler son âge!
Vous n’avés pas chés-vous ce brillant équipage,
Cette foule de Gens qui s’en vont chaque jour
Salüer à lons flots le Soleil de la Cour:
Mais la faveur du Cièl tous donne en récompence,
Du repos, du loizir, de l’ombre et du silence,
Un tranquile sommeil, d’innocens entretiens,
Et jamais à la Cour on ne trouve ces biens.
Mais quitons ces pensers, Oronte nous apelle:
Vous, dont il a rendu la demeure si belle,
Nymphes, qui lui devez vos plus charmans apas,
Si le long de vos bors LOUYS porte ses pas,
Tâchez de l’adoucir, fléchissez son courage;

Il aime ses sujets, il est juste, il est sage;

Du titre de clément rendez-le ambitieux:

C’est par-là que les Roys sont semblables aux Dieux.

Du Grand, du Grand HENRY qu’il contemple la vie;

Dés qu’il pût se vanger, il en perdit l’envie:

Inspirés à LOUIS cette mesme douceur;

La plus belle victoire est de vaincre son Cœur.

Oronte est à prézent un objet de clémence;

S’il a crû les conseils d’une aveugle puissance,

Il est assés puny par son sort rigoureux,

Et c’est étre innocent que d’étre malhûreux[237].

[236] Toutes les éditions portent, «en vos grottes profondes.»

[237] Fouquet fut arrêté en 1661. L’élégie ne parut dans les

Recueils publiés par la Fontaine qu’en 1671. Cependant on la

trouve imprimée dans le _Recueil de quelques pièces nouvelles et

galantes, tant en prose qu’en vers_, in-18, Cologne, 1667, t. II,

p. 195, sous le titre d’_Élégie pour le malheureux Oronte_. Mais,

ajoute Walckenaer, «il est probable que la Fontaine fit d’abord

imprimer cette pièce séparément et sur une feuille volante comme

il a fait pour beaucoup d’autres de ses ouvrages.» (_Histoire de

la vie et des ouvrages de J. de la Fontaine_, t. I, p. 100.) Ce

que présumait Walckenaer se trouve donc réalisé par la présence

de cet exemplaire.

BOSSUET, dans son manuscrit des *Sermons* (t. II, p. 261, Bibl.

Imp.), écrit de sa main:

«Sa vangeance nous poursuiura a la vie et a la mort et ny en ce

monde ny en l’autre iamais elle ne nous laissera aucun repos. Ainsi

n’atandons pas lheure de la mort pour pardonner à nos ennemis, mais

plustost pratiquons ce que dit l’apostre, que le soleil ne se

couche pas sur vostre colere (ce cœur tandre, ce cœur paternel),

l’apostre ne peut comprendre qu’un chrestien, enfant de paix, puisse

dormir d’un sommeil tranquille ayant le cœur ulcéré et aigri contre

son frère, ni qu’il puisse gouster du repos uoulant du mal a son

prochain dont Dieu prend en main la querelle et les interests. Mes

frères, le iour decline, le soleil est sur son panchant, lapostre

ne nous donne guere de loisir et uous nauez plus guere de tems pour

lui obéir; ne differons pas dauantage une œuvre si necessaire,

hastons-nous de donner a Dieu nos ressentimens: le iour de la mort

sur lequel on reiette toutes les affaires du salut n’en aura que trop

de pressées; commancons de bonne heure a nous preparer les graces

qui nous seront necessaires en ce dernier iour et en pardonnant sans

delai asseurons-nous leternelle misericorde du Père, du Fils et du

Saint-Esprit.»

J’ajouterai ici aux exemples cités précédemment p. 54, p. 55 et 73, les caractères suivants de son écriture. Souvent il supprime les doubles lettres; ainsi, dans le début du *Sermon de la Pénitence au temps du Jubilé*, on lit dans son manuscrit: «Quelle merveilleuse nouvelle nous *aprenons* aujourd’hui,» et p. 4 et 5, *aprenons*, et *aprendre*, p. 92. Il écrit aussi *atendre, abatre, atantif, flater, froter*. Ailleurs il écrit une *tandre* éducation, p. 99; il écrit aussi *sepulcre* sans *h*, p. 27 des Sermons. Voyez pour son opinion au sujet de l’orthographe, plus haut p. 130 et suiv.

RACINE ET BOILEAU.

_A Mgr le maréchal de Luxembourg.—Félicitations sur la victoire

de Fleurus._

«Au milieu des louanges et des complimens que vous receués de tous

costés pour le grand seruice que vous venés de rendre à la France,

trouués bon, Monseigneur, qu’on vous remercie aussi du grand bien

que vous aués faict à l’Histoire, et du soin que vous prenés de

l’enrichir. Personne jusqu’ici n’y a trauaillé avec plus de succez

que vous, et la bataille que vous venés de gagner fera sans doute un

de ses plus magnifiques ornemens. Jamais il n’y en eut de si propre

à estre racontée, et tout s’y rencontre à la fois, la grandeur de

la querele, l’animosité des deux partis, l’audace et la multitude

des combattans, une résistance de plus de six heures, un carnage

horrible, et enfin une déroute entière des ennemis. Jugés donc

quel agrément c’est pour des historiens d’avoir de telles choses

à escrire, surtout quand ces historiens peuuent esperer d’en

apprendre de vostre bouche mesme le detail. C’est de quoi nous osons

nous flatter. Mais, laissant là l’Histoire à part, serieusement,

Monseigneur, il n’y a point de gens qui soient si veritablement

touchés que nous de l’heureuse victoire que vous aués remportée;

car, sans conter l’interest general que nous y prenons avec tout

le royaume, figurés vous quelle est notre joie d’entendre publier

partout que nos affaires sont restablies, toutes les mesures des

ennemis rompues, la France, pour ainsi dire, sauuée, et de songer

que le heros qui a faict tous ces miracles est ce mesme homme d’un

commerce si agréable, qui nous honore de son amitié, et qui nous

donna à disner le jour que le Roi lui donna le commandement de ses

armées.

«Nous sommes avec un profond respect, Monseigneur,

«Vos très-humbles et très-obéissant serviteurs,

«RACINE, DESPRÉAUX.

«A Paris, 8e de juillet 1690.»

Parmi les notes que j’ai prises en parcourant les manuscrits de Racine déposés à la Bibliothèque impériale, j’ai remarqué ce passage dans sa lettre à l’abbé Levasseur, 1661:

«Je lis des vers, je tasche d’en faire, je lis les avantures de

l’Arioste; je ne suis pas moi-même sans avanture..... Mais voilà les

massons qui arrivent.»

Et ailleurs, dans sa correspondance avec Boileau:

«Je vas au cabaret deux fois par jour; je commande à des massons.»

Mme de SÉVIGNÉ.

Dans une de ses lettres à Mme de Grignan, je vois écrits de sa main le mot *tandresse* quatre fois, et aussi par un *a* les mots *commancement, entandre, contante*. Voici cette lettre:

A Angers, mercredy 29 septembre.

«I’arive hier à cinq heures au pont de Se, après auoir veu le matin

a Saumur ma niece de Busy, et entandu la messe a la bonne Nostre

Dame, ie trouue sur le bort de ce pont vn carosse a six cheuaux qui

me parut estre mon fils. Cestoit son carosse et labé Charyer quil a

enuoyé me receuoir, parcequil est vn peu malade aux Rochers. Cet abé

me fut agreable, il a vne petite impression de Grignan par son pere

et par vous auoir veue, qui luy donne un pris au dessus de tout ce

qui pouuoit venir audeuant de moy. Il me donna vostre lettre ecritte

de Versailles, et ie ne me contraignis point deuant luy de repandre

quelques larmes tellement ameres que ie serois etoufée sil auoit falu

me contraindre. Ha ma bonne et tres aymable, que le comancement a

esté bien vangé. Vous affectes de paroistre vne véritable Dulcinee,

ha que vous lestes peu, et que iay veu au travers de la peine que

vous prenes a vous contraindre cette mesme douleur et cette mesme

tandresse qui nous fit repandre tant de larmes en nous separant. Ha

ma bonne, que mon cœur est penetré de vostre amitié, que ien suis

bien parfaitement persuadée, et que vous me faches quand, mesme

en badinant, vous dittes que ie deurois auoir vne fille come Mlle

Daleral et que vous estes imparfaite. Cette Aleral est aymable de

me regretter come elle fait, mais ne me souhaittes iamais rien que

vous. Vous estes pour moy toutes choses, et iamais on a esté aymee

sy parfaitement dvne fille bien aymee que je le suis de vous. Ha

quels tresors infinis mauez vous quelquefois cachés, ie vous assure

pourtant, ma tres chere bonne, que ie nay iamais douté du fons, mais

vous me combles presentemant de toutes ces richesses, et ie nen suis

digne que par la tres parfaite tandresse que iay pour vous, qui

passe au dela de tout ce que pourois vous en dire. Vous me paroisses

asses mal contante de vostre voyage et du dos de M. de Brancas,

vous aues trouué bien des portes fermées, vous aues, ce me semble,

fort bien fait denvoyer vostre lettre. On mande icy que le voyage

de la cour est retardé, peut estre poures vous reuoir M. de Lerme.

Enfin Dieu conduira cela come tout le reste. Vous saves bien come

ie suis pour ce qui vous touche, ma chere bonne, vous aures soin de

me mander la suitte. Ie viens denvoyer la lettre que vous ecriues a

mon fils; quelle tandresse vous y faites voir pour moy, quels soins,

que ne vous dois ie point, ma chere bonne. Ie consens que vous luy

fassies valoir mon depart dans cette saison; mais Dieu scait sy

l’impossibilité et la crainte dvn desordre honteux dans mes affaires

nen a pas esté la seule raison. SEUIGNÉ[238].»

[238] Extrait de l’_Isographie des hommes célèbres_ publiée par

Delarue, t. IV.

LA BRUYÈRE.

La Bruyère, parlant des progrès de la langue, remarque «que depuis vingt ans que l’on écrit régulièrement, on a secoué le joug du latinisme et réduit le style à la phrase purement française….., et qu’on a mis enfin dans le discours tout l’ordre et toute la netteté dont il est capable, ce qui conduit insensiblement à y mettre de l’esprit.»

Sans être novateur en fait d’orthographe La Bruyère cependant donna l’exemple de quelques améliorations, contrairement au Dictionnaire de l’Académie qui venait de paraître quand il publia sa dernière édition (la huitième, en 1694).

Comme Corneille, Fénelon, Bossuet, il écrit donc toujours *vanger[239], avanture, avanturier, restraindre*; il écrit *soupante, paranthèse, paitrie* (_ame paitrie de boue_).

[239] Cependant il écrit *vengeance*. «C’est par faiblesse que

l’on hait un ennemi et que l’on songe à s’en vanger et c’est par

elle que l’on s’appaise et que l’on ne se venge point.» (P. 179.)

Peutêtre la Bruyère aurait-il désiré simplifier l’orthographe

des participes; car je trouve dans toutes ses éditions ce passage

ainsi écrit: «Il leur envoya tous les éloges qu’il n’a pas

cherché par le travail et par ses veilles.» (P. 79.)

Conformément à l’orthographe du temps il écrit _je sçay, sçû,

vuide, prosneur_, nous sommes *seurs* (_sûrs_), _beautez, loüez,

extremitez_, les mieux *flattez*, les mieux *entourez* et les

mieux *caressez*, *convents* (et non *couvents*), *bienseance*,

la *vûë*, *fauteüil*.

Il supprime la double lettre dans *sifler, aranger, flater, échaper, regreter, chaufer*.

Il supprime l’*y* dans *stile, peristille, hiperbole, patetique, tim, onix, phisionomie, synonime*. Mais il en met à *parmy, employ, ennemy, pourquoy, luy, soy, celuy, aujourdhuy*, *etc.*

Il emploie le *z* dans *magazin, carrouzel, embrazement, cizelé*.

Il écrit avec raison un homme *pratic*, un homme *fidele*, une femme *fidelle*, et comme Racine *prétension* et *masson*. Il écrit avec la double consonne les mots terminés par *e* muet, *duppe, secrette, platte, diette*.

Comme ce système d’orthographe se reproduit dans toutes les éditions qu’il a publiées et qu’il revoyait avec le plus grand soin, on doit admettre que ces mots ainsi écrits l’ont été par sa volonté.

VOLTAIRE, dans sa Correspondance (1752-55), a employé une

orthographe qui varie souvent, mais qui prouve son désir de voir

prédominer une orthographe plus simple, conformément aux opinions

de ses prédécesseurs, Dangeau, d’Olivet, Duclos, Beauzée, de

Wailly et autres académiciens, et conformément aux tendances des

collaborateurs de l’Encyclopédie, d’Alembert et Diderot.

Dans les lettres inédites de Voltaire publiées par M. Hénin en 1825 et par M. Th. Foisset en 1836, son orthographe est figurée conformément à ses manuscrits. Les variations, les erreurs mêmes prouvent combien son esprit supérieur attachait peu d’importance à ces règles fastidieuses et incohérentes qui fatiguent l’attention et la mémoire et qui

arrêtent la plume au détriment de la pensée, entravée sans cesse dans sa liberté et sa rapidité. Ainsi lorsqu'on lui voit écrire (Lettres au Président de Brosse et au Président Ruffey) dix fois *chat*AU et sept fois *chat*EAU, d'autres fois *teatre* et *theatre, parentese, autentique*, il sait bien d'où dérivent ces mots et qu'ils sont écrits en grec avec θ; mais soit désir d'abréger le temps qui arrête sa plume, soit de simplifier l'écriture, il supprime les *h* inutiles: bien plus, si deux fois le mot *hippotequés* et celui d'_hippotèse_ s'offrent dans ses lettres[240], il sait fort bien que leurs radicaux sont ὑπό et τίθημι, mais, préoccupé qu'il est de son idée, la réflexion lui fait défaut et il commet deux barbarismes qui l'eussent fait exclure de tout concours littéraire et empêché même de devenir instituteur primaire. Qu'importe après tout? le temps perdu à de telles minuties l'eût été aussi pour la postérité. Si, mieux inspiré, il eût écrit *ipotequés* et *ipotèse*, il n'eût pas hésité et il eût économisé quatre lettres. Ne sommes-nous pas arrêtés aussi quand il nous faut écrire *Hippolyte, hyperbole, hippiatrique, hypogée, esthétique, apathique*, etc.?

[240] Lettre à M. Liebault, 12 novembre 1761. Lettre à M. de La Marche, 18 décembre 1762. Si l'on trouve *prophane* dans une lettre sans date adressée à M. Ruffey, c'est par la même inadvertance causée par l'irréflexion: il sait bien que ce mot provient de la préfixe *pro* pour *pros* et de *fanum*, le temple. Il écrit sans exception *avantures*, bien qu'il sache, comme Fénelon et Racine, que le mot dérive d'_advenire_, mais tous l'ont ainsi écrit. Les doubles lettres, il les supprime

dans *sotise, reconu, chaufer, efrayer, raporter, nourir, aprobation, acorder, suplier, embelissement, échaper, afaire, il poura, il a falu*; il écrit même quelquefois le *tems*. Il supprime l'*y* dans *sindic, sindicat, enciclopedie, stile*, et de même qu'il écrit *chatau*, il écrit *potau, tonnau*[241], *fardau*. Le *z* remplace aussi le *s* dans *mazure, écrazer, lézé, lézine, scandalizé, eau roze, aprez, procez, délabréz*, *etc.* Enfin, on remarque souvent le mot *masson*, celui de *sausse* et le mot *érecsion* ainsi écrits.

[241] Quatre fois *tonnau* et une fois *tonneau*.

Voici la transcription exacte de quatre de ses lettres à d'Alembert, toutes d'après les originaux que je possède; la dernière est inédite:

«A Potsdam, 5 septembre 1752.

«Vraiment, monsieur, c'est a vous a dire, «je rendray grace au ciel

et resterai dans Rome.» Quand je parle de rendre grace au ciel,

ce n'est pas du bien qu'on vous a fait dans votre patrie, mais

de celuy que vous luy faittes. Vous et Mr Didrot vous faites un

ouvrage qui sera la gloire de la France, et la honte de ceux qui

vous ont traversez. Paris abonde de barbouilleurs de papier. Mais

de philosophes éloquents je ne connais que vous et luy. Il est vrai

qu’un tel ouvrage devait être fait loin des sots et des fanatiques

sous les yeux d’un roy aussi *philosofe* que vous. Mais les secours

manquent icy totalement. Il y a prodigieusement de *bayonetes*

et fort peu de livres. Le roy a fort embelli Sparte, mais il n’a

transporté Athene que dans son cabinet, et il faut avouer que ce

n’est qu’a Paris que vous pouvez achever cette grande entreprise:

j’ay assez bonne opinion du ministere pour esperer que vous ne serez

pas reduit a ne trouver que dans vous même la recompense dun travail

si utile. Jay le bonheur d’avoir chez moy monsieur labbé de Prades,

et jespere que le Roy a son retour de la Silesie luy *aportera* les

provisions d’un bon benefice. Il ne s’attendait pas que sa *tèse*

dut le faire vivre du bien de l’eglise, quand elle luy attirait de

si violentes persecutions. Vous voyez que cette eglise est comme la

lance d’Achille qui guérissait les blessures qu’elle avait faittes.

Heureusement les benefices ne sont point en Silesie a la nomination

de Boyer ny de Couturier. Je ne scai pas si labbé de Prade est

heretique, mais il me parait honnete homme, aimable et guai. Comme je

suis toujours tres malade, il *poura* bien mexhorter a mon agonie,

il l’eguaiera et ne me demandera point de billet de confession.

Adieu, monsieur, s’il y a peu de Socrates en France, il y a trop

d’Anitus et trop de Melitus, et surtout trop de sots, mais je veux

faire comme Dieu qui *pardonait* à Sodome en faveur de cinq justes.

Je vous embrasse de tout mon cœur.»

V.

Aux Délices, 18 avril.

«Ce ne sont pas aujourdui des *liturgies* que je vous envoie, mon

cher *philosofe*, ce sont trois brochures de la relligion *vangée*,

comme elle doit l’être par Bertier et consorts. Je vous prie

instament de vouloir bien faire rendre à Briasson ce libelle dont

je n’ay a me reprocher que d’auoir lu la première page.

«Vos articles de l’_Enciclopedie_ seront l’ecole de la posterité.

Tout ce qui est de *philosofie* nouvelle dans ce *dictionaire* est

admirable, du moins tout ce que jen ai lu.»

V.

Au Chene, par Lausane, 1er septembre.

«_Manne_ me parait assez bon quoy qu’un peu rabiniste. Je crois que

les *philosofes* et les curieux pouront etre *contants* de l’article.

Cependant un bon *apoticaire* en eut dit davantage, et aurait

demontré *apoticairement* la superiorité de manne grasse sur manne

maigre.

«Mon trescher *philosofe*, je suis fort faché d’être à Lausane

au milieu des platras quand votre *teologal* est à Geneve. On dit

que vous *pouriez* bien revoir le lac cet hiver, vous savez si je

le souhaitte; nous vous donnerions la comédie à Lausane. Amenes M.

Didrot et nous luy jouerons son Fils naturel.

«*Pouriez*-vous, si jamais vous aviez du temps, me dire si vous

voiez Mme du Deffant, *pouriez*-vous luy dire que je pense toujourz

a elle quoyque je ne luy écrive point? *Pouriez*-vous faire mes

compliments au P. Henaut?»

Interim vale.

V.

Aux Délices, 15 décembre (1756-60).

«Mon cher maitre, vous ne m’avez point acusé la reception de mon

petit tribut. Je ne reçois ny mon article *Histoire*, ny ordre de

vous. J’ay peur davoir parlé trop librement des *Femmes*, mais la

franchise doit plaire aux *philosofes*. J’ay encor peur de ne vous

avoir envoyé que des sottises. Une autre peur, c’est de traitter

fort mal *Idées*. Il y a grande *aparence* que l’un de vous deux

s’est chargé de cet article important ou que M. labbé de Condillac le

fera.

«J’ay oublié de vous dire que je ne pouvais traitter l’article de

littérature grecque: 1ment parceque je scais tres peu de grec, 2ment

parceque je suis sans livres grecs, 3ment parceque je suis ignorant

surtout en cette partie.

«Employez moy a boucher des trous, a faire les articles dont vos amis

de Paris se seront dispensez, et qui *pouront* être de ma compétence.

Je suis a vos ordres. Mme Denis vous fait mille compliments. Nous

souhaittons, mon cher *philosofe*, que toutes vos pensions soient

toujours payées. Souvenez vous des deux hermites qui vous aiment.»

V.

Parmi les autres lettres de la correspondance de Voltaire avec d’Alembert, dont je possède les autographes, je remarque ces mots écrits ainsi:

Lettre du 13 novembre.—Aux Delices, où nous voudrions bien vous

voir: entousiasme, répété *trois fois*, enciclopedie.

Lettre du 29 novembre 1756.—Je m’aperçois, apartenant, enciclopedie.

Lettre du 4 février.—Enciclopedie, philosofe, *deux fois*,

cristianisme.

Lettre du 29 février.—Enciclopedie.

Lettre du 22 décembre.—Philosofe, etimologie, biblioteque.

Lettre du 27, aux Delices.—Dictionaire, teologie, metaphisique.

Lettre du 8 juillet.—Philosofe, estomac, teologien.

Lettre du 23 juillet.—Philosofe, *deux fois*.

Lettre du 2 décembre.—Philosofe, *quatre fois*, citoien, filosofe,

enciclopedie.

Lettre du 6 décembre.—Apuyé, vangé, tirannie, philosofe, *deux fois*.

Lettre du 29 décembre.—Philosofe, téologien, catécumène,

historiografe.

Lettre du 3 janvier.—Piramide, metafisique.

Lettre du 9 janvier.—Biblioteque, teologien, cretien.

Lettre du 8 juillet.—Philosofe, estomac, teologien.

Lettre du 23 juillet.—Philosofe, *deux fois*, citoien, filosofe, teologien, enciclopedie, bayonete.

Lettre du 29 décembre.—Philosofe, teologien, catechumène, historiographe.

Lettre du 3 janvier.—Piramides, metaphisicien, teologien, cretien, biblioteque.

Lettre du 21 octobre 1771.—Avantures[242].

[242] On voit par cet exemple que le mot *avanture*, ainsi écrit et imprimé dans les œuvres de Corneille, de Fénelon, de la Bruyère, de Racine et autres, était encore ainsi écrit avec *a* au temps de Voltaire; et en effet, si l’on voulait se conformer à l’étymologie on devrait aussi écrire *aventage* qui dérive également d’_advenire_.

Je n’ai cru devoir citer ici que l’orthographe personnelle d’un petit nombre de nos auteurs classiques les plus éminents; mais j’ai pu m’assurer que l’écriture de la majorité des écrivains distingués du dix-septième et du dix-huitième siècle est non moins *hétérodoxe* au point de vue académique.

Si nous ne possédons aucun autographe de Molière pour nous édifier en ce qui le concerne, on peut croire qu’il partageait le sentiment si spirituellement exprimé par Henriette dans les *Femmes savantes*.

On voit, en effet, par la correspondance de Mme de Sévigné que les femmes les plus spirituelles et les plus élégantes de cette époque ne se piquaient nullement de purisme orthographique. Leur négligence, sous ce rapport, semblait une grâce de plus.

APPENDICE *F*.

DES MOTS COMPOSÉS.

J’ai signalé rapidement, dans mes *Observations sur l’orthographe française*, page 58, le mode de composition des mots susceptibles d’union adopté par les Grecs et les Latins, et les régularisations qu’on pourrait opérer, dès à présent, dans notre système de figuration de ce genre de locutions. Je crois devoir revenir ici sur ce sujet pour exposer les différentes théories des grammairiens sur la matière, et, d’abord, les principes mis en usage par les étrangers dans les autres langues.

Tandis qu’en France l’orthographe des mots composés avec ou sans trait d’union réclamerait presque une étude de plusieurs années, elle est d’une simplicité merveilleuse et souvent d’un emploi très-ingénieux dans toutes les langues de l’Europe.

Les ITALIENS et les ESPAGNOLS ne connaissent l’emploi du trait d’union que dans le troisième cas cidessous des Allemands. Ainsi les Italiens écrivent: *Dizionario italiano-francese; politico-sociale*; mais ils emploient la séparation, ou plus souvent l’agglutination, dans tous les autres cas: après-soupée, *il dopocena*; après-demain, *posdomani*; contrepoids, *contrappeso*; arc-en-ciel, *arcobaleno*, *etc.* En espagnol, on emploie les mêmes procédés: *Diccionario frances-español*; un entr’acte, *entreacto*; un bas-relief, *bajo relieve*; un arc-en-ciel, *arco íris*; un portedrapeau, *portaestandarte*, *etc.* Donc, dans ces deux langues néolatines, point de difficulté orthographique.

En ALLEMAND: 1er cas. *Sprachkunst*, art du langage, grammaire; *Sprachlehre*, étude du langage, grammaire; *Springzeit*, le temps de l’accouplement des bêtes.

Ainsi, deux substantifs joints, sans tiret: point de difficulté pour le pluriel.

De même, s’il y a trois mots: *Sprachwissenschaft*, mot à mot, création de la connaissance des langues, la philologie.

2e cas. *Haus-und Familien-Lexikon*, dictionnaire de la maison et de la famille. Le trait d’union après *Haus* tient lieu du mot *Lexikon* et en épargne le double emploi, en dispensant également de l’article.

3e cas. *Theoretisch-praktische Grammatik*, grammaire théorique et pratique. Les deux adjectifs sont unis pour éviter l’emploi de la conjonction *und*, et le premier demeure invariable.

Le HOLLANDAIS s’est modelé sur l’allemand.

Le POLONAIS écrit: *Grammatyka teoretyczno-praktyczna*, grammaire théorique et pratique. *Kolor perlowo-szary*, couleur gris-perle. Le premier composant est un mot invariable.

Le RUSSE: Русско-французкая Грамматика, grammaire russe-française. Магазинъ-вахтеръ, un gardemagasin; Магазинъ-вахтеры, des gardes-magasin: le premier composant est toujours invariable; donc, pas de difficulté.

L’ANGLAIS possède le trait d’union, dont il fait un emploi aussi simple qu’ingénieux:

North-wind, vent du Nord; *herring-woman*, femme au hareng, harengère; *eye-service*, service qu’on rend sous les yeux du maître; *jew-like*, mot à mot, à la manière juive; *Jews-ears*, oreille de Judas. L’invariabilité du premier mot ne permet jamais d’embarras pour l’orthographe du pluriel.

En résumé: aucune hésitation pour l’emploi du trait d’union et l’orthographe des mots composés dans les diverses langues de l’Europe.

Nous sommes moins heureux en FRANÇAIS:

Au lieu de la simplicité des procédés de composition de l’ancien français qui agglutinait les mots, en les fondant au besoin, ou les laissait séparés, mais ne connaissait pas le trait d’union, voici DIX règles, accompagnées d’exceptions, règles sur lesquelles on n’est pas d’accord, et dont quelques-unes contredisent l’orthographe académique. Je les extrais de la *Grammaire générale de la langue française* de M. Poitevin, tome Ier, p. 74 et suivantes.

«I. Lorsqu’un nom composé est formé de deux substantifs dont l’un

qualifie l’autre, ils prennent tous deux la marque du pluriel: des

faucons pèlerins (sans tiret), des *oiseaux-mouches* (avec tiret).

«II. Mais si le second substantif ne peut être considéré comme

qualificatif de l’autre, l’emploi du nombre est alors subordonné pour

chacun d’eux au sens particulier qu’il éveille. Ex.: un *appuimain*,

des *appuis-main*, un *Hôtel-Dieu*, des *Hôtels-Dieu*, un

gardecôte, des *gardes-côtes*, un *bainmarie*, des *bains-marie*,

un *colinmaillard*, des *colinmaillard*, un *brèchedents*, des

brèchedents, un *porc-épics*, des *porcs-épics*.

«III. Quand un nom est formé d’un substantif et d’un adjectif qui le

qualifie, ils prennent l’un et l’autre la marque du pluriel. Ex.: des

basses-cours, des *bouts-rimés*.

«Exceptions: des *grand’mères*, des *grand’messes*, des *grand’rues*,

etc.; des *blanc-seings*, un *terreplein*, des *terrepleins*,

un *chevauléger*, des *chevaulégers*, un *cent-suisses*, des

cent-suisses, un *quinze-vingts*, des *quinze-vingts*, un

courte-haleine, des *courte-haleine*.

«IV. S’il entre dans la formation du nom composé un mot pris

adjectivement qui ne s’emploie plus seul, il prend, comme le substantif, le signe du pluriel. Ex.: un *loup-garou*, des *loups-garous*, une *porte cochère*, des *portes cochères* (sans tiret); une *piegrièche*, des *pies-grièches*, un *loup-cervier*, des *loups-cerviers*, un *orang-outang*, des *orangs-outangs*.

«V. Quand un nom composé est formé de deux substantifs unis par une préposition, le premier prend le signe du pluriel, et le second substantif, qui sert de complément au premier, reste le _plus souvent_ invariable. Ex.: une *bellede-nuit*, des *belles-de-nuit*, un *chef-d’œuvre*, des *chefs-d’œuvre*.

«VI. Mais quand le terme complémentaire éveille une idée de pluralité, ou est le plus ordinairement usité au pluriel, il prend un *s* même au singulier. Ex.: un *serpent-à-sonnettes*, un *haut-de-chausses*.

«VII. Les noms unis par une préposition sont invariables quand ils

forment une expression où ne figurent que des termes accessoires

et complémentaires du terme principal sousentendu. Ex.: des

coq-à-l'âne, des *pied-à-terre*, des *tête-à-tête*.

«VIII. Quand un nom est formé d'un substantif ou d'un qualificatif et

d'un mot invariable, le substantif ou le qualificatif s'écrit avec

ou sans *s*, selon qu'il éveille une idée d'unité ou de pluralité.

Ex.: des *contrecoups*, des *arrière-saisons*, des *après-dînées*,

etc.; mais on écrira: des *abat-jour*, des *chassemarée*, des

coupegorge, des *cassetête*, des *après-midi*, des *hors-d'œuvre*.

«IX. Les substantifs composés suivants, dans lesquels le second terme

éveille toujours l'idée de pluralité, devraient prendre, au singulier

comme au pluriel, un *s* à la fin de leur terme complémentaire, et

il serait logique d'écrire: un *brèchedents*, un *cassenoisettes*,

un *chassechiens*, un *chassemouches*, un *cent-gardes*, un

curedents, un *cure-oreilles*, un *essuie-mains*, un *gardefous*,

un *portemouchettes*, un *croquenotes*, *etc.*

«Si ce n'est pas, ajoute M. Poitevin, l'orthographe de l'Académie,

c'est du moins une orthographe essentiellement rationnelle, qui

subordonne l'expression à l'idée, et, sans considérer l'emploi

matériel du terme, la met en accord avec l'idée qu'il traduit.»

«X. Lorsqu'un mot composé ne renferme que des mots invariables

de leur nature, aucun d'eux ne prend le signe du pluriel: des

indouze, des *ouïdire*, des *pourboire* (sans tiret), des

qu'en-dira-t-on, des *passepasse*.»

Tout cela est fort ingénieux et très-bien dit; mais, je le demande aux hommes pratiques, aux instituteurs de la

jeunesse, lorsqu’on dictera une phrase dans laquelle se présente un de ces singuliers à accord controversé, un de ces pluriels si épineux, accordera-t-on à l’élève dix minutes de réflexion, et doit-on surcharger sa mémoire d’aussi puériles minuties? D’ailleurs, ce trait d’union, si multiplié dans nos dictionnaires et cause de tant d’embarras pour le pluriel, est-il aussi utile que nos grammairiens semblent le croire? Dans le discours parlé, on n’en tient jamais compte, et personne, sans doute, ne s’est aperçu qu’il en résultât la moindre obscurité.

M. Léger Noël, dans l’ouvrage dont nous avons parlé, p. 187, a émis sur l’emploi du trait d’union des idées toutes différentes de celles de nos grammairiens. En voici l’analyse:

«Il faut bien distinguer, dit-il, p. 184, les *noms composés*,

c’est-à-dire les noms qui, quoique formés de plusieurs mots, ne

désignent pourtant qu’un seul objet, comme *arc-en-ciel, cul-de-sac*,

qui équivalent à *iris, impasse*, d’avec certaines locutions

analogues, certains assemblages de mots qui gardent chacun leur sens

direct et présentent à l’esprit deux idées successives, comme _robe

de chambre, billet de logement, billet d’hôpital, aide de camp,

maréchal de camp, garde du corps, pied de mouton, ver à soie_, *etc.*

«Le *trait d’union* n’est ainsi nommé que parce qu’il sert à marquer

l’union des parties intégrantes d’un nom composé, lorsqu’elles sont

de nature à ne pouvoir être mises en contact immédiat. Or, partout où

il n’y a pas fusion complète des parties, le trait d’union est plus

qu’inutile, il est nuisible.

«Des locutions telles que: *barbe-de-bouc, dent-de-loup*, etc.,

lorsqu’elles sont détournées de leur signification directe,

et appliquées, par analogie, à certaines plantes, à certains

instruments, etc., sont des noms composés, ne présentant qu’une idée

unique sous plusieurs mots, et prennent en conséquence le trait

d’union. Il ne s’agit ici, en effet, ni de barbe, ni de bouc, ni de

dent, ni de loup; il ne s’agit que de la plante appelée autrement

salsifis sauvage, et d’une espèce de cheville de fer qui a quelque

analogie avec une dent de loup. Dans le sens direct et propre, on

voit qu’il faut écrire sans trait d’union.

«D’après ce principe, l’Académie a tort d’écrire _eau-de-vie,

esprit-de-vin, bellede-jour, écuelled’eau, coq-des-jardins_,

etc.[243]. En effet, quelle différence y a-t-il, au point de vue de

la grammaire, entre *eau-de-vie* et _eau de rose, eau de Cologne,

eau de senteur_? entre *esprit-de-vin* et _esprit de soufre, esprit

de sel, esprit de vitriol_? Si vous ne considérez *eau-de-vie* que

comme un seul mot, si vous y attachez un autre sens que celui d’une

eau, d’une liqueur *qui donne de la vie*, c’est-à-dire qui excite

les esprits vitaux, qui ranime, alors pourquoi, dans la formation du

pluriel, en isolez-vous les termes? Pourquoi n’écrivez-vous pas des

eau-de-vies, sans égard au sens particulier de chaque mot?

[243] Je ne partage pas sur ce point l’avis de M. L. Noel. Tous

ces composés, étant détournés de leur sens naturel et direct,

doivent, selon moi, garder le trait d’union, ou mieux être

agglutinés en un seul mot. Voyez mon observation à ce sujet, p.

415.

«Les mots *de vie, de vin*, dans *eau-de-vie, esprit-de-vin*, comme

de senteur, de soufre, dans *eau de senteur, esprit de soufre*,

ne sont pas autre chose que le complément déterminatif des mots

eau et *esprit*. Ces locutions ne sont donc pas plus des noms

composés que _cul d’artichaut, ciel de lit, bouton d’or, arc de

triomphe_, etc., parce que chacun des termes qui les composent est

employé, sinon dans le sens propre, au moins dans un sens naturel et

direct.

«Écrivez donc sans trait d’union tout assemblage de mots

naturellement construits, qui ne s’absorbent pas complètement l’un

dans l’autre, de manière à n’en faire absolument qu’un; qui ne

présentent pas dans leur ensemble un sens tout autre que celui qui

paraît devoir résulter de leurs divers sens particuliers.

«Mais, si les expressions sont détournées de leur sens naturel, de

leur sens direct; si le verbe, si l’adverbe est pris substantivement;

si les adjectifs ne se rapportent plus que d’une manière indirecte

au substantif qui les accompagne; surtout s’il y a renversement,

transposition forcée, contraction, etc., alors, à défaut d’une

intimité plus grande entre les parties, le trait d’union est

indispensable. Exemples: un *haut-le-pied*, un *piedplat*[244], un

tout-ou-rien, *etc.*

[244] On devrait écrire *piéplat*, comme on écrit *piédestal*

au lieu de *pied d’estal*.

«Dans le cas où la réunion des composant semble indiquée, il ne

faut pas oublier que les consonnes ont entre elles plus ou moins

d’affinité et qu’elles ne s’accolent pas indistinctement l’une à

l’autre; qu’il n’est pas dans la nature des organes de la parole de

pouvoir prononcer rapidement une faible avec une forte, comme *d*,

par exemple, avec *t, b* avec *p*. Toute consonne immédiatement

précédée d’une autre consonne la veut du même degré qu’elle:

*a*cq_uérir_, *a*ps_ide_, *som*pt_ueux_, *etc.* De là la nécessité du

trait d’union, dans certains noms composés, pour tenir à distance

respectueuse certaines consonnes antipathiques.

«Pourquoi l’Académie écrit-elle en un seul mot _sangsue, hautbois,

longtemps_, contrairement à tous les principes? puisque alors

il faudrait prononcer *sankeçu, hautebois, lonketan*, attendu

que *toutes les consonnes se prononcent dans le corps des mots*

(Acad.). La simplification de ces mots ne pourrait s’opérer qu’en

supprimant la consonne finale du premier mot composant, ainsi qu’il

suit: *sansue, lontemps, haubois*, etc.; ce qui est du reste tout

à fait conforme au génie de notre langue, comme le prouvent les

simplifications suivantes, tout à fait analogues: _voici, soutenir,

soulever, souligner, soumettre, soupeser, soutirer, souterrain,

soucoupe, béjaune, chafouin, puîné_, *etc.*

«Mais il faut éviter avec le plus grand soin de mettre en contact

les parties intégrantes d’un nom composé, quand on prévoit que de

leur choc il pourra résulter quelque perturbation sensible dans le

système de la prononciation ou de l’orthographe, déjà compliqué

d’assez de difficultés. N’écrivez donc pas _bouteselle, entresol,

tournesol, havresac, contreseing, parasol_[245], etc., parce qu’on

serait induit à prononcer le *s*, entre deux voyelles, comme *z*, et

que d’ailleurs il est impossible de doubler le *s* sans rendre fermé

l’*é* final du premier mot, lequel nécessairement doit rester muet.

[245] Dans ces mots, la lettre *s* conserve toujours son

véritable son. On ne saurait écrire autrement *parasol*, qui ne

peut être divisé en deux mots, l’un grec, l’autre français; et

l’on doit écrire de même *entresol, sousol*.

«Quand, des deux mots composants, le premier finit par un *e*

muet et que le second commence par une voyelle, le rapprochement

ne peut avoir lieu, à cause de l’élision nécessaire de l’*e*

muet, qui de *porte*, par exemple, ferait *port*, et changerait

ainsi la physionomie propre du nom entier, de manière à le rendre

méconnaissable. Il faut donc écrire *morte-eau, porte-aiguille*,

etc.

«Mais, chaque fois que rien ne s’oppose au rapprochement des

parties intégrantes d’un nom composé, rien de mieux que d’opérer ce

rapprochement, comme l’a fait l’Académie dans _hochequeue, hochepot,

tournebride, tournebroche, entremets, entretaille, entrelacer,

entremêler, porteballe, portecollet, portecrayon, portefeuille,

portemanteau, parterre, atout, trictrac, flonflon_, *etc.* Pourquoi

donc écrit-elle encore: _chausse-pied, couvrepied, couvrechef,

chaussetrape, coupe-cul, coupegorge, entreluire, entreligne,

entrenœud, passedroit, passeport, portevoix, à-compte,

cric-crac_, etc., mots parfaitement analogues aux premiers?»

*

J’ai encore présente à mon souvenir la discussion qui eut lieu en 1825 au sujet de l’orthographe qu’il conviendrait

d’adopter dans le Dictionnaire de l’Académie pour les mots composés. On reconnaissait que les mots au nombre de deux, de trois et même de quatre, dont l’ensemble ne représente qu’un seul objet, qu’une seule idée, ne devaient pas être laissés écrits séparés les uns des autres, puisque le sens de chaque mot, pris isolément, offrait une idée tout autre que celle qu’exprimait leur ensemble. Les grouper en un seul aurait fait cesser cet inconvénient; mais quoiqu’en eût déjà l’exemple de plusieurs mots composés ainsi agglutinés, on crut devoir se borner à les réunir par un tiret plutôt que de les laisser séparés. C’était un acheminement pour n’en faire plus tard qu’un seul mot, système que je crois le meilleur. Il est, en effet, le plus logique, et l’Académie, dans ses diverses éditions, paraît avoir voulu s’y conformer.

Je donne ici, d’après le Dictionnaire de l’Académie, la liste générale des mots, avec ou sans trait d’union, qui jouent le rôle de mots composés ou qui méritent véritablement cette dénomination. On jugera des difficultés qu’offre cette question si compliquée, par l’examen des contradictions qui ressortent de la comparaison des cas analogues. Il semble, en y réfléchissant, qu’il soit impossible de sortir d’un pareil dédale, sans avoir préalablement ramené la théorie de la composition des mots à des principes simples tirés des lois mêmes qui ont présidé à la formation de notre langue.

La première colonne de ces tableaux se compose du singulier des noms composés ou pseudo-composés. Les mots marqués d’un astérisque ne figurent pas au Dictionnaire de l’Académie. D’après les lexiques récents, on aurait pu facilement en doubler le nombre.

La seconde colonne contient les pluriels sur lesquels l’Académie s’est prononcée dans sa dernière édition de 1835.

La troisième colonne renferme les pluriels donnés par M. Poitevin dans sa *Grammaire générale*, édition de 1856, tome Ier, p. 80. Je les ai marqués du signe P. Ceux donnés par M. Littré, dans son grand Dictionnaire historique en cours de publication, sont marqués de l'abréviation L. Enfin ceux que j'ai fait suivre de la lettre H. sont tirés du *Code orthographique* de M. Albert Hétrel, qui a fait de cette question une recherche approfondie.

La date 1659, que j'ai fait figurer dans quelques cas, se réfère au *Dictionnaire français-italien*, de Nath. Duez, imprimé à Leyde, chez Jean Elsevier, cette même année, ouvrage exécuté avec beaucoup de soin et qui représente fidèlement l'état de l'orthographe française avant que l'Académie se saisît de cette question.

La quatrième colonne contient les rectifications qu'on pourrait, peutêtre, introduire dès à présent et quelques remarques historiques.

LISTE GÉNÉRALE

DES

MOTS COMPOSÉS OU PSEUDO-COMPOSÉS

ADMIS AU DICTIONNAIRE DE L'ACADÉMIE.

Les mots marqués d’un * ne figurent pas au Dictionnaire de

l’Académie. Le ? indique les mots inutiles.

Note: Dans la transcription de ce tableau certaines observations

trop longues dans la troisième et la quatrième colonne ont été

remplacées par des notes [*] ou numérotées A, B *etc.*

+–––––––—+––––––+––––––+––––––+

| MOTS | PLURIELS | PLURIELS | CORRECTIONS |

| DU DICTIONNAIRE | DONNÉS | SELON QUELQUES | PROPOSÉES |

| DE L’ACADÉMIE | PAR L’ACADÉMIE | GRAMMAIRIENS | ET OBSERVATIONS |

+–––––––—+––––––+––––––+––––––+

|abandon | | |écrit autrefois |

| | | | à bandon |

|*abat-faim (un) | |abat-faim (des), | |

| | | P. | |

|*abat-foin (un) | |abat-foin (des), | |

| | | P. | |

|abat-jour (un) |abat-jour (des) | | |

|abat-vent (un) |abat-vent (des) | | |

|abat-voix (un) | |abat-voix (des), | |

| | | P. | |

|à-compte (un) |à-compte (des) | |acompte, L. |

|à-coup (un) |à-coup (des) | |acoup |

|acquit-à-caution | |acquits-à-caution |acquit à caution |

| (un) | | (des) | |

|acquit-patent | |acquits-patents | |

|adjudant général |adjudants généraux| | |

| (un) | (des) | | |

|adjudant-major (un) | |adjudants-majors | |

| | | (des), L. | |

|adjudant s.-officier| |adjudants | |

| (un) | | s.-officiers | |

| | | (des) | |

|agnus-castus (un) | |agnus-castus (des)|agnus castus |

|aide-chirurgien (un)| |aides-chirurgien |aide-chirurgiens |

| | | (des) | (des) |

|aide de camp (un) |aides de camp |aides-de-camp | |

| | (des) | (des), P. | |

|aide-maçon (un) | |aides-maçon (des),|aide-maçons (des) |

| | |aides-maçons | |

| | | (des), H. | |

|aide-major (un) |aides-majors (des)| | |

|aigredoux, ouce |aigres-doux, ouces| |aigredoux, |

| | | | aigredouces |

|aigrefin (un) |aigrefins (des) | | |

|aigue-marine (une), | |aigues-marines |aigue marine |

| pierre | | (des), P. | |

|alentour (d’) |alentours (les) | | |

|amour-propre (l’) |amours-propres | | |

| | (les) | | |

|*annonce-omnibus | |annonces-omnibus | |

| (une) | | (des) | |

|antechrist (un) | |antechrists (des) |antichrist |

|Anti-Liban (l’) | | | |

|antipape |antipapes (des) | | |

|*Anti-Taurus (l’) | | | |

|aparté (un) |aparté (les) | |apartés (les) |

|à peu près | | | |

|aplomb (d’) | | | |

|appuimain (un) | |appuis-main (des),|appuimain |

| | | P. L. | |

|après-demain | | | |

|après-dînée (une) |après-dînées (des)| | |

|après-midi (une) | |après-midi (les), | |

| | | P. | |

|après-soupée (une) |après-soupées | | |

| | (des) | | |

|à-propos (un) |à-propos (des) | |apropos |

|arcboutant (un) |arcs-boutants | |arcboutant |

| | (des) | | |

|arc de triomphe (un)|arcs de triomphe | | |

| | (des) | | |

|arc-doubleau (un) |arcs-doubleaux | |arc doubleau |

| | (des) | | |

|arc-en-ciel (un) |arcs-en-ciel (des)| |arc en ciel |

|archidiaconé (un) |archidiaconés | | |

| | (des) | | |

|arrachepied (d’) | | |arrachepied (d’) |

|arrêtebœuf (un) | |arrêtebœuf (des),|arrêtebœuf |

| | | H. | |

|arrière-ban (l’) | |arrière-ban (les),|arrière-bans, au |

| | | P. | pluriel, L. |

|arrière-bec (un) | |arrière-becs | |

| | | (des), L. | |

|arrière bouche (une)| |arrière-bouches |arrière-bouche |

| | | (des), L. H. | (des) |

|arrière-boutique | |arrière-boutiques | |

| (une) | | (des), P. | |

|arrière-corps (un) | |arrière-corps | |

| | | (des), P. | |

|arrière-cour (une) | |arrière-cours | |

| | | (des), L. | |

|arrière-faix (un) | |arrière-faix | |

| | | (des), L. | |

|arrière-fief (un) |arrière-fiefs | | |

| | (des) | | |

|arrière-garant (un) | |arrière-garants | |

| | | (des), L. | |

|arrière-garde (une) | |arrière-gardes | |

| | | (des), P. | |

|arrière-goût (un) | |arrière-goûts | |

| | | (des), P. | |

|arrière-ligne (une) | |arrière-lignes | |

| | | (des), P. | |

|arrière-main | |arrière-mains | |

| (un et une) | | (des), P. | |

|arrière-neveu (un) |arrière-neveux | | |

| | (des) | | |

|arrière-pensée (une)|arrière-pensées | | |

| | (des) | | |

|arrière-petit-fils | |arrière-petits- | |

| (un) | | fils (des), P. | |

|arrière-point (un) |arrière-points | | |

| | (des) | | |

|arrière-saison (une)| |arrière-saisons | |

| | | (des), P. | |

|arrière-train (l’) | |arrière-trains | |

| | | (des) | |

|arrière-vassal (un) | |arrière-vassaux | |

| | | (des), P. | |

|arrière-voussure | |arrière-voussures | |

| (une) | | (des) | |

|atout (un) |atouts (des) | | |

|attrape-lourdaud | |attrape-lourdaud | |

| (un) | | (des) | |

|attrape-mouche (un) | |attrape-mouche | |

| | | (des) | |

|attrape-nigaud (un) | |attrape-nigaud | |

| | | (des), H. | |

|au deçà | | |audeça |

|au dedans | | |audedans |

|au dehors | | |audehors |

|au delà | | |audelà |

|audessous | | |audessous |

|audessus | | |audessus |

|audevant | | |audevant |

|aujourd’hui | | | |

|auparavant | | | |

|auprès | | | |

|auto-da-fé (un) |auto-da-fé (des) | |autodafé |

|autrefois | | | |

|autre fois (une) |autres fois (les) | | |

|auvent (un) |auvents (des) | | |

|avant-bec (un) | |avant-becs (des), | |

| | | P. | |

|avant-bras (un) | |avant-bras (les), | |

| | | P. | |

|avant-corps (un) | |avant-corps (les),| |

| | | P. | |

|avant-cour (une) |avant-cours (les) | | |

|avant-coureur (un), |avant-coureurs | |avant-courière |

| rrière | (les), rrières | | |

|avant-dernier, ière | |av.-derniers, | |

| | | ières, P. | |

|*avant-duc (un) | |avant-ducs (des), | |

| | | P. | |

|avant faire droit | |avant-faire-droit |avant-faire-droit |

| (un) | | (des), P. | (un) |

|*avant-fosse (une) | |avant-fosses | |

| | | (des), P. | |

|avant-garde (une) |avant-gardes (des)| | |

|avant-goût (un) |avant-goûts (des) | | |

|avanthier | | | |

|avant-main (un) | |avant-mains | |

| | | (des), P. | |

|avant-mur (un) | |avant-murs | |

| | | (des), P. | |

|avant-pêche (une) |avant-pêches (des)| | |

|*avant-pied (l’) | |avant-pieds (des),| |

| | | P. | |

|avant-port (un) | |avant-ports (des),| |

| | | L. | |

|avant-poste (un) |avant-postes (des)| | |

|avant-propos (un) | |avant-propos | |

| | | (des), P. | |

|avant-quart (un) | |avant-quarts | |

| | | (des), P. | |

|avant-scène (une) | |avant-scènes | |

| | | (des), P. | |

|avant-toit (un) | |avant-toits (des),| |

| | | P. | |

|avant-train (un) | |avant-trains | |

| | | (des), P. | |

|avant-veille (une) | |avant-veilles | |

| | | (des), P. | |

|à vau-l’eau | | |avauleau, à cause |

| | | | de aval et amont|

|Avé Maria (un) |Avé Maria (des) | | |

|à verse | | |Il pleut à verse. |

|aveugle-né, née | |aveugles-nés, ées |pl. aveugle-nés[*]|

| | | (des), L. | |

| |

| [*] Comme mort-nés, nouveaunés. |

| |

|ayant cause (un) |ayants cause (des)| | |

|ayant droit (un) |ayants droit (des)| | |

|bâbord (à) | | | |

|bainmarie (un) | |bains-marie (des),|bainmarie |

| | | P. L. H. | |

|baisemain (le) |baisemains (des), | | |

| | m. et fém. | | |

|banvin (le) |banvins (les) | | |

|barbe-de-bouc, | |barbes-de-bouc |Comme l’Acad.[*] |

| plante | | (des), P. | |

| |

| [*] En 1659, barbe de bouc. |

| |

| plante | | (des), P. | |

|barbe-de-chèvre, | |barbes-de-chèvre | |

| plante | | (des), P. | |

|barbe-de-Jupiter, | |barbes-de-Jupiter | |

| plante | | (des), | |

|barbe-de-moine, | |barbes-de-moine | |

| plante | | (des), P. | |

|barbe-de-renard, | |barbes-de-renard | |

| plante | | (des), P. | |

|bas bleu (un) |bas bleus (des) | | |

|bas Breton |bas Bretons (des) | | |

|bas-dessus (un) | |bas-dessus (des) | |

|Bas-Empire (le) | | |Pas de pl. |

|bas-fond (un) |bas-fonds (des) | | |

|bas officier (un) |bas officiers | | |

| | (des) | | |

|bas-relief (un) |bas-reliefs (des) | | |

|bassecontre (une) | |basses-contre |bassecontre |

| | | (des), P. | |

|bassecour (une) | |bassecours |bassecour |

| | | (des), P. | |

|bassefosse (une) |basses-fosses | |bassefosse |

| | (des) | | |

|basse lisse | |basses-lisses |basselisse |

| | | (des), P. L. | |

| |Basses-Alpes | | |

| | (départ. des) | | |

|bassetaille (une) | |basses-tailles |bassetaille |

| | | (des), P.L. | |

|*basseterre (une) | |basses terres |M. P. écrit |

| | | (des) | basseterre |

|*basse voile (une) | |basses voiles |basse voile[*] |

| | | (des) | |

| |

| [*] MM. L. et P. écrivent basse-voile. |

| |

|bas-ventre (le) | |bas-ventre (des), |Pl. bas-ventres. |

| | | P. | |

|bateau-porte (un) | |bateaux-portes | |

| | | (des), H. | |

|bateau-poste (un) | |bateaux-poste |Voir |

| | | (des) | timbres-poste. |

|battant-l’œil (un)? | |battant-l’œil |battanlœil |

| | | (des), L. | |

|beau-dire (être sur | | | |

| son) | | | |

|beaufils (le) |beaux-fils (des) | |beaufils |

|beaufrère (un) |beaux-frères (des)| |beaufrère |

|beaupère (un) |beaux-pères (des) | |beaupère |

|beaupré (le) |beauprés (les) | | |

| |beaux-arts (les) | | |

|bec-de-cane (un), | |becs-de-cane | |

| instr. | | (des), P. | |

|bec-à-corbin (un), | |becs-à-corbin | |

| instr. | | (des) | |

|bec-de-corbin (un) |becs-de-corbin | | |

| | (des) | | |

|bec-de-cygne (un) | |becs-de-cygne | |

| | | (des) | |

|bec-de-grue (un), | |becs-de-grue | |

| plante | | (des), P. | |

|bec-de-lièvre (un) | |becs-de-lièvre | |

| | | (des), L. | |

|bec-de-vautour, | |becs-de-vautour | |

| instr. | | (des), L. | |

|becfigue (un) |becfigues (des) | | |

|béjaune (un), ou bec|béjaunes (des) | | |

| jaune | | | |

|bel esprit (un) |beaux esprits (de)| | |

|belladone (une), |belladones (des) | | |

| plante | | | |

|belladonna (la), | |belladonna (des) |belladonna |

| plante | | | |

|belledame, plante | |belles-dames |belledame |

| | | (des), P. | |

|bellede-jour (une),| |belles-de-jour |belledejour |

| pl. | | (des), P. | |

|bellede-nuit (une),| |belles-de-nuit |belledenuit |

| pl. | | (des), P. | |

|belle-d’un-jour | |belles-d’un-jour |belledunjour |

| (la), pl. | | (des), L. | |

|bellefille (une) | |belles-filles |bellefille |

| | | (des), P. | |

|bellemère (une) | |belles-mères |bellemère |

| | | (des), P. | |

|bellesœur (une) |belles-sœurs (des)| |bellesœur. En |

| | | | 1659, belle sœur.|

| |belles-lettres | | |

| | (les) | | |

|betterave (une) |betteraves (des) | | |

|b-fa-si (en) | | | |

|bienaimé, ée |bienaimés, ées | |bienaimé |

|bien aise |bien aises | |bienaise |

|bien-dire (le) | |bien-dire (des), |[*] |

| | | P. | |

| |

| [*] bien-dire. L’Académie écrit: Le bien faire vaut mieux que le bien dire|

| (sans trait d’union). |

| |

|biendisant, ante |biendisants, | |biendisant[**] |

| | antes | | |

| |

| [**] biendisant, à cause de *bienfaisant, bienséant*. |

| |

|bienêtre (le) | |bienêtre, P. |bienêtre |

|bienfaisant, ante |bienfaisants, tes | | |

|bienfait (un) |bienfaits (des) | | |

|bienfonds (un) |biens-fonds (des) | |bienfond |

|bienheureux, se |bienheureux, ses | |[*] |

| |

| [*] bienheureux. Mais on écrit: il est bien heureux d’en sortir. |

| |

|bienséant, ante |bienséants, antes | | |

|bientenant, ante |bientenants, | |bientenant, |

| | antes | | à cause de |

| | | | *bienfaisant*. |

|bientôt | | |[*] |

| |

| [F] bientôt. Mais on écrit: Vous arrivez bien tôt, bien tard. |

| |

|bienveillant, ante |bienveillants, | | |

| | antes | | |

|*bienvivre (le) | | |bienvivre |

|bigame (un), *etc.* |bigames (des), etc| | |

|bis-blanc (pain) | |bis-blancs (pains)|bis blanc, L. |

|bissac (un) |bissacs (des) | |[*] |

| |

| [*] bissac. De même en un mot tous les composés avec le préfixe latin |

| *bis*. |

| |

|blanc-bec (un) | |blancs-becs (des),|blanbec |

| | | L. | |

|blanc de baleine |blancs de baleine | | |

| (le) | (les) | | |

|blanc-manger | |blanc-manger | |

| | | (des), P. | |

|blanc seing (un) |blancs seings |blanc-seings |blancs-seings, |

| | (des) | (des), P. | au pl. L. |

|blanc signé (un) | |blancs signés | |

| | | (des), 1659 | |

|blé-froment (le) | | |blé froment |

|blé-mouture (le) | | |blé mouture |

|blé-seigle (le) | | |blé seigle |

|bœuf gras (le) |bœufs gras (les) | | |

|bois gentil (le), | |bois gentils (des)| |

| arbre | | | |

|bonchrétien (du), | |bons-chrétiens |bonchrétien |

| poire | | (des), P. L. | |

|bonduc (un), arbre |bonducs (des) | | |

|bonHenri (le), | |bons-henris (les),|bonhenri[*] |

| plante | | P. | |

| |

| [*] bonhenri, à cause du pluriel inadmissible autrement. |

| |

|bonhomme (un) | | |[**] |

|bon homme (un) (V. | | | |

| prud’homme et | | | |

| gentilhomme.) | | | |

| |

| [**] bonhomme: L’Académie ne nous fixe pas pour le pluriel. Je ne crois pas|

| qu’on puisse dire comme M. Th. Barrière: les *faux bonshommes*; mais |

| les *faux bonhommes* (à cause de *bonhomie*), et les enfants |

| s’expriment selon la loi de composition des mots en disant: |

| *Faites-moi des bonhommes.* |

| |

|bonjour (le) |bonjours (les) | | |

|bonne aventure (dire| |bonnes-aventures, | |

| la) | | P. | |

|bonnedame (la), | |bonnes-dames |bonnedame |

| plante | | (des), L. | |

|bonne fortune (en) |bonnes fortunes |bonnes-fortunes, | |

| | (de) | P. | |

|bonnet-de-prêtre, | |bonnets-de-prêtre |M. L. écrit bonnet|

| fortific. | | (des) | à prêtre. |

|bonne-voglie (un)? | | |[*] |

| |

| [*] bonne-voglie: Prononcez *voille*. Ce mot n’est plus utile dans un |

| dictionnaire de la littérature. |

| |

|borne-fontaine (une)|bornes-fontaines | | |

| | (des) | | |

|bouchetrou (un) | |bouchetrous |bouchetrou |

| | | (des), P. L. | |

|bouillon-blanc (le),| |bouillons-blancs | |

| plante | | (des) | |

|boule-de-neige (la),| |boules-de-neige |M. L. écrit boule |

| plante | | (des) | de neige |

|bouledogue (un) |bouledogues (des) | | |

|boule vue (à la) | | | |

|bourgmestre (un) |bourgmestres (les)| | |

|bout-dehors ou | | | |

| boutehors (un) | |boutehors (des) |boutehors |

|boute-en-train (un) | |boute-en-train | |

| | | (des), P. L. | |

|boutefeu (un) |boute-feux (des) | |boutefeu |

|bouteselle (le) | |bouteselles |bouteselle |

| | | (des), L. | |

|bouton-d’argent | |boutons-d’argent | |

| (un), pl. | | (des), L. | |

|bouton-d’or (un), | |boutons-d’or |bouton d’or |

| plante | | (des), L. | |

|bout-rimé (un) |bouts-rimés (des) | |bouts rimés |

|branche-ursine (la) | |branches-ursines | |

| | | (des), P. | |

|brandevin (du) |brandevins (des) | | |

|branlebas (un) | |branlebas (des), |branlebas |

| | | L. | |

|bras-le-corps (à) | | | |

|brèchedent (un ou | |brèchedents |brèchedent. M. L. |

| une) | | (des), L. | écrit au pl. |

| | | | brèchedents. |

|bredibreda? | | |bredibreda |

|bric-à-brac (du) | |bric-à-brac (des),|bricabrac, pour |

| | | L. | éviter le pl. |

| | | | brics-à-bracs. |

|*brisecou (un) | |brisecou (des), |brisecou |

| | | P. L. H. | |

|briseglace (un) |briseglace (des) | |briseglace |

|briseraison (un) |briseraison (des)| |briseraison |

|brisescellé (un) | |brisescellés |brisescellé |

| | | (des), P. H. | |

|brisetout (un) | |brisetout (des), |brisetout |

| | | P. | |

|brisevent (un) |brisevent (des) | |brisevent |

|brûle-pourpoint (à) | | | |

|brûletout (un) |brûletout (des) | |brûletout |

|çà et là | | | |

|cache-cache (à) | | |cache cache (à) |

|*café-concert (un) | |cafés-concerts | |

| | | (des), H. | |

|cahincaha | | |cahincaha |

|caillebotte (une) |caillebottes (des)| | |

|caille-lait (le), | |caille-lait (des),| |

| plante | | P. | |

|caillot-rosat (du) | |caillots-rosats | |

| | | (des), P. | |

|cardinal-évêque (un)| |cardinaux-évêques |cardinal évêque |

| | | (des) | |

|carême-prenant (à) | |carême-prenant |carême-prenant[A] |

| | | (les), P. H. | |

|cassecou (un) | |cassecou (des), |cassecou[A] |

| | | P. H. | |

|*casse-cul (un)? | |casse-cul (des), |cassecu[C] |

| | | P. | |

|*cassemotte (un) | |cassemotte (des),|cassemotte[D] |

| | | P. | |

|cassenoisette (un) | |cassenoisettes |cassenoisette[E] |

| | | (des), P. H. | |

|cassenoix (un) | |cassenoix (des), |cassenoix |

| | | P. | |

|cassetête (un) |cassetête (des) | |cassetête[F] |

| |

| [A] carême-prenant: M. Littré écrit au pluriel des carêmes-prenants. |

| Caresme prenants, 1659. |

| [B] cassecou. M. L. écrit au pl. cassecou ou cassecous. |

| [C] cassecu comme tapecu. Au pl. M. L. écrit casse-cul ou casse-culs. |

| [D] cassemotte, 1659. M. L. écrit au pl. cassemotte ou cassemottes. |

| [E] cassenoisette. Quelques-uns écrivent, contrairement à l’Acad., un |

| *cassenoisettes*. |

| [F] cassetête. L’Académie écrit: Ce problème est un casse tête, sans trait|

| d’union. |

| |

|ceci | | | |

|cela | | | |

|celui-ci, celle-ci |ceux-ci, celles-ci| | |

|celui-là, celle-là |ceux-là, celles-là| | |

|*cent-gardes (un) | |cent-gardes (les) | |

| |Cent-jours (les) | | |

|Cent-Suisse (un) |Cent-Suisses (des)| | |

|cerf dix cors (un) |cerfs dix cors | | |

| | (des) | | |

|cerf-volant (un) | |cerfs-volants |cervolant |

| | | (des), P. | |

|c’est-à-dire | | | |

|champ clos (en) | |champs clos (les) | |

|champ de mai (un) |champs de mai | | |

| | (des) | | |

|champ de Mars (le) | | |Champ de Mars, à |

| | | | Paris. |

|champ de mars (un) |champs de mars | |assemblée tenue en|

| | (des) | | mars |

| |champs Élysées | | |

| | (les), myth. | | |

| | |Champs-Élysées | |

| | | (les) à Paris | |

|chapechute | | |chapechute |

| (chercher) | | | |

|char à bancs (un) | |chars-à-bancs |charaban. Au pl. |

| | | (des), P. L. | on prononce, |

| | |chars à bancs | dit M. Littré, |

| | | (des), H. | charaban. |

|*chassechien (un) | |chassechien |chassechien |

| | | (des), P. | |

|*chassecoquin (un) | |chassecoquin |chassecoquin |

| | | (des), P. | |

|chassecousin (un) | |chassecousin |chassecousin |

| | | (des), P. | |

| | |chassecousins | |

| | | (des), H. | |

|chassé croisé (un) |chassés croisés | | |

| | (des) | | |

|chassemarée (un) |chassemarées |chassemarée
|chassemarée |

| | (des) | (des), P. | |

|chassemouche (un) | |chassemouches |chassemouche[*] |

| | | (des), P. | |

| |

| [*] M. Poitevin écrit, contrairement à l’Acad., un
chassemouches |

| |

|château fort (un) |châteaux forts | | |

| | (des) | | |

|*château-margaux | |château-margaux | |

| (boire du) | | (des) | |

|chathuant (un) |chats-huants (les)| |chahuant, 1659. |

|chauffecire (un) | |chauffecire |chauffecire |

| | | (des), P. | |

|*chauffelinge (un) | |chauffelinge |chauffelinge |

| | | (des), H. | |

|*chauffelit (un) | |chauffelit (des),|chauffelit |

| | | P., chauffelits,| |

| | | chauffelits | |

| | | (des), H. | |

|*chauffepieds (un) | |chauffepieds |chauffepied. |

| | | (des), P. |Chauffepied, |

| | | | 1659. |

|chaussepied (un) | |chaussepieds |chaussepied |

| | | (des), P. | |

|chaussetrape (une) |chaussetrapes | |chaussetrape. |

| | (des) | | Chaussetrape, |

| | | | 1659. |

|chauvesouris (une) |chauves-souris | |chauvesouris, |

| | (des) | | 1659. |

|chef-d’œuvre (un) |chefs-d’œuvre | |chefdœuvre ou |

| | (des) | | chêdeuvre |

|cheflieu (un) |chefs-lieux (des) | |cheflieu |

|*chêne-liége (un) | |chênes-liéges |chêne liége |

| | | (des) | |

|*cheval de frise |chevaux de frise | | |

| (un) | (des) | | |

|chevauléger (un) |chevaulégers |chevaux-légers |chevauléger. |

| | (les) | (les), P. | Chevaux légers, |

| | | | 1659. |

|chèvrefeuille (un) |chèvrefeuilles |chèvres-feuilles |[*] |

| | (des) | (des), P. | |

| |

| [*] Heureusement l’Académie a réuni les parties de ce composé, car le |

| pluriel proposé par M. Poitevin est inadmissible. |

| |

|chèvrepied, adj. m.|chèvrepieds | |chèvrepied. |

| | (dieux) | | Chèvrepied, |

| | | | 1659 |

|*chie-en-lit (un) | |chie en lit (des) |chienlit |

|chiendent (du) |chiendents (des) | | |

|*chien-loup (un) | |chiens-loups |chien loup |

| | | (des), P. | |

|*chien-marin (un) | |chiens-marins |chien marin |

| | | (des), P. | |

|choléra-morbus (le) | |choléra-morbus |coléra |

| | | (des) | |

|choucroute (la) |choucroutes (les) | | |

|choufleur (le) |choux-fleurs (les)| |choufleur.—Choux |

| | | | fleurs, 1659. |

|chounavet (la) | |choux-navets |chou navet, |

| | | (les), P. L. | ou plutôt |

| | | | chounavet. |

|choupille (un) | |choux-pille (des) |choupille, chien |

| | | | de chasse. |

|chourave (le) | |choux-raves |chou rave, ou |

| | | (les), P. | chourave comme |

| | | | betterave. |

|christe marine (une)|christes marines | |[*] |

| | (des) | | |

| |

| [*] M. L. écrit à tort christe-marine avec trait d’union. |

| |

|ci-après, cicontre,| | |cicontre, |

| cidevant, | | | cidessus, etc., |

| cidessus, | | | mais ci inclus, |

| ci-inclus, | | | ci joint. |

| ci-joint, *etc.* | | | |

|cidevant (un) | |cidevant (des) |cidevant |

|ciel de lit (un) |ciels de lit (des)|ciels-de-lit |cieldelit, à cause|

| | | (des), P. | du pluriel. Ciel|

| | | | de lit, 1659. |

|ci-git, verbe |ci-gisent | | |

| |Cinq-cents | | |

| | (conseil des) | | |

|*clair-brun, brune |clair-bruns, | | |

| | brunes | | |

|clairevoie (à) | |claires-voies |clairevoie |

| | | (des), P. L. | |

|clairobscur (le) | |clairs-obscurs |clairobscur |

| | | (les) | |

|clairsemé, ée |clairsemés, ées | |clairsemé.—Clair |

| | | | semé, 1659 |

|*claquebois (un) |claquebois (des) | |claquebois |

|claquedent (un) |claquedents (des) | | |

|claquemurer | | | |

|*claque-oreilles | |claque-oreilles | |

| (un) | | (des), P. L. | |

|cligne-musette | | | |

| (à la) | | | |

|clin d’œil (un) |clins d’œil (des) |clins-d’œil (des),|[*] |

| | | P. | |

| |

| [*] C’est à tort que M. Poitevin met un trait d’union, puisque le sens est|

| naturel. |

| |

|clochepied (à) | | |clochepied |

|clopin-clopant | | |clopin clopant |

| (aller) | | | |

|*clos-vougeot | | | |

| (boire du) | | | |

|coassocié, ée, *etc.* |coassociés, ées | |[*] |

|cœur joie (à) | | |cœur-joie (à) |

| |

| [*] Il n’y a pas d’exception pour la juxtaposition des mots avec le |

| préfixe *co*. C’est à tort que M. Poitevin fait trois ou quatre |

| distinctions: *coassocié, co-état, co-évêque, coreligionnaire*. |

| |

|coffrefort (un) | |coffres-forts |coffrefort |

| | | (des) | |

|cognefétu (un) | |cognefétu ou |cognefétu |

| | | fétus (des) | |

|colinmaillard (un) | |colins-maillards |colinmaillard[*] |

| | | (des), P. | |

|*colin-tampon | | | |

| |

| [*] colinmaillard, car ce pluriel est un des cas les plus épineux de la |

| syntaxe des noms composés.—Colin maillard,. 1659. |

| |

|colle forte (la) |colles fortes | | |

| | (les) | | |

|collet monté, adj. | | | |

|commissaire-priseur | |commissaires- |commissaire |

| (un) | | priseurs (des) | priseur |

|commis voyageur (un)|commis voyageurs | | |

| | (des) | | |

|compte courant (un) |comptes courants | | |

| | (des) | | |

|compte rendu (un) |comtes rendus | |[*] |

| | (des) | | |

| |

| [*] M. Arage a fait adopter à l’Académie des sciences cette forme: |

| *compte-rendu*. |

| |

|comté-pairie (un) | |comtés-pairies | |

| | | (des) | |

|contrapontiste (un) |contrapontistes | |[G] |

| | (des) | | |

|contre-allée (une) |contre-allées | |contrallés[H] |

| | (des) | | |

| |

| [G] Jamais de disjonction avec le préfixe latin *contra*. |

| [H] De même tous les composés formés avec la préposition *contre*. |

| |

|contre-amiral (un) |contre-amiraux | |contramiral |

| | (des) | | |

|*contre-appel (un) | |contre-appels |contrappel |

| | | (des), P. | |

| |contre-approches | |contrapproches |

| | (des) | | |

|contrebalancer | | |contrebalancer, |

| | | | 1659. |

|contrebande (la) |contrebandes (les)| | |

|contrebas (en) | | |contrebas (en) |

|contrebasse (une) |contrebasses | |contrebasse, 1659.|

| | (des) | | |

|contrebatterie | |contrebatteries |contrebatterie, |

| (une) | | (des) | 1659. |

|contreboutant (un) | |contreboutants |contreboutant, |

| | | (des), L. | 1659. |

|contrecalquer | | |contrecalquer |

|contrecarrer | | | |

|*contrecharge (une)| |contrecharges |contrecharge, |

| | | (des), P. | 1659. |

|contrecharme (un)? | |contrecharmes |contrecharme |

| | | (des), L. | |

|contrechâssis (un) | |contrechâssis |contrechâssis |

| | | (des), L. | |

|contreclef (une) | |contreclefs |contreclef |

| | | (des), P. | |

|contrecœur (un), | |contrecœurs |contrecœur |

| serr. | | (des), P. | |

|contrecœur (à) | | |contrecœur (à), |

| | | | 1659. |

|contrecoup (un) | |contrecoups |contrecoup |

| | | (les), P. | |

|contrecourant (un) |contrecourants | |contrecourant |

| | (des) | | |

|contredanse (une) |contredanses (des)| | |

|contredire | | | |

|contredisant, ante |contredisants, | | |

| | antes | | |

|contredit (un) |contredits (des) | | |

|contre-échange (un) | |contre-échanges |contréchange. |

| | | (des), P. | Contreschange, |

| | | | 1659 |

|contre-enquête (une)| |contre-enquêtes |contrenquête |

| | | (des), P. | |

|contre-épreuve (une)| |contre-épreuves |contrépreuve |

| | | (des), P. | |

|contre-espalier (un)| |contre-espaliers |contrespalier, |

| | | (des) | comme |

| | | | contrescarpe. |

|contrefaçon (la) |contrefaçons (des)| | |

|contrefacteur (un) |contrefacteurs | | |

| | (des) | | |

|contrefaiseur (un) |contrefaiseurs | | |

| | (des) | | |

|*contrefenêtre | |contrefenêtres |contrefenêtre. |

| (une) | | (des), P. | Contrefenestre, |

| | | | 1659. |

|*contrefente(une) | |contrefentes |contrefente |

| | | (des), P. | |

|contrefiche (une) |contrefiches | |contrefiche |

| | (des) | | |

|contrefinesse (une)| |contrefinesses |contrefinesse, |

| | | (des), P. | 1659. |

|contrefort (un) |contreforts (des)| |contrefort, 1659. |

|contrefugue (une) | |contrefugues |contrefugue |

| | | (des), P. | |

|contregarde (une) | |contregardes |contregarde, 1659 |

| | | (des), L. | |

|contrehachure (une)| |contrehachures |contrehachure |

| | | (des), L. | |

|contrehâtier (un) | |contrehâtiers |contrehâtier |

| | | (des), L. | |

|contre-indication | |contre-indications|contrindication |

| (une) | | (des), L. | |

|contrejour (un) | |contrejour (des),|contrejour |

| | | P. | |

|contrelatte (une) | |contrelattes |contrelatte |

| | | (des), L. | |

|contrelettre (une) | |contrelettres |contrelettre, |

| | | (des), P. | 1659. |

|contremaître (un) | |contremaîtres |contremaître, pour|

| | | (des), P | éviter le pluriel|

| | | | illogique: |

| | | | contremaîtres |

|contremander | | | |

|contremarche (une) | |contremarches |contremarche, |

| | | (des), P. | 1659. |

|contremarée (une) | |contremarées |contremarée |

| | | (des), P. | |

|contremarque (une) | |contremarques |contremarque |

| | | (des), P. | |

|contremine (une) | |contremines |contremine, 1659. |

| | | (des), P. | |

|contremont, loc. | | |contremont, 1659. |

| adv. | | | |

|contremur (un) | |contremurs (des),|contremur |

| | | P. | |

|contre-opposition | |contre-oppositions|contropposition |

| (une) | | (des), L. | |

|contre-ordre (un) | |contre-ordres |contrordre |

| | | (des), P. | |

|*contre-ouverture | |contre-ouvertures |controuverture |

| (une) | | (des), H. | |

|*contrepal (un) | |contrepals (des),|contrepal |

| | | P. | |

|contrepartie (une) | |contreparties |contrepartie |

| | | (des), P. | |

|contrepeser | | |contrepeser |

|contrepied (le) | | |contrepied[*] |

| |

| [*] contrepied, 1659. L’idée de pied a disparu; pas de pl. |

| |

|contreplatine (une)| |contreplatines |contreplatine |

| | | (des) | |

|contrepoids (un) | |contrepoids (des)|[*] |

| |

| [*] On écrit généralement contrepoids.—Contrepois, 1659. |

| |

|contrepoil (à) | | |contrepoil (à), |

| | | | 1659. |

|*contrepoinçon (un)| |contrepoinçons |contrepoinçon |

| | | (les) | |

|contrepoint (le) | |contrepoints |contrepoint, 1659.|

| | | (les), P. | |

|*contrepointe (la) | | |contrepointe |

|contrepointer | | |contrepointer, |

| | | | 1659. |

|contrepoison (un) | |contrepoisons |contrepoison, |

| | | (des), P. | 1659. |

|contreporte (une) | |contreportes |contreporte, 1659.|

| | | (des), P. | |

|contrerévolution | |contrerévolutions|contrerévolution |

| (une) | | (des), P. | |

|*contreronde (une) | |contrerondes |contreronde, 1659.|

| | | (des), P. | |

|contreruse (une) | |contreruses |contreruse, 1659. |

| | | (des), P. | |

|*contresaison (une)| |contresaisons |contresaison |

| | | (des) | |

|contresanglon (un) | |contresanglons |contresanglon |

| | | (des), L. | |

|contrescarpe (une) |contrescarpes | | |

| | (des) | | |

|contrescel (un) | |contrescels |contrescel[*] |

| | | (des), P. | |

| |

| [*] contrescel, pour qu’on ne soit pas tenté par analogie avec ce qui |

| précède de former le pluriel *contre-sceaux*.—Contrescel, 1659. |

| |

|contreseing (un) | |contreseings |contreseing, 1659.|

| | | (des), L. | |

|contresens (un) |contresens (des) | |contresens |

|contresigner | | |contresigner |

|*contretaille (une) | |contretailles | |

| | | (des) | |

|contretemps (un) |contretemps (des)| |contretemps, 1659.|

|contreterrasse | |contreterrasses |contreterrasse |

| (une) | | (des), L. | |

|contretirer | | |contretirer, 1659.|

|contrevallation |contrevallations | | |

| (une) | (des) | | |

|contrevenir | | | |

|contrevent (un) |contrevents (des) | | |

|contrevérité (une) |contrevérités | |contrevérité |

| | (des) | | |

|copartageant (un) |copartageants | | |

| | (des) | | |

|copropriétaire (un) |copropriétaires | |[*] |

| | (des) | | |

| |

| [*] C’est à tort que M. Poitevin met ici le trait d’union. |

| |

|coq-à-l’âne (un) |coq-à-l’âne (des) | |cocalâne |

|coq en pâte (un) |coqs en pâte (des)| | |

|cordon bleu (un) |cordons bleus |cordons-bleus |[*] |

| | (des) | (des), P. | |

| |

| [*] C’est à tort que M. Poitevin introduit le trait d’union. |

| |

|cordon bleu (un), |cordons bleus | |cordonbleu |

| cuisin. | (des) | | |

|coreligionnaire (un)|coreligionnaires | | |

| | (des) | | |

|corps de garde (un) |corps de garde | | |

| | (des) | | |

|corps de logis (un) |corps de logis | | |

| | (des) | | |

|corps franc (un) |corps francs (des)| | |

|corps-saint (un) |corps-saints (des)| |corps saint, sans |

| | | | trait d’union: le|

| | | | sens est direct. |

|couci-couci | | |couci couci, comme|

| | | | flic flac. |

|cou-de-pied (un) | |cou-de-pied (des),|coudepied, à cause|

| | | P., cous-de-pied| du pluriel |

| | | (des), L. et H. | litigieux. |

|coup d’œil (un) |coups d’œil (des) | | |

|coupe-cul (un) | |coupe-cul (des), |coupecu, comme |

| | | P. | tapecu. |

|coupegorge (un) | |coupegorge (des),|coupegorge |

| | | P. | |

|coupejarret (un) |coupejarrets | |coupejarret[*] |

| | (des) | | |

| |

| [*] M. Poitevin écrit: un coupejarrets. Coupe jarret, 1659. |

| |

*coupepâte (un)		coupepâte (des),	coupepâte
		P.	
coupetête (un)		coupetête (des),	coupetête
		P., H.	
court-bouillon (un)		courts-bouillons	court bouillon,
		(des), P., L.	1659
courte-botte (un)?		courtes-bottes	
		(des), P.	
courte paille (la)		courtes-pailles	Pas de trait
		(des), P.	d’union, pas de
			pluriel
courtepointe (une)		courtes-pointes	courtepointe, en
		(des), P.	latin: _culcitra
			puncta_.
courtier marron (un)	courtiers marrons		
	(des)		
court-jointé, ée	court-jointés, ées		
court vêtu, ue, adj.	court vêtus, ues		
couvrechef (un)		couvrechef (des),	couvrechef.
		P.	

|couvrefeu (le) | |couvrefeu (des), |couvrefeu. |

| | | P. | |

|couvrepied (un) | |couvrepieds |[*] |

| | | (des), P. | |

| |

| [*] M. Poitevin écrit avec raison: un couvrepieds; mais couvrepied d’un |

| seul mot est plus simple. |

| |

|crête-de-coq (la), | |crêtes-de-coq | |

| plante | | (des), L. | |

|crèvecœur (un) | |crèvecœur (des), |un crèvecœur, des |

|cric crac | | P. | crèvecœurs[*]. |

| |

| [*] MM. P. et L. mettent ici un trait d’union: je le crois inutile. |

| |

|crincrin (un) |crincrins (des) | | |

|croc-en-jambe (un) | |crocs-en-jambes |[*] |

| | | (des), P. | |

| | | crocs-en-jambe | |

| | | (des), L. | |

| |

| [*] Pluriel litigieux. M. Poitevin a tort d’écrire au singulier: |

| croc-en-jambes, puisque le croc n’opère que sur une seule jambe, et |

| personne ne consentira à prononcer avec lui: des *crozenjambes*. Ce |

| mot serait mieux écrit crocanjambe. |

| |

|croix-pile (à) | | |croix ou pile (à) |

|croquemort (un) | |croquemorts |croquemort[*] |

| | | (des), L. | |

|croquenote (un) | |croquenotes (des)|croquenote[**] |

| | | (des), P. | |

| |

| [*] croquemort: le pluriel est embarrassant, et il y a évidemment |

| métaphore. |

| [**] croquenote: M. Poitevin écrit au singulier croquenotes. |

| |

|cul-blanc (un), | |culs-blancs (des),|cublanc |

| oiseau | | L. | |

|cul de bassefosse |culs de | |basse fosse |

| (un) | bassefosse (des)| | |

|cul-de-jatte (un) | |culs-de-jatte |[*] |

| | | (des), P. | |

|cul-de-lampe (un) |culs-de-lampe | |[**] |

| | (des) | | |

| |

| [*] cudejatte est plus convenable, et le pluriel cudejattes sans |

| difficulté. Cul de jatte, 1659. |

| [**] On écrirait mieux cudelampe et cudelampes au pluriel: l’idée |

| représentée par le premier mot du composé n’étant pas exacte. |

| |

|cul de plomb (un) |culs de plomb | |cudeplomb |

| | (des) | | |

|cul de poule (un), |culs de poule |culs-de-poule |cudepoule |

| serrur. | (des) | (des), L. | |

cul-de-sac (un)		culs-de-sac (des),	De même pour
		P.	cudesac.
curedent (un)	curedents (des)		curedent, 1659. M.
			Poitevin écrit
			un curedents.
cure-môle (un)		cure-môles (des),	
		L.	
cure-oreille (un)		cure-oreilles	M. Poitevin écrit
		(des), P. L.	un cure-oreilles
custodi-nos (un)?	custodi-nos (des)		_custodi-nos_
damejeanne (une)		dames-jeannes	damejeanne[*]
		(des), O. L. H.	
*danse de Saint-Guy			[**]
[*] damejeanne, pour la simplicité et la logique.
[**] On pourrait peutêtre écrire danse de saint Gui.
de ci, de là,			
au delà, en delà,			On écrit deçà et
par delà			delà

|déjà | | |Contraction de dès|

| | | | jà |

|demi-aune (une), | |demi-aunes (des) | |

| *etc.* | | | |

|demi-bain (un) |demi-bains (des) | | |

|*demifortune (une),| |demifortunes |demifortune |

| carr. | | (des) | |

|demi grand aigle | | | |

| (papier) | | | |

|dent-de-lion (une), | |dents-de-lion |dandelion[*] |

| (plante) | | (des) | |

| |

| [*] dandelion, comme Pissenlit. Voir COMPL. DE L’ACAD. |

| |

|dent-de-loup (une), | |dents-de-loup | |

| | | (des) | |

|derechef | | | |

|dès-là | | |dès là, comme dès |

| | | | lors. |

|dès lors | | | |

|désormais | | |[*] |

|deux-centième (un) | | |[**] |

| |

| [*] Contr. de: dès ore mais (mais, de *magis*). |

| [**] On écrit: les deux centièmes, la deux centième partie. |

| |

|deux-points (un) | |deux-points (les) | |

|dissyllabe |dissyllabes | |disyllabe |

|docteur ès sciences |docteurs ès | | |

| (un) | sciences (des) | | |

|docteur-médecin (un)| |docteurs-médecins | |

| | | (des) | |

|doit et avoir (par) | | |[*] |

| |

| [*] M. Poitevin met ici abusivement des traits d’union. |

| |

| |dommages et | | |

| | intérêts (des) | | |

| |dommages-intérêts | | |

| | (des) | | |

|dorénavant | | |[*] |

| |

| [*] Contraction de de ore en avant. |

| |

|doubleas (le), | | | |

| domino | | | |

|*double-blanc (le), | |doubles-blancs | |

| dom. | | (les) | |

|double croche (une) |doubles croches | | |

| | (des) | | |

|double feuille (une)| | |[*] |

|double-quarte | |double-quartes | |

| (fièvre) | | | |

|douce-amère (la) | |douces-amères |[**] |

| | | (des), L. | |

| |

| [*] M. Poitevin met ici abusivement un trait d’union. |

| [**] Quel sera la pluriel? Douces-amères, sans doute. Puisqu’il s’agit de |

| traduire le latin *dulcamara*, et non *dulcis amara*, que |

| n’écrivons-nous douçamère? |

| |

|duché-pairie (un) | |duchés-pairies | |

| | | (des) | |

|dure-mère (la), | |dures-mères (les) | |

| anat. | | | |

|eau-de-vie (une) | |eaux-de-vie |eau de vie, 1659 |

| | | (des), P. | ou même eaudevie.|

|eauforte (une) |eaux-fortes (des) | |eauforte. Eau |

| | | | forte, 1659. |

|eau mère (une) |eaux mères (des) | | |

| |eaux et forêts | | |

| | (les) | | |

|ecce homo (un) | |ecce homo (des), |_ecce homo_ |

| | | P. | |

|écoute s’il pleut | |écoute-s’il-pleut |[*] |

| (un) | | (des) | |

| |

| [*] M. Poitevin met le trait d’union, contrairement à l’Académie. |

| |

|*électro-aimant (un)| |électro-aimants | |

| | | (des) | |

|*électrochimique, | |électrochimiques |électrochimique |

| adj. | | | |

|électrophore (un) |électrophores | | |

| | (des) | | |

|*électrotypie (l’) | | |Pas de pl. |

|*encaisse (l’) | |encaisses (les) | |

|*en cas (un) | |encas (des), H. |encas |

|en deçà, en delà, | | | |

| en dedans, | | | |

| en dehors, | | | |

| en dessus, | | | |

| en dessous | | | |

|*entête (un) | |entêtes (des) | |

|entr’accorder (s’) | | |entracorder (s’) |

|entr’accuser (s’) | | |entraccuser (s’) |

|entr’acte (un) |entr’actes (des) | |entracte[*] |

| |

| [*] entracte: M. Poitevin écrit un entr’actes. |

| |

|entr’admirer (s’) | | |entradmirer (s’) |

|entr’aider (s’) | | |entraider (s’) |

|entr’aimer (s’) | | |entraimer (s’) |

|entr’appeler (s’) | | |entrappeler (s’) |

|entr’avertir (s’) | | |entravertir (s’) |

|entre autres | | | |

|entrebâiller | | |entrebâiller[*] |

| |

| [*] Entrebâiller. Entrebasiller, 1659. |

| |

|entrebaiser (s’) | | |entrebaiser (s’), |

| | | | 1659. |

|entrechat (un) |entrechats (des) | | |

|entrechoquer (s’) | | |entrechoquer (s’) |

| | | | Entrechocquer, |

| | | | 1659. |

|entrecolonne (un) |entrecolonnes | |entrecolonne[*] |

| | (des) | | |

|entrecôte (un) | |entrecôtes (des),|entrecôte[**] |

| | | L. | |

| |

| [*] entrecolonne (une). M. Poitevin écrit un entrecolonnes. |

| [**] entrecôte, fém. M. Poitevin écrit une entrecôtes. |

| |

|entrecouper | | | |

|entrecroiser (s’) | | |entrecroiser (s’),|

| | | | 1659. |

|entredéchirer (s’) | | |entredéchirer (s’)|

|entredétruire (s’) | | |entredétruire (s’)|

|entredeux (un) | |entredeux (des), |entredeux[*] |

| | | L. | |

| |

| [*] entredeux, 1659. L’Académie écrit aussi: entredeux, dans l’acception|

| d’entre les deux. |

| |

|entredévorer (s’) | | |entredévorer (s’) |

|entredonner (s’) | | |entredonner (s’), |

| | | | 1659. |

|entre eux | | | |

| |entrefaites (les) | | |

|*entrefilets (un) | |entrefilets |entrefilet |

| | | (des), H. | |

|entrefrapper | | |entrefrapper |

|entregent (un) | | | |

|entr’égorger (s’) | | |entrégorger (s’) |

|entrelacer | | | |

| |entrelacs (des) | | |

|entrelarder | | | |

|entreligne (un) |entrelignes (des)| |entreligne. M. P. |

| | | | écrit un |

| | | | entrelignes. |

|entreluire | | |entreluire, 1659. |

|entremanger (s’) | | |entremanger (s’), |

| | | | 1659. |

|entremêler | | | |

|entremets (un) |entremets (des) | | |

|entremise (une) |entremises (des) | | |

|entrenœud (un) |entrenœuds (les) | |entrenœud |

|entrenuire (s’) | | |entrenuire (s’) |

|entrepas (un)? |entrepas (des) | | |

|entrepercer (s’) | | |entrepercer (s’) |

|entrepont (un) |entreponts (les) | |entrepont |

|entreposer | | | |

|entrepousser (s’) | | |entrepousser (s’),|

| | | | 1659. |

|entreprendre (et | | | |

| ses dérivés) | | | |

|entrequereller (s’)| | |entrequereller |

| | | | (s’) |

|entrerépondre (s’) | | |entrerépondre (s’)|

|entresecourir (s’) | | |entresecourir (s’)|

|entresol (un) | |entresol[*] |entresol[**] |

| |

| [*] entresol (des), P., entresols (des), L. |

| [**] entresol. On l’écrit ainsi partout, sans qu’on hésite sur la |

| prononciation. |

| |

|entresuivre (s’) | | |entresuivre (s’) |

|entretaille (une) |entretailles (des)| | |

|entretailler (s’) | | |entretailler[*] |

|entretaillure (une) |entretaillures | | |

| | (des) | | |

|entretemps (un) |entretemps (des) | |entretemps[**] |

| |

| [*] entretailler (s’), 1659, à cause de entretaille. |

| [**] entretemps, comme contretemps, 1659 |

| |

|entretenir et ses | | | |

| dérivés | | | |

|entretoile (une) |entretoiles (des) | | |

|entretoise (une) |entretoises (des) | | |

|entre-vifs | | |entre vifs |

| (donation) | | | |

|*entrevoie (une) | |entrevoies (des), | |

| | | H. | |

|entrevoir et ses | | | |

| dérivés | | | |

|entr’ouïr | | |entrouïr |

|entr’ouverture (une)|entr’ouvertures | |entrouverture |

| | (des) | | |

|entr’ouvrir | | |entrouvrir, en |

| | | | 1659. |

|épine-vinette (une) | |épines-vinettes |épine vinette. |

| | | (des), P. | Espine vinette, |

| | | | 1659. |

|e-si-mi? | | | |

|ès arts, ès | | | |

| sciences, *etc.* | | | |

|esprit de bois (l’) |esprits de bois | | |

| | (des) | | |

|esprit-de-vin (l’) |esprits-de-vin | |esprit de vin |

| | (des) | | |

|esprit de vitriol |esprits de vitriol| | |

| | (des) | | |

|esprit fort (un) |esprits forts | | |

| | (des) | | |

|essuie-main (un) | |essuie-mains[*] |[**] |

| |

| [*] essuie-mains (des), P.H., ou essuie-main ou mains, L. |

| [**] essuie-mains, au singulier, selon M. P. Ne pourrait-on pas écrire |

| essuimain et appuimain?—Essuy-main, 1659. |

| |

|état-major (un) | |états-majors |état major |

| | | (des), P. | |

|état civil (un) |états civils (des)| | |

| |états généraux | | |

| | (les) | | |

| |États-Unis (les) | | |

|excommunication |excommunications | |[*] |

| (une) | (des) | | |

|ex-député (un) |ex-députés (des) | | |

| |

| [*] Les composés avec *ex*, comme ceux avec *co, extra, intra*, etc., se |

| réunissent: excroissance, exhausser, exposé, extension; il n’y a pas |

| lieu de faire exception pour ex-député, *etc.* |

| |

|expert juré (un) |experts jurés | | |

| | (des) | | |

|_ex professo_ | | | |

|extrajudiciaire, |extrajudiciaires, | | |

| *etc.* | *etc.* | | |

|extrême-onction (l’)| | |[*] |

| |

| [*] extrême onction, car le sens n’est pas détourné de l’acception |

| première. |

| |

|ex-voto (un) |ex-voto (des) | |_ex voto_ (un) |

|*fac-simile* (un) | |fac-simile (des), |facsimilé, le mot |

| | | L. | étant devenu |

| | | | français. |

|faimvalle (la)? | | |faimvalle |

|faire part (lettre | | | |

| de) | | | |

|*faits-divers (un) | |faits divers (des)| |

|faubourg (un) |faubourgs (des) | |[*] |

| |

| [*] Primitivement fors bourg, puis forbourg, puis faux bourg. |

| |

|faufiler (se) | | | |

|fausse clef (une) |fausses clefs | |fausse clé |

| | (des) | | |

|faux bond (faire) | | | |

|faux-bourdon (en) | | |faux bourdon |

|faux-fuyant (un) | |faux-fuyants |faufuyant |

| | | (des), P. L. | |

|faux-marcher (le) | | |faux marcher |

|faux-monnayeur (un) |faux-monnayeurs | |faux monnayeur |

| | (des) | | |

|faux-saunier (un) | |faux-sauniers |faux saunier |

| | | (des) | |

|faux semblant (un) |faux semblants | | |

| | (des) | | |

|faux titre (un) |faux titres (des) | | |

|*feld-maréchal (un) |feld-maréchaux | | |

| | (des) | | |

|feldspath (le) |feldspaths (les) | | |

|ferblanc (du) | |fers-blancs (des) |ferblanc, à cause |

| | | | de ferblantier. |

|ferblantier (un) |ferblantiers (des)| | |

|fessecahier (un) | |fessecahier |fessecahier.— |

| | | (des), P. L., ou | Fesse-cayer, |

| | | fessecahiers, L.| 1659. |

|fessemathieu (un) |fesse-mathieux |fessemathieu |[*] |

| | (des) | (des), P. | |

| |

| [*] En écrivant fessemathieu, on éviterait ce pluriel et l’embarras |

| qui naît de la suppression de la majuscule.—Fesse-matthieu, 1659. |

| |

|fête-Dieu (la) | |fêtes-Dieu (les), |Voy. Hôtel-Dieu. |

| | | P. | |

|feuille-morte | | |[I] |

| (couleur) | | | |

|fier-à-bras (un) | |[J] |[K] |

| |

| [I] couleur de feuille morte sans trait d’union. |

| [J] fiers-à-bras (des), P., fier-à-bras (des), L.H. |

| [K] fierabras, d’après un héros de roman nommé Ferabras ou Fierabras. Le |

| pluriel de fier est inadmissible. |

| |

|fil à plomb (un) |fils à plomb (des)| | |

|fleurdelisé, ée |fleurdelisés, ées | | |

|flic flac (faire) | | | |

|flicflac (un) |flicflacs (des) | | |

|flint-glass (du) | | |flintglace, comme |

| | | | biftec. |

|flonflon (un) |flonflons (des) | | |

|folle enchère (une) |folles enchères | |M. Poitevin ajoute|

| | (des) | | un trait d’union|

| | | | inutile. |

|fortepiano (un) | |fortepiano (des) |fortepiano |

|fort-vêtu (un) | | |[*] |

| |

| [*] M. L. écrit forvêtu, de fors vêtu, un homme vêtu hors de sa |

| condition. |

| |

|fouille-au-pot (un) | |fouille-au-pot | |

| | | (des), P. | |

|fourmilion (un) | |fourmis-lions |fourmilion (le), |

| | | (des), P. | comme écrivent |

| | | | les naturalistes.|

|franc-alleu (un) |francs-alleux |francs-alleus |franc alleu.— |

| | (des) | (des), L. | Franc alleu, |

| | | | 1659. |

|franc archer (un) |francs archers | | |

| | (des) | | |

|franc-bord (un) | |francs-bords |franc bord |

| | | (des), L. | |

|Franc-Comtois (un) |Francs-Comtois | | |

| | (des) | | |

|Franc-Comtoise (une)|Franc-Comtoises | | |

| | (des) | | |

|franc-fief (un) |francs-fiefs (des)| |franc fief |

|franc-maçon (un) |francs-maçons | |Pl. franc-maçons, |

| | (des) | | à cause de |

| | | | franc-maçonnerie.|

|franc-maçonnerie | |franc-maçonnerie |Ce pluriel est |

| (une) | | (des), P. | inadmissible. |

|franc parler (le) | | | |

|franc-quartier (un),| |francs-quartiers |franc quartier |

| blason | | (des) | |

|franc-réal (un) | |francs-réals | |

| | | (des), P. L. | |

|franc-salé (un) | |francs-salés | |

| | | (des), L. | |

|fripesauce (un) | |fripesauce (des),|fripesauce |

| | | (des), P. | |

|*fulmicoton (le) | |fulmicotons (les),| |

| | | H. | |

|gagnedenier (un) |gagnedeniers |gagnedenier |gagnedenier |

| | (des) | (des), P., | |

| | | gagnedeniers | |

| | | (des), L. H. | |

|gagnepain (un) | |gagnepain (des), |gagnepain |

| | | P. L. | |

|gagnepetit (un) | |gagnepetit (des),|gagnepetit |

| | | L. | |

|garçon-major (un) | |garçons-majors | |

| | | (des), L. | |

|gardebois (un) |gardes-bois (des) |gardebois (des), |gardebois |

| | | L. | |

|garde-bourgeoise | |gardes-bourgeoises|garde bourgeoise. |

| (la) | | (des), L. | Écrit ainsi au |

| | | | mot BOURGEOIS |

| | | | du Dict. |

|gardeboutique (un) |gardeboutique |gardeboutiques |gardeboutique, |

| | (des) | (des), L. | 1659. |

|garde champêtre (un)|gardes champêtres | |M. P. introduit |

| | (des) | | ici à tort le |

| | | | trait d’union. |

| | |gardes-chasse |gardechasse, à |

|gardechasse (un) | | (des), P. H. | cause du |

| | | gardechasse ou | pluriel. |

| | | chasses (des), L.| |

|*gardechiourme (un)| |gardechiourme |gardechiourme |

| | | (des), L. | |

|gardecorps (un) | |gardecorps (des),|gardecorps |

| | | L. | |

|gardecôte, adj. |gardes-côtes |gardecôtes (des),|gardecôte |

| | | L. H. | |

|garde du corps (un) |gardes du corps | | |

| | (des) | | |

|garde-étalon (un) |gardes-étalon |garde-étalon ou | |

| | (des) | étalons (des), | |

| | | L. | |

|gardefeu (un) | |gardefeu (des), |gardefeu |

| | | L. | |

|garde forestier (un)|gardes forestiers | |M. P. place ici à |

| | (des) | | tort le trait |

| | | | d’union. |

|gardefou (un) |gardefous (des) | |gardefou, 1659. |

|garde-française (un)|gardes françaises | |M. L. écrit un |

| | (les) | | garde française |

| | | | sans tiret. |

|gardemagasin (un) | |[L] |[M] |

|gardemalade (une) | |gardemalade ou |[N] |

| | | malades (des), L.| |

| |

| [L] gardes-magasin (des), P.—gardemagasin ou magasins (des), L., ou |

| gardes-magasins (des), (gardiens), H. |

| [M] gardemagasin, à cause de ce pluriel équivoque des mots composés avec |

| *garde* substantif et *garde* verbe. |

| [N] gardemalade. M. P. écrit abusivement des gardes-malades.—Garde de |

| malades, 1659. |

| |

|gardemanche (un) | |gardemanches |gardemanche |

| | | (des) | |

|gardemanger (un) |gardemanger (des)| |gardemanger |

|gardemarine (un) |gardes-marine |gardes-marine |gardemarine |

| | (des) | (des), L. H. | |

|gardemarteau (un) |gardes-marteau |gardemarteau, | |

| | (des) | ou marteaux |gardemarteau |

| | | (des), L. | |

|gardemeuble (un) |gardemeubles |gardemeuble ou |gardemeuble |

| | (des) | meubles (des), | |

| | | L. | |

|garde national (un) |gardes nationaux | |Le trait d’union, |

| | (des) | | placé ici par |

| | | | M. Poitevin, |

| | | | est inutile. |

|garde nationale (la)| | |Idem. |

|gardenoble (la) | |gardes-nobles |garde noble |

| | | (des), L. | |

|gardenote (un) |gardes-notes (des)|gardenote ou | |

| | | notes (des), L. |gardenote |

|gardepêche (un) |gardes-pêche (des)|gardepêche ou | |

| | | pêches (des), L.|gardepêche |

|garderobe (une) |garderobes (des) | |garderobe. |

| | | | Garderobbe, 1659.|

|garderôle (un) |gardes-rôle (des) |garderôle ou |garderôle. |

| | | rôles (des), L. | |

|garde royal (un) |gardes royaux | | |

| | (les) | | |

|gardesacs (un) |gardes-sacs (des) |gardesacs (des), |gardesac |

| | | L. | |

|gardescel (un) |gardes-scel (des) |gardescel (des), |gardescel, à cause|

| | | L. | du pluriel, qui |

| | | | sans cela serait|

| | | | garde-sceaux. |

|gardevaisselle (un)|gardes-vaisselle |gardevaisselle |gardevaisselle |

| | (des) | (des), L. | |

|gardevente (un) |gardes-vente (des)|gardevente ou | |

| | | ventes (des), L.|gardevente |

|gardevue (un) | |gardevue (des), |gardevue |

| | | L. | |

|gâte-enfant (un) | |gâte-enfant ou |gâtenfant |

| | | enfants (des), | |

| | | L. | |

|gâtemétier (un) | |gâtemétier, H. ou|gâtemétier |

| | | métiers (des), | |

| | | P. | |

|gâtepâte (un) | |gâtepâte (des), |gâtepâte |

| | | L. H. | |

|*gâtesauce(un) | |gâtesauce (des), |gâtesauce |

| | | P. L. H., ou | |

| | | gâtesauces, L. | |

|gendarme (un) |gendarmes (des) | |Au XVe s. gens |

| | | | d’armes. |

gentilhomme (un)	gentilshommes		Comp. anormale
	(des)		rem. à 1659.
gobemouches (un)	gobemouches (des)		gobemouche
gomme copal (la)		gommes copal (les)	
gomme-gutte (la)		gommes-guttes	gomme gutte, sans
		(les)	trait d’union.
gomme laque (la)	gommes laques		
	(les)		
gomme-résine (la)	gommes-résines		gomme résine.
	(les)		
gorge-de-pigeon		gorge-de-pigeon	gorge de pigeon,
(couleur)			sans trait
			d’union.
goutte-crampe (la)		gouttes-crampes	goutte crampe.
		(les), L.	
grand aigle (papier)		grand aigle	voir le plur. de
		(papiers)	grand raisin.
grand aumônier,	grands aumôniers		
grand maréchal,	(des), *etc.*		
grand officier,			

| grand veneur, etc.| | | |

|grand’chambre, |grand’chambres, | |[*] |

| grand’chère, | grand’tantes, | | |

| grand’chose, | *etc.* | | |

| grand’fête, | | | |

| grand’garde, | | | |

| grand’messe | | | |

| grand’pitié, | | | |

| grand’tante. | | | |

| |

| [*] L’apostrophe, dans ces mots, constitue une orthographe vicieuse. Dans|

| l’ancien langage, d’où nous viennent ces locutions, *grand* |

| représentait les deux genres; on disait *Rome la grant*, grand faim, |

| grand honte, grand ville, *etc.* Il en était de même de tous les |

| adjectifs formés sur la troisième déclinaison latine. Il n’y avait |

| donc pas élision de l’*e* muet. On dit aujourd’hui grande chère, |

| grande-tante; grand’mère devrait seul s’écrire grandmère. |

| |

|grand cordon (le) |grands cordons | | |

| | (les) | | |

|grand-cordon (un) | |grands-cordons |La personne |

| | | (les) | décorée du |

| grand’tante. | | | grand cordon. |

|grandcroix (un) |grands-croix (les)| |grandcroix, pour |

| | | | éviter ce pluriel|

| | | | illogique. |

|grand-duc (le), etc.| |grands-ducs (les) | |

|*grand-duc (le), | |grands-ducs (les) | |

| oiseau | | | |

|grand’faim (avoir) | | |une grande faim |

|grand-livre (le) | | |Grand Livre |

|grand merci (un) | |grands mercis | |

| | | (des) | |

|grand raisin (du), |grands raisins | |grand raisin |

| papier | (des) | | (papiers) |

|grand vizir (le) |grands vizirs | | |

| | (les) | | |

|gras-cuit (pain) | |gras-cuits (pains)| |

|gras-double (du) | |gras-double (des),|gradouble |

| | | H., gras-doubles| |

| | | (des), P. L. | |

|gras-fondu (le), | |grafondu, | |

| vétér. | | grafondure | |

|gratte-cul (un) |gratte-culs (des) |gratte-cul (des), |grattecu, comme |

| | | P. L. | tapecu. |

|grattepapier (un) | |grattepapier ou |grattepapier |

| | | papiers, L. | |

|grippesou (un) | |grippesou (des), | |

| | | P., grippesous |grippesou |

| | | (des), H. | |

|gros-bec (un) | |gros-becs (les), | |

| | | H. | |

|guet-apens (un) | |guets-apens (des),|guétapens[*] |

| | | P. L. H. | |

| |

| [*] guétapens. Étymologie: de guet apensé.—De guet à pens, 1659. |

| |

|guide-âne (un) | |guide-âne ou ânes |guidâne |

| | | (des), L. | |

|hachepaille | |hachepaille |hachepaille |

| | | (des), L. | |

|haussecol (un) |haussecols (des) |haussecol (des), |haussecol[*] |

| | | P. | |

| |

| [*] haussecol. M. L. écrit des haussecol ou cols. |

| |

|haut-à-bas (un) | |haut-à-bas (des), | |

| | | L. | |

| | |haut-à-bras (des),| |

| | | P. | |

|haut-à-haut (un)? | | | |

|haut bord (vaisseau | |hauts-bords (des),| |

| de) | | P. | |

|haut-de-chausse (un)|hauts-de-chausse | |haudechausse[*] |

| | ou | | |

| | hauts-de-chausses| | |

| |

| [*] haudechausse, comme justaucorps. M. P. écrit un haut-de-chausses. |

| Avec cette orthographe, les vers de Molière: |

| ..... *Que sa vertu se hausse* |

| *A connaître un pourpoint* |

| *d'avec un haut-de-chausse*, |

| ne seraient plus exacts.—Haut de chausse, 1659. |

| |

|hautecontre (une) |hautes-contre | |hautecontre |

| | (des) | | |

|haute cour (la) |hautes cours (les)|hautes-cours |[*] |

| | | (les), P. | |

| |

| [*] Ce trait d'union ajouté par M. P. est tout à fait inutile. |

| |

|haute futaie (une) |hautes futaies | | |

| | (des) | | |

|haute justice |hautes justices |hautes-justices |Idem. |

| | (les) | (les), P. | |

|haute lisse (de) | |hautes-lices |[*] |

| | | (des), P. | |

| |

| [*] Cette orthographe de M. P. est archaïque.—De haute lice, 1659 |

| |

|*hautelissier (un) | |haute-liciers |hautelissier |

| | | (des), P. | |

|haut-fond (un) |hauts-fonds (des) | |haufond, comme |

| | | | plafond, bâbord.|

|haut-le-corps (un) |haut-le-corps | |[*] |

| | (des) | | |

| |

| [*] Beaucoup de gens disent haut-de-cœur pour haut-le-cœur. |

| |

|haut-le-pied (un)? | |haut-le-pied (des)| |

|haut mal (le) | |haut-mal (des), P.|Pas de pluriel. |

|haute paye (une) |hautes payes (des)|hautes-payes |hautepaye |

| | | (des), P. | |

|hautetaille (une) | |hautes-tailles |hautetaille |

| | | (des), L. | |

| |hautes œuvres | | |

| | (les) | | |

|havresac (un) |havresacs (des) | |havresac, comme |

| | | | bissac |

|hémicycle (un), etc.|hémicycles (des), | | |

| | *etc.* | | |

|héraut d’armes (un) |hérauts d’armes | | |

| | (des) | | |

|héroï-comique, adj. |héroï-comiques | | |

|hochepied (un) |hochepieds (des) | | |

|hochepot (un) |hochepots (des) | | |

|hochequeue (un) |hochequeues (des) | | |

|hormis | | |Contr. de |

| | | | hors mis. |

|hors-d’œuvre (un), |hors-d’œuvre (des)| |hordeuvre. Hors |

| cuisine | | | d’œuvre, terme |

| | | | d’architecture. |

|hôtel de ville (un) |hôtels de ville | |Mais écrivez |

| | (des) | | l’Hôtel de ville|

| | | | à Paris |

|hôtel-Dieu (un) |hôtels-Dieu (des) | |Idem[*] |

| |

| [*] Au XIIIe s. *li ostel Dieu; ostel*, cas suj.; *Dieu*, cas rég. |

| |

|huis clos (le) | | | |

|huissier-priseur | |huissiers-priseurs|huissier priseur |

| (un) | | (des), L. | |

|ici-bas | | |icibas |

|indouze (un) |indouze (des) | |indouze |

|infolio (un) |infolio (des) | |infolio[*] |

| |

| [*] infolio, pour éviter ce pluriel équivoque et contradictoire avec |

| les autres composés de *in*. |

| |

|interrègne (un), |interrègnes (des),| | |

| *etc.* | *etc.* | | |

|*intra-utérin, ine, | |intra-utérins, | |

| adj. | | ines | |

|intrente-deux (un) |intrente-deux | |intrentedeux |

| | (des) | | |

|ivre mort, e, adj. |ivres morts, tes | | |

|jardinier-fleuriste | |jardiniers- |jardinier |

| (un) | | fleuristes (des)| fleuriste |

|jet d’eau (un) |jets d’eau (des) | |M. P. met à tort |

| | | | le trait d’union.|

|joli cœur (faire le)| | | |

|juge-commissaire | |juges-commissaires|juge commissaire |

| (un) | | (des) | |

|jusqu’alors | | |jusque alors |

|jusqu’à présent | | | |

|jusqu’aujourd’hui | | |jusqu’à |

| | | | aujourd’hui |

| | | | ou jusques |

| | | | aujourd’hui. |

|jusque-là | | |jusque là |

|jusques à quand | | | |

|jusqu’ici, jusqu’où | | | |

|justaucorps (un) |justaucorps (des) | |En 1659, |

| | | | justecorps. |

|juxtaposition (la), |juxtapositions | | |

| *etc.* | (les), *etc.* | | |

|kirsch-wasser (le) | | |kirschvasser, des |

| | | | kirschvassers, |

| | | | ou mieux des |

| | | | kirsch. |

|là-bas, là-dessus, | | |Supprimer le trait|

| là-haut, là dedans,| | | aux trois |

| là dehors, là | | | premiers, comme |

| auprès, là contre, | | | aux suivants. |

| *etc.* | | | |

|laisser-aller (du) | | | |

|laisser-courre (le) | |laisser-courre | |

| | | (des) | |

|laisser-passer (un) | |laisser-passer | |

| | | (des) | |

|lait de poule (un) |laits de poule | |lait-de-poule |

| | (des) | | |

|langue mère (une) |langues mères | | |

| | (des) | | |

|lapis-lazuli (du) | |lapis-lazuli |lapis lazuli |

| | | (des), L. | |

|laurier-cerise (le) | |lauriers-cerises | |

| | | (les) | |

|laurier-rose (un) | |lauriers-roses | |

| | | (des), P. | |

|laurier-tin (un) | |lauriers-tins | |

| | | (des) | |

|lèchedoigt (à) | | |lèchedoigt, comme |

| | | | lèchefrite. |

|lèchefrite (une) |lèchefrites (des) | | |

|légat-né (un) | |légats-nés (des) | |

|lèsemajesté (de) | | |lèsemajesté. Lèse |

| | | majesté, 1659 |

|lèsenation (de) | | |lèsenation |

|lettre de change |lettres de change | | |

| (une) | (des) | | |

| |lettres patentes | | |

| | (des) | | |

|lever Dieu (le) | | | |

|lez Paris | | |[*] |

| |

| [*] Cette vieille préposition (du lat. *latus*) pourrait s’écrire auj. |

| *les*. |

| |

|lieutenant-colonel |lieutenants- | |lieutenant colonel|

| (un) | colonels (des) | | |

|lieutenant général |lieutenants | | |

| (un) | généraux (des) | | |

| |lieux d’aisances | | |

| | (les) | | |

|long-jointé, adj. |long-jointés, ées | |lonjointé |

|longue main (de) | | |longuemain[*] |

| |

| [*] longuemain. On disait autrefois: de longuement. |

| |

|longuevue (une) | |longues-vues (des)|longuevue |

|loup-cervier(un) | |loups-cerviers |loup cervier |

| | | (des), P. | |

|loup-garou (un) | |loups-garous | |

| | | (des), P. | |

|loup marin (un) | |loups-marins |M. P. place ici un|

| | | (des), P. | tiret inutile. |

|lunisolaire, adj. | |lunisolaires |lunisolaire |

|mâchefer (du) |mâchefers (des) | | |

|main basse (faire) | | |mainbasse |

|main chaude (jouer | | | |

| à la) | | | |

|main courante (une) |mains courantes | |maincourante |

| | (des) | | |

|main-d’œuvre (la) | |mains-d’œuvre |maindeuvre[O] |

| | | (les) | |

|mainforte | | |mainforte[P] |

|mainlevée (une) |mainlevées (des) | |[Q] |

| |

| [O] maindeuvre, pour résoudre le pluriel. Les différentes mains-d’œuvre,|

| cela me paraît choquant. |

| [P] mainforte, pas de pluriel.—Main forte, 1659. |

| [Q] M. P. rétablit à tort le trait d’union. |

| |

|mainmise (une) |mainmises (des) | | |

|mainmorte (la) |mainmortes (les) | | |

|main morte (aller | | | |

| de) | | | |

|mainte fois |maintes fois | |maintefois[*] |

| |

| [*] maintefois, comme quelquefois, toutefois, parfois. |

| |

|maintenue (la) |maintenues (les) | | |

|maire adjoint (un) |maires adjoints | | |

| | (des) | | |

maître-autel (le)		maîtres-autels	maître autel
		(des)	ou maîtrautel
maître ès arts (un)	maîtres ès arts		
	(des)		
maître d’hôtel (un)	maîtres d’hôtel		
	(des)		
maîtresse femme	maîtresses femmes		
(une)	(des)		
malaise (un)	malaises (des)		
malappris (un)		malappris (des)	malappris.
malavisé (un)	malavisés (des)		
malbâti, tie, adj.	malbâtis, ties		
malcontent, ente	malcontents, entes		
maldisant, ante	maldisants, antes		
malebête (une)	malebêtes (des)		
malefaim (une)	malefaims (des)		
malemort (une)	malemorts (des)		
malencontre (une)	malencontres (des)		
mal-en-point, adv.			malenpoint, comme
			embonpoint.

|malentendu (un) |malentendus (des) | | |

|malepeste, interj. | | | |

|malêtre (un) | |malêtre (des), P.|malêtre ainsi que |

| | | | bienêtre. |

|malfaçon (une) |malfaçons (des) | | |

|malfaire, verbe | | | |

|malfamé, ée |malfamés, ées | | |

|malgracieux, euse |malgracieux, euses| | |

|malgré | | |Cependant on |

| | | | écrit: bon gré, |

| | | | mal gré. |

|malhabile, adj. |malhabiles | | |

|malheureux, euse |malheureux, euses | | |

|malhonnête, adj. |malhonnêtes | | |

|malintentionné, ée |malintentionnés, | | |

| | ées | | |

|maljugé (le) | |maljugés (les) |maljugé |

|malle-poste (la) | |malles-poste (les)|V. bateaux-poste, |

| | | | paquebots-poste,|

| | | | timbres-poste. |

|malmené | | | |

|malpeigné (un) |malpeignés (des) | | |

|malplaisant, ante |malplaisants, | | |

| | antes | | |

|malpropre, adj. |malpropres | | |

|malsain, e, adj. |malsains, nes | | |

|malséant, te |malséants, tes | | |

|malsonnant, ante |malsonnants, antes| | |

|maltraiter | | | |

|malvoulu, ue, adj. |malvoulus, ues | | |

|mangetout (un) | |mangetout (des) |mangetout |

|mappemonde (une) |mappemondes (des) | | |

|marchepied (un) |marchepieds (des) | | |

|maréchal de camp |maréchaux de camp | | |

| (un) | (des) | | |

|maréchal des logis |maréchaux des | | |

| (un) | logis (des) | | |

|marie salope (une), | |maries-salopes | |

| t. de navig. | | (des), H. | |

|martin-pêcheur (un) | |martins-pêcheurs |martin pêcheur |

| | | (des) | |

|*martinsec (poire | |martins-secs |martinsec. Plus |

| de) | | (des), P. | d’embarras au |

| | | | pluriel.—Martin|

| | | | sec, 1659. |

|massepain (un) |massepains (des) | | |

| |Menus Plaisirs | | |

| | (les) | | |

|mère nourrice (une) |mères nourrices | | |

| | (des) | | |

|mère patrie (la) |mères patries | | |

| | (les) | | |

|messire Jean (poire | |messirejean |Un messirejean, |

| de) | | (des), P. | des messirejeans.|

|*meurt-de-faim (un) | |meurt-de-faim |meurdefaim |

| | | (des), P. | |

|mezzo-termine (un) |mezzo-termine |mezzo-termine |Nous avons en fr. |

| | (des) | (des), P. | moyen terme. |

|mezzo-tinto (un) | |mezzo-tinto (des) |Nous avons: |

| | | | demi-teinte. |

|mi-août (la) | |mi-août (aux), P. |Prononcez mi-oût. |

|mi-carême (la) | |mi-carême (les), | |

| | | P. | |

|mi-corps (à), *etc.* | | |[*] |

|millefeuille (une) | |millefeuilles |millefeuille[**] |

| |

| [*] Tous les subst. composés avec *mi*, sauf minuit, prennent le |

| trait d’union. |

| [**] millefeuille. M. P. écrit la millefeuilles. En 1659, millefueille. |

| |

| |mille-fleurs (eau | | |

| | de) | | |

|millepertuis (le) | |millepertuis |millepertuis, |

| | | (les) | 1659. |

|millepieds (un) |millepieds (des) | |millepied.—En |

| | | | 1659, |

| | | | millepieds. |

|miparti, ie, adj. |mipartis, ies | |miparti |

|moins-value (la) | | |moinvalue |

|mont-de-piété (un) |monts-de-piété | | |

| | (des) | | |

|montjoie | | |monjoie.—En 1659,|

| | | | monjoye. |

|mort aux rats (la) |morts au rat (des)| | |

|mort-bois (le) | |morts-bois (les) |mort bois, 1659. |

|morte-eau (en) | | |[*] |

|morte-paye (?) | |mortes-payes (des)|morte paye[**] |

| |

| [*] morte-eau: L’Ac., au mot MOURIR, l’indique sans trait d’union. |

| [**] morte paye: En 1659, morte-paye. |

| |

|morte-saison (une) |mortes-saisons | |morte saison, |

| | (des) | | 1659 |

|mort-gage (un) | |morts-gages (des) |mort gage |

|mort-né, ée, adj. |mort-nés, ées | | |

|mouillebouche (la) | |mouillebouche | |

| | | (des), P. | |

| | |mouillebouches |mouillebouche |

| | | (des), H. | |

|moyen âge (le) | | |Pas de pluriel. |

|*nec plus ultrà* | | |[*] |

| (le) | | | |

| |

| [*] *nec plus ultrà*: Au mot NON-PLUS-ULTRA, le Dict. donne le composé |

| nec-plus-ultra avec tirets. |

| |

|*néochrétien (un) | |néochrétiens |néochrétien, comme|

| | | (des) | néologisme. |

|*néolatin, e | |néolatins, es |novolatin |

|nerf-férure (la) | |[*] |nerférure |

| |

| [*] nerf-férure (des), P., nerfs férures (des), H. |

| |

|_noli me tangere_ | | | |

|non-activité (la) | | | |

|nonchalant, ante |nonchalants, antes| | |

|nonconformiste, |nonconformistes | |nonconformiste |

| adj. | (des) | | |

|nonjouissance (la) | |nonjouissances |nonjouissance |

| | | (les) | |

|*nonlieu | | |nonlieu |

| (ordonnance de) | | | |

|nonobstant, prép. | | | |

|nonpair, e, adj. |nonpairs, es | |nonpair |

|nonpareil, eille |nonpareils, eilles| | |

|nonpayement (un) | |nonpayements |nonpayement |

| | | (des), P. | |

|non-plus-ultrà (le) | | |_non plus ultra_ |

| | | | (le) |

|nonprix (à) | | |nonprix |

|nonrecevoir | | |nonrecevoir |

| (fin de) | | | |

|nonrésidence (la) | |nonrésidences |nonrésidence |

| | | (les) | |

|nonsens (un) |nonsens (des) | |nonsens |

|nonseulement | | |nonseulement |

|nonusage (le) | | |nonusage |

|nonvaleur (une) |nonvaleurs (des) | |nonvaleur |

|non-vue, t. de mar. | |nonvues (les) |nonvue |

|nordest (le) | | |nordest |

|nouveau monde (le) | | | |

|nouveauné, ée |nouveaunés, ées | |nouveauné, comme |

| | | | puîné. |

|nouveau venu (un) |nouveaux venus | | |

| | (des) | | |

|nue propriété (la) | |nues propriétés | |

| | | (les) | |

|nu-jambes, loc. inv.| | | |

|nu-propriétaire (un)| |nu-propriétaires | |

| | | (des) | |

|nu-tête (aller) | |nu-tête (des | |

| | | enfants), P. | |

|œil-de-bœuf (un) |œils-de-bœuf (des)| |œil-de-bœuf, en |

| | | | 1659. |

|œil-de-bouc (un), | |œils-de-bouc (des)| |

| coquillage | | | |

|œil-de-chat (un), | |œils-de-chat (des)| |

| pierre | | | |

|œil-de-chèvre (un), | |œils-de-chèvre | |

| plante | | (des) | |

|œil de dôme (un) |œils de dôme (des)| | |

|œil-de-perdrix (un) | |œils-de-perdrix | |

| | | (des) | |

|œil-de-serpent (un),| |œils-de-serpent | |

| pierre | | (des) | |

|oiseau-mouche (un) | |oiseaux-mouches | |

| | | (des) | |

|on-dit (un) |on-dit (des) | | |

|opéra-comique (un) |opéras-comiques | |[*] |

| | (des) | | |

|orang-outang (un) | |orangs-outangs |[**] |

| | | (des) | |

| |

| [*] On écrit le théâtre de l’Opéra-Comique. |

| [**] Quelques-uns écrivent orang-outan. |

| |

|oreilled’ours | |oreilles-d’ours |oreilledours |

| (une), plante | | (des) | |

|ortie-grièche (une) | |orties-grièches | |

| | | (des), P. | |

|oui-da | | |ouida |

|ouïdire (un) |ouïdire (des) | |ouidire |

|outrecuidance (une) |outrecuidances | | |

| | (des) | | |

|outremer (un), |outremers (des) | | |

| couleur | | | |

|outremer | | |outre mer |

| (voyage d’) | | | |

|outrepasse (une) |outrepasses (des)| |outrepasse, 1659. |

|paille-en-cul (un), | |paille-en-cul |paillencu |

| oiseau | | (des) | |

|paille-en-queue | |paille-en-queue |paillenqueue |

| (un), idem | | (des) | |

|Palais-Royal (le), | | | |

| à Paris. | | | |

|palma-christi (un) | |palma-Christi | |

| | | (des) | |

|papier-arabesque | |papiers-arabesques| |

| (un) | | (des) | |

|papier-damas (un) | |papiers-damas | |

| | | (des) | |

|papier-granit (un) | |papiers-granit | |

| | | (des) | |

|papier-journal (un) | |papiers-journal | |

| | | (des) | |

|papier-lambris (un) | |papiers-lambris | |

| | | (des) | |

|papier-marbre (un) | |papiers-marbre | |

| | | (des) | |

|papier-monnaie (un) | |papiers-monnaie | |

| | | (des) | |

|papier-tenture (un) | |papiers-tenture | |

| | | (des) | |

|papier-tontisse (un)| |papiers-tontisse | |

| | | (des) | |

|*paquebot-poste (un)| |paquebots-poste |voir malle-poste. |

| | | (des) | |

|parachute (un) |parachutes (des) | | |

|parapluie (un) |parapluies (des) | | |

|parasol (un) |parasols (des) | | |

|paravent (un) |paravents (des) | | |

|par-ci, par-là | | |par ci, par là |

|par deçà, par delà, | | |pardeçà, *etc.* |

| par dehors | | | |

|par dedans | | |pardedans |

|par derrière | | |parderrière |

|pardessous | | |pardessous |

|pardessus | | |pardessus |

|*pardessus (un), |pardessus (des) | | |

| vêtem. | | | |

|par devant | | |pardevant |

|pardevant notaire | | |pardevant |

|pardevers | | |pardevers |

|parfois | | | |

|par ici, par là | | | |

| (passer) | | | |

|par le Roi (de) | | |de part le Roi, |

| | | | v. fr. |

|parterre (un) |parterres (des) | | |

|par terre (tomber) | | | |

|partout | | | |

|pas-d’âne (un), | |pas-d’âne (des) | |

| plante | | | |

|passavant (un) |passavants (des) | | |

|passecarreau (un) | |passecarreau, | |

| | | (des), passe- |passecarreau |

| | | carreaux, H. | |

|passecheval (un) | |passecheval (des)|passecheval |

|passedebout (un) | |passedebout |passedebout |

| | | (des), P. | |

|passedix (un) | |passedix (des), |passedix |

| | | P. | |

|passedroit (un) |passedroits (des)|passedroit (des)
|passedroit |

|passefleur (une) | |passefleur (des),| |

| | | passefleurs |passefleur, 1659. |

| | | (des), H. | |

|*passelacet (un) | |passelacet (des),| |

| | | passelacets |passelacet |

| | | (des), H. | |

|passeméteil (un) | |passeméteil (des)|passeméteil |

|passeparole (un) | |passeparole |passeparole |

| | | (des), P. | |

|passepartout (un) |passepartout | |passepartout. |

| | (des) | | Passepar-tout, |

| | | | en 1659. |

|passepasse (un) | |passepasse (des),|passepasse |

| | | P. | |

|passepied (un) | |passepied (des) |passepied, 1659. |

|passepierre (une) | |passepierre (des)|passepierre |

|passepoil (un) |passepoils (des) |passepoil (des), |passepoil
|

| | | P., H. | |

|passeport (un) |passeports (des) | |passeport[*] |

| |

| [*] passeport, comme on l’écrit généralement. |

| |

|passerage (une) |passerages (des) | | |

|passerose (une) |passeroses (des) | | |

|passetemps (un) |passetemps (des) | |passetemps |

|passevelours (un) | |passevelours |passevelours |

| | | (des) | |

|passevolant (un) |passevolants | |passevolant |

| | (des) | | |

|patte-d’oie (une) |pattes-d’oie (des)| |En 1659, patte |

| | | | d’oye. |

|pattepelu (un), }| |pattepelus (des),|pattepelu |

| patte-pelue (une)}| | pattes-pelues | |

| | | (des) | |

|paulò-post-futur | | |[*] |

| |

| [*] On s’étonne de trouver ce mot au Dict. de l’Ac. |

| |

| |Pays-Bas (les) | | |

|pêlemêle | | |pêlemêle. Autref. |

| | | | peslemesle. |

|percebois (un) | |percebois (des) |percebois |

|percefeuille (un) | |percefeuille |percefeuille |

| | | (des) | |

|perceforêt (un) | |perceforêt (des) |perceforêt |

|perceneige (une) | |perceneige (des),|perceneige[R] |

| | | P. | |

|perce-oreille (un) | |perce-oreille[S] |[T] |

| |

| [R] perceneige. M. Lamartine a dit: |

| «… Mes bourgeons en pleurs |

| Ont de mes perceneige épanoui les fleurs.» |

| [S] perce-oreille (des), perce-oreilles (des), H. |

| [T] M. P. écrit un perce-oreilles, des perce-oreilles. |

| |

|percepierre (une) | |percepierre (des)|percepierre |

|pèselait (un) | |pèselait (des) |pèselait |

|pèse-liqueur (un) | |pèse-liqueur |M. Poitevin écrit |

| | | (des), | un |

| | | pèse-liqueurs | pèse-liqueurs. |

| | | (des), H. | |

|pet-en-l’air (un) | |pets-en-l’air |pétenlair. Pl. |

| | | (des) | imp. autrem. |

| | | ou pet-en-l’air | |

| | | (des), H. | |

| | | | |

|petite-maîtresse | |petites-maîtresses| |

| (une) | | (des), P. | |

|petite maison (une).|petites maisons | | |

| Voy. ACAD. | | | |

| |Petites-Maisons | | |

| | (les), hôpital. | | |

|petite-oie (la) | | |En 1659, petite |

| | | | oye. |

|petite vérole (la) |petites véroles | | |

| | (des) | | |

|petit-fils (un) |petits-fils (des) | | |

|*petit-four (un) | |petits-fours | |

| | | (des), H. | |

|petit-gris (le) | |petits-gris (les) |En 1659, petit |

| | | | gris. |

|petit-lait (un) | |petits-laits (des)| |

|petit-maître (un) | |petits-maîtres | |

| | | (des), P. | |

|petit-neveu (un) | |petits-neveux | |

| | | (des), P. | |

|petit pâté (un) |petits pâtés (les)| | |

| |petits pieds (des)| |Écrit à tort |

| | (des), cuisine. | | petits-pieds au |

| | | | mot PETIT du |

| | | | Dict. |

|petit-texte (le), |petits-textes |petits-textes | |

| imprimerie | (des) | (des), H. | |

|peu à peu | | | |

|peuple-roi (le) | | | |

|peutêtre | | |peutêtre |

|*pickpocket (un) | |pickpocket (des) |Donne en français,|

| | | | piquepoquet. |

|pied-à-terre (un) | |pied-à-terre | |

| | | (des), P. H. | |

|pied bot (un) |pieds-bots (des) | |M. P. indique un |

| | | | trait d’union. |

| | | |En 1659, piedbot. |

|pied-d’alouette (un)| |pieds-d’alouette |En 1659, pied |

| | | (des) | d’alouette. |

|pied-de-biche (un) | |pieds-de-biches | |

| | | (des), P. | |

|pied de bœuf (jouer | | |[*] |

| au) | | | |

| |

| [*] M. P. met le trait d’union et indique un pluriel: pieds-de-bœuf. |

| |

|pied-de-chat (un), | |pieds-de-chat |En 1659, pied de |

| plante | | (des), P. | chat. |

|pied-de-cheval (un) | |pieds-de-cheval | |

| | | (des) | |

|pied-de-chèvre (un),| |pieds-de-chèvre | |

| instr. | | (des) | |

|pied-de-griffon (un)| |pieds-de-griffon | |

| | | (des) | |

|pied-de-lion (un), | |pieds-de-lion |En 1659, pied de |

| plante | | (des) | lion. |

|pied-de-mouche (un),|pieds de mouche |pieds-de-mouche | |

| typ. | (des), écriture.| (des), P. |Mieux patte de |

| | | | mouche. |

|pied-de-veau (un), | |pieds-de-veau |pied de veau, en |

| plante | | (des) | 1659. |

|*pied de roi (un), | |pieds-de-roi |M. P. indique à |

| mesure | | (des), | tort le trait |

| | | | d’union. |

|pied-d’œuvre (à) | | | |

|pied-droit (un) | |pieds-droits (des)|piédroit. En 1659,|

| | | | pied droit. |

|piédestal (un) |piédestaux (des) | | |

|pied-fort (un), |pieds-forts (des) | |piéfort |

| monnayage | | | |

|pied plat (un) |pieds plats (des) | |piéplat. En 1659, |

| | | | piedplat. |

|pied poudreux (un) |pieds poudreux | | |

| | (des) | | |

|piegrièche (une) | |pies-grièches |piegrièche |

| | | (des), P. | |

|pie-mère (la), | | | |

| anatomie | | | |

|pierre ponce (la) |pierres ponces | | |

| | (les) | | |

|pincemaille (un) | |pincemaille |pincemaille |

| | | (des), P., | |

| | | pincemailles | |

| | | (des), H. | |

|*pince-sans-rire | |pince-sans-rire | |

| (un) | | (des) | |

|pinne marine (une) |pinnes marines | | |

| | (des) | | |

|pique-assiette (un) | |pique-assiette | |

| | | (des), pique- |piquassiette |

| | | assiettes (des),| |

| | | H. | |

|piquenique (un) |piqueniques (des)| |piquenique. M. P. |

| | | | écrit des pique-|

| | | | nique |

|pis aller (le) |pis aller (des) | |pis-aller (un) |

|pissenlit (un) |pissenlits (des) | | |

|plafond (un) |plafonds (des) | |En 1659, platfond.|

|plainchant (le) | |plains-chants |plainchant |

| | | (des), P. | |

|plainpied (de) |plainpied (des) | |plainpied |

|plat-bord (un) | |plats-bords (des),| |

| | | P. | |

|*plat-de-côte (un) | |plats-de-côte | |

| | | (des), H. | |

|platebande (une) |plates-bandes | |platebande. En |

| | (des) | | 1659, platte |

| | | | bande. |

|plateforme (une) |plates-formes | |plateforme, 1659. |

| | (des) | | |

|platelonge (une) | |plates-longes |platelonge. |

|plat-pied (un) |plats-pieds (des) | (des) |plapied |

|pleuremisère (un) |pleuremisère | |pleuremisère |

| | (des) | | |

|pleurepain (un) | |pleurepain (des) |pleurepain |

|plupart (la) | | | |

|pluspétition (une) | |pluspétitions |pluspétition |

| | | (des) | |

|plusque-parfait | |plusque-parfaits |plusqueparfait |

| (un) | | (des) | |

|plus tôt, plus tard,| | | |

| plutôt mourir | | | |

|plusvalue (une) | |plusvalues (des) |pluvalue, comme |

| | | | plupart, plutôt |

|poix-résine (la) | |poix-résines (les)|poix résine |

|pont-levis (un) |ponts-levis (des) | | |

|pont-neuf (un) |ponts-neufs (des) | | |

| |ponts et chaussées| | |

|porc-épic (un) | |porcs-épics (des) |M. P. adopte un |

| | | | porc-épics, des |

| | | | porcs-épics. |

|porte-aiguille (un) | |porte-aiguille | |

| | | (des) | |

|porte-arquebuse (un)| |porte-arquebuse | |

| | | (des) | |

|portebaguette (un) | |portebaguette |portebaguette |

| | | (des) | |

|porteballe (un) |porteballes (des) | | |

|portebarres (un) | |portebarres (des)|portebarre |

|portebougie (un) | |portebougie (des)|portebougie, comme|

| | | | porteballe et |

| | | | portechape. |

|portecarabine (un) | |portecarabine |portecarabine |

| | | (des) | |

|*portecaustique | |portecaustique |portecaustique |

| (un) | | (des) | |

|portechape (un) |portechapes (des) | | |

|portechoux (un) |portechoux (des) | | |

|*porte-cigare (un), | |porte-cigare (des)| ┌M. Hetrel a |

| instr. | | ||recueilli cet |

|*porte-cigares (un),| |porte-cigares ||ingénieux ex. de |

| étui | | (des) ||la subtilité de |

| | | ||l’emploi des |

| | | |└ mots composés. |

|porte-clefs (un) | |porte-clefs (des) |porteclé |

|portecollet (un) |portecollets (des)| | |

|portecrayon (un) |portecrayons (des)| | |

|portecroix (un) | |portecroix (des) |portecroix |

|portecrosse (un) | |portecrosse (des)|portecrosse |

|porte-Dieu (le) | | |Pas de pluriel. |

|portedrapeau (un) | |portedrapeau |portedrapeau |

| | | (des) | |

|porte-enseigne (un) | |porte-enseigne |portenseigne, |

| | | (des) | 1659. |

|porte-épée (un) | |porte-épée (des) |portépée. En 1659,|

| | | | portespée. |

|porte-étendard (un) | |porte-étendard |portétendard |

| | | (des) | |

|porte-étriers (un) | |porte-étriers |portétrier |

| | | (des) | |

|porte-étrivières | |porte-étrivières |portétrivière |

| (un) | | (des) | |

|portefaix (un) |portefaix (des) | | |

|*porte-fenêtre (une)| |portes-fenêtres | |

| | | (des), H. | |

|portefer (un) | |portefer (des) |portefer |

|portefeuille (un) |portefeuilles | | |

| | (des) | | |

|portehache (un) | |portehache (des) |portehache |

|*porte-huiller (un) | |portehuilier |portehuilier |

| | | (des) | |

|portemalheur (un) | |portemalheur |portemalheur |

| | | | |

|portemanteau (un) |portemanteaux | | |

| | (des) | | |

|*porte-monnaie (un) | |porte-monnaie | |

| | | (des) | |

|portemontre (un) |portemontres |portemontre (des)|portemontre |

| | (des) | | |

|portemors (un) | |portemors (des) |portemors |

|portemouchettes | |portemouchettes |portemouchette |

| (un) | | (des) | |

|portemousqueton | |portemousqueton |portemousqueton |

| (un) | | (des) | |

|portepage (un) |portepage (des) | |portepage |

|portepierre (un) | |portepierre (des)|portepierre |

|*porteplume (un) | |porteplumes (des) | |

|porterespect (un) | |porterespect |porterespect |

| | | (des) | |

|portetapisserie | |portetapisserie |portetapisserie |

| (un) | | (des) | |

|portetrait (un) | |portetrait (des),| |

| | | portetraits |portetrait |

| | | (des), H. | |

|portevent (un) | |portevent (des) |portevent |

|porteverge (un) | |porteverge (des) |porteverge |

|portevis (un) | |portevis (des) |portevis |

|portevoix (un) | |portevoix (des) |portevoix |

|postface (une) |postfaces (des) | | |

|postscénium (un) |postscéniums (des)| | |

|postscriptum (un) |postscriptum | |postscriptum |

| | (des) | | |

|pot à fleurs (un) |pots à fleurs | |[*] |

| | (des) | | |

|pot-au-feu (un) |pot-au-feu (des) | |potaufeu[**] |

| |

| [*] M. P. écrit à tort un pot-à-fleur, des pots-à-fleurs. |

| [**] potaufeu. M. P. écrit des pots-au-feu. L’Académie écrit mettre le pot|

| au feu, sans tiret. |

| |

|pot de chambre |pots de chambre | | |

| | (des) | | |

|pot-de-vin (un) |pots-de-vin (des) | |podevin. Pot de |

| | | | vin, 1659. |

|pot pourri (un) |pots pourris (des)| |popourri |

|potron-jaquet | | |Pas de pl. |

|potron-minet | | |Idem. |

|pou-de-soie (le) | |pous-de-soie |poudesoie. En |

| | | (les), | 1659, pou de |

| | | pou-de-soie | soye. |

| | | (des), H. | |

|pourboire (un) |pourboires (des) | | |

|pourparler (un) |pourparlers (des) | | |

|pourtant | | | |

|pousse-cul (un) |pousse-culs (des) | |poussecu[*] |

| |

| [*] poussecu, comme tapecu. M. P. écrit des pousse-cul. |

| |

|poussepieds (un) | |poussepieds (des)|poussepied |

|premierné (un) |premiers-nés (les)| |premierné, comme |

| | | | puîné. |

|*premier-Paris (un) | |premier-Paris | |

| | | (des) | |

|premier pris (un) |premiers pris | |Indiqué avec tiret|

| | (des) | | au mot PREMIER. |

|presqu’île (une) |presqu’îles (des) | |presquîle |

|prêtenom (un) |prêtenoms (des) | |prêtenom |

|prie-Dieu (un) |prie-Dieu (des) | | |

|prime abord (de) | | |Pas de pluriel. |

|prime saut (de) | | |primesaut |

|primesautier, ière |primesautiers, | |primesautier |

| | ières | | |

|primevère (une) |primevères (les) | | |

|*prince-époux (le) | |princes-époux | |

| | | (les) | |

|prix courant (un) |prix courants | | |

| | (des) | | |

|procès-verbal (un) |procès-verbaux | |procès verbal |

| | (des) | | |

|prud’homie (la) | | |prudhomie |

|prud’homme (un) |prud’hommes (des) | |[*] |

| |

| [*] *Prudus*, en v. fr. prude, donnerait prudehomme ou prudhomme de |

| *prudhomus*, bas lat. |

| |

|pseudo-acacia (un) | |pseudo-acacias | |

| | | (des), H. | |

|pseudo-prophète (un)| |pseudo-prophètes | |

| | | (des) | |

|puisque alors | | | |

|puisqu’il, puisqu’un| | | |

|quant-à-soi (son) | | |Pas de pluriel. |

| | | | Quant à soy, |

| | | | 1659. |

|quartier-maître (un)| |quartier-maîtres | |

| | | (des) | |

| | |quartiers-maîtres | |

| | | (des), H. | |

|quartier-mestre (un)| |quartier-mestres | |

| | | (des) | |

|quasi-délit (un), | |quasi-délits | |

| *etc.* | | (des), P. | |

| |quatre-saisons | |quatre saisons |

| | (marchand des) | | (march. des) |

| |QuatreTemps (les)| | |

| |quatrevingts | |Mais on écrit: |

| | | | quatrevingt-six.|

|quelquefois | | | |

|quelqu’un, une |quelqu’uns, unes | | |

|qu’en dira-t-on | |qu’en dira-t-on | |

| (le) | | (des), P. | |

|queue-d’aronde | |queues-d’aronde |En 1659, queue |

| (une) | | (des) | d’arondelle. |

|queue-de-cheval | |queues-de-cheval | |

| (une), pl. | | (des) | |

|queue-de-cochon | |queues-de-cochon | |

| (une), outil | | (des) | |

|queue-de-lion (une),| |queues-de-lion | |

| plante | | (des) | |

|queue-de-pourceau | |queues-de-pourceau| |

| (une) | | (des) | |

|queue-de-rat (une), | |queues-de-rat | |

| outil | | (des) | |

|queue-de-renard | |queues-de-renard |En 1659, queuë de |

| (une) | | (des) | renard. |

|queue-de-souris | |queues-de-souris | |

| (une), plante | | (des) | |

|*queue-du-chat (la),| | | |

| t. de danse | | | |

|queue leu leu (à la)| | | |

|queussi-queumi? | | | |

|Quinze-Vingt (un) |Quinze-Vingts | |[CY] |

| | (les) | | |

| |

| [*] M. P. écrit un quinze-vingts. En 1659, les quinze vingts. |

| |

|quiproquo (un) |quiproquo (des) | | |

|qui-va-là | | | |

|quivive (le) | |quivive (les) | |

|quote-part (une) | |quotes-parts (des)| |

|quoique ici | | | |

|quoiqu’il | | | |

|quoi qu’il arrive | | | |

|rabat-joie (un) | |rabat-joie (des) |rabajoie. En 1659,|

| | | | rabbat-joye. |

|*railway (un) | |railways (des) | |

|rat de cave (un) |rats de cave (des)| | |

|rebrousse-poil (à) | | | |

|reineClaude (une) |reines-Claude | |reineclaude[*] |

| | (des) | | |

| |

| [*] reineclaude, pour sauver l’anomalie du pluriel.—M. P. écrit une |

| reineclaude, des reines-claudes. |

| |

|reine marguerite |reines marguerites| | |

| (une) | (des) | | |

|relèvequartier (un)| |relèvequartier |relèvequartier |

| | | (des) | |

|remueménage (un) | |remueménage (des)|remueménage. En |

| | | | 1659, remuë- |

| | | | ménage. |

|rendez-vous (un) |rendez-vous (des) | | |

|réveillematin (un) | |réveillematin |réveillematin |

| | | (des) | |

|revenantbon (un) |revenants-bons | |revenantbon, ou |

| | (des) | | revenanbon, |

| | | | comme plafond. |

|rez-de-chaussée (un)|rez-de-chaussée | | |

| | (des) | | |

|rez terre | | |rès. Antr. res ou |

| | | | *rez* de *rasum*.|

|ric-à-ric | | |ric à ric. Ric, |

| | | | terre inculte. |

|rognepied (un), | |rognepieds (des) |rognepied |

| instrum. | | | |

|ronde bosse (la) |rondes bosses | | |

| | (les) | | |

|rondemajor (une) | |rondes-major (des)|rondemajor |

|rond-point (un) | |ronds-points (des)| |

|rosecroix (un) |rosecroix (les) | |rosecroix |

|rose pompon (une) |roses pompons | | |

| | (des) | | |

|rosée-du-soleil | |rosées-du-soleil |En 1659, rosée du |

| (la), plante | | (des) | soleil. |

|rouge bord (un) |rouges bords (des)| | |

|*rouge-cerise, adj. |rouge-cerise | | |

| | (fers) | | |

|rougegorge (un) |rouges-gorges | |rougegorge |

| | (des) | | |

|rougequeue (un) | |rouges-queues |rougequeue. En |

| | | (des) | 1659, rougecul |

| | | | ou rougequeuë. |

|Royaume-Uni (le), | | | |

| l’Angleterre | | | |

|Royaume-uni de la | | | |

| Grande-Bretagne | | | |

|rue du faubourg | | |rue du faubourg |

| Saint-Jacques | | | saint Jacques |

|rubis balais (un) |rubis balais (des)| | |

|sagefemme (une) |sages-femmes (des)| |sagefemme |

|saint-augustin | |saint-augustins | |

| (corps) | | (des), H. | |

|saintebarbe (la) | |saintes-barbes |saintebarbe |

| | | (les) | |

|Saint-Barthélemy | |saint-barthélemys |[*] |

| (la) | | (des) | |

| |

| [*] M. Hetzel l’écrit par y, mais il me semble que cette forme archaïque |

| doit disparaître. |

| |

|sainte nitouche |saintes nitouches | | |

| (une) | (des) | | |

|saint-esprit d’or |saint-esprit (des)| | |

| (un) | | | |

|Saint-Germain en | | |Saint Germain en |

| Laye | | | Laye |

|saint-germain (un), | |saint-germains |saingermain |

| poire | | (des), H. | |

|Saint-Lazare (ordre | | |saint Lazare |

| de) | | | (ordre de) |

|saint-office | | |[*] |

| |

| [*] L’Académie l’écrit de deux manières différentes. Voir OFFICE et |

| SAINT. |

| |

|saint-père (le) | | | |

|saint sacrement (le)| | | |

|saint sépulcre (le) | | | |

|saint-siége (le) | | |saint siége |

|*saintsimonien (un)| |saintsimoniens |saintsimonien, ou |

| | | (des) | sainsimonien. |

|saisie-arrêt (une) | |saisies-arrêts | |

| | | (des) | |

|salvanos (un) | | |_salvanos_ |

|sanbenito (un) | |sanbenito (des) |sanbenito |

|sang-de-dragon | |sang-de-dragon |sang de dragon, ou|

| | | (des) | mieux sandragon.|

|sang-froid (le) | |sangs-froids | |

|sangsue (une) |sangsues (des) | (des), H. |sansue. En 1659, |

| | | | sangsuë ou sansuë|

|*sans-culotte (un) | |sans-culottes |sanculotte. |

| | | (des) | |

|sansdent (une) |sansdents (des) | | |

|*sans-façon (le) | | | |

|sans-fleur (une), | |sans-fleur (des) |sanfleur |

| fruit | | | |

|*sans-gêne (le) | | | |

|sans-peau (une), | |sans-peau (des) |sanpeau |

| fruit | | | |

|sans-souci (un) | |sans-souci (des) |sansouci, comme |

| | | | soucoupe, |

| | | | souterrain |

|sapeur-pompier (un) |sapeurs-pompiers | |sapeur pompier |

| | (des) | | |

|saufconduit (un) |saufconduits | |saufconduit |

| | (des) | | |

|sauteruisseau (un) | |sauteruisseau |sauteruisseau |

| | | (des) | |

|sauvegarde (une) |sauvegardes (des) | | |

|sauve qui peut (un) |sauve qui peut | | |

| | (des) | | |

|sauvevie (la), | |sauvevie (des), |sauvevie |

| plante | | H. | |

|savoirfaire (le) | | |savoirfaire. Pas |

| | | | de pl. |

|savoirvivre (le) | | |savoirvivre. Pas |

| | | | de pl. |

|semaine sainte (la) |semaines saintes | |semaine-sainte, |

| | (des) | | livre de prières|

|semencontra (du) | |semencontra (des)|semencontra |

|*semi-authentique, |semi-authentiques | | |

| adj. | | | |

|semidouble, adj. |semidoubles | |semidouble, comme |

| | | | hémisphère |

|semipension (une) | |semipensions |semipension |

| | | (des) | |

|semipreuve (une) | |semipreuves (des)|semipreuve |

|semiton (un) | |semitons (des) |semiton, en 1659. |

|semper virens, adj. | |semper virens |_sempervirens_ |

|sénatus-consulte |sénatus-consultes | | |

| (un) | (des) | | |

|sens devant derrière| | |[*] |

| |

| [*] On écrivait primitivement ce en devant derrière, ou c’en devant |

| derrière, 1659 |

| |

|sergent de ville |sergents de ville | | |

| (un) | (des) | | |

|sergent-fourrier | |sergents-fourriers| |

| (un) | | (des) | |

|sergent-major (un) | |sergents-majors |sergent major, |

| | | (des) | 1659 |

|serrefile (un) | |serrefile (des) |serrefile |

|serrepapiers (un) |serrepapiers | |serrepapier |

| | (des) | | |

|*serrepoint | |serrepoint (des) |serrepoint |

|serretête (un) |serretête (des) | |serretête |

|servante-maîtresse | |servantes- | |

| (une) | | maîtresses (des)| |

|soidisant |soidisant | |soidisant |

|soixante et un | | |L’Ac. écrit aussi |

| | | | soixante-un. |

|songecreux (un) | |songecreux (des) |songecreux |

|songemalice (un) | |songemalice (des)|songemalice |

|sot-l’y-laisse (un)?| |sot-l’y-laisse | |

| | | (des) | |

|soucoupe (une) |soucoupes (des) | | |

|souffredouleur (un)| |souffredouleur |souffredouleur |

| | | (des) | |

|soulever | | | |

|souligner | | | |

|soumettre | | | |

|soupente (une) |soupentes (des) | | |

|sourd-muet (un) |sourds-muets (des)| |[*] |

| |

| [*] On imprime, contr. à l’Ac., l’Institution des Sourds-Muets. H. |

| |

|sourire (un) |sourires (des) | | |

|sous-affermer | | | |

|sous-aide (un) |sous-aides (des) | | |

|sous-amender | | | |

|sous-arbrisseau (un)| |sous-arbrisseaux | |

| | | (des), P. | |

|sous-bail (un) |sous-baux (des) | |soubail[*] |

| |

| [*] soubail, comme soucoupe, soupente, |

| |

|sousbarbe (une) | |sousbarbes (des) |soubarbe. En 1659,|

| | | | sousbarbe. |

|sous-chef (un) | |sous-chefs (des), |souchef |

| | | P. | |

|sousclavier, ière |sous-claviers, | |souclavier[*] |

| | ères | | |

| |

| [*] souclavier. En 1659, sousclavière. |

| |

|sous-délégué, ée |sous-délégués, ées| |soudélégué |

|sousdiacre (un) | |sousdiacres |soudiacre. En |

| | | (des), P. | 1659, sousdiacre.|

|sous-dominante (la) | |sous-dominantes |soudominante |

| | | (les) | |

|sous-double, adj. |sous-doubles | |soudouble |

|sousentendu (un) |sousentendus | | |

| | (des) | | |

|sous-faite (un) | |sous-faites (des) |soufaite |

|sous-ferme (une) |sous-fermes (des) | |souferme |

|sous-garde (une) | |sous-gardes (des) |sougarde |

|sousgorge (une) | |sousgorges (des) |sougorge. En 1659,|

| | | | sousgorge. |

|sous-lieutenant (un)|sous-lieutenants | | |

| | (des) | | |

|sous-locataire (un) | |sous-locataires |soulocataire |

| | | (des) | |

|*sous-main (un) | |sous-main (des), |soumain |

| | | H. | |

|sous-maître (un), | |sous-maîtres |soumaître, |

| esse | | (des), esses | soumaîtresse |

|sous-marin, ine |sous-marins, ines | |soumarin |

|sous-multiple |sous-multiples | |soumultiple |

|sous-officier (un) |sous-officiers | | |

| | (des) | | |

|sousordre (un) |sousordres (des) | | |

|souspied (un) |souspieds (des) |souspieds (des), |soupied[*] |

| | | H. | |

| |

| [*] soupied. M. P. fait invariable ce mot composé. En 1659, souspied. |

| |

|souspréfet (un) | |souspréfets (des)|soupréfet |

|*soussecrétaire | |soussecrétaires |sousecrétaire[*] |

| (un) | | (des) | |

| |

| [*] sousecrétaire. En 1659, soussecrétaire. |

| |

|*sousseing (un) | |sousseings (des),|sousseing. |

| | | P. | |

|sous seing privé | | | |

|soussigné, ée |soussignés, ées | | |

|soussol (un) | |soussols (des) |sousol |

|sous-tangente (une) | |sous-tangentes |soutangente |

| | | (des) | |

|sous-tendante (une) | |sous-tendantes |soutendante |

| | | (des) | |

|sous-traitant (un) | |sous-traitants |soutraitant |

| | | (des) | |

|soustylaire (une) |soustylaires (des)| | |

|sous-ventrière (une)| |sous-ventrières |souventrière |

| | | (des), P. | |

|soutenir | | | |

|souterrain (un) |souterrains (des) | | |

|soutirer | | | |

|_spina-ventosa_ (le)| | |*spina ventosa* |

| | | | [*] |

|sud-sud-est | | | |

|suraller, vén. | | |suraller[**] |

| |

| [*] *spina ventosa*, sans tiret et sans plur. |

| [**] suraller, comme surajouter. |

| |

|surandouiller (un) | |surandouillers |surandouiller |

| | | (des) | |

|sur-arbitre | |sur-arbitres |surabitre[*] |

| | | (des), P. | |

|sur-le-champ | | |surlechamp[**] |

| |

| [*] surabitre, comme les autres composés avec *sur*. |

| [**] surlechamp, comme surtout.—Sur le champ, 1659. |

| |

|surtaxe (une) |surtaxes (des) | | |

|surtout, adv. | | | |

|surtout (un) |surtouts (des) | | |

|susdit, ite |susdits, dites | | |

|*susdominante, adj.| |susdominantes, P.|susdominante |

|susénoncé, ée |susénoncés, ées | |susénoncé, comme |

| | | | susdit |

|*susmentionné, ée | |susmentionnés, |susmentionné |

| | | ées | |

|*susnommé, ée | |susnommés, ées |susnommé |

|*susvisé, ée | |susvisés, ées |susvisé |

|tailledouce (une) | |tailles-douces |tailledouce. En |

| | | (des), P. | 1659, tailledouce|

|*tailledoucier | |tailledouciers |tailledoucier |

| | | (des) | |

|taillemer (un) | |taillemer (des) |taillemer, à cause|

| | | | du pluriel. |

|tambour-maître (un) |tambours-maîtres | | |

| | (des) | | |

|tambour-major (un) |tambours-majors | | |

| | (des) | | |

|tam-tam (un) | |tamtams (des), ou|tamtam, à cause de|

| | | tam-tam | crincrin, |

| | | | flicflac, |

|tantôt | | | flonflon. |

|tapecu (un) |tapecus (des) | | |

|tâtevin (un) | |tâtevin (des) |tâtevin |

|taupe-grillon (un) | |taupes-grillons |Il fallait grillon|

| | | (des) | taupe. |

|_Te Deum_ (un) | |Te-Deum (des), P. | |

|*tente-abri (une) | |tentes-abris |tente abri |

|terre à terre (le) | | (des), H. | |

|terre ferme (la) |terres fermes | | |

| | (les) | | |

|terreneuvier (un) | |terreneuviers |terreneuvier |

| | | (des), P. | |

|terrenoix (une) | |terrenoix (des) |terrenoix |

|terreplein (un) | |terrepleins (des)|terreplein |

|terre sainte (la) | | |Pas de pl. |

|tête à tête, loc. | | | |

| adv. | | | |

|tête-à-tête (un) |tête-à-tête (des) | | |

|théâtre français | | | |

| (le), en général | | | |

|Théâtre-Français | | | |

| (le), rue | | | |

| Richelieu | | | |

|tic tac | |tic-tac (des), P. |tictac. Voir |

| | | | tam-tam. |

|tiers arbitre (un) |tiers arbitres | | |

| | (des) | | |

|tiers état (le) |tiers états (les) | | |

|tiers ordre (le) | | |Pas de pl. |

|tiers-point (un) | |tiers-points | |

| | | (des), P. | |

|*timbre-poste (un) | |timbres-poste |Voir malles-poste.|

|tireballe (un) |tireballes (des) | (des) |tireballe |

|tirebotte (un) | |tirebottes (des),|tirebotte, 1659, |

| | | P. | comme tirelire. |

|tirebouchon (un) | |tirebouchon | |

| | | (des), P. | |

| | |tirebouchons |tirebouchon |

| | | (des), H. | (coiffure en) |

|tirebourre (un) | |tirebourre (des),| |

| | | P. | |

| | |tirebourres |tirebourre |

| | | (des), H. | |

|tirebouton (un) | |tirebouton (des) |tirebouton. M. P. |

| | |tireboutons | écrit un |

| | | (des), H. | tireboutons. |

|tire-d’aile (un) |tire-d’aile (des) | | |

|tirefond (un) | |tirefond (des), |tirefond, 1659. |

| | | P. | |

|tirelaine (un) | |tirelaines (des) |tirelaine, 1659. |

|tirelaisse (un) | |tirelaisse (des),|tirelaisse |

| | | P. | |

|tirelarigot (à) | |tirelarigot |tirelarigot[*] |

| | | (des), P. | |

| |

| [*] tirelarigot, 1659. Cette expression ne comporte peutêtre pas le |

| pluriel proposé par M. P. |

| |

|tire-liard (un) | |tire-liard (des) | |

|tireligne (un) | |tireligne (des), |tireligne, et |

| | | P., tirelignes | aussi entreligne,|

| | | (des), H. | comme interligne.|

|tirelire (une) |tirelires (des) | | |

|tiremoelle (un) | |tiremoelle (des),|tiremoelle |

| | | P. | |

|tirepied (un) | |tirepied (des), | |

| | | P., tirepieds |tirepied, 1659. |

| | | (des), H. | |

|tiretête (un) |tiretêtes (des) | |tiretête |

|*tohubohu | |tohubohu (des) |tohubohu |

|torchecul (un) | |torchecul (des) |torchecu (un), à |

| | | | cause de tapecu.|

|torchenez (un) | |torchenez (des) |torchenez |

|tour à tour | | | |

|tournebride (un) |tournebrides (des)| | |

|tournebroche (un) |tournebroches | | |

| | (des) | | |

|tournemain (en un) | | | |

|tournesol (un) |tournesols (des) | | |

|tournevis (un) |tournevis (des) | | |

|Toussaint (la) | | |[*] |

| |

| [*] On écrivait autrefois la Toussaints. |

| |

|tout à coup | | | |

|tout à fait | | | |

|tout à l’heure | | | |

|toutcourant, adv. | | |toutcourant[*] |

| |

| [*] toutcourant. L’Ac. donne ce composé au mot COURANT. |

|toutebonne (la), | |toutebonnes |toutebonne |

| plante | | (des), P. | |

|toute-épice (une) | |toute-épice (des),|toutépice |

| | | P. | |

|toutefois, adv. | | |[*] |

| |

| [*] Id., mais on écrit toutes fois et quantes. |

| |

|toute-saine (une), | |toute-saines | |

| arbre | | (des), P. | |

| | | toutes-saines | |

| | | (des), H. | |

|tout-ou-rien (un) | | | |

|tou-tou (un) | |tou-tou (des), |toutou |

| | | toutous (des), | |

| | | H. | |

|tout-puissant, |tout-puissants, | |On devrait dire |

| toute-puissante | toutes-puissantes| | tout-puissante. |

|trachée-artère (la) | |trachées-artères | |

| | | (des) | |

|tragi-comédie (une) |tragi-comédies | | |

| | (des) | | |

|tranchefile (une) |tranchefiles (des)| | |

|tranchelard (un) |tranchelards (des)|tranchelard | |

| | | (des), P. | |

|tranchemontagne | |tranchemontagne |tranchemontagne, |

| (un) | | (des), tranche- | comme |

| | | montagnes (des),| tranchelard |

| | | H. | |

|transsubstantiation | | | |

| (la) | | | |

|tréfonds (le) | | |Écrit autrefois |

| | | | très-fonds. |

|trente et quarante | |trente et quarante| |

| (le) | | (les) | |

|*trente et un (le) | |trente-et-un |trente et un[*] |

| | | (des), P. | |

| |

| [*] trente et un (jeu de), comme trente et quarante. |

| |

|très-bon, *etc.* | | |très bon, *etc.* |

|trésept (un) | |trésept (des) |trésept (jouer au)|

| | | | (jouer au), |

| | | | comme trictrac. |

|trictrac (le) |trictracs (des) | | |

|triquebale (une) | |triquebales (des)|triquebale |

|triquemadame (une) | |triquemadame |triquemadame, |

| | | (des) | 1659. |

|trois-mâts (un) | |trois-mâts (des) | |

|trois-quart (un), | |trois-quarts (des)|On écrit portrait |

| ou trocart | | | de trois quarts.|

|trompe-l’œil (un) |trompe-l’œil (des)| | |

|trop-plein (le) | |trop-plein (les) | |

|troublefête (un) | |troublefête | |

| | | (des), P. | |

|troumadame (un) | |trous-madame |troumadame |

| | | (des), P. | |

|trousse-étriers (un)| |trousse-étriers | |

| | | (des) | |

|trousse-galant (un) | |trousse-galant | |

| | | (des) | |

|troussepète (une) | |troussepète (des)|troussepète |

|troussequeue (un) | |troussequeue |troussequeue (une)|

| | | (des) | |

|tu-autem (le) | |tu-autem (des), P.|_tu autem_ |

|tue-chien (le) | |tue-chien (des) | |

|tue-tête (à) | | | |

|*ultra-royaliste | |ultra-royalistes |L’Acad. écrit par |

| (un) | | (des) | abréviation des |

| | | | ultra. ultras |

| | | | vaut mieux, H. |

|vade-mecum (un) | |vade-mecum (des), | |

| | | P. | |

|va-et-vient (mouv. | |va-et-vient (des),| |

| de) | | P. | |

|valet-à-patin (un) | |valets-à-patin | |

| | | (des), valets-à-| |

| | | patins (des), H.| |

|va-nu-pieds (un) | |va-nu-pieds (des),|vanupied |

| | | P. | |

|va-t’en, vas-y | | |va-s-y |

|va-tout (le) | |va-tout (des) |vatout |

|vau-de-route (à) | | | |

|vau-l’eau (à) | | | |

|veine cave (la) |veines caves (les)| | |

|veine porte (la) |veines portes | | |

| | (les) | | |

|veni-mecum (un) | |veni-mecum (des) |_veni mecum_ |

|ver à soie (un) |vers à soie (des) | | |

|vercoquin (un) | |vers-coquins |vercoquin, comme |

| | | (des), P. | dans l’ancien |

| | | | français. |

|ver luisant (un) |vers luisants |vers-luisants | |

| | (des) | (des), P. | |

|vert-de-gris (un) | |verts-de-gris |verderis[246] |

| | | (des), P. | |

|*vert-dragon, adj. | | |invariable. |

|vert-pomme, adj. | | |invariable. |

|vert-pré, adj. | | |invariable. |

|vesse-de-loup (la), | |vesses-de-loup | |

| plante | | (des) | |

|vice-amiral (un) |vice-amiraux (des)| |viçamiral |

|vicebailli (un) |vicebaillis (des)| |vicebailli, *etc.* |

|vice-chancelier (un)|vice-chanceliers | |id. |

| | (des) | | |

|vice-consul (un) |vice-consuls (des)| |id. |

|vice-gérant (un) |vice-gérants (des)| |id. |

|vice-gérent (un) |vice-gérents (des)| |id. |

|vice-légat (un) |vice-légats (des) | |id. |

|vice-président (un) |vice-présidents | |id. |

| | (des) | | |

|vice-reine (une) |vice-reines (des) | |id. |

|viceroi (un) |vicerois (des) | |id. |

|vice-sénéchal (un) |vice-sénéchaux | |id. |

| | (des) | | |

|_vice versâ_ | | | |

|videbouteille (un) | |videbouteille |videbouteille. |

| | | (des), vide- | M. P. écrit un |

| | | bouteilles | videbouteilles.|

| | | (des), H. | |

|*videpoche (un) | |videpoche (des), |videpoche |

| | | videpoches | |

| | | (des), H. | |

|vifargent (le) | |vifs-argents (les)|vifargent |

|virevolte (une) |virevoltes (des) | | |

|virevousse ou |virevousses (des) | | |

| virevouste (une) | | | |

|vis-à-vis (un) | |vis-à-vis (des) | |

|vive voix (de) | | | |

|vol-au-vent (un) |vol-au-vent (des) | |M. P. écrit |

| | | | vole-au-vent. On|

| | | | pourrait adopter|

| | | | volauvent |

|volteface (faire) | |volteface (des), |volteface |

| | | P. | |

+———————+——————+——————+——————+

[246] Ce mot devrait être écrit *verderis* comme dans le dictionnaire de Nat. Duez, où on lit: «Verderis ou verd de gris, en italien *verderame*.» *Rame* en italien, abrégé de *æramen*, signifie *le cuivre*; vert-de-gris, corruption de *verderis*, est donc le *vert de cuivre*.

APPENDICE *G*.

Je terminerai cette longue revue des systèmes proposés, des idées et des opinions émises depuis l'origine de la critique littéraire pour ou contre la réforme orthographique, par la citation de quelques articles que ma première édition du présent ouvrage a provoqués de la part d'écrivains distingués dans des journaux ou des recueils importants. L'article si remarquable de M. Sainte-Beuve a déjà été inséré en partie, p. 165-175. M. Victor FOURNEL a publié, dans la *Gazette de France* du 28 janvier 1867, un compte rendu dont j'extrais les passages les plus importants:

«L'orthographe française jouit d'une renommée redoutable, légitimement acquise par ses anomalies, ses complications et ses incohérences. Elle est assurément la plus puissante barrière qui

subsiste aujourd’hui contre la diffusion universelle de notre langue,

et c’est la langue elle-même qui l’a élevée, comme pour racheter

ainsi sa clarté proverbiale et faire payer sa conquête au prix

qu’elle vaut.

«Cette orthographe n’est pas seulement bizarre, elle est irrégulière

dans ses bizarreries et contradictoire dans ses irrégularités. Sa

logique est entachée d’arbitraire: nous l’allons montrer tout à

l’heure. Il en est du code grammatical comme de l’autre, où l’avocat

général Servan se plaignait jadis qu’on ne pût se reconnaître à

travers ce dédale de lois sur des lois, de lois contre des lois,

de lois sans objet, de lois inutiles, insuffisantes, redondantes,

oubliées, dangereuses, opposées, impossibles, et qu’on n’a cessé de

compliquer soigneusement depuis, jusque dans les moindres recoins de

la jurisprudence, par des arrêts sur des arrêts, contre des arrêts,

autour des arrêts, pour les expliquer, pour les appuyer, pour les

casser, pour les élargir, pour les restreindre, pour les éclaircir et

pour les embrouiller.

«Les causes de ces variations ne tiennent pas exclusivement à

l’origine mixte de notre langue: elles seraient trop longues à

expliquer en détail, et il suffit d’en constater le résultat.

S’il est vrai, comme on l’a dit, que l’orthographe est une de ces

sciences qu’il n’y a aucune gloire à connaître, mais qu’il y a honte

à ignorer, avouons franchement que chacun de nous porte sa part de

cette honte. Qui n’a été obligé de recourir cent fois au Dictionnaire

pour vérifier tel mot composé, pour savoir si *contrecoup* ne prend

point de trait d’union, comme *contrebande*, ou en prend un comme

contretemps; s’il faut bien deux *n* à *confessionnal*, tandis

qu’il n’en faut qu’une à *national*; comment s’écrit *conso*nn*ance*

et comment s’écrit _disso*n*ance_; et si le substantif *clou*, au

pluriel, a l’*s*, comme *filou*, ou l’*x*, comme *hibou*, etc., etc.?

Ces cas sont innombrables, et déconcertent à chaque pas les esprits

les plus exacts comme les mémoires les plus tenaces.

«On assure que Chateaubriand ne savait pas l’orthographe; il lui

suffisait de savoir sa langue; pour le reste, il s’en remettait à

son secrétaire ou à son imprimeur. Béranger a avoué lui-même que

pendant longtemps il n’avait pu l’apprendre. Tout le monde n’a point

les priviléges de Béranger ou de Chateaubriand, et, à les imiter,

on risquerait beaucoup plus de se faire accuser d’ignorance que de

se faire soupçonner de génie. Le temps n’est plus où l’orthographe

était considérée comme une science mesquine, faite pour les maîtres

d’école et les professeurs d’écriture, et où un hobereau pouvait dire

fièrement:

«Je n’aime point la pédanterie. Pour moi, je mets l’orthographe en

gentilhomme, et non en académicien.»

«Il orthographiait en gentilhomme, bien qu’il fût académicien, cet

illustre maréchal de Richelieu, dont on conserve le discours de

réception écrit de sa propre main, et plus criblé de fautes que

ne le fut jamais la dictée d’un écolier de huitième. Et aussi ce

glorieux maréchal de Saxe, qui eut du moins l’esprit de ne point se

laisser ranger au nombre des immortels, et dont on a une lettre toute

pleine de couleur locale et portant sa démonstration en elle-même,

où se lit le passage suivant: «Ils veule me fere de la Cadémie;

cela miret come une bage a un chas.» Louis XIV avait l’orthographe

du premier gentilhomme de France, et Napoléon celle d’un homme de

génie. Orthographier correctement, c’était l’exception jadis, et,

pour ainsi dire, le privilége des seuls savants. Rien n’était plus

rare dans le meilleur monde, quelquefois parmi les personnes les plus

instruites, les plus spirituelles et les plus lettrées: les amateurs

d’autographes le savent bien. Qui n’a, par exemple, péniblement

déchiffré, à travers le charmant fouillis de leurs griffes de chat,

quelques-uns de ces jolis billets écrits par les grandes dames du

dix-huitième siècle, souvent avec la grâce, la finesse et la verve

d’une Sévigné, mais presque toujours aussi avec l’orthographe du

maréchal de Saxe?

«Il n’y a plus guère aujourd’hui que les cuisinières qui aient gardé

sur ce point les traditions des duchesses du temps passé. Cette

différence ne tient pas seulement au progrès de l’instruction, mais

au progrès de l’orthographe elle-même, jadis flottante, maintenant

fixée, simplifiée, rapprochée du type unique et de la logique, vers

laquelle il lui reste un dernier et assez large pas à faire encore,

si elle veut y toucher pleinement.

«L’enseignement de l’orthographe est l’une des parties les plus

laborieuses de l’éducation enfantine. On a recours à tous les

expédients pour graver dans les jeunes têtes ces règles souvent sans

règle, et ces principes incohérents, violés par de continuelles

exceptions. On a même essayé de la réduire en jeux. En 1509,

Ringmann publiait à Saint-Dié une *Grammaire figurée*, où toutes

les parties du discours sont symbolisées par autant de figures

vivantes: le nom par un curé, le verbe par un roi, le participe par

un moine, la préposition par un marguillier et l’interjection par

un fou. Cela valait bien ces ballets scolaires des Jésuites où l’on

voyait le Supin en *u* danser avec le Gérondif en *do*. A la fin du

siècle suivant, on inventa une façon d’apprendre l’orthographe «en

jouant avec un dé ou avec un rotin». Barthélemy publia en 1787 la

Cantatrice grammairienne, ou méthode pour arriver au même résultat

par le moyen de chansons, sans le secours d’aucun maître. Je lisais

encore dernièrement, dans une revue destinée à l’adolescence, une

espèce de petit roman grammatical où le Substantif vient causer sur

la scène avec son remplaçant le Pronom, comme un héros de tragédie

avec son confident, précédé de l’Article qui lui sert de hérault, et

escorté de l’Adjectif en guise de suivant.

«Mais ce qui, mieux que ces enfantillages, prouve la réalité du

mal, c’est le nombre et la vigueur des tentatives de réformation

essayées depuis plus de trois siècles chez nous. Dans aucun autre

pays, il ne s’en est produit autant. M. Firmin Didot les a passées

en revue dans un curieux et savant appendice du livre qui nous a

inspiré cette rapide excursion à travers les steppes grammaticales,

rarement visitées par la critique. La première qu’il signale date

de 1527, et la dernière de 1865. Entre ces deux dates se déroule

une chaîne ininterrompue de noms, où les plus obscurs se mêlent

aux plus illustres, les *mathématiciens* aux poëtes, les *bohêmes*

littéraires aux académiciens, et les esprits les plus aventureux aux

réformateurs les plus sages et les plus modérés. Les uns veulent

bouleverser entièrement l’orthographe et changer jusqu’à l’alphabet;

les autres,—des écrivains comme Corneille, Bossuet et Voltaire, des

philosophes ou des grammairiens autorisés comme Richelet, l’abbé

de Dangeau, les auteurs de Port-Royal, Beauzée, le père Buffier,

Duclos, Du Marsais et Wailly,—essaient simplement d’en bannir les

bizarreries et les incongruités les plus flagrantes.»

M. Fournel analyse ensuite les systèmes de réforme proposés depuis Meigret jusqu’à nos jours, puis il constate l’importance des pas que l’Académie a faits depuis sa première édition dans les voies de la réforme.

«L’usage, dit-il, qu’elle reconnaissait, après Horace et Vaugelas,

comme le maître et l’arbitre suprême de la langue, lui avait imposé

ces changements. Mais M. Firmin Didot fait très-justement observer

qu’elle ne peut plus attendre aujourd’hui les décisions de l’usage

pour les suivre, et qu’au lieu de se borner à lui obéir, il lui

appartient de le déterminer. Les conditions ne sont plus les mêmes

qu’autrefois: tout écrivain s’est soumis à la loi du Dictionnaire,

et les imprimeries le prennent pour règle absolue. Ce serait se

condamner à l’immobilité perpétuelle, et tourner sans fin dans un

cercle vicieux, que d’attendre le mot d’ordre d’un monarque déchu;

et pour se refuser aux sages et légitimes réformes qui lui sont

réclamées, elle ne peut arguer de ce que l’usage ne les a point

admises, puisque l’usage, en ce qui concerne l’orthographe, a abdiqué

entre ses mains.

«En principe, le projet proposé par M. Didot, sous forme de

respectueuse requête à l’Académie, se justifie donc pleinement. Il

sait qu’en fait de réformes dans les règles consacrées par une longue

prescription, tout ce qui n’est pas nécessaire est condamné d’avance,

et tout ce qui est superflu revêt une apparence tyrannique. Les

meilleures même et les plus indispensables ont besoin de se produire

avec ménagement, par respect pour une tradition qui a pris force de

loi, et afin de ne pas introduire le trouble et la confusion sur

le terrain qu’elles prétendent débrouiller. M. Didot se distingue

des Meigret, des Ramus, des Rambaud, des Marle, de M. Erdan et de

M. Féline, en ce qu’il n’est pas un révolutionnaire, mais un simple

réformateur. Il se borne, du moins dans son plan général, au strict

nécessaire, en s’enfermant dans les limites déterminées par les

précédents de l’Académie elle-même. Il intervient au moment opportun,

et, ce semble, dans les meilleures conditions de succès, grâce à

l’influence que lui assurent la juste autorité de son nom, de ses

travaux, etc.»

«Quels sont les principaux inconvénients de l’orthographe française,

et les reproches sérieux qu’on est en droit de lui adresser? Elle

emploie beaucoup de lettres surérogatoires, qui embarrassent et

encombrent sa marche, des lettres qui pourraient se remplacer

par d’autres, des lettres à double et triple emploi, changeant

arbitrairement de valeur suivant leur entourage, des lettres

identiques se prononçant différemment, et des lettres différentes

se prononçant d’une façon identique, des caractères dont elle n’a

pas les sons, et des sons dont elle n’a pas le caractère, une

complication de lettres, accumulées parfois comme à plaisir pour

traduire les émissions les plus simples, la confusion du singulier

avec le pluriel dans beaucoup de cas, et, en une foule d’autres, la

différence des signes employés pour exprimer le pluriel dans les

mêmes catégories de mots, enfin un inextricable enchevêtrement,

un chaos de règles détruites, aussitôt qu’elles sont posées, par

des listes d’exceptions souvent aussi nombreuses que les cas

d’application régulière.

«On ne peut pas espérer de porter remède d’un seul coup à toutes

ces anomalies; il y faudrait une véritable révolution. Les

réformes proposées par M. Didot se bornent aux points essentiels

et s’attaquent aux incohérences les plus criantes. Je commence

toutefois par éliminer celle qui occupe le dernier rang dans son

cahier de doléances; la distinction des deux *g* (g et *g*) employés

à l’avenir, l’une pour les sons durs comme dans *fi*g_ure_, l’autre

pour les sons doux, comme dans *gageure*, que l’on écrirait alors

gagure, en supprimant la lettre parasite *e*, qui a le tort de

donner à ce terme la même physionomie, sans lui donner le même

son, qu'au mot *demeure*. L'introduction de ce *g* doux serait

quelque chose d'analogue à la création de la cédille pour le *c*,

et, comme elle, pourrait amener la suppression d'un grand nombre

d'*e* surérogatoires, placés après le *g* actuel pour l'adoucir.

Mais, sous prétexte de simplification, c'est là une complication

véritable, toute de fantaisie, dont les avantages assez minces ne me

paraissent pas suffisamment compensés par les inconvénients, et qui

charge l'alphabet d'une lettre de plus, ou du moins d'une nouvelle

forme de lettre, d'ailleurs absolument inutile, puisque son emploi se

confondrait avec celui du *j*[247].

[247] J'ai fait droit à cette juste critique dans cette seconde

édition.

«Sur les autres points, les réclamations de M. Didot sont d’une

incontestable justesse, et ses réformes les unes nécessaires, les

autres très-logiques et presque toujours très-souhaitables. Il est

évident, par exemple, qu’il y a toute une révision à accomplir

dans les mots composés, labyrinthe plus embrouillé que celui de

Dédale, et où il est impossible de trouver un fil conducteur. On ne

comprendra jamais pourquoi l’Académie écrit *clairvoyant*, tandis

qu’elle écrit *clairsemé*; pourquoi, d’une part, *contrebande* et,

de l’autre, *contrecoup*. Elle a déjà supprimé beaucoup de ces

traits d’union, pour fondre en un seul les deux termes, quelquefois

en élidant ou en contractant le premier: qu’elle poursuive cette

tâche, qui, en effaçant une contradiction perpétuelle, fera

disparaître en même temps la difficulté insoluble de la formation

du pluriel dans certains mots composés! Il n’est pas moins évident

que rien n’est plus arbitraire et plus irrégulier que l’emploi

des doubles lettres. Comment, lorsqu’on ne met qu’un *g* dans

agression, agrandir, agréer, etc., en laisser subsister deux

dans *agglomérer, agglutiner, aggraver*, et faire une exception

pour ces trois mots *seuls*? Les mêmes variations existent dans

les dérivés des mots terminés en *on* et en *ion* (_timo*n*ier_

et _cano*nn*ier, violo*n*iste_ et _bâto*nn*iste, do*n*ateur_ et

ordo*nn*ateur); dans l’emploi du double *t* à la finale des

mots (_démaillo*t*er_ et *emmaillo*tt*er*, contradiction vraiment

intolérable), et le redoublement de certaines lettres, telles que le

p dans *a*pp_auvrir, a*pp*laudir_..., lorsqu’on écrit _a*p*lanir,

a*p*ercevoir_, *etc.* Les tableaux dressés par M. Didot, avec une

conscience et un soin scrupuleux, mettent ces anomalies dans tout

leur jour, et les rendent plus choquantes encore par le rapprochement.

«Qui n’a entendu conter dix fois une charmante anecdote dont Nodier

est le héros? Lisant à l’Académie des remarques sur la langue

française, il disait que le *t* entre deux *i* a d’ordinaire, et sauf

quelques exceptions, le son de l’*s*:

«Vous vous trompez, Nodier; la règle est sans exception, lui

cria Emmanuel Dupaty.—Mon cher confrère, répliqua le malicieux

grammairien avec une humilité sarcastique, prenez pi*c*ié de mon

ignorance, et faites-moi l’ami*c*ié de me répéter seulement la

moi*c*ié de ce que vous venez de dire.»

«L’Académie rit, et Dupaty resta convaincu qu’il y avait des

exceptions. Au fond, la réplique de Nodier était une épigramme

contre le Dictionnaire. Qui dira en vertu de quel principe le *t*

suivi d’un *i* se prononce tantôt *ti* et tantôt *ci*? M. Didot

propose de remédier à cette confusion soit par la substitution du

c au *t*,—car rien n’empêcherait d’écrire _ambi*c*ieux_ comme

on écrit _pré*c*ieux_,—soit par l’emploi du *t* avec une cédille,

particulièrement dans les substantifs d’une forme absolument

identique à celle de verbes dont la prononciation n’est point

la même (_nous éditions, les éditions; nous inspections, les

inspections_, etc.). Cette dernière anomalie se retrouve, et appelle

un remède analogue, dans les substantifs en *ent* qui présentent une

homographie complète, malgré la différence du son, avec la troisième

personne plurielle du présent de l’indicatif (_un affluent, ils

affluent; un équivalent, ils équivalent_).

«Le chapitre sur la régularisation de l’orthographe étymologique est

l’un des plus intéressants du livre. Nulle part les contradictions ne

fourmillent pareillement. Ainsi, dans les mots tirés du grec, le χ

est représenté tantôt par le *c*, ou le *k*, ou le *qu* (_acariâtre,

kilo, monarque_), tantôt par le *ch* dur (_archéologue_), tantôt

par le *ch* doux (_anarchie_). Le *th* est censé représenter le

θ grec, mais c’est dans notre langue un signe sans aucun son

correspondant, comme le *ph*, qui répond au φ, mais qui se prononce

f, et ne sert qu’à surcharger certains mots, en leur donnant une

physionomie barbare. Qu’est-ce donc quand le *th* et le *ph* se

trouvent réunis, quelquefois en double exemplaire (_diphthongue,

apophthegme, ichthyophage_)? Assurément, il faut tenir grand compte

de l’étymologie dans l’orthographe, et c’est pour l’avoir méprisée

que les révolutionnaires qui veulent qu’on écrive comme on prononce

ont échoué dans le ridicule. Mais l’Académie elle-même a porté les

premiers et les plus rudes coups à l’orthographe étymologique. Sur

les 20,000 mots environ dont se compose le dictionnaire, il y en a,

d’après les calculs de Marle, 3,000 d’étymologie inconnue, 1,500

d’étymologie douteuse, 10,000 qui se sont dépouillés successivement

de leurs lettres étymologiques, et 500 dont l’orthographe est

absolument contraire à l’étymologie. Pourquoi _paragra*ph*e_

et _agra*f*e_, ph_iloso*ph*e_ et f_antaisie_, rh_ythme_ et

eu*r*ythmie? La logique la plus élémentaire exigerait qu’on écrivît

f_énomène_ comme f_antôme_, ou qu’on revînt à l’ancienne orthographe,

qui disait ph_antôme_, comme ph_énomène_. Ce qu’on demande à

l’Académie française, ce n’est pas d’effacer l’étiquette étymologique

des mots, c’est de se montrer conséquente avec elle-même, de

mettre de l’unité dans l’œuvre qu’elle a commencée, et de rayer de

perpétuelles contradictions qui déconcertent l’esprit.

«Puisqu’on a supprimé l’*h* étymologique dans *trône, trésor* (jadis

throsne, thrésor), il serait aussi logique de la supprimer dans

anathème, athlète, *etc.* Cependant je suis le premier à convenir

qu’il ne faut pas pousser toujours la logique à l’extrême, et j’avoue

que j’aurais la faiblesse de reculer devant quelques-unes de ces

simplifications, auxquelles il est pourtant impossible de faire, en

théorie, la moindre objection sérieuse. Dans la pratique, il est des

réformes qui me paraissent plus urgentes que cette dernière, par

exemple, la régularisation de la marque du pluriel dans les mots en

ou, dont je m’étonne que M. Didot n’ait pas fait l’objet d’une

proposition formelle.

«Je suis obligé de tourner court: le sujet m’a déjà entraîné bien

au-delà de mes limites habituelles; mais j’espère que le lecteur me

pardonnera cette petite conférence grammaticale, frugale orgie d’eau

claire et de racines grecques. La conclusion se déduit d’elle-même.

Il y a évidemment quelque chose, il y a même beaucoup à faire, de

l’aveu unanime des grammairiens et des lexicographes. L’occasion est

propice: elle ne se retrouvera peutêtre pas avant un siècle, car

les nouvelles éditions du Dictionnaire de l’Académie sont rares. M.

Didot a déblayé la route et tracé la marche: il ne reste plus qu’à

suivre ce guide expérimenté, en tenant compte de tous les intérêts et

de tous les besoins, en appliquant les réformes dans les limites où

elles peuvent se concilier avec le respect des meilleures traditions,

et améliorer le mécanisme de la langue sans trop bouleverser les

habitudes jusqu’à présent consacrées par la loi.»

M. Auguste BERNARD, dans le journal l’_Imprimerie_, de janvier 1868, a inséré une lettre qu’il a bien voulu m’adresser et dont j’extrais les passages qui ont trait à la doctrine.

«Cher et honoré maître,

«Rien ne pouvait m’être plus agréable que votre intéressant travail,

car il y a longtemps que ce sujet me préoccupe. J’annonçais, en

effet, il y a bientôt trente ans, dans ma préface des _Procès-verbaux

des États généraux de 1593_ (vol. in-4º de la Collection des

documents inédits relatifs à l’histoire de France), un livre

sur l’histoire de l’orthographe française depuis l’invention de

l’imprimerie.

«Je me félicite aujourd’hui d’avoir été détourné par d’autres

occupations de la réalisation de ce projet; car votre nouveau travail

aurait probablement rendu mes peines inutiles. Personne ne pouvait

aborder ce sujet avec plus d’autorité que vous, qui réunissez à

l’érudition d’un académicien toutes les connaissances du typographe.

«Au reste, c’est chez vous-même, et en travaillant au _Dictionnaire

de l’Académie_ de 1835, dont j’étais la cheville ouvrière, que cette

idée m’était venue. J’avais été souvent choqué des irrégularités

qui se glissaient dans ce livre, faute d’un praticien pour les

relever, et si je n’avais pas été si jeune alors, j’aurais peutêtre

hasardé quelques observations; mais, n’osant pas le faire, je me

mis dès lors à étudier les progrès de l’orthographe depuis le

commencement du seizième siècle, progrès opérés par les imprimeurs,

qui ont plus fait pour cela, à mon avis, que les grammairiens et

les académiciens ensemble. Et cela se conçoit facilement. Avant les

travaux de l’Académie, l’orthographe était incertaine: l’écrivain ne

s’inquiétait pas, en poursuivant sa pensée, de la forme plus ou moins

régulière des mots qu’il employait, pourvu qu’ils fussent compris.

Mais le compositeur, ou pour mieux dire le correcteur, est obligé

d’adopter un système. Il ne pourrait laisser passer dans un livre

soumis à son contrôle un mot écrit de cinq manières différentes,

comme cela se voit dans le *Livre des Métiers* d’Estienne Boileau,

que vous citez p. 195. Il faut qu’il adopte l’une ou l’autre. Or,

avant d’adopter, il compare, il raisonne: de là la régularisation et

l’amélioration de l’orthographe.

«Voilà ce que fait un correcteur. Mais il faut s’entendre sur la

valeur de ce mot. Le véritable correcteur doit être à la fois érudit

et typographe. Si ce n’est qu’un érudit, un déclassé, qui fait ce

métier parce qu’il n’en trouve pas de meilleur, il ne remplira que la

moitié de sa tâche…..

«En parcourant l’analyse des livres des législateurs de

l’orthographe, que vous avez donnée dans la seconde partie de votre

ouvrage, j’ai vu avec joie qu’aucun ne pouvait être comparé à mon

cher Tory pour l’importance de sa réforme. En effet, lorsqu’il parut,

le français était encore dans ses langes latins, ne possédant aucun

signe particulier pour représenter les sons qui lui étaient propres.

La création de l’accent aigu à elle seule fut toute une révolution

dans la langue. On a depuis inventé les accents grave et circonflexe,

mais ces derniers, tout euphoniques, n’ont pas l’importance

grammaticale de l’accent aigu, qui, en distinguant, par exemple, le

participe passé du présent de l’indicatif, dans certains verbes, a

permis au lecteur de se soustraire à une confusion déplorable.

«Je citais naguère cette phrase qui, dans l’ancienne orthographe,

pouvait avoir deux sens opposés: «Un homme mange des vers.» Cet homme

mangeait-il des vers ou au contraire était-il mangé par eux? Une

simple virgule placée sur la lettre *e* nous a tiré d’embarras, en

distinguant l’*e* féminin de l’*e* masculin, comme on disait alors,

et en permettant de lire sans hésitation l’un ou l’autre. Quelques

auteurs avaient déjà signalé la nécessité de cette réforme; mais

aucun ne l’avait réalisée; et Tory ne l’a faite (de même que celle de

la cédille et de l’apostrophe) que parce qu’il était, comme vous le

dites, «aussi habile artiste que savant typographe».

«Je ne regrette qu’une chose pour Tory, c’est qu’il n’ait pas la

gloire d’avoir distingué l’*i* et l’*u* consonnes (*j* et *v*) de

l’*i* et de l’*u* voyelles. Cette amélioration était bien facile,

puisqu’il ne s’agissait que d’appliquer à un usage spécial deux

lettres qui existaient déjà dans la typographie, l’*u* initial (*v*),

et l’*i* final (*j*); elle ne fut pourtant réalisée qu’un siècle

après lui, et par les imprimeurs de Hollande encore. Toutefois, il

est juste de dire que les imprimeurs français avaient déjà en partie

paré à cet inconvénient en mettant un tréma sur l’*u* consonne. Ainsi

le mot *boue* était imprimé *boüe*, pour empêcher de lire *bove*.

De même nous mettons aujourd’hui un tréma sur l’*e* final des mots

aiguë, et *contiguë*, etc., pour qu’on ne lise pas *gue*. Cette

innovation du tréma sur l’*u* voyelle fut adoptée par toutes les

personnes intelligentes du seizième siècle.

«C’est ce que n’a pas compris l’académicien Berger de Xivrey, qui,

dans la collection des *Lettres de Henri IV*, a conservé cet *u*

tréma partout où il l'a trouvé, sans se douter que cette forme

orthographique jurait dans son livre, où il a mis les *v* à la place

des *u* consonnes, comme aujourd'hui. Cela rappelle un peu ces

braves gens qui, ayant vu le mot *univers*, par exemple, écrit jadis

Vniuers, c'est-à-dire avec un *u* initial au commencement (*v*), et

un *u* médial (*u*) au milieu, se figurent que nos pères mettaient

toujours le *v* pour l'*u*, et réciproquement, et ils ne manquent pas

de suivre cette règle dans leurs essais d'archaïsme. Cela se voit

journellement dans les catalogues de librairie, et je ne jurerais pas

qu'on n'en puisse trouver des exemples dans le *Manuel de Brunet*.»

M. Maurice MEYER, Inspecteur de l'instruction primaire du département de la Seine, a publié dans la *Revue nationale et étrangère* du 28 mars 1868, un article dont j'extrais le passage suivant:

«Que de dictionnaires, combien de grammaires surtout, depuis quelques

années, se sont multipliés, pour faire à notre langue une sorte

de rempart et pour rappeler aux saines doctrines les insurgés de

la parole et les fauteurs du désordre, je ne pourrais le calculer

exactement. Malgré tout, il faut bien le confesser, le but n’a été

qu’imparfaitement atteint: on a plus écrit que sagement écrit, et il

y a eu plus de bonnes intentions que de bonnes grammaires.

«C’est que la composition d’une bonne grammaire française n’est

pas d’une médiocre difficulté. Outre qu’il lui faut l’appui et

l’autorité d’un bon Dictionnaire académique, le talent d’y mettre

tout ce qu’il faut, et rien que ce qu’il faut, est tout simplement

un art véritable. Elle exige un don d’expérience, une méthode rares.

L’esprit de l’auteur, sa finesse peut s’y faire sentir, jamais

voir. Il faut qu’il comprenne la langue par le côté métaphysique et

la fasse comprendre par le côté vulgaire. Point de raisonnements

quintessenciés, point d’ambages abstraits. Tout cela peut se

concentrer dans le démonstrateur, mais non se répandre dans la

démonstration, s’il veut qu’elle pénètre et se grave. Chercher le

simple, éviter le compliqué, voilà le secret; parce que le simple, en

matière aussi abstraite, annonce le plus souvent une vérité acquise,

et le compliqué une vérité qui se voile ou qu’on cherche. Le simple

porte avec lui cette clarté rapide, sans laquelle l’esprit français

refuse d’avancer, tandis que le compliqué produit le trouble qui le

met en défiance ou le rebute.

«La simplicité d’ailleurs n’est-ce pas la qualité maîtresse du

parler français? Notre langue n’est si simple, si ennemie des

inversions, que parce qu’elle place la raison avant l’imagination.

Dans la grande famille des langues, elle est un des instruments

de précision les mieux trempés pour la pensée, et elle ne dit si

parfaitement ce qu’elle veut dire que parce qu’elle est affamée de

justesse. Malheureusement la fantaisie et le chimérique menacent de

la corrompre depuis longtemps, et il est pressant, pour l’Académie,

de les écarter au moyen d’un bon Dictionnaire.

«Je cherche, par exemple, dans quelle catégorie elle classera le mot

train express. Si *express* est un adjectif, pourquoi ne peut-il

prendre ni la forme du féminin, ni celle du pluriel? S’il est un

substantif, avec sa finale sifflante et bizarre, comment l’écrirai-je

au pluriel, et à quelle famille de mots le rattacher? De plus, chacun

sait-il bien la signification de ce mot *express*, qu’il ne faut pas

confondre avec *exprès*? Même remarque pour *timbres-poste*, dont la

deuxième partie est invariable. Pourquoi n’avoir pas dit _timbres de

poste_, comme on dit *voitures de poste, train de poste*? pourquoi

avoir accru, au grand dommage de la clarté, cette race de noms

composés et bâtards qui inquiètent notre orthographe et troublent

notre logique?

«M. Didot a, là-dessus, tout un chapitre bien curieux et une

nomenclature finale des mots composés, qui se dresse comme une liste

d’accusation contre les complaisances de notre Académie. Il en est

qu’elle a enregistrés quand ils avaient pris rang, au lieu de les

écarter d’autorité, avant leur intrusion définitive, oubliant que les

mots qui sont de mode finissent par devenir d’usage, et que l’usage à

son tour, même quand il a bravé la règle, ne tarde pas à en devenir

une. M. Didot adopte ces mots mal venus, mais il propose d’effacer

le trait d’union qui les sépare, pour qu’on n’hésite plus sur leur

orthographe. Il lui est facile de prouver que, l’Académie l’ayant

effacé pour beaucoup d’entre eux, il y aurait justice et harmonie à

le faire pour *tous*. Mais peutêtre demande-t-il trop.

«Bien d’autres désordres d’orthographe, signalés dans cet

excellent Mémoire, appellent toute l’attention de l’Académie pour

la publication de sa septième édition. M. Sainte-Beuve, avec son

érudition piquante, en a relevé finement un grand nombre. Mais il

n’a pu tout dire: c’eût été trop long, même sous sa plume charmante.

Je voudrais plus encore que ce que demandent M. Sainte-Beuve et M.

Didot: je désirerais que les mots, les locutions vicieuses fussent

aussi corrigés dans cette dernière édition.

«Tous ces vœux seront-ils écoutés par les académiciens qui sont à

l’œuvre? Je ne sais, car je me souviens des résistances séculaires

que les dictionnaires antérieurs ont opposées aux nouveautés les

plus légitimes. Toutefois, j’ai bon espoir que l’Académie, mieux

informée et plus juste cette fois, fera comme nous et accueillera

favorablement la plupart des *Observations* si sensées de M. Didot.»

Je signalerai aussi l’article de M. Léger NOEL, dans le *Journal de Rouen* du 3 mars 1868, celui de M. Louis LIEVIN dans la *Liberté* du 5 avril et ceux de plusieurs autres littérateurs distingués qui ont donné, avec une extrême bienveillance, leur assentiment à mes recherches.

L’imprimerie parisienne s’est associée à ce mouvement des littérateurs et des érudits en faveur de la Réforme orthographique. Il me suffira de signaler ici la Lettre de la Société des correcteurs à l’Académie française, dans laquelle, à la suite d’un vote unanime (le 19 avril), la société supplie la docte compagnie de vouloir bien admettre le

principe de l’uniformité orthographique dans sa prochaine édition.

Le mouvement d’adhésion s’est étendu jusqu’au-delà du détroit. Un typographe instruit en même temps que linguiste distingué, M. Théodore Küster, a publié à Londres dans le *Printer’s Register* du 6 janvier 1868, un article dont je traduis les passages où l’auteur, après avoir analysé mes propositions, émet ses vues propres.

A propos des mots du Dictionnaire de l’Académie empruntés de l’anglais ou de l’allemand, comme *vagon, cipaye, valse, paquebot, railway, choucroute*, etc., dont l’orthographe a été francisée, il s’exprime ainsi:

«Pourquoi n’en serait-il pas de même pour les mots où les *th* et les

ph figurent aussi désagréablement que les *w* et *k* des Saxons?

«A notre point de vue, dans toute réforme orthographique, soit

en France, soit en Angleterre ou dans tout autre pays, notre seul

désir est de voir concilier, par une sorte de compromis entre eux,

les deux systèmes basés l’un sur l’étymologie seule, l’autre sur

la prononciation seule. M. Didot, dans ses observations, suggère

quelque chose de fort juste à cet égard. Il fait deux listes de mots

qu’il range sous deux titres: «mots d’un usage ordinaire» et «mots

d’un usage exceptionnel», et il propose de simplifier les premiers,

lorsqu’ils sont entrés dans le langage usuel, et de laisser aux

savants leurs termes scolastiques tels qu’ils les ont formés. L’école

grecque peut, si elle veut, forger des expressions techniques et les

écrire comme elle veut, mais elle n’a pas le droit d’embarrasser le

simple artisan avec des difficultés; car une grande partie du public

et même du public *liseur* ne sait ni grec ni latin, et sera par

conséquent incapable de distinguer les étymologies provenant de ces

langues.

«Les remarques sur les doubles lettres sont très-justes, et on

maintiendrait la double consonne dans le cas où elle se fait

entendre, comme dans *correcteur*; mais il est utile de supprimer

l’une des consonnes dans des mots tels que *nourrir* et de les écrire

comme *mourir*.

«Les mots composés, en français, sont une source de grande

perplexité, nonseulement pour les étrangers, mais même pour

les indigènes; car il existe une grande diversité d’opinion

relativement à la forme du pluriel dans les mots qui s’écrivent

avec un trait d’union. Si le trait d’union était omis (comme le

propose M. Didot), cette difficulté serait grandement diminuée; au

lieu de *chefs-d’œuvre*, on écrirait *chefdœuvres* ou probablement

chédœuvres. Nous mentionnerons à ce propos que l’introduction d’une

branche de l’industrie britannique en France a doté ce pays d’un

nouveau mot, *pickpocket*, qui, d’après la réforme orthographique,

s’écrirait *piquepoquet*.

«En anglais l’emploi du trait d’union dans les mots composés est un

peu incertain. Malheureusement nous n’avons pas, pour décider les

questions d’orthographe, l’autorité d’un corps analogue à l’Académie

française. Ce serait le devoir de la société philologique, mais elle

ne s’en acquitte pas.

«Le caractère distinctif de l’esprit français est une fine perception

de l’ordre et une tendance à introduire en tout une règle et une

méthode. Les tendances des nations saxonnes et teutoniques sont tout

autres: là c’est l’action individuelle. Nous, Anglais, nous sommes

intolérants pour la centralisation, comme ne pouvant s’accorder

avec ce droit individuel. Nous laissons les choses suivre leur

cours, tandis que nos voisins d’outremer assignent aux choses le

cours qu’elles auront à suivre. Il est aisé de voir de quel côté

est l’avantage dans l’emploi des anomalies de la grammaire ou du

dictionnaire. Dans cinquante ans ils auront fait de leur langue

une armée bien réglée et bien disciplinée, tandis que la nôtre

ressemblera à une foule énergique et indisciplinée, qui se pressant

dans les rues d’une grande ville, y cause de la confusion.»

M. Küster critique ensuite ma proposition du *t* cédille:

«Nous ne pouvons admettre, dit-il, cette innovation, par la raison

que nous avons plusieurs fois donnée dans le «_Printer’s register_»

_que l’ensemble des caractères restera toujours uniforme avec

lui-même_, attendu que pour se procurer de nouveaux caractères, soit

g, soit *t*, les imprimeurs seraient entraînés à des dépenses

qu'ils ne voudront pas plus faire pour ces lettres qu'ils ne l'ont

fait pour l'À. ils sont forcés d'adopter le proverbe: «Il faut

travailler avec les outils que l'on a[248].»

[248] Quand on voit avec quel empressement on introduit dans les

livres des caractères si variés de forme et d'aspect, uniquement

par caprice et pour satisfaire au désir de nouveauté aussi

général en Angleterre qu'en France, on ne conçoit pas ce motif

d'une économie sordide; et l'on s'étonne qu'en Angleterre on

réimprime encore des ouvrages ou passages de notre langue sans

employer l'*à*, sous prétexte que l'usage en est étranger à la

langue.

«Nous sommes persuadé que beaucoup de personnes tenteront de

s’opposer aux changements proposés dans l’ouvrage que nous avons sous

les yeux. Elles ont appris le français d’après la méthode actuelle,

et considéreront ces modifications comme une félonie à leur égard;

mais, quand nous mettons en balance les plus grands inconvénients

qui peuvent résulter de ces changements et l’énorme perte de temps

qu’entraîne, pour ceux qui étudient le français, le système actuel,

il nous semble que toute personne impartiale décidera en faveur de la

réforme.

«Nous avons consacré à cette analyse plus de place que nos colonnes

ne nous le permettraient à la rigueur; mais ce travail sera

probablement d’un tel poids dans l’amélioration de l’orthographe

française qu’il ne peut manquer d’avoir de l’influence même sur

notre orthographe. Il suffira de dire, pour conclure, que l’auteur

a déployé, dans ce volume, une vaste érudition, et il prouve ses

propositions avec tant de clarté et de force, que nous souhaitons

sincèrement de voir l’Académie adopter les changements qui lui sont

proposés. Elle facilitera ainsi aux étrangers l’étude de l’une des

langues les plus belles et les plus utiles du monde entier.»

La Patrie, gazette suisse, dans son numéro du 17 janvier, conclut ainsi l’article qu’elle a consacré à ma première édition:

«Si l’orthographe phonétique, conforme, comme on l’a vu, aux origines

et à l’esprit de la langue française, présente d’incontestables

avantages comme *méthode* de lecture et d’écriture, comme orthographe

de ceux qui n’ont pas le temps d’apprendre celle des lettrés, et

comme moyen de figurer exactement la *prononciation* de la langue

française et de plusieurs langues étrangères, cette écriture ne doit

pas encore avoir ses entrées dans le Dictionnaire de l’Académie,

d’après M. Didot. Le peuple fera le sien quand il le jugera bon.

Le savant imprimeur-libraire de l’Institut de France ne pouvait

évidemment parler à l’Académie française que de l’orthographe des

lettrés, et on doit lui savoir un gré infini d’avoir si nettement

posé la question, et pris si courageusement l’initiative des

importantes réformes indiquées dans son volume.

«Si l’on ajoute à cette publication du savant éditeur parisien les

Rapports qui viennent d’être faits à l’Institut genevois par deux de

ses membres, rapports très-favorables à la réforme orthographique,

on verra que cette question mérite d’attirer partout l’attention des

lettrés aussi bien que celle des amis de l’instruction populaire.»

M. O. HAVARD, dans la *Revue du monde catholique* du 25 mai dernier, adhère, avec de grandes réserves, au principe de la réforme:

«Comme conclusion pratique, dit-il, M. Didot voudrait, avec M.

Raoux, voir les lexicographes représenter la prononciation, en

tête des dictionnaires anglais, arabes et turcs, dans un système

phonographique perfectionné et convenu entre les linguistes.

«Mais, avant d’en arriver à ce développement, la méthode phonétique

a besoin de mûrir; jusque-là il faut se défier des innovations

désordonnées, imprudentes, et ne pas éliminer une difficulté pour

nous gratifier aussitôt d’une autre. Plus tard alors pourra-t-on voir

l’Académie française se montrer aussi hardie que l’Académie de la

Crusca en 1612, l’Académie de Madrid en 1726, le grand _Vocabulario

portuguez_ de Coïmbre en 1712, et concilier, dans la mesure

légitime, le système phonographique avec le système orthographique

des langues néolatines. Mais l’anarchie qui règne en France

dans la prononciation de la langue rendra toujours difficile, et

peutêtre d’ici longtemps impraticable, le projet des phonographes.

Nonseulement entre les provinces du Nord et du Midi, mais dans la

même contrée, on se trouvera en présence de dialectes et d’idiomes

qui modifient singulièrement la prononciation littéraire. Il faudrait

donc adopter une méthode conventionnelle: mais avec l’éducation

insuffisante des classes inférieures, pourra-t-on la populariser?»

TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

INTRODUCTION 1

DICTIONNAIRE DE L’ACADÉMIE ET SON ORTHOGRAPHE:

Première édition 6

Deuxième édition 10

Troisième édition 11

Quatrième édition 13

Cinquième édition 17

Sixième édition 18

I. ORTHOGRAPHE ÉTYMOLOGIQUE:

De la lettre χ.

Mots de la langue française où la lettre χ

est figurée par *c, k* ou *qu* et par *ch* 35

De l’esprit rude et de la lettre *h* 38

Des lettres Θ et Φ représentées en latin par

th et *ph* 40

Mots d’un usage ordinaire ayant conservé le *th* 43

Mots avec *th* d’un usage exceptionnel 44

Du Φ qui devrait toujours être représenté par *f Ibid.*

Mots avec *ph* d’un usage ordinaire 45

Mots avec *ph* d’un usage exceptionnel 47

Mots avec *th* et *ph* réunis *Ibid.*

Mots avec deux *ph* ou deux *th Ibid.*

II. DOUBLES LETTRES 48

III. DES TIRETS OU TRAITS D’UNION 58

IV. DE L’ORTHOGRAPHE ET DE LA PRONONCIATION DES MOTS

TERMINÉS EN *ANT* OU *ENT*.

Adjectifs et substantifs verbaux provenant du

participe présent 67

Liste des adjectifs et substantifs verbaux formés

de participes latins en *ens* (haute, moyenne et

basse latinité) provenant de la 2e, 3e ou 4e

conjugaison, et qui en français se terminent en *ant* 69
Liste des adjectifs et substantifs verbaux provenant des trois dernières conjugaisons latines et qui se terminent en *ent* 71
Mots en *ent* prononcés différemment, bien qu'écrits de même 72
De l'orthographe et de la prononciation des mots en *ance* et *ence* 75
Mots en *ance* 78
Mots en *ence Ibid.*

V. SYLLABES *ti, tion* 80

VI. DE L'_Y_ GREC 85

VII. DE LA LETTRE ġ 88
DE LA LETTRE X 90

CONCLUSION 91

EXPOSÉ DES OPINIONS ET SYSTÈMES CONCERNANT L’ORTHOGRAPHE

FRANÇAISE DEPUIS 1527 JUSQU’A NOS JOURS 99

APPENDICE A.

Les dictionnaires français antérieurs à celui de

l’Académie de 1694:

Firmin Le Ver (Dictionnaire manuscrit de 1420) 101

Catholicon abbreviatum 107

Vocabularius nebrissensis 108

Robert Estienne *Ibid.*

Guillaume de Laimarie 109

Jean Nicot *Ibid.*

Philibert Monet 110

Nathaniel Duez 111

César Oudin *Ibid.*

Pierre Richelet *Ibid.*

Tableau synoptique du changement d’orthographe
depuis le XVe siècle dans les mots difficiles 112*b*

Orthographe de l’Académie en 1694, date de la première
édition du dictionnaire 113
Préface du dictionnaire de l’Académie 114
Cahiers de remarques rédigés pour le Dictionnaire de

1694 117

Grammaire de Regnier des Marais 120

APPENDICE B.

Opinion de Ronsard sur l’orthographe étymologique 121

APPENDICE C.

Opinion de plusieurs membres de l’Académie française
et de l’Académie des belles-lettres sur l’orthographe

et la réforme orthographique:

Nicolas Perrot d’Ablancourt 124

Pierre Corneille 125

Jacques-Bénigne Bossuet 130

L’abbé de Dangeau 133

L’abbé de Choisy 134

L’abbé Girard 139

Charles-Irénée Castel, abbé de Saint-Pierre 143

Duclos 147

Nicolas Beauzée 148

Noël-François de Wailly 150

Voltaire 154

François de Neufchateau 156

Urbain Domergue 157

Volney 158

Fortia d’Urban 159

Destutt de Tracy *Ibid.*

Jouy 160

Charles Nodier 161

Andrieux *Ibid.*

Laromiguière 162

Daunou *Ibid.*

Littré 163

Max Müller (correspondant) 164

L. Quicherat 165

Charles-Auguste Sainte-Beuve 167

APPENDICE D.

Historique des réformes orthographiques proposées ou accomplies 175

XVIe SIÈCLE:

Geoffroy Tory 177

Jean Salomon *Ibid.*

Très-utile et compendieux traité de l’art et science d’ortographie gallicane (anonyme) 178

Gilles du Wès (ou Dewes, ou du Guez) *Ibid.*

Jean Palsgrave 179

Jacques Sylvius (Dubois) 181

Etienne Dolet *Ibid.*

Robert Estienne 182

Louis Meigret et Guillaume des Autels 184

Joachim du Bellay 187

Jacques Pelletier 188

Joachim Périon 189

Jean Garnier 190

Jean Pillot *Ibid.*

Abel Mathieu 191

Pierre Ramus (La Ramée) 191

Etienne Pasquier 194

Henri Estienne 197

Jean-Antoine de Baïf 199

Honorat Rambaud 200

Laurent Joubert 203

Claude de Saint-Lien 204

Claude Mermet 206

Montaigne *Ibid.*

De Palliot 207

XVIIe SIÈCLE:

Robert Poisson 209

Pierre le Gaygnard 212

Etienne Simon *Ibid.*

Claude Expilly 213

Jean Godard *Ibid.*

Charles Sorel 219

Pierre de la Noue 220

Antoine Oudin 221

Le P. Antoine Dobert 223

Du Tertre *Ibid.*

Le P. Laur. Chiflet *Ibid.*

Claude Lancelot (*Grammaire de Port-Royal*) 226

Antoine Bodeau de Somaize *Ibid.*

Simon Moinet 230

Jacques d’Argent 231

De Bleigny *Ibid.*

Jacques de Gevry *Ibid.*

Louis de l’Esclache *Ibid.*

De Mauconduit 232

Lartigaut 233

Gilles Ménage 236

François Charpentier 237

J.-B. Bossuet 239

Jean Hindret *Ibid.*

Jérôme-Ambroise Langen-Mantel *Ibid.*

De Soule 240

René Milleran *Ibid.*

Rodilard *Ibid.*

Louis de Courcillon, abbé de Dangeau 241

Alphabet ingénieux pour le françois (anonyme) 247

André Renaud *Ibid.*

César-Pierre Richelet 248

XVIIIe SIÈCLE:

Projet d’un Esei de granmére francéze (anonyme) 248

L’abbé Régnier des Marais 251

Nicolas de Frémont d’Ablancourt 257

Le P. Claude Buffier 258

Pierre Panel 259

De Grimarest *Ibid.*

Le P. Gilles Vaudelin 260

Nicolas Dupont 261

L’abbé Girard *Ibid.*

Plan d’une ortographe suivie (anonyme) 264

Pierre Py-Poulain de Launay 265

L. Pierre de Longue 266

Ch.-Irénée Castel, abbé de Saint-Pierre 267

Maurice Jacquier 270

Cheneau, sieur Du Marsais 271

_La Bibliotèque des enfans ou les premiers elemens

des letres_ (anonyme) 273

Le Précepteur (anonyme) 274

De Wailly 276

Claude Lancelot (*Grammaire de Port-Royal*) 283

Douchet 285

L’abbé Cherrier 287

Ortografe des dames pour aprandre a ècrire et a lire corectemant (anonyme) 288

Manière d’étudier les langues (anonyme) *Ibid.*

De l’orthographe (anonyme) 289

Le grand vocabulaire françois, par une société de gens de lettres (anonyme) 290

Viard *Ibid.*

J.-B. Roche 291

Brambilla 295

Boulliette *Ibid.*

Beauzée *Ibid.*

XIXe SIÈCLE:

Jean-Etienne-Judith Forestier Boinvilliers-Desjardins 305

Urbain Domergue 306

Girault-Duvivier 310

C.-F. Volney 311

P.-R.-Fr. Butet 314

Marle 316

V.-A. Vanier 324

S. Faure 328

Joseph de Malvin-Cazal 329

Adrien Féline 330

Charles La Loy 333

Alexandre Erdan 334

P. Poitevin 337

Léger Noel 338

Casimir Henricy 342

B. Legoarant 343

B. Pautex *Ibid.*

F.-P. Terzuolo *Ibid.*

Tell 345

Esai de simplificacion du français par E. A. C(lerc) 348

Frédéric Dübner 348

Émile Négrin 349

Édouard Raoux 351

Albert Hetrel 369

E. de Girardin *Ibid.*

Bernard Jullien 372

Egger 393

APPENDICE E.

Orthographe personnelle de:

Montaigne 396

La Fontaine 397

Bossuet 399

Racine 400

Mme de Sévigné 401

La Bruyère 403

Voltaire 404

APPENDICE F.

Des mots composés 408

Liste générale des mots composés ou pseudo-composés 417

APPENDICE G.

Adhésions de quelques écrivains au principe

de la réforme:

Victor Fournel 453

Auguste Bernard 458

Maurice Meyer 460

Léger Noel 461

Louis Lievin *Ibid.*

Théodore Küster *Ibid.*

La Patrie (Gazette suisse) 463

O. Havard *Ibid.*

INDEX.

=A=

A. Histoire de cette lettre: GODARD, 214.

Abandonner (Histoire du mot), 112 *bis*.

ABLANCOURT (Nicolas DE FRÉMONT D’). _Dialogue des lettres de

l’alphabet_; question de l’F et du PH, 257.

ABLANCOURT (PERROT D’), 9, 73.—Son système orthographique sert

d’appui à celui de Richelet, 112.—Comment dans la préface

de sa traduction de Thucydide il entend la simplification de

l’orthographe, 124.—Supprime les doubles lettres qui ne se

prononcent pas, et certaines lettres étymologiques, 124.

Abréviation (Tendance constante du langage français à l’), 95.

Académie (l’) est arbitre légitime des changements dans

l’orthographe, 1.—Réformes qu’elle a déjà accomplies, 6 et

suiv.—Elle était engagée dans son système orthographique avant

l’apparition du Dictionnaire de Richelet, 112.—Ses idées sur

l’orthographe lors de sa première édition, 113 et suiv.—Son rôle

en matière d’orthographe, 346.

ACADÉMIE DE LA CRUSCA (l’) réforme l’orthographe de la langue

italienne, 153.

ACADÉMIE DE MADRID (l’) simplifie et régularise l’orthographe

espagnole, 39.

Accent. Mots où la double lettre a été remplacée par un accent,

49.—Son rôle en orthographie, 380.

Accent tonique du français, découvert par PALSGRAVE, 179.—Son

rôle, 391.—LÉGER NOEL, 341.

Accentuation. SYLVIUS, 181.—DOLET, 182.—Comme moyen de figurer la

prononciation, BEAUZÉE, 298.

Adjectifs et substantifs verbaux provenant des trois dernières

conjugaisons latines et qui se terminent en *ant* et *ent*, dans le

Dictionnaire de l'Académie, 67, 68, 69, 71, 72, 73.

Adverbes en *ammant* et en *emment*, BEAUZÉE, 301.—JULLIEN, 383.

Agglutination. Voir Mots composés.

Alphabet (réforme de l'): MEIGRET, 185.—RAMUS, 192.—BAÏF,

199.—RAMBAUD, 201.—POISSON, 209.—DOMERGUE, 307.—VOLNEY, 159,

311.—FAURE, 328.—FÉLINE, 331.—RAOUX, 362, 367.

Alphabet ingénieux pour le françois, 247.

Alphabet phonétique (Utilité de la création d’un), 313,

359.—Utilité de perfectionner l’alphabet phonétique, 332.—Étude

critique sur cet alphabet, 353, 354.

Alphabet phonographique, 362.

Ance (Orthographe des mots terminés en), 75.—Les vocables latins

en *entia* sont représentés généralement en français par des mots

en *ance*, 76.—Dans LE VER, *ibid.*—Dans les _Quatre livres des

Rois_ et les *Sermons de S. Bernard*, 78.

ANDRIEUX, 20.—Sa lettre à MARLE sur l’orthographe, 161, 320.

Ant. De l’orthographe et de la prononciation des adjectifs et

substantifs verbaux provenant du participe présent et terminés

en *ant*, 67.—Liste des adjectifs et des substantifs terminés en

ant et ne provenant pas du latin, 68.—Liste des mots terminés

en *ant* autres que le participe présent, 69.—Motifs pour adopter

la désinence *ant* pour tous les adjectifs ou substantifs verbaux,

72.—BOSSUET, 73, 130.—DANGEAU, 383.—Pluriel des mots terminés en

ant, DOLET, 182;—JULLIEN, 383.

ANTOINE DE LEBRIXA. Son glossaire enrichi du français par BUSA, 108.

Aphte ou *Aphthe* (le mot), 22.

Apostrophe (le mot). L’étymologie ne permet pas de préciser le

sens de ce mot, 27.

Apprenmolire, *etc.* Voy. Gaygnard.

Arabes (Enseignement du français aux), 4, 330.

ARAGO, 21.

Archaïsmes bons à renouveler, 163.

ARGENT (Jacques d’), 231.

ARNAULD condamne l’épellation vicieuse de son temps, 16.

Assonance. Contradiction de l’orthographe de ce mot avec le mot

dissonnance, 75.

AUGUSTE (l’empereur). Son opinion sur l’orthographe, 34.

=B=

BAÏF (Jean-Antoine de). Son système orthographique dans ses

Etrénes de poézie fransoeze an vers mezurés, 199.—Il remplace le

c dur par le *k*. Il remplace de même *em, en*, par *an*, 200.

BEAUZÉE (Nicolas). Son opinion sur la réforme orthographique,

148.—Inutilité pour le peuple et même pour les savants de

l’orthographe étymologique, 149.—_Néographisme_, 295.—Exposé

des motifs en faveur de l’écriture étymologique.—Défense du

néographisme.—Système orthographique, 297.—De l’accentuation,

298.—De l’*s* et du *z* dans la prononciation.—Du *ch* et du *k*,

299.—Du *t* cédille, 300.—Régularisation de l’orthographe des

finales, 300.—Il élimine la lettre *x* dans les finales, 301.—Des

adverbes formés par les adjectifs terminés en *ant* ou *ent*,

301.—Régularisation des lettres caractéristiques, 302.—Extension

de l’emploi de l’*œ*, 303.—De l’*l* mouillé, 303.—Discussion des

droits de l’étymologie, 304.—Exemple de l’orthographe de Beauzée,

305.

BELLAY (Joachim du). _La défense et illustration de la langue

françoise._—Comment il s’exprime au sujet de l’orthographe, 187.

BÉRANGER, 319.

BERNARD (Auguste). Coup d’œil sur la réforme de TORY.—Du tréma sur

l’*u* pour distinguer l’*u* du *v*, 459.

BÈZE (Théodore de), 37, 236.

Bibliothèque des enfans. Système orthographique de cet ouvrage,

273.—Multiplicité des manières dont l’enfant est contraint de

figurer un son, 274.

BIOT, 21.

BLEIGNY (de). *L’Ortografe francoise*, 234.

BODEAU DE SOMAIZE (Antoine). _Le Grand Dictionnaire des

Prétieuses_, 226.

Bœuf. Histoire de ce mot, 112 *bis*.

BOILEAU écrivait *lètre* au lieu de *lettre*, 49, 400.

BOINVILLIERS-DESJARDINS (Jean-Étienne-Judith FORESTIER). _Grammaire

raisonée_, 305.—Son code orthographique, 306.—Se prononce contre

les doubles consonnes, 306.

Bonne (Histoire du mot), 112 *bis*.

BOSSUET (Jacques-Bénigne). Il cherche à régulariser l’orthographe

des mots terminés en *ant* et *ent*, 73, 130.—Ses idées de progrès

en matière d’orthographe exposées dans le manuscrit intitulé:

Résolutions de l’Académie françoise touchant l’orthographe, 130,

239.—Son orthographe, 399.

BOULLIETTE. *Traité des sons de la langue française*, 295.

BRACHET (Auguste). *Grammaire historique de la langue française*,

167.

BRAMBILLA. *Nouveaux principes de la langue françoise*, 295.

BUFFIER (le P. Claude). *Grammaire sur un plan nouveau*, 258.—Il

s’oppose aux réformes trop absolues.—Système qu’il propose pour

apprendre à lire plus facilement, 259.—Il supprime les doubles

lettres, 259.

BUTET (P.-R.-Fr.). _Mémoire historique et critique dans lequel l’S

se plaint des irruptions orthographiques de l’X._—Rôle de l’*X*

chez les Latins, 314.

=C=

C. Suppression de la lettre étymologique c, 6, 12, 356.—_Ç_

introduit par G. Tory, 177.—Son rôle dans le système de M.

Jullien, 387, 388.

_Cahiers de remarques sur l’orthographe françoise rédigées pour le

Dictionnaire de 1694._—Analyse de quelques-unes des principales

remarques.—Des consonnes qui sont doublées.—Suppression de la

consonne *d* dans *advis*, etc., 118.—L’Académie de 1740 décide

contrairement aux règles des Cahiers.—Du circonflexe, 119.—De la

division, 120.

CAMPENON, 21.

Caractère (Histoire du mot), 112 *bis*.

Caractéristiques (lettres). Argumentation du P. Chiflet contre leur

maintien, 124.—Opinion de Dangeau, 246, 275.—Raisons en faveur

de leur maintien, 296.—Régularisation de leur emploi: BEAUZÉE,

302.—JULLIEN, 375, 386.

Cas (les deux) du français; leur persistance jusqu’au XVe siècle

attestée par le dictionnaire de Firmin LE VER, 104.—Définition des

cas du français, 122.

CASTEL (Charles-Irénée), abbé DE SAINT-PIERRE, 143.—Son discours

sur la polysynodie.—Défense du néologisme, 144.—Exemples de

quelques-uns des nouveaux mots, 146.—_Discours pour perfectioner

l’ortographe_, 267.—Des lettres qui ne se prononcent pas,

268.—Causes des dissidences orthographiques, 269.

Catholicon abbreuiatum de 1506.—Orthographe de ce vocabulaire,

107.

Catholique (Histoire du mot), 112 *bis*.

Ch. Sa suppression dans un grand nombre de mots, 15.—DOUCHET,

287.—_Çh_, son rôle: BEAUZÉE, 297.—JULLIEN, 388.

CHAPELAIN. Abus qu’il faisait du grécisme et du latinisme, 8.

CHARPENTIER (François). _De l’excellence de la langue

françoise._—Il établit la *précellence* du langage français même

sur le latin, 237, 238.

CHATEAUBRIAND s’oppose à la correction de l’*oi* des imparfaits, 19.

Chef-d’œuvre. Inconvénient dans l’écriture du pluriel de ce mot,

60.

CHENEAU, sieur DU MARSAIS. Voy. DU MARSAIS.

CHERRIER (l’abbé). _Equivoques et bizareries de l’orthographe

françoise._—Changements qu’il croit devoir opérer, 287.

CHIFLET (le P. Laurent). _Essay d’une parfaite grammaire de la

langue françoise_, 223.—Exposé de celles de ses règles qui ont été

admises dans la première édition du *Dictionnaire de l’Académie*,

224.

Chifre, chiffre, 109.

CHOISY (l’abbé de), 134.—Difficulté qu’offrait la révision du

Dictionnaire de 1694.—Il propose de réserver le *z* au verbe pour

permettre de distinguer le verbe du substantif et du participe,

135.—Question du participe, 137.

Chrême (histoire du mot), 112 *bis*.

Chrysocale est un barbarisme pour *chrysoïde*, 35.

CICÉRON, 8.

Cie. Observations sur l’orthographe des mots terminés en *cie*,

81.

Circonflexe (accent).—Son emploi selon les *Cahiers*,

119.—Extension de son emploi.—DE WAILLY, 277.—VANIER,

325.—JULLIEN, 389.

Classiques. Orthographe personnelle de nos écrivains classiques,

395.

COMMINES, 363.

Composés. Voy. Mots composés.

Composition des mots en français. Absence de règles à cet égard,

415.

Conaître, conètre, 25.

Conclusion. Opportunité des réformes, 91.

CONRART est ennemi du grécisme et du latinisme en français, 8.

Consonnes (doubles). Voyez Lettres (doubles).

Coq-à-l’âne. Remarque sur le pluriel de ce mot, 60.

CORNEILLE (Thomas). Son supplément à la première édition de

l’Académie, 10.

CORNEILLE (Pierre), 5.—Il écrit souvent _je tien, je vien, je

croi_, etc., 17.—Innovations faites par lui dans l’orthographe,

125.—Il demande des règles pour distinguer le son de l’*s*,

127.—L’emploi qu’il fait des trois sortes d’*e*, 127.—Propose un

signe particulier pour l’*l* mouillée, 128.

Correcteurs (société des). Se prononce en faveur de la réforme,

461.—Rôle du correcteur dans la question de l’orthographe, 153,

458.

Courants (les deux) de formation du français qui ont agi sur l’orthographe, 6, 168, 391.

COURIER (Paul-Louis), 8.

Courtepointe, barbarisme pour *coute-pointe*, 425.

COUSIN, 21, 27.

CUVIER, 21.

Cylindre, cilindre, 109.

=D=

DANGEAU (Louis de COURCILLON, abbé de), 5, 9.—Son système

grammatical; sa détermination des voyelles, 133.—Il distingue le

premier les voyelles nasales, 133.—Il demande la substitution

de l’*f* au *ph*, 134.—Ses nombreux ouvrages sur l’orthographe,

241.—Ce que SaintSimon dit dans ses *Mémoires* en parlant

de l’abbé de Dangeau, 242.—Modifications introduites par

lui, 242.—_Remèdes aus défauts de la vieille orthografe_,

243.—Conditions pour rendre l’écriture plus conforme a la

prononciation, 245.—Des voyelles nasales dans les mot en *ent*,

383.

DARU, 21.

DAUMAS (le général). Comment il applique le système de Féline à

l’enseignement des Arabes, 4.

DAUNOU. Demande la révision de tout notre système orthographique,

162.

De par le Roi, solécisme pour *de part le Roi*, 440.

Dessiller pour *déciller*, 385.

DESTUTT DE TRACY. Voy. TRACY.

Dictionnaires (les) français antérieurs à celui de l’Académie,

100.—Dictionnaire de Firmin LE VER, 101.—Intérêt singulier de

ce manuscrit pour l’histoire de l’orthographe et de la langue,

103.—Introduction tardive de certains mots au dictionnaire,

103.—Trace de la persistance des deux cas dans ce dictionnaire,

104.—Plus riche sous certains rapports que le Glossaire de Du

Cange, 105.—Exemples de l’orthographe des anciens dictionnaires,

107, 108, 109, 111.—Tableau synoptique de l’orthographe des mots

difficiles depuis le XVe siècle, 112.

Dictionnaire de l’Académie. 1re édition, 6.—2me édition,

10.—3me édition: modifications apportées à son orthographe,

11.—Suppression de l’*s* étymologique, 12.—4me édition,

13.-Préface de l’Académie pour la 4me édition, 14.—Nouveau mode

d’épellation, 16.—5me édition: Loi de 1795 à ce sujet, 17.—6me

édition, 18.—Substitution de l’*a* à l’*o*, 19.—Exemples

des modifications apportées dans les différentes éditions du

Dictionnaire, 25.—Préface de cette édition par M. VILLEMAIN, p.

26.—Préface de l’édition de 1694, p. 114.—_Cahiers de remarques_

pour cette édition, 117.—Critique du Dictionnaire, 343.

DIDOT père. Son opinion sur le remplacement du *ph* par l’*f*, 33.

Digamma éolique (*F*) figure légitimement dans un mot tiré du grec,

33.

Diphthongues. Voyez Doubles lettres.

Diphthongue, diftongue, 28, 46.—_Diptongue_, 41.

Dissyllabe. Observation sur l’orthographe de ce mot, 62.

Division. Voyez Trait d’union.

Dix-neuvième siècle (réformateurs du), 304 et suiv.

DOBERT (Le P. Antoine), 223.

DOLET (Etienne). Son opinion sur l’accent enclitique, 59.—_La

maniere de bien traduire d’une langue en aultre, de la ponctuation

françoyse, des accens d’ycelle_, 181.—Exposé de sa réforme.—On

lui doit l’accent grave sur *à*, préposition.—Il rétablit le *t*

au pluriel des mots terminés en *ant*, 182.

DOMERGUE (Urbain). Son opinion sur les conditions d’une

réforme.—Il demande que chaque son simple soit représenté par

un signe simple.—Prosopopée qu’il adresse à Napoléon Ier, 157,

158.—_La prononciation françoise_, 306.—Ses travaux sur la

langue française, 307.—Tableau des voyelles et des consonnes,

308.—Réforme de l’alphabet, 307.

Dompter. Histoire de ce mot, 112 *bis*.

Dorénavant. Histoire de ce mot, 59.

Doubles lettres. Voyez Lettres doubles.

Doublets du français, 238.

DOUCHET. *Principes généraux et raisonnés de l’orthographe*,

285.—De l’*e* muet, 286.—De l’emploi du *t*, du *ph*, du *ch* et

du *k*, 287.

DROZ, 21.

DUBNER (Frédéric). _Examen du programme officiel des humanités,

année scolaire 1863-1864._—Six années de grammaire et

d’orthographe françaises! 345.

DUBOIS. Voyez SYLVIUS.

DU CANGE. Son glossaire comparé à celui de Firmin LE VER, 104.

DUCLOS. Son jugement sur l’écriture étymologique, 147.—Son système

de réforme, 284.

DUEZ (Nathaniel). *Dictionnaire françois-italien*, 111, 416.

DU MARSAIS (CHENEAU, sieur). *Des tropes.*—Opinion de D’Alembert

sur cet ouvrage, 271.—Errata du traité *des tropes*, 271,

272.—Du Marsais se prononce contre les lettres doubles, 272.

DUMAS, 273.—_Bibliothèque des enfans, ibid._

DUPIN, 21.

DUPONT (Nicolas). _Examen critique du traité de l’orthographe de M.

l’abbé Regnier des Marais_, 261.

DU WÈS ou DEWES ou DU GUEZ (Gilles). _Grammaire destinée à

apprendre le français à Marie, fille de Henri VIII d’Angleterre_,

178.—Spécimen de l’orthographe de cet ouvrage, 179.

Dyssenterie. Correction indispensable à ce mot, 54.

=E=

É. Distinction des différentes sortes d’*e*, par CORNEILLE, 127.

École (Histoire du mot), 112 *bis*.

Écriture française. Sa bizarrerie, 31.—Dangers de l’introduction

d’une double écriture, l’une vulgaire et l’autre savante,

94.—Modifications proposées n’apportant pas un grand trouble dans

l’écriture, 91.

Édit de Villers-Cotterets, 4.

Éditions récentes (Les modifications successives de l’orthographe

ne sauraient causer préjudice aux), 24.

EGGER regrette que l’on dise *orthographe* au lieu de

orthographie, 394.—Son opinion sur la réforme, 395.

Eler (verbes en), 54.—WAILLY, 278.—VANIER, 325.—JULLIEN, 380.

Ence (Orthographe des mots terminés en), 75.—LE VER, 76.

Enfants. Leurs progrès dans la lecture au moyen d’une orthographe

phonétique, 273.

Enseignement primaire (Simplification de l’orthographe en vue de

l’), 4, 330.

Ensemble (Histoire du mot), 112 *bis*.

Ent (De l’orthographe et de la prononciation des adjectifs et

substantifs verbaux provenant du participe présent et terminés

en), 67.—Liste des adjectifs et substantifs verbaux provenant des

trois dernières conjugaisons latines et qui se terminent en *ent*,

71.—Mots en *ent* prononcés différemment quoique s’écrivant de la

même manière, 72.—Mots auxquels on devrait conserver la désinence

ent, 74.

Entia. Liste de vocables latins en *entia* traduits par des mots

français en *ance* dans le dictionnaire de LE VER, 76.

Épellation vicieuse du français, 16, 203, 273.

ERDAN (Alexandre). *Congrès linguistique.* _Les révolutionnaires de

l’A, B, C_, 334.—Nie l’opportunité de l’étymologie dans l’écriture

française, 335.—Sa réforme, 336.

Esai de simplification du français en vue de le fair accepter come langue internacionale (par E. A. C.), 348.

ESCLACHE (Louis de l’). _Les véritables règles de l’ortografe francéze_, etc., 231.—Ses idées et son orthographe, 232.

Espagnole (Simplification de l’orthographe de la langue), 39.

Esprit rude (de l’) et de la lettre *H*, 38.—Contradictions de l’orthographe des mots où figure l’esprit rude, 39.

ESTIENNE (Robert). _Dictionnaire francois-latin, autrement dict les mots francois, auec les manières duser diceulx, tournez en latin_, 108, 182.—*Dictionarium puerorum*, 109.—Son influence sur l’orthographe, 6, 109.—Son respect pour les formes orthographiques du français consacrées par l’usage, 109.—Spécimen de son orthographe, 183.—Influence persistante de son orthographe pendant

deux siècles, 110.

ESTIENNE (Henri). _Traicté de la conformité du language françois

avec le grec_, etc., 197.—Il reconnaît la nécessité de simplifier

l’écriture française, 198.—Il propose la suppression de certaines

lettres muettes étymologiques, 199.—Son intention d’introduire

quelques formes nouvelles ou signes, 198.

Eter (Verbes en), 54.—VANIER, 325.—JULLIEN, 380.

Étymologie (Contradictions de l’orthographe avec l’),

53.—L’étymologie des mots ne saurait être douteuse pour ceux qui

savent le latin et le grec, 92.

Étymologique (orthographe). Opposition à son établissement,

7.—Son inutilité pour la recherche du sens des mots, 26, 149,

349.—Contradiction de l’usage actuel et de l’orthographe

étymologique, 32.—Orthographe étymologique de la lettre χ,

35.—Opinions de: MEIGRET, 185.—PÉRION, 190.—ESTIENNE (Henri),

199.—RONSARD, 121.—DUCLOS, 147.—BEAUZÉE, 149, 297.—ERDAN,

335.—JULLIEN, 390.—SAINTE-BEUVE, 168.

EXPILLY (Claude). _L’ortographe françoise selon la prononciation de

notre langue_, 213.

=F=

F (Histoire de l’), 214.—*F* faible, *F* forte, 30.—*F* double,

109.—*F* devant remplacer le φ comme lettre de naturalisation,

45.—Les Latins ont écrit avec *f* et non avec *ph* certains mots

d’origine grecque, 45.—DANGEAU, 134.—GODARD, 214.—D’ABLANCOURT,

257.—ROCHE, 293.—JULLIEN, 373, 390.

Faisan (Histoire du mot), 112 *bis*.

Fantaisie, phantaisie, 118.

Fantastique (Histoire du mot), 112 *bis*.

Fantôme, 33.

FAURE (S.). *Essai sur la composition d’un nouvel alphabet*, etc.,

328.

FÉLETZ (de), 21.

FÉLINE (Adrien). Son système mis en pratique avec succès pour

l’enseignement du français aux Arabes, 4.—_Mémoire sur la réforme

de l’alphabet_, etc.—_Dictionnaire de la prononciation de la

langue française indiquée au moyen de caractères phonétiques_,

330.—Sa réforme comme méthode pédagogique, 330.—Son alphabet,

331.—But de son dictionnaire, 332.

FÉNELON, 73.

Filosofe, 33.—_Filosofie_, 189.

Flamande (langue). Arrêté du roi des Belges pour fixer son

orthographe, 378.

Forcené au lieu de *forsené*, 385.

FORESTIER-BOINVILLIERS-DESJARDINS. Voyez BOINVILLIERS.

FORTIA D’URBAN. *Nouveau système de bibliographie alphabétique*,

159.

FOURIER, 21.

FOURNEL (Victor). Bizarreries et contradictions de la langue

française.—Embarras causés par les mots composés et les lettres

doubles, ainsi que par la formation du pluriel des mots en *ou*,

453-456.—Orthographe du maréchal de Saxe.—Le progrès opéré dans

la connaissance de l’orthographe depuis le siècle dernier tient

aux simplifications qui s’y sont faites.—Diverses tentatives pour

faciliter l’étude de l’orthographe, 454.—Marche successive de

l’Académie dans la voie de la réformé depuis la première édition de

son Dictionnaire.—Des principaux inconvénients de l’orthographe

française, 455.—M. Fournel rejette la proposition du *g* doux,

456.—Des syllabes *ti* se prononçant *ci*.—Il approuve les

propositions relatives au *k*, au *th* et au *ph*, 457.—
L’Académie

a porté elle-même les plus rudes coups à l’orthographe

étymologique, 457.

Français (Histoire de la formation du), 92, 100, 167, 391.

Francisation des mots empruntés aux langues vivantes, 31,

87.—Francisation des mots que le vieux français a
empruntés au

latin, 78, 238.

FRÉMONT D’ABLANCOURT. Voyez d’ABLANCOURT.

Frénésie. L’étymologie ne précise pas le sens de ce mot, 28.

FROISSART, 353.

FURETIÈRE. *Dictionnaire universel*, 113.

=G=

Ġ doux, 387.—Artifice orthographique employé primitivement pour

le distinguer du *g* dur, 88.—Souvent employé indifféremment pour

le *j*, 89.

ġ. Son emploi pour indiquer le *g* doux, 88.—Il supprimerait

l’emploi de l’*e* devant les voyelles *a, o, u*, 89.—DE WAILLY,

281.

GARAT, auteur de la préface de la 5e édition du Dictionnaire, 17.

GARBIN (Louis). Son glossaire imprimé en 1487, aujourd’hui perdu,

106.

Gardemalade, Pluriel embarrassant de ce mot, 61.

GARNIER (Jehan). _Institutio gallecæ linguæ ad usum juventutis

germanicæ_, 190.

GAYGNARD (Pierre le). _L’Apprenmolire françois pour apprendre les

ieunes enfans et les estrangers à lire en peu de temps les mots des

escritures françoizes avec la vraye ortographe françoize_, 212.

GENCE, 18.

Genres (Orthographe des). LÉGER NOEL, 339.

GEVRY (Jacques de), 231.

GIRARD (l’abbé). _Synonymes françois, leurs différentes

significations et le choix qu’il faut en faire pour parler avec

justesse._—_Justesse de la langue françoise._—_L’ortografe

françoise sàns équivoques et dàns sés principes naturels_, etc.,

139, 261.—Exposé de son projet de réforme.—L’_Usage_ et la

Raison, 140.—Il expose les inconvénients de notre orthographe

tout embarrassée de latinité.—Modifications qu’il propose, 262.

GIRARDIN (Émile de). Sa lettre à M. Hetrel où il critique

l’arbitraire dans le langage, 369.

GIRAULT-DUVIVIER. *Grammaire des grammaires*, etc.—Ignorance avec

laquelle il parle de la réforme, 310.

Glossaires (les plus anciens) latins-français, 105.—Comparés à

celui de Firmin LE VER, *ibid.*

Gobemouches et *chassemouche*. Distinctions dans l’orthographe

du pluriel de ces mots, 61.

GODARD (Jean). *L’H françoise.*—_La langue françoise de Jean

Godard Parisien_, etc., 213.—_L’A françois._—_L’F françoise_, 214.

Gothique. Orthographe de ce mot contradictoire à celle du mot

visigot, 43.

Grammaire française (Importance et difficulté d’une bonne), 460 et

passim.

GRIMAREST (de). _Éclaircissements sur les principes de la langue

françoise_, 259.—Incertitude sur l’orthographe des noms propres,

260.

=H=

H. Suppression de la lettre *h*, représentant l’esprit rude.—Son

introduction abusive au commencement de certains mots, 39, 237.—LE

VER, 213.—GODARD, *ibid*.—RAOUX, 356.—*H* aspirée. Proposition

d’un signe pour l’*h* aspirée, 288, 349.—De la suppression de

l’*h* muette, BAÏF, 200; ERDAN, 336; RAOUX, 366.

Hache. Orthographe étymologique défectueuse du mot *hache*

venant de *ascia*, 39.

HAVARD adhère avec de grandes réserves au principe de la réforme,

463.

HENRICY (Casimir). _Traité de la réforme de

l’orthographe._—_Gramère fransèze d’après la réforme ortografiqe_,

342.

HETREL (Albert). _Code orthographique, monographique et grammatical._—Lettre de M. Émile de Girardin à l’auteur, 369.—Difficultés grammaticales et syntaxiques.—Singulier et pluriel des substantifs qui prennent le trait d’union.—Accentuation, 371.—Doubles et simples.—Genre embarrassant.—Majuscules et minuscules, 372.—Son orthographe des noms composés, 417.

HINDRET (Jean). _L’Art de bien prononcer et de bien parler la langue françoise._—Il se prononce en faveur de la réforme, 239.

Hiver (Histoire du mot), 112 *bis*.

Homonymes, leur orthographe, 96, 326.

Honneur (Histoire du mot), 112 *bis*.

HOSPITAL (Michel de L’), 25.

Huile. Orthographe défectueuse et contraire à l’étymologie du mot

huile, venant de *oleum*, 39.—Écrit sans *h* se confondait avec

vile, 237.

Huître (Histoire du mot), 112 *bis*, 237.

Hydrogène (Composition défectueuse du mot), 38.

=I=

I, consonne.—Réclamation de RONSARD en faveur de l’emploi du *j*

et du *v*, 121.—Séparation de la voyelle *i* de la consonne *j*,

123.—RAMUS, 193.—Liste des mots où la présence simultanée de

l’*i* et de l’*y* est une cause d’embarras, 87.

Idropisie. Idropique, 102.

Ieux. Orthographe des mots terminés en *ieux*, 81.

Imparfait du subjonctif en *assions*, condamné par *l’usage*, 216.

Imprimeurs, leur influence sur l’orthographe, 153, 294, 343. —Ont

beaucoup fait pour le progrès de la langue, 458.

Indicatif présent (de la première personne de l’).— Introduction

vicieuse de l’*s* à la première personne de cet indicatif, 17.

Insu (Histoire du mot), 12.

Italiens et Espagnols. Leur orthographe, 242.

=J=

JACQUIER (Maurice). _Méthode très-facile pour apprendre l’orthographe_, 270.

JOINVILLE. Ses manuscrits, 353.

JOUBERT (Laurent). *Dialogue sur la cacographie fransaise*, 203.

JOUY, 160.—Il signale l’inutilité des doubles lettres dans les mots où l’on n’en prononce qu’une, 161.

JULLIEN (Bernard). _De l’orthographe et des systèmes néographiques._—_Thèses de grammaire._—_Les principales étymologies de la langue française._—_De la nécessité de quelques réformes dans l’orthographe française_, 372.—Il oppose un grave inconvénient aux idées purement phonographiques dans l’article

intitulé *la Partie de dominos*, 373.—Cause de l’introduction

des lettres doubles, 377.—Il approuve leur retranchement et la

substitution de l’*f* au *ph, ibid.*—Le mouvement de retour,

375.—Inconséquences dans l’orthographe des mots _dessiller,

forcené_, 385.—Contradictions dans le Dictionnaire de

l’Académie.—Il demande que notre orthographe soit soumise à un

système régulier, 380.—Il rappelle les différents changements

proposés par DUCLOS, DANGEAU, BEAUZÉE, 382.—Il ne partage pas

l’avis des néographes d’écrire: *pindre, pintre*, 387.—Lettres

caractéristiques.—Ce qu’il propose pour distinguer le *g* dur,

387.—Il propose de mettre la cédille sous le *c* du *ch* quand il

a le son chuintant, 388.—Il blâme les phonographes qui voudraient

écrire *chapo, bato*, et demande le remplacement du *ph* et du *th*

par l’*f* et le *t*, 390.—Cause de l’irrégularité de la plupart de

nos racines.—L’accent tonique du français, 391.

=K=

K (la lettre) remise en honneur par RONSARD, 5;—par BAÏF,

200.—Son emploi pour remplacer le *c* dur ou le *ch*.—THÉODORE

DE BÈZE, 37.—SAINT-LIEN, 205.—DOUCHET, 287.—BEAUZÉE,

299.—Suppression proposée de la lettre *k*, 356.

KÜSTER (Théodore). Il désire la suppression du *th, ph, w*,

461;—celle du trait d’union dans les mots composés.—De la méthode

particulière à l’esprit français en matière orthographique,

462.—Il repousse l’emploi du *t* cédille, *ibid*.

=L=

L double, 5.—Causes du redoublement de l’*l*.—JULLIEN, 377.—L

mouillé.—RONSARD réclame un signe distinctif pour cet *l*,

121.—Pierre CORNEILLE, *id.*, 129.—BEAUZÉE, *id.*, 303.

LA BRUYÈRE proteste contre l’usage en fait d’orthographe, 339.

LACRETELLE, 21.

LA FONTAINE. Sa supplique en faveur de Fouquet.—Orthographe de

cette pièce dans l’édition princeps, 399.

LAIMARIE (Guill. de) donne une édition améliorée du dictionnaire

français-latin de Robert Estienne, 109.

LA LOY (Charles). *Balance orthographique*, 333.

LANCELOT, 16, 226. Voyez Port-Royal.

LANGEN-MANTEL (Jérôme-Ambroise). _L’orthographe de la langue

françoise_, 239.

Langues vivantes (Mots empruntés aux), 31, 87.

Langue française, défrancisée par la formation des mots scientifiques, 21.—Coup d’œil sur l’histoire de la langue française, 167.—*Grammaire historique de la langue française*, 167.—Durée de son enseignement d’après le programme universitaire,

LA NOUE. Ouvrage sur l’orthographe qui lui est attribué, 220.

LA RAMÉE, voy. RAMUS.

LAROMIGUIÈRE. Lettre à M. Marle à propos de son système, 162.

LARTIGAUT. *Les progrès de la véritable ortografe.*—Extrait de

l’_avis important_ placé en tête de son livre, 233.—Spécimen de

son orthographe, 234.—Aperçu de ses modifications.—Il propose la

suppression de l’*œ*, 235.

Latinité. Son influence prédomine dans la première édition du

Dictionnaire, 9.—Son influence considérable sur l’orthographe

depuis la Renaissance, 6, 92, 168, 391.

LAUNAY (PY-POULAIN de). *Voy.* PY-POULAIN de LAUNAY.

Lausanne (société phonographique de), 366.

Lecture et écriture française accessibles à tous (Moyen de rendre

la), 97.

LÉGER NOEL. _Les anomalies de la langue française, ou la nécessité

démontrée d'une révolution grammaticale_, 338.—Spécimen de

l'orthographe qu'il propose, 339.—Réclamation en faveur de l'*y*,

341.—Orthographe du genre, 339.—Sa théorie du trait d'union,

412.—Adhésion, 451.

LEGOARANT (B.). _Nouveau dictionnaire critique de la langue

française_, 343.

Lettre, lètre, voy. BOILEAU, 49.

Lettres Θ et Φ représentées en latin par *th* et *ph*.—Différence

de prononciation du θ et du τ, 30;—du φ et du digamma éolique, 30.

Lettres caractéristiques, *voy.* Caractéristiques (lettres).

Lettres doubles, 48.—RONSARD, 40.—Elles sont souvent remplacées

dans notre orthographe par l’accent grave, 49.—BOILEAU,

ibid.—On doit les conserver au milieu des mots quand la

prononciation l’exige, 50, 377.—Contradiction de l’emploi

dans certains mots de lettres doubles, 54.—Elles n’ont pas

toujours fait partie du système orthographique de la langue

française.—Tableau comparatif de l’orthographe des _quatre

livres des Rois_, du dictionnaire de LE VER et de celui de ROBERT

ESTIENNE, 56.—Écrivains contraires à l’emploi des lettres doubles:

PERROT D’ABLANCOURT, 124.—JOUY, 161.—MONTAIGNE, 207.—CHIFLET,

226.—RODILARD, 241.—REGNIER DES MARAIS, 252.—Le P. BUFFIER,

259.—DE LONGUE (Pierre), 267.—DU MARSAIS, 272.—DE WAILLY,

278.—ROCHE, 294.—BEAUZÉE, 297.—VOLNEY, 312.—ERDAN, 336.—HETREL,

372.—Lettres doubles qui ne se prononcent pas condamnées par

MÉNAGE, 236.—Causes de leur introduction (JULLIEN), 377, 382.

—Règles de leur emploi dans les *Cahiers des remarques*, 118.

Lettres euphoniques, *s, t*, 65.

LE VER (Firmin). Son dictionnaire latin-français, 39,

101.—Orthographe francisée des mots tirés du grec admis dans son

dictionnaire, 41.—Il traduit par des mots français en *ance* des

vocables latins en *entia*, 76.—Lumière que ce dictionnaire jette

sur l’état de l’écriture et de la prononciation au commencement du

XVe siècle, 102 et suivantes.

Lierre (Histoire du mot), 54.

LIEVIN (Louis). Adhésion, 461.

Liste comparative de l’orthographe et du mode de composition de

certains mots dans différents glossaires de la fin du XVe et du

commencement du XVIe siècle, 105.

Lithontriptiques (Mauvaise composition du mot), 44.

LITTRÉ. *Histoire de la langue française*, 164.—Ses idées sur les

archaïsmes bons à renouveler, 163, 379.—Réaction de l’écriture sur

la prononciation, 164.—Son orthographe des noms composés, 417.

LIVET (Ch.-L.). *La grammaire française et les grammairiens au*

XVIe *siècle*, 190.

LONGUE (L. Pierre de). Principes de l’orthographe françoise,

266.—Il se prononce contre les doubles lettres, 267.

=M=

MALVIN-CAZAL (Joseph de). *Prononciation de la langue française au*

XIXe *siècle*, etc., 329.

Manière d’étudier les langues, 288.

Manuscrits (Orthographe des anciens), 76, 92, 102.

MARAIS (des), *voy.* REGNIER.

MARLE. *Réforme orthographique* et autres ouvrages.—Exposé de sa

réforme, 316.—Marche que l’auteur déclare adopter, 318.—Lettre

de M. ANDRIEUX, 320.—Réclamation de M. ANDRIEUX contre M. Marle,

321.—Diagraphie, 323.—Critique du système de M. Marle, 326, 373.

Martyre, 102.

MATHIEU (Abel). *Devis de la langue françoise*, etc., 191.

MAUCONDUIT (de). *Traité de l’orthographe*, etc., 232.

MEIGRET (Louis), 121.—Distinction de l’*i* et du *j*, 123.—Ses

ouvrages sur l’orthographe, 184.—Sa réforme, 185.—Les

meigretistes, 185.—Suppression des lettres étymologiques qui ne se

prononcent pas, 186.

MÉNAGE (Gilles). *Observations sur la langue française.*— Services

rendus à la langue par cet écrivain et orthographe de son ouvrage,

236.

Ment. Régularisation de l’orthographe des mots en *ment*

(_aboiement, balbutiement_), 379.

MERMET (Claude). _La Pratique de l’orthographe françoise avec la

manière de tenir livre de raison_, 206.

MEYER (Maurice). Précautions à prendre dans l’admission des mots

composés au Dictionnaire, 460.

MILLERAN (René). Ses ouvrages sur l’orthographe, 240.

MOINET (Simon). _La Rome ridicule du sieur de Saint-Amant,

travêstie à la nouvêle ortografe, pure invantion de Simon Moinêt,

Parisiïn_, 84, 230.

MOLIÈRE. Son orthographe des mots *Misanthrope* et *Psyché*, 29.

Voir 408.

MONET (Le P. Philibert). _Invantaire des deus langues françoise

et latine_, 6, 7, 110.—_Parallèle des deus langues latine et

françoise_, 110.—Premier lexicographe réformateur, *ib.*—Son

système orthographique, *ib.*

MONTAIGNE. *Essais.*—Son orthographe personnelle, 206,

396.—Instruction à son imprimeur au sujet de l’orthographe,

206.—Suppression des lettres doubles inutiles, 207.

Mots au bout des lignes (De la division des), 65.

Mots avec *ch*, 35.—Moyen de les ramener à l’uniformité, 36.

Mots avec *ph* d’un usage ordinaire, 45.—D’un usage exceptionnel,

47.

Mots d’un usage ordinaire ayant conservé le *th*, 43.—Mots avec

th d’un usage exceptionnel, 44.

Mots où le *th* et le *ph* sont réunis (Forme barbare des),

46.—Mots avec *ph* et *th* réunis, 47.—Mots avec deux *ph* ou

deux *th*, 47.

Mots composés, chez les Latins et les Grecs, 58.—Chez les

Anglais et les Italiens, 59.—Anomalies dans l’écriture des

mots composés, 61.—Utilité de la suppression du tiret pour

simplifier le pluriel des mots composés, 60 et 64.—Mots

composés avec ou sans tiret, 60.—Difficulté de leur recherche

dans le Dictionnaire de l’Académie, 64.—Utilité de leur

agglutination, *ibid.*—Agglutination des mots composés d’origine

étrangère, 169.—Mots composés dans l’ouvrage de Palsgrave,

179.—Agglutination des expressions prépositives et adverbiales,

BAÏF, 200;—MÉNAGE, 237.—Emploi du trait d’union dans l’italien,

409;—l’espagnol, *ibid.*;—l’allemand, *ibid.*;—le hollandais,

ibid.;—le polonais, *ibid.*;—le russe, *ibid.*;—l’anglais,

410.—Les dix règles et les exceptions dans l’emploi du trait

d’union selon M. POITEVIN, *ibid.*—Distinction des noms

composés d’avec les locutions analogues d’après M. LÉGER NOEL,

412.—Principes pour la composition des mots, 413.—Liste des

mots composés ou pseudo-composés admis au Dictionnaire de

l’Académie, 417.—Mots composés du Dictionnaire de l’Académie,

ibid.—Pluriels donnés par l’Académie, *ibid.*—Pluriels

selon quelques grammairiens, *ibid.*—Corrections proposées et

observations, *ibid.*—Précautions à observer dans l’admission des

mots composés au Dictionnaire, 460.

Mots corrigés par les Précieuses (Liste d’une partie des), 228.

Mots étrangers (les) admis dans la langue devraient être francisés,

87, 169.

Mots inconnus aux lexicographes figurant dans le Dictionnaire de

Firmin LE VER, 104.

Mouillés (sons). Voyez *l* mouillé et *n* mouillé.

MÜLLER (Max). Son opinion sur la réforme orthographique de M.

Pitman en Angleterre, 164.—Son adhésion à une réforme établie sur

la prononciation, 164.

Mystère (Histoire du mot), 112 *bis*.

=N=

N double. Liste des mots s’écrivant avec un seul *n*, et des mots

s’écrivant avec deux *n*, 51.—Mots où le double *n* devrait être

supprimé, 52.—Causes du redoublement de l’*n* selon M. JULLIEN,

377.—Du double *n* dans les verbes formés sur des substantifs en

ion, 57.—Mots dans lesquels il devrait être supprimé, 58.

N mouillé d’après RONSARD, BUFFIER, VOLNEY, MARLE, FÉLINE, RAOUX,

361. Voy. ces mots.

Napoléon Ier. Ses efforts en faveur du progrès de la langue

française, 346.

NÉGRIN (Émile). *Grammaire française des gens du monde*, 349.—Abus

de l’orthographe étymologique, 349.—Signe distinctif pour l’H

aspirée, 349.—Son système orthographique, 350.—Décadence de la

langue française, 350.

Néographes. MONET, 110.—RICHELET, 111.—GIRARD, 139.—CORNEILLE,

125.—CASTEL, 144.—DE WAILLY, 150.—BEAUZÉE, 295.—JULLIEN, 373.

Néologisme (Droit de), 144.

Néolatines (langues). Simplicité orthographique dans les langues

néolatines autres que le français, 92.

NEUFCHATEAU (François de). Son opinion sur la simplification de la

lecture par le perfectionnement de l’alphabet, 156.

NICOT (Jean). _Dictionnaire françois-latin et Thrésor de la langue

françoyse_, 109.—Se déclare continuateur de Robert Estienne, 110.

Nimphe, 122.

NODIER (Charles). Son sentiment sur la réforme, 161.—Les

dictionnaristes, 161.—Son opinion sur la réforme d’Honorat

Rambaud, 202.—Anecdote, 457.

NOEL (Léger). Voyez LÉGER NOEL.

Noms propres.—GRIMAREST, 260.—Les noms propres résistent à

l’emploi de l’orthographe phonétique, 367.

=Œ=

Œ. LARTIGAUT propose sa suppression, 235.—Extension de l’emploi de

l’*œ*, 303.

=O=

Oi remplacé par *ai* dans les imparfaits, etc., 2,

19.—Difficultés soulevées à l’occasion de cette réforme, 172.

OLIVET (l’abbé d’), chargé de régulariser l’orthographe dans la

troisième édition du Dictionnaire, opère une large réforme, 12.—Il

regrette de n’avoir pu établir partout l’uniformité désirée,

13.—Lettre au président Bouhier, *ibid.*

Opinions et systèmes concernant l’orthographe française depuis 1527

jusqu’à nos jours, 99.

Orphelin (Histoire du mot), 112 *bis*.

Orthographe ou ortografie (voir le titre). Influence sur

l’orthographe du mouvement général des esprits et du développement

des sciences, 21.—Améliorations proposées à l’orthographe

actuelle, 23.—Résumé de l’histoire de l’orthographe française,

92.—Orthographe de certains mots au commencement du XVe

siècle comparée avec leurs formes respectives à la fin de ce

même siècle, 105.—Tableau des variations de l’orthographe

de certains mots depuis le XVe siècle et d’après différents

auteurs, 112.—Orthographe de l’Académie dans le Dictionnaire de

1694, 113.—Motifs allégués dans la préface de ce dictionnaire,

114.—Opinions de plusieurs membres de l’Académie française et

de l’Académie des belles-lettres sur l’orthographe et la réforme

orthographique, 124.—Ce qui est dit *de l’orthographe françoise*

à la fin de l’ouvrage intitulé _le Grand Dictionnaire des rimes

françoises_, 220.—Et _de l’orthographe, ou des moyens simples et

raisonnés de diminuer les imperfections de notre orthographe_,

289.—Seul moyen d’apprendre l’orthographe, 289, 292.—Caractère

de l’orthographe au XIVe siècle, 353.—Orthographe personnelle des

écrivains classiques, 395.

Ortografe des dames (anonyme), 288.

Orthographie ou *ortografie*, 42, 204.—Histoire de ce mot, 372,

112 *bis*.

Oter (contradiction orthographique des verbes en), 54.

Ou. Réforme proposée du pluriel de quelques mots terminés en

ou, 90, 279, 453.

OUDIN (Antoine). _Grammaire française, rapportée au langage du

temps_, 221.—Ses arguments contre la réforme phonographique,

ibid.

OUDIN (César). *Trésor des deux langues françoise et espagnolle*,

111.

Oxygène (Composition défectueuse du mot), 38.

=P=

P (double), 55.

PALLIOT (de). *Le vray orthographe françois*, 207. Il est ennemi de

toute innovation orthographique, 207.

PALSGRAVE (Jehan). _Lesclarcissement de la langue françoyse,

composé par maistre Jehan Palsgrave, angloys, natyf de Londres et

gradue de Paris_, 179. La table de ce livre peut être considérée

comme un glossaire du XVe siècle, 107.—A constaté le premier la

position de l’accent tonique en français, *ib.*

PANEL (Pierre). *Le tableau de l’orthographe françoise*, 259.

Parrain (Histoire du mot), 112 *bis*.

Participe passé (Discussion dans l’Académie sur l’accord du),

137.—M. Tell propose de le rendre invariable, 346.

PASQUIER (Étienne) combat la réforme de Ramus, 194.

PASTORET (de), 21.

PAUTEX. *Errata du Dictionnaire de l’Académie française*,

342.—Utilité de son travail principalement pour les imprimeurs,

343.

PEIGNÉ (M.-A), membre actif de la Société de la Réforme fondée par

M. Marle, 323.

PELLETIER (Jacques), du Mans. _Dialogue de l’ortografe e

prononciation françoese, departi an deus liures_, 188.

PÉRION (Joachim). _Joachimi Perionii Benedictini cormæriaceni

dialogorum de linguæ gallicæ origine, eiusque cum græca cognatione,

libri quatuor_, 189.—Curieux exemple de l’abus de la méthode

étymologique en matière d’orthographe, 190.

PERROT D’ABLANCOURT, voyez ABLANCOURT.

Ph. Sa prononciation chez les Grecs et les Latins, 29.—Utilité

de son remplacement par l’*f*, 12, 15, 29.—Emploi du *ph* chez

les Latins, 30, 33.—Question du *ph*, 41, 43, 46, 118, 124, 218,

342.—DANGEAU, 134.—RODILARD, 241.—d’ABLANCOURT, 257.—DOUCHET,

287.—ROCHE, 293.—DIDOT père, 33.—NEGRIN, 349.—JULLIEN, 373, 390.

Φ (du), qui devrait toujours être représenté par un F, 44.

Phantosme, 25, 33.

Philosophe, filosofe, 33, 400.

Phonétique (réforme). Motifs qui s’opposent à son admission,

175.—Utilité de son étude, 176.—Argumentation contre son principe

(VANIER), 326.—JULLIEN, 373.—Les résultats économiques de cette

réforme, 354.

Phonographes, absolus ou modérés: MEIGRET, 184.—PELLETIER,

188.—RAMUS, 191—BAÏF, 199.—RAMBAUD, 200.—
L’ESCLACHE,

231.—LARTIGAUT, 233.—DANGEAU, 241.—Le P. VAUDELIN,

260.—DOMERGUE, 137, 306.—MARLE, 316.—FÉLINE, 330.—
HENRICY,

342.—RAOUX, 351.

Phonographie (Critique de la), 96, 326, 363, 373.

Phthisique (Histoire du mot), 112 *bis*.

Phtisie, phthisie, 22, 46, 112 *bis*.

Physicien (Histoire du mot), 112 *bis*.

Pickpocket devrait s’écrire en français *piquepoquet*, 462.

PILLOT (Jean). *Gallicæ linguæ institutio*, 190.

Plan d’une ortographe suivie, pour les imprimeurs
(anonyme).

Réformes proposées dans cet ouvrage, 264.

Plein (Histoire du mot), 112 *bis*.

POISSON (Robert). _Alfabet nouveau de la vrée et pure ortografe

fransoize et modèle sus iseluy en forme de dixionére_,

209.—Changements qu’il indique et qui furent adoptés plus tard,

209.—Quatrains indiquant la valeur et l’emploi de chaque lettre de

l’alphabet, 210.

POITEVIN (P.). _Grammaire générale et historique de la langue

française_, 337.—Il demande la suppression des lettres inutiles,

338.—Ses règles pour l’emploi du trait d’union, 410.—Son

orthographe du pluriel des mots composés, 417 et suiv.

Pomme (Histoire du mot), 112 *bis*.

Port-Royal. _Grammaire générale et raisonnée, contenant les

fondements de l’art de parler, expliqués d’une manière claire et

naturelle_, 226, 283.—Principes de sa réforme, 284.—Le premier

emploi du *t* pointé destiné au même usage que le *t* cédille est

indiqué dans cet ouvrage, 84.

Précepteur (le), 274.—Nécessité de faire concorder l’orthographe

avec la prononciation, 275.

Précieuses (les). Leur réforme orthographique, 94, 227.—Liste de

mots écrits d’après leur orthographe, 228.

Présent de l’indicatif (Orthographe régulière de la première

personne du), 17.

Projet d’un esei de granmére francéze, 248.—Système de

l’auteur.—Il expose les avantages d’une réforme pour les étrangers

et pour les dames, 249.

Prononciation. Influence funeste d’une écriture contraire à

la prononciation, 56.—Utilité historique des ouvrages où la

prononciation se trouve figurée, 192, 233.—DE WAILLY, 281.

Prosodie française.—Bossuet réclame l’indication des règles de la

prosodie dans la Dictionnaire, 132.—Figuration de la prosodie, 286.

Psychologie, 37.

Ptisanne, 25.

PY-POULAIN DE LAUNAY (Pierre). _L’art d’apprendre à lire le

françois et le latin_, 265.

=Q=

Q. Proscription de cette lettre par BAÏF, 200.

Quantité latine.—Son influence sur le redoublement des consonnes,

53.

QUICHERAT, 62.—Préface de son *Dictionnaire français-latin*,

165.—Corrections au Dictionnaire de l’Académie, 166.

QUINTILIEN, 29.

=R=

R double. Cas où l’on devrait le conserver, 53.

RACINE. Correction de la diphthongue *ai* dans l’_Andromaque_,

19.—Son orthographe dans la lettre au maréchal de Luxembourg, 400.

Radicaux grecs (les) en s’introduisant dans l’ancien français ont

subi l’influence de la latinité, 29.—Mots forgés irrégulièrement

avec des radicaux grecs, 177.

RAMBAUD (Honorat). _La Déclaration des abus que l’on commet en

escriuant, et le moyen de les éuiter et représenter nayuement les

paroles: ce que iamais homme n’a faict_, 200.—Comment il expose

ses principes, 201.—C’est lui qui le premier a proposé la nouvelle

épellation *be, ce, de*, 203.

RAMUS ou LA RAMÉE (Pierre). *Gramere*, 191.—Son système,

192.—Spécimen de son orthographe, 192.—Avantages et vices de son

système, 193.—Le premier il a distingué le *v* de l’*u*, le *j* de

l’_i, ibid._

RAOUX (Édouard). *Orthographe rationnelle, ou écriture phonétique*,

351.—Exposé de ses principes, 352.—Ce qu’étaient à l’origine la

langue parlée et la langue écrite, 353.—Résultats économiques de

la réforme phonétique, 354.—Critique du système graphique actuel,

355.—Il propose la suppression des lettres inutiles de l’alphabet,

356.—Sons différents s’écrivant de la même manière, 358.—Son

alphabet phonétique complet, 359.—Son alphabet phonographique

complet, 362.—Critique de son système, 363.—Application de la

phonographie à l’écriture des langues autres que le français,

365.—Supplément à son ouvrage, 366.—Son nouvel alphabet

phonétique pour le français seulement, 367.—Son nouvel alphabet

phonographique, 367.—Exemple de son écriture, 368.

RAYNOUARD, 20.

Réformes orthographiques (Avantages des), 3.—La réforme modérée

n’est qu’un retour aux règles primitives du français, 91.—PERROT

D’ABLANCOURT, 124.—BEAUZÉE, 148.—MAX MÜLLER, 164.—Histoire des

réformes proposées ou accomplies, 175.

REGNARD, 60.

REGNIER DES MARAIS. Son influence sur la rédaction du dictionnaire

de 1694, 9.—Sa *Grammaire*, 76, 120.—Elle tend à s’écarter

de l’orthographe des *Cahiers*, 121.—L’auteur se prononce

contre l’écriture phonétique, 251.—Du redoublement des lettres,

252.—Règle suivie par l’Académie dans l’orthographe de son

Dictionnaire, 254.—Contradictions dans le système de l’auteur,

ibid.—Son texte même démontre que l’écriture suit la loi du

progrès, 256, 381.

Renaissance grecque et latine. Son influence sur le système

orthographique du français, 93, 106, 168, 238.

RENAUD (André). _Traité de l’orthographe et de la prononciation

françoise_, 247.

Retour (Mouvement de) en orthographie, 375.

Rh. De son inutilité, 38, 347.

RICHELET (César-Pierre). Particularités de son système

orthographique, 7, 111.—Son orthographe devance celle

de la première édition du *Dictionnaire de l’Académie*,

112.—Dictionnaire françois, 248.

RICHELIEU (maréchal de). Son orthographe, 454.

ROCHE (J.-B.). *Entretiens sur l’orthographe françoise*, 290.—De

l’*y* et de l’*i*, du *ph*, de l’*f*, 293.—Des lettres doubles,

ROCHEFORT (César de). *Dictionnaire général et curieux*, 113.

RODILARD. *Doutes sur l'ortographe franceze.*—Lettre _aus maitres

imprimeurs_, 240.—Il propose la substitution de l'*f* au *ph* et

la suppression des lettres doubles, 241.

ROI DES BELGES. Son arrêté pour fixer l'orthographe de la langue

flamande, 378.

RONSARD. *La Franciade.*—_L'Art poétique_, 5, 123.—Son opinion

sur les diphtongues (lettres doubles), 40.—Partisan du système de

Meigret, 121.—Distinction de l'*i* et du *j*, 123.—Orthographe

qu'il a suivie dans son Abrégé de l'Art poétique, *ibid.*

ROYER-COLLARD, 21.

Rythme, rhythme, eurythmie, 22.

=S=

S. Suppression de l’*s* du radical grec et latin. ACADÉMIE,

12.—*S* euphonique, 65.—Substitution de l’*s* à l’*x* comme

marque du pluriel dans certains mots, 90.—BUTET, 315.—Distinction

des diverses sortes d’*s* proposée par CORNEILLE, 126.—*S* ayant

le son du *z*, 299.

SAINT-LIEN (Claude de). _Claudii Sancto a Vinculo de pronuntiatione

linguæ gallicæ_, 204.—Ses idées orthographiques, 205.

SAINT-PIERRE (l’abbé de), voyez CASTEL.

SAINTE-BEUVE (Charles-Auguste). Son opinion sur la légitimité de

la réforme, 167.—Coup d’œil sur l’histoire du français, 167.—De

la timidité actuelle en matière de réforme, 172.—Inconséquences

orthographiques du Dictionnaire, 173.

SALOMON (Jean). _Briefue doctrine pour deuement escripre selon la

proprieté du langage francoys_, 177.

SANADON (le P.). Son orthographe simplifiée dans sa traduction

d’Horace, 273.

Sansue, 109.

SAXE (maréchal de). Son orthographe, 454.

Sceau. Dérivation de ce mot, 296.

SÉGUR (de), 21.

Seizième siècle (Histoire de la réforme pendant le), 177.

SELIS, 18.

SÉVIGNÉ (Mme de). Orthographe d’une de ses lettres à Mme de

Grignan, 401.

Sibille, 122.

SIMON (Étienne). _La vraye et ancienne orthographe françoise

restaurée_, 212.—Exemple de son système, *ibid.*

Sire (Étymologie du mot), 122.

Société. Voyez Correcteurs et Lausanne.

Société de la réforme fondée par M. Marle, 323.

Solvique et phonique, 316.

SOMAIZE (BODEAU de), voyez BODEAU.

Son *an*. Différentes manières dont il est figuré.—Son *in*,

274.—Sons différents s’écrivant de la même manière, 358.

SOREL (Charles). *Histoire comique de Francion*, 219.—Où il est

question de la suppression des lettres inutiles, 220.

SOULE (de). *Traité de l’ortographe françoise*, 240.

Sphère, sfère, 26.

Stile (Dérivation du mot), 86.

Strophe, strofe, 27.

Suisses du Dictionnaire (les), 145.

Syllabes nasales, 358.

SYLVIUS (Jacques) (DUBOIS). Ses essais pour faciliter l’étude du

français.—Accents pour déterminer la valeur des diphthongues, 181.

=T=

T final.—Suppression du *t* final au pluriel des mots terminés en *ant*, 16.—Son rétablissement, 18.—Régularisation des désinences en *ant* et *ent*, 23.—*T* double, 54.—*T* euphonique, 65.—Mots où il conviendrait de faire usage du *t* cédille afin d’éviter toute confusion, 82, 83.—*T* ponctué employé par PORT-ROYAL, 84.—DOUCHET, 287.—BEAUZÉE, 300.

Tableau synoptique des variations de l’orthographe de certains mots

difficiles du français depuis la XVe siècle, 112.

TELL. *Exposé général de la langue française.*—Il propose de

rendre les participes invariables, 346.—Du rôle de l’Académie en

matière d’orthographe, 346.

TERTRE (du). *Méthode universelle*, 223.

TERZUOLO (F.-P.). *Études sur la Dictionnaire de l’Académie*, 343.

Th. Sa prononciation chez les Grecs, 30;—chez les Anglais,

30.—Son remplacement par le *t*, 12, 15, 23, 41, 43, 46,

347.—NEGRIN, 349.—JULLIEN, 390.

Théâtre (Histoire du mot), 112 *bis*.

THENARD, 21.

Ti, tion (syllabes), 80.—Emploi du *t* cédille pour en déterminer la prononciation, *ibid.*—Emploi uniforme du *c* pour écrire les mots qui se prononcent *cion, cieux, cie, ciel*, 82.—Liste des mots écrits *tion* et prononcés différemment, *ibid.*—L’étymologie latine n’indique pas toujours l’écriture et la prononciation des mots en *tion*, 83.

Tie (Observation sur les mots terminés en), 81.

Tiret. Voyez Trait d’union.

Tisane (Histoire du mot), 112 *bis*.

Tonique (syllabe). Rôle considérable de la syllabe tonique du latin dans la formation primitive du français, 391.

TORY (Geofroy). Il fait le premier usage du *c* cédille, 80.—Ses réformes, 177.

TRACY (DESTUTT de), 21.—Désordre de notre alphabet et difficulté

d’épellation, 160.

Tradition étymologique (Moyen de conserver la), 31.

Trait d’union.—Son apparition dans l’écriture française, 20,

59.—Les Latins et les Grecs ne divisaient pas les noms composés,

58.—Son absence des anciens manuscrits, 59.—_T, s, z_

euphoniques entre deux traits d’union, 65.—Son rôle d’après les

Cahiers, 120.—Théorie du trait d’union selon M. POITEVIN,

410;—M. LÉGER NOEL, 412.—Anarchie complète dans l’emploi du trait

d’union, 415. Voir Mots composés.

Tranquille, tranquile, 129.

Trésor (Histoire du mot), 112 *bis*.

Tyran (Histoire du mot), 112 *bis*.

=U=

U. Séparation de la voyelle *u* de la consonne *v*. RAMUS,

193.—La lettre *u* (υ), représente l’*y* dans beaucoup de mots

tirés du grec, 123.—Explication de l’emploi de l’_ü_ tréma dans

les vieux manuscrits, 459.

Usage (l’) en fait d’orthographe ne peut être constaté qu’au moyen

des lexiques, 100.—A varié incessamment depuis l’origine jusqu’à

nos jours, *ib.*—Sa définition par DUCLOS, 147.—L’usage tend à

faire disparaître les doubles lettres, 48.—L’usage et la raison,

140, 190.—Selon LA BRUYÈRE, 339.

=V=

VANIER (V.-A.). _La Réforme orthographique aux prises avec le

peuple._—Exposé de sa réforme, 324.—Dialogue entre la réforme et

l’opposition, 326.—Difficultés qu’offrent pour notre orthographe

les verbes en *eler* et *eter*, 324.—Il se prononce contre les

lettres doubles, 325.—Extension d’emploi de l’accent circonflexe,

325.—Argumentation contre l’écriture phonétique, 326.

VAUDELIN (le P. Gilles). _Nouvelle manière d’écrire comme on parle

en France._—Son alphabet phonétique, 261.

VAUGELAS veut que chaque langue soit maîtresse chez elle, 8.

VAUXELLES (l’abbé de), 18.

Vert-de-gris (en italien *verderame*) devrait être remplacé par *verderis* (vert de cuivre), 452.

VIARD. *Les Vrais Principes de la lecture*, 290.

VILLEMAIN, 20.—Auteur de la préface du Dictionnaire de 1835, 26.

Villers-Cotterets (édit de), 4.

Vocabularius latinis, gallicis et theutonicis verbis scriptum, de 1515, 107.—Exemples de l’orthographe de ce recueil, *ibid.*

Vocabularius nebrissensis de 1524, 108.—Orthographe de ce glossaire, *ibid.*

VOLNEY, *Alfabet européen appliqué aux langues asiatiques*, 159.—Désordre des alphabets des langues européennes, 1589.—Alphabet

commun aux langues de l’Europe et de l’Asie, 311.—Distinction

des diphthongues et des digrammes, *ibid.*—Tableau des voyelles

reconnues par Volney, 312.

VOLTAIRE, 19, 34, 154, 155.—Transcription de quatre de ses lettres

à d’Alembert avec leur orthographe, 402.

Voyelles. Classification des voyelles: DANGEAU, 133.—DOMERGUE,

308.—VOLNEY, 312.—FÉLINE, 331.—RAOUX, 359.

=W=

W. Suppression proposée de cette lettre, 356, 451.

WAILLY (Noël-François de). *De l’orthographe.*—_L’orthographe

des dames ou l’orthographe fondée sur la bonne prononciation,

démontrée la seule raisonnable._ Fragments de cet ouvrage, 32,

150.—Plaidoyer des dames en faveur de la réforme, 152.—Nécessité

pour les protes et les compositeurs d’une orthographe conforme à

la bonne prononciation, *ibid.*—Des doubles consonnes, 276.—De

l’accent circonflexe, *ibid.*—Suppression des lettres inutiles,

277.—Mots écrits autrement qu’ils ne se prononcent, 278.—De l’*x*

comme marque du pluriel, 279.—Exemple de la difficulté de la

prononciation par suite de la bizarrerie orthographique, 280.—De

l’emploi du *g* ponctué.—Pratique de l’orthographe fondée sur la

bonne prononciation, 281.—Du *c*, 282.

WEY (Francis). *Remarques sur la langue française*, 227.

=X=

X (de la lettre). Critique de son emploi comme marque du pluriel,

90.—De son remplacement par l’*s* dans le pluriel de certains

mots, *ibid.*—MÉNAGE, 236.—BEAUZÉE, 314.—Réclamations de l’*S*

contre l’*X* (BUTET), 314.—Travail de WAILLY sur cette lettre,

279.—Sa suppression proposée (BAÏF), 200.—RAOUX, 356.

=Y=

Y. Son remplacement par l’*i*, 12, 14, 18, 23.—Élimination de

l’*y* par l’ACADÉMIE, 85.—Par RONSARD, 122.—Introduction de l’*y*

dans le français par une influence calligraphique, 85.—Emploi

de l’*i* au lieu de l’*y* dans beaucoup de mots.—Exemple de

BOSSUET.—Embarras causé par la présence simultanée de l’*y* et de

l’*i* dans certains mots, 86.—Mots avec *y* tirés de l’anglais,

87.—ROCHE, 293.—LÉGER NOEL, 341.

Yeux. Orthographe défectueuse de ce mot due à la raison

calligraphique (*ieux* pour *jeux*), 123.

=Z=

Z. Restriction fâcheuse dans l’emploi de cette lettre en français.—Liste des mots où elle figure, 62.—*Z* euphonique, 65.—Son emploi comme finale du participe passé, 135.

ERRATA.

Page 106, ligne 6 en remontant, 1587, lisez 1487.

— 181. Les signes orthographiques adoptés par Sylvius et placés audessus des lignes ne doivent être considérés que comme système pédagogique pour indiquer la prononciation de son temps et non comme méthode orthographique.

— 248. Ajoutez en titre après l’article de Richelet ces mots:

DIX-HUITIÈME SIÈCLE.